
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578459 9

LES

ÉPOPÉES

FRANÇAISES.

DU MÊME AUTEUR :

Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, précédées d'une Introduction sur sa vie et ses ouvrages, 2 forts volumes in-18 de 1100 pages.

L'Entrée en Espagne, Chanson de geste inédite, notice, analyse et extraits, in-8.

Quelques mots sur l'étude de la Paléographie et de la Diplomatique, 3me édition, petit in-8°.

Leçon d'ouverture du cours d'Histoire de la Poésie latine au moyen age, in-8°.

EN PRÉPARATION :

Éléments de Diplomatique pontificale, cours professé à l'École impériale des Chartes, pendant l'année 1861-62.

Histoire de la Poésie latine au moyen age, cours professé à l'École impériale des Chartes, pendant l'année 1865-66.

Paris. — Impr. de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Sts-Pères, 19.

LES

ÉPOPÉES

FRANÇAISES

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE NATIONALE

PAR

LÉON GAUTIER

II

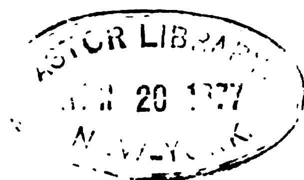
PARIS,

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

25, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN.

—

1867



Dans la *Préface* de son premier volume, l'auteur des *Épopées françaises* a voulu indiquer nettement le plan de toute son œuvre. Il s'est attaché surtout à justifier la division de son livre en trois parties : *I. Histoire des Épopées françaises. — II. Légende et Héros des Épopées françaises. — III. Esprit des Épopées françaises.* PRÉFACE.

Quelques éclaircissements nouveaux sont peut-être nécessaires au sujet de la seconde partie qu'il livre aujourd'hui à ses lecteurs. Nous allons, en quelques mots très-simples, fournir ces éclaircissements.

I.

Le titre que nous avons donné à cette seconde partie : *Légende et Héros des Épopées françaises*, en précise et en détermine suffisamment le sujet. Nous nous sommes proposé, en effet, d'y RACONTER rapidement toute la légende de nos Chansons de geste et d'y esquisser tour à tour les portraits de tous nos héros épiques.

« Raconter toutes nos Chansons de de geste, » tel est le principal sujet de cette seconde partie des *Épopées françaises*.

« Raconter toutes nos épopées nationales : » la tâche était longue et délicate. Il s'agissait de donner de chacun de nos romans une analyse qui fût à la fois scientifique et littéraire, exacte et vivante; qui méritât l'estime des érudits et qui conquît en même temps quelque popularité parmi les « ignorants. » De plus, il importait que ces analyses eussent un lien qui les rattachât les unes aux autres, et qui donnât à la suite de nos récits épiques cette unité dont aucune œuvre ne saurait se passer.

L'ordre adopté pour ces récits épiques sera celui des anciens Cycles.

Quant à ce lien, nous n'avons pas eu de peine à le trouver. Nous avons adopté et suivi cet ordre commode que les poëtes du moyen âge ont eux-mêmes adopté et suivi pour la classification difficile de toutes leurs Chansons de geste. Nos récits ont donc été divisés par cycles, et nos lecteurs verront se dérouler sous leurs yeux cinq séries de narrations épiques auxquelles nous avons dû donner les titres suivants : « 1° *La Geste du Roi.* 2° *La Geste de Garin de Montglane.* 3° *La Geste de Doon de Mayence.* 4° *Les petites Gestes*, *ou Gestes provinciales.* 5° *Le Cycle de la Croisade.* »

Dans chacun de ces cycles nous avons été, autant que possible, fidèle à l'ordre chronologique. C'est ainsi que dans le récit de la Geste du Roi nous commençons par rappeler les aventures de Berte, mère de Charlemagne, et finissons par raconter les dernières années et la mort du grand Empereur. Rien ne sera plus aisé que de suivre dans notre livre toute la vie légendaire

de chacun de nos héros, depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir. Un seul regard suffira pour embrasser l'ensemble de ces biographies épiques.

« Mais, nous dira-t-on, vous courez risque, avec une telle classification, de donner le change à vos lecteurs sur l'antiquité et la valeur de chacune de vos chansons. Vous tenez compte de la date plus ou moins probable des événements qu'on y raconte : c'est fort bien; mais vous mettez ainsi sur la même ligne des œuvres qui n'ont ni le même âge, ni la même importance. Par exemple, vous commencez votre Geste du Roi par *Berte aux grands piés*, qui est un roman de la décadence, et vous reléguez à la fin de ce cycle la *Chanson de Roland*, qui est le plus ancien et le plus beau de nos poëmes. Dans vos récits, une chanson du onzième siècle coudoie un roman du quatorzième; un chef-d'œuvre est à côté d'une platitude. N'est-ce pas un inconvénient des plus graves? » Nous répondrons en deux lignes à cette objection qui ne manque pas de fondement : « *Nous avons toujours pris soin d'avertir nos lecteurs du mérite et de l'ancienneté de chacun des romans que nous analysons.* » Cela fait, l'ordre chronologique ne nous présentait plus que des avantages, et nous ne pouvions pas ne pas l'adopter.

De la forme donnée par nous à ces analyses de nos vieux poëmes.

Restait la grande question de la forme qu'il nous fallait donner à ces analyses de nos Chan-

sons de geste. Deux systèmes s'offraient à notre choix. Nous pouvions résumer nos épopées françaises en leur empruntant leur propre style, leurs formules, et presque leur langage. C'est ce que M. Guessard a fait avec tant de succès dans ces excellents *Sommaires* qui ne sont pas le moindre ornement du *Recueil des anciens poëtes de la France*, et que le savant éditeur ne manque pas de placer en tête de chacun de nos vieux poëmes. Mais nous n'avons pas tardé à nous convaincre que tant de *Sommaires* archaïques, placés à la suite l'un de l'autre, seraient d'une lecture véritablement pénible et difficilement supportable. Ces Sommaires, nous le savons, ont pour eux l'exactitude scientifique; ils suivent le poëme vers à vers, donnant autant de place au résumé d'événements de premier ordre et aú récit d'épisodes sans valeur. Mais nous avons quatre-vingts analyses à écrire; mais parmi ces quatre-vingts Chansons, beaucoup présentent exactement la même action et les mêmes péripéties qu'on ne peut vingt fois faire subir dans les mêmes termes aux mêmes auditeurs; mais, enfin, les formules épiques de nos chansons, trop souvent répétées, ennuient et rebutent le lecteur le plus courageux. Nous avons dû adopter une autre méthode qui fût moins décourageante, une autre forme qui fût plus littéraire, plus vivante.

Nous avons donc écrit nos résumés épiques sans préoccupation archaïque. Après avoir lu nos épopées nationales, après les avoir relues avec

soin, nous avons fermé les vieux livres et les avons racontés à nos auditeurs. Mais jamais l'exactitude n'a été chez nous sacrifiée à l'élégance. Pas une seule ligne de notre récit n'a été tirée de notre imagination. Nous nous sommes appuyé uniquement sur les textes de nos romans; chacune de nos phrases, nous pouvons dire chacun de nos mots, se rapporte exactement à un certain nombre de vers que nous avons eu soin de signaler en note. Et quel que soit ici notre désir d'échapper au reproche « de faire trop apparaître notre personnalité » dans notre œuvre, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien un tel travail nous a coûté de temps et d'études. Beaucoup de nos romans sont inédits, et il nous a fallu les résumer d'après les manuscrits. Dans la seule geste de Charlemagne, huit chansons étaient dans ce cas, huit sur vingt-trois!

S'il faut dire ici toute notre pensée, nous voudrions que la lecture de nos résumés pût en quelque manière remplacer celle des textes originaux dont la lecture est familière aux seuls érudits. Nous prétendons, comme M. de Paulmy au dernier siècle, faire connaître tous nos anciens poëmes; mais nous ne voulons pas les défigurer comme lui en donnant à leurs personnages le langage, le caractère et l'habit de nos contemporains. Nous voulons enfin publier une *Bibliothèque bleue* à l'usage de tous, et même à l'usage des savants. Mais cette *Bibliothèque bleue*, au lieu d'en emprunter les éléments aux méchants romans en

prose, aux remaniements des quinzième et seizième siècles, nous l'écrivons uniquement d'après les plus anciennes versions de chaque poëme, d'après les manuscrits des douzième et treizième siècles que nous avons sans cesse devant nos yeux, avec des scrupules d'exactitude que n'ont pas connus les imitateurs modernes de nos épopées. Nous avons été plus loin, et avons voulu en outre traduire les plus beaux passages de nos poëtes nationaux, de telle sorte que cette partie de notre œuvre contînt une véritable *Anthologie* de nos Chansons de geste.

Les plus beaux passages de tous nos Romans sont traduits dans le cours de ces analyses, et composent une *Anthologie épique.*

Quant aux portraits de nos héros épiques, ils formeront une galerie à laquelle nos lecteurs voudront peut-être attacher quelque intérêt. Il était temps d'ouvrir à la gloire oubliée des Ogier et des Renaud, des Roland et des Olivier, une sorte de musée dont leurs figures fissent tout l'ornement. C'est ce que nous avons tenté de faire. Nous n'avons pas voulu d'ailleurs flatter le portrait de ces vieux représentants de la race française, et nous n'avons pas à rougir de la partialité d'un seul coup de pinceau.

L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* félicite quelque part M. Simrock d'avoir entrepris dans son *Kerlingisches Heldenbuch* un recueil de petits poëmes ou de ballades carlovingiennes. Et M. Gaston Paris ajoute : « Le livre de M. Simrock est charmant. Entre les mains des poëtes allemands, surtout de Louis Ulhand et de M. Simrock lui-même, les anciens récits ont

repris une fraîcheur nouvelle. *La France, vraie patrie de la plupart d'entre eux, ne les a pas encore autant compris ni autant aimés.* »

Nous nous sommes proposé le même but que Simrock. Puissions-nous l'avoir atteint comme lui! Et plaise à Dieu qu'après notre travail, on ne puisse plus dire que « la France n'aime pas ses épopées nationales! »

II.

Donner la bibliographie complète de chacune de nos épopées nationales; en déterminer les éléments historiques; signaler toutes les variantes, toutes les modifications de chaque légende épique : tel est encore le sujet de cette seconde partie de notre livre.

Mais le récit animé et scientifique de nos Chansons de geste n'était qu'une partie de notre tâche, la moins pénible, la moins longue.

« Nous ne manquerons pas (disions-nous dans la *Préface* de notre premier volume) d'indiquer sévèrement les sources historiques de chacun de nos romans, de suivre à travers le temps les déformations de la légende primitive, de signaler enfin tous les rapports qui existent entre la vérité et la poésie. » Et nous ne nous étions pas engagé moins étroitement à donner à nos lecteurs la bibliographie complète de chacune des œuvres dont nous devions leur présenter le résumé.

« A quelle époque remonte telle et telle chanson? A quel poëte en est-on redevable? De combien de vers se compose-t-elle, et quels sont ces vers? Combien en possédons-nous de manuscrits? Ces manuscrits, où sont-ils? Quelle est leur date et leur valeur? Les a-t-on publiés? Le poëme que nous étudions a-t-il été mis en prose?

A-t-il joui chez les nations étrangères d'une popularité étendue et durable? Quelles traces a-t-il laissées dans les diverses littératures de l'Europe? De quels travaux scientifiques a-t-il été l'objet depuis trois siècles? Quelle est enfin son importance littéraire, et quelle place doit-on lui assigner parmi les œuvres de son époque?

« Puis, quels sont les éléments historiques du roman que vous venez de nous analyser? Serait-ce une œuvre d'imagination pure? N'est-ce pas seulement de l'histoire défigurée, de la vérité obscurcie? Et quels sont les faits réels qui ont donné naissance à ces faits altérés?

« Et enfin, cette légende, que vous nous avez rapportée d'après la plus ancienne version d'une Chanson de geste, se présente-t-elle partout sous la même forme, et l'a-t-elle exactement conservée dans tous les textes du moyen âge? Ne s'est-elle pas modifiée chemin faisant? N'a-t-elle pas subi des *embellissements* qui l'ont rendue méconnaissable? Et quels sont ces embellissements que nous déplorons, mais que nous voulons connaître? »

Telles sont les questions que notre lecteur est en droit de nous adresser, et nous n'avons point voulu en laisser une seule sans réponse.

Du plan des *Notices bibliographiques et historiques* que nous avons placées en tête de chacune de nos Chansons.

Nous avons désiré, tout d'abord, qu'une clarté presque exagérée fût le caractère principal de cette partie de notre livre. Ces problèmes sont si nombreux et si complexes que le lecteur veut savoir très-exactement où il en trouvera la solu-

tion. Et cette solution, il la faut scientifique, concise et claire. Voilà bien des difficultés.

C'est pour répondre à ces légitimes exigences qu'au commencement de la plupart de nos chapitres, nous avons placé une NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE sur chacun de nos poëmes. Chacune de ces *Notices* se divise ainsi qu'il suit, et nous croyons que, dans ce cadre uniforme, on trouvera facilement la réponse à toutes les questions précédentes :

I. BIBLIOGRAPHIE. 1° Date de la composition. 2° Auteur. 3° Nombre de vers et nature de la versification. 4° Manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous. 5° Édition imprimée. 6° Version en prose. 7° Diffusion à l'étranger. 8° Travaux dont chacun de nos poëmes a été l'objet. 9° Valeur littéraire.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE.

Quelle place cependant devions-nous donner, dans notre livre, à ces *Notices* qui ne renferment aucun élément littéraire? Fallait-il les mêler dans notre texte avec l'analyse même de nos Chansons de geste et arriver ainsi à une fusion constante de l'érudition proprement dite et de l'art? Nous ne l'avons point pensé.

A nos analyses, d'une part; à nos *Notices*, de l'autre, nous avons donné deux places très-distinctes.

Dans toute notre œuvre nous avons séparé avec soin : l'élément littéraire d'une part; l'élément scientifique de l'autre.

Dans notre texte, nous n'avons laissé que le récit de nos épopées nationales. Ce récit, il est à

l'usage des ignorants comme des érudits; il peut se lire sans le secours des notes, et nous espérons bientôt le publier dans une édition populaire sous ce titre : *la Légende de Charlemagne.*

Dans nos notes, au contraire, nous n'avons laissé de place qu'à l'érudition proprement dite. C'est là que le lecteur trouvera ces *Notices bibliographiques et historiques* dont nous venons de lui tracer le cadre. Tel est le plan que nous avons suivi dans toute cette seconde partie de notre œuvre.

III.

En terminant ce second volume, qui nous a coûté de si pénibles efforts et de si longs travaux, nous éprouvons le besoin de remercier de nouveau tous ceux que nous avons déjà nommés dans la *Préface* de notre premier volume.

Nous devons beaucoup à l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. Gaston Paris. Nous avons pris soin de la citer avec une exactitude que nous avons voulu pousser jusqu'à la superstition. Le lecteur se convaincra, d'ailleurs, que nous n'avons pas toujours partagé les doctrines du jeune savant, et que nous les avons plus d'une fois combattues.

Parmi les encouragements qui n'ont pas manqué à notre œuvre, nous devons compter en première ligne l'étude de M. Karl Bartsch dans la *Revue critique*. L'illustre éditeur du *Karl Meinet,*

l'auteur de la *Chrestomathie de l'ancien français*, un des hommes les plus compétents de toute l'Allemagne, a rendu libéralement justice à nos efforts. Sa bienveillance s'est fait jour à travers sa justice, et nous tenons à le remercier très-sincèrement de ses critiques autant que de ses éloges. Nous n'avons pas été moins heureux des quelques lignes que notre maître, M. Guessard, a bien voulu nous consacrer dans la préface de son *Macaire*. Quant aux attaques dont notre livre a pu ou pourra être l'objet, nous sommes tout disposé à y faire droit avec une entière docilité, dès que nous en aurons reconnu la justesse. Dans une œuvre qui présente tant de difficultés, et où sont nécessairement émises tant de propositions scientifiques, il est impossible qu'il n'échappe pas à l'auteur quelques inexactitudes de détail, et même quelques erreurs plus graves. Nous ne rougirons pas de les corriger; nous rougirions de ne pas le faire.

Un dernier mot.

Quelques bons esprits se sont émus des dernières lignes de notre premier volume, et nous ont accusé d'avoir outragé l'*Iliade* en la plaçant à côté de la *Chanson de Roland*. Nous avons besoin d'expliquer notre pensée. Ce que nous avons voulu dire de l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland*, c'est ce qu'un des esprits les plus équitables et les plus modérés de ce temps a dit de Joinville, historien de saint Louis:

« Si Joinville est inférieur aux grands écrivains,

« c'est parce qu'il ignore entièrement *l'art* de « bien dire et qu'il ne sait pas manier la langue « qui doit exprimer sa pensée. Mais cette inexpé- « rience même ajoute souvent au charme de ses « récits, et il lui arrive de rencontrer d'inspira- « tion ce que les plus habiles auraient vainement « cherché. En lisant Joinville, on s'aperçoit que « le plus inhabile des écrivains peut unir la « finesse de l'esprit à la solidité du bon sens ; « qu'il peut tour à tour exciter le rire et arracher « les larmes ; qu'il est capable de retracer dans « tous leurs détails et d'éclairer de toutes leurs « couleurs les tableaux que sa vive imagination « fait revivre devant lui, d'évoquer enfin, pour « les mettre en scène, les faire agir et parler, les « personnages divers des drames auxquels il a « pris part. De là vient que, sans avoir étudié « l'art de plaire et d'intéresser, il y réussit par « un don naturel, et qu'il peut sans effort se « montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, « offrant ainsi aux maîtres eux-mêmes des mo- « dèles de tous les genres de beauté. »

Voilà ce que nous voulions dire au sujet de l'*Iliade* et de la *Chanson de Roland*. Mais M. Natalis de Wailly l'a dit bien mieux que nous.

28 janvier 1867.

DEUXIÈME PARTIE.

LÉGENDE ET HÉROS

DES

ÉPOPÉES FRANÇAISES.

LIVRE PREMIER.

GESTE DU ROI.

CHAPITRE I.

INTRODUCTION A LA GESTE DE CHARLEMAGNE.

> Seignor, oiez chançon de grant nobilité,
> Tote estraite de jeste et de grant paranté,
> Dou bon roi Karlemaine qui prist tantes citez,
> Et tant chatiax conquist par sa grant poesté.
> Par lui furent paien en maint leu anconbré,
> Plusors en fist venir à la crestienté,
> Mahom et Apolin fit chaoir en vilté...
> (*Simon de Pouille*, B. I. fr. 368, f° 242 r°, 3° col.)

II PART. LIVR. I. CHAP. I.

Objet de la Geste du Roi.

Nous nous proposons de raconter ici toute l'histoire épique du très-illustre Charlemagne [1], fils de Pépin le Nain et de la bonne reine Berte-aux-grans-piés [2]; empereur de Rome, roi de Montloon et de Saint-Denys; défenseur de l'Église, honneur de la France, instituteur des douze pairs et oncle de Roland.....

Résumé très-rapide de toute l'histoire poétique de Charlemagne, d'après les Chansons qui composent la Geste du Roi et qui vont être longuement analysées.

C'est ce Charlemagne dont les *enfances* furent rudement éprouvées et qui fut obligé d'aller cacher sa jeune gloire chez les Sarrasins d'Espagne; qui fut l'amant, puis l'époux de la belle Galienne; qui reconquit son royaume sur d'indignes usurpateurs [3], et délivra des païens l'*Apostoile* de Rome, dont la défaite

[1] Cette histoire est principalement extraite des Chansons de geste dont nous allons donner l'énumération dans les notes suivantes.

[2] *Li Romans de Berte-aus-grans-piés*, et *Charlemagne* de Venise (1re branche).

[3] *Charlemagne* de Venise (2e branche), et *Charlemagne* de Girard d'Amiens (1er livre).

eût gravement compromis les destinées de la Vérité sur la terre [1]; qui guerroya, durant toute sa vie, contre les Turcs, les Persans, les Saisnes et tous les païens, avec l'assistance puissante de Roland son neveu, de l'archevêque Turpin, d'Ogier le Danois, du vieux duc Naimes et de ses autres barons; qui assista aux débuts de Roland dans les gorges d'Aspremont et vainquit le terrible Agolant [2]; qui vit la défaite des géants Otinel [3] et Fierabras [4]; qui fit le grand voyage de Jérusalem et de Constantinople, afin d'aller promener en Orient les splendeurs d'une gloire à son apogée [5]; qui, une autre fois, envoya en Terre-Sainte Simon de Pouille, avec onze autres de ses chevaliers dignes de représenter là-bas et la Chrétienté et la France [6].

C'est ce Charlemagne qui prit le temps, entre ses expéditions contre les ennemis de Jésus-Christ, de triompher de ses grands vassaux rebelles : de Girard de Vienne [7], de Jehan de Lanson [8], d'Huon de Bordeaux [9]; mais surtout d'Ogier le Danois [10] et des quatre fils Aimon [11], et qui enleva vigoureusement la petite Bretagne aux envahissements des Sarrasins [12].

C'est ce Charlemagne qui, sans cesse en relation directe avec le ciel, avec les saints, avec les anges, reçut du glorieux apôtre Jacques l'ordre d'aller reprendre l'Espagne aux païens profanateurs des saintes reliques; qui partit, superbe, à la tête de la plus belle et de la plus vaillante de toutes les armées chrétiennes; qui fut le triste spectateur du

[1] *Enfances Ogier.* — La *Chevalerie Ogier de Danemarche* (1re chanson). — *Charlemagne* de Venise (4e branche). — [2] *Chanson d'Aspremont.* — [3] *Roman d'Otinel.* — [4] *Fierabras* français et *Fierabras* provençal. — [5] *Voyage à Jérusalem et à Constantinople.* — [6] *Simon de Pouille.* — [7] *Girard de Viane.* — [8] *Roman de Jehan de Lanson.* — [9] *Huon de Bordeaux.* — [10] *La Chevalerie Ogier de Danemarche* et *Charlemagne* de Venise (4e branche). — [11] *Renaus de Montauban.* — [12] *Acquin* ou la *Conquête de la petite Bretagne.*

grand duel entre Roland et Ferragus [1]; qui, après vingt victoires, mit énergiquement le siége devant Pampelune et s'empara de ce boulevard des païens [2]; qui resta sur cette terre d'Espagne, sans ôter sa broigne et son heaume, sept ans au dire des uns, vingt-sept ans au dire des autres; que Gui de Bourgogne y vint rejoindre à la tête des jeunes chevaliers de France [3]; qui y reçut une ambassade du roi Marsile se soumettant enfin aux armes de l'Empereur à la barbe fleurie; qui fut lâchement trahi par Ganelon, ce Judas de la France; qui connut l'indicible épreuve de survivre à la grande défaite de Roncevaux et au *grand deuil* de la mort de Roland; qui le vengea dans la célèbre bataille de Saragosse et fit écarteler Ganelon [4]; qui eut la médiocre consolation de voir Gaydon se faire le successeur de Roland et travailler aux représailles de Roncevaux [5]; qui laissa Anséis de Carthage en Espagne et affermit les destinées de ce jeune roi et de ce jeune royaume [6].

C'est ce Charlemagne qui ne triompha qu'à demi des barons Hurepois coalisés contre lui [7]; qui se vit forcé d'exiler sa femme Blanchefleur, injustement persécutée par le traître Macaire, et qui eut, plus tard, à remettre en lumière l'innocence de la Reine [8]; qui demeura le vainqueur des Saisnes et de Guiteclin [9]; et qui, chargé de gloire, épuisé de triomphes, dégoûté de grandeurs, rendit enfin son âme à Dieu, pour recevoir de la postérité chrétienne, et surtout des poëtes nationaux, l'auréole du saint, en même temps que la gloire moins belle et moins durable des grands législateurs et des grands conquérants!

[1] *L'Entrée en Espagne.* — [2] *Prise de Pampelune.* — [3] *Gui de Bourgogne.* — [4] *Chanson de Roland.* — [5] *Gaydon.* — [6] *Anséis de Carthage.* — [7] *La Chanson des Saisnes* ou *Guiteclin de Sassoigne.* — [8] *Macaire.* — [9] *La Chanson des Saisnes.*

II PART. LIVR. I. CHAP. I.

Plan adopté pour tout le récit de la Geste du Roi.

Telle est l'histoire que nous voulons raconter.

Nous n'irons pas en demander les principaux éléments aux traditions plus ou moins défigurées, plus ou moins incertaines, de l'Allemagne, de la Scandinavie et de tous ces pays étrangers qui nous ont emprunté nos légendes épiques et les ont habillées à leur mode. Nous ne voulons même pas prêter longuement l'oreille à celles des traditions françaises qui n'ont pas donné lieu à des chansons de geste.

Nous nous proposons seulement de résumer, d'une façon vivante, toutes nos Chansons de geste, sans les isoler l'une de l'autre, sans les fragmenter aucunement, et, tout au contraire, en prenant soin de conserver à chacune d'elles son intégrité originale.

La Geste du Roi comprend, avons-nous dit, vingt-deux chansons de geste [1].

Nous avons écarté de cette première partie les romans de *Beuves d'Hanstone* et de *Doon de la Roche*, qui ne sont guère que des romans d'aventures, ayant Pépin et Charlemagne pour prétexte, et non pas pour objet. Nous les analyserons ailleurs.

En revanche, nous avons été forcé par les nécessités de notre sujet d'emprunter à la geste de Doon de Mayence, pour les résumer ici, deux poëmes où Charles est très-intimement mêlé : *Ogier le Danois* et *Renaud de Montauban*. Et, pour la même raison, nous avons emprunté une troisième chanson, *Girard de Viane*, à la geste de Garin de Montglane.

Cela dit, commençons; et racontons, dès ses origines premières, la légende très-religieuse et très-nationale de ce Charlemagne, sans lequel peut-être nous ne serions plus aujourd'hui ni chrétiens ni Français.

[1] V. t. I, p. 262. Nous les avons énumérées dans les notes précédentes, à l'exception de *Beuves d'Hanstone* et de *Doon de la Roche*.

CHAPITRE II.

LA MÈRE DE CHARLEMAGNE.

Roman de Berte-aus-grans-piés [1]. — Charlemagne, de Venise (1re branche).

I.

Lorsque meurt un grand homme aux époques primitives, surtout un homme d'épée, surtout un conqué-

La mère d'un héros épique devient presque toujours épique.

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE BERTE-AUS-GRANS-PIÉS. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Roman de Berte-aus-grans-piés* a été composé vers l'année 1275. 2° AUTEUR. Il a pour auteur Adenès ou Adam, dit le Roi, parce qu'il fut « roi des ménestrels ». Cet Adenès, né en Brabant vers 1240, qui fut le protégé d'Henri III, duc de Brabant, et qui mourut à une époque incertaine, est en outre l'auteur des *Enfances Ogier*, de *Beuves de Comarchis* et de *Cléomadès*. C'est ce qu'il nous fait savoir dans le prologue de ce dernier poëme : « Cil qui fist d'Ogier le Danois — Et de Bertain qui fu ou bois — Et de Bueves « de Comarchis — Ai un autre livre entrepris. » Adenès ne fut qu'un remanieur et ne composa que des *rifazimenti*. Doué de plus d'habileté que d'imagination, il emprunta à la *Chevalerie Ogier de Danemarche* le sujet de ses *Enfances Ogier*, et au *Siege de Barbastre* les péripéties de son *Beuves de Comarchis*. Le *Roman de Berte-aus-grans-piés* est le chef-d'œuvre de cet esprit facile et élégant. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *Berte* est un poëme de 144 couplets et de 3000 vers. Adenès l'a écrit en tirades monorimes et en vers dodécasyllabiques assonancés par la dernière syllabe. Mais il a voulu renchérir sur ses devanciers et inventer certaines difficultés de versification dont les trouvères, ses prédécesseurs, avaient eu raison de ne se point embarrasser. Il a posé en principe qu'après un couplet masculin, il n'y aurait place que pour une *laisse* féminine. Il a été plus loin, hélas ! Après un couplet en *er*, il rime un couplet en *ere ;* après une laisse en *a*, une laisse en *age ;* après une tirade en *ai*, une tirade en *aie*, etc., etc. On ne saurait condamner trop sévèrement toutes ces subtilités, toutes ces complications méprisables. Et cependant Adenès a fait école : il a eu pour continuateur et pour élève Girard d'Amiens, qui a servilement imité dans son *Charlemagne* la versification savante de son maître. De tels procédés sont le caractère des époques de décadence. 4° MANUSCRITS CONNUS. Quatre manuscrits de *Berte* sont conservés à la Bibliothèque impériale : *a*. Fr. 1447 (anc. 7534[5]), ms. de la fin du treizième siècle. *b*. Fr. 778 (anc. 7188), manuscrit du quatorzième siècle. C'est le seul manuscrit qui

rant, il circule aussitôt sur son compte je ne sais quels bruits mystérieux, vagues rumeurs qui se condensent

nous fournisse le texte du *Charlemagne* de Girard d'Amiens. *c*. Fr. 12467 (ancien S. F. 428), manuscrit de la fin du treizième siècle. *d*. La Vallière, 52, manuscrit du commencement du quatorzième siècle. Un cinquième manuscrit (*e*) est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. F., 175. Nous ne parlerons pas ici de la copie de ce dernier manuscrit, qui a été exécutée au siècle dernier par Mouchet, et qui est aussi conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal (copies de Mouchet, 4). Un sixième manuscrit (*f*.) est à la Bibliothèque de Rouen (B L. 42)..... Entre ces différents manuscrits, il n'y a guère que des variantes orthographiques, dont on pourra se faire une idée en comparant les deux textes des manuscrits *a* et *b* :

La dame fu ou bois qui durement plora,	La dame fu *el* bois qui durement *ploura* ;
Cez leus oï huler et li huans hua ;	*Les* leus oï *uller* et *le* huan*t* hua.
Il esclaire forment et roidement tonna,	Il *espartoit* forment et *durement* tonna,
Et pluet menuement, et gresille, et venta.	Et *plut* menuement, et gresille, et venta.
C'est hideus tans à dame qui conpaignie n'a :	C' *iert* hideus *temps* à dame qui conpaignie n'a :
Damedeu et ses sainz doucement reclama...	Damedeu et ses sainz doucement reclama...
(Ms. 1447.)	(Ms. 778.)

5° VERSIONS EN PROSE. Il existe une version en prose du roman de *Berte-aus-grans-piés* Elle est conservée à la bibliothèque de Berlin (mss. Gall. 130), sous ce titre : *Histoire de la reyne Berte et du roy Pepin ;* elle paraît remonter à la première moitié du quinzième siècle. Du reste, cette version n'a jamais été imprimée, et la vogue de la légende de Berte ne semble pas avoir notablement dépassé les limites du moyen âge. La popularité de Geneviève de Brabant a depuis lors remplacé celle de la mère de Charlemagne. 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Née fort tard, la légende de Berte a cependant conquis un certain succès : *a*. en Italie. La première branche du *Charlemagne* de Venise (Bibl. S.-Marc, manuscrits français, n° XIII) est consacrée à Beuves d'Hanstone et à Berte ; nous aurons lieu de revenir longuement sur le texte italianisé des différentes branches de ce poëme. — Le sixième livre des *Reali* « tracta del nascimento di Carlomagno e de la scura morte di Pipino da dui sui fioli bastardi. » Les dix-sept premiers chapitres y ont pour seul objet les aventures de Berte. — Enfin Ferrario (II, 174) cite un petit poëme italien sur le même sujet, intitulé : *Il padeglione del re Pippino*. *b*. En Allemagne : Dans son *Karl*, qui fut composé vers l'année 1230, le Stricker a donné un résumé rapide de l'histoire de Berte, et nous aurons lieu de citer tout à l'heure la chronique de Weihenstephan, en prose allemande du quinzième siècle, et la chronique de Wolter, composée vers 1460, qui toutes deux ont raconté à leur manière cette légende de la femme de Pépin. *c*. En Espagne. Sanche, fils d'Alphonse X, a fait composer à la fin du treizième siècle la célèbre *Gran Conquista de Ultramar* : l'histoire de Berte y est racontée tout au long (liv. II, chap. 43). Un auteur espagnol de la fin du seizième siècle, Antonio de Eslava, a emprunté aux *Reali* la même fiction, l'a modifiée et en a bâti le fameux roman intitulé : *Noches de Invierno*, dont deux éditions parurent en 1609, l'une à Pampelune et l'autre à Saragosse, etc. 7° ÉDITION IMPRIMÉE DE CE ROMAN. C'est en 1832 que M. Paulin Paris fit paraître pour la première fois le roman de Berte (*Li Romans*

bientôt en une légende complète. Tout paraît merveilleux dans sa vie, dans sa mort. Et bientôt on ne se

de Berte-aus-grans-piés, précédé d'une Dissertation sur les Romans des douze pairs, par M. Paulin Paris, de la Bibliothèque du Roi. Paris, Techener, 1832, in-8°). En relisant aujourd'hui cette publication qui n'est pas à l'abri de toute critique, il faut se rappeler, pour être juste, que c'était là LA PREMIÈRE DE TOUTES NOS CHANSONS DE GESTE FRANÇAISES qui recevait en notre siècle les honneurs de l'impression. 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a*. *b*. Au seizième siècle, le président Fauchet avait parlé d'Adenès (Œuvres, p. 587). Pasquier avait été plus loin, dans ses *Recherches de la France :* il avait cité in-extenso la description de Paris qui se trouve dans *Berte* (VI, ch. 3 et 5). *c*. *L'Histoire littéraire* qui, dans ses tomes VII (1746), VIII (1747) et X (1756), s'était occupée à plusieurs reprises des *Enfances Ogier*, ne prononça le nom de notre poëme qu'en 1824, dans le fameux *Discours* de Daunou *sur les lettres et les arts au treizième siècle* (p. 165 et 233). *d.-f.* Mais, depuis longtemps déjà, Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne*, avait longuement résumé notre roman (III, 351-378); la *Bibliothèque des romans*, dans sa livraison d'avril 1777 (t. I, p. 141 et suiv.), en avait donné un autre résumé d'après les *Noches de Invierno* (V. aussi les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. VIII, p. 206); enfin, le très-médiocre et très-fécond Dorat avait su trouver dans la même légende le sujet de deux drames, l'un en prose, l'autre en vers, intitulés : *Adélaide de Hongrie* et les *Deux Reines*. — *g*. En 1803, un des meilleurs érudits de l'Allemagne, J.-C.-F. von Aretin, publia à Munich les huit premiers chapitres de la chronique de Weihenstephan et quelques extraits de la chronique d'Ulrich Fütrer, sous ce titre : *Aelteste Sage ueber die Geburt und Jugend Karls des Grossen*. Ginguené, au tome IV de son *Histoire littéraire de l'Italie* (p. 157), effleura le sujet de notre poëme. Dans son livre : *Ueber die italienischen Heldengedichte aus dem Sagenkreise Karl des Grossen* (Berlin et Leipzig, 1820), Schmidt prit la peine d'analyser le roman en prose de *Berte et de Pepin*, qui est conservé à la bibliothèque de Berlin. La publication de notre poëme lui-même, en 1832, par M. Paulin Paris, donna lieu à un article de M. Raynouard dans le *Journal des savants* (juin 1832, pp. 343-345), et à un opuscule de M. Fr. Michel : *Examen critique du roman de Berte-aus-grans-piés* (1832, in-8). L'année suivante, le grand Ferdinand Wolf, devançant les progrès de la science, compara entre elles toutes les légendes relatives à la mère de Charlemagne (*Ueber die altfranzösischen Heldengedichte aus dem Karolingischen Sagenkreise* (Wien, 1833, in-8, pp. 37-73). Mais l'année 1842 fut entre toutes la plus favorable à notre vieux roman. Tandis que le docteur Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, Dresde, in-8, p. 289, 290), et MM. Ideler et Nolte (*Geschichte der altfranzösischen national Literatur*, Berlin, 1842, t. II, p. 89-91), consacraient à *Berte* deux notices bibliographiques pleines de détails un peu secs, mais excellents, M. Paulin Paris, en France, consacrait enfin une Notice complète de l'*Histoire littéraire* à Adenès (t. XX, 675-718), et à notre poëme (*Ibid.*, 701-709). Jac. Grimm, dans sa *Deutsche Mythologie* (Gœttingue, 1854, in-8), s'est également occupé de notre légende, et M. Simrock a choisi *Berte la fileuse* pour le sujet d'un de ces contes où il a voulu populariser nos anciennes épopées (*Karlingisches Heldenbuch*, Francfort, 1855). Et enfin, tout récemment,

contente plus de poétiser le héros lui-même ; on veut encore poétiser toute sa famille ; on remonte le cours

M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a donné tout un chapitre à la mère de son héros (pp. 223-226. V. aussi p. 166-169 et 184, 185). Il nous promet une nouvelle édition du roman jadis publié par son père et prend l'engagement de traiter à cette occasion « les différentes questions qui se « rattachent à cette légende. » 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Le roman d'Adenès est le meilleur de nos romans de la décadence. Rien d'héroïque, rien de primitif ; mais des sentiments délicatement rendus, une singulière pureté de style qui n'est pas dépourvue de toute prétention ; des descriptions intéressantes, bien qu'un peu longues ; toutes les qualités et tous les défauts d'une civilisation déjà trop avancée.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *ROMAN DE BERTE-AUS-GRANS-PIÉS*. On ne peut établir avec certitude que les propositions suivantes : 1° *La légende de Berte ne renferme en réalité d'autre élément historique que le nom de son héroïne*. Il est certain que la mère de Charles s'appelait Berte ; mais les historiens ne sont même pas d'accord sur l'origine de cette princesse. L'*Art de vérifier les dates* la regarde, d'après certains chroniqueurs, comme fille de Caribert, *comte* de Laon (?) ; Vincent de Beauvais, au contraire, dans un passage trop peu remarqué, en fait la fille d'Héraclius César (!) et tire de cette origine une justification nouvelle du titre d'Empereur déféré à Charlemagne : « Pippini filius extitit Carolus ex Berta filia Heraclii Cesaris. Unde in ipso genus Græcorum, Romanorum et Germanorum concurrit. Unde merito ad ipsum postea translatum est imperium. (Spec. hist., XXIII, 161). » Quoi qu'il en soit, la vraie Berte mourut à Choisy, le 12 juillet 783, sans avoir réellement offert aucune ressemblance avec la Berte de notre roman. 2° *Il n'y a rien de fondé dans le rapprochement qu'on a voulu faire entre la légende de Pépin le Nain, de la fausse Reine et de Berte, d'une part, et de l'autre, l'histoire de Pépin d'Héristal et de ses deux femmes, Alpaïs et Plectrude*. La concubine Alpaïs fut la mère de Charles-Martel, qui fut en effet persécuté par Plectrude : mais combien tous ces faits sont en réalité éloignés de ceux de notre poëme ! 3° *Berte ne peut pas davantage être considérée comme « le symbole de l'épouse du soleil, captive pendant l'hiver, et rentrant avec la saison nouvelle dans ses droits qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »* Cette explication, donnée par M. Gaston Paris dont nous citons les propres paroles, ne nous paraît pas digne de lui. Trop allemande et ne nous expliquant rien. Il fallait la laisser aux derniers partisans de Dupuis. 4° *La légende de Berte est née tardivement, et les érudits n'en ont pas encore découvert de trace réelle avant le commencement du treizième siècle*. Le plus ancien texte où on la rencontre est celui de la Chronique saintongeaise, dont nous reparlerons tout à l'heure : or cette Chronique est des premières années du siècle de saint Louis. 5° *Comme un certain nombre de nos légendes épiques, la légende de Berte est une de ces histoires communes à tous les siècles et à tous les pays, qui circulent partout et reçoivent de temps en temps une forme nouvelle dans une nouvelle littérature*. Telle est la doctrine que nous adopterons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et que nous croyons profondément juste. Qu'est-ce que Berte ? *C'est le type de l'épouse ca-*

du temps, et on prête les plus brillantes couleurs aux physionomies de ses pères. Sa naissance, en par-

lomniée, innocente, et enfin réhabilitée. Or, rien de plus vieux, rien de plus universel qu'une telle histoire. Dans notre seule littérature épique, elle est plusieurs fois répétée. La reine Sibille (dans le roman de ce nom) qui est persécutée par la race des traîtres, calomniée par un nain leur complice, et exilée loin de Charlemagne; la reine Béatrix (dans la seconde version d'*Hélias*), qui est persécutée par la vieille Matabrune, condamnée à mort, et dont l'innocence est enfin remise en lumière . ce sont là des personnages coulés dans le même moule que notre Berte. Mais elle ressemble tout particulièrement à Geneviève de Brabant. On sait que les aventures de cette princesse, si universellement populaires, n'ont absolument rien d'historique, et les Bollandistes ont pu dire : *Non probatur cultus et veneratio ecclesiastica dictæ Genovefæ*, (Acta sanctorum Aprilis, I, p. 57). On ne sait rien de certain sur ce personnage fabuleux, que Freher, en ses *Origines Palatinæ*, fait vivre au treizième siècle; que Brower, en ses *Antiquitates annalium Trevirensium*, place au siècle précédent, tandis que d'autres fixent au huitième siècle l'existence de cette autre Berte. C'est encore une nouvelle forme donnée à une vieille légende.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE DE BERTE. D'après Wolf : (*Ueber die Altfranzösischen Heldengedichte*, pp. 37-73), Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, pp. 289, 290), et surtout G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 225); d'après ces trois érudits que nous compléterons, les différents récits qui reproduisent la légende de Berte sont au nombre de douze : 1° la Chronique saintongeaise de la Bibliothèque impériale (fr. 124), commencement du treizième siècle; 2° le *Charlemagne* de Venise (mss. fr. n° XIII, treizième siècle); 3° le *Karl* du Stricker (vers 1230); 4° Philippe Mousket, qui termina sa Chronique rimée vers 1243 ; 5° le poëme d'Adenès ; 6° la *Gran Conquista de Ultramar* (fin du treizième siècle) ; 7° les *Reali* (VI,-117), compilés vers 1350; 8° la Chronique de Weihenstephan, dont l'original était du quatorzième siècle, et qui ne nous est parvenue que dans un manuscrit du quinzième siècle ; 9° la Chronique de Wolter, composée vers 1460 ; 10° le Roman de Berte, en prose (Berlin, manuscrits français, n° 130) ; 11° la Chronique française du manuscrit de la Bibliothèque impériale, 5003 (seizième siècle : l'original pouvait tout au plus être du quatorzième siècle) ; et 12° le roman espagnol intitulé : « *Noches de Invierno* » que nous citons ici, non plus au sujet des variantes, mais des modifications de notre légende. Nous allons maintenant reprendre en détail chacun des récits que nous venons d'énumérer. — La *Chronique saintongeaise* ne diffère pas notablement du poëme d'Adenès. Ce n'est d'ailleurs qu'un résumé, et un résumé fort rapide. Cependant elle ne met pas en un aussi beau jour que notre roman la chasteté de Berte et la dignité de Pépin : « Le reis pria le vachier que il li pretast Berte la nuit à cochier ot lui, CIL L'OTREA, etc. » (V. G. Paris, l. l. 225.) — Dans le *Charlemagne* de Venise « la fausse princesse qui supplante Berte est rattachée à tout le lignage des traîtres et agit de concert avec ses parents. Le père de Berte s'appelle Alfari, sa mère Belissent ; le voyer Simon prend le nom de Sinibaldo. » (*Ibid.*, p. 167). — Le *Karl* du Stricker suit cette même version que suivra un jour l'auteur de la Chronique de Weihenstephan.

II PART. LIVR. I. CHAP. II.

ticulier, est l'objet des plus étonnants commentaires, des récits les plus étonnants. Il est peu de héros épiques dont la mère ne soit devenue l'objet d'une légende.

C'est ce qui est arrivé à la mère de Charlemagne.

C'est ce qui est arrivé pour Charlemagne. Sa mère Berte devait devenir, dans l'imagination populaire, presque aussi épique que Charles lui-même.

Analyse du roman de *Berte-aus-grans-piés.*

Charles-Martel achevait glorieusement son règne : Gorart et Foucon, qui s'étaient révoltés contre lui, avaient fait humblement leur soumission; les Wandres avaient été mis en fuite; la paix régnait en France, et

— Philippe Mousket, qui est ici oublié, je ne sais trop pourquoi, par l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, consacre à Berte un récit qui diffère notablement de celui d'Adenès. C'est la jeune reine elle-même qui, le soir de ses noces, supplie la serve Aliste de prendre sa place auprès de Pépin, mais pour une raison tellement obscène que nous ne saurions la reproduire ici. Rien de pareil ne se trouve dans Adenès : « Pepin a la dame espousée; — Grant fieste en ot par la contrée — Et quant ce vint à l'aviesprir, — Qu'elle se dut aler gesir, — La dame qui forment douta — Pépin......... — Od li fist en son liu gesir — Sa serve et s'en fist son plaisir.— Et saciés que trop s'adama : — Quar Pepins la serve en ama. » etc. — La *Gran Conquista de ultramar* ne diffère en rien du poëme d'Adenès, que nous avons analysé plus haut, et que nous avons pris pour type. — « Le récit des *Reali*, dit M. Gaston Paris, diffère en plusieurs points des autres, et même de celui du manuscrit XIII de Venise. Ainsi les noms ne sont ni ceux d'Adenès ni ceux de la compilation franco-italienne; les motifs des aventures sont différents, certains traits *qui ne sont que là* paraissent plus anciens que tous les récits connus. » (L.I. p., 184.) — Le roman en prose : *la Reine Berte et le roi Pépin*, renferme un certain nombre de traits anciens qui manquent dans Adenès. (*Ibid.*, p. 225, note 3.) — Il nous semble qu'on a attaché trop d'importance à la *Chronique de Weihenstephan*, qui après tout est un document du quinzième siècle, et à la *Chronica Bremensis de S. Carolo et S. Willehado*, de Wolter, qui est de la même époque. D'après la première, Berte se fait, sans tant de retards, reconnaître par son mari, et le petit Charles est élevé en secret, comme un fils de meunier. D'après la seconde, Pepin, dans la cabane du paysan, passe une nuit avec sa femme, *sans la reconnaître*. Ce dernier trait détruit quelque peu le prestige de Berte : et je n'y puis voir un de ces traits fort anciens dont parle le savant historien de Charlemagne (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 228). — Dans les *Noches de invierno*, roman qui sent les temps modernes d'une lieue, Berte aime un jeune seigneur nommé Dudon du Lys qui a été chargé de la conduire à Paris. La perfide Aliste reçoit ici le nom de Fiammetta, qui est charmant; elle offre à Berte de la remplacer auprès de Pépin, tandis qu'elle s'enfuira avec Dudon, etc., etc. La *Bibliothèque des romans* a reproduit ces inepties. Cela devait être.

Fin du règne de Charles-Martel. Aventure de Pépin et du lion.

Charles pouvait enfin se reposer, les yeux fixés sur son fils Pépin, espoir de sa race, orgueil de sa vieillesse. Ce Pépin n'offrait pas extérieurement tous les caractères de la force : il était petit, mais avait un grand cœur. Il le fit bien voir certain jour, dans le palais de son père. Un lion s'échappa, terrible, de sa cage, renversa tout sur son passage, étrangla deux petits enfants de Lombardie qui jouaient sur l'herbe et fit fuir tous les habitants du palais, même le vieux Charles-Martel. Pépin avait vingt ans. Il ne recule pas, il se précipite au-devant de la bête, lui plante un *espié* dans le corps, et l'abat roide morte [1]. Aux yeux d'un peuple amoureux de la force physique, comme l'étaient les Germains, un tel trait devait sembler le présage d'une grande destinée, et Pépin acquit par là une popularité que l'histoire et la légende ont également consacrée. Peu de temps après, Pépin montait sur le trône de France, et cette aventure du lion peut passer pour le premier chant de l'épopée carlovingienne.

Première apparition de Berte. Elle est fille du roi de Hongrie Flore et de la reine Blanchefleur.

Pendant que Pépin se faisait couronner à Paris « comme droit hoir de France ; » pendant qu'il célébrait avec une première épouse des noces qui devaient être stériles [2] ; une jeune fille, « blanche, vermeille, plaisans à devise [3], » éclairait de sa beauté le palais des rois de Hongrie. On l'appelait Berte. Son père était ce roi Floires, sa mère était cette belle Blanchefleur, dont les amours sont le sujet d'un de nos meilleurs romans d'aventures [4]. Qui ne se rappelle cette

[1] *Berte-aus-grans-piés*, édition P. Paris, p. 4-6.— [2] *Ibid.*, p. 7.—[3] *Ibid.*, p. 11.

[4] Le roman de *Flore et Blanchefleur* n'est point classé par nous au nombre de nos Épopées nationales : c'est réellement un roman d'aventures, écrit en vers de huit syllabes. Il nous en reste deux versions du XIII[e] s., que M. Edélestand Duméril a publiées l'une et l'autre dans la *Bibliothèque elzévirienne*, en 1856. Voici d'ailleurs le sommaire du poëme : « Flore est le fils d'un roi païen nommé Félis,

légende sur laquelle a travaillé l'imagination de plusieurs peuples? Qui n'a entendu parler de ces deux amants aux noms de fleurs, cruellement séparés, et à l'un desquels on essaye de persuader que l'autre est mort? Mais Flore est bientôt de retour et finit par retrouver sa Blanchefleur... à Babylone. De tels récits sont trop gracieux pour être épiques, et nous les rejetons sans pitié. La première femme qui fasse convenablement figure dans notre épopée nationale, ce n'est point Blanchefleur; c'est cette Berte dont nous venons de parler, et qui devint la mère de Charlemagne. Et voici déjà que les messagers de Pépin arrivent à la cour du roi de Hongrie. « Le roi de France est veuf, disent-ils, et demande en mariage Berte la Débonnaire [1]. » Flore n'hésite pas, il s'empresse d'accorder sa fille au puissant roi Pépin : « *Et li rois leur otroie, mout li pot agréer.* » On fait sur-le-champ les préparatifs de départ. Les adieux sont touchants et trempés de larmes : Flore résume en une belle parole ses derniers conseils à sa fille : « *Fille, ce dist le roi, ressemblez votre mère* [2]. » Quant à Blanchefleur, ce départ la brise : une seule chose la console, c'est que sa fille va en France, et « *qu'en nul païs n'a gent plus douce ne plus vraie* [3]. » Quelque temps après, Berte, éblouissante de beauté, de jeunesse, de grâce, faisait son entrée à Paris. « Les cloches, toutes les cloches, sonnaient hautement. — Il n'y avait pas, que je sache, une seule rue

Mariage de Berte et de Pépin.

Blanchefleur est la fille d'une captive chrétienne de ce roi. Les deux enfants sont nourris, élevés ensemble : ils s'aiment tendrement. Cependant Flore va étudier à Montoire, et l'on veut profiter de cette séparation pour mettre fin à son amour pour Blanchefleur : « Elle est morte, » lui dit-on; et on lui montre un tombeau magnifique. Mais l'amour est défiant : Flore ouvre le tombeau, il le trouve vide. Il se lance aussitôt à la recherche de Blanchefleur, qu'après de longs voyages il trouve enfin chez le sultan de Babylone. »

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 7-9. — [2] *Ibid.*, p. 9. — [3] *Ibid.*, p. 13.

de la ville — Qui n'eût été tout couverte de riches tapisseries. — Toutes les rues étaient jonchées d'herbes très-nettement, — Toutes les dames étaient parées pour l'événement; — Paris resplendissait de joyaux, de richesses [1]... » La journée, hélas! devait finir plus tristement pour Berte.

Complot de Tibert et de Margiste contre la nouvelle reine de France.

Pendant qu'elle s'acheminait vers la France, partagée entre les douleurs du départ et les joies de l'arrivée, pensant encore à sa mère et pleurant, pensant déjà à Pépin et souriant, un infâme complot s'ourdissait contre elle; et ceux qui avaient résolu de la perdre étaient ceux-là mêmes auxquels le roi de Hongrie l'avait confiée. C'étaient son cousin, nommé Tibert, et une serve du nom de Margiste, qui joue dans tout le roman le rôle le plus odieux. Au moment où la nouvelle épousée est introduite dans la chambre nuptiale, au moment où les évêques vont bénir le lit, Margiste persuade à Berte que Pépin veut la tuer dès la première nuit de ses noces : « Mais ne craignez rien, » ajoute-t-elle, « ma fille Aliste vous ressemble étrange- « ment, et elle va prendre votre place [2]. » Aliste ne prend que trop bien la place de la reine. La substitution est complète, Pépin lui-même est trompé ; deux serfs, deux traîtres, Heudri et Lanfroi, naîtront de cette union maudite. Quant à la pauvre Berte, elle s'aperçoit trop tard qu'elle a été victime d'une odieuse trahison : surprise, un couteau à la main, dans la chambre du roi où Margiste l'a poussée, elle est prise pour la fille de Margiste et immédiatement arrêtée [3]. C'est en vain qu'elle cherche à se disculper. Son innocence est enlacée en des rets dont elle ne saurait sortir. Celle qui le matin excitait partout la joie sur son passage; celle qui

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 16. — [2] *Ibid.*, p. 19. — [3] *Ibid.*, p. 19-26.

tremblait elle-même de pudeur et de joie, l'épousée royale, dont on disait : *Moult avons bele dame et de joene jovent*, voit maintenant son sort bien changé : « On lui ouvre les lèvres de force ; on la traite comme un cheval à qui on met un frein, on lui fait passer cette corde par la bouche. Ce fut grande cruauté, et, derrière la nuque, on lui noue cette corde. On lui lie déloyalement les deux mains. On l'abat sur un lit, on jette un drap sur elle. Ah! que Dieu en ait pitié maintenant, Dieu, le roi de majesté [1] ! » Il faut en convenir, cette scène ne manque pas de beauté. C'est ici d'ailleurs que va commencer la partie véritablement épique de notre roman ; car c'est ici que le malheur intervient, le malheur, cet élément nécessaire de toutes les épopées.

Une fausse Berte est substituée à la véritable : c'est Aliste, la fille de Margiste.

II.

L'histoire que nous allons raconter ressemble à l'une de nos légendes les plus populaires, à celle de Geneviève de Brabant. Berte est une Geneviève épique, à laquelle cependant manque la grâce austère de la maternité. D'ailleurs, les deux infortunes sont exactement les mêmes. Berte et Geneviève sont toutes deux victimes de coupables passions ; toutes deux sont revêtues de la même innocence, du même charme ; toutes deux sont de fortes chrétiennes, et l'on aurait pu dire « sainte Berte », comme on a dit « sainte Geneviève ». Les détails mêmes offrent la même physionomie. C'est dans un bois que Berte et Geneviève cachent leur chasteté effrayée et leurs

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 26-27.

larmes; et toutes deux devaient d'abord être soumises à un traitement plus rigoureux encore; elles étaient l'une et l'autre condamnées à mort, et sont également préservées du coup fatal par la pitié de leurs bourreaux... C'est ainsi que notre Berte émeut le cœur de ceux qui la conduisent au supplice. La voilà, dans la forêt, aux mains de ces misérables que conduit le traître Tibert [1]. On la dépouille de ses premiers vêtements, et elle apparaît dans tout l'éclat de sa beauté pudique; cette beauté illumine tout le bois [2]. Tibert seul est insensible à cet éclat; déjà il lève son épée pour trancher la tête de la pauvre reine [3]. Berte s'incline, elle baise doucement la terre; mais elle ne peut parler, car le bâillon est toujours sur ses lèvres. Tant de malheurs, tant de douceur, désarment enfin l'un des bourreaux : Morand se déclare en faveur de Berte, et il est décidé qu'on la laissera au milieu de ce bois désert, où les bêtes féroces ne tarderont pas sans doute à la dévorer. Quant à Pépin et à Margiste, on leur fera croire qu'elle est morte [4].

Berte, conduite à la mort, excite la pitié de ses bourreaux qui l'abandonnent dans la forêt du Mans.

Il est certain qu'en cet instant du drame, l'intérêt est éveillé au plus haut point. L'auteur du XIII[e] siècle, bien qu'il appartînt déjà à une époque de décadence littéraire, a néanmoins été bien inspiré par son sujet. Il a, pour peindre la solitude et les effrois de Berte, des accents profondément émus et naifs... Elle est restée tout en larmes sous les buissons, la fille du roi de Hongrie, la reine de France; les loups hurlent, les chats-huants font entendre leur cri lugubre; un affreux orage éclate sur la forêt; les éclairs enveloppent tout le ciel, la foudre tombe; la pluie, la grêle, le vent, luttent ensemble dans l'air. Berte est toute

Aventures de Berte au bois. La reine de France chez Simon le voyer.

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 32. — [2] *Ibid.*, p. 34. — [3] *Ibid.*, p. 35. — [4] *Ibid.*, p. 35-40.

mouillée, toute tremblante; elle s'agenouille, elle invoque les rois Mages et saint Julien, ces patrons de tous les voyageurs, et surtout elle s'adresse à Dieu et à la vierge Marie, pour que son corps virginal soit préservé « de hontage » [1] : c'est là sa grande crainte, et c'est par là qu'elle est chrétienne. Ensuite, elle se relève, elle erre dans les bois, met ses pieds en sang, et enfin tombe épuisée, sans connaissance, de fatigue et de douleur. La pauvre Berte avait seize ans [2].

Dieu cependant veillait sur elle. La seconde nuit, il est vrai, fut horrible et elle pensa mourir de froid, de faim, de peur [3]. Mais le matin lui fut plus doux. Elle fit la rencontre d'un ermite qui fut placé par Dieu sur son chemin pour la consoler dans son âme et la réconforter dans son corps. Le solitaire, en outre, lui indiqua certain sentier qui devait la conduire au logis de Simon le voyer [4]. Elle aperçut la pauvre chaumière lorsqu'elle allait tomber morte de froid. Simon est bon, il est chrétien : à la vue de cette jeune fille tout éclatante de beauté malgré ses larmes, il se sent ému : l'*eau du cœur* descend de ses yeux sur sa face [5]. Il la présente à sa femme Constance, à ses filles Isabelle et Ayglante. On entoure la pauvre Berte, on l'accueille, on l'aime déjà, quoique on doive longtemps encore ignorer sa véritable histoire. Et c'est dans cette misérable cabane que va vivre cachée pendant près de dix ans la véritable épouse du roi Pépin, celle qui sera un jour la mère de Charlemagne [6]. Elle y vit pure, virginale et pieuse, elle aime Constance comme sa mère, Isabelle et Ayglante comme ses sœurs; elle est la joie du pauvre foyer : elle l'éblouit de sa beauté et le parfume de ses vertus.

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 41-52. — [2] *Ibid.*, p. 59. — [3] *Ibid.*, p. 53-64. — [4] *Ibid.*, p. 64-68. — [5] *Ibid.*, p. 69. — [6] *Ibid.*, p. 69-83.

Et maintenant, avant d'arriver à la troisième et dernière partie de notre poëme, avant de commencer le troisième acte, s'il est permis de parler ainsi, laissons la parole à Adenès, et traduisons les plus beaux couplets de son roman, ceux qui sont consacrés au touchant récit des infortunes de Berte :

« Par le bois va la dame qui grande peur avait. — Ce n'était pas merveille si elle avait le cœur dolent — Comme celle qui ne sut quel côté se diriger. — Elle regardait souvent à droite, à gauche; — Elle regardait devant; puis, derrière; puis, s'arrêtait. — Et quand elle s'était arrêtée, piteusement pleurait. — A nus genoux par terre souvent s'agenouillait, — En croix sur l'herbe drue doucement se couchait, — La terre à vingt reprises très-humblement baisait, — Et quand elle était relevée, jetait de grands soupirs. — Elle se prenait à regretter souvent *sa mère*, la reine Blanchefleur : — « Ah! ma dame, disait-elle, si vous saviez, en ce moment, — En quel méchef je suis, le cœur vous éclaterait. » — Lors, rejoignait ses mains et les tenait vers Dieu : — « Ce seigneur Dieu, s'écriait-elle, qui sied haut et voit loin, — Puisse-t-il aujourd'hui me servir de guide en cette forêt, — Et que sa très-douce mère me conduise en tel lieu — Où mon corps ne soit point livré à deshonneur! » — Lors s'asseyait sous un arbre, car elle avait le cœur bien dolent. — Elle tordait de douleur ses très-belles mains blanches. — A Dieu et à sa mère souvent se recommandait[1]...

« Pauvre hôtel eut la dame, lorsque tomba la nuit. — Elle n'eut ni maison, ni chambre, ni salle, ni *solier;* — Point de couette, ni de coussin; pas de draps, ni d'oreiller. — Pas de dames ni de pucelles *pour la servir;* pas de sergents ni d'écuyers. — Pas de tapis étendu pour se mettre à l'aise. — Elle invoqua le Seigneur Dieu, le Père droiturier

[1] *Berte aus grans piés*, couplet XXVIII, p. 43-44.

Puis, fit un petit monceau de feuilles d'olivier, — Car elle désirait y prendre un peu de repos.— Mais, si Jésus n'y veille, Jésus qui nous peut tout donner, — Berte va bientôt passer par une rude épreuve. — Voici deux larrons qui viennent de guetter des marchands. — Ils regardent, ils aperçoivent le bliaut de Berte qui est tout blanc. — L'un d'eux se précipite et veut y mettre la main ;—La reine saute dessus, et le voleur de trembler. — Il croit que c'est une bête féroce qui veut le dévorer. — Mais quand il voit Berte, si belle, si *gente*, va pour l'embrasser. — L'autre s'écrie : « Veux-tu la laisser, misérable! — Par le corps de saint Richer! j'en veux faire mon amie. » — « Vraiment, mon beau seigneur, *répond le premier*, c'est peut-être vous qui l'avez fait faire. — Si vous dites un mot de plus, vous me le payerez cher. » — Celui-ci entend la menace, il pense en perdre le sens; — Il saisit un grand couteau et le lui lance dans le corps. — L'autre tire une épée et lui en va porter un tel coup — Que les voilà renversés l'un par l'autre, tout sanglants sur l'herbe. — La reine Berte s'est aussitôt échappée; — Pour fuir plus vite, releva ses vêtements. — Elle a fui si longtemps, la malheureuse, par un sentier étroit — Que l'haleine lui manque : elle rentre dans le bois, — Sous une épaisse épine est allée se cacher, — Et tant qu'il ne fait pas tout à fait noir, n'ose se redresser. — Puis, quand la nuit est venue, elle se prend à fondre en larmes. — « O nuit, comme vous serez longue et comme je dois vous redouter; — Et quand il sera jour, puisse Dieu me venir en aide! — Car ne saurais s'il faut aller en avant, en arrière. — Hélas! il y a bien de quoi me mettre en grand émoi : — Car, de trois choses, me faudra subir l'une: — Ou je mourrai de froid, ou je mourrai de faim, — Ou les bêtes me dévoreront avant le jour. — C'est, selon mon désir, une triste alternative. — Mère de Dieu, veuillez prier votre doux fils — De vouloir bien me conseiller en cette nécessité, s'il lui plaît, — Dame, car vraiment j'en ai très-grand besoin. » — Lors, se met à genoux, va baiser la terre : — « Saint Julien, s'écrie-t-elle, hébergez-moi. » — Elle dit sa patenostre, sans plus de retard, — Se couche

sur son côté droit, — Se signe de Dieu et de sa mère, — Puis enfin s'endort, le visage tout en larmes : Dieu la garde[1] !

«...Berte dort au fond du bois sur la terre dure : — La nuit était hideuse, était obscure ; — L'air était très-froid. — La dame n'avait pas assez de vêtements, — Tendre et jeune créature comme elle était. — Mais elle était de si belle nature, — Toute sage, toute pleine de croyance et de foi, — Comme celle qui n'avait souci que de bien faire. — Elle avait mis toute son âme à croire en Dieu et à l'aimer. — Plus l'épreuve lui était dure, pesante, sûre, — Plus elle acceptait volontiers toutes ses souffrances pour l'amour de Dieu. — Vers minuit, le temps s'éclaircit un peu, — La lune se leva, belle, claire et pure. — Le vent est tombé, le temps devient meilleur. — Il ne pleut plus, il fait moins froid.

«Vers minuit, le vent s'apaise. — La reine s'éveille, se prend à soupirer, — De la peur qu'elle a, commence à trembler. — Elle regarde à droite, elle regarde à gauche ; — Parce qu'il faisait clair, elle pensa qu'il était jour. — « Ah ! sire Dieu, dit-elle, de quel côté irai-je bien — Où je puisse trouver un peu à manger ? — Car j'ai si grand'faim que ne sais que penser. » — Alors commence la dame à pleurer tendrement — Et à regretter fortement son père et sa mère. — « O ma très-douce mère, qui tant m'aimiez, — Et vous, beau très-cher père, qui me caressiez et m'embrassiez, — Jamais (je puis vous le jurer), jamais plus vous ne me reverrez. » — Sur ses genoux, sur ses coudes, elle s'étend à terre : — « Ah ! sire Dieu, dit-elle, qui te laissas clouer — Sur la sainte croix pour le salut de ton peuple, — Chacun vous doit bien servir et honorer. — Plus on a à souffrir, plus on vous doit adorer : — Car, Seigneur, vous pouvez très-richement récompenser — Ceux qui se conduisent ainsi. Je le crois, je le sais : — En votre saint paradis, vous leur donnez couronnes.

[1] *Berte-aus-grans-piés*, couplet XXXVIII, p. 56-58.

— Puis qu'il vous plaît, beau Sire, que je souffre ainsi, — Eh bien! je veux, pour vous, fatiguer mon corps et le peiner. — Mais vous, doux Sire, délivrez-moi de ce péril. — Pour votre amour, je veux ici vous faire un vœu, — Un vœu que je tiendrai fidèlement toute ma vie. — Je vous promets de ne jamais dire, tant que je vivrai, — Que je suis la fille d'un roi et qu'au baron Pépin — J'ai été mariée; non, jamais je n'en parlerai. — J'irai ainsi, de porte en porte, mendier mon pain. — Mais cependant je veux faire une exception à mon vœu : — Je dirai donc qui je suis, pour me faire craindre, — Avant de laisser honnir et déshonorer mon corps. — Car, perdre virginité, c'est irréparable. — Que Dieu et sa mère me donnent de si bien accomplir mon vœu — Que je puisse marcher droitement dans le chemin de leur amour! » — Une ondée revint, la pluie recommença — Berte se cache sous un buisson et laisse passer le temps... [1]

« Dans la maison de Simon (rien n'est plus véritable) — Fut la reine Berte... Et elle s'y fit aimer de tous... — Elle resta bien neuf ans et demi avec Constance — Et avec Simon de qui l'amitié lui fut fidèle. — Elle fit si bien que dans la maison il n'y eut personne au-dessus d'elle. — Elle avait les clefs de tout, et le méritait bien. — Le samedi, ne vivait que de pain et d'eau; — Tous les vendredis revêtait la haire — En l'honneur de Jésus, qui pardonna à Longin, — Et en l'honneur de la douce mère dont Dieu voulut naître. — Berte n'oublie pas le roi Pépin, elle prie pour lui, — Pour que Dieu le garde, et pour qu'à la fin son âme trouve merci. — Elle regrette aussi son père, le roi Flore, — Et sa mère Blanchefleur, que si doucement l'avait nourrie : — « O ma mère, dit-elle, comme vous auriez le cœur marri — Si vous saviez comment la Serve m'a trahie! — Vous m'aviez mariée à un riche mari, — Mais aujourd'hui je suis mariée à Dieu, qui jamais ne mentit. — C'est le Roi souverain, en qui j'ai pleine con-

[1] *Berte-aus-grans-piés*, couplet XLII-XLIII, p. 60.

fiance. — Puisse-t-il être votre gardien, je l'en prie de tout cœur; — Qu'il garde aussi mon père, le bon roi, le hardi chevalier[1]!... »

III.

L'innocence de Berte est enfin reconnue et Berte elle-même est retrouvée. Punition des traîtres. Rentrée de la vraie reine au palais de Pépin.

Il est temps d'arriver au dénoûment de ce drame : dénoûment qu'il n'est pas d'ailleurs bien difficile de prévoir. Il était nécessaire qu'un jour la lumière se fît sur le complot des ennemis de Berte ; il était nécessaire que, suivant l'expression populaire, l'innocence triomphât. Il n'y a pas encore aujourd'hui de bon mélodrame sans ce triomphe définitif, et rien n'atteste plus éloquemment la force de la morale que le besoin si vivement senti d'un dénoûment si conforme à l'honnêteté naturelle. Le peuple déteste les traîtres ; au théâtre même il leur montre les poings. Margiste et Tibert ne pouvaient pas triompher dans le roman de *Berte*. Le poëte a trouvé ici une péripétie des plus heureuses pour amener la confusion des traîtres et la réhabilitation de l'innocence. Il a de nouveau introduit sur la scène la mère de Berte, la reine Blanchefleur : il a confié à la mère le soin de venger la fille. Une mère ne saurait se tromper sur l'identité de son enfant. Blanchefleur arrive en France : elle a soif et faim de sa fille; elle voudrait la tenir fortement dans ses bras. Elle se croit grand'mère; elle veut aussi dévorer de baisers ses petits-enfants, qu'elle n'a jamais vus. Mais partout, sur son passsage, elle entend maudire par le peuple le nom de la femme de Pépin : est-ce donc sa fille qui se fait ainsi haïr, qui est si dure aux pauvres gens, si rapace, si cruelle? Un je ne sais quel doute

[1] *Berte-aus-grans-piés*, couplet LIX, p. 82-83.

commence déjà à naître en son esprit ; elle se hâte, elle arrive à Paris ; elle se précipite dans le palais de Pépin, ayant presque en horreur les caresses des enfants de Pépin vers lesquels son cœur ne l'attire pas. On fait mille efforts pour l'éloigner de la reine, mais on ne connaît pas la ténacité d'une mère. Blanchefleur, au milieu de sa fièvre, sait garder une admirable patience; elle attend l'heure où il lui sera permis de retrouver sa fille, qui, lui dit-on, est fort malade ; elle triomphe de tout, et enfin se trouve en présence de la fausse reine, de la serve Aliste. C'est en vain que celle-ci se cache, c'est en vain qu'elle a une ressemblance profonde avec la fille du roi Flore ; encore un coup, une mère ne peut s'y tromper. « Ce n'est pas « là ma fille, » s'écrie-t-elle avec un rugissement de lionne. Finalement tout se découvre [1]. Margiste est jetée dans un bûcher, Tibert est écartelé, Aliste se fait nonne à Montmartre [2]. Mais où est la véritable Berte ? Où se cache cette perle fine, où est enfoui ce joyau ? Pépin sait seulement que la fille de Blanchefleur n'a pas été tuée ; il veut en savoir davantage, et se met ardemment à sa recherche. Berte, chaste, modeste, travailleuse, de plus en plus belle et de plus en plus chrétienne, était dans la cabane de Simon le voyer, où elle pensait toujours à sa mère et toujours à Pépin. Le roi la rencontre un jour dans la forêt du Mans ; il ne reconnaît pas cette jeune fille ; il est sur le point de déshonorer cette étrangère. Mais Berte, qui n'a jusqu'ici révélé à personne le secret de sa naissance et celui de ses malheurs, Berte se rappelle alors que, par son vœu, elle s'est réservé le droit de dévoiler son nom toutes les fois que sa virginité serait en danger : « Arrêtez, crie-t-elle à Pépin après

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 88-123. — [2] *Ibid.*, p. 123-132.

la plus énergique et la plus noble de toutes les défenses. Je suis reine de France, fille du roi de Hongrie, femme du roi Pépin [1]. » Celle qui aimait ainsi sa virginité, celle qui savait ainsi la défendre, était digne d'être la mère de Charlemagne [2].

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 152-153.

[2] LA CHASTETÉ DE BERTE. Au dedans de la chapelle fut Berte au corps si *gent*. — Quand elle s'aperçoit qu'elle y est restée seule, — Elle prend rapidement son Psautier et ses Heures, — Fait un salut devant l'autel, puis, s'en va vite, vite. — Voyez-vous le roi Pépin qui ne va point lentement, — Qui court par la forêt pour y chercher sa gent ? — Dès qu'il voit la pucelle, vers elle il vient bellement; — Et quand Berte le vit, elle en a grand'peur. — Le roi la salue très-courtoisement. — Berte, en fille sage, rend son salut au roi. — « Belle, « lui dit Pépin, n'ayez pas de frayeur. — Je suis des gens du roi de France : — « J'ai perdu ma route et en ai le cœur dolent. — Sauriez-vous près d'ici maison « ou *chasement* — Où je pourrais avoir quelque renseignement ? — Seigneur, « répond Berte, par Dieu omnipotent, — Ci-devant demeure Simon, un vrai prud'- « homme; — Il vous renseignera fort bien, je crois. — Je vous rends mille grâces, « la belle, répond Pépin. » — Quand Pepin voit le visage de Berte tout rouge et *rouvelaut*, — Tout son cœur se prend d'amour et de désir. — Il descend aussitôt de cheval à terre. — Berte ne s'émeut pas, n'y entendant aucun mal. — Alors le roi lui adresse la parole très-débonnairement, — Et Berte lui répond avec une grande retenue et sagesse. — Le roi ne tarde pas à la prendre entre ses bras. — Quand Berte voit cela, elle en a grande tristesse, — Elle réclame l'aide du Seigneur Dieu qui demeure au firmament.

Le jour fut beau et clair : il ne pleut ni ne vente. — Et Berte fut au bois, près de Pépin dolente, — Berte qui était si belle et de *jeunesse si jeune*. — Et Pépin lui demande, pour Dieu, qu'elle lui donne son consentement, — Qu'elle ne tarde pas davantage à faire sa volonté : — « Vous viendrez avec moi en France, « la terre noble et *gente*, — Et n'y verrez joyau, si cher soit-il, — Que je ne vous « l'achète, s'il vous fait envie. — Et je vous asseoirai une belle rente sur le pays. « — Aucun homme, en la terre, ne vous tourmentera pour rien. » — Mais Berte ne prise point ces paroles plus qu'une feuille de mente. — Elle se reproche en son cœur, elle se lamente durement ; — Elle se désole d'être ainsi demeurée seule. — Le roi Pépin voit bien qu'elle s'épouvante.

Bien dolente fut Berte, je vous le puis jurer : — « Franc homme, dit-elle au « roi, au nom de Dieu laissez moi. — Vous me faites ici demeurer trop longtemps, « — Car mon oncle Simon va dîner tout à l'heure, — Et il faut qu'après manger, « il parte au Mans, — Porter des provisions aux gens du roi de France. — Belle, dit « Pépin, je veux vous le demander : — D'où vient que vous soyez seule ainsi dans ce « bois ? — Je ne vous le cacherai pas, dit Berte. — A cette petite chapelle que « vous voyez ici, — Hier matin, j'étais venue écouter la messe — Avec Simon mon

II PART. LIVR. I. CHAP. II.

Nous touchons, comme on le voit, à la fin de ce récit. Berte, des bras triomphants de son mari, qui la reconnaît, passe dans ceux de sa mère et de son vieux père qui pensent mourir de joie en apprenant qu'elle vit. Ce sont des baisers, des caresses, un enivrement délicieux. Le peuple de France prend largement sa part à cette joie. Le pauvre voyer Simon est fait chevalier, et on lui donne pour armoiries : « une grande fleur de lis d'or sur champ d'azur à cinq lambels de gueule [1]. » Quelques années après naissait « le grand Charlemagne à la chère hardie, — qui fit depuis mainte grande envahie

Naissance de Charlemagne.

« oncle, dont vous m'entendez parler. — J'allai m'accouder toute seule dans un « coin — Pour y lire mes Heures; et je m'y suis oubliée. » — Quand le roi Pépin entendit sa voix douce, — Quand il la vit si belle qu'on se pourrait mirer en son visage — Et qu'elle avait ce visage coloré, beau, riant, clair; — Alors, Pépin se prend à la désirer grossièrement dans son cœur. — Il se souvient de la serve (que Dieu maudisse). — Il lui est avis que jamais femme ne lui ressembla davantage — Et Berte lui paraît encore plus belle à regarder. — Rien ne l'empêcherait, dût-on le tuer, — Qu'il ne fît tout son possible pour conquérir l'amour de Berte : — « Belle, dit-il, par le corps de saint Omer, — Faites ma « volonté; je vous engage ma parole : — Je vous donnerai autant d'argent que vous « l'aurez en pensée; — Puis, vous menerai en France pour m'y faire honneur. — « Je suis le grand-maître du roi *qui France a à garder;* — Nul n'est si puissant « près de lui, et je dis la vérité pure. — Sachez-le, j'ai tant d'avoir, que je puis « vous en donner assez. — D'ailleurs, c'est chose passée, il n'y faut plus penser : — « Quoi qu'il en doive coûter, vous ferez ma volonté. » Quand Berte l'entendit, se prend à soupirer, — Des beaux yeux de son chef commença à larmer. — Elle voit qu'elle ne peut échapper autrement. — « Seigneur, dit-elle au Roi, je vais vous « le recommander : — Au nom de Dieu qui se laissa peiner — Sur la sainte croix « pour le salut de son peuple, — Ne touchez pas à la femme de Pépin. — Je suis la « fille du roi Flore, *qui tant fut à loer,* — Et de la reine Blanchefleur. Rien n'est « plus certain. » — Le roi l'entend, change de couleur. — De la joie qu'il a, ne peut dire un seul mot...

« Sire, dit Berte, au nom de Dieu et de sa mère, — Je vous défends d'avoir une « mauvaise pensée envers moi — Et d'être le voleur de ma virginité. — Je suis « reine de France, on n'en saurait douter. — Je suis femme du roi Pépin, le roi « Flore est mon père, — Blanchefleur la reine est ma mère, — Et je vous défends, « au nom de Dieu qui gouverne le monde, — De me faire aucune chose qui me « soit déshonorante. — J'aimerais mieux être morte. Et que Dieu soit mon sau- « veur. » (*Berte-aus-grans-piés*, couplets CX-CXIII. éd. P. Paris, pp. 148-153.)

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 177.

contre les mécréants, — par qui la loi de Dieu fut élevée si haut, — par qui maint heaume fut brisé, mainte targe percée, — maint haubert déchiré, mainte tête tranchée, — qui guerroya de si grand cœur contre les païens; — tellement que ceux de cette lignée en poussent encore aujourd'hui des cris de douleur [1] ! »

CHAPITRE III.

L'ENFANCE DE CHARLEMAGNE.

Charlemagne, de Girard d'Amiens [2]. — Charlemagne, de Venise (2e branche).

I.

Analyse du *Charlemagne* de Girard d'Amiens (1er livre).

Avec la véritable Berte, la joie rentra dans le palais de Pépin. La fausse reine, la Serve, restait

[1] *Berte-aus-grans-piés*, p. 180.

[2] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE CHARLEMAGNE DE GIRARD D'AMIENS. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. M. Gaston Paris avance que le *Charlemagne* de Girard d'Amiens « a été écrit de 1285 à 1314. » En effet, ce poëme a été fait sur la commande de Charles de Valois, « frère au roi de France » : et ces dernières paroles ne peuvent se rapporter qu'au règne de Philippe le Bel. Mais il ne faut pas oublier que Charles de Valois ne naquit qu'en 1270; que le *Charlemagne* fut composé sur sa demande expresse, et qu'on ne saurait attribuer une telle préoccupation littéraire à un prince de quinze ou vingt ans. Suivant nous, l'œuvre de Girard n'a été composée que dans les premières années du quatorzième siècle. 2° AUTEUR. Girard a pris soin de se nommer plusieurs fois dans son œuvre : « Et moi *Gyrart d'Amiens* qui toute l'ordenance — Ai es croniques pris qui en font ramenbrance, — Par le commandement le frère au roy de France, — Le conte de Valois, ai pris cuer et plesance — A raconter les fez Challon... (f° 169 r°). » Et ailleurs : « Et ge *Gyrart d'Amiens* qui tout sui

néanmoins dans son abbaye de Montmartre, épiant les événements, s'entourant de partisans, conspirant

desirans — De fere son plesir de cuer liez et joians, — Ai fait cest livre ci dont fet me fu conmans... (f° 143 r°). » 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le poëme de Girard d'Amiens contient 23,320 vers. Il est divisé en trois livres. A la fin du second livre, il faut signaler une lacune qui doit être assez considérable. Dans ce poëme, que l'auteur présente comme la suite naturelle de *Berte-aus-grans-piés*, Girard a suivi généralement les procédés de versification de son maître Adenès. Après un couplet en *ent*, il en rime un en *ente;* après une laisse en *is*, vient une laisse en *ise*. Mais, dans une composition de si longue haleine, le pauvre Girard ne peut suivre toujours une règle si niaisement sévère, et, à mesure qu'il avance dans son poëme, il devient de moins en moins scrupuleux sur le choix de ses rimes. 4° MANUSCRIT CONNU. Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens ne nous a été conservé que dans un seul manuscrit (Bibl. imp., Fr. 778, f° 22 v°-f° 169 r°). Ce manuscrit est du quatorzième siècle. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. Le poëme de Girard est inédit. 6° TRAVAUX DONT IL A ÉTÉ L'OBJET. *a*. Fauchet, le premier peut-être, a parlé de Girard ou Girardin d'Amiens en lui attribuant uniquement un *Meliadus* dont il n'est pas coupable. C'est le 94ᵉ des poëtes énumérés dans le *Recueil de l'origine de la langue françoise, rime et romans* (Paris, Rob. Estienne, 1581). *b*. Gaillard, dans son *Histoire de Charlemagne*, consacre quelques lignes à Girardin d'Amiens, dont il ne sait rien, hélas! sinon qu'il vivait « sous saint Louis ou sous Philippe le Hardi. » *c*. La *Bibliothèque des romans* (octobre 1777, t. I, p. 119) nous offre une analyse du premier livre de notre *Charlemagne*. *d*. Græsse a consacré au poëme de Girard une de ses notices bibliographiques (l. l., p. 104). *e*. *f*. Tout récemment, enfin, M. Gaston Paris et l'auteur des *Épopées françaises* ont analysé colonne par colonne le *Charlemagne* du manuscrit 778 (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 94, 95 et 471-482; *les Épopées françaises*, t. I, p. 464-469). 7° VALEUR LITTÉRAIRE. Le roman de Girard est une œuvre de décadence, pleine de prétentions et de sécheresse, mi-partie de légende et d'histoire, mal composée, mal écrite, un type parfait de médiocrité. Il serait, je crois, impossible d'y signaler un seul bon vers sur vingt-trois mille!

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DES ENFANCES DE CHARLEMAGNE. — On peut établir scientifiquement les propositions suivantes : 1° *On ne sait absolument rien de certain sur l'enfance et la jeunesse de Charlemagne*, et on n'en savait rien dès le temps de Charlemagne. C'est ce qu'avoue Eginhard dans un texte digne d'être étudié : « De cujus nativitate atque infantia, vel etiam pueritia, quia neque scriptis usquam declaratum est, neque quisquam modo superesse invenitur qui horum se dicat habere notitiam, scribere ineptum judicans... » (Pertz, *Scriptores*, II, p. 445). 2° *Il est possible qu'on ait attribué à Charlemagne les aventures de Charles Martel, fils de Plectrude, qui fut en effet persécuté à la mort de son père et obligé de se réfugier dans les Ardennes, et qui dut, pour régner, triompher du maire Raginfred et du roi Hilpérik*. Les deux noms de Rainfroi et d'Heudri donnés aux deux bâtards de notre légende se rapportent assez exactement à *Raginfred* et à *Hilpéric*. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. 3° Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre à aucun prix l'explication de

avec ses deux fils, les bâtards Heudri et Laufroi, attendant non sans impatience l'occasion de ressaisir

M. Gaston Paris, disant que « le jeune Charles ressemble à tous les héros depuis Krischna, et que l'histoire de ses enfances est celle du soleil sortant des ténèbres de l'hiver. » Il vaut bien mieux conclure avec le même érudit que « CES RÉCITS POÉTIQUES N'ONT AUCUNE ESPÈCE DE BASE HISTORIQUE. »

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les Enfances de Charlemagne sont l'objet d'environ dix récits dont nous allons relever avec soin toutes les variantes : 1° La Chronique du faux Turpin, qui fut rédigée (à l'exception des cinq premiers chapitres) entre les années 1109 et 1119. 2° Le *Charlemagne* de Venise (2ᵉ branche : *Enfances Charlemagne*), treizième siècle, ou fin du douzième. 3° La *Karlamagnus-Saga*, compilation islandaise rédigée sous le règne d'Haquin V, qui fut revisée cinquante ans plus tard, et qui, au quinzième siècle, fut résumée en danois dans le *Kaiser-Karl-Magnus-Kronike*. 4° Le *Karl* du Stricker (1230). 5° La *Cronica general de España*, due au roi Alfonse X. 6° La *Gran Conquista de Ultramar* que fit composer Sanche, fils d'Alfonse X (fin du treizième siècle). 7° Le *Renaus de Montauban* (treizième siècle). 8° Le roman de *Garin de Montglane* (fin du treizième siècle). 9° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens. 10° Le *Karl Meinet*, rédigé dans le premier quart du quatorzième siècle par un compilateur, par une sorte de Girard d'Amiens allemand, et qui, ayant été publié par extraits, a gardé le nom de l'une de ses branches spécialement consacrée aux enfances du fils de Pépin. 11° Les *Reali di Francia* (vers 1350).—Nous ne parlons ici que pour mémoire d'un certain nombre d'allusions à cette histoire de *Mainet* qui se rencontrent dans Albéric de Trois-Fontaines, dans *Fierabas*, dans la *Chronique des Albigeois*, dans *Doon de Mayence* et dans l'*Entrée en Espagne*. — Nous allons reprendre un à un chacun de ces récits, en signalant leurs caractères distinctifs. — LA CHRONIQUE DE TURPIN est fort concise sur l'enfance de Charles et ne procède que par allusions. Mais il ne faut pas oublier que c'est là le plus ancien monument de la tradition. D'ailleurs, ce récit est tout-à-fait conforme à celui que Girard d'Amiens a suivi (chap. XIII et XXI du faux Turpin). — LE CHARLEMAGNE, de Venise, présente également fort peu de différences avec le récit de Girard d'Amiens. Le traître Heudri y est nommé Landry et Rainfroi y a reçu le nom de Leufroi ; le fidèle David y est changé en un certain Morand de Rivière ; Galienne s'appelle Belissent. Le poëte met sur le siége de saint Pierre un pape de la race de Ganelon qui devient pour Charles un ennemi redoutable ; le futur empereur n'échappe à ses poursuites que grâce à l'appui du roi de Hongrie et à l'amitié d'un cardinal qu'il élève à la souveraineté pontificale après la mort du mauvais pape. Au lieu d'avoir à lutter contre le seul Marsile, Charles avait eu précédemment affaire aux deux fils du roi Galafre, et, quand il s'apprête à reconquérir son royaume, on voit les deux traîtres Landry et Leufroi solliciter l'alliance du fameux Girard d'Aufraite. Mais Charles est puissamment appuyé : il entre en France avec le roi de Hongrie, avec Rainier d'Aviçon et avec cent mille païens commandés par Samsoneto. Telles sont à peu près toutes les particularités qui se trouvent dans le *Charlemagne* de Venise et qui le différencient fort légèrement, comme on le voit, du *Charlemagne* de

son ancienne puissance. Cette occasion se fit attendre. Du mariage de Pépin avec la fille de Blanchefleur na-

Girard d'Amiens. (V. l'analyse des *Enfances Charlemagne*, par M. Guessard, *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVIII, 397-402). — *Pour le* RENAUS DE MONTAUBAN, même remarque à peu près que pour les *Enfances Charlemagne* de Venise : les différences avec le *Charlemagne* de Girard d'Amiens sont encore moins tranchées. Il faut cependant remarquer que l'auteur de *Renaus* fait de Galafre non pas un nom d'homme, mais un nom de lieu : Galafre-sur-Mer! Observons encore que, quand le fils légitime de Pépin est rentré en possession de son royaume, il fait brûler, d'après le *Renaus de Montauban*, tous les serfs de France et jeter leurs cendres au vent. Du reste, voici les quelques vers qui renferment, dans le poëme des *Quatre Fils Aimon*, toute la légende de l'enfance de Charles.

Jà fui-je fius Pepin, issi com vos savés
Et Bertain la roïne qui tant ot le vis cler.
Il fu mordris en France et à tort enherbés,
Et je chaciés de France, dolans, eschaitivés.
En Espaigne en alai à Galafre sor mer.
Illuec fui-je forment dolans et esgarés,
Fors jeté de ma terre et de mon parenté.
Là fis-je tant par armes que je fui adobés
Et conquis Galiene m'amie o le vis cler;
Si laisa por m'amor ·XV· rois coronés.
L apostoles Miles m'aida à coroner.
Je ving en dolce France o mon riche barné,
Et si pris tos les sers qui furent el regné,
Je les fis tos ardoir et la poudre venter.
Adonc me fis en France, merci Deu, coroner.
Galiene m'amie à grant joie espouser...

(*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 206.)

Dans la KARLAMAGNUS-SAGA, Charles a trente-deux ans à la mort de son père : toutes ses *enfances* sont ainsi biffées d'un trait de plume. La *Saga* commence par le récit assez dramatique d'une conspiration des douze pairs contre Charles. Le jeune roi, sur l'ordre d'un ange, fait alliance avec un larron du nom de Basin : ils pillent de compagnie le château du comte Reinfrei à Tongres. Or, ce comte, qui est le frère d'Heudri, est précisément un des deux conspirateurs contre le fils de Pépin, et il raconte tout le complot à sa femme pendant la nuit. Charles, caché derrière les rideaux du lit nuptial, entend tout. Quelque temps après, il s'empare de tous les traîtres et les fait mettre à mort. Au milieu de toutes ces fables absurdes, une seule légende un peu touchante se fait jour : c'est celle qui a rapport aux origines de la basilique d'Aix, que Charlemagne fait construire avec un luxe extraordinaire, mais qu'il trouve ensuite trop petite pour son peuple ; et alors il se jette à genoux pour prier Dieu de l'agrandir. Et Dieu obéit à cette prière, et les murs de l'église se dilatent miraculeusement. Quant à l'épisode du complot, si clairement analysé par M. G. Paris (*Bibliothèque de l'École des chartes*, XXV, 93-98), il est reproduit par l'auteur de *Renaus de Montauban* avec de très-légères divergences. Mais, sans les

quirent quatre enfants, deux filles et deux fils. L'une des deux filles fut cette aimable et douce Gilain, qui

longs développements de la *Saga*, il y aurait une certaine difficulté à comprendre le passage trop concis des *Quatre Fils Aimon*. Voici ce passage :

Dex me manda par l'angle que je alasse embler.
Voirement i alai, ne l'ossai refuser.
Je n'oi clef ne sosclave por tresor esfondrer.
Dex me tramist à moi ·I· fort larron prové.
Basins avoit à non, mena me en la ferté,
Et si entra dedans por l'avoir assembler.
Illuec oï Gerin le conseil demonstrer
Qui le dist à sa fame coiement, à celé;
Basins le me conta quant il fu retornés.
Je atendi le terme et si les pris provés,
Les coutiaus ens ès manches, tranchans et afilés :
Je en fis tel justisse comme vos bien savés...
(*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 266, 267.)

Dans le KARL du Stricker, les deux traîtres s'appellent Winemann et Rappoldt (Guinemant et Rabel.) Le fidèle David est remplacé par Thibaut de Troyes ; l'amour de Charles pour Galienne est singulièrement effacé. C'est Marsile, chose bizarre, qui aide Charles à rentrer dans son royaume, et les deux bâtards, chose encore plus étrange, vont les premiers à sa rencontre et lui font la plus humble de toutes les soumissions. — Le KARL MEINET allemand reproduit un *Meinet* néerlandais, qui est attribué par M. Bartsch à la seconde moitié du douzième siècle, et par M. Gaston Paris au milieu du treizième siècle seulement. Quoi qu'il en soit, ce récit, d'après l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, est sincèrement original. Donc, il y avait deux frères nommés Haenfrait et Hoderich qui passaient pour fils de Pépin et vivaient près de Paris. Ils font un jour la trouvaille d'un riche trésor, deviennent fort riches, et gagnent la confiance du roi Pépin qui, avec un aveuglement peu désintéressé, lèur laisse la régence de son royaume et la tutelle de son fils Charles. Ils essayent tout d'abord d'empoisonner l'enfant, qui est énergiquement défendu par David ; puis, accumulent délai sur délai pour reculer le couronnement du *droit hoir*. A un banquet solennel, ils ont l'audace de se faire servir par le jeune prince, qui, dans un moment de vivacité facile à comprendre, jette un paon rôti à la tête de Hoderich. David s'empresse de dérober Charles à la fureur des bâtards et s'enfuit avec lui à Tolède, où le roi Galafre leur fait bon accueil. C'est là que Charles s'éprend de Galienne, triomphe de Braimant et de son neveu Kaïphas, et les tue ; c'est de là qu'il part pour reconquérir son royaume ; c'est là qu'il revient pour épouser enfin sa Galienne après vingt autres aventures qu'il est inutile de rapporter ici. — La CRONICA GENERAL DE ESPAÑA suppose que Charles, mécontent de l'administration paternelle, quitte la France du vivant de son père et va cacher chez Galafre son mécontentement politique. Il fait en chemin la rencontre de Galienne, mais refuse de s'incliner devant elle : « Pourquoi ce jeune homme est-il si fier? « — C'est qu'il ne s'incline que devant la Vierge. » Sur ces entrefaites arrive Braimant pour épouser Galienne. Grande bataille entre Galafre et ce farouche prétendant. Durant tout le combat, Charles dort. Il se réveille enfin d'un si

plus tard épousa Mile d'Anglant et devint la mère de Roland : « *De cele issi Roland qui moult paien pena*, » l'autre fut Constance de Hongrie. Quant aux deux fils, ils s'appelaient Charles l'un et l'autre; mais l'un d'eux, qui n'avait pas un puissant entendement, resta douze ans chez son grand-père, le roi Floires, et « *petit amenda* [1]. » L'autre fut *Charles le grant*, dont nous allons raconter les enfances.

long somme pour demander des armes à la belle Galienne, qui veut l'armer elle-même : « Je m'appelle Charles, fils de Pépin, » crie le nouveau chevalier à Braimant, et il le tue. Maître de l'épée Durandal, il apprend alors la mort de son père Pépin, se précipite en France, fait enlever Galienne par le fidèle Morand, et reçoit sa fiancée à Paris où il a mis enfin la couronne sur sa tête. — Dans la GRAN CONQUISTA DE ULTRAMAR, la légende est à peu près la même que dans notre Girard d'Amiens : les noms seuls sont changés ou plutôt défigurés. — Le GARIN DE MONTGLANE ne diffère aucunement de notre *Charlemagne*. (V. 27-29.) — Il n'en est pas tout à fait de même des REALI, dont le sixième livre traite, comme nous l'avons dit, « del nascimento di Karlomagno e de la scura morte di Pipino da dui sui fioli bastardi. » Les deux bâtards, dans cette version (chap. XVII-LI) empoisonnent Berte, assassinent Pépin, et persécutent Charles qui se fait moine à Saint-Omer et finit par aller demander à Galafre un asile plus sûr. Amours de Charles et de Galienne. Lutte contre Braimant et Polinore; mort des deux païens; conquête de l'épée Durandal. Charles retourne ensuite dans son royaume avec Galienne qui s'est vêtue en homme; échappe avec peine aux embûches des fils de Galafre, et va jusqu'à Rome, où il est protégé par le cardinal Léon qui devient pape juste à point pour bénir solennellement l'union de Galienne avec le fils de Pépin. (*V. Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 239-244.) Nous avons résumé de notre mieux les résumés un peu longs que M. Gaston Paris a consacrés à la légende du *Karl Meinet*, à celle de la *Cronica general*, à celle des *Reali*. — Faut-il rappeler, avec le même érudit, que d'après la Chronique de Weihenstephan (douzième siècle), l'enfance de Charles s'écoule au milieu d'enfants roturiers que ce prétendu fils de meunier charme par sa force et sa justice également miraculeuses? — Quant aux allusions que M. Gaston Paris a relevées dans Albéric (Ann. 763), dans *Fierabras* (vers 232), dans la *Chronique des Albigeois* (vers 2069) et dans *Doon de Mayence* (v. 6609 et suiv.), nous ne les voulons pas relever après lui. Nous citerons seulement un texte assez important qui a échappé à sa perspicacité. C'est celui de l'*Entrée en Espagne*. Le marinier qui conduit Roland en Persie essaye de le consoler en lui disant : « Volés oïr canter li vers de Galienne, — Com elle donnoia Karles au primeraine? » (Ms. XXI de Venise, f° 230 r°). Ces deux vers montrent jusqu'à quel point les *Enfances Charlemagne* étaient devenues une légende profondément populaire.

[1] Girard d'Amiens, *Charlemagne*, manuscrit de la Bibliothèque impériale, fr. 778, f° 22 v°, 23 r°.

La vie de Charles, qui devait être plus tard soumise à de si rudes épreuves, s'annonça sous les plus heureux auspices. Berte se donnait tout entière à l'éducation de son fils. Les deux frères adultérins de Charles, les deux bâtards Heudri et Lanfroi, faisaient les empressés auprès de Pépin, et étaient parvenus à reconquérir les bonnes grâces de leur père. La paix semblait faite, et Berte elle-même pouvait se fier en l'avenir [1]. Tant d'espérances furent trop tôt déçues. Pépin tint un jour une cour plénière à Orléans, et son fils Charles y parut à son côté, tout éclatant de jeunesse et de beauté [2]. Son regard fier faisait déjà pressentir sa grandeur. La jalousie des enfants de la Serve s'alluma dès lors contre le fils de Berte, plus terrible que jamais, et ce feu ne s'éteignit plus. Peu de temps après, Berte mourait empoisonnée, Pépin mourait empoisonné, le petit Charles demeurait seul à la tête d'un grand empire. On ignora longtemps les véritables auteurs de ce double crime, qui venait ainsi de faire la solitude dans le palais de nos rois : les deux bâtards, Heudri et Lanfroi, avaient des larmes si bruyantes et paraissaient si profondément désolés que personne ne songeait à les accuser. Le fils de Pépin lui-même croyait si bien à leur innocence et à leur douleur, qu'il en fit tout d'abord ses premiers ministres : on leur adjoignit seulement les deux comtes de Berri et d'Auvergne. Pendant un an, tout alla bien [3].

La fausse Berte et ses deux fils empoisonnent Berte et Pépin. Le petit Charles est placé sous la tutelle des deux serfs. Ses premières douleurs, son exil.

Mais le poison avait trop bien réussi aux deux traîtres pour qu'ils n'essayassent pas d'en faire usage contre le roi leur frère. Par bonheur, leur complot fut découvert. Ils furent démasqués, et il fallut songer à préserver

[1] *Charlemagne*, f° 23 r° et v°. — [2] « Moult fu Challes très biax et de grant nourreçon, — Cortois, et nez, et frans, et de gente façon. » *Ibid.*, f° 23, v°. — [3] *Ibid.*, f° 24 r°.

le véritable héritier de Pépin de nouveaux, de plus grands dangers. Le mari de Gilain, Miles accourut, et emmena l'enfant dans son duché d'Angers, où quelques vassaux fidèles formèrent autour de leur empereur une garde du corps redoutable et dévouée. La sœur de Charles lui prodigua, durant ce premier exil, les témoignages d'une affection profonde. Les bâtards paraissaient vaincus. Ne pouvant rien par la force, ils essayèrent encore de la ruse. Ce qu'ils voulaient par-dessus tout, c'était attirer de nouveau le petit Charles auprès d'eux. « Il faut le couronner roi, » dirent-ils aux comtes d'Auvergne et de Berri, qui n'étaient pas encore éclairés sur les véritables intentions d'Heudri et de Lanfroi. Et les deux comtes de répéter avec une bonté aveugle : « Il faut le couronner roi. » Quant au peuple de France, il avait été subtilement travaillé par les fils de la Serve; ils s'étaient créé aisément une popularité formidable. Quelques partisans restaient à Charles, mais faibles, mais timorés, mais dévorés par cette frayeur qui, devant les entreprises des méchants, est commune aux honnêtes gens de tous les pays et de tous les temps. Charles dut se rendre à Reims pour y recevoir la couronne royale : il avait quinze ans [1].

Heudri et Lanfroi frémirent de joie en le voyant faire son entrée dans cette ville, d'où ils espéraient bien qu'il ne sortirait jamais. L'impatience les perdit, et leur orgueil. Non contents de le faire mourir et d'installer leur bâtardise sur le trône de France, ils voulurent auparavant se donner l'âpre volupté d'humilier le fils de la vraie reine devant les fils de l'adultère. Ils déclarèrent que Charles devait les servir à table. Et Charles dut s'y résigner : car les deux traî-

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 24, v°.

tres avaient pour eux la force. Le banquet fut magnifique : il se termina par une scène où se révéla pour la première fois l'indomptable fierté du fils de Pépin. Charles entra dans la salle, tenant un paon rôti encore tout embroché, et se dirigea du côté de Lanfroi. Arrivé près du bâtard, au lieu de le servir avec humilité, il se releva soudain de toute la hauteur de sa taille, prit un air terrible et jeta le paon au visage de son frère en donnant à ce félon un terrible coup de broche. Les deux fils de la Serve poussèrent un cri de rage et se jetèrent sur l'enfant pour le tuer. Une horrible mêlée s'engagea dans la salle ; le comte Hugon et le duc d'Angers profitèrent du tumulte pour enlever Charles, qu'ils mirent à l'abri dans un fort château aux environs de Reims [1]. C'est en vain que le duc de Dijon essaya de rétablir la paix : les deux serfs ne rêvaient plus que de se venger de l'insulteur. Ici l'on voit paraître un nouveau personnage de ce drame qui conquerra bien vite toutes les sympathies : c'est le fidèle David, qui est aveuglément dévoué aux destinées de Charles. Il compose son visage devant Lanfroi et Heudri : il gagne leur confiance, ils vont jusqu'à lui révéler leurs projets d'empoisonnement. David alors se précipite, va retrouver le fils de Pépin qui est caché dans un autre château aux bords de la Seine, réunit les partisans du vrai roi : « Il faut « que Charles quitte la France, s'écrie-t-il ; il n'y est « plus en sûreté. » On se hâte, on entoure Charles, on le fait partir sans retard. A minuit, le fils de Pépin quitte les bords de la Seine, qu'il ne reverra plus de longtemps, et où vont régner les bâtards. Il était temps. Pendant qu'il s'enfuit au galop de son cheval,

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 27 v°-28 r°.

Charles est forcé de s'enfuir en Espagne où il trouve un asile à la cour de Galafre, roi païen de Tolède.

Heudri et Lanfroi arrivent au château qui tout à l'heure renfermait encore la fortune de la France : ils le trouvent désert. Leur fureur s'allume : tous les amis de Charles sont rudement persécutés dans tout le royaume ; ceux qui ne sont pas mis à mort sont jetés en prison ; Milon d'Anglant lui-même est emprisonné. Les honnêtes gens se sauvent, les poltrons laissent faire, la fraude triomphe. Lanfroi et Heudri sont vraiment les maîtres de la France. Mais Dieu veille sur la vie de ce Charles qui sera un jour le rempart de l'Église. Celui dont on persécute, dont on tue les partisans, arrive lui-même sain et sauf dans la Navarre ; puis, en Espagne. Le voilà à Tolède, en plein pays musulman ; le voilà en sûreté parmi ces mécréants, celui qui n'était pas en sûreté chez ses sujets chrétiens ; le voilà sauvé [1].

II.

C'est un singulier caprice de la légende, il faut l'avouer, que cette idée de faire passer au milieu des Sarrasins l'adolescence du grand ennemi des Sarrasins [2]. Charles ne veut pas, d'ailleurs, être connu de ces païens : il change son nom en celui de Maines ou Mainet. Ses compagnons gardent sur lui le plus pro-

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 28 r°-30 v°.

[2] Dans le *Charlemagne* de Venise, les Enfances de Charles sont ainsi résumées (nous plaçons en regard du texte italianisé la restitution française que nous proposons) :

Itemis Karleto le petit baçeler	Itemest Karlet, li petis bachelers
Qe in Spagne se aloit ad alever,	Qui en Espaigne se aloit alever
Et li rois Galafrio li avoit si çer	Et li bons rois Galafres l'ot si cher
Que li dé Belisant sa file par muler.	Qu'il li donna sa fille por moiller.
E elo vene un si bon çivaler	Pus, devint-il uns si bons chevaler
Braibant oncis à li brant forbi d'acer.	Braibant occit ol branc forbi d'acer.
E pois cil Karleto fil leva enperer,	Et pus fu rois cil Karlet al vis fer :
Meesmo l'angle li vene en coroner.	Meisme l'angle le vout encoroner.
Mervelle oldirés in ceste roman conter	Merveille orrez en cest roman conter,
Se vos starés en pais ad ascolter...	Se vos tenez en pais à l'escolter.

fond silence; ils veillent sur lui comme sur l'espoir de la France; ils ne permettent pas qu'il s'expose au plus mince danger. Pendant qu'ils se mettent vaillamment au service du roi musulman Galafre; pendant qu'ils donnent de rudes coups de lance aux ennemis de ce roi; pendant qu'ils s'entretiennent la main dans ces exploits faciles et brillants, le pauvre Mainet est condamné à rester à la maison par ses fidèles partisans qui, à force de l'aimer, se font presque ses geôliers. Le sang de Charles commence à bouillir violemment dans ses veines. Ce sang empourpre son visage, il s'indigne, il s'exalte. C'est un jeune lion en cage. A chaque expédition nouvelle, il supplie David de l'emmener avec lui; ses doigts frémissent, ils veulent tenir la lance, et c'est avec rage qu'il entend, qu'il voit partir ses Français pour le combat, pour l'*estor*[1]. Un jour enfin, il n'y tient plus. Une grande bataille se prépare contre l'amiral Bruyant : d'une voix plus impérieuse que de coutume, Mainet réclame une place au milieu de ses sauveurs, ou plutôt à leur tête : « Jouez plutôt « aux échecs avec le fils de Gilain, » lui répond David. David ne pense qu'à ménager le sang de son jeune maître : celui-ci ne songe qu'à le répandre. Il s'échappe de sa prison comme Roland s'échappera un jour du palais de Mont-Loon; et le voilà sur le champ de bataille, où il fait une entrée terrible. Ce n'est pas sans quelque émotion qu'on assiste dans cette légende au premier coup de lance de Charlemagne. Il se démène comme un furieux dans la mêlée sanglante; il se fait jour jusqu'à Bruyant, il l'interpelle, il le défie, il le tue; puis, il lui coupe la tête d'une main ferme, et envoie ce trophée au roi Galafre.... Peu de temps après,

Premiers exploits de Charles sous le nom de Mainet. Il triomphe de l'amiral Bruyant.

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 30 et 31.

Mainet est fait chevalier, et le poëte qui raconte ces événements presque fabuleux trouve juste à point un prêtre catholique pour conférer ce huitième sacrement à son héros [1]. Mainet, dès ce jour, grandit de plus en plus aux yeux de ses compagnons, aux yeux des infidèles. Il parcourt en vainqueur toutes les frontières du royaume de Galafre; il fait l'office de l'antique Hercule, il délivre le roi son allié de tous ses ennemis [2]. Un seul lui reste encore à soumettre : c'est Braimant. Mais il est nécessaire qu'il devienne comme les autres la proie de ce jeune aigle; et voilà qu'il s'attire les plus terribles colères du fils de Pépin en demandant pour femme la belle Galienne, la fille de

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 32 r°-35 v°.

[2] Cf. le *Charlemagne* de Venise, dont je donne ici le texte et dont je propose la restitution.

Gran cort mantenent K. l'infant	Grant cort maintient Karlemaines l'enfant,
Tant l'amoit Galafrio cum Balugant,	Tant l'amoient Galafre et Baligant,
Marsilio avec lui ensemant.	Li dus Marsiles ovec eux ensement.
Ni an K. no era pais si lant	Ovec Karlon n'estoit mie si lent
Qel non donast robe et palafroi anblant,	Qu'il ne li doinst robe et destrier anblant
Falcon, esparaveri tenoit plus de çant.	Et falcons mus, esperviers plus de cent.
De lu se parloit tros in Jerusalant.	De lui parloient très qu'en Jerusalant.
Braibant l'olde dire, un roi oltreposant,	Braibant ot dire, uns rois oltrepuissans,
Qe li rois Galafrio e lui e sa jant	Que li bons rois Galafre ovec sa gent
Tant honoroit la cristiane jant	Tant honoroit la crestienne gent
En son pales feisoit orer lisant (?)	Qu'en son palais fesoit orer sovent
E çanter mese e li Deo sagrament.	Et chanter messe et le Deu sagrement.
Tal oit li dol par poi d'ire non fant.	Tant ot de doil à poi d'ire ne fent.
Dist à sa jent : « Ben de eser dolant	Dist à sa gent : « Bien dois estre dolans
Quant Galafrio e fato recréant;	Quand rois Galafres est venuz recreanz,
Renoié oit Maçon et Trevigant. »	Renoié ot Mahom et Tervagant. »
Dist Danabrin un no vali niant :	Dist Danebrins qui ne vaut ·I· besant :
« Envoiez à lui tost de mantenant,	« Envoiez li trestot de maintenant,
Sença demore ve mandi cele enfant	Que sans demeure vous livre cest enfant
Et cele autres que son en Deo creant.	Et toz les autres qui en Deu sont creant.
S'el ol vol faire, recevés cum parant,	S'il le veut fere, recevez com parent,
E soa fille qe oit nome Belisant,	La soe fille qui a nom Bellissent.
La donarés à vos fils Bruant.	La donnerez à vostre fil Bruyant;
S'el nol vol faire, morto sia eramant. »	S'il nel veut faire, soie mort erramment. »
. . . .	. . . .
Dist Braibant : « Par mon Deo Trevigant,	Et dist Braibans : « Par mon Deu Tervagant,
Melor conseil ne quero ni no demant. »	Meilleur conseil ne quiers ne ne demans. »
Quatro pain, di meltri de sa çant,	Quatre paiens des meilleurs de sa gent
Fi pariler à lo de mantenant....	Fist pareiller trestost de maintenant....

Galafre. C'était porter à Charles le coup le plus terrible : Charles aimait Galienne [1].

Amours de Charles et de Galienne, fille du roi Galafre.

Rien de plus frais, de plus pur, de plus gracieux que ce premier amour. Girard d'Amiens, le plus détestable de tous les versificateurs, n'a pu cependant détruire tout à fait le charme puissant de cette jeune affection. Il est doux de voir Charlemagne nourrir le plus naïf et le plus candide des amours dans son âme de fer. Celui qui a déjà vaincu tant de géants, et qui leur coupe si froidement la tête, a les rougeurs et les simplicités d'un bachelier. Galienne et lui se voient à la dérobée ; ils s'entretiennent avec pudeur; ils se font de charmants adieux [2]. Mainet part ensuite, et part rempli d'ardeur, contre le terrible Braimant, dont il triomphe avec une rapidité terrible et qu'il tue [3]. Il poursuit le cours de ses conquêtes, aimant toujours Galienne, pensant toujours à elle, tandis qu'elle pense toujours à lui. Cependant le secret de sa naissance se dévoile aux yeux de Galafre et de sa fille. Dans ce jeune chevalier, dans ce vainqueur, dans ce héros, on reconnaît enfin l'*hoir* de France, le fils de Berte et de Pépin, l'ennemi de Lanfroi et d'Heudri. Le retour de Mainet est un triomphe. Il apparaît avec la double majesté du malheur et de la victoire ; l'amour de Galienne s'en accroît. En ce pays d'infidèles, Charles n'a qu'un ennemi, n'a qu'un jaloux ; mais il est redoutable. C'est le frère même de Galienne, c'est Marsile [4]. Les yeux de Marsile n'ont pu soutenir l'éclat de la gloire de Charles. Il se voit trop oublié pour ne pas haïr celui qui est involontairement la cause d'un tel oubli. Il devient pour Mainet un autre Lanfroi, un autre Heudri; il se met

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 35 v°-38 r°. — [2] *Ibid.*, f° 38-41 r°. — [3] f° 46 v°. — [4] f° 49 r°-55 r°.

lâchement en embuscade, il veut tuer celui qui déjà peut l'appeler un frère. Efforts inutiles : Mainet découvre la ruse, jette Marsile à terre, le tient sous ses genoux, lui pardonne, et ce dernier triomphe met le comble à sa gloire. Quelque temps auparavant, il avait épousé sa chère Galienne, et une grande solennité avait étonné les yeux des païens : Galienne, toute belle, toute jeune, toute heureuse, s'était sentie indigne du fils de Pépin tant qu'elle resterait dans la nuit de sa religion. Elle avait voulu descendre dans l'eau du baptême. Depuis ce jour elle méritait d'être reine de France [1].

III.

Charles épouse Galienne, quitte l'Espagne et délivre Rome qui est assiégée par les Sarrasins.

Cependant le bonheur de Charles n'était pas complet; toutes les fois que le vent venait à souffler de la France, il soupirait: il aurait pu s'assimiler par avance ces belles paroles d'un de nos meilleurs troubadours : « Quand le doux vent vient à venter — Du côté de mon pays, — M'est avis que je sens — Odeur de paradis! » Et néanmoins ce n'est pas en France que la légende va conduire le fils de Pépin au sortir des premières joies nuptiales. La légende parfois est tout à fait intelligente, et sait refléter exactement les besoins et les idées d'une époque. Ce n'est pas en France, c'est à Rome que Charles se rendra tout d'abord. Avant de défendre sa propre cause, il prendra en main la cause de l'Église. La légende, si souvent inférieure à l'histoire, essaye ici de se mettre à la hauteur de la réalité : elle se rappelle les grands efforts du Charlemagne de l'histoire pour constituer fortement la liberté du Saint-Siége, elle se souvient des expéditions françaises

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 50 r° et v°.

contre les envahisseurs lombards, et elle s'efforce de reproduire tant bien que mal ces nobles souvenirs. Par malheur, c'est un Girard d'Amiens qui tient la plume, et rien n'est plus médiocre que ses petits vers, consacrés à de si grandes choses. Ah! que n'avons-nous affaire à un grand poëte! Il nous eût représenté Charles aspirant l'air vigoureusement, voulant partir en France où l'appelle son désir de vengeance, épiant l'heure où il pourra humilier et punir ses deux frères bâtards. Mais voici que de mauvaises nouvelles arrivent de Rome, et dès lors tous les desseins de Charles s'évanouissent. Les Sarrasins, commandés par Corsuble, assiégent la ville éternelle; le Pape pousse un cri d'alarme; c'est à la France ou à des Français qu'il appartient d'entendre toujours ces cris-là. Le fils de Pépin change d'itinéraire : il part pour l'Italie. Il veut ne rentrer en possession de son royaume que quand l'Église sera rentrée en possession de sa liberté [1].

Un vrai poëte n'eût pas manqué de nous bien peindre l'aspect terrible et religieux de Charles dans le moment où il aperçoit Rome pour la première fois. Il n'a d'ailleurs qu'à se montrer : les Sarrasins sont écrasés entre les murs de Rome et son armée; le Pape est délivré; les Romains acclament le jeune vainqueur, et lui décernent une ovation digne des triomphateurs antiques [2]. Ce récit sans doute est moins beau que l'histoire, mais il ne manque pas d'une certaine beauté. Et, dès cet instant, nous nous intéressons plus vivement à ce fils déshérité de Pépin et de Berte. C'est avec joie que nous le voyons, suivi de son armée joyeuse, remonter vers le Nord, traverser la Toscane et la Lombardie, et enfin, terrible,

Puis, il va en France reconquérir son royaume sur les fils de la Serve. Ses triomphes rapides. Châtiment des traîtres.

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 55 r° v°. — [2] *Ibid.* f° 55 v°, 60 v°.

frémissant d'une colère légitime, franchir les frontières de France. Il se montre en Bourgogne, puis à Lyon [1]. A peine a-t-il été reconnu, que les vieux dévouements se réveillent; il a d'autant plus de partisans qu'il paraît plus riche et plus puissant. Les nouvelles alors ne se répandaient pas avec la rapidité que nous connaissons aujourd'hui : néanmoins, d'église en église, de ville en ville, de bourg en bourg, la redoutable nouvelle de l'arrivée de Charles arrive aux oreilles d'Heudri et de Lanfroi. Charles poursuivait toujours sa marche contre les traîtres, et son armée se grossissait toujours de nouveaux soldats. Il marchait seul, en avant de tous les siens, avec un visage farouche :

> Et Maines, qui moult ot de sers grever envie,
> Chevaucha tout premier banière desploïe... [2].

C'est ainsi qu'on le vit entrer dans Soissons. L'hoir de France était déjà, comme on voit, au cœur de son royaume.

Cependant la sœur de Charles, la pauvre Gilain, était en ce moment assiégée dans Montdidier. Son frère l'apprend; il s'apprête à la délivrer, quand tout à coup on lui annonce qu'un *paumier* vient d'arriver à Soissons et qu'un boucher de cette ville l'a reconnu pour le traître Heudri. C'était Heudri en effet qui avait pénétré sous ce déguisement dans la ville où Charles venait d'entrer en vainqueur. On le saisit, on le dépouille : il portait sur lui un petit baril plein de ce poison subtil qui avait causé si rapidement la mort de Berte et celle de Pepin [3]. Le bâtard est jeté

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 60 v°, 61 r°. — [2] *Ibid.*, f° 62 v°.

[3] *Ibid.*, f° 63 r° et v°. Il est à remarquer que, pour juger de la force de ce poison, on l'essaye sur un condamné à mort : « A un home jugié à cui il l'ont donné — A boire avoec bon vin où il l'orent meslé; — Mès le venin ot lues son cors tel conraé — Qu'il chaï devant tous mort jus emmi le pré, f° 63 r° 2e col.

en prison; Charles rend grâces à Dieu et ne s'occupe plus que de la délivrance de Gilain. Il va sans dire que le frère délivre aisément cette chère sœur qui jadis lui avait servi de mère : le moment où ils se revirent, leurs premiers embrassements, la première vivacité de leur joie, seraient le sujet d'un beau tableau, et Girard d'Amiens lui-même en a été presque inspiré. C'est peut-être la seule page de son poëme qui ne soit pas d'une détestable platitude :

Gilain était comme désespérée, — Quand vint un chevalier qui bien l'a rassurée : — « Ne soyez plus, dit-il, effrayée par les « serfs; — Car Charles le Grand vous a délivrée de l'un et de « l'autre. — Bien qu'on l'ait cru mort à cause de son absence, « — Il est revenu, il a recouvré sa terre. » — Son frère (lui dit « encore ce chevalier) est là sous le bois ramé, elle peut le voir. « — Il a amené pour la délivrer une telle armée — Que les « gens des deux serfs ont été mis en déroute — Sans férir un « seul coup de lance ni d'épée! » — Quand Gilain entend le chevalier, elle change de couleur; — De joie et de pitié fut alors tellement entreprise — Qu'elle tomba aux bras des siens, comme pâmée. — Mais le cœur lui revint, elle s'est évertuée. — Puis, s'est apprêtée aussitôt pour chevaucher; — Elle et sa gent sont montés à cheval pour voir Mainet; — Tant qu'elle peut, elle se hâte d'aller vers son frère. — Aussitôt descendue de cheval, elle va à lui, — Et Charles, dès qu'il a aperçu sa sœur, — A couru vers elle aussitôt, les bras tout grands ouverts; — Il l'a très-doucement pressée entre ses bras — Et savoureusement baisée et embrassée, — Et elle lui [1]...

Et c'est avec la même joie que Charles revit et embrassa Roland, son petit neveu... Cependant le pays tout entier se déclarait pour le roi légitime. Le traître Lanfroi tenait encore la campagne contre lui; mais

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, fº 64 rº, 2e col.

II PART. LIVR. I. CHAP. III.

il la tenait en reculant. Dans le même temps que le fils de Pépin entrait à Noyon, le fils de la Serve se réfugiait à Dinant. La résistance du traître ne pouvait d'ailleurs être de longue durée. Poursuivi, traqué, battu par Charles, à demi mort, Lanfroi fut bientôt jeté en prison comme Heudri, et le frère de Gilain demeura enfin le seul roi de France [1]. La France, dit Girard d'Amiens, était à cette époque le pays qui s'étend entre la Loire et le Rhin [2].

Mort de Galienne. Fin des enfances de Charlemagne.

Au milieu de tant de triomphes, une rude épreuve vint frapper le jeune vainqueur : la douce Galienne, qui était depuis longtemps séparée de Charles, se mit en route pour le rejoindre. Elle n'arriva en France que pour mourir entre les bras du jeune empereur, en donnant le jour à un fils qui ne vécut que quelques heures [3]. C'est devant le spectacle de ces larmes et de cette solitude douloureuse que le poëte aurait dû se taire [4]; c'est ici qu'en réalité se terminent les enfances de Charlemagne.

[1] *Charlemagne* de Girard d'Amiens, f° 64 r°-66 r°.

[2] Entre Loire et le Rin tant com l'on peut errer
Souloit-on le païs adonc France clamer. (66 v° et 67 r°).

[3] F° 66 r° et v°.

[4] Néanmoins Girard d'Amiens ne termine point là le premier livre de son histoire poétique du fils de Pépin; il prend soin d'avertir le lecteur que tout ce qui précède a été tiré par lui d'un manuscrit de Saint-Denis, mais qu'il a trouvé à Aix un autre manuscrit, non moins précieux, d'où il a extrait, dit-il, l'*Enfance Challon* qui peut être considérée comme une suite de l'*Enfance Mainet*.

Més l'enfançe Mainet plus avant n'en devise :
Qu'avant en veut oïr, si voist à Saint-Denise.
Més l'enfance Challon fu en autre lieu quise,
A Ais tout droitement dedenz la mestre eglyse...

Si l'on cherche à démêler nettement ce que peut signifier ce verbiage obscur, il est aisé de s'apercevoir que l'*Enfance Mainet* appartient uniquement au domaine légendaire, tandis que l'*Enfance Challon* est du domaine purement historique. En effet, Girard, après la mort de Galienne, se met à raconter en fort mauvais vers le règne de Carloman conjointement avec Charlemagne, la guerre de Charlemagne contre l'Aquitain Hunauld, sa première expédition contre les Saxons, son mariage avec la fille de Didier de Pavie, et enfin la mort de Carlo-

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE GUERRE DE CHARLEMAGNE. — ROME DÉLIVRÉE.

(La chevalerie Ogier de Danemarche (1re chanson) [1].
Charlemagne, de Venise (4e branche).
Les Enfances-Ogier d'Adenès.)

Analyse des *Enfances-Ogier*. I. Rome tombe au pouvoir des Sarrasins; Charlemagne passe les Alpes. Ogier s'apprête à combattre les païens.

Un jour, tandis que Charlemagne oubliait dans sa gloire les épreuves de son enfance et la mort de Ga-

man. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ces faits trop connus. Car ce n'est pas ici l'histoire de Charlemagne que nous voulons écrire, mais sa légende.

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA PREMIÈRE BRANCHE DE LA CHEVALERIE OGIER DE DANEMARCHE. (ENFANCES-OGIER). I. BIBLIOGRAPHIE. On la trouvera plus loin, à sa vraie place, lorsque nous aurons lieu d'étudier dans notre second livre : 1° Les onze autres branches de la *Chevalerie-Ogier*, et 2° les *Enfances-Ogier* d'Adenès.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. On peut établir scientifiquement les propositions suivantes: 1° *Il n'y a rien* D'IMMÉDIATEMENT *historique dans la légende des Enfances d'Ogier;* 2° *Il a réellement existé, à la cour de Charlemagne, un soldat célèbre du nom d'Autcharius, Audegarius, Autharius, Otker.* C'est ce qui est prouvé par les textes suivants . *a.* — Une lettre du pape saint Paul au roi Pépin, de l'année 760 : « Innotescimus siquidem præcelsæ christianitati vestræ quod nuper, dum ad nos conjunxissent fidelissimi vestri, scilicet amabilis Remedius, vester (germanus), atque AUTCHARIUS GLORIOSISSIMUS DUX, constitit inter eos et Desiderium Longobardorum regem, ut... omnia patrimonia, jura etiam et loca... nobis plenissime restituisset. » (*Historiens de France* V, 522.) *b.* Un fragment de la Chronique de Moissac, de 752 à 814 (*Historiens de France*, V, 69 et 70) : « Ann. 773. Rex Carolus... misit per difficilem ascensum montis, legionem ex probatissimis pugnatoribus qui, per transcensum montis, Longobardos cum Desiderio rege et OGGERIO in fugam converterunt. » Ann. 774 . « Gloriosus rex Karolus, cuncta Italia sibi subjugata vel ordinata... truso in exilium Desiderio rege et OGGERIO, et uxore et filia... in Francia reversus est. » *c.* Un extrait du Moine de Saint-Gall (lib. II, cap. 26. *Historiens de France*, V, 131) : « Contigit quemdam de primis principibus, nomine OGGERIUM, offensam terribilissimi imperatoris incurrere et ob id ad eumdem Desiderium confugium facere.... » Suit la fameuse légende de l'Empereur de fer. *d.* Plusieurs passages d'Anastase le bibliothécaire : « Ann. 753. Missi... Pippini regis Francorum, id est Rodegandus episcopus et AUTCHARIUS DUX... » Un peu plus haut, Ogier est traité de *familiaris regis Pippini.* Avec Chrodegand, Ogier est envoyé pour protéger le pape Étienne II et le conduire

lienne; tandis qu'il se tournait, plein de rage, vers le roi Geoffroi de Danemark, qui avait récemment in-

en France. (*Historiens de France*, V, 435.) « Ann. 772. In ipsis diebus contigit uxorem et filios quondam Carolomanni regis Francorum ad regem Longobardorum fugam arripuisse cum AUTHARIO... » (Ibid. V, 459.) « Ann. 774. Adalgisus, Desiderii filius, assumens secum AUTCHARIUM Francum et uxorem atque filios Carolomanni, in civitatem quæ Verona nuncupatur.. ingressus est. At... Karolus cum aliquantis fortissimis Francis in eamdem Veronam properavit civitatem. Et dum illuc conjunxisset, protinus AUTGARIUS et uxor atque filii Carolomanni propria voluntate eidem benignissimo Karolo regi se tradiderunt. » (Ibid. V, 461) *e*. Un texte tiré des *Annales Lobienses :* « Ann. 774. Karlomannus defunctus est Salmontiaco. Uxor ejus cum duobus filiis et OTGARIO MARCHIONE ad Desiderium regem, patrem suum, confugit. » (Pertz, *Monumenta*, II, 19 5.) *f*. Un autre texte du *Chronicon Sancti Martini Coloniensis :* « Ann. 778. Monasterium a Saxonibus est destructum, et denuo restauratum per OTGERUM, Daniæ ducem, adjuvante Karolo magno imperatore. » (Ibid. II, 214.) *g*. La chronique de Sigebert de Gembloux (XI[e] s.) : « Ann. 771. Karlomannus rex, regis Karoli frater, obit. Pars regni ejus partibus Karoli se unit. Uxor ejus cum filiis et AUTHARIO Franco ad Desiderium regem Italiæ confugit... » Ann. 774. Rex Karolus Veronam capit in qua AUTHARIUS Francus, cum uxore Carlomanni et filiis ejus latens, se cum eis Regi dedit. » (*Historiens de France*, V, 376.) *h*. Un opuscule attribué par les uns au X[e], par les autres au XI[e] siècle, et qui est intitulé: *Conversio Otgerii militis et Benedicti ejus socii* (B. I. S. Germ. Lat. 1607). » OTHGERIUS, vir generosa nobilitate clarissimus Deoque permittente in frequenti præliorum exercitatione victoriosissimus, et ideo tempore gloriosissimi imperatoris, magni scilicet Caroli, inter Francorum principes gloria et honore adeo sublimatus *ut post ipsum in regni imperio et dominatu existeret secundus...* » *i*. Metellus de Tegernsée dans ses *Quirinalia*, d'après Wernher de Tegernsée « qui écrivait en 1158 » et qui dit : « Parmi les parents de Pépin étaient deux princes élevés au-dessus des autres, dont l'un était Adalbert, premier comte de Bavière, et l'autre Otkar, duc des Bourguignons, qne la race des chanteurs appelle depuis longtemps Osigier. » (V. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 312). *j*. Le tombeau d'Ogier et de son compagnon à Saint-Faron, qui a été reproduit et expliqué par les *Acta sanctorum ordinum sancti Benedicti.* (Sæc. IV, pars I, pp. 664-665.) Ce monument figuré est connu de tous les érudits. Nous ferons seulement observer que la plupart des archéologues ont pris, pour la statue d'Ogier, celle d'Olivier promettant à Roland la main de sa sœur Aude. — Quoi qu'il en soit., de tous les documents historiques qui précèdent on peut tirer une *histoire* abrégée de notre héros : « Otker fut un des personnages les plus considérables de la cour germaine de Pépin et de Charlemagne. Encore jeune, il fut envoyé avec Remi, frère de Pépin, pour faire rendre gorge au roi des Lombards et lui faire restituer tout ce qu'il avait enlevé au Saint-Siége. C'était en 760. Sept ans auparavant, le même Pépin l'avait envoyé avec le saint évêque de Metz Chrodegand au secours du pape Étienne II. Il s'attacha à la fortune de Carloman, frère de Charlemagne, et, quand Carloman mourut, il accompagna sa veuve et ses enfants à la cour du roi Didier. Il se mettait par là en hostilité ouverte avec le terrible Charles. Malgré tout l'effort de

sulté les messagers de France; tandis qu'il méditait de terribles représailles contre le Danois et s'apprê-

son dévouement, il ne put faire triompher la cause de Didier. Il fut lui-même fait prisonnier dans Vérone, ou plutôt il se remit lui-même aux mains du vainqueur avec la veuve et les enfants dont il s'était montré l'intrépide défenseur. Cela se passait en 774. Quelques années après, Ogier était revenu en grâce auprès du roi des Franks, et, en 778, faisait restaurer un monastère à Cologne. Une tradition qui n'est pas entourée de preuves veut qu'il soit mort, en cette même année 778, dans le grand désastre de Roncevaux. — 3° *La délivrance du Saint-Siége par Charlemagne*, *dont il est question dans* Ogier le Danois, *rappelle historiquement l'expédition du roi de France contre les Lombards qui menaçaient la Papauté* (773). *L'imagination populaire, enflammée par la croisade, substitua les Sarrasins aux Lombards.* 4° Toutefois il est certain que *les Sarrasins, du vivant même de Charlemagne et sous ses premiers successeurs, pénétrèrent jusqu'aux portes de Rome.* En 813, par exemple, ils dévastèrent les environs de Centocelle, aujourd'hui Civita-Vecchia, dans le voisinage de Rome. (D. Bouquet, V, 62. — Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, 123). — Vers 816, les Sarrasins d'Espagne se rendirent maîtres des Baléares (ce qui explique le titre de roi de Maiolgre donné à Brunamont), et s'emparèrent de la Sicile. — En 846, les pirates musulmans remontèrent le Tibre et vinrent piller les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul aux portes de Rome; etc., etc.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les Enfances-Ogier sont l'objet des huit récits suivants : 1° Le poëme attribué à Raimbert, la *Chevalerie Ogier de Danemarche*, du XII° siècle, que nous avons pris pour base de notre analyse. 2° Le *Charlemagne* de Venise, 4me branche (l'original est de la fin du XII° s.). 3° La *Karlamagnus-Saga*, 3me branche. (Vers le milieu du XIII° siècle.) 4° Les *Enfances-Ogier* d'Adenès (seconde moitié du XIII° siècle). 5° Le remaniement d'*Ogier le Danois*, en vers alexandrins, du XIV° siècle (Manuscrit de l'Arsenal, B. L. F. 190-191). 6° Les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (1458). 7° L'*Ogier le Dennois* en prose, tant de fois imprimé et réimprimé au XVI° siècle. 8° L'*Ogier le Danois* publié dans la *Bibliothèque des romans* (février 1778). — Dans tous ces textes, la légende est plus ou moins défigurée, quant à sa *physionomie extérieure*, mais reste la même au fond. — Adenès explique les malheurs du jeune Ogier en supposant, au début de sa médiocre chanson, que le père du Danois avait injustement attaqué la reine de Hongrie, sœur de Berte aux grands pieds et tante de Charlemagne : mais, en tout le reste, il est le très-servile imitateur du vieux Raimbert, dont il a l'audace de se moquer... en le pillant. — Un seul document nous offre une légende qui diffère notablement de toutes les autres : c'est le *Charlemagne* de Venise dont nous allons rapidement donner une analyse d'après le manuscrit original (Bibl. Saint-Marc, manuscrits français, XIII), d'après le *Romvart* d'Adalbert Keller (pp. 69 et 70) et surtout d'après les deux excellents articles de M. F. Guessard dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVIII, p. 393 et suiv.; XXV, p. 489 et suiv.) : « L'ange Gabriel apparait un jour visiblement au chevet de Charles, à ce chevet que la présence invisible des anges n'abandonnait jamais. » « Rome, lui crie la voix céleste, Rome est aux mains du soudan Ysorer. Cours « la délivrer. » Charles n'hésite pas, rassemble son ost, part, vole, arrive à Rome.

tait à faire périr le jeune Ogier, fils de Geoffroi et otage de son père, un messager tout à coup se jeta aux pieds du roi de Saint-Denis et lui cria : « Rome, Rome est au pouvoir des Sarrasins. Le Pape est en fuite. L'Église vous appelle. [1] » Une telle nouvelle, une telle prière ne laissait pas indifférents les rois de ce temps-là. Charles ne répondit rien, ou plutôt il fit au messager la plus éloquente de toutes les réponses : « Mes armes ! » dit-il. Et tout aussitôt il jeta à ses barons le cri de guerre, convoqua sa grande armée, et, le heaume en tête, le haubert au corps, il se précipita vers les

Un grand combat se livre sous les murs de la ville . l'oriflamme, portée par Alori, est abattue au milieu de la mêlée : ce drapeau de la France va tomber aux mains des Sarrasins, lorsqu'un écuyer la saisit d'une main vigoureuse et la sauve. Cet écuyer, c'est *le Danois.* Il est armé chevalier sur le champ de bataille. Cependant tant de bravoure a été dépensée presque inutilement : Rome n'est pas délivrée. Il est temps d'en finir avec cette race de mécréauts qui menacent perpétuellement le tombeau des apôtres et la chaire de Saint-Pierre. Un combat singulier est décidé : deux chrétiens lutteront contre deux Sarrasins. D'un côté, se trouvent Ogier et un fils de Charlemagne, nommé Charlot, dont l'extrême présomption égale l'extrême jeunesse : ces deux Français auront à lutter contre les païens Karoer et Sadone . Rome appartiendra aux vainqueurs. Le combat commence ; il est terrible. Le compilateur italien, comme le poëte français, a donné à Karoer un très-noble caractère ; mais d'ailleurs la gent sarrasine est une gent traîtresse. Au milieu de la lutte, mille païens enveloppent les deux Français · Charlot s'enfuit, Ogier est fait prisonnier. Mais Karoer, loin de se réjouir en païen de cette trahison païenne, va généreusement se constituer prisonnier entre les mains de Charlemagne. Néanmoins le poëte est forcé d'immoler cet incomparable Karoer aux exigences de ses lecteurs chrétiens. Le combat recommence entre les quatre champions. Ogier, digne adversaire de Karoer, finit par l'étendre mort à ses pieds, tandis que Charlot rachète toutes ses imprudences et ses forfanteries en abattant son ennemi Sadone. Rome tombe au pouvoir des Français. » — Comme on le voit, les différences entre le *Charlemagne* de Venise et la *Chevalerie Ogier* portent sur peu de points : 1° Dans le poëme italianisé, c'est Dieu lui-même qui ordonne à l'empereur d'aller délivrer Rome. 2° Ogier, dans le *Charlemagne* de Venise, ne nous apparaît que comme un écuyer presque inconnu, et il n'est fait aucune allusion aux précédentes aventures du fils de Geoffroi. 3° Tandis que le poëte français laisse à Caraheu la vie et même la liberté à la fin de sa chanson, le compilateur italien fait mourir inexorablement son Karoer sous les coups d'Ogier. Ce dénoûment plus triste est plus conforme aux lois de l'unité littéraire.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 174-196.

Alpes. Peu de temps après, il était dans les fameux défilés de Montjeu [1].

Mais le passage des Alpes a toujours arrêté la marche violente des armées. Charlemagne éprouva, lui aussi, cette résistance de la grande montagne : même, un instant, il désespéra de franchir l'obstacle, lorsque Dieu, qui voulait se servir du roi de France pour relever le pape et délivrer la vérité, fit pour lui un beau miracle. Un cerf, blanc comme la neige, apparut tout à coup aux regards émerveillés des barons français et, se mettant à leur tête, leur montra le vrai chemin. Toute l'armée suivit... et le cerf miraculeux disparut [2].

Alors on eut le beau spectacle de cette magnifique armée descendant le revers des Alpes et débouchant en Italie, pleine de jeunesse et de courage. Le pape Milon vint à la rencontre de son défenseur, et la Toscane fut le théâtre des embrassements du pontife et de l'empereur [3]. De tels baisers entre la France et l'Église romaine sont encore moins rares dans l'histoire que dans la légende.

Cependant il ne faut pas s'attarder dans ces attendrissements. Il est trop vrai que les Sarrasins sont maîtres de Rome, il est trop vrai qu'ils ont fait la solitude autour d'eux. Corsuble et son fils Danemont siégent au palais des papes, et de là menacent la chrétienté tout entière. Or, dans ce temps-là, la guerre consistait surtout en combats singuliers, en duels sanglants. Charles jette les yeux autour de lui, et cherche parmi ses barons celui qu'il pourra le plus victorieusement opposer aux champions païens. C'est sur Ogier que son regard s'arrête. Il le dédaignait tout à l'heure, il ne parlait que de le pendre; mais aujourd'hui il le

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 197-221. Montjeu, c'est le grand Saint-Bernard. — [2] Vers 222-283. — [3] Vers 319-329.

II PART. LIVR. I. CHAP. IV.

trouve utile, il lui fait grâce, il l'anime. Le jeune Danois est plein d'ardeur; il voudrait déjà être au milieu des Sarrasins, la lance au poing, donnant de grands coups et couvert de sang païen[1].

II. Première bataille entre les Sarrasins et les Français. Exploits d'Ogier, qui est armé chevalier par l'Empereur.

Ogier n'aura pas longtemps à attendre. Voici que le fils de Corsuble sort de Rome à la tête de trente mille Sarrasins. L'action s'engage : dès le premier instant, elle est terrible[2].

Ils se trompent singulièrement, ceux qui s'imaginent que l'amour du drapeau est un sentiment moderne, et remontant tout au plus à un siècle. L'oriflamme de Charlemagne était aussi énergiquement aimée (tous nos romans en sont la preuve) que l'est aujourd'hui notre drapeau aux trois couleurs. On le vit bien dans cette bataille sous les murs de Rome. L'oriflamme avait été confiée à Alori de Pouille. Tant qu'Alori se maintint, tant que les Français virent au milieu d'eux cette bannière de l'Église qui leur servait de drapeau, ils tinrent bon, et étonnèrent les païens par leur courage. Mais, Alori ayant reculé devant un ennemi trop nombreux et l'oriflamme ayant reculé avec lui, les chrétiens lâchèrent pied, et une grande déroute commença[3]. Par bonheur, Ogier était là. Son sang bout, ses larmes coulent à la vue de la funeste reculade d'Alori, de cette défaillance du porte-drapeau de la France. Il se rue sur le lâche, lui donne un rude coup de son poing sur la face, l'étourdit, lui arrache des mains l'enseigne impériale, et se lance furieux au milieu des Sarrasins qui triomphent encore, mais ne triompheront plus longtemps[4]. Il coupe les têtes, tranche les bras, abat hommes et chevaux : sa furie n'épargne rien. Charles, de loin, voit avec des

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 284-299 et 330-383. — [2] Vers 384-423 et 448-467. — [3] Vers 468-570. — [4] Vers 571-681.

yeux ravis l'oriflamme qui se relève, qui revient vers lui, qui prend je ne sais quelle apparence d'étendard victorieux : « Est-ce Alori qui répare ainsi sa défaite ? — Non, Seigneur, lui dit-on, c'est Ogier. » Charles, cette fois, oublie décidément toute vengeance et tend les bras au jeune vainqueur. « Je veux « t'armer chevalier sur le champ de bataille ; » et, dans la première ivresse de sa joie, il le fait. Il ceint Ogier de l'épée et du baudrier chevaleresques [1]. Désormais le Danois n'est plus un *enfant*. Il est militairement l'égal de l'Empereur lui-même.

Cependant, dans le camp des païens, ce n'est que désordre, regrets et tristesse. Danemont, éperdu, arrive aux portes du palais de son père Corsuble. « Ces « Français sont terribles, » crie-t-il au vieil amiral [2]. Mais les Sarrasins en vérité sont trop prompts à se désespérer : ils ont parmi eux un grand cœur, un héros dont il est temps de connaître le nom. Il s'appelle Caraheu et va jeter un défi solennel à notre Ogier, qui seul est digne de lutter avec lui [3]. On pressent un grand événement. De ce duel qui s'apprête va dépendre la fortune de la France et de la chrétienté tout entière : Rome est l'enjeu [4].

III. Présomption et imprudence de Charlot, fils de Charlemagne. Combat d'Ogier et de Caraheu.

C'est ici que l'on voit paraître sur la scène de notre roman un nouveau personnage, qui va faire heureusement contraste à Caraheu et à Ogier. Cependant, ne vous attendez pas à un traître. Il s'agit d'une jeune tête, d'une tête folle, que notre vieux poëte va peindre avec un rare bonheur de nuances, avec une fidélité de pinceau qui n'est pas commune dans nos chansons de geste. Charles a un fils d'une jeunesse extrême, qui se nomme Charlot [5]. On trouve en lui le type parfait

[1] *Ogier*, vers 682-749.—[2] Vers 825-850.—[3] Vers 750-824.— [4] Vers 851-961.
[5] Comment Charles pouvait-il à cette époque avoir un fils en état de porter

de cette présomption juvénile qui, suivant une expression populaire, ne doute de rien. Pourquoi attache-t-on tant de prix à l'épée du Danois? N'est-il pas là, lui, Charlot, et ne lui suffit-il pas de se montrer pour mettre les Sarrasins en fuite? D'ailleurs, un courage réel enflamme le cœur de ce matamore de quinze ans. Il profite de la nuit pour s'échapper avec quelques chevaliers du camp paternel, pour aller attaquer les païens, seul. « Prenez le Danois avec vous, » lui crient les prudents. L'enfant s'y refuse : il a bien besoin, en vérité, de la tutelle et du secours d'Ogier ! Et il va se faire battre par les infidèles [1]... Cependant l'Empereur a de funestes pressentiments : Dieu vient de lui envoyer un songe prophétique : « Mon fils doit « être en danger, » dit-il [2]. « Votre fils va périr, » lui crie alors un messager couvert de poussière. Charles s'émeut, Charles veut à tout prix sauver cet imprudent, et c'est encore Ogier qui est chargé de cette délivrance. Il part, il arrive au moment où Charlot lui-même désespérait de son salut. Un combat terrible est livré autour du fils de Charlemagne ; mais Ogier arrache enfin aux Sarrasins la proie qu'ils convoitaient, délivre Charlot et fait fuir devant lui les bataillons païens. A vrai dire, l'escapade de Charlot n'est qu'un épisode de notre poëme, et le trouvère a quelque hâte de nous ramener à son sujet principal. Entre Ogier et Caraheu, le grand défi se renouvelle : il est convenu que le champion de l'Église et celui de Mahomet se battront dans une île, sous les yeux de la fiancée de Caraheu [3], de la belle Gloriande, dont on

les armes? Le poète ne saurait se tirer d'affaire qu'en alléguant un premier mariage de Charlemagne. Mais la mère de Charlot, ce n'est pas Galienne assurément, dont l'unique enfant ne survécut que de quelques jours à sa mère. Il y a ici une de ces contradictions flagrantes qui fourmillent dans nos chansons.

[1] *Ogier*, vers 1075-1153 et 1189-1224. — [2] Vers 1154-1188. — [3] Vers 1225-1369.

nous fait un portrait délicieux. Gloriande doit appartenir au vainqueur. A part cet extraordinaire mépris pour son amie, dont il fait vilement le second enjeu du combat, le poëte a réellement donné à Caraheu un caractère d'une incomparable noblesse. Rien n'égale son courage, si ce n'est sa générosité. Il a le cœur d'un chevalier et la foi d'un mécréant. C'est en vain qu'Ogier le supplie de croire en Jésus-Christ [1]; il a cet entêtement qui est propre aux grandes âmes fourvoyées dans l'erreur. Le duel, du reste, tarde trop selon ses désirs. Après avoir obtenu le congé de Corsuble, il se rend lui-même à l'ost de Charles pour précipiter le moment de cette lutte décisive [2]. Mais Charlot, que tant d'humiliations n'ont pas guéri de son orgueil, Charlot veut encore enlever à Ogier l'honneur de ce combat; il va jusqu'à insulter le Danois, son libérateur : « Retourne donc en ton pays, lui dit-il; va corroyer tes cuirs et faire tes fromages. Tu n'es pas digne de lutter avec Caraheu. » Cette fois, un cri d'indignation sort de tous les rangs des barons français; ils se regardent tous comme insultés dans la personne d'Ogier, ils montrent presque les poings à l'Empereur lui-même [3]. Il faut que Charlot cède, il faut qu'il se contente d'accompagner Ogier. Et voici que toutes choses prennent je ne sais quel air solennel. Le Danois et Caraheu s'arment chacun de leur côté. Si un peintre se sentait inspiré par cette scène et qu'il en voulût rendre les détails dans un paysage historique, il devrait, tout d'abord, représenter les deux héros arrivant, superbes, sur le champ de la lutte, et marchant l'un contre l'autre, tandis que la belle Gloriande, fille de Corsuble, assise au pied d'un arbre,

[1] *Ogier*, vers 1370-1383. — [2] Vers 1405-1467. — [3] Vers 1468-1537.

s'apprête à considérer les phases d'un combat dont elle est le prix. Cependant, au fond du tableau, j'aperçois toute une troupe de Sarrasins qui s'avancent avec précaution. Une trahison se prépare-t-elle? Oui, et Caraheu l'ignore. C'est Danemont, le frère de Gloriande, le fils de Corsuble, qui vient traîtreusement s'emparer du Danois, et ruiner ainsi les espérances des Français en compromettant la gloire de Caraheu [1]. Mais un tel plan ne doit réussir qu'à moitié.

IV. Trahison de Danemont, fils du roi païen Générosité de Caraheu. Défaite des païens.

Au moment où les premiers coups d'épée s'échangent entre Ogier et son très-noble adversaire [2], un grand bruit s'entend : trente païens se jettent sur Ogier, s'emparent de lui et l'emmènent à Rome [3].

Toutefois ce n'est pas Ogier, ce n'est pas Charlemagne lui-même qui est le plus indigné de cette félonie. Non, c'est le grand cœur de Caraheu qui en souffre le plus amèrement. Et voici qu'après avoir en vain sollicité de Corsuble la liberté de son ennemi traîtreusement emprisonné, on le voit un jour quitter le camp sarrasin, se diriger sans armes vers la tente de Charles et se constituer prisonnier entre ses mains [4]. Certes c'est un beau spectacle que celui de cet infidèle, se livrant ainsi à la fureur légitime de ses plus implacables ennemis, et même, d'après une antique légende, se jetant aux genoux du roi de France pour lui demander la grâce de Charlot qui a fui honteusement, et que son père, en véritable Brutus, vient de condamner à mort [5]. Et Caraheu ne dément pas un seul instant la grandeur de son âme : « Il a trop de vertus pour n'être pas chrétien. »

Quant aux Français, cette trahison a enflammé leur colère. Ils se précipitent sur Danemont, ils le battent,

[1] *Ogier*, vers 1538-1793. — [2] Vers 1794-1942. — [3] Vers 1943-2011. — [4] Vers 2112-2140. — [5] Cette particularité est tirée du *Charlemagne* de Venise, et

ils le poursuivent, ils sont vainqueurs. Et c'en était fait des païens, c'en était fait de Corsuble, si tout à coup il n'avait reçu des renforts inespérés que lui amènent les Sarrasins d'Espagne. Le père de Danemont, qui allait abandonner Rome, jette alors un cri de triomphe et déjà se croit à Paris [1].

Cependant Ogier est toujours au fond de sa prison, et ses geôliers délibèrent s'ils ne le mettront pas à mort [2].

V. Le Sarrasin Brunamont, roi de Maiolgre, et son grand combat avec Ogier. Rome conquise par Charlemagne. Retour des chrétiens en France.

Une nouvelle bataille, la dernière sans doute, est imminente. Le poëte, qui ne s'occupe guère de l'unité de sa chanson, abandonne ici Caraheu à ses destinées désormais obscures et oppose à son Ogier un autre ennemi moins digne de lui. Cet ennemi, c'est le roi de l'île Maiolgre, c'est Brunamont [3], qui, sous les yeux des Français, vient d'accomplir les plus beaux exploits.

Le vieux Corsuble, qui est étrangement variable et se tourne toujours vers le soleil levant, salue dans ce Brunamont le libérateur attendu. Il lui promet sa fille, qu'il a déjà promise à Caraheu, qu'il promettrait demain à un troisième si Brunamont était vaincu [4].

Ogier cependant s'indigne contre une telle félonie; il aime Caraheu, il se montre prêt à défendre le droit de ce fidèle amant de Gloriande [5]. Mais il ne peut lutter contre Brunamont sans être mis en liberté. On le fait sortir de la chambre de Gloriande, qui lui a servi de prison, et l'on arrête les conditions du combat qu'il va livrer au « roi de Maiolgre ». S'il est vaincu, les Français devront se retirer de l'Italie et repasser les Alpes. Le Danois accepte [6]. Il a confiance dans la

c'est le seul trait que nous lui empruntions dans tout notre résumé. (V. *Romvart*, par Adalbert Keller, p. 70.) — [1] *Ogier*, vers 2187-2392. — [2] Vers 2141-2186. — [3] Vers 2393-2430. — [4] Vers 2431-2494. — [5] Vers 2495-2509. — [6] Vers 2525-2599.

bonté de sa cause. Et, en effet, on ne saurait assez admirer cette lutte de générosité entre Caraheu, qui tout à l'heure, à cause d'Ogier, s'est livré aux mains des Français, et Ogier, qui pour Caraheu va se mesurer tout à l'heure avec un si redoutable adversaire. Le combat formidable commence ; il n'a pas de longues péripéties, et bientôt Ogier étend Brunamont roide mort à ses pieds [1]. Un cri de triomphe retentit dans le camp des chrétiens et annonce aux Romains la délivrance de leur ville. Épouvantés, les païens se débandent, et l'on voit bientôt Corsuble disparaître loin de Rome avec ses soldats honteux [2]. Pour la seconde fois, Charlemagne fait son entrée solennelle à Rome, et le Pape y rentre avec lui. Caraheu, invité par les vainqueurs à recevoir le baptême, se refuse à une conversion qui lui semble à la fois trop rapide et trop intéressée : Charles a le mérite de voir une vraie noblesse d'âme dans ce refus que toutes nos autres chansons de geste jugeraient digne du dernier châtiment, et le grand empereur donne la liberté à Caraheu et à sa fidèle Gloriande [3]. Cependant toutes les basiliques romaines qui avaient été profanées par les Sarrasins reçoivent une nouvelle consécration, les autels sont de nouveau bénis, l'encens fume, la joie est partout, et Charles, couvert de gloire, acclamé, chéri, reprend tranquillement le chemin des Alpes à la tête de son armée victorieuse et reposée [4]...

[1] *Ogier*. Vers 2635-3041. — [2] Vers 3042-3052. — [3] Vers 3053-3073. — [4] Vers 3074-3102.

CHAPITRE V.

LE NEVEU DE CHARLEMAGNE. — ENFANCES ET PREMIERS EXPLOITS DE ROLAND.

(Charlemagne de Venise (3e branche). — Chanson d'Aspremont).

I.

Analyse des *Enfances Roland*. Naissance de Roland. Sa mère est Gille ou Berte, sœur de Charlemagne; son père est Milon d'Angers.

« Roland était le fils d'une sœur de Charlemagne [1] : » toutes nos chansons, toutes nos légendes, sont unanimes sur ce point. Il y a plus de difficultés au sujet de son père. Une tradition qu'il nous faut citer, malgré notre répugnance très-profonde, fait naître le meilleur et le plus illustre des chevaliers d'un commerce incestueux entre Charlemagne et sa sœur. L'Empereur, d'après une légende moins explicite et moins odieuse, l'Empereur, se confessant de tous ses péchés à saint Gilles, oublia à dessein un grand crime, son inceste sans doute. Mais l'ange Gabriel descendit du ciel et déposa sur l'autel un parchemin où le péché que le fils de Pépin voulait cacher était écrit en lettres divinement éclatantes. Le confesseur de Charles garda le silence, et se contenta de placer sous les yeux de son royal pénitent le parchemin miraculeux. L'empereur avoua sa faute, et, sur l'ordre de l'archange, auquel les légendaires font jouer ici un rôle véritablement infâme, maria aussitôt sa sœur avec Milon d'Angers : *sept mois après*, naissait Roland.

Nous ne saurions admettre que ce soit là véritable-

[1] Elle est appelée GILLE ou GILAIN dans la plupart de nos chansons. Dans le *Charlemagne* de Venise, elle est nommée BERTE, et dans *Acquin* BACQUEHERT. Dans ce dernier poëme, le père de Roland est désigné sous le nom de TIORI.

ment la légende originale, la version primitive. Ce conte est trop odieux pour être antique. Et si on ne veut pas regarder comme suffisamment scientifique cette raison tirée de notre indignation, nous en donnerons une autre qui nous paraît difficilement réfutable. Roland, dans la chanson d'Oxford, est toujours représenté comme le vrai neveu de Charlemagne, et il n'est fait aucune allusion à cet inceste de l'empereur qui souille les pages de la *Karlamagnus-Saga*. Or, le *Roland* d'Oxford est le monument le plus respectable, le plus antique que nous puissions consulter sur la question : et nous nous déterminerons d'après lui à suivre ici la tradition que Girard d'Amiens suivait encore au commencement du quatorzième siècle, et qui fait de Roland le fils de Gille et de Milon. Nous ne saurions cacher que cette réhabilitation de Roland nous remplit de joie.

Dans le *Charlemagne* de Venise, Milon n'est qu'un sénéchal dont s'éprend la sœur de Charlemagne (elle s'appelle ici Berte, et non pas Gille). « Elle devint enceinte, et redoutant, non sans raison, la colère de Charles, s'enfuit avec Milon en Lombardie » [1]. Je déplore ces imaginations de nos pères qui ont fait de notre Roland tantôt le fruit d'un inceste, tantôt le résultat d'une amourette banale. Roland méritait bien l'honneur d'une naissance régulière. Toutes nos chansons ne lui ont pas refusé cet honneur : loin de là.

Quoi qu'il en soit, la légende du *Charlemagne* de Venise présente de véritable beautés, et nous ne voulons pas les passer sous silence. Il est beau de voir naître Roland dans le malheur, comme il est mort. Si en effet le malheur est avec la sainteté le meil-

[1] F. Guessard, *Notes sur un manuscrit français de la Bibl. de Saint-Marc*, Bibl. de l'École des chartes, XVIII, 402. — Ad. Keller, *Romwart*, p. 67-68.

leur élément de toute épopée, ce récit de la naissance et des premières années de Roland est profondément épique. La sœur du grand empereur courant à travers bois comme une mendiante, attaquée par des brigands, délivrée par Milon, c'est un spectacle qui ne manque pas d'une certaine grandeur originale. Les deux amants [1] se traînent, les pieds sanglants, les yeux en pleurs, sur la route de leur exil; tout leur manque; ils ont soif, ils ont faim. Enfin, épuisée de fatigues, de privations et de honte, la pauvre Berte se laisse tomber dans un bois près d'Imola, au bord d'une fontaine [2]. C'est là que naît Roland [3].

[1] V. sur les amours de Berte et de Milon le poëme italien composé par un Toscan au commencement du XVI[e] siècle et intitulé : *Innamoramento di Milone d'Anglante e di Berta*. Ce poëme, dont la vogue fut plus considérable que le mérite, parut pour la première fois à Milan en 1529. Melzi en signale plusieurs autres éditions, et notamment celle de Venise en 1548, etc. — A Valladolid, en 1585 et en 1594, fut publiée l'*Historia del nacimiento y primeras empresas del conde Orlando*, par Enriquez de Catalayud. Signalons enfin après M. Gaston Paris une œuvre analogue de l'auteur des *Noches de invierno*, Ant. de Eslava. C'est le roman intitulé : *Los amores de Milone de Anglante con Berta y el nacimiento de Roldan*.

[2] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, loc. cit., 402.

[3] Les documents légendaires relatifs à la naissance de Roland peuvent se diviser en trois classes :

I. Ceux qui racontent explicitement l'inceste de Charles avec sa sœur Gille ou Gillain. Ce sont : 1° La *Karlamagnus-Saga* au treizième siècle (I, 36). 2° Le roman de *Tristan de Nanteuil* (quatorzième siècle), qui résout très-nettement le problème offert à la curiosité publique par certains récits nuageux du *grand péché* de Charles : « Li péché fu orribles, on ne le sut néant; — Mais ly aucun espoirent et tous ly plus sachant — Que se fut le péché QUANT ENGENDRA ROULANT — EN SA SERREUR GERMAINE... » 3° Le roman en prose de *Berte-aus-grans-piés*, conservé à la Bibliothèque de Berlin (quinzième siècle). 4° La *Chronique de Weihenstephan*, dont l'original est du quatorzième et le manuscrit du quinzième siècle.

II. Ceux qui racontent seulement l'aventure de saint Gilles et du parchemin descendu du ciel, sans préciser la nature du péché de l'empereur. Ce sont : 1° La Légende latine de saint Gilles, qui a été publiée par les Bollandistes d'après six manuscrits, au tome I des *Acta sanctorum septembris* (pp. 302, 303). Les Bollandistes, dans leur dissertation préliminaire, établissent que saint Gilles a vécu au septième siècle. Le Charles dont il est question dans la légende pourrait donc tout au plus être Charles Martel. 2° et 3°. Adam de Saint-Victor et la *Légende dorée* ont reproduit la tradition précédente. Adam, dans sa belle prose sur

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

Force prodigieuse dont est doué Roland dès sa naissance. Ses premières années.

La force physique, aux yeux des peuples primitifs, est une qualité essentielle des héros. Il faut que le héros soit de grande taille, de forte carrure, qu'il mette des muscles énergiques au service de son énergique volonté. Il convient qu'il brise le fer aussi facilement que le bois; il est bon qu'il fasse tomber les murs sous la seule pression de son poing. La légende n'a pas manqué à décorer Roland de cette puissance matérielle, et cela dès son berceau. C'est un Hercule. Tandis que le rédacteur de la *Karlamagnus-Saga* ne lui donne pas moins de quatre nourrices [1], le poëte, auteur du manuscrit de Venise, nous le montre énorme dès sa naissance, et déjà plus gros qu'un enfant de deux ans. Les petits bras de Roland sont déjà forts, et la pauvre Berte s'en aperçoit: l'enfant se débat vigoureusement entre les bras de sa mère et ne veut pas se laisser emmaillotter [2]. La misère, d'ailleurs, ne cesse pas d'éprouver la sœur de Charlemagne et Milon son amant. Ils vivent en mendiants, sans feu ni lieu, au jour le

saint Gilles : « *Promat pia vox cantoris* » a écrit ces deux strophes : « *Quod fateri rex veretur — Scelus scire promeretur*; — Christus ei revelavit — Scelus quod rex perpetravit. — Nam altari dum astaret, — Dumque missam celebraret, — *De supernis charta missa — Regis pandit huic commissa.* — La *Légende dorée* dit seulement : « Quoddam facimus enorme. » (V. notre édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, t. II, pp. 181-187.) — 4° L'Office de Charlemagne composé en 1165. — 5° Le *Kaiserscronik* (douzième siècle). 6° Le *Ruolandes Liet*, du curé Conrad (vers le milieu du douzième siècle). 7° Le roman d'*Huon de Bordeaux* (fin du douzième siècle, vers 10217 et suiv.). 8° Le *Carolinus* de Gilles de Paris, poëme composé pour l'instruction de Louis VIII. 9° La Chronique de Philippe Mousket.

III. Ceux qui ne font aucune allusion, soit directe, soit indirecte, à l'inceste de l'empereur, et qui regardent Roland comme le véritable neveu de Charles. Ce sont: 1° Le *Charlemagne* de Venise, dont l'original peut remonter au douzième siècle. D'après ce poëme, Milon n'est qu'un sénéchal dont s'éprend la sœur du roi de France : Roland est un bâtard qui naît d'union concubinaire et non pas incestueuse. 2° La *Chanson de Roland*, 3° Le *Roman des Quatre-Fils Aimon* (p. 119 de l'édition Michelant), 4° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens, etc., regardent Roland comme le fils très-légitime de Milon, duc d'Angers, et de la sœur de Charles.

[1] G. Paris, loc. cit., 100. — [2] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, loc. cit., 402.

jour. Milon, qui méritait d'être le mari et non pas le séducteur de Berte, Milon a un grand cœur. Pour nourrir la mère de Roland, il se fait bûcheron; la sœur et le neveu du grand empereur vivent du produit de ce pauvre métier; Roland grandit dans l'air vivifiant de la forêt. Berte cependant ne peut s'empêcher de pleurer en considérant sa misère et surtout celle de son fils. Mais un jour ses larmes cessent, ses yeux brillent. Dieu lui a donné une belle vision : elle a pu voir très-nettement toute la gloire à venir de Roland, et elle se console de la misère présente en pensant à la prospérité future [1]. Ce fut quelque temps après que Charles délivra Rome du soudan nommé Ysorés ou Corsuble, et assista aux premiers exploits d'Ogier.

Profonde misère de Berte et de Milon. Le père de Roland est forcé de se faire bûcheron.

L'empereur, tout chargé de gloire, revenait de la ville éternelle, qu'il avait rendue au pape. Son armée s'arrête à Sutri. Les habitants sont étonnés et ravis de voir passer si grande et si belle ost. Charles les invite très-gracieusement à se rendre à sa cour; il les comblera de bienfaits. La libéralité du roi de France était connue : on se précipita dans le palais. Parmi les premiers habitants qui jouirent de la présence impériale était un bel enfant qui se donnait des airs de capitaine et qui avait joyeusement envahi le palais à la tête de trente compagnons. Le petit capitaine était d'une beauté et d'une force également prodigieuses : son intelligence d'ailleurs était aussi puissante que ses muscles, et, dès l'âge de quatre ans, il avait fait à l'école les progrès les plus surprenants. Le roi se plaît à considérer ce bel enfant : il le caresse, lui et tous ses barons; l'enfant mange avec avidité le repas qu'on lui sert; même on le voit mettre de côté une partie du festin : « C'est

Roland réconcilie son père et sa mère avec l'Empereur. On peut déjà présager la gloire future du neveu de Charlemagne.

[1] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, loc. cit., 403.

« pour mon père et ma mère, » répond-il au roi qui l'interroge. Pendant plusieurs jours, il fait la joie de toute la cour, par son grand appétit, par sa force, par son esprit. Le vieux Naime, le plus sage des conseillers de l'empereur, s'émeut à la vue de Roland. « C'est quelque enfant de bonne race, dit-il à Charlemagne, car le petit bachelier a un œil de lion, de dragon marin ou de faucon [1]. » On suit Roland, on découvre la retraite de Berte et de Milon, on les reconnaît. La vieille colère de Charlemagne contre sa sœur se réveille alors avec une vivacité toute nouvelle; dès qu'il les aperçoit, il veut les frapper, et le pétulant empereur a déjà le couteau à la main, quand, terrible comme un petit lion, les yeux en feu, Roland se précipite sur son oncle et lui étreint si violemment la main « que le sang jaillit des ongles. » Charles est désarmé par cette brutalité de l'amour filial; il est charmé comme le père du Cid, dans les romances espagnoles, est charmé de la violence et des menaces de son fils; et, montrant Roland à tous ses barons, il leur crie d'une voix fière ces belles paroles : « Il sera le faucon de la chétienté! » Est-il nécessaire d'ajouter que Berte et Milon obtiennent enfin leur pardon du roi, et qu'ils se marient? Au milieu de la joie et des larmes de cette réconciliation, le poëte, par un trait charmant, nous montre Rolandin « qui jette un coup d'œil dans la salle pour voir si la table est mise [2]..... »

[1] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, loc. cit. 403. — Les deux dernières lignes sont empruntées textuellement au travail de M. Guessard.

[2] *Charlemagne* de Venise, analyse de M. Guessard, loc. cit., p. 405 et 406.

II.

Analyse de la *Chanson d'Aspremont*[1].

C'était un jour de la Pentecôte : Charles « l'empereur au vis fier » tenait sa cour. Auprès de lui étaient

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON D'ASPREMONT. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. D'après la langue, d'après le style et aussi d'après l'âge de tous les manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, nous ne pensons pas qu'on puisse reculer au-delà des premières années du treizième siècle l'âge de la *Chanson d'Aspremont* (dans sa version actuelle). Qu'il en ait existé une version plus ancienne, c'est ce que nous ne sommes pas éloigné de croire ; c'est ce qui nous paraît démontré par les allusions des Chansons du douzième siècle. Dans *Ogier le Danois*, notamment, Bertrand, fils de Naimes, dit en se nommant à la façon des héros d'Homère : « Ains sui fix Namle de Baivier le baron, — Qui Agolant requist en Aspremont. » (Vers 4465, 4466 de l'éd. Barrois), etc. 2° AUTEUR. La *Chanson d'Aspremont* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce nombre est variable suivant les manuscrits. Il est de 10429, dans le manuscrit 123 la Vallière ; de 9493, dans le manuscrit 1598. Ces vers sont des décasyllabes assez régulièrement assonnancés par la dernière syllabe, ou rimés. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. La *Chanson d'Aspremont* est une de celles dont nous possédons le plus de manuscrits. Nous allons les énumérer avec soin : *a.* Manuscrit de la Bibl. imp. Fr. 2495 (anc. 8203), treizième siècle ; manuscrit de jongleur, texte excellent, mais incomplet. *b.* Manuscrit de Berlin, Bibl. roy. manuscrits fr. n° 48, treizième siècle. *c.* Manuscrit de Rome, Bibl. Vaticane, Regina, 1360, treizième siècle. *d.* Manuscrit de la Bibl. imp., la Vall., 123, treizième siècle. *e.* Manuscrit de Londres, Mus. Brit., Bibl. Lansdownienne, 782. *f.* Manuscrit de Londres, Mus. Brit., Bibl. du Roi, 15, E, VI. *g* et *h.* Manuscrits de la collection Ashburnam, treizième siècle. — Les mss. que nous venons d'énumérer offrent des textes français ou anglo-normands ; les suivants des textes italianisés (13ᵉ-14ᵉ s.) : *i.* Manuscrit de la Bibl. imp., fr. 1598 (anc. 7618). *j.* et *k.* Mss. de Venise, S. Marc, fr. IV et fr. VI. (Ils contiennent un prologue qui ne se trouve pas dans les manuscrits français. C'est le récit d'une cour plénière tenue par Agolant.) *l.* Ms. 3205 de la seconde vente Solar. — De tous ces manuscrits, le plus ancien, le meilleur, paraît être le premier (Ms. 2495, ancien 8203 de la Bibliothèque impériale). Sa version cependant n'est pas toujours la plus brève : mais c'est celle dont la langue est le plus pure et la style le plus châtié. Nous allons par un exemple faire saisir vivement sa supériorité sur les autres textes :

Texte du manuscrit 2495.	*Texte du ms.* 123 *la Vallière.*
Or faites pes, si me laissiez oïr.	Seignor baron, plairoit-vos à oïr :
La prodefame doit-on chiere tenir	Sa preudefame doit-on forment chierir
Et li ammer et durement cherir,	Cel qui le set et amer et joïr
Et la mauvaise vergonder et honnir.	Et la mauvese vergonder et honnir.
Dame Ameline ne pot plus consentir.	Dame Emeline ne pot plus consentir :
« Girars, dist ele, lai este[r] ton marrir :	« Girars, dist-ele, fai tes homes venir,

Ogier, Gaifier, le comte Dreux, Salomon, le duc Gautier ; six rois, les chevaliers de six royaumes, sept mille

« Si fai tes homes par ta terre venir
« Et va à Rome Nostre Seignor servir,
« Crestienté essaucier et tenir,
« Avec Karlon va Paiens envaïr.
— « Voir, dist Girars, miels vouroie morrir
« Qu'avec s'enseigne alasse en champ ferir.
« Or le laissons as paiens escremir.
« Je mandarai cels que j'é fait norrir
« En mon demainne, irai France saisir.
« Que jamais Karles n'i porra revenir.
— « Va, dist la dame, Dex te puist maleïr.
« Maus as été et en mal vues fenir.
« Tant gentil home en auras fait fuir
« Et tante dame essillier et honir.
« Ce est merveille que Dex te puet soffrir
« Qui ne te fait de male mort morir
« Quant tu ne vues ses commans obeïr. »

« Si va am Puille por Demedeu servir.
— « Ha! Dex, dist Girars, miaux voldroie morir.
« Dex ne me doinst puis jor terre tenir
« Que o s'enseigne irai an champ ferir.
« Laissons lor or aus paiens escremir.
« Je manderai ceus que je ai norriz
« En mon demaigne, irai France saisir.
— « Ha! dist la dame, Dex nel voille soufrir. »

Texte du ms. 1598.

Segnor baron, plait vos ad oïr :
Sa prodefame doit l'om molt servir,
Et la malves vergonder et honir.
Por bom conseil polt pros a venir.
Dame Ermeline ne poit plus soffrir :
« Giraldo, fait elle, vois-tu o moi venir
« Por aller em Pouille por Daminideo servir.
— « E Deo! dist Giraldo, mel vo eo murirerir ;
« Jà pont de terre ne me lasi Deo tenir,
« Ieo con Carllom g'iray en campo à ferir. »
« Je mandaray por chil che me doit servir
« E mon demaine g'iray France saysir. »
E dist la Dame : « Deu nel poroit soffrir. »

Restitution du texte italianisé.

Seignor baron, pleroit vos ad oïr :
La preudefame doit l'on forment cherir
Et la malvese vergonder et honnir.
Par bon conseil puet prous en avenir.
Dame Ermeline ne le pot plus soffrir :
« Girars, fait elle, veus tu o moi venir ;
« Si va en Pouille por Damedeu servir.
— « Dex! dist Girars, mielz voldroie morir ;
« Jà point de terre ne me laist Diex tenir.
« Qu'ovec Karlon irai en champ ferir,
« Je manderai cil qui me doit servir
« En mon demaine, g'irai France saisir. »
Et dist la Dame : « Diex nel porroit soffrir. »

Les manuscrits italianisés présentent quelques difficultés. M. Guessard leur a tout récemment consacré quelques pages excellentes dans la *Préface* de *Macaire*. Il y démontre que ces manuscrits de notre roman sont l'œuvre de copistes italiens ayant constamment sous les yeux des manuscrits français et les modifiant principalement en ces deux cas : 1° *Toutes les fois que la langue de la Chanson française ne leur semblait pas assez compréhensible pour le public italien*, et 2° : *Quand les assonances du poëme original ne leur paraissaient point assez riches*. Le savant éditeur donne des exemples frappants de ces deux sortes de modifications. Voici un vers du Ms. 2495 : « *Paien esgardent le Karlon messagier.* » Le *Karlon messagier!* Jamais un Italien n'aurait compris ce gallicisme. Que fait le copiste? Il brise la mesure du vers et écrit bravement : « Païen esgardent de Charle le messagier. » Ailleurs, l'auteur français avait fait rimer : léop*ard* avec men*a* et reson*a*, ce qui est très-admissible dans nos anciennes chansons. Mais cela ne pouvait satisfaire notre Italien, qui sans scrupule écrit au lieu de ce bon vers : « Ez vus venir.I.hours et. I. lupart, » ce vers abominable : « Atant hec vos .II. ursi et.I.leopart *salva*. » Comme le dit M. Guessard, *salva* n'est ni l'italien *salvatico*, ni le français *sauvage* : c'est un odieux barbarisme, mais..... à défaut de la raison, nous avons la rime. (V. d'autres exemples

hommes ; mais, plus près du trône impérial, se tenait le duc Naimes, comme le premier ministre de Charles. Nos

dans la *Préface* de *Macaire* (CIX-CXX.) 5° ÉDITION IMPRIMÉE. La *Chanson d'Aspremont* est encore inédite. M. Bekker a publié dès 1839 (*Mém. de l'Académie de Berlin*, 289 et suiv.) des fragments de la version italianisée d'après les manuscrits de Venise. C'est ce que fit M. Génin pour la version française dans les notes de sa *Chanson de Roland* (1850). Mais nous devons surtout signaler ici un fascicule très-rare et qui contient les dix-huit cents premiers vers de la *Chanson d'Aspremont* publiée d'après le texte du manuscrit 2495. Ce fascicule (imprimé par Didot, 1855, grand in-octavo, à 2 colonnes) représente tout ce qui a paru de la *Collection des anciens poëtes de la France*, telle que M. H. Fortoul l'avait rêvée. Le texte avait été établi par M. Guessard avec le concours de l'auteur du présent livre. 6° VERSION EN PROSE. Il n'existe pas, à ma connaissance, de *Roman d'Aspremont* en prose française qui ait été publié à part. Mais David Aubert, dans ses *Conquestes de Charlemaine*, entreprises sur l'ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et achevées en 1458, a résumé tant bien que mal notre chanson du treizième siècle. (Ms. de la Bibliothèque de Bourgogne, n° 2232 de la *Bibliothèque protypographique* de Barrois, f° 234 du premier tome, et suiv.) 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La *Chanson d'Aspremont* est une de celles qui ont conquis le plus de popularité à l'étranger. *a. En Italie.* M. Ranke, en 1835, signala dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* (Philosoph. Classe, p. 460 et suiv.) la découverte qu'il avait faite à Rome, dans la bibliothèque Albani, de trois livres inédits des *Reali*. Or, le premier de ces trois livres (le septième de toute la compilation italienne) est ainsi intitulé : *Inchominsiasi la honorata storia ch'e chiamata Aspramonte.* Les 200 premiers chapitres y sont consacrés à *Aspremont*, les 59 suivants à *Girart de Fratte*. — Vers 1487, un Florentin fit paraître sous ce titre : *Aspramonte*, un poëme qui fut l'objet d'une vogue considérable. Il existe des éditions de l'*Aspramonte*, publiées à Florence, sans date et en 1504 ; à Venise, en 1508, 1533, 1553 ; à Milan en 1515, 1516 (V. Melzi. *Bibliografia dei romanzi cavallereschi*). — « Dans *Altobello e re trojano* dont la première édition parut à Venise en 1476 ; dans *Persiano*, qui en est la suite, la donnée générale de notre *Aspremont* est développée... » (G. Paris, l. l. 197). *b.* En *Islande.* Dans la *Karlamagnus-Saga* du treizième siècle (résumée au quinzième siècle dans le *Kaiser-Karl-Magnus-cronike*, œuvre danoise très-populaire), la quatrième branche a pour titre : *Le roi Agoland.* 8. VALEUR LITTÉRAIRE DE LA CHANSON D'ASPREMONT. Cette chanson est certainement un de nos meilleurs romans de second ordre. Le début est plein d'une vivacité charmante et presque originale ; mais la seconde partie est longue, froide, ennuyeuse ; l'*adoubement* de Roland y est traité comme un épisode et non comme l'objet principal du poëme, et ce dernier défaut est des plus graves. C'est donc grâce seulement à sa première partie et à la pureté de sa langue que la *Chanson d'Aspremont* pourra être lue avec un certain intérêt : œuvre très-inférieure à la *Chanson de Roland*, supérieure aux *Enfances Ogier*, à *Berte*, à *Fierabras*....

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON D'ASPREMONT*. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *La Chanson d'Aspremont n'a aucun fondement immédiatement historique.* 2° *Cette légende est née*

poëtes n'ont généralement pas assez de paroles pour louer Naimes : « Jamais, dit l'auteur d'*Aspremont*, jamais

sans doute des souvenirs de l'expédition de Charles en Italie, lorsqu'en 773 il alla délivrer le Pape menacé par les Lombards. Ici, comme dans le récit des ***Enfances Ogier,*** l'imagination du peuple a remplacé les Lombards par des Sarrasins. — 3° ***Toutefois il est certain que, sous le règne de Charlemagne, et durant tout le neuvième siècle, Rome fut plus d'une fois menacée par les Sarrasins eux-mêmes.*** En 813, ils vinrent près de Centocelle ; en 846, ils se montrèrent sous les murs mêmes de la Ville éternelle ; en 878 enfin, l'année même de la mort de Charles le Chauve, les musulmans d'Italie, maîtres de tout le midi de la presqu'île, menaçaient le Pape jusque dans Rome. (V. *Invasions des Sarrasins en France*, par M. Reinaud, p. 152 et suiv.) — 4° ***Les personnages d'Agoland et d'Eaumont sont complétement fabuleux.***

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. — Les Enfances et les débuts militaires de Roland sont l'objet de onze récits principaux que nous allons énumérer :

1° Un passage de la *Chanson de Roland* (premières années du douzième siècle). 2° Un fragment de la *Chronique saintongeaise*, mis en lumière par M. Gaston Paris (B. I. 124, f° 3, r°) commencement du treizième siècle. 3° Le *Charlemagne* de Venise (treizième siècle). 4° La *Chanson d'Aspremont* que nous avons analysée (première partie du treizième siècle). 5° La *Karlamagnus-Saga* (treizième siècle). 6° La Chanson de *Renaus de Montauban* (treizième siècle). 7° Le roman de *Girars de Viane* (treizième siècle). 8° La Chronique de Philippe Mousket (treizième siècle ; vers 4424-4495). 9° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (premières années du quatorzième siècle). 10° Les *Reali* (V. 1350). 11° Les *Conquestes de Charlemagne*, par David Aubert (1458).

Parmi ces récits, plusieurs sont absolument conformes à celui de la *Chanson d'Aspremont* : tels sont ceux de la Chronique saintongeaise, de Philippe Mousket, des *Reali* et de David Aubert (*Conquestes de Charlemagne*, I, f° 239-f° 248). Telle est, mais *en partie seulement*, l'affabulation de la *Karlamagnus-Saga* et de Girard d'Amiens. Les autres légendes présentent toutes des traits particuliers :

1° La *Chanson de Roland*, reproduite et développée par la *Karlamagnus-Saga*, nous indique une autre origine de la terrible épée Durandal. Quand Roland, à Roncevaux, reste seul sur ce champ de victoire ; quand « il sent enfin que la mort l'entreprend et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur, » on sait avec quelle intime et touchante tendresse il fait ses adieux à son épée. Il aime alors à se rappeler en quelles circonstances il la reçut autrefois des mains de l'Empereur. Écoutons ces beaux vers, ils nous consoleront des médiocrités que nous serons souvent forcés de subir dans le cours de ces récits épiques : « O ma Durandal, comme tu es claire et blanche ! — Comme tu luis et flamboies au soleil ! — Je m'en souviens, Charles était aux vallons de Maurienne, — Quand Dieu du haut du ciel lui manda par un ange — De te donner à un vaillant capitaine. — C'est alors que le grand, le noble roi, la ceignit à mon côté.... » — Et il fait cette énumération magnifique de tous les royaumes qu'avec cette même épée il a conquis à Charlemagne. Puis, se tournant vers elle avec une sorte de dévotion : — « Ma Durandal,

les Francs n'eurent un tel conseiller. — Ce n'est pas lui qui fit jamais tort aux barons ; — Ce n'est pas lui qui

comme tu es belle et sainte ! — Dans ta garde dorée il y a assez de reliques, — Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, — Des cheveux de monseigneur saint Denis, — Du vêtement de la vierge Marie. — Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent ! » — La *Karlamagnus* ajoute quelques précieux détails à ces belles paroles de Roland. Elle nous révèle que Charlemagne était descendu au val de Maurienne pour rétablir la paix entre les Romains et les Lombards ; quant à l'épée elle-même, quant à Durandal, elle avait été forgée, dit la Saga, par le célèbre Galant d'Angleterre, et donnée à l'empereur par Malakin d'Ivin comme rançon de son frère Abraham (*Karlamagnus-Saga*, Bibl. de l'École des chartes, XXV, 101). Enfin, l'histoire islandaise de Charlemagne ajoute que l'ange envoyé par Dieu à l'oncle de Roland fut, dans cette circonstance, l'archange Gabriel lui-même, celui qui devait un jour s'abattre près de Roland agonisant et recueillir l'âme du meilleur des chevaliers.

2° et 3° Nous avons vu plus haut les commencements de Roland d'après le *Charlemagne* de Venise (pp. 57 et suiv.). Nous assisterons tout à l'heure à ses débuts militaires d'après le roman de *Girard de Viane*. C'est dans une île sous les murs de Vienne, c'est dans un duel célèbre avec Olivier, et sous les yeux de la belle Aude, que l'auteur de ce dernier roman et le compilateur de la *Karlamagnus-Saga* placent la première manifestation du neveu de l'empereur.

4° Le récit de *Renaus de Montauban* est notablement différent. Charlemagne fait la guerre aux quatre fils Aimon qui se sont redoutablement enfermés dans le château de Montalban. Il est à peine de retour d'un pèlerinage à saint Jacques, et voilà qu'il convoque tous ses barons : *et il i sont venu et par terre et par nage*. Naimes le pacifique, Naimes donne toujours au roi le même conseil : « Cessez la guerre, sire, au moins durant un an ; *dont erent reposé vo per et vo* « *baron*. » Mais l'empereur n'est pas de cet avis ; *quant l'entend l'Empereur, si taint come charbon :*

« Voilà qu'un valet est descendu au perron ; — Avec lui sont trente damoiseaux de très-gente façon. — Pas un seul n'a de moustaches ni de barbe au menton. — Chacun d'eux est vêtu de draps de soie, de manteaux vermeils. — Le valet porte une pelisse d'hermine, — Des heuses d'Afrique, des éperons d'or ; — Son corps est bel et droit : il a une mine de baron — Et le regard plus fier que léopard ou lion. — Il est bien formé et de belle façon. — Il est venu au palais, descend au perron, — Monte les degrés, lui et ses compagnons, — Et ne s'arrête que quand il est devant Charles. — Il le salue de Dieu qui souffrit passion. — Et Charles de lui répondre tout aussitôt : — « Ami, que Dieu te garde qui fut notre rançon. — D'où es-tu, de quelle terre, et comment te nommes-tu ? — Sire, dit le valet, on m'appelle Roland ; — Je suis né en Bretagne, tout droit à saint Fagon. — Je suis le fils de votre sœur et du bon duc d'Angers qu'on appelle Milon. » — Quand l'empereur l'entend, il releva la tête, — Prit Roland par la manche de sa pelisse d'hermine — Et quatre fois lui baisa la bouche et le menton : — « Beau neveu, dit l'Empereur, nous vous adouberons chevalier. — Si vous êtes jamais, vous et Renaud, en champ clos, — Je vous saurai bon gré d'occire le glouton. » (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, pp. 119, 120.)

On ne saurait nier que cette scène ne soit fort belle, et les pages suivantes ne sont pas trop inférieures à celle que nous venons de citer. A peine Roland s'est-il fait reconnaître de son oncle, qu'un messager demande à parler à l'Empereur. « Cologne est assiégé par les Saisnes, et les faubourgs déjà sont en leur

donna jamais conseil petit ou grand — Par quoi les prud'hommes pussent être déshérités, — Ou les pouvoir. » Roland est presque ravi de cette nouvelle qui abat l'Empereur : « Donnez-moi vingt mille hommes, dit à son oncle ce damoiseau imberbe. Je m'en irai pour vous à Cologne, et si j'y trouve les Saisnes, ils n'y resteront pas. » C'est fier, et même, disons-le, c'est un peu matamore. Charles n'hésite pas un instant à confier vingt mille hommes à ce jeune homme, à cet enfant, et Roland lui lance pour tout adieu ces belles paroles : « *Au repairier, verrez com j'aurai esploitié.* » Il part, il arrive, il triomphe. Il fait prisonnier le terrible Escorfaut, il ramène ce trophée à l'empereur, et Charles de s'écrier, en le voyant de retour : « Bien avez esploitié, Dieu en soit aourés. » Et le bon Naimes, qui a été témoin des premiers exploits de Roland, confirme l'éloge du Roi en ajoutant : « Onques puis que Jhésus fu en la crois penés, — Ne fu tex chevaliers véus ne esgardés. » — Tels sont les débuts de Roland dans la chanson de *Renaus de Montauban.* Il est bon de remarquer que cette version est de beaucoup la moins populaire.

5° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens place à Vannes la première scène où Roland se fait connaître. L'Empereur est allé en Bretagne pour annoncer à sa sœur la mort de Milon d'Angers. Le neveu de Charles rencontre par hasard les veneurs de son oncle : « De quel droit, leur dit-il, chassez-vous dans la forêt de mon père ? » Ils lui répondent en riant ; l'enfant saute sur eux et les assomme. Il assomme également les huissiers de l'Empereur qui veulent l'écarter du palais. A ces traits, on ne tarde pas à le reconnaître (f° 110 r°-112 r°).

6° Les *Reali di Francia* donnent une suite à la *Chanson d'Aspremont.* On sait que le poëme original se termine par les menaces et les arrogances de Girard du Fraite, qui ne sait pas baisser la tête devant le grand empereur. On assiste dans les *Reali* à cette lutte qui était imminente entre Charles et le plus puissant de ses vassaux. Ici se place un siége de Vienne qui ne ressemble nullement à celui dont il sera question dans le roman de *Girars de Viane.* Girard du Fraite apparaît ici comme le type du renégat. Ce forcené brise le crucifix, renie sa foi, adore les dieux des Sarrasins. Mais il est vaincu, et ses propres fils enferment ce fou furieux dans une tour de pierre. Certes, s'il est vrai, comme le pense M. Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 325, 326), qu'il a existé un vieux poëme français consacré à ces dernières aventures du terrible Girard, ce poëme devait contenir des beautés de premier ordre.

7° et 8° C'est à dessein que nous avons gardé pour la fin de cette notice la mention de l'Agolant, dont il est question dans la *Chronique de Turpin* (chapitres VI-XIV), de cette légende qui a été reproduite par le compilateur islandais de la *Karlamagnus-Saga* et par notre Girard d'Amiens (manuscrit 778, f° 127 r°-141 r°). En réalité, cet Agolant n'a absolument rien de commun que le nom avec celui de la *Chanson d'Aspremont*, et nous regrettons que de bons érudits aient été chercher dans le faux Turpin une preuve en faveur de l'antiquité d'*Aspremont.* Tout d'abord, dans la *Chronique de Turpin* et dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens, la guerre de l'Empereur avec ce roi païen est placée longtemps après l'avénement de Charles, et peu de temps avant Roncevaux. Ensuite, l'affabulation des deux légendes n'a rien de semblable. Le roi Agolant du chroniqueur latin est un très-puissant roi d'Espagne (et non pas d'Italie), qui tue qua-

Cour plenière tenue par Charlemagne.

femmes veuves, ou les petits enfants [1]. » Ce conseiller prudent, ce temporisateur, ce chef du parti de la paix à la cour de Charlemagne, avait cependant toutes les qualités brillantes unies à toutes les vertus solides : il le fit bien voir à cette cour de la Pentecôte. « Droit empereur, dit-il à Charles, aimez-les pauvres, — Et ne soyez pas avare en vos dépenses. — Donnez, donnez aux pauvres chevaliers; — Qu'il ne reste pas un denier dans votre trésor. — Et distribuez mon bien tout le premier [2]. » Charles prit plaisir à suivre le conseil de Naimes; jamais il ne s'était montré plus libéral aux gentilshommes de petite fortune, aux pauvres chevaliers, aux damoiseaux, aux bacheliers, et même aux « vilains soudoyers ». On fit une distribution magnifique de palefrois, de vair, de gris, de faucons, d'éperviers, de hanaps, de coupes d'or et de deniers.

rante mille chrétiens dans une formidable bataille où les Français finissent par le battre. Il recule devant Charles, mais est terrible jusque dans sa défaite. Une seconde fois vaincu, il se réfugie dans Agen, qui devient ainsi le principal théâtre de cette grande lutte. L'empereur le contraint d'abandonner Agen ; il le bat à Taillebourg, il le bat à Saintes, il lui fait repasser les Pyrénées, il en arrive avec lui à un combat définitif sous les murs de Pampelune. Roi-théologien, Charles essaye alors de le convertir à la foi chrétienne dans une de ces longues dissertations théologiques qui sont le caractère de la *Chronique de Turpin*. Mais Agolant se refuse à renier sa foi, et le roi de France est forcé de lui couper la tête. (V. les chapitres de Turpin, intitulés : *De reditu Caroli ad Galliam et de Aigolando rege Aphricanorum. — De bello sancti Facundi ubi hastæ viruerunt. — De urbe Agenni. — De urbe Sanctonica ubi hastæ viruerunt. — De fuga Aigolandi. — De datis treugis et de disputatione Caroli et Aigolandi. — De ordinibus qui erant in convivio Caroli et de pauperibus unde Aigolandus scandalum sumpsit et renuit baptizari. — De bello Pampilonensi, et de morte Aigolandi.*) Girard d'Amiens n'a modifié que fort légèrement le récit du faux Turpin. Quant à l'auteur de la *Karlamagnus-Saga*, il a trouvé moyen de combiner entre elles, tellement quellement, les deux légendes des deux Agolant. Ou plutôt, il a soudé la *Chronique de Turpin* à la *Chanson d'Aspremont*. Rien de plus aisé : cet auteur de bonne volonté ne tue pas son Agolant après la bataille sous Pampelune, et fait apparaître Eaumont après cette défaite des païens. Le reste de son récit est à peu près semblable à celui de la Chanson française. L'idée est fort ingénieuse, mais, hélas! le récit est bien long.

[1] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 1, vers 48. — [2] Ibid., p. 1, vers 50 et 59; p. 2, vers 6, 15, 13 et 14.

Et Naimes, ravi, de se lever au milieu des applaudissements universels, et de proclamer à haute voix la grandeur du roi Charles : *Car desor toz a Karles le pooir* [1].

Arrivée d'un ambassadeur païen. C'est Balant qui vient défier Charlemagne au nom du roi Agolant. Déclaration de guerre; départ de l'Empereur.

Tout à coup, un bruit se fait sur la place. Un Sarrasin, un Turcople, arrive à cheval et tombe au milieu de ces sept mille Français qui déjà s'assoient au festin de l'empereur. Ce païen est fort, il est beau. « Il a les yeux gros et vairs, le vis riant et lié; ne l'ot pucele plus blanc ne plus delié [2]. » Mais ce visage si riant devient bientôt terrible; le Turcople s'avance vers le roi et lui jette au visage un des défis les plus insolents que l'on puisse trouver dans nos chansons de geste où ces insolences fourmillent. Il est l'ambassadeur du roi Agolant et parle au nom de son maître : « Sire, dit-il à Charlemagne, sire, faites-moi écou- « ter. — Il y a trois terres que je sais bien nom- « mer : — L'une s'appelle Asie, l'autre Europe, — « Et la troisième Afrique : on n'en saurait trouver « une de plus. — Agolant possède la plus grande des « trois, et il veut le reste [3]. » Balant (c'est le nom de l'ambassadeur) ajoute, avec la même arrogance, qu'il faut que Charlemagne s'empresse de faire sa soumission, son hommage, au formidable, à l'invincible Agolant :

« Tant te querrons que te porrons trover ;
Ne te garra bois ne terre ne mer,
Se ne t'en pués com oiselez voler [4]. »

Charles devient pâle de colère en entendant cet insultant défi : *à poi ne part d'iror* [5]. Il veut se jeter, farouche, sur le messager insolent : Naimes l'arrête.

[1] *Chanson d'Aspremont*, p. 2, vers 24-84 ; p. 3, vers 1-5. — [2] Ibid., p. 3, vers 63, 64. — [3] Ibid., p. 4, vers 9 et suiv. — [4] Ibid., p. 4, vers 38-40. — [5] Ibid., p. 5, vers 42.

L'empereur est forcé de contenir sa fureur et lance seulement cette fière réponse au païen : « Tu pourras dire à Agolant, ton seigneur,—Qu'il m'aura devant lui d'aujourd'hui en quatre mois, —Et que je vais porter mon oriflamme en Aspremont [1]. » La guerre est décidée; le rendez-vous de la bataille est aussi fixé d'avance. Et voici que nous entendons pour la première fois le nom de ce combat si célèbre où Roland va être *adoubé* chevalier, où il va conquérir tout à l'heure le fameux cheval Veillantif et la grande épée Durandal.

Le petit Roland s'échappe du palais de Laon, et rejoint l'armée de Charles en route pour l'Italie.

Laissons donc Charles précipiter avec une sorte de fièvre les préparatifs de sa terrible expédition; laissons-le réunir son ost sous les murs de Paris « cele cité vaillant [2]. » Précédons un moment la grande armée, et transportons-nous à Laon. C'est dans le donjon de Laon que l'archevêque Turpin a fait enfermer le petit Roland, avec Estoult, Gui, Bérenger et Hatton. Ils resteront là jusqu'à la fin de la guerre, fort bien traités d'ailleurs, munis de queux, de sénéchaux et de bouteillers..., mais enfermés, mais prisonniers [3]. Tel est l'ordre de l'empereur, que Turpin exécute fort consciencieusement. Or, l'armée française, l'armée chrétienne, en route pour Aspremont, passe sous les murs du donjon où est enfermé le neveu de Charlemagne, que l'on peut supposer à cette époque âgé d'environ douze à quinze ans. Et voici (ô bruit charmant!) qu'il entend les cors et les trompettes de l'armée; voici (ô point de vue incomparable!) qu'à travers la fenêtre du donjon il aperçoit les chevaliers qui passent en longs escadrons, pleins d'ardeur guerrière, brillants d'espérance et de joie, déjà triomphants par avance. Il n'est peut-être pas de spectacle plus saisissant que

[1] *Chanson d'Aspremont*, p. 5, vers 43-51. — [2] Ibid., p. 11, vers 77 et suiv.; p. 15, vers 18 et suiv. — [3] Ibid., p. 13, vers 56-75.

le départ d'une belle et forte armée pour le théâtre lointain d'une guerre aussi légitime que glorieuse. Roland, à ce bruit et à cette vue, sent en quelque manière sa vocation militaire se déclarer plus énergiquement que jamais, et là se place un des plus charmants épisodes de notre poëme :

Sur la montagne de Laon, dans le palais *plénier*, — Fut Rolandin, *qui tant fit à priser :* — Avec lui sont les enfants qu'il aimait chèrement. — Et quand ils voient l'armée de Charles prendre ses logements, — Quand ils entendent sonner et retentir les trompettes, — Crier les *ostors*, hennir les destriers, — Et tant d'écuyers errer dans Laon, — Alors les enfants n'y veulent plus mettre de retard ; — Ils appellent bellement le portier : — « Eh ! gentilhomme, *tant faites à priser ;* — Laisse-nous aller jouer là-dehors. — Nous verrons comment s'en tireront ces gens. — Et quand nous serons grands, quand nous pourrons donner des armes, — Par ma foi ! nous te ferons chevalier. » — Le portier répond : « Taisez-vous, enjôleurs. — Je n'ai que faire d'être chevalier; — Car on y boute et on y frappe de vilains coups. — J'aime bien mieux dormir céans, — N'ayant rien à faire qu'à vous garder ; — Et l'archevêque m'en donne un bon salaire. — Vous ne sortirez pas ; ne cherchez plus à m'en faire accroire. — Allez vous amuser ici, dans ce verger ; — Allez apprivoiser vos faucons. — Laissez, laissez le roi poursuivre sa chevauchée, — Disputer sa terre aux Sarrasins — Et venger Notre-Seigneur contre les païens. » — Les enfants l'entendent : grande colère. — Ils le laissent jusqu'au lendemain matin. — Quand l'ost s'en va et recommence à chevaucher : — « N'y a-t-il pas de quoi enrager? dit Rolandin. — Voici que Charles s'en va faire la guerre aux païens, — Et il faut que nous restions à faire le guet en ce palais : — Allons encore parler à notre portier; — Faisons-lui cadeau de nos manteaux pour sa peine : — Peut-être cela sera-t-il bon à quelque chose. — Puis, que chacun de nous prenne un bâton de

pommier, — Et, s'il ne veut pas agréer notre demande, — Qu'il soit tellement battu, que jamais plus il n'ait besoin de rien. — Et, vite, vite, nous autres, échappons-nous — Si bien que personne ne nous puisse atteindre. » — « C'est cela, c'est cela, répondent les enfants. »

Rolandin fut durement en colère — Quand il vit dans l'ost les écus et les lances, — Quand il vit que Charles s'était mis en chemin. — Lui et les autres n'y mettent plus de retard ; — Ils ont caché des bâtons sous leurs manteaux, — Et viennent au portier, qui est assis devant l'huis. — Et Rolandin, le preux et le membru : « — Portier, beau frère, lui dit-il ; que Dieu vous protége. — Voici le roi, qui déjà s'est mis en chemin... — Tiens, laisse-nous aller, tu seras notre bon ami. — Car, nous ne savons pas si jamais plus nous le verrons. — Nous ne ferons que les voir, portier, et nous reviendrons. » — « Allez vous asseoir là-haut, reprend le portier. — L'archevêque veut que vous soyez retenus dans ce palais, — Jusqu'au retour de Charles. — Vous vous êtes dérangés bien inutilement. » — « Eh bien ! dit Rolandin, tu manqueras bientôt à ton serment. — Frappez, frappez, barons : il ne faut pas qu'il reste plus longtemps. » — Lors fut saisi le vilain malotru. — Ils le criblent de coups de poing et de coups de bâton ; — Avant de lui avoir donné chacun deux coups, — Ils lui ont moulu tous les os. — Le portier demeure étendu, là, — Et les enfants bien vite s'échappent par la porte... [1]

Le petit Roland et ses compagnons ne se contentent pas de cette équipée. Les voilà dans la campagne, libres, heureux, triomphants, mais... mais à pied. Et le neveu de Charles, tout humilié, s'écrie piteusement : « Enfants, qu'allons-nous faire ? Irons-nous à pied comme valets d'armée ? » Par bonheur, cinq gros Bretons passent près d'eux avec des chevaux. « Ça,

[1] *Chanson d'Aspremont*, p. 15, vers 40-87, et p. 16, vers 1-15.

II PART. LIVR. I. CHAP. V.

dit Roland, il ne faut pas demander ces chevaux, mais les prendre. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Roland donne tout d'abord un rude coup de poing dans le visage d'un des Bretons, qui tombe par terre, *les jambes contremont*. Les autres ne sont pas mieux traités et sont forcés de livrer leurs destriers à ces enragés. Puis, ces pauvres cavaliers démontés vont, tout honteux, raconter leur déconfiture au bon roi Salomon. Celui-ci ne met pas moins de mille hommes à la poursuite des cinq petits voleurs. On les atteint, on les enveloppe, on va les saisir, quand tout à coup on reconnaît Roland. Salomon rit, son armée rit, tout le monde est en liesse, sauf les cinq Bretons, à qui il ne fut pas question de rendre leurs chevaux [1]. Comme on le voit, cet épisode est d'un vrai et franc comique : il délasse l'esprit. Hélas! le reste de la chanson ne sera plus si joyeux : ce ne sera guère que le récit très-long (et très-ennuyeux, disons-le) d'une interminable bataille. Le poëte nous en avertit d'ailleurs par un nouvel appel au silence et à l'attention de son auditoire :

> Huimais orez une fiere chançon
> Com Karlemaine monta en Aspremont
> Et desconfist Agolant et Eaumont [2].

III.

La guerre commence en Italie entre les Français et les Sarrasins.

Quelques érudits s'étaient persuadé, on ne sait trop pourquoi, qu'Aspremont était en Espagne : la lecture de la chanson originale nous atteste vingt fois qu'Aspremont est dans la Calabre [3]; qu'il s'agit ici de

[1] *Chanson d'Aspremont*, p. 16, vers 15-67. — [2] Ibid., p. 16, vers 68-70.

[3] V. notamment ces vers très-décisifs sur Balant, l'ambassadeur d'Agolant, quand il retourne vers son maître : « Par ses jornées a Balanz tant erré — Qu'il vint à Rome, s'a trois jours sejorné. — Au quart s'en torne, n'i a plus

l'extrémité méridionale de la chaîne des Apennins; que le champ de bataille où Roland triompha d'Yaumont est tout voisin de Rise ou Reggio. C'est de ce côté que se dirigeait l'armée de Charles, lorsqu'elle traversa Laon; et d'ailleurs, on assiste dans notre poëme au séjour de l'armée française à Rome [1]. Rome n'est pas, que je sache, sur le chemin des Pyrénées.

Épisode de Girard du Fraite, qui se refuse longtemps à aider Charlemagne dans cette guerre.

Le récit de cette guerre commence bien. Deux beaux portraits sont tracés par le poëte : celui de Girard du Fraite, celui du Sarrasin Balant que nous avons déjà vu jouer un rôle si fier au commencement de la Chanson. Girard est le seigneur féodal qui se révolte sans cesse contre la royauté, qui est puissant, qui est quelquefois plus puissant que l'empereur, et qui ne se soumet jamais qu'en grommelant. Quand Turpin vient trouver Girard de la part de Charlemagne, l'orgueilleux vassal sent un terrible frémissement dans ses veines : il jette son couteau dans la poitrine de Turpin, et lorsque le messager impérial lui demande d'un ton fier :

... Girars, à moi entent :
De cui vuez-tu tenir ton chasement?

Girard répond par ces mots, dignes de Corneille : « De Dieu omnipotent : » L'archevêque ne s'émeut pas, et, répondant au sublime par le sublime : « Eh bien, dit-il, viens-donc le défendre, ce Dieu, avec Charles, contre les païens [2]. » Néanmoins ce n'était pas Turpin qui pouvait courber le fer dont l'âme de Girard était faite : des mains de femme allaient fléchir cette rigueur inflexible. Une des plus belles scènes de toute

demoré, — Puille trespasse, *en Calabre est entrez, — Au quart jor est en Aspremont montez.* « (*Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 7, vers 47-51.)

[1] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 19, vers 40-59. — [2] *Chanson d'Aspremont*, ibid., p. 14, vers 64-69.

notre poésie épique est celle où l'on voit Ameline, femme de Girard, lui adresser, avec la belle sévérité d'une chrétienne, de sanglants reproches sur toute sa vie passée, sur tous ses crimes. « Ah! dit-elle, si j'étais en votre place, je sais bien ce que je ferais : j'irais rejoindre Charles en Aspremont, je vengerais Dieu, et je reviendrais par Saint-Pierre de Rome, où je me confesserais de tous mes péchés [1]. » Et le vieux révolté est ému par ces paroles; il baisse la tête, il se soumet, il va partir. La scène des adieux est d'une belle et touchante tristesse : « Je m'en vais, dame, en la sainte mêlée : si je vous ai jamais offensée, je vous prie de me le pardonner. » Et il s'en va tout en larmes, ce « vieux à la barbe mêlée [2]. » Bientôt nous

[1] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 17, vers 65-89; p. 18, vers 1 et suiv.

[2] LA COLÈRE DE GIRARD DU FRAITE ET LA DOUCEUR D'AMELINE. — Il faut faire grand cas de la femme chrétienne; — Il la faut aimer et fortement chérir, — Comme il faut honnir et conspuer la mauvaise. — Dame Ameline ne peut s'accorder avec son mari : — « Girard, dit-elle, laisse là ta colère; — Convoque les hommes de ta terre — Et marche à Rome; va servir Notre-Seigneur; — Va maintenir et exalter la chrétienté; — Va envahir les païens avec Charles. — Non, dit Girard, j'aimerais mieux mourir — Que de combattre sous l'enseigne de Charles. — Laissons le maintenant s'escrimer seul contre les païens. — *Pendant ce temps*, je manderai ceux que j'ai fait nourrir — Dans mon domaine, et je mettrai la main sur la France, — Si bien que Charles n'y pourra jamais revenir. — Va donc, dit la dame, et que Dieu te maudisse! — Tu as vécu dans le mal, tu veux mourir dans le mal. — Tu as proscrit tant de gentils hommes, — Tu as exilé et deshonoré tant de dames, — Que c'est merveille si Dieu te souffre encore — Et ne te fait mourir de male mort — Quand tu ne veux ainsi obéir à ses ordres. »

« Girard, franc paladin, dit Ameline, — Te souviens-tu d'avoir jamais servi Dieu? — Ce n'est pas toi, n'est-il pas vrai, qui a tué le duc Alain? — Ce n'est pas toi qui a déshonoré ses deux filles? — Tiens, tu n'as jamais été gai ni joyeux — Que quand tu as fait quelque mal et quelque tort aux hommes, — Et aujourd'hui, loin de t'amender en rien, tu ne fais qu'empirer. »

Ameline dit : « Girard, que feras-tu? — Il y a bien cent ans que tu me pris pour femme. — Depuis lors tu ne fus jamais las de mal faire. — Tu as toujours volé, pillé, brûlé; — Tu empires toujours, toujours tu empireras. — Que feras-tu, misérable Satanas? — Mande tes hommes, tous ceux que tu as, — Et marche au

le verrons rejoindre l'ost de Charles; en apercevant l'Empereur, il inclinera sa tête blanche. Et, vite, Turpin, de dresser procès-verbal de cette inclinaison de tête, qu'il considère comme un hommage régulier et officiel : *Girars covint qu'il fust à lui aclin* [1]. Le tour était joué. Girard d'ailleurs se couvre de gloire sur le champ de bataille, et le lecteur peut hésiter entre les coups de lance de ce terrible vieillard et ceux de Roland.

Portraits de Balant et du jeune Yaumont.

Le poëte n'a pas moins flatté le portrait de Balant le païen. C'est la fierté de cet infidèle qui rend un peu supportable la lecture de ces interminables *conseils* tenus par les Sarrasins [2] devant leur empereur

secours de Charles. Que fais-tu donc que tu n'y cours? — Va : tu feras pénitence en frappant les païens. » — Girard l'entend : commence à s'attrister.

Quand Girard entend sa femme lui faire des reproches. — « Dame, dit-il, pourquoi le cacherais-je? — Je partirais volontiers pour cette guerre; — Mais je n'en aurais ni le prix, ni l'honneur. — Charles y va, je ne le pourrais aimer. — Certes, dit Ameline, cela ne m'empêcherait pas d'y aller. — A ta place, je rassemblerais toutes mes forces, — J'irais rejoindre Charles en Aspremont; — Je combattrais pour Dieu de toute ma puissance. — Puis, je reviendrais par Saint-Pierre de Rome — Et m'y confesserais de tous mes péchés. — Car tu es vieux et ta chair s'affaiblit. » — Girard l'entend, son cœur s'attendrit. — Moult doucement il accorde, il promet à sa femme, — Qu'il ira vers Charles en Aspremont. »

Quand Girard du Fraite entendit sa femme parler — Et doucement lui remémorer le Seigneur Dieu, — Il ne put jamais dominer son cœur. — Le voilà pour ses péchés qui commence à soupirer. — « Dame, dit-il, laissez-moi maintenant; Je vais penser à me reconcilier avec Dieu...... »

Et Girard a embrassé sa femme : — « Je m'en vais, dame, en la sainte mêlée, — Contre Sarrsains, cette gent mécréante. — Si je vous ai jamais courroucée ou offensée, — Je vous prie, Dame, de me le pardonner. » — Lors, Girard l'embrasse en pleurant. — A ce départ, il y eut mainte larme versée. (*Chanson d'Aspremont*, manuscrit 2495, f° 85 r° et v°, 87 r°.)

[1] Manuscrit 2495 (ancien 8203), f° 122 r°, et Lavall. 123, f° 25 v°. L'épisode se termine par ces mots : « Por ce, dit-l'on, qui a mauves voisin — Sovent avient qu'il a mauves matin... » Du reste, tout ce roman est farci de proverbes.

[2] V. notamment *Chanson d'Aspremont*, édition Guessard, p. 7, vers 59-90; pp. 8, 9 et 10.

Agolant. Quand certains jaloux l'accusent de s'être laissé corrompre par Charlemagne, Balant, qui est resté profondément fidèle à la cause de son roi, mais qui ne dissimule pas sa légitime admiration pour Charlemagne, Balant s'écrie avec une fierté indignée :

> As escuz prendre quand nus serons partiz
> Et sevré ierent li coart des hardiz
> Et vus aurez les François acoilliz
> Sor les chevaus corans et ademis,
> Et il seront armé et fervestis,
> S'il ne me font averir tot mes diz,
> Dont pourez dire que je vus ai traïz [1]...

C'est bien ainsi que devait parler ce Balant qui a jeté un défi si insolent à Charlemagne, qui néanmoins est longtemps resté à Paris les yeux cloués sur le grand empereur [2], qui comprend la véritable supériorité de la France et des Français, pour lequel le bon duc Naimes s'est pris d'une affection toute particulière, et qui a intérieurement de très-vives aspirations vers le baptême [3]. « Quand il paraît au milieu

[1] *Chanson d'Aspremont*, édit. Guessard, p. 9, vers 70-76. — [2] Balanz menjue et resgarde souvent — Con Karlemaine a fier contenemant... (Ibid., p. 6, vers 13-15.) — [3] S'à vilenie ne li fust atorné, — Il se fust tost baptisiez et levez... (P. 7, vers 45-46.) L'amour de Naimes pour Balant éclate bien dans les vers suivants :

Les adieux de Naimes et de Balant. — Alors, Balant prend congé de Naimes : il l'embrasse. — « Seigneur, dit Naimes, écoutez-moi un peu... — Croyez en Dieu, et Dieu vous aidera ; — Puis, vous viendrez à nous, dès qu'il vous plaira, — Et le Pape vous baptisera. » — « J'irais bien sur-le-champ, répond Balant, — Mais Agolant, mon seigneur, m'a nourri. — C'est lui qui m'a fait roi, c'est lui qui m'a fait chevalier. — Si maintenant je venais à lui faire défaut, si j'allais en France, — Ce serait un crime, et point ne le ferai. — Je ne veux pas qu'un mauvais homme puisse un jour me reprocher — D'avoir, en ce besoin, failli à mon seigneur. — Mais je vois bien comment iront les choses, — Et qu'à la fin nous ne pourrons nous garantir de Charles. — Saluez pour moi l'Empereur et tous ceux de là-bas. » — Naimes lui donne une croix qu'il a : — C'est le Pape qui lui en a fait présent. — Tant que Balant la portera, il ne pourra mourir. — Balant la prend, l'en remercie. — Naimes s'incline devant lui, il s'en retourne ; — Et jusqu'à l'ost ne s'arrête plus. — Le roi Balant s'éloigne d'un autre côté, — Mais au départ il pleura tendrement, — Et se dit en son cœur qu'il se fera baptiser..... (Ms. 2495, f° 102 r°.)

des autres Sarrasins, ses envieux, il ressemble, dit le poëte, à l'oiseau de proie, au griffaut que l'on enferme dans une cage avec de petits oiseaux : dès qu'il y entre, tous deviennent muets [1]. »

Tels sont les principaux personnages de la *Chanson d'Aspremont*, et il convient que nous n'oubliions pas plus longtemps le fils d'Agolant, ce jeune et bel Yaumont que le poëte (dans un accès de générosité peut-être nuisible à l'intérêt de son œuvre) a rendu tout au moins aussi touchant que Roland lui-même. Yaumont, qui périra sous les coups du neveu de Charlemagne, n'est d'ailleurs, comme on l'a déjà démontré avant nous, qu'une imitation visible de notre Roland. Yaumont à Aspremont, c'est Roland à Roncevaux. Le poëte n'a même pas cherché à dissimuler ses larcins. On voit le fils d'Agolant se refuser à sonner du cor : « Sonnez de votre cor à grande haleinée, — Pour que votre armée, toute éparse, se rassemble. » Et Yaumont répond :

Voir, dist Eaumons, onques n'en ot pensée
Que por tel gent com voi ci ajostée
Daignasse faire de ma bouche cornée
Trop en seroit nostre lois avalée [2]...

Jamais plagiat n'a été plus visible, et, disons-le, plus malheureux. Il est beau de rendre justice à ses adversaires, mais jeter sur les épaules d'Eaumont la gloire de Roland et le couvrir de ce riche vêtement, c'est presque se rendre coupable d'un vol. La gloire de Roland n'appartenait pas à l'auteur d'*Aspremont*.

Quoi qu'il en soit, la première moitié de ce poëme est pleine de beautés originales; tous les personnages y sont vivants. La majesté de Charlemagne, la fierté de

[1] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 8, vers 49-55. — [2] Manuscrit 2495, f° 107, r°.

Balant, le courage d'Yaumont, la pétulance de Roland, la sagesse de Naimes, le repentir de Girard, sont de beaux éléments épiques. Pourquoi faut-il que la seconde moitié de la *Chanson d'Aspremont* ne réponde pas à la première partie! C'est bien le cas de dire au sujet de cette chanson : *Desinit in piscem mulier formosa superne,* quelque abus d'ailleurs qu'on ait fait de cette citation. L'auteur s'est égaré et nous égare avec lui dans la description de combats interminables : il a perdu de vue que le véritable objet de son poëme était les débuts de Roland. Il a fait, de ces débuts, un court et insignifiant épisode, au lieu d'en faire la conclusion nécessaire de son roman... Il nous montre Charlemagne occupé sur le champ de bataille à lutter héroïquement contre le jeune Yaumont; mais le vieux bras de l'empereur n'est plus de force à soutenir l'assaut d'un bras aussi jeune. Le roi de France est abattu, il va mourir, il jette un cri vers Dieu, et Dieu, tout aussitôt, lui envoie Roland. Quelques vers, plus que médiocres, suffisent au poëte pour nous raconter la détresse du grand empereur à l'arrivée de Roland. Celui-ci se précipite sur Yaumont comme un aiglon s'abat sur sa proie. Le combat ne dure que quelques instants : le neveu de Charles s'empare de la terrible épée d'Yaumont, qui s'appelait Durandal, et, d'un coup de ce glaive terrible, fait voler la cervelle du fils d'Agolant. Puis, encore étourdi de sa victoire, il court vers son oncle, qui gît à terre, expirant : « Oncle, vis-tu? lui demande-t-il. — Oui, répond Charlemagne, mais je suis *moult las, travaillé et suant.* » Alors, l'enfant se penche sur son oncle et le baise tendrement. En ce moment, arrivent Naimes, Ogier, Salomon : on reconnaît l'empereur, et il raconte très-modestement sa défaite ainsi que la victoire de Ro-

Récit de la guerre d'Aspremont.

Combat de Charlemagne et d'Yaumont. L'empereur vaincu.

Roland vient au secours de son oncle. Sa lutte avec Yaumont, sa victoire, son *adoubement.*

land [1]. Peu de temps après, en présence du pape et de tous ses barons, l'empereur ceignait solennellement Durandal à son neveu Roland ; Naimes et Ogier lui attachaient les éperons, et l'*Apostole* bénissait le nouveau chevalier [2].

La guerre continue; son caractère surnaturel.

La guerre se poursuivit, plus terrible que jamais [3]. Le roi Agolant était devenu comme fou de rage après

[1] *Chanson d'Aspremont*, manuscrit la Vallière, 123, f° 41 v°-43 r°. — Le manuscrit 2495, qui vaut mieux, est très-incomplet et s'arrête aux commencements de la guerre.

[2] Manuscrit la Vallière, 123, f° 55 v°. Il est presque effrayant de penser que ce manuscrit renferme encore près de 4000 vers après cet adoubement de Roland.

[3] UNE ALLOCUTION MILITAIRE DU PAPE. — Le Pape dit : « Laissez-moi parler. — Voici devant nous les païens qui nous pensent mater : — Je ne veux pas longtemps vous sermonner. — Dieu est descendu en terre pour sauver tout son peuple. — Durant trente-deux ans il se montra aux hommes, — De saint baptême se fit régénérer, — Pour nous apprendre à recevoir le baptême et à le donner. — Dieu met à notre disposition deux héritages : — L'un, c'est la terre, qu'il nous livre à gouverner; — L'autre, c'est le ciel, qui est si clair et si beau. — Et il n'y a pas un cœur ici-bas qui puisse soupçonner — La grande beauté du ciel, qui puisse la dire et l'exprimer. — Or, ici sont venus Sarrasins et Esclers — Qui nous pensent jeter hors de nos terres. — Ils se promettent de nous emmener comme prisonniers, — De nous jeter en un cachot — Où nous n'entendrons jamais parler de Dieu, — Où nous ne pourrons ouïr ni messe ni matines. — Nous devons aujourd'hui nous bien souvenir du Seigneur, — Qui a laissé peiner son corps sur la croix, — Et qui a laissé navrer ce corps en quatre endroits. — Quant à la cinquième plaie, elle fut très-rude à endurer : — Celui qui la fit n'y voyait point. — Notre-Seigneur en sua le sang et l'eau. — L'aveugle en a baigné ses yeux, et ses yeux se sont rallumés. — Dès qu'il voulut crier merci à Dieu, — Dieu lui fit aussitôt pardonner son méfait. — Si nous voulons mériter un pardon tout semblable, — Il n'y a plus qu'à bien marcher contre les païens, — A les vaincre, à les tailler en pièces. »

L'*Apostole* dit : « Faites-moi écouter. — A qui ira frapper un Sarrasin, — A qui voudra souffrir le martyre pour Dieu, — Dieu ouvrira le Paradis. — C'est là qu'il nous fera couronner et fleurir, — C'est là qu'il nous fera asseoir à sa droite. — Tous vos péchés, sans en faire l'aveu de bouche, — Je les veux sur moi recueillir au nom de Dieu. — Pour pénitence, frappez bien!... » (*Aspremont*, 2495, f° 123 v°, f° 124 r°.) — Si nous avons choisi le passage précédent pour en donner ici une traduction, c'est parce qu'indépendamment d'une certaine beauté et de cette curieuse légende de l'Aveugle du Calvaire, nous y trouvons une imitation évidente du célèbre discours de l'archevêque Turpin dans la *Chanson de Roland*. Il est inutile d'ajouter que le modèle est bien supérieur à la copie.

I PART. LIVR. I. CHAP. V.

la mort de son fils; mais, d'un autre côté, le ciel descendait en quelque manière sur le champ de bataille et prêtait son aide aux chrétiens. Un jour, Roland sentit qu'une main invisible conduisait son cheval par les rênes : c'était saint Georges, que Dieu lui envoyait comme guide, et le neveu de Charles de s'élancer dans la mêlée en criant : « Saint Georges, saint « Georges [1] ! » Saint Georges, saint Maurice et saint Domnin, sur de beaux chevaux blancs, se mêlent aux Français [2]. En tête de l'armée s'avance Turpin, le gonfalonier : il porte entre ses bras le bois de la sainte croix, il marche intrépidement. Et voici qu'au milieu de la mêlée, les Sarrasins s'arrêtent, épouvantés : le bois de la croix, aux mains de Turpin, a pris tout à coup des proportions miraculeuses; il s'élève, il touche aux nuées, il lance une lumière éblouissante sur les deux armées. Le soleil paraît éteint à côté de ce nouvel astre [3]. La bataille prend véritablement le caractère d'une lutte entre le ciel et l'enfer; le ciel triomphe, les Français sont vainqueurs. L'enfant Roland et le vieux Girard sont humainement la cause de ce nouveau triomphe. Bref, la guerre est décidément terminée. Agolant meurt sous les coups d'un jeune neveu de Girard, qui s'appelle Claires [4]. Girard et ses enfants pénètrent les premiers dans la ville de Rise [5]. Les Sarrasins sont massacrés, leurs femmes sont baptisées de gré ou de force, et la reine, veuve d'Agolant, est mariée non pas à Naimes, comme l'affirme un de nos bons érudits, mais à un fils du roi de Hongrie, du nom de Florent, auquel on abandonne le royaume d'Agolant. Au milieu

Triomphe définitif des chrétiens et de Charles. Mort d'Agolant.

[1] *Chanson d'Aspremont,* manuscrit la Vall., 123, f° 64 v°. — [2] Ibid., f° 65 r°. — [3] *Ibid.,* f° 65 v°. Por cele crois sanble Aufriquanz le jor — Que li soulaux am perde sa luor... — [4] Manuscrit la Vall., 123, f° 80 v°. — [5] Ibid., f° 81 v°.

de la joie universelle, Florent est proclamé roi de Pouille et de Calabre; l'*Apostole*, qui ne semble apparaître dans le poëme que pour faire toutes les cérémonies liturgiques, baptise la Reine, couronne Florent et le marie. La Chanson se terminerait au milieu des éclats de cette joie, si le vieux Girard, dans les derniers vers du poëme, ne reprenait tout à coup toute la rudesse de son ancien orgueil. Il déclare tout d'abord qu'il n'a pas besoin du pape et que son clergé lui suffit, un clergé qu'il aura soin de tenir sous sa griffe. Puis il se tourne brusquement vers Charles et lui lance cet adieu : « Il est vrai, dit-il, que je vous ai appelé du nom de seigneur, qu'on nous a vus combattre ensemble et qu'on a pu me croire votre avoué; mais tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'amour de Dieu. Je ne suis, entendez-le bien, ni votre homme, ni votre avoué, et je ne le serai jamais. » Sur ce, il demande son cheval et part le front haut. Cette fin est à la fois belle et habile : elle prépare les événements qui seront le sujet d'une autre chanson [1].

Indomptable fierté de Girard du Fraite, qui fait présager de nouvelles guerres. Fin de la *Chanson d'Aspremont*.

CHAPITRE VI.

LES GRANDS VASSAUX DE CHARLEMAGNE. — UNE PREMIÈRE RÉVOLTE. — COMMENT ROLAND DEVINT L'AMI D'OLIVIER.

(Roman de Girard de Viane [2]).

La scène se passe dans un des formidables châ-

Analyse du roman de *Girars de Viane*

[1] *Chanson d'Aspremont*, manuscrit 123, f° 87 v°.

[2] Ce roman appartient en réalité au cycle de Garin de Montglane, et c'est dans notre seconde partie que l'on trouvera, à sa place logique, la NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE GIRARS DE VIANE.

teaux dont le pied est baigné « par le Rhône bruyant qui leur amène les nefs et les chalands [1]. » Ce repaire féodal est en ce moment le théâtre d'une vive allégresse : car c'est Pâques, « une feste joiant — « que menent joie li petit et li grant [2]. » Dans la salle vôutée quatre jeunes gens entourent un vieillard « à la barbe florie ». Le vieillard s'appelle Garin; ces jeunes gens sont ses fils et portent les noms de Renier, de Mille, d'Hernault et de Girard. Nous sommes à Montglane [3].

Garin de Montglane et ses quatre fils, Renier, Mille, Hernault et Girard. Misère où ils sont tombés : premiers exploits des quatre *enfants*.

Quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être présentes à l'esprit les belles scènes d'un roman d'Henri Conscience, *le Gentilhomme pauvre*. Les premières scènes de *Girars de Viane* resemblent étrangement à celles de l'œuvre flamande. Garin de Montglane a grand renom, puissant château,... et pauvre bourse. En ce moment, il ne lui reste qu'un cheval, un mulet, quatre écus, trois lances, « quatre gastiaus » et « deux pains [4] ». C'est peu : aussi le vieillard pleure-t-il à chaudes larmes, mais silencieusement. « Ploure des oils, durement se gramie ; — Les larmes coulent sor sa barbe florie. » Ses fils, avec une certaine brutalité, lui demandent la cause de ses pleurs. « C'est de vous voir si mal vêtus, » dit le vieux chevalier. « J'ai peur de ma vie, » ajoute-t-il énergiquement en pensant qu'il n'y a plus de pain au château [5], et qu'il leur va falloir mourir de faim. Mais ses fils sont trop jeunes pour avoir ainsi *peur de la vie*. Ils se précipitent hors du château et apercoivent des Sarrasins : il y en avait alors dans tout ce pays. Ils se jettent sur eux : le plus jeune n'est pas le moins ardent : « J'ai vu pleurer mon père, » dit Girard qui sera le héros de notre chanson,

[1] *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 7. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, p. 4. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, p. 5.

et il se précipite en furieux sur les païens, qui fort opportunément (pour Garin) sont occupés à conduire un convoi d'or et d'argent. C'est en vain qu'Hernault propose de les tuer de loin à coups de *carreaux* ou de *sagettes*. Girard a un mot sublime, un mot cornélien : « Maudit cent fois le premier qui fut archer; « il était couard, IL N'OSAIT APPROCHER. » Est-il besoin d'ajouter que les païens sont mis en fuite, et que les quatre enfants reviennent à Montglane chargés d'un butin qui empêchera désormais le vieux Garin de pleurer? Chacun des quatre jeunes vainqueurs voulait d'ailleurs se charger de toute la besogne : Je viendrai à bout de deux Sarrasins, s'était écrié Mille. — Moi de trois, avait répliqué Rainier. — Et moi des autres, avait ajouté Hernault. « Et dist Girars : M'en devez laissier [1]. » Je ne crains pas d'entrer ici dans ces détails de la narration épique. Ce roman de *Girars de Viane* est, en vérité, un des plus rudes, un des plus féodaux que nous possédions. Il nous donne des aperçus sur la vie des châteaux, sur les brutalités intimes d'une société plus qu'à moitié germaine. Nous ne craindrons pas d'être long.

Mille conquiert la Pouille. Hernault devient comte de Beaulande; Renier et Girard vont à la cour de Charlemagne.

Du reste, les événements vont se hâter. Le vieux Garin étant désormais assuré de vivre en paix, ses enfants peuvent sans remords le quitter et courir à leurs aventures. Car ils ont soif d'aventures, ou plutôt d'honneur. « Or en irons, père, se vos agrée, — Con- « querre onor en estrange contrée [2]. » Ils partent; et le poëte a l'esprit, pour ne pas embarquer ses lecteurs sur quatre chemins à la fois, de se débarrasser en quelques vers de deux de ses héros. Mille se dirige vers l'Italie, conquiert la Pouille et sera un jour duc de Salerne. Hernault devient comte de Beaulande [3].

[1] *Girars de Viane*, p. 6-8. — [2] *Ibid.*, p. 9. — [3] *Ibid.*, p. 10.

Deux romans spéciaux ont d'ailleurs été consacrés à ces deux fils du vieux Garin, deux romans que nous aurons lieu de résumer plus tard [1]. Mais aujourd'hui, nous ne sommes plus en présence que de Girard et de Renier : ils associent leurs destinées, ils traversent Vienne, sont hébergés à Cluny, passent par Beaune, Dijon, Châtillon, et arrivent à Paris. Où vont ils ainsi ? A la cour de l'empereur Charles. C'est là que l'on « conquiert honneur [2]. »

Charles était à Reims [3], où il se reposait de sa grande expédition d'Italie et des exploits d'Ogier contre Corsuble, Caraheu et Danemont.

Les deux fils de Garin vont à Reims, entrent au palais impérial « tot maugré le portier », et, sans y être priés, se mettent à table. Mais on ne leur servit qu'un petit pain «*entier*» et «*une fois à boire*». Vraiment, cette hospitalité n'avait rien de royal [4]. Sur ce, arrive le sénéchal que le poëte a fort bien représenté : il est vêtu de neuf, il est majestueux, gonflé d'orgueil comme les intendants de tous les pays et de tous les temps. Il jette un de ces beaux coups d'œil pleins de dédain sur Renier et Girard qui sont mesquinement vêtus; il les méprise du haut de son hermine et de son *bliaut entaillié*. Même il va jusqu'a frapper Renier de son « bâton de pommier ». Renier, qui n'est pas d'humeur pacifique, le couvre d'injures (et le poëte, hélas ! en possède un vocabulaire des plus riches); puis, d'un coup de poing, lui brise les mâchoires et l'étend à terre [5]. Ce bel exploit met en fuite tous les habitants et tous les hôtes du château : on va en tremblant prévenir

[1] Ces romans n'existent plus qu'en prose. L'auteur du présent livre en a découvert à la bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F. 226) une version où deux couplets en vers ont été conservés par un heureux et singulier hasard. Nous avons publié ces deux tirades dans notre premier volume (p. 508).

[2] *Girars de Viane*, éd. P. Tarbé, p. 11-12. — [3] *Ibid.*, p. 12-13. — [4] *Ibid.*, p. 13-14. — [5] *Ibid.*, p. 14-15.

l'empereur de l'arrivée de ces furieux qui ont tué son sénéchal. Quant à Renier, il a bientôt fait l'oraison funèbre de sa victime. « Bah! dit-il, le roi ne manque pas de garçons autour de lui. S'il en perd un, il en trouvera quatorze[1]. » Et il va donner de grands coups de pied dans la porte du roi. L'*huissier*, voyant la pauvre mise de ce brutal : « Comment! dit-il, c'est vous qui frappez de la sorte à l'huis de l'empereur, vous qui portez cotte grise, tandis que de grands barons vêtus de cendal restent en dehors ? — Que Dieu te maudisse, lui répond superbement Renier. « Li cuers n'est mie « ne ou vair ne ou gris ; — Ens est ou ventre là où « Deus l'a assis. — Tels est or riches qui de cuer est « faillis, — Et tels est povres qui est fiers et hardis[2]. » Il n'y a certainement pas beaucoup de plus beaux vers dans tout Corneille. Il est regrettable que le poëte les ait placés sur les lèvres d'une sorte de barbare digne des forêts de la Germanie. Furieux, fou de rage, Renier se jette de nouveau contre l'huis, le brise, tue le malheureux *portier*, l'écrase avec joie sous les débris de la porte, et, victorieux, les pieds dans le sang, se montre enfin aux regards du grand empereur[3]. Le poëte, auteur de *Girars de Viane*, est un de ceux qui sont coupables d'une vaste et honteuse conspiration contre la grandeur de Charlemagne ; il est un de ceux qui ont avili le fils de Pépin. Au lieu de s'indigner contre le jeune révolté, le monarque débonnaire juge à propos de lui offrir de l'argent. « Allez-vous-en, dit-il à ces importuns, et je vous couvrirai d'or. » Mais, à cette proposition, le sang de Renier bout dans ses veines ; *à poi d'ire ne fant*[4] : « Mon mulet, s'écrie t-il, ma selle, et partons.— Je n'ai « souci d'argent, je ne suis pas marchand. — Si j'avais

[1] *Girars de Viane*, p. 15-17. — [2] P. 17-18. — [3] P. 18. — [4] P. 16-20.

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

« de l'or plein ce palais immense,— Par la foi que je dois « au Père tout-puissant, — Je n'en garderais pas un be« sant ;—Je le donnerais tout aux *soudoiers*,aux sergents, « — Aux prouvaires, aux moines, aux autres pauvres.— « Jamais ma race n'a recherché l'argent. — Allons offrir « nos services à un autre seigneur [1]... » Eh bien ! dit Charlemagne, ému de cette noblesse et cédant aux prières de ses barons, « venez ici et devenez mes hommes. » C'est alors que les deux enfauts vont s'agenouiller devant le roi, et c'est alors aussi que Renier est fait chevalier selon le rite antique, sans cérémonie religieuse, « par la *colée* [2]. » Dans ce roman tout est essentiellement militaire.

Renier est *adoubé* chevalier.

Les deux frères, du reste, savent se rendre dignes de la faveur de Charles. Ils apparaissent ici dans les fonctions d'Hercule délivrant la terre des monstres qui l'infestent. Des larrons se tenaient alors entre Paris et Saint-Denis et tuaient sans pitié tous les voyageurs : Renier mit le pied sur cette nichée de brigands et l'écrasa [3]. Mais tant de services n'étaient point désintéressés. Les fils de Garin criaient bien haut qu'ils n'aimaient pas l'argent, mais, à coup sûr, ils aimaient les beaux fiefs et les riches domaines. « Vous nous la « donnez belle, dit un jour Renier à Charlemagne. « Quelle cité, quelle terre, quel fief nous avez-vous « donné ? Décidement, je retourne chez mon père [4]. » — « Laissez-les partir, » dit un de leurs ennemis, Doon-à-la-barbe. Renier entend ce traître, lui enfonce son poing dans la bouche (le roman dit *dans la goule*), lui casse cinq dents et le renverse à terre [5]. Puis il s'élance sur un autre de ses ennemis, nommé Renard, le saisit par la barbe, le traîne dans toute la salle avec

[1] *Girars de Viane*, p. 20. — [2] P. 20-21. — [3] P. 24-25 — [4] P. 25-28. — [5] P. 29-30.

une férocité railleuse que rien ne lasse, et le jette dans le feu [1]. Une telle barbarie ne se retrouve que dans les plus barbares de nos chansons de geste : on croit lire *les Lorrains.*

Charles lui donne le duché de Gennes.

L'empereur veut se débarrasser à tout prix d'un ami ou d'un serviteur si redoutable. Il donne à Renier le duché de Gennes. Renier part sur-le-champ et épouse la duchesse « sans nule arestison. » De ce mariage naquirent Olivier et la belle Aude [2].

Et c'est ici que nous prenons congé de ce farouche Renier, qui est un des types les plus rudes du Germain mal christianisé, j'allais presque dire du sauvage mal baptisé. Un dernier trait suffirait à le peindre. Lorsque Charles lui a fait le beau présent du Genevois, tous les chevaliers n'ont qu'une voix pour lui crier : « Rendez grâces a Charles. » Mais le frère de Girard s'y refuse d'abord, et, s'il le fait enfin, c'est de fort mauvaise grâce : « Itant vos voil proier — Que ne me faites de mon don folier : — Car par celui qui tot ot à jugier, — Tost i averiés honte [3]. » L'insolence après le bienfait est chose odieuse : c'est de l'ingratitude.

Peu de temps après, il donne à Girard le duché de Bourgogne.

Reste Girard, reste le héros de tout ce roman. Il ne se montre guère moins exigeant que son frère ; il veut un duché, lui aussi. Sur ces entrefaites, meurt le duc de Bourgogne, fort à point [4]. Sa veuve est très-aisément consolable : « A quoi sert le deuil ? dit-elle à « Charlemagne ; donnez-moi un autre mari. » Et elle ajoute très-philosophiquement : « C'est la coutume de- « puis Moïse que les uns meurent et les autres vivent. « Donnez-moi donc un mari qui soit bien puissant [5]. » Charles, tout d'abord, s'est montré ravi de la circonstance et a promis à Girard la Bourgogne avec la veuve

[1] *Girars de Viane*, p. 30. — [2] P. 30-33. — [3] P. 33. — [4] P. 34. — [5] P. 35.

du Bourguignon. Certes, ce n'est pas là de la politique très-profonde ; et donner un si gros fief à un si redoutable vassal, ce n'est pas œuvre digne d'un Philippe-Auguste. Mais le Charlemagne de notre chanson ne ressemble à Philippe-Auguste que par ses mauvais côtés. Au moment même où il vient de consoler la duchesse en lui promettant Girard, le roi de Saint-Denis jette un regard sur la dame. Il la trouve belle et avenante : « gente et acesmée ; » et, changeant de résolution avec une rapidité tout impériale : « C'est « moi qui vous épouserai, » dit-il [1]. La duchesse ne se montre pas suffisamment joyeuse de cet honneur; elle préfère à l'empereur le très-jeune Girard, qui est beau, courtois et plaisant ; elle ressemble à la plupart des femmes de nos romans qui sont avant tout séduites par la beauté corporelle et se jettent trop volontiers à la tête des jeunes gens. Elle fait à Girard des avances odieuses : « Prenez ma main, » lui dit-elle avec insistance. « Vraiment, c'est le monde retourné, répond le jeune homme. Ce sont les dames maintenant qui vont demander des maris. » Et il la repousse rudement. Elle rougit, dévore l'affront, et, de dépit, épouse l'empereur [2]. Ce dépit est assez bien peint par le vieux trouvère. La nouvelle reine feint d'être au comble de ses vœux : « J'aimerais mieux être « quinze jours reine de France que quatorze ans du« chesse. » On calme la colère de Girard en lui donnant le fief de Vienne [3], et le fils de Garin se montre doublement satisfait d'avoir la terre et de ne pas épouser la dame.

Ici se place une scène qui est la péripétie principale de toute l'action, et qui cependant est d'une étonnante bizarrerie. Elle atteste, d'ailleurs, la haute antiquité de notre légende épique.

[1] *Girars de Viane*, p. 35-36. — [2] P. 36-39. — [3] P. 39-44.

Haine de l'impératrice pour Girard. Cette haine est la cause de la grande lutte entre Charlemagne et le duc de Vienne.

Girard va rendre à l'empereur l'hommage qu'il lui doit pour le fief et la cité de Vienne. Or, c'est le soir : Charles est couché avec l'impératrice. Le frère de Renier s'agenouille pour embrasser la jambe du roi, l'instant est solennel... La reine se sent alors l'esprit traversé par une idée diabolique ; elle tend son pied nu à Girard, qui le baise, croyant baiser la jambe de son seigneur [1]. Plus tard, elle se vantera de cet exploit, elle se vantera de la honte qu'elle a fait subir à Girard. Et de là tant de guerres sanglantes entre Girard et Charles ; de là le siége de Vienne, qui doit durer sept ans ; de là le grand combat de Roland et d'Olivier.

Plusieurs années se passent [2].

... Un jour, à la cour du roi Charles, se présenta un jeune homme cherchant honneur et aventures : « Quel est ton nom ? — Je m'appelle Aimeri. Mon père « est Hernault de Beaulande, et je suis le neveu de « Girard de Vienne [3]. » Ce dernier mot fait monter la rougeur au front de l'impératrice, qui n'a pas oublié l'antique affront de Girard. Elle ne se peut contenir, et raconte à Aimeri toute l'histoire de sa petite vengeance contre le duc de Vienne, et de son pied nu qu'elle lui a fait baiser, et de cette honte qu'elle lui a fait subir [4]. Mais celui qui s'appellera un jour Aimeri de Narbonne, et qui n'est pas encore chevalier, ne peut supporter un tel langage. Par un mouvement digne de ses oncles Renier et Girard, il saisit un couteau et le lance à la tête de la reine. Il sort ensuite, il sort terrible de cette salle où il vient d'apprendre

[1] *Girars de Viane*, p. 41.

[2] P. 41-49. Le poëte raconte ici l'arrivée du jeune Aimeri chez son oncle Girard, et les épreuves que le dur baron fait subir au damoiseau. Ces épisodes entravent l'action.

[3] *Girars de Viane*, p. 49. — [4] P. 50-51.

le déshonneur de sa famille : « A Vienne, à Vienne, » dit-il [1]. Il a hâte de raconter à Girard lui-même la perfidie dont la reine s'est rendue coupable : « Elle « s'est vantée de vous avoir fait baiser son pied. » Il faut se rappeler les mœurs militaires de la féodalité pour bien saisir la portée d'un tel outrage. Girard bondit comme sous un coup de fouet : « La guerre s'écrie-t-il, la guerre avec Charles [2]. » Et le voilà qui entre en pleine révolte, sans hésiter un seul instant, et comme d'autres entreraient dans le devoir. Ainsi qu'un furieux, il se jette à droite, à gauche, demandant partout du secours contre le trop puissant empereur. Il s'agite avec une rage superbe de tigre irrité. Hernault de Beaulande, Renier de Gennes, arrivent à son aide. Hernault est accompagné d'Aimeri. Renier a derrière lui un fils et une fille également éclatants de beauté : c'est Olivier, c'est Aude [3]. D'un autre côté, Roland s'apprête à la guerre aux côtés de son oncle. Et voilà que, dans ce beau roman, nous voyons déjà réunis la plupart des héros de nos chansons de geste. Ce cortége manquait à la grandeur de Charlemagne.

Toutefois, avant d'engager cette guerre qui sera formidable, les fils de Garin veulent consulter leur vieux père. Il y a ici une scène profondément épique. On fait baigner le vieillard, on le saigne, on l'habille, on le couvre de vêtements somptueux. Ainsi attifé, il est encore très-beau. On l'installe sur son siége presque royal, un bâton de pommier à la main. Alors Girard prend la parole et, devant mille chevaliers, expose le sujet de sa colère. A mesure que Girard avance dans le récit de son affront, le vieux Garin s'émeut, il secoue sa tête blanche, il se lève enfin :

[1] *Girars de Viane*, p. 51-52. — [2] P. 53-54. — [3] P. 54-56.

« Mes fils, dit-il, Charlemagne n'a peut-être rien su de cet outrage de la reine. Il faut qu'il nous l'atteste par un serment solennel. Sinon, ajoute le duc de Montglane, faisons-lui une guerre *horrible et pesante*, et courons-lui sus [1]. Quant à moi, si j'avais toujours la paix, je serais malade. Mais quand j'entends hennir les chevaux et donner des coups de lance, je suis heureux, je vis. » J'ai dit que cette scène était belle, et, en effet, on ne saurait comparer le vieux Garin qu'au vieux don Diègue, père du Cid Campéador.

Commencements de la guerre.

En réalité, la grande guerre est inévitable. C'est en vain que Girard et ses frères vont demander raison à Charles de la conduite de la reine; une telle entrevue ne peut que précipiter les événements et enflammer les haines. C'est ce qui a lieu. Girard insulte la reine, insulte le roi. On s'échauffe, on s'injurie : un chevalier de l'empereur prend le vieux Garin par la barbe et lui en arrache plus de cent poils. Les fils du vieillard outragé se jettent sur l'insulteur et le tuent [2]. Une mêlée horrible ensanglante le degrés du trône impérial. Ce ne sont que têtes coupées et barons éventrés. Puis les fils de Garin se jettent sur leurs chevaux et donnent de l'éperon. Le grand empereur, tout haletant de rage, les poursuit de près [3]. Ils profitent d'une halte pour *adouber* le jeune Aimeri [4]. Cependant l'empereur les poursuit, les poursuit toujours... Ils s'enferment enfin dans le château de Girard, où la colère de Charles va s'obstiner à les atteindre. Le siége de Vienne est décidé [5]. Charles entoure la ville d'un cercle de fer.

Siége de Vienne par Charlemagne: Olivier et Roland y jouent le premier rôle.

Ici, le duc Girard de Vienne va perdre le premier rôle, il va s'effacer pour laisser place aux véritables

[1] *Girars de Viane*, p. 56-59. — [2] P. 59-63. — [3] P. 63-64. — [4] P. 65. — [5] P. 66-70.

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

héros de la seconde partie de ce roman, à Olivier et à Roland. Tous les yeux se portent sur ces deux jeunes gens éblouissants de jeunesse, de force et de beauté. Ils résument en eux les deux camps, les deux partis. Même âge, même courage, même charme. On oublie tout pour ne songer qu'à eux. Le cœur bat dès qu'ils paraissent en scène. Entre eux se tient, dans le charmant éclat d'une grâce pudique, une jeune fille qui est la sœur de l'un, qui sera bientôt la fiancée de l'autre. Aude est là, Aude qui est sans comparaison la plus ravissante création de nos vieux poëtes, Aude qui mourra foudroyée par la mort de Roland. Je ne sais, en vérité, si je me rends ici coupable d'un enthousiasme déplacé; mais je demanderai la permission d'admirer tout haut ce roman que j'analyse, de constater la variété des scènes qu'il nous présente, le cachet antique et la simplicité du récit..... Cela fait, reprenons notre narration.

Le siége est toujours devant Vienne.

Laissons de côté l'épisode de l'impératrice qui est enlevée par Aimeri et délivrée par Roland [1], et aussi l'épisode du faucon de Roland dont s'empare Olivier [2], et aussi l'épisode de la *quintaine* à laquelle se livre le neveu de Charles [3]. Ces vieux auteurs n'ont pas assez l'horreur de ces aventures secondaires où se noie l'action principale. Ils tiennent à être intarissables. Pour nous, arrivons sans plus de retard en présence du fait décisif. Toutes les dames de Vienne sont sorties de la ville pour assister aux joutes des chevaliers français; les imprudentes se sont aventurées un peu loin des remparts; Roland jette les yeux sur elles. Tout à coup, il s'arrête, il frémit, il rougit. Il vient d'apercevoir la belle Aude [4].

[1] *Girars de Viane*, p. 72-74. — [2] P. 74-81. — [3] P. 82-90. — [4] P. 90.

C'est bien elle, en effet, et le romancier s'attarde à décrire cette incomparable beauté. Sur son front est posé un *chapelet* de pierres précieuses ; elle a les cheveux blonds, la chair blanche comme fleur en été, le visage envermeillé par la pudeur. Le premier mouvement de Roland est brutal. Il la désire : il se jette sur elle, la saisit et veut l'emporter dans sa tente. Elle se débat, elle crie. Olivier, son frère, accourt à ses cris, et, dans sa rage fraternelle, porte à Roland un coup qui le terrasse. Le vautour alors laisse échapper la colombe, et la belle Aude est délivrée [1].

Nouveaux combats, nouvelles effusions de sang français et viennois [2]. Girard finit par demander la paix.

Grand combat entre Olivier et Roland.

Il est enfin décidé qu'un grand duel terminera la guerre. Roland et Olivier, représentants des deux armées, vont lutter l'un contre l'autre : c'est Olivier qui arrête fièrement les conditions du combat : « Sire Roland, dit-il, vous viendrez dans l'île qui est sous Vienne, un matin, au lever du soleil, et nous nous battrons seul à seul. *Si ait l'onor cui Dex l'a dessené* [3]. »

Ce combat, tous les lecteurs de notre roman en attendent impatiemment le récit animé. Mais le poëte sait qu'il possède l'attention de ses auditeurs, et il abuse de ses droits. Il nous fait assister à mille scènes

[1] *Girars de Viane*, p. 90-92.

[2] P. 92-105. Un chevalier de France, nommé Lambert, est fait prisonnier par Olivier avec lequel il a voulu imprudemment se mesurer. Girard le charge de faire à Charlemagne des propositions pacifiques. Du reste, Lambert a été fort courtoisement traité par ses ennemis, et la belle Aude, au départ, lui a donné un gonfanon orné de son portrait : « De la belle Aude la pucelle senée — I fut la forme richemant pointurée. » C'est Olivier qui est chargé d'accompagner Lambert au camp de Charles.

[3] *Girars de Viane*, p. 106-107.

inutiles. Olivier est attaqué dans le camp du roi par des traîtres qui ne respectent pas en lui la dignité d'ambassadeur; il se défend en lion, il se fraye un chemin sanglant, il échappe à ses lâches ennemis [1]. Et la bataille de recommencer, horrible [2]. Girard et Charles se rencontrent, se heurtent, s'abattent. Le duc de Vienne, qui ne reconnaît pas l'empereur, le renverse, puis est désolé de l'avoir renversé : « Si li embrace le pié et l'esperon, — Merci li crie por Dieu et por son non — Que li perdoigne icele mesprison. » Charles n'a pas le temps de pardonner [3]. Mais Roland prend celui de faire la cour à la belle Aude, qui regarde le combat du haut des vieilles murailles [4]. La scène est charmante, je le veux bien, mais enfin le lecteur tourne la page avec impatience et dit : « Je veux arriver au grand combat d'Olivier et de Roland. » Nous y voici enfin parvenus; les deux héros se revêtent de leurs armes, ils font des adieux fort touchants, l'un à Charlemagne et l'autre à sa sœur; ils se dirigent vers cette île qui doit être le théâtre de leur lutte, ils y abordent [5]. Les voilà en présence l'un de l'autre, les voilà qui éperonnent leurs chevaux, et le bruit que nous venons d'entendre, c'est le premier choc de leurs armures sous le premier coup qu'ils viennent de se porter [6]...

Le combat est terrible.

Le premier coup de Durandal coupe en deux le bon destrier d'Olivier, et voici que le frère d'Aude est forcé de lutter à pied contre Roland à cheval [7]. Sa sœur l'aperçoit, sa sœur qui se trouve exactement dans la même situation que la Camille des *Horaces*,

[1] *Girars de Viane*, p. 108-112. — [2] P. 112-115. — [3] P. 116. Le combat se poursuit, p. 116-120. — [4] P. 120-123. — [5] P. 124-133. C'est ici que se trouve le récit d'un songe de Charlemagne qui a pour objet le combat prochain et la future amitié de Roland et d'Olivier. — [6] P. 133-135. — [7] P. 136.

et qui craint presque aussi vivement de voir mourir ce Roland qu'elle aime ou cet Olivier qui est son frère. Elle se réfugie dans une chapelle, elle mouille le marbre de ses larmes : « Pitié, Seigneur, prenez pitié des deux barons « ou tote est m' amistié [1]. » Mais Olivier ne désespère pas de la victoire. Il tourne autour du cheval de Roland, il épie le moment de frapper son heureux adversaire. A son poing est sa bonne épée à la garde d'or. Il saisit enfin l'instant favorable, frappe le neveu de Charles et tue le cheval de son ennemi. Alors il pousse un cri de joie : « On lui eût donné Orléans et l'archevêché de Reims » qu'il n'eût pas ressenti un plaisir aussi vif [2]. Les deux champions, dont les chances sont désormais égales, se rapprochent l'un de l'autre, et c'est une grêle de coups d'épées qui produit un pétillement formidable d'étincelles. « Sauvez, sauvez mon fils, » crie du haut des remparts le père d'Olivier aux abois : « Sainte « Marie, s'écrie Charlemagne, préservez Roland. J'en « ferai un roi de France. » Le combat continue. On n'en a jamais vu, dit le poëte, on n'en verra jamais de plus terrible [3].

Ils s'éloignent l'un de l'autre pour se rapprocher aussitôt, plus furieux, plus forts. Leurs bonds sont formidables. Leurs deux écus sont fendus, leurs deux hauberts sont rompus. Ils sont couverts de sang, et l'on ne sait comment ils s'y prennent pour ne pas mourir. Et il faut que la belle Aude assiste à ce trop douloureux spectacle. Elle arrache ses beaux cheveux blonds, elle jette des cris perçants : « La France « est perdue, dit-elle, si *l'un des deux* succombe. » Les deux combattants d'ailleurs savent bien quel intérêt

[1] *Girars de Viane*, p. 137. — [2] P. 138. — [3] P. 138-139.

ils excitent. Entre deux coups d'épée, ils échangent quelques paroles véritablement admirables : « J'ai grand « regret, s'écrie Roland, de voir comme ces femmes « vous regrettent. — Quant à moi, répond Olivier, si « Dieu permet que je vive, je vous promets de parler « de vous à ma sœur Aude. Si elle ne vous épouse pas, « elle n'en épousera point d'autre, et se fera nonne [1]. » Certes, je ne prétends pas mettre ici la chanson de *Girars de Viane* sur le même pied que l'*Iliade* : et Dieu me garde de ces comparaisons ! Mais je ne saurais m'empêcher de remarquer que les héros d'Homère sont loin de parler avec cette hauteur de sentiments. Non, ce n'est pas ainsi, en vérité, que se traitent Achille et Hector. J'accorde fort volontiers qu'ils parlent une langue infiniment plus belle. Mais Homère, maître immortel, modèle inimitable en matière de style et de langage, n'a j'amais donné de telles proportions au cœur de l'homme.

Le combat continue.

Olivier, dans un nouvel assaut contre Roland, dans une attaque où il concentre toute sa rage et toute son énergie, brise, hélas ! le fer de son épée. Un misérable tronçon lui reste seul dans la main ; il est ou il sera vaincu. A cette vue, sa sœur se pâme : « Pourquoi, pourquoi faut-il que je voie combattre, là, sous mes yeux, mon ami qui m'aime tant et mon frère ! Ah ! quel que soit le vaincu, je deviendrai folle. Reine du ciel, séparez-les [2]. » Ne croyez-vous pas entendre la Camille, ou plutôt la Sabine du grand Corneille ?

Le combat recommence.

Olivier voit à terre son épée brisée et son cheval mort. Il pense perdre la raison, de douleur. Mais c'est

[1] *Girars de Viane*, p. 140. — [2] P. 141.

qu'il ne connaît pas encore les dimensions du cœur de Roland : « Penses-tu donc, lui dit le neveu de Charles, que je veuille me battre avec un homme désarmé ? Fais demander une autre épée à ton oncle Girard, et en même temps fais venir du vin, car j'ai grand soif [1]. » Girard s'empresse d'envoyer à son neveu une nouvelle épée; et c'est la célèbre Hauteclaire [2]. Olivier, ravi, s'approche alors de Roland, s'agenouille près de lui et lui présente une *nef* d'or pleine de vin. Roland s'était couché par terre, épuisé; il se soulève et « longuement boit por sa soif étancher [3]. » Représentez-vous l'un de ces deux champions doucement agenouillé près de l'autre, et le faisant boire comme une mère fait boire son enfant : et vous comprendrez peut-être le sens profond de ce mot magnifique : « Chevalerie. »

Le combat recommence [4].

Désormais les deux épées, comme les deux héros, sont de force à lutter ensemble. Qui triomphera de Roland ou d'Olivier, de Durandal ou de Hauteclaire? Nul ne peut le savoir. Aude, plus que tout autre, est dans une cruelle incertitude; elle prie. Un coup de Hauteclaire tranche le *nasal* de Roland ; mais soudain Durandal s'abat sur Olivier et le jette à genoux [5]. Girard de Viane et Charles de France sont en oraison [6]. Autour de l'île désormais fameuse où combattent lès deux géants, un immense silence se fait. On n'entend que le bruit du fer contre le fer. Tout à coup, ce bruit s'interrompt : « Sire Olivier, dit Roland, je me sens malade et voudrais me coucher un

[1] *Girars de Viane*, p. 142. — [2] P. 142-145. — [3] P. 145-146.

[4] p. 146. L'écuyer qui, de la part de Girard de Viane, vient apporter à Olivier l'épée Hauteclaire, veut traîtreusement profiter de l'instant où Roland vide la *nef* d'or pour se jeter sur lui et le tuer. Mais Olivier l'arrête et le jette à terre.

[5] *Girars de Viane*, p. 146-150. — [6] P. 151.

peu. J'ai grand besoin de dormir. — Dormez, dormez, dit Olivier en riant. Je vous éventerai pendant votre sommeil. — Olivier, répond Roland, je le disais pour vous éprouver : car je combattrais aisément quatre jours de suite. — Eh bien ! recommençons, dit Olivier. — Recommençons, dit Roland [1]. »

Le combat recommence.

Un ange sépare les deux combattants qui se jurent une amitié éternelle.

Ils luttent ; leur sueur les inonde, elle inonde la terre. Cependant la nuit tombe : ils luttent encore... Ils fondent l'un sur l'autre, ils s'entrelacent, ils se renversent... Tout à coup, ce petit coin de terre, tout à l'heure encore inconnu, devient le théâtre d'un grand miracle. Une nuée s'abat entre les deux combattants, que cette merveille épouvante ; car ces farouches héros ne sont que de petits enfants devant Dieu. Une voix se fait entendre, un ange apparaît au milieu de la lumière : « Dieu m'envoie vers vous, dit le messager céleste. Il veut que vous cessiez de combattre, il veut que vous réserviez votre courage pour l'employer contre les Sarrasins [2]. » Roland s'arrête, Olilier s'arrête. Ils laissent tomber leurs épées, ils vont s'asseoir tous deux sous le même arbre, et là se jurent une amitié éternelle. Tout à l'heure, c'était Hector luttant contre Achille ; maintenant c'est Oreste embrassant Pylade : « Avant quatre jours, dit Roland, je veux vous réconcilier avec le roi de France. — Je vous donne ma sœur, dit Olivier. » Et chacun d'eux répète à l'autre : « *Je vous aime plus que home qui soit né.* » Ils se désarment, ils ôtent leurs heaumes, ils « s'entre-baisent par bonne volonté [3]. » Et le vieux poëte ajoute : « Ainsi fut la paix faite [4]. »

[1] *Girars de Viane*, p. 151-153. — [2] P. 153-154. — [3] P. 155-156.

[4] Dans sa *Légende des siècles*, Victor Hugo s'est proposé de traduire notre vieux poëme, dont il avait sans doute quelque texte sous les yeux. *Le Mariage de Roland* contient des vers incomparables. Par malheur, le grand poëte n'avait

II PART. LIVR. I. CHAP. VI.

Paix conclue entre Girard et Charles ; fiançailles de Roland et de la belle Aude ; préparatifs d'une nouvelle guerre contre les Sarrasins.

Peu de temps après, la paix était faite entre Girard et Charlemagne. Mais, au milieu des joies de cette

pas étudié son sujet. Après avoir assez fidèlement raconté le commencement du duel entre Olivier et le neveu de Charles, il se met vers la fin à copier les Italiens et à transformer ses héros en matamores ridicules dont l'un déracine un chêne et l'autre un orme pour achever leur combat. Il fait, je ne sais trop pourquoi, de notre Olivier « le sieur de Vienne et le fils de Girard. » Même il a commis une méprise plus singulière. En parlant de la célèbre épée Hauteclaire, l'auteur de *Girard de Viane* avait écrit ces vers : « Closamont fut, qu'iert de grant renommée, — Li empereres de Rome la loée. » Closamont est ici un nom d'homme, et l'auteur de la *Légende des siècles*, le prenant pour un nom d'épée, a dit plus que naïvement : « L'épée est cette illustre et fière Closamont, — Que d'autres quelquefois appellent Hauteclaire. » Il nous faut constater encore que Victor Hugo a eu peur du dénoûment miraculeux de notre *Girars de Viane* et n'a pas admis l'intervention de l'ange entre Roland et Olivier. — Mais ce sont là petites erreurs, et nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques vers de cet admirable morceau. Nous nous contenterons de marquer en italiques les tons faux ou les notes fausses qui sont trop en désaccord avec notre antique Chanson :

Ils se battent, — combat terrible ! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts :
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône,
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune.
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'Archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.
Déjà bien avant l'aube ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que *la visière eût dérobé leurs fronts,*
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier c'étaient des enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, *sur ce fatal terrain,*
C'est le duel effrayant *de deux spectres d'airain,*
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers *pensifs* qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine
Et d'oser de bien loin les regarder à peine :
Car de ces deux enfants qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier, et l'autre a nom Roland...
Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil,
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient. — « *Camarade,*
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus et je voudrais un peu
De repos. — Je prétends avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre ;
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,
Je vous éventerai *de mon panache blanc.*
Couchez-vous, et dormez. — Vassal, ton âme est neuve,
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.

réconciliation qui avait été si difficile [1]; au moment même où l'on s'apprêtait à célébrer les noces de la belle Aude et de Roland [2], un cri terrible retentit sou-

Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore et quatre nuits. »
Le duel reprend. *La mort plane*, le sang ruisselle.
Durandal heurte et suit Closamont; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent; *le brouillard du fleuve monte et fume;*
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.
Le jour naît, le combat continue à grand bruit;
La pâle nuit revient, ils combattent; *l'aurore*
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore...
Tout à coup Olivier, *aigle aux yeux de colombe*
S'arrête et dit : « Roland, nous n'en finirons point...
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devenions frères ?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude *au bras blanc;*
Épouse-la. — Pardieu! *je veux bien, dit Roland.*
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

[1] *Girars de Viane*, p. 156-177. — Le poëte a encore ici multiplié les péripéties de son roman. L'Empereur, dans une partie de chasse, se laisse surprendre par ses ennemis et tombe entre leurs mains. Au lieu de l'insulter, Girard et ses frères, en bons vassaux, tombent aux pieds de Charles et lui demandent la paix. Malgré la beauté profonde de ce dernier trait, cet épisode est d'une lecture fatigante après le grand récit du combat d'Olivier et de Roland.

[2] LE PREMIER ENTRETIEN DE ROLAND ET DE LA BELLE AUDE. — Voyez-vous Aude, la belle, l'*eschevie*.... — Elle avait les yeux vairs, la face rosée. — Elle monte sur les murs de la forte cité. — Et quand elle voit l'assaut des Français et leur fier élan, — Elle se baisse, saisit une pierre, — En frappe un Gascon sur son heaume de Pavie, — Lui en froisse, lui en brise le *cercle:* — Peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. — Roland la voit, Roland au visage terrible, — Et le comte de s'écrier à haute voix : — « Par Dieu le fils de Marie, — « Si on prend cette ville, — Ce ne sera certes point de ce côté. — Pour moi, je ne « veux pas tenter l'assaut là où sont les dames. » — Puis il ne peut s'empêcher de parler à Aude : — « Noble pucelle, dit-il, qui êtes-vous? — Ne m'accusez « pas de quelque folie, si je vous fais cette demande : — Je vous la fais sans « pensée mauvaise. » — « Sire, je ne vous le cacherai pas, dit-elle. — Les gens « qui m'ont nourrie me donnent le nom d'Aude. — Je suis la fille de Renier « qui tient Gennes, — Nièce de Girard qui est si puissant seigneur. — Ma parenté « est de grande noblesse. — Je n'eus jamais de maître en toute ma vie — Et « n'en aurai jamais, — A moins que Girard ne le veuille et octroie, — Lui et « mon frère, Olivier le vaillant. » — Roland lui répond tout bas, de façon à ce qu'elle n'entende point : « Par Dieu, le fils de Marie, je suis tout dolent — De « ne pas vous avoir aujourd'hui en ma puissance. — Mais cela viendra, avec « l'aide de Dieu, — Par cette bataille que je dois avoir — Avec Olivier de « Gennes. »

La belle Aude, au cœur sensé, dit à Roland : — « Chevalier sire, je ne vous

dain : « Les Sarrasins ont envahi la France, les Sarrasins ont envahi la France ! » On quitte tout pour courir sus aux païens, et Roland se sépare de sa fiancée, qui ne sera jamais sa femme [1].

On aperçoit Roncevaux dans le lointain [2].

« ai pas caché — Ce que vous m'avez demandé et requis. — A votre tour, dites-« moi, s'il vous plaît, la vérité.— D'où êtes-vous? quelle est votre famille?— Ce « fort écu à bandes vous sied fort bien —Ainsi que cette épée ceinte à votre côté, « — Et ce beau destrier pommelé que vous montez, — Qui court aussi vite « qu'une flèche empennée. —Vous avez aujourd'hui fait bien du tort aux nôtres. « — Vous paraissez avoir plus de fierté que tous les autres. — Je ne sais « si je me trompe, mais je crois bien — Que votre amie doit avoir très-grande « beauté. — C'est vrai, dame, répond Roland.— Il n'y en a pas de si belle en « toute la chrétienté, » — Il n'y en a pas en vérité de si belle jusqu'à Rome, — « Ni ailleurs, que je sache. »

Quand Roland vit qu'elle parlait ainsi, — Il ne lui découvrit pas tout son cœur, — Mais toutefois lui répondit fort bien : —« Ma demoiselle, en vérité, — « Mes pairs et mes amis m'appellent Roland. » — Aude l'entend : cela lui plaît beaucoup : — « Êtes-vous ce Roland dont j'ai entendu dire — Qu'il « doit se mesurer avec mon frère? — Ah ! vous ne savez guère combien « Olivier est hardi. — Si vous avez bataille avez lui, — J'en suis bien do-« lente, je vous assure,— Parce que l'on vous tient pour mon ami, — Comme « je l'ai entendu dire à plusieurs... » — A ce mot, Roland s'est séparé — De la pucelle qu'il voyait encore sur les murs. — Il aperçoit alors Charlemagne qui se moque un peu de lui : — « Beau neveu, dit-il, quelle discussion avez-vous eue « — Avec cette pucelle à laquelle je vous ai vu parler? — Si vous avez à vous « plaindre d'elle,— Pardonnez-lui par amour, je vous prie. » — Roland l'entend : tout le sang lui frémit — Par honte de son oncle.... (*Girars de Viane*, p. 120-123 de l'édition P. Tarbé.)

[1] *Girars de Viane*, p. 177-184.

[2] L'avant-dernière tirade de *Girars de Viane* nous paraît appartenir à une version plus ancienne que le reste du poëme attribué à Bertrand de Bar-sur-Aube. Tandis en effet que les couplets féminins sont, dans le reste de la Chanson, assonancés par la dernière syllabe, le couplet dont nous parlons est assonancé par la dernière voyelle sonore, d'une façon toute primitive et analogue aux vers de notre *Chanson de Roland*. Il n'y a dans *Girars de Viane* que trente laisses féminines ; vingt-neuf sont rimées et font contraste avec la trentième dont voici quelques vers :

Li dus Rollans est entrés en la chambre,
Beisat Audain, sa belle amie gente,
Et en aprés, son anel li commande.
Ele li a baillie enseigne blanche
Dont il fist puis mainte reconnaissance,
Quant il alla dans la terre d'Espaigne
A grans chastels et à fors cités panre, etc.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE. — DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI.

Résumé succinct des six chansons de geste qui ont été analysées plus haut;

Il est temps de nous arrêter ici quelques instants et de jeter un regard d'ensemble sur tout le chemin que nous venons de franchir. Déjà six chansons de geste ont été racontées. Déjà nous avons lié connaissance avec les plus illustres héros de notre cycle, et la lumière se fait dans notre légende.... Charlemagne règne en paix. On a presque oublié les rudes épreuves de sa mère et les âpres douleurs de ses *enfances*. Il y a tant de splendeur autour de son trône qu'on a quelque peine à se figurer que c'est là le fils de cette Berte « qui fut au bois », qui fut injustement condamnée par Pépin, qui fut recueillie par Simon le voyer, et dont la beauté chaste éclaira si longtemps les ombres de la forêt du Mans [1]. Encore moins peut-on se persuader que c'est là cet orphelin dont le trône fut injustement usurpé par les deux serfs, fils bâtards de Pépin, et qui fut forcé d'aller cacher à Tolède, parmi les Sarrasins, l'éclat déjà trop vif de sa gloire adolescente. Quoi! c'est là ce Mainet dont la gloire a grandi au milieu des païens, c'est là le jeune amant de Galienne, c'est là le jeune vainqueur de Braimant [2]! Oui; et c'est là aussi le libérateur de Rome deux fois déjà menacée ou occupée par les mécréants; c'est là

de *Berte*,

du premier livre de *Charlemagne* de Girard d'Amiens,

[1] *Roman de Berte-aus-grans-piés.* — [2] *Charlemagne* de Girard d'Amiens. — Seconde branche du *Charlemagne* de Venise.

le grand roi devant qui trembla le jeune Danois, fils de Geoffroi; c'est là celui qui assista aux premiers triomphes d'Ogier [1]. Roland est son neveu, Roland qui naquit, misérable, au milieu d'une forêt, exposé dès sa naissance à la colère de l'empereur son oncle; Roland, cet Hercule chrétien, corps gigantesque, âme immense; qui sut réconcilier sa mère et son père avec Charles [2]; qu'on ne put retenir au château de Laon quand sonna le clairon de la grande guerre contre les Sarrasins; qui, avec des rugissements de jeune lion, brisa sa cage et rejoignit l'armée chrétienne; qui se jeta sur les païens, tua Yaumont et conquit Durandal [3]. Et Charlemagne, grâce à Durendal et à Roland, est venu à bout d'une révolte terrible de ses vassaux du Midi; Girard de Viane vient de tomber aux pieds du grand empereur. Mais les païens ont envahi la France, et déjà l'empereur de France marche à leur rencontre [4]...

des *Enfances Ogier*,

des *Enfances Roland*,

d'*Aspremont*,

de *Girars de Viane*.

Autour de lui apparaissent ces grandes figures d'Ogier, de Roland, d'Olivier, d'Aimeri, de Naimes, que nous ont fait connaître nos premières chansons. Ogier appartient à la geste de Doon, Aimeri à celle de Garin. Voilà tous nos grands cycles dignement représentés.

Et les six poëmes que nous venons d'énumérer nous ont offert une variété merveilleuse. Il en est deux qui appartiennent véritablement à la première époque de nos chansons de geste, qui sont profondément primitifs, féodaux, sanglants : c'est *Ogier* et *Girars de Viane*. Il en est d'autres qui appartiennent à une période plus civilisée, plus élégante, comme *Aspremont*.

[1] *Ogier le Danois*. — *Enfances Ogier*. — 4e Branche du *Charlemagne* de Venise. — [2] *Enfances Roland* (3e branche du *Charlemagne* de Venise). — [3] *La Chanson d'Aspremont*. — [4] *Girars de Viane*.

Il en est qui ont été déformés par des copistes italiens, comme les *Enfances-Roland*. Il en est enfin qui représentent les derniers temps et la décadence de notre poésie épique : tels sont la *Berte* d'Adenès et le *Charlemagne* de Girard d'Amiens.

Plan des chapitres qui vont suivre.

Ainsi, nous sommes maintenant instruits de toute la légende de Charles depuis sa naissance jusqu'à la prise de Vienne; nous savons l'origine et les premiers exploits de tous les grands hommes qui l'entourent; nous avons lu son histoire poétique en des épopées de valeurs et d'époques fort diverses. C'est peut-être le moment, avant d'aller plus loin, d'esquisser la figure du grand empereur et de ses pairs, d'après toutes nos chansons de geste. Ces esquisses nous reposeront de nos récits. Quand, dans un musée, on a considéré beaucoup de tableaux de batailles, on est quelquefois heureux de se délasser à regarder quelques portraits....

CHAPITRE VIII.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE D'APRÈS TOUTES LES CHANSONS DE GESTE.

Nous avons à peindre un portrait difficile; nous avons à rendre une physionomie auguste, mais singulièrement mobile et complexe. Et c'est la figure de Charlemagne, de celui-là même qui est le centre de toute notre épopée nationale, qui est la raison d'être, la cause de toutes nos chansons de geste, sans lequel enfin nous n'aurions jamais possédé cette poésie forte

et primitive, honneur de la France, gloire dont les autres nations sont jalouses.

Portrait physique du grand empereur. Sa haute taille, sa force prodigieuse.

Il faut commencer par peindre le corps des héros, avant de songer à leur âme. Les peuples jeunes, en effet, attachent à la force et aux proportions du corps une importance attestée par toutes les poésies sincèrement primitives. Et encore aujourd'hui le peuple aime d'un amour obstiné la vigueur matérielle, les muscles puissants, les gros membres, les poings rudes. Une haute taille lui semble presque une des conditions du génie. Pépin *le Nain* n'eût jamais pu atteindre à la popularité de son fils, par cela seul qu'il était nain. Mais la légende exagéra de bonne heure la taille de Charles, que d'ailleurs l'histoire atteste avoir été des plus étonnantes. Girard d'Amiens, ce méchant compilateur contemporain de Philippe le Bel, donne à Charlemagne sept pieds de haut; il ajoute que le fils de Pépin ployait sans difficulté trois fers à cheval réunis; que sur ses deux fortes mains il élevait aisément un chevalier tout armé [1]. Mais Girard ne fait ici que traduire la chronique de Turpin, et il la traduit en l'atténuant. Car le faux Turpin donne à son héros une hauteur de huit pieds, et ne craint pas d'affirmer « qu'il brisait sans effort quatre fers à cheval, » et non pas trois [2]. Girard vivait au commencement du

[1] Bibl. Imp. manuscrit fr. 778, f° 121.

... ·VII. piez avoit de lonc comme piez marchéanz
Et un chief tout roont à uns cheveus pendans,
Aussi comme brunez, ·I· poi recercelans,
Et uns yex bien fenduz et gros et moult bien rians.
Mes quant courociez iert, escharboucles luisans
N'iert tant, com il estoient rouges et flamboians...
Mes tant ot le cors fors et de membres poissans
Qu'ainssi com j'ai esté autre foiz recordans,
·III· granz fers de cheval sans moufles et sanz gans
Ploiast et redreçast, jà ni fust arestans,
Et levast sus ses paumes si haut comme il ert grans
·I· chevalier armé, jà ne fust si pesans, etc., etc.

[2] Chap. XX.

quatorzième siècle, il a eu peur de la légende. Quoi qu'il en soit, toutes nos chansons de geste sont d'accord sur la taille et la force véritablement formidables de l'oncle de Roland. Charles nous apparaît comme un géant de génie, et c'est pourquoi le peuple a tant aimé sa physionomie poétique. Rien n'est plus puissant, en effet, sur l'esprit du peuple qu'un Hercule mettant sa force au service de la vertu, et il est aisé de s'en convaincre en assistant à la représentation de quelque mélodrame de boulevard. Mettez en scène un géant vertueux, s'opposant au traître et faisant triompher l'innocence : il sera couvert des plus unanimes, des plus sincères applaudissements. Toutes les mythologies nous offrent quelque Hercule purgeant la terre de ses monstres et délivrant la justice à coups de poing. Charles est un de ces demidieux.

Charles, dans toutes nos chansons, apparaît sous les traits d'un vieillard.

Mais il a des traits distinctifs et qui le placent audessus de la plupart des géants légendaires. Tandis qu'Hercule dans la fable et Samson dans l'histoire nous apparaissent brillants de jeunesse, dans tout l'épanouissement de leur adolescence ou de leur virilité, Charles est resté dans la mémoire du peuple avec la physionomie d'un vieillard. On ne lui connaît de jeunesse que dans le récit de son exil en Espagne et de son charmant amour avec Galienne ; il semble qu'il ait eu vingt ans le jour de son premier mariage, et que le lendemain il ait eu cent ans. Dans tous nos romans, on ne voit guère le grand empereur dans la période intermédiaire entre son premier printemps et son hiver. Il a de la barbe blanche dès qu'il est sur le trône ; il n'a jamais eu ni trente ni quarante ans. Il a été centenaire le jour même où se termina son enfance. Dans la *Chanson de Roland*, il n'a pas moins de deux cents

années [1]. Dans *Huon de Bordeaux*, il est tout cassé, et le poëte affirme qu'il est chevalier depuis soixante ans : « Seriez-vous quarante ans malade, lui dit débonnairement le duc Naimes, vous serez toujours redouté [2]. » L'auteur de *Gaidon* lui donne un âge encore plus avancé que celui de la *Chanson de Roland* : « Il y a deux cents ans passés que je fus adoubé chevalier, s'écrie Charlemagne dans ce poëme de la seconde époque, et depuis lors je n'ai pas conquis moins de trente-deux royaumes [3]. » Vous pouvez penser si nos trouvères se sont donné des libertés sur la barbe blanche d'un héros de cet âge. La longue barbe de Charlemagne est célèbre dans la légende, et cette épithète homérique : « l'empereres à la barbe florie, » restera toujours attachée à son nom. « Par grant irur chevalchet li reis Charles ; — Desur sa brunie li gist sa blanche barbe [4] ; c'est par cette belle image que le désigne l'auteur de la *Chanson de Roland*, lorsqu'il nous le montre à la tête de la *grande armée*. Et c'est la première fois peut-être que tant de vieillesse se concilie si bien avec tant de courage. Sous ces cheveux blancs, l'âme est restée toute jeune. La tête est centenaire, le cœur a vingt ans.

Sa longue barbe blanche.

Mais qu'est ce que la barbe, alors même qu'elle est blanche, et l'âme se peint-elle dans ce poil grossier ? Non ; l'âme ne se peint que dans les yeux, et les yeux de Charlemagne, par bonheur, ont eu plus de célébrité que « ses grenons. » Il avait, dit le faux Turpin [5], « des yeux de lion qui étincelaient comme charbons

Ses yeux extraordinairement ardents.

[1] Men escient dous cenz anz ad passet. (*Roland*, v. 524.). — [2] *Huon de Bordeaux*, édition Guessard, p. 3. — [3] ·II· C. ans a acomplis et passez — Que je fui primes chevaliers adoubez, — Puis ai conquises. XXXII. roiautez, — Dont je sui sires partout et rois clanmez. » (*Gaidon*, éd. S. Luce, vers 10252-10255.) —[4] *Roland*, v. 1842,1843.— Blanche ad la barbe et tut flurit le chef (*Roland*, 117.) — [5] Chap. XX.

« ardents. » Et le prétendu historien, qui sans doute en ce moment prêtait l'oreille à la tradition populaire, ajoute que « ses sourcils mesuraient une demi-palme. » Ce sont véritablement là les sourcils de Jupiter, c'est ce formidable *froncement* décrit par Homère; c'est, pour en revenir à notre héros, la terrible *regardéure* dont parlent les *Reali*[1] et Philippe Mousket[2]. Le regard de Charlemagne! Tout le moyen âge a frémi à cette seule pensée, tout le moyen âge a eu peur; semblable à cet évêque dont parle le moine de Saint-Gall, sur lequel l'empereur jeta seulement un coup d'œil mécontent, et l'évêque fut étendu à terre comme frappé par la foudre[3] : Homère et Virgile ne donnent de ces regards-là qu'à Jupiter[4]!

Mais il est temps de laisser ces détails et d'examiner, en une belle synthèse, toute la physionomie de *notre* empereur. En d'autres termes, ne nous contentons plus du buste, et faisons une « statue en pied », ou plutôt laissons-la faire à l'auteur de la *Chanson de Roland*, qui a de rudes coups de ciseau : « Sous un pin, tout près d'un églantier, — Est un fauteuil, un trône d'or massif; — C'est là que s'asseoit le roi qui tient douce France. — Son corps est beau, sa contenance est fière. — SI QUELQU'UN LE DEMANDE, PAS N'EST BESOIN DE LE LUI MONTRER »[5]. Telle est la majesté pacifique du roi de France[6]; et seule, la vue de ce beau vi-

[1] Livre VI, 82.— [2] Vers 11696-98 cités par Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 348. — [3] I, ch. 19, cité par Gaston Paris, l. l. 346.

[4] V. encore, dans le *Voyage de Charlemagne*, les vers 131 et suivants, qui s'appliquent au grand Empereur lorsqu'à Jérusalem il est entré dans une église avec ses douze pairs : « Uns Judeus i entrat ki ben l'out esgardet. — Cum il vit Karlemaine, cumençat à trembler. — *Tant out fer le visage, ne l'osast esgarder.* — *A poi que il ne chet, fuant s'en est turnet...* »

[5] *Chanson de Roland*, 114-119. — [6] L'auteur de *Huon de Bordeaux* ajoute un trait aux précédents : « En piés se dresse l'enperere Karlon... *En se main tient d'olivier un baston* (vers 9499, 9501.)

sage suffit pour convertir les paiens. Il est une scène admirable au commencement de notre *Chanson d'Aspremont* : c'est celle où l'ambassadeur d'Agolant, le Sarrasin Balant, vient fièrement défier Charlemagne au nom de son maître. Après un torrent d'insolences, le messager païen consent à s'asseoir à la table du roi chrétien. Mais il ne peut manger, tant il est absorbé dans la contemplation de Charlemagne :

Balanz menjue et regarde souvent
Com Karlemaine a fier contenemant...
« La loi Mahom ne pris-je mais un gant.
« Cil qui le croit, je le tieng por noient... » —
A Damedeu son cors et s'arme rent [1].

Physionomie de Charles, le matin et le soir d'une grande bataille.

Et notez bien que nous avons affaire ici à Charlemagne dans son état anomal, à un Charlemagne vulgaire, presque trivial. Mais si Charlemagne à table convertit un infidèle, que dirons-nous de Charlemagne à cheval ? Voyez-le le matin d'une grande bataille. Il a une majesté supérieure peut-être à celle d'un de ses égaux au matin d'Austerlitz : « Après avoir prié, « Charles se relève et signe son front de la vertu « puissante de la croix. Puis il monte sur son coursier « rapide ; Naimes et Jocerant lui tiennent l'étrier. L'Em« pereur prend son écu et son épieu tranchant. Il a « le corps superbe, gaillard, bien séant. Son visage « est serein, est de belle contenance. Puis il che« vauche, avec quelle ardeur [2] ! » Que ne suis-je sculpteur pour faire vivre le marbre et le faire trembler devant moi ! Que ne donne-t-on ces quelques vers de notre *Roland* comme sujet de concours aux élèves de notre École des beaux-arts ! Et comme ils seraient richement inspirés ! Comme ils aimeraient à représenter

[1] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 6, vers 13-26. — [2] *Chanson de Roland*, éd. Müller, 3110—3117.

ce géant sublime, ce roi de France, cet empereur chrétien, au moment où il va se jeter sur les Sarrasins, au moment où il va venger Roland, venger la chrétienté, venger la France; les yeux ardents, les narines dilatées, le corps tremblant de colère ; sentant qu'il a Dieu pour soutien et les anges pour alliés; tranquille et fier, plus beau qu'Agamennon, aussi beau que saint Louis et que Godefroi de Bouillon ! — Et le soir d'une bataille le grand empereur ne revient pas moins beau, moins superbe à son camp : témoin ces deux admirables vers de l'*Entrée en Espagne* qui ne sont inférieurs à aucun de ceux de notre *Roland*, et que Victor Hugo voudrait avoir trouvés :

Carles au primer cef, cum hom entalentés,
Le branc tient en son poing roge et ensanglentés [1].

L'épée de Charlemagne, *Joyeuse*.

Or, ce *branc*, cette épée de l'empereur, c'est la célèbre *Joyeuse*, dont le seul reflet a causé tant de terreurs aux Sarrasins; c'est ce glaive qui lance de si terribles lueurs : « Si getait grand clarteit — Comme dui cierges i fuisent embraseit [2]. » « Unches ne fut sa per,— Ki cascun jur muet ·XXX· clartez [3]. » C'est ce fer presque surnaturel dans le pommeau duquel le vainqueur des païens avait voulu incruster la pointe même de la sainte lance portant encore les traces du sang de Jésus-Christ [4]. Idée sublime qui fait reculer les Sarrasins, moins devant le courage et le génie d'un grand chrétien que devant les instruments de la passion d'un Dieu [5]. Mais, pour completer ce portrait, il faudrait

[1] *Entrée en Espagne*, Ms. XXI de Venise, f° 180. — [2] *Enfances-Guillaume*, B. I., Ms. anc. n° 7535, f°82. — [3] *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 2502.

[4] Asez savum de la lance parler — Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffret — Carles en ad l'amure, mercit Deu, — En l'oret punt l'ad faite manuvrer... (*Chanson de Roland*, vers 2503-2506.)

[5] Sur l'épée, l'enseigne et le cheval de Charlemagne, cf. les excellents détails donnés par Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 372-374.

encore parler de l'*enseigne* de l'Empereur. Ce n'est pas sans une joie très-vive que les chrétiens de notre temps l'apprendront : cette enseigne n'était autre que la bannière de saint Pierre, ou des papes ; de là, son beau nom de *Romaine*[1]. Et c'était en même temps l'oriflamme, le drapeau national, qui s'appelait aussi *Montjoie* ou *Montjoie-la-Charlon*[2]. En sorte que, sous le règne de Charles, le drapeau de France et celui du Pape ne faisaient qu'un seul et même drapeau. Un Français, Roland, était le capitaine-général des troupes de l'Église romaine !

Son enseigne « Romaine, » ou « Montjoie. »

Et maintenant laissons le grand Empereur s'avancer contre les païens sur son cheval Tencendor[3]. Soixante mille cors résonnent derrière lui et menacent les Sarrasins. Un silence mortel se fait dans les rangs de ces mécréants : « C'est Charles, c'est Charles, » disent-ils à voix basse, blêmes de peur. Et ils sont vaincus par avance[4].....

Le palais de l'Empereur à Aix.

La guerre est finie ; Charles retourne en son palais d'Aix[5].

Le palais d'Aix-la-Chapelle[6] présente une physio-

[1] *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 3093.

[2] *Chanson de Roland*, vers 3095. — [3] *Ibid.*, vers 2993. En Tencendur, sun bon ceval puis muntet, — Il le cunquist es guez desuz Marsune ; — Si'n getat mort Malpalin de Nerbonne.

[4] Sunent li munt e respondent li val : — Paien l'entendent, nel tindrent mie en gab. — Dist l'un à l'altre : « Karlun avrum nus-jà.....— De cels de France les corns avuns oït, — Carles repairet, li reis poestéifs. (*Chanson de Roland*, vers 2112-2114 et 2132, 2133.)

[5] Ou de Laon, ou de Paris. Si vous partagez nos Romans en trois familles d'après leur ancienneté, vous constaterez aisément que les plus anciens font séjourner Charlemagne à Aix, les autres à Laon, les derniers à Paris. C'est que les uns ont été faits d'après les traditions du neuvième siècle, les autres d'après des légendes de la fin de l'époque carlovingienne, les derniers enfin d'après des chants postérieurs qui ne remontaient pas plus haut que les premiers Capétiens. (V. Gaston Paris, l. l., p. 368.)

[6] V. sur ce palais l'*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 368-371.

nomie toute particulière. C'est, à dire vrai, un assemblage de plusieurs palais plutôt qu'une seule habitation royale. Il y a là douze châteaux magnifiques, groupés autour d'un château plus magnifique encore. Au sommet de celui-ci, une aigle gigantesque étend ses ailes

La grande Aigle d'or.

d'or, ses ailes immenses [1]. En temps de guerre, on voit cette aigle lumineuse au-dessus de la tente impériale [2]. Elle indique partout la présence du grand Roi [3] : semblable à ce drapeau qui, de nos jours encore, signale le séjour du souverain à Fontainebleau ou aux Tuileries.... Mais tout est merveilleux à Aix. Cette *chapelle,* ou plutôt cette cathédrale, fut splendidement construite par l'Empereur, qui ne ménagea ni le marbre, ni l'argent, ni l'or; mais il paraît que les architectes de ce temps commettaient des erreurs naïves, comme ceux de nos jours. L'église, plus qu'à moitié achevée, se trouva trop petite, et il fallut que Dieu intervînt pour lui rendre ses proportions nécessaires [4]. Il en dilata les murailles, il l'élargit miraculeusement... Cette masse énorme d'acier qui se trouve

Le *perron* d'acier.

devant la porte du palais *principal*, c'est le fameux *perron* sur lequel les chevaliers essayent les épées. C'est sur ce formidable bloc que l'épée d'Ogier fut légère-

[1] *Karlamagnus-Saga*, I, 12-20, et *Richeri historia*, lib. III, § 71, cités l'un et l'autre par G. Paris, l. l., 369. — « Richer dit : *Ærea aquila.* »

[2] Iluec tendirent le tref impérial, — De sor la feste fu li pons à esmal — Et l'aigle d'or posée en son estal — Qui plus reluit que estoile jornal. (*Chanson d'Aspremont*, Ms. 2495, f° 111 v°.)

[3] C'est cette aigle qui est volée par Richard, frère de Renaud de Montauban : « L'aigle d'or en avale QUI VALOIT ·III· CITÉS (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 293, vers 12). C'est cette aigle que les fils Aimon placent au sommet de leur château : « Ci a mult vaillant aigle, ce dist Renaus li ber, — U metrons nos cest aigle qui ci est aportés? — Là mont, sur ce pomel, ce dist Maugis li ber. » (*Renaus de Montauban*, p. 310, vers 15-17.)

[4] *Karlamagnus-Saga*, I, 12, citée par G. Paris, l. l. — Sur la construction de la chapelle d'Aix, voyez le *Charlemagne* de Girard d'Amiens, B. I., Ms. 778, f° 105 r°.

ment ébréchée, et elle mérita par là son nom de *Courte* ou *Courtain* [1]. Quant à la résidence elle-même, elle avait jadis été celle de Granus, père de Néron, et Charles un jour, à la chasse, avait tout d'un coup retrouvé ce palais et ces bains. Mais une autre tradition prétendait que les sources d'eaux chaudes avaient miraculeusement jailli du sol [2], et que Dieu avait voulu faire ce présent à Charlemagne [3]. Avons-nous besoin de dire que nous préférons cette dernière légende, parce qu'elle nous semble beaucoup plus en rapport et avec le ton général de notre épopée et avec son caractère surnaturel?

Les eaux et les bains d'Aix.

Quoi qu'il en soit, entrons dans l'intérieur de ce palais que nous venons de décrire, et essayons d'y assister à la vie privée du grand Empereur. Racontons une « journée de Charlemagne. »

Une journée de Charlemagne en temps de paix.

Nous avons dit que son sommeil ne ressemblait pas à celui des autres hommes. Un Ange est presque toujours à son chevet [4], un Ange qui ne le quitte jamais. Combien je préfère ce beau gardien à cette autre garde très-compliquée que mentionne la *Chronique* du faux Turpin [5] : « Autour du lit de Charles, chaque nuit, cent vingt *forts orthodoxes* étaient toujours placés pour le garder; desquels quarante passaient la première veille de la nuit; à savoir : dix à la tête, dix aux pieds, dix au côté droit, dix au côté gauche; à la main droite l'épée nue, à la gauche un

Son somme, son lever.

[1] ENS EL PERRON A AIS TE FIS-JO ESSAIER... Iluec vos brisai-jo, le cuer en ai irié... Por ço avés nom Corte... (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 210, vers 8, 11-13.)

[2] Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist. (*Chanson de Roland*, vers 154.)

[3] Philippe Mousket (vers 2410 et suiv.). Mais il ne fait que reproduire en vers médiocres le faux diplôme présenté à Frédéric Barberousse par les chanoines d'Aix. (V. G. Paris, l. l., p. 369.)

[4] Li angles est tute noit à sun chef... *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 2528, etc. — [5] Chap. XX, (édit. Reiffemberg, p. 507).

flambeau ardent, etc. » Quoi qu'en dise M. Gaston Paris, je ne puis croire que cette invention fantasmagorique du faux Turpin soit « ÉVIDEMMENT empruntée à une Chanson de geste perdue [1]. » Nos Chansons étaient beaucoup plus simples.

Les Matines, la Messe, l'Offrande.

L'Empereur s'éveille, il est encore très-matin. Comme on peut le penser, les premières actions de ce roi très-pieux seront essentiellement religieuses. « Li empereres est par matin levet, — Messe e matines ad li reis escultet [2]. » A l'offertoire, Charles ne manque jamais de s'avancer au pied de l'autel et de faire à l'église une offrande digne de lui [3]. Les jours de fête cette offrande est d'une valeur bien plus considérable. Dès que la messe est finie, Charles va d'ordinaire en un grand verger [4] avec ses barons, et s'asseoit sous un pin : le Conseil va commencer [5]. Il ne faudrait pas confondre ce Conseil avec les grandes Cours plénières dont nous aurons lieu de reparler tout à l'heure, et qui se tenaient à Pâques et à la Pentecôte. C'est *tous les jours* que le roi consulte ses barons, et il y en a quelquefois jusqu'à mille [6] qui assistent à ces séances ordinaires, dans ce verger, près de ce pin, couchés sur l'herbe, ou debout. Ici se manifeste trop

[1] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 371.

[2] *Chanson de Roland*, vers 163-164. — V. aussi *Macaire*, éd. Guessard, vers 308-315 :

Li rois se leve quant le matin fo soné,	Li rois se lieve as matines soner,
A sa çapela elo s'en fo alé ;...	A sa chapele est maintenant alés ;...
Et quant matin en fo dito e çanté,	Et quant matines ot on dit et chanté,
Arer s'en torne como esteit usé.	Arier s'en torne com est acostumés.

[3] Nostre empereres s'est vestuz et chauciez ; — Messe et matines vait oïr au moustier ; — IL FIT S'OFFRANDE ; puis, s'en est repariez. (*Amis et Amile*, vers 233-235.)

[4] Li Empereres est en un grant verger (*Chanson de Roland*, vers 193).

[5] De suz un pin en est li reis alez. — Ses baruns mandet pur sun cunseill finer. (*Chanson de Roland*, vers 165-166.)

[6] Des Francs de France *en i ad plus de mil*. (*Chanson de Roland*, v. 177.)

évidemment le caractère germanique de nos Chansons de geste. Est-ce qu'elle ressemble à l'absolutisme des empereurs romains, ou à l'éparpillage politique des anciens Gaulois, cette belle royauté de nos vieux poëmes, cette royauté qui témoigne de tant de respect pour les hommes libres; qui les consulte avec une assiduité si admirable; qui plus d'une fois est forcée, pour admettre leur sentiment, d'abandonner le sien ? Est-ce que tout cela est celtique, est romain ? PAR CELS DE FRANCE VOELT IL DEL TUT ERRER [1]. C'est presque, à nos yeux, le plus beau vers de la *Chanson de Roland:* car il atteste l'existence réelle et la beauté profonde de ce gouvernement d'origine germaine qui avait été si énergiquement christianisé; il atteste que nos pères n'aimaient pas le césarisme et ne le pratiquaient pas; il atteste que notre royauté, comme nos épopées, est venue d'outre-Rhin.

La Cour plénière.

Et ces Cours plénières dont nous parlions ne sont autre chose que les anciens « Champs de mars » et « Champs de mai. » C'est là que Charlemagne se montre dans toute sa gloire, c'est là que les yeux de nos pères aimaient le mieux à contempler cette majesté rarement pacifique. « Un jour, à Pâques, fut le roi à Paris... — Le gentil roi qui fut si aimable — Tint cour plénière large et merveilleuse... — Ce jour-là, à sa table, il eut dix-sept rois, — Trente évêques, un patriarche — Et mille clercs vêtus de belles chapes. — Jugez par là du nombre des autres... — L'évêque de Naples chanta la messe — Au lieu du Pape, qui fut un peu malade.... — Notre empereur Charles sort de l'église; — Avec lui sort Naimes le barbu. — Charles lui met sa main sur l'épaule — Et Naimes tient le

[1] *Chanson de Roland*, vers 167.

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

roi par son manteau de soie... [1]. » Mais ces vers d'une de nos plus vieilles épopées ne donnent pas encore une idée suffisante de l'éclat et de la majesté de ces fêtes. Il faudrait pour les décrire emprunter cent traits épars à dix, à vingt Chansons de geste. Charles est, en effet, entouré d'une couronne de rois, de patriarches, d'évêques, de ducs et de comtes. Le Pape presque toujours est là, et ce n'est pas lui qui est le centre, le sommet de cette assemblée incomparable : c'est l'Empereur. Tous les yeux sont fixés, sont cloués sur Charles. Les rois assis au pied de son *faldesteuil*, se chargent de traduire la pensée universelle, et font monter jusqu'à son trône une sorte d'hosanna qui est sur les lèvres de tous.

> Sire, font-il, s'il vus plaist, or oiez :
> Sou ciel n'a terre, se vus la voloiez,
> Ne soit conquisse as fers de noz espiez [2].

Cependant l'Empereur, qui se sent devenir Dieu au milieu de toute cette gloire et de toutes les fumées de cet encens, élève alors la voix pour annoncer des largesses merveilleuses. « Que tous les pauvres « chevaliers s'approchent, » crie-t-il de sa grande voix. Ils s'approchent, nombreux, et on leur distribue tout aussitôt des palefrois, du vair et du gris, des éperviers, des faucons, surtout de l'or en bons deniers [3]. L'enthousiasme alors touche à son comble, et un cri d'adulation presque superstitieuse, un seul cri s'élève vers le grand roi : « Car après Deu a sor tos la va- « lor [4]. » Non, je le sens bien, je sens que je suis tout à fait impuissant à rendre ces grandes scènes ; je

[1] *Ogier le Danois*, vers 3482. — 3500. Cf. le beau début d'*Aspremont* qui offre peut-être le type le plus complet d'un récit de cour plénière. — [2] *Chanson d'Aspremont*, manuscrit 2495, f° 67, v°, — [3] *Ibid.*, f° 67 r°. — [4] *Ibid.*, f° 66 v°.

sens que je ne fais pas saisir ce vaste et imposant tableau; ce vieux roi en vêtements presque sacerdotaux assis sur un trône d'ivoire et d'or; ce grand regard, cette barbe blanche, cette terrible stature; ces quinze mille barons occupés à considérer un seul homme; cet *apostole* qui paraît avoir pour principale fonction sur la terre de faire l'ornement des fêtes de Charlemagne; ces rois qui semblent petits garçons, comparés à leur maître; ces trente ou cinquante évêques qui gravitent autour du Pape et autour de l'Empereur, comme autour de deux grands astres de grandeur inégale; cette joie, ou plutôt ce délire, ces menaces contre les Sarrasins, cette espérance de la conquête du monde entier : espérance qui paraît si raisonnable en présence de tant de gloire; cet ange invisible à côté de ce nouveau César; et, comme élément pittoresque, ces riches costumes, ce palais plein de merveilles, ces batailles de l'Ancien Testament représentées sur les murailles [1], ce luxe oriental, ce cadre admirable d'un admirable tableau..... Du moins nos pauvres descriptions donneront à nos lecteurs cette conviction que la cour de Charlemagne valait bien celles de Louis XIV et de Napoléon. Mais cette cour est légendaire.

Reprenons le récit de la journée de Charles.

Suivant que nous avons affaire à une Cour plénière ou à une séance ordinaire du Conseil, les choses se passent différemment dans nos vieux poëmes. Presque toujours, les solennités de Pâques et de la Pentecôte sont marquées par quelque déclaration de guerre solennelle et terrible. On voit tout à coup entrer dans le palais un messager des Sarrasins : il pénètre tout

[1] *Chronique du faux Turpin*, chap. XXI, et *Chronique* de Phil. Mouskel, vers 9894 et suiv., cités par G. Paris, l. l., p. 370.

poudreux jusqu'à l'Empereur avec une témérité qui ne se peut comparer qu'à l'insolence prodigieuse de ses discours : « Sois maudit de Mahom, dit-il à Charlemagne. Le roi mon maître te défie; il se prépare « à envahir tes terres, et, si tu ne te soumets, tu seras « pendu. » De là, une colère effroyable de l'Empereur, et une guerre dont le récit occupera les trois quarts du poëme et la moitié du dernier quart [1]. Mais, dans nos plus anciennes épopées, il est rare que de tels scandales se produisent. On y délibère en règle, on y est parlementaire, dans toute l'étendue et dans tous les sens de ce mot. Charles ne s'y livre pas à ces gros accès de colère qui le rendent si ridicule et si haïssable dans les plus récents de nos poëmes :

> Li empereres tent ses mains vers Deu,
> Baisset sun chef, si cumencet à penser...
> Li empereres en tint sun chef enclin,
> De sa parole ne fut mie hastifs:
> Sa custume est qu'il parolet à leisir.
> Quant se redrecet, mult par out fier lu vis [2].

Le Conseil.

Quant au Conseil, il est toujours moins solennel que la Cour plénière. Les ambassadeurs sarrasins n'y pénètrent pas, et les choses s'y passent en famille. La plus belle séance du Conseil dont le récit ait été conservé dans une Chanson de geste, c'est celle qui se trouve au début de la *Chanson de Roland*, alors que l'on confie à Ganelon « le gant et le baston [3], » alors qu'on le charge de cette périlleuse ambassade près du roi Marsile, alors que ce Judas se dispose à trahir la France et à livrer Roland. Mais nous aurons l'occasion de revenir longuement sur cette admirable scène [4].

[1] V. le défi de Balant dans *Aspremont*.

[2] *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 137-142.— [3] *Ibid.*, 168-341. — [4] Dans notre troisième partie, au chapitre intitulé : « *Le Conseil du Roi.* »

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

Le Repas.

C'est tantôt avant, tantôt après le Conseil que Charles reçoit à sa table tous les barons et les chevaliers présents. Il y a dans *Aspremont* une belle description d'un de ces repas qui sont infiniment moins charnels, moins grossiers que ceux d'Homère. C'est pendant ce festin que Balant se convertit intérieurement, à la seule vue de Charlemagne qui cependant est alors livré à une occupation des plus triviales. L'auteur de la *Chevalerie Ogier* se contente de quelques vers :

Tant ont alé qu'il vinrent à la sale :
La cors fu grans ens el palais de marbre
Mult ricement les fist servir rois Kalles.
Dis més pleniers i ot le jor à table.
Quant mangié ont, si font oster les napes [1].

Pour un poëte, ce récit est bien sec, et il nous importe fort peu de savoir le nombre de plats qu'on servait devant le grand Empereur. Il faut en revenir à la *Chanson d'Aspremont*.... Le repas est servi dans la grande salle du palais principal. Sur des tréteaux mobiles repose la table immense, couverte de nappes. Lorsque Charlemagne arrive, les vins déjà sont sur la table, et on les a *essayés*. Ce sont les damoiseaux qui servent les illustres convives ; les damoiseaux, c'est-à-dire les jeunes nobles qui ne sont pas encore chevaliers. Les jours de cour plénière, il y en a cent qui sont vêtus d'hermine et de vair, tous fils de comtes ou fils de princes. « L'*eve ont cornée, asis sunt au disner.* » Les barons, tout couverts de soie et d'or, prennent place sur des fauteuils ; derrière Charlemagne se tiennent debout trois princes pour le servir : « Li rois Burnos le jor servi do vin, — « De l'escuelle Drues li poitevin, — Rois Salemons tint le

[1] La *Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 3502-3506.

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

« jor le bacin [1]. » Sur la table ne brillent pas moins de sept cents coupes d'argent et d'or, et le poëte veut bien nous apprendre que « Charlemagne les conquit outre « Rhin quand il occit le païen Guiteclin [2]. » Avons-nous besoin d'ajouter que ce n'était pas toujours fête à la cour du grand Empereur? La Chronique de Turpin, plus voisine de l'histoire, dit de Charles qu'il mangeait peu de pain, mais le quart d'un mouton; qu'il buvait peu de vin et mêlé avec de l'eau [3]. Ce géant était sobre.

Les Divertissements.

Si le Conseil ou la Cour avaient eu lieu avant le repas, le reste de la journée n'était plus consacré qu'au plaisir... C'est alors que les chevaliers assis sur le satin blanc se mettent à jouer aux *tables* ou aux échecs, et que les bacheliers s'exercent à l'escrime. Cependant, sur son trône d'or massif, Charlemagne les considère du haut de sa terrible majesté. C'est du moins le tableau qui nous est fourni par la *Chanson de Roland :*

De dulce France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siedent cil cevalers,
As tables juent, pur els esbaneier,

[1] *Chanson d'Aspremont*, ms. 2495, f° 71, r°. On trouve plus de détails encore dans *Simon de Pouille :* « Viviens sert de l'eve d'Aigremont l'alosez — Et Ogier le Danois del gastel anpovrez — Et Rolans lor aporte gelines et pastez — Et danz Regnier de Gennes charz d'ors et de çanglez, — Et don Gautier de Termes oiseax bien atornez. — Ollivier sert de vin que ainz n'en fu blamez, — Trop lor done vin viez, clarez et ysopez. » (*Simon de Pouille*, Ms. 368 de la Bibl. imp., f° 141 r° A.)

[2] Li mengiers fu près et apareilliez, — Les napes mises, et li vins asseiez; — Desor la table ont les coutiaus couchiez. — Li damoisel qui bien sunt afaitié — Parmi la sale tels .C. en véissiez — Vestuz de vars et d'ermines dongiez, — Tuit fil à contes et à princes prisiez... — L'eve ont cornée, asis sunt au disner... — Un faudestuel li firent aporter... — Voit en la sale tant riche palazin, — Vestuz de paille et de gris et d'ermin, — Et tant bliaut, et tant paile à or fin ; — Tels .VII. C. coupes que d'argent que d'or fin — Qui furent traites do tressor Coustentin — Que Karlemaine conquist oltre le Rin — Quant il ocist le paieu Guiteclin... Les napes traient quand Karles ot mangié... (*Chanson d'Aspremont*, Ms. 2495, f° 67 v°-71 r°, *passim*.)

[3] Chap. XX (édit. de Reiffemberg, p. 507).

E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger.
Un faldestoed i out fait tut d'or mer :
Là siet li reis qui dulce France tient [1]...

La Chasse.

D'autres fois l'Empereur se jette avec ardeur dans le plaisir de la chasse [2], qui lui fut toujours singulièrement cher. Nos poëtes ont même tiré parti de cet amour excessif du prince germain pour précipiter Charles en de nouvelles aventures. Si, dans *Jehan de Lanson* et dans *Girars de Viane*, le roi de Saint-Denis tombe au pouvoir de ses ennemis, c'est qu'il s'est laissé trop passionnément entraîner à la poursuite des chevreuils et des cerfs [3]. En revanche, c'est dans une partie de chasse qu'il découvre un jour les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle [4]. Mais, véritablement, sa journée est finie. Laissons le revenir en paix à son palais ou dans sa tente ; laissons-le s'endormir sous la garde des anges, sous la protection spéciale de saint Gabriel...

Fin de la journée de l'Empereur.

Et voici que nous avons épuisé tout ce qui se rapporte à la physionomie extérieure de Charlemagne. Le plus difficile n'est pas fait, et c'est maintenant le portrait de son âme qu'il nous faut aborder. L'âme de Charlemagne ! Rude et délicate psychologie.

L'âme de Charlemagne.

Nous ne pensons pas nous tromper en indiquant la fierté comme la *dominante* de cette âme qui n'eut jamais rien de banal. La fierté, qu'on ne confondra jamais avec l'orgueil, est cette conviction modeste de l'homme

Sa fierté.

[1] *Chanson de Roland*, vers 109-116.

[2] Philippe Mousket, reproduisant la tradition épique, dit fort bien : « Deduis de bois et de riviere — Li plaisoit de moult grant maniere. » (V. 11679, 11680.)

[3] N'oublions pas que Charles pouvait se permettre des divertissements moins matériels. D'après nos poëtes eux-mêmes, il était savant, il savait lire : « Karles nostre emperere, s'a brisée la cire ; » — Quant il fut jovenciaus, si ot apris à lire... » (*Renaus de Montauban*, p. 162.)

[4] V. G. Paris, p. 367.

de génie qui se sent au service d'une grande cause, ou plutôt qui a la conscience d'être un instrument docile aux mains de Dieu. Un homme vraiment fier sait s'agenouiller devant Dieu, et cependant se tenir debout devant les hommes, surtout devant ses ennemis et devant ceux de sa cause. En ce sens, il est vrai que Charlemagne fut très-fier, tout comme Godefroi de Bouillon, tout comme saint Louis. Cette très-noble vertu éclatait sur son visage : le premier qui l'aperçut à Jérusalem le prit pour Dieu lui-même, et ses douze pairs pour les douze apôtres.

Par le mien escientre, ço est méismes Deus.
Il et li duze Apostle nus venent visiter [1].

Mais c'est dans le malheur surtout qu'il est beau d'être fier : Charlemagne a eu cette beauté morale. Plus d'une fois les douze pairs se révoltent contre lui ; il reste inébranlable. Dans les *Quatre fils Aimon*, nous assistons à plusieurs rébellions de ce genre. L'Empereur ne trouve personne, parmi ses compagnons, qui veuille se charger de pendre Richard. Les voilà qui tournent le dos au vieux roi, les voilà qui bravement l'accablent d'injures. Que fait Charlemagne ? Il se contente de leur raconter l'histoire de sa vie : *Jà fui-je fius Pepin*, etc. Et avec un à-propos fort périlleux, il leur rappelle l'histoire d'une première conspiration des douze pairs et de l'épouvantable châtiment qui l'a suivie. Or, il est là sans défense entre leurs mains, et sans eux il ne peut rien. Qu'importe ? il laisse uniquement parler et agir sa fierté [2]. Et dans le même poëme, lorsque les ignobles subterfuges de Maugis ont mis la

[1] *Voyage à Jérusalem*, vers 141, 142. — [2] *Renaus de Montauban*, p. 266, 267.

personne sacrée de l'illustre Empereur entre les mains de Renaud de Montauban et de ses frères; lorsque Charles voit qu'il va mourir, il a la gloire de ne se point déconcerter davantage. Il dédaigne superbement et ses adversaires et la mort; il se montre aussi exigeant dans cet état piteux que sur le trône; il prétend dicter les conditions de la paix, il est fier, il est superbe. Ce vaincu est invincible. S'il a jamais le malheur de glisser dans l'orgueil, ce n'est pas durant sa prospérité, c'est dans ses humiliations et dans ses défaites. Mais, en faveur d'un vaincu, on peut sans doute admettre des circonstances atténuantes [1].

Je ne puis passer sous silence un incomparable passage de nos poëmes qui a déjà été cité bien des fois, et qui a eu l'honnenr d'être imité par le plus grand poëte de notre temps [2]. Il est beaucoup de Français qui ne connaissent, hélas ! leurs épopées nationales que par ce vers des *Lorrains* : « Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays, » et par cet extrait d'*Aimeri de Narbonne*, que je dois citer ici une fois de plus. Donc, « l'empereur Charlemagne à la barbe florie » vient d'apercevoir une ville bellement assise dans un incomparable pays. Il la veut conquérir et fait un appel à ses barons. Ah ! sans doute, il n'aura qu'à parler : c'est à qui voudra faire cette noble conquête; le roi n'aura que l'embarras du choix. Personne, personne, personne ne répond à la voix de Charles. Ils sont si fatigués, ils n'ont pas vu depuis tant d'années leurs enfants et leurs femmes, ils jettent des yeux si ardents vers douce France ! Le grand Roi reste seul, complétement seul, et c'est dans cet isolement qu'il grandit de cent pieds. Il insulte tous ses barons, il in-

[1] V. encore *Gui de Bourgogne*, vers 58-70 et 51-52. — [2] Victor Hugo, LA LÉGENDE DES SIÈCLES, *Aymerillot*.

sulte toute son armée « Allez-vous-en, Bourguignons et Français, Angevins, Flamands et Avalois, Hennuyers, Poitevins et Mansois, Lorrains, Bretons, Hurepois, gens du Berry et de la Champagne, allez-vous-en ; moi je resterai ici, sous Narbonne. Et quand vous arriverez dans l'Orléanais, en douce France, vers le pays de Laon, si l'on vous demande : Où donc est le roi Charles? vous répondrez, seigneurs Français, vous répondrez, par Dieu, que vous l'avez laissé tout seul faire le siége de Narbonne [1]. » Certes, si le mot *fierté* n'avait pas alors existé dans la langue française, il eût fallu le créer après la lecture de ces admirables vers. Et si ce sentiment n'avait pas été connu dans le monde, Charlemagne était fait pour l'*inventer*. Mais l'Espagne et les Espagnols étaient là.

Son courage invincible.

Toutefois, pour avoir le droit d'être si fier, il faut avoir fourni ses preuves de vertu, de génie, de courage. *Notre* Empereur les avait fournies, et fort abondamment. Voyez-le dans *Roland* se mesurer avec Baligant : duel formidable, victoire difficile [2]. Dans *Gui de Bourgogne*, il est accusé de paresse et d'inertie par Ogier le Danois ; mais entendez sa réponse : « Il y a vingt-sept ans que nous vînmes en Espagne. Durant tout ce temps, je n'ai pas reposé quatre nuits sans ma cuirasse, sans ma *broigne treslie*. Mon bliaut est en pièces, ma broigne est rompue. Je suis plus velu qu'un chevreuil ou une biche. » Et il ajoute, après avoir jeté ce fier regard sur son pauvre accoutrement : « Depuis Huisant-sur-Mer jusqu'à Saint-Gilles, depuis les monts de Montjeu jusqu'en Galice et par deçà vers Rome, il n'est pas une cité, pas un château, pas un bourg, pas un *manantie* que je n'aie conquis par force et par vertu [3]. »

[1] *Aimeri de Narbonne*, ancien manuscrit 7535, f° 44 v°. — [2] *Chanson de Roland*, vers 3560-3624. — [3] *Gui de Bourgogne*, vers 58 — 68.

Et l'auteur d'*Anséïs de Carthage*, plus réaliste encore dans son portrait de Charles, dit que « de fer porter avoit la char pourrie [1].....» C'est lui, encore un coup, c'est ce Charlemagne, dont l'enfance a été si rudement éprouvée, dont le berceau a été tout entouré de traîtres, et qui n'a trouvé, lui, le futur boulevard de l'Église, d'asile assuré qu'à la cour d'un roi païen. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui trois fois au moins a traversé les Alpes pour se jeter sur les Sarrasins d'Italie; qui les a vaincus à Aspremont; qui les a rudement éloignés de Rome et de la papauté menacée; qui leur a enlevé le puissant rempart de leur Fierabras. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui s'est emparé tour à tour de Carcassonne, de Narbonne et d'Arles, et qui surtout, malgré ce terrible Waterloo, malgré cette étonnante défaite de Roncevaux, a mené à bonne fin l'expédition, la formidable expédition d'Espagne. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui, à une autre extrémité de son immense empire, a mis, non sans férocité, le poids de son pied sur la gorge des Saxons vaincus. C'est lui, c'est ce Charlemagne qui n'a pas fait avec moins de succès la police dans tout son royaume; c'est lui qui a dompté les résistances de tant de vassaux jaloux et presque indomptables; c'est lui, enfin, qui a porté jusqu'à Jérusalem, jusqu'à Constantinople, la gloire victorieuse de son nom, et dont on a pu dire : « Ains mieldres rois ne cauça d'esperons [2]. » Il a vingt fois le droit d'être fier; il a vingt fois le droit de s'écrier : « Tant que Dieu défendra mon corps et ma valeur, je n'aurai pas de seigneur icibas [3]. »

[1] *Anséïs de Carthage*, f° 1 du manuscrit de la Bibl. imp., f° 193. — [2] *Ogier*, vers 214.

[3] *Aspremont*, p. 5, vers 50, 51. Jocundus, dans sa *Translation des reliques*

Outre le Soldat, il faut considérer dans Charlemagne l'Homme, le Roi, le Saint.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des vertus guerrières, et ce ne sont pas les seules qui doivent inspirer de la fierté. Quelque estime que nous fassions de la condition militaire, nous ne saurions consentir à voir uniquement dans Charlemagne un soldat, et il nous faut encore étudier en lui l'homme, le roi, le saint : triple point de vue sans lequel on ne le connaitra jamais tout entier. Cependant nous devions commencer par peindre le conquérant ; car c'est par l'épée que Charlemagne a surtout été populaire, et c'est par l'épée surtout qu'il a changé la face du monde. Le glaive d'ailleurs est plus épique que l'olivier, et l'épopée n'a jamais déifié ni des administrateurs, ni des jurisconsultes, ni des savants. C'est sous son habit de guerre que le peuple s'est obstinément représenté le grand Empereur, qu'il se le représente encore : et ce n'est pas sous cette figure étriquée et mesquine qu'ont voulu lui donner les sculpteurs modernes, placide, rêveur, un rouleau de capitulaires sous le bras. Combien le peuple préfère le Karl dont parle le moine de Saint-Gall [1], « l'empereur de fer, armé d'un casque de fer, les bras protégés de gantelets de fer, couvrant d'une cuirasse de fer ses larges épaules et sa poitrine de fer, brandissant en haut de sa main gauche une lance de fer ! » De même, le peuple de nos jours se représente vivement Napoléon avec le petit chapeau et la redingote grise, et non pas Bonaparte prenant part aux travaux du Conseil d'État et collaborant au Code !

L'Homme.

Et néanmoins ce qui me plaît dans le Charlemagne

de saint Servais, résume admirablement tout ce que nous venons d'écrire : « Karolus mori pro patria, mori pro Ecclesia non timuit : ideo terram circuit universam, et quos Deo repugnare invenit, impugnabat, et quos Christo subdere non potuit verbo, subdidit ferro. » (Pertz, *Scriptores*, XII, 96.)

[1] Lib. II, ch. XVII ; Pertz, II, 759, 760.

de nos vieux poëmes, c'est qu'il est homme ; c'est que sous cet illustre haubert il y a un cœur facilement ému ; c'est que, sous ce heaume dont le seul aspect fait fuir les Sarrasins, il y a des yeux qui contiennent tout un trésor de larmes et qui les laissent aisément couler. Ne me parlez pas des héros tragiques qui se promènent sur la scène avec un pas uniformément cadencé et dont les cœurs ne doivent jamais battre, dont les yeux ne doivent jamais pleurer. Ce ne sont pas là des hommes, ce sont des automates construits par de petits Vaucansons littéraires. Notre Charlemagne ne craint pas de s'évanouir, lui ; il a toutes les faiblesses, il a toutes les défaillances de l'humanité ; il sanglote, il a le mérite (immense pour un *héros*) de sangloter et de tomber véritablement en pâmoison. Dans l'*Entrée en Espagne*, son neveu Roland est sur le point d'engager un rude combat avec le géant Ferragus. L'Empereur a des larmes plein les paupières :

Voyez-vous le courageux empereur ? Il prend Roland au frein de son beau destrier roux, il pleure de ses deux yeux, et dit : « Beau neveu, où iriez-vous ainsi ? Vous voulez donc « mourir de la main de ce Turc endiablé ?... Mais si je vous « perds, je vais rester tout seul, comme pauvre dame quand « a perdu l'époux. Retournons, frère, au glorieux royaume « de France : car ce pays commence à être triste. Doux « ami, je n'ai plus de fils après ma mort [1]. »

Ces paroles ont quelque chose de touchant, et *même* d'homérique : « Je vais rester tout seul, *comme pauvre dame quand a perdu l'époux*, » nous paraît un trait excellent. Et faut-il encore rappeler ici cette admirable oraison funèbre de Roland que nous

[1] *Entrée en Espagne*, manuscrits français de Venise, XXI, f° 31 r°.

avons précédemment traduite [1] : « Amis Rollans, proz-« doem, juvente bele [2] ? » Jamais douleur ne fut plus profonde, ni surtout plus naturelle. C'est ainsi que pleurent les vrais pères. Mais Charles ne peut cependant oublier qu'il est roi, et nous avons vu comment à ses larmes paternelles il mêle ici ses regrets politiques : « Il est mort, mon neveu, qui m'a fait tant « de conquêtes. Les Saxons maintenant vont se ré-« volter contre moi, et les Romains et les Hon-« grois, etc., etc. » C'est bien là l'homme, qui, même au milieu de ses plus rudes douleurs, prend encore le temps de songer à ses intérêts. Mais croyez-vous que je ne préfère pas ce Charlemagne humain à tous les Charlemagnes matamores qu'on a fabriqués depuis? D'autant plus que l'idée religieuse finira par l'emporter dans l'esprit, dans le cœur de l'oncle de Roland : « Ami Rollanz, Dieu metet t'anme en flors, en « paréis entre les glorius. » Et le bon empereur se pâme, et cent mille Français se pâment avec lui. Ici je me rappelle ces deux vers, qui sont célèbres : « Le masque tombe, l'homme reste, Et le héros s'évanouit. » L'homme reste, cela nous suffit; et que pouvons-nous demander de mieux?

Humain pour ses amis qui sont morts, Charles ne l'est pas moins pour ses ennemis qui sont vivants... L'enchanteur Basin a pénétré dans l'*hôtel* de Jehan de Lanson; il peut le tuer. Mais il demande tout d'abord la permission de Charles :

> Sire, ce dit Basins, volez que soit tuez?
> — Nenil, dist Karlemaines, por sainte charité [3].

Tant de générosité, tant de *bienfaisance* (je me sers

[1] Tome I, p. 79 et suiv. — [2] *Chanson de Roland*, vers 2916 et suiv. — [3] *Jehan de Lanson*, B. I., 2495, f° 63.

à dessein de ce mot, qui, contrairement à l'opinion reçue, était en usage dès le treizième siècle), tant d'autres vertus enfin sont malheureusement ternies par quelques vices. Le Charlemagne de nos premiers poëmes est déjà colère, et le sang lui monte aisément à la tête : dans *Ogier* il est déjà tout à fait odieux, et l'on se rappelle avec quelle injuste brutalité il ordonne la mort du fils de Geoffroi. Pourquoi suis-je forcé d'ajouter que la brutalité de la luxure s'unit à celle de la colère chez ce grand homme que l'histoire n'a peut-être suffisamment disculpé ni de l'un ni de l'autre de ces deux reproches? Que ne puis-je dire, avec Jacques d'Acqui, avec ce chroniqueur du treizième siècle : « De muliere aliqua Carolus non curavit, nisi de regina[1] ? » Je suis forcé de rappeler ici une légende ignoble et qui d'ailleurs n'a aucun fondement historique : c'est celle qui se rapporte à l'amour incestueux de Charlemagne pour sa sœur Gille. Notre *Chanson de Roland* n'a pas connu, n'a pas admis cette fable abjecte, et je m'en réjouis; elle n'a point fait de Roland le résultat de cette monstrueuse union. On ne s'intéresserait plus à Roncevaux si l'on savait Roland sorti de si bas [2].

Après l'homme, le roi. Le Roi.

Quand Bossuet écrivait dans son *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* son magnifique éloge de la couronne de France, il ne se doutait guère qu'il répétait presque dans les mêmes termes les vers de nos vieux poëtes : « La corone de France doit estre mise avant, — Que tout autre roi doivent estre à lui apandant [3]. » — « Quant Dex eslut nonante et dix royaumes,

[1] Cité par G. Paris, *Appendice*, p. 604. — [2] V. la note 3 de la page 59. — [3] Jean Bodel, *Chanson des Saisnes*, I.

— Tot le meillor torna en douce France [1]. » Et le poëte ajoute, tout aussitôt : « Li mieudres rois ot à nom Charlemaine. » C'est qu'en effet Charlemagne est le type du roi de France.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est surtout, qu'à meilleur titre il est le type de l'empereur d'Allemagne. Toute la tradition de nos romans, depuis le onzième siècle et antérieurement, toute cette légende, qui certes n'a rien d'apprêté et où la mauvaise foi n'a pu pénétrer, tout proteste contre cette idée. Dans la *Chanson de Roland*, Charles ne parle que de « France la douce ; » Aix est « en douce France. » Pris dans leur ensemble, ses soldats sont des Francs. Je ne parle pas des poëmes postérieurs où l'on voit ces épithètes homériques se coller pour toujours à son nom : « Le « roi de Saint-Denis, le roi de Montloon. » Je me contente d'observer que si l'on veut mettre dans les deux plateaux de la balance, d'un côté toutes les traditions populaires de l'Allemagne sur le grand Empereur, et, d'autre part, toutes les légendes poétiques de la France sur le grand roi, on se convaincra aisément que tout l'avantage est pour nous. Charles, lui seul, a produit de ce côté du Rhin toute notre épopée nationale, cent, deux cents chansons de geste ; Charles, en Allemagne, n'a donné lieu qu'à quelques belles légendes, courtes et presque toujours orales. Tirez la conclusion, et convenez que Charlemagne est plus Français qu'Allemand. Je ne dis pas qu'il soit uniquement Français, ce qui serait une injustice profonde, et je ferai volontiers comme Girard d'Amiens écrivant en tête de son prétendu poëme : « *Ci commence le livre du roi Char-« lemagne qui fut roi de France et empereur d'Allemai-*

[1] *Couronnement Looys*, vers 12 et 13.

« *gne*, » ou comme l'auteur du *Renaus de Montauban* disant : « L'emperere de Rome, li rois de Montloon [1]. »

La majesté est le premier caractère de ce roi plusieurs fois incomparable. C'est cette majesté qui le rend sacré aux yeux de ses ennemis eux-mêmes. Dans *Girars de Viane*, le vieil empereur est fait prisonnier par Girard, son ennemi intime. Que va faire le vainqueur ? Il se jette aux pieds de Charles et lui rend très-respectueusement la liberté. Même il va jusqu'à lui demander grâce pour les libertés qu'il a prises. Nous avons vu dans *Renaus de Montauban* d'autres exemples de cette grandeur, qui s'impose aux Sarrasins eux-mêmes et aux autres rois.

Cette majesté, d'ailleurs, n'était chez Charles que la conscience de tous ses devoirs accomplis. Or plusieurs couplets de nos Chansons de geste nous renseignent nettement sur ces devoirs de la royauté chrétienne ; mais il n'est peut-être pas de texte plus remarquable à cet égard que celui du *Couronnement Looys*. Le vieux Charlemagne y donne ses derniers conseils à son timide héritier : il ne veut pas que Louis touche à la couronne d'or s'il ne se sent point capable de remplir toutes les obligations d'un roi de France, d'un empereur de Rome : « Tort ne luxure ne pechié ne menez, — Ne traïson vers nului ne ferez ; — Ne orphelin son fié ne li todrez..... — Bien puez mener en l'ost mil et cent homes, — Passer par force les eves de Gironde, — Paienne gent craventer et cunfundre — Et la lor teire doiz à la nostre joindre [2]. » En résumé, éviter l'injustice, la paillardise, la félonie, l'abus de l'autorité, et guerroyer contre les Sarrasins, tels sont

[1] *Renaus de Montauban*, éd. Michelant, page 47, vers 28.
[2] *Couronnement Looys*, vers 65-67 et 73-76.

les principaux devoirs de l'Empereur [1]. Dans le début d'*Huon de Bordeaux* les mêmes idées sont exprimées en des termes moins pittoresques et moins saisissants : « Mon fils, ne te soucie pas des traîtres et des lâches, mais fais tes compagnons des plus braves ; car c'est des bons que tout bien peut venir. Aux clercs porte honneur et amour ; paye la sainte Église de retour ; enfin donne du tien aux pauvres de bon cœur [2]. » L'amour de l'Église et la charité sont ajoutés ici aux devoirs précédemment signalés. Un autre roman, où sont aussi racontés les derniers moments de Charlemagne, *Anséis de Carthage*, nous met à même d'achever cette nomenclature, en nous montrant dans Charles un ami de la paix, un roi passionné pour la concorde. Lorsqu'il laisse en Espagne le jeune roi Anséis, il lui recommande surtout la paix; il la recommande à tous ceux qui doivent un jour se partager le grand Empire :

Por Dieu vos prie, quand ma vie ert finée,
Qu'entre vous n'ait descorde ne mellée ;
Amez l'un l'autre com bone gent senée ;
Car par haïne est terre desertée [3].

Mais je ne suis pas encore satisfait de tout ce qui précède, et je ne trouve pas à ces théories un caractère assez élevé. Le *Couronnement Looys* va donner à cette royauté, que je ne trouve pas assez supérieure à la royauté antique, le caractère sacré, divin, qui lui manque encore. L'auteur de ce poëme va nettement affirmer que toute royauté descend de

[1] Nous reviendrons en détail sur cette question dans le chapitre de notre troisième partie, intitulé : *la Royauté, le Roi.*

[2] *Huon de Bordeaux*, vers 210-215. (V. le texte entier dans notre analyse de *Huon de Bordeaux.*)

[3] *Anséis de Carthage*, manuscrit 193, f° 72 v°.

Dieu, mais qu'elle n'est instituée que pour le bien du peuple : « Fils Louis, je ne veux pas te le celer, — QUAND « DIEU CRÉA LES ROIS DANS LE BUT DE GRANDIR LE PEU- « PLE, — Il ne le fit pas pour qu'ils se missent à pro- « noncer de faux jugements, — A faire luxure, à com- « mettre de plus en plus le mal. — Le devoir du roi « est d'abattre toute injustice à ses pieds [1]... »

C'est ainsi que parle Charlemagne mourant, dans un texte que je serai forcé de citer une seconde fois, mais qui, cité vingt fois, ne fatiguerait jamais le lecteur. Et voilà le caractère surnaturel de la Royauté lucidement affirmé ! Au reste, toute la physionomie de Charlemagne révèle au dehors ce caractère intime. Dans la *Chanson de Roland*, le grand empereur a une figure presque sacerdotale ; il a des gestes, des paroles et des allures d'évêque. Il donne sa bénédiction à son armée, comme un pape. « Si's benéist Carles de sa main destre [2]. » Ses ambassadeurs ne partent pas sans avoir reçu la même bénédiction : « Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! » — De sa main destre l'ad asols e seignet. — Puis, li livrat le bastun e le bref [3]. » On ne peut lire ces textes sans avoir presque envie de s'incliner soi-même sous cette grande main bénissante. Surtout on se rappelle le costume que portaient, au moyen âge, les empereurs d'Allemagne, et qui était si profondément clérical. Il faut quelque effort pour distinguer dans les miniatures ou dans les fresques le vicaire de Jésus-Christ des successeurs de Charlemagne [4]. Les théories que le grand empereur professe dans nos romans, il fut d'ailleurs le premier à les mettre sévèrement en pratique. Faut-il parler de

[1] *Le Couronnement Looys*, couplet 11e. — [2] *Chanson de Roland*, vers 3066. — [3] *Ibid.*, vers 339-341. — [4] V. le portrait de Frédéric II, dans le recueil des *Costumes* de Mercuri.

sa justice, et rappeler les deux beaux vers de la Chanson précédemment citée : « Por la justice la povre gent i vet,— Nus ne se claime qui très-bon droit n'en ait [1] ? » Faut-il, après un érudit contemporain, énumérer toutes les légendes allemandes qui nous représentent Charlemagne comme le plus sévère, le plus droit, le plus admirable de tous les justiciers, comme le Salomon de l'Occident barbare? Dois-je parler de cette célèbre cloche que Charles avait fait placer à la porte de son palais, de cette cloche que l'on sonnait quand on voulait faire appel à la justice du roi : et le grand Empereur obéissait humblement à cet appel [2]. Où est aujourd'hui la cloche de Charlemagne? Et enfin ne suis-je pas en quelque manière forcé d'ajouter ici, avec un des savants de notre temps qui ont le mieux étudié la figure de Charlemagne : « C'est à ces récits autant au moins qu'au souvenir de la rédaction des lois germaniques, qu'est due l'expression proverbiale en Allemagne de Karls' Recht, le Droit de Charles, pour désigner la bonne justice et aussi les anciens usages [3]. » Ce petit proverbe me plaît mieux que l'histoire de la cloche, et en dit plus long que toutes nos Chansons de geste.

La générosité de Charles ne jetait pas moins d'éclat que sa piété. Il suivait à la lettre les larges maximes du duc Naimes lui disant : « Tant on dorrez as grans et as menus — Que tuit s'en aillent de joie revestu. » Après chacune de ses Cours plénières, on pouvait

[1] *Couronnement Looys*, vers 32, 33.

[2] Chronique de Weihenstephan (ch. XVII, citée par G. Paris, p. 354). — L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* cite en outre un passage curieux du poëte Enenkel. Une couleuvre vient un jour sonner la *cloche de justice* et réclame l'empereur contre les envahissements d'un gros crapaud. C'est puéril, et j'ajoute que ce n'est pas d'origine française.

[3] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 354 (d'après Massmann, *Kaiserscronik*, III, 997).

dire : « Tiels i vint fix de povre vavassor, — Qui au partir resanblera contor. » Il s'abaissait jusque vers les pauvres, il les aimait, et l'on ne sait guère pourquoi la *Chronique de Turpin,* copiée par l'auteur *d'Anséis de Carthage* et conforme à un récit de saint Pierre Damien, lui fait donner par un roi sarrasin une leçon de charité que l'histoire, d'accord avec la plupart de nos vieux poëmes, atteste hautement n'avoir jamais été méritée [1].

Quant à la piété de Charlemagne, elle est en quelque sorte la splendeur de ses autres vertus. Dans toutes nos Chansons de geste, et surtout dans les plus anciennes, le grand Empereur, à tout instant, descend de cheval, se précipite à genoux, se couche à terre et adresse à Dieu les plus simples, les plus ardentes prières : « Vrai père, défends-moi en ce jour, toi qui préservas Jonas de la baleine ; toi qui épargnas le roi de Ninive ; toi qui délivras Daniel du merveilleux tourment dans la fosse aux lions ; toi qui sauvas les trois enfants de le fournaise ; que ton amour soit aujourd'hui avec moi. Par ta miséricorde, accorde-moi, s'il te plaît, de venger mon neveu Roland [2] ! » Comme on le voit, la prière n'est pas longue, mais elle est vive, candide, sincère. Et ne vaut-elle pas cent fois mieux que ces prières théologiques qui abondent dans les romans de la dernière époque, et notamment dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens ?

Dans la piété de Charlemagne je trouve une transi-

[1] Chronique de Turpin (chap. XIV; *Anséis de Carthage,* in fine ; saint Pierre Damien, *De elemosyna*). — Turpin raconte le fait en le rapportant à Agolant ; *Anséis de Carthage,* à Marsile ; saint Pierre Damien, au roi des Saxons. Dans les trois textes, un païen, prisonnier de l'Empereur, se scandalise de voir les pauvres assis par terre aux pieds de Charlemagne, qui trône sur un siége élevé. Le mécréant cite l'Évangile au roi chrétien, et le fait rougir de honte.

[2] *Chanson de Roland,* vers 3100-3105.

tion facile pour arriver à examiner le *saint* après avoir dépeint le roi.

Le *Saint*.

Charles vit à plein dans le surnaturel et dans le miracle ; il ne semble pas respirer le même air que le reste des hommes, il voit Dieu de plus près : « Dieu aima Charles d'un tel amour qu'il fit pour lui maint beau miracle en son vivant [1]. » C'est pour ce nouveau Josué que le soleil s'arrête. C'est pour lui que la grande ville de Luiserne est engloutie, soudain, au fond d'un abîme où les voyageurs épouvantés peuvent encore l'entrevoir. C'est pour lui que la grande tour de Carsaude se fend en deux et écrase les Sarrasins sous son poids formidable, comme ce palais que Samson fit tomber sur les Philistins, ces Sarrasins de l'Ancienne Loi [2]. Je sais bien que plus tard, à l'époque cyclique, des poëtes de vingtième ordre voulurent donner à Doon de Mayence et à Garin de Montglane une physionomie aussi miraculeuse. Suivant l'auteur de *Doon de Mayence*, les trois chefs de trois grandes gestes seraient nés le même jour, à la même heure, et, au moment de cette triple naissance, « tout le monde croula en long et en large, le soleil changea sa clarté, le ciel devint rouge comme du sang. Et trois grandes foudres tombèrent des nues ; la première à Paris, devant le palais de Pépin. Elle fit où elle tomba un trou énorme, et de ce trou jaillit un bel arbre, long et droit, fleuri et verdoyant. Cet arbre restera là tant que Charles sera vivant [3]. » Toutefois remarquez que cette triple merveille n'a rien de primitif. Si nous voulons connaître les vrais miracles de Charlemagne, il faut lire la *Chanson de Roland*. C'est là qu'on

Vie surnaturelle de Charles. Miracles dont il est l'objet. Son commerce avec le monde angélique.

[1] Et Charlemaigne d'Aiz que Dex parama tant — Qu'il fist maint bel miracle por lui en son vivant. (*Les Saisnes*, couplet I.) — ... Kalle que Dex parama tant — Qu'il fist miracles por lui en son vivant. (*Otinel*, vers 18, 19.)

[2] Ces deux miracles sont racontés dans *Gui de Bourgogne*, *in fine* et vers 694.

[3] *Doon de Mayence*, vers 5377 et suiv.

voit le grand Empereur vivre journellement dans la compagnie et dans la conversation des anges, surtout de saint Gabriel. « Ais li un angle ki od lui soelt parler [1]. » Lorsque, dans son formidable combat avec l'amiral Baligant, Charles est sur le point de succomber, lorsqu'il chancelle et va mourir, Dieu s'émeut et saint Gabriel tombe des cieux : « Grand roi, que fais-tu ? » lui dit-il. « Quant Carles oit la sainte voiz de l'angle, — Nen ad poür ne de murir dutance. — Repairet loi vigor et remembrance [2]. » Charles d'ailleurs ne fait guère que ressembler ici à sainte Françoise Romaine, qui avait obtenu la grâce de voir *visiblement* son ange gardien. Et, même durant la nuit, l'ange qui a annoncé au monde la grande joie de l'incarnation, saint Gabriel, se tient constamment à son chevet, dirige comme il veut les songes du grand roi [3], et le bénit tous les matins avec un geste magnifique [4]. C'est encore ce messager d'élite qui vient mettre fin à la *Chanson de Roland*, à la plus antique, à la plus belle de nos épopées françaises, en se montrant une dernière fois à Charlemagne, en lui disant : « Lève-toi, ne prends pas le temps de te reposer. *Par force iras en la terre de Bire, — Reis Vivien si succuras en Imphe* [5]. » Enfin il n'est pas de page de la *Chanson de Roland* où je n'aie la joie de trouver le mot *ange*, et j'ai dit ailleurs que le devoir des peintres, s'ils savaient leur métier, serait de toujours représenter Charlemagne avec un bel ange volant au-dessus de sa tête ou marchant à ses côtés. Ce frémissement d'ailes angéliques, je l'entends aussi dans *Gui de Bourgogne ;* un ange apparaît au grand Empereur pour lui ordonner d'aller en Galice : « Ne suis pas hons terrestre, ains sui esperités, » lui dit cet envoyé

[1] *Chanson de Roland*, vers 24 f°. — [2] *Ibid.*, vers 3607-3614. — [3] *Ibid.*, vers 2525-2531. — [4] *Ibid.*, vers 2847. — [5] *Ibid.*, 3995, 3996.

céleste [1]. Girard d'Amiens, reproduisant une légende beaucoup plus antique et plus vénérable, raconte que les Saxons voulurent un jour brûler une chapelle construite par saint Boniface, mais que tout à coup deux jeunes gens, « qui dras orent plus blans que n'est noif ne gelée, » se montrèrent en l'air et mirent en fuite les païens [2]. Dans l'*Entrée en Espagne* [3], c'est un saint qui remplit l'office habituel que la *Chanson de Roland* attribue à l'ange Gabriel : saint Jacques rappelle au roi de France le vœu qu'il avait fait jadis « d'ostoier sur la gent de Tutelle » et de rendre libre le chemin des pèlerins [4].

Il n'y a pas, du reste, que le monde surnaturel qui soit familier avec le fils de Pépin. Les animaux se placent en quelque manière sous ses ordres et remplissent près de lui une mission miraculeuse. Ce que Grégoire de Tours raconte de Clovis [5], cette histoire touchante de la biche blanche ou du cerf qui montre à l'armée française un gué commode et sûr pour traverser un fleuve difficile, nous la trouvons plusieurs fois racontée par les historiens poétiques de Charlemagne. On a déjà cité les deux textes de la *Karlamagnus-Saga* qui placent ce miracle en deux instants décisifs de la vie militaire de Charlemagne : le passage de la Gironde avant la grande guerre d'Espagne [6], le passage du Rhin avant une grande expédition contre Witikind [7]. Dans *Ogier le Danois* ce prodige a lieu dans les défilés de Montjeu, lorsque Charles se précipite à grands pas au secours de Rome et de la papauté aux abois :

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 4096.

[2] Manuscrit 778, f° 72 v°. Cette légende a un beau parfum chrétien, et j'ose à peine citer après elle l'intervention presque ridicule d'un ange dans le duel entre Charles et Doon de Mayence (*Doon de Mayence*), etc., etc.

[3] D'après la Chronique de Turpin. — [4] Manuscrit français de Venise, n° XXI, f° 1 v° et 2 r°. — [5] Lib. II, ch. II. — [6] I, 30. — [7] I, 45-47.

Dex ama Kalle et si l'avoit mult cher;
Si li envoie un message mult fier.
Parmi les loges vint uns cers eslaissiés,
Blans comme nois, quatre rains ot el cief...
Après le cers aquellent lor sentier [1]...

Et cette merveille n'est pas la seule. Les Franks sont-ils dévorés par la soif, une eau miraculeuse jaillit sous leurs pieds [2]. C'est ainsi que la nature se met tout entière au service du grand Empereur qui s'est mis tout entier au service de Dieu.....

Déjà nous le savons : son sommeil lui-même n'est pas un sommeil vulgaire; il est très-souvent traversé par des songes prophétiques qui sont autant de miracles nouveaux. Avant l'épouvantable catastrophe de Roncevaux, Charles rêve que Ganelon lui saisit sa lance et la brise en mille morceaux [3]; puis, qu'un ours le mord au bras droit et qu'un léopard lui fait assaut, mais qu'un limier le délivre de l'ours et commence à lutter avec le léopard [4]. Et plus tard, avant la grande bataille contre Baligant, Dieu lui envoie encore deux autres songes qui ressemblent un peu aux deux premiers, mais qui cette fois prophétisent la grande lutte contre les Sarrasins et le châtiment de Ganelon [5]. Ce sont bien là des rêves de soldat : combats d'ours, de lions et de chiens. C'est encore ainsi que le roi de France, dans *Ogier le Danois*, voit par avance le danger couru par son fils Charlot et la délivrance de cet étourdi par Ogier [6]. Quelle que soit la grossièreté primitive de ces songes, ils ont je ne sais quelle grandeur profondément épique, et certes ils ne diminuent pas l'auréole de

[1] La *Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 269-277.
[2] Soit pendant la guerre de Saxe, soit pendant le siége de Carcassonne (V. G. Paris, l. I., p. 361).
[3] *Chanson de Roland*, vers 716-724. — [4] *Ibid.*, 725-736. — [5] *Ibid.*, 2525-2566. — [6] *Ogier le Danois*, 1157-1171.

Charlemagne. Ils contribuent à mettre sa sainteté dans une lumière plus étrange, mais plus vive ; ils grandissent encore le grand Empereur.

Véritable caractère de la sainteté de Charles.

Nous avons dit précédemment que le Malheur et la Sainteté sont par excellence les deux éléments d'une épopée. Charlemagne ne serait pas aussi épique si son armée n'avait pas été vaincue à Roncevaux, si surtout il avait été moins saint. Ce n'est pas ici le lieu de discuter si cette sainteté brille d'un éclat aussi incontestable dans l'histoire que dans la légende ; ce n'est pas le lieu de traiter le célèbre et délicat problème de la canonisation du fils de Pépin. On a dit avec raison, on répète encore tous les jours, que Charlemagne n'a été canonisé que par un antipape, et que cette canonisation est sans valeur. Nous y consentons. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'avant d'être officiellement placé sur les autels par la main tout à fait indigne de Pascal III, le fils de Pépin avait été *canonisé* par la poésie populaire, par notre épopée nationale. Loin de nous la pensée de mettre cette canonisation poétique sur la même ligne que celle de l'Église. Toutefois l'Église elle-même a toujours fait grande estime du culte populaire, et on l'a vue quelquefois béatifier de pieux personnages morts depuis quatre ou cinq cents ans, mais qui depuis un temps immémorial étaient l'objet de la dévotion universelle. Si nous ne pouvons pas ployer le genou devant les images de Charles, si nous n'avons pas le droit de dire *saint* Charlemagne, nous devons à ce grand homme le genre de respect le plus voisin de la dévotion que nous devons aux saints. Nous ne saurions oublier qu'il a régné pour l'Église, qu'il a aimé la Vérité avec des ardeurs admirables, qu'il a tout fait pour la propager et pour la défendre. Peu de grands

hommes ont paru en des temps aussi défavorables au génie, et rien n'égale le prodigieux éparpillement de barbarie qui, à la mort de son père, était la plaie du monde occidental. De cet éparpillement fatal, il a fait un faisceau. Il a créé l'unité morale du monde actuel, il a créé la république chrétienne. Il a vu avec une rare précision de coup d'œil que les tribus germaines de son temps pouvaient se diviser en deux grandes familles : celles qui avaient achevé leurs invasions, celles qui n'avaient pas fait halte encore. Il s'appliqua à policer les premières, à faire faire halte aux secondes. Les peuples modernes doivent tout au puissant Empereur ; tout, jusqu'à leur existence. Sans lui, les Saxons eussent confisqué Paris, et les Sarrasins seraient à Toulouse. Un grand poëte a dit de Waterloo que c'était le gond du dix-neuvième siècle : le règne de Charlemagne est le gond de tout le moyen âge et de tous les temps modernes. Sans lui c'était la barbarie, la mort, le désespoir; avec lui, c'est la lumière. J'aime donc que, sans entourer sa noble tête du nimbe des saints, on le représente sur les fresques et sur les vitraux de nos églises entre saint Louis et Godefroy de Bouillon ; j'aime qu'on le peigne avec sa grande épée à la main, « montant la garde » devant le trône du Souverain Pontife, devant l'Église de Dieu, devant la Vérité sans armes. Et je voudrais qu'on écrivît au-dessous de ces images ce beau vers d'un de nos derniers poëtes : « Qui m'ont meffet non dorment; qe Karlon se reveille [1]. »

D'un second type de Charlemagne qui est l'œuvre des trouvères de la deuxième époque.

Eh bien ! cette incomparable figure de Charlemagne, ce grand homme, ce grand roi, ce grand *saint*, que Dante place dans son *Paradis* près de Ro-

[1] *Entrée en Espagne*, f° 10 r° du manuscrit français de Venise, n° XXI.

II PART. LIVR. I. CHAP. VIII.

land et de Guillaume d'Orange[1], et auquel les auteurs de nos premiers poëmes donnent une beauté morale si parfaite, avec une élévation plus voisine de la majesté du Jupiter antique que de la taille d'Agamemnon ou d'Achille lui-même ; ce familier des anges et des saints, cet ami de saint Gabriel et de saint Jacques, ce conquérant de trente-deux royaumes... savez-vous ce qu'en ont fait les auteurs de nos dernières Chansons de geste? Ils ont été jaloux de la grandeur de Charlemagne; ne pouvant plus, ne sachant plus tailler sa statue, ils ont fait sa caricature. Ils ont créé (je sens que je profane ce mot), ils ont *créé* un second type du grand Empereur dont il faut bien que nous parlions, dont nous sommes forcés de parler. Nous voulons bien admettre comme circonstances atténuantes en faveur de ces poëtes coupables qu'ils ont pu confondre les traditions relatives à Charlemagne et celles relatives à Charles le Chauve; qu'ils ont pu se tromper de légende et prendre le gros vaincu des Normands pour le grand vainqueur des Sarrasins. Mais Charles le Chauve lui-même n'est pas descendu si bas dans l'histoire que notre second Charlemagne dans la légende. Nous avons déjà signalé la fable assez ancienne qui fait de Charlemagne l'amant incestueux de sa sœur Gille : « Il engendra Roland en sa sœur germaine, » a dit un jour l'auteur de *Tristan de Nanteuil* accentuant soigneusement l'ignominie d'une tradition antérieure. Mais la *Karlamagnus-Saga*, du XIIIe siècle, racontait la chose en détail et ajoutait que Charles s'était empressé de marier sa sœur au *bon* duc de Bretagne Milon. Il faut avouer que ce Milon avait de la vertu, et qu'il en eut besoin lorsque Roland naquit sept mois après le mariage de Gille. Quant à l'Empereur, il est au-dessous

Nos premiers poëtes avaient fait l'apothéose de Charles; les derniers font sa caricature.

[1] Et de Renouart au Tinel, hélas! (Paradis, XVIII, 48.)

de Don Juan, dans cette circonstance que nos véritables Chansons de geste n'ont jamais reproduite. Mais vous allez voir, de plus en plus, se dessiner nettement la caricature de l'Empereur. On n'ose d'abord, on n'ose au douzième siècle, le signaler que comme un roi féodal qui a bien peur, bien peur de ses gros vassaux. Il est trop évident que par là les trouvères voulaient plaire aux barons à qui ils débitaient leurs vers. Plus ils rabaissaient la royauté, mieux ils étaient payés. Cette tendance se manifeste déjà dans *Ogier le Danois*. Naimes (oui, Naimes-Nestor lui-même), et tous les barons s'indignent contre Charlemagne et contre son fils Charlot : « C'est pour vous, lui disent-ils, que nous « avons laissé nos terres et nos fiefs, nos enfants et nos « *gentes moilliers* : et voici que vous nous faites insulter « par votre fils! Mais, par l'Apôtre qu'on invoque à Rome, « si nous ne pensions point par là être coupables envers « Dieu, nous retournerions en douce France avec un « très-grand nombre de barons chevaliers, et vous ver- « riez votre *ost* s'éclaircir... » Le roi les entend, plein de colère. Car il n'est pas à Reims ni à Orléans, et il redoute beaucoup Sarrasins et Païens [1]. » Charles, dans *Ogier*, est déjà fantasque, bourru, cruel; il prend déjà les allures d'une marionnette; il ressemble déjà à un soldat de plomb et ne se peut remuer que tout d'une pièce. Mais vous allez assister à une progression lamentable. Dans *Gui de Bourgogne*, Roland est rebelle à force d'insolences, et dit en parlant de son oncle : « Lais- « somes ce vieillart QUI TOUS EST ASSOTEZ [2]. » Et le fils de Naimes, Bertrand, va encore beaucoup plus loin : « Plût à Dieu que vous fussiez en France à Pa- « ris, et que les dames de tout le royaume y fussent « aussi, et que chacune tînt en sa main un bâton : elles

[1] *Ogier le Danois*, vers 1510-1526. — [2] *Gui de Bourgogne*, vers 1061.

« vous battraient si bien le dos et *le crepon* que, *pour* « *l'onor d'Avallon*, vous voudriez bien être ailleurs [1]. » Et le débonnaire monarque répond avec l'accent d'un vieillard de comédie [2]: « Par saint Denis! vous dites vrai, « barons. » Et il semble tendre le dos par avance. Est-ce là, grand Dieu, est-ce là « Carles li reis, nostre emperere magne; » est-ce là le vainqueur de Marsile et de Baligant? Mais, dans le même poëme que nous venons de citer, et qui n'est pas postérieur au douzième siècle, Ogier trouve encore le secret d'insulter l'Empereur plus cruellement: « On dit que Charlemagne conquiert tous les royaumes. Ce n'est pas vrai. C'est Roland qui les conquiert, Olivier, Naimes le barbu et moi Ogier. Quant à Charles, il mange [3]. » Dans *Asvremont*, le grand roi se relève un peu, bien que je n'aime point cette vilaine pensée de suicide dont il est entrepris et dont il a l'audace de parler à Dieu [4]. Mais, dans la *Chanson des Saisnes*, la caricature reprend ses droits. N'y voit-on pas le grand Empereur aller nu-pieds, en petit garçon, se jeter aux genoux des Hurepois pour les supplier de ne pas se révolter contre lui [5]? Vous me direz que les Hurepois représentent ici « l'idée nationale « française, en opposition avec les prétentions des Ca- « rolingiens germaniques [6]. » C'est fort bien, mais les Carolingiens ne pouvaient-ils point descendre un peu moins bas? Et, dans *Renaus de Montauban*, quelle bassesse encore! Charles feint de pardonner à Beuves d'Aigremont et à ses frères; puis, en vrai renard, en Tibère, il laisse assassiner le duc Beuves par des traî-

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 970-975.— [2] *Ibid.*, vers 978.— [3] *Ibid.*, vers 37-41.

[4] Garissiez-moi ceste riche conpaigne — Et s'ainsis est que en l'estor remaingne, — Je me ferrai de m'espée en l'entrainne (*Chanson d'Aspremont*, ms. 2495, f° 88 r.)

[5] La *Chanson des Saisnes*, couplets XLIII, XLIV. — [6] *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 328.

tres : « Moult très-bien l'otrion [1], » dit-il avec une cafarderie qui montre en lui le chat à côté du tigre. C'est dans ce même poëme que s'épanouit et s'étale un des vices les plus ridicules que les nouveaux trouvères prêtent si généreusement à l'Empereur : nous voulons parler de ce prodigieux entêtement, de cette monomanie, de cette idée fixe qui pendant près de vingt mille vers fait dire à Charlemagne : « Je veux pendre « Maugis, je veux la tête de Maugis [2]. » En même temps que son opiniâtreté, sa brutalité augmente; il se collette avec Richard *qui est son prisonnier;* il lui donne des coups de bâton, ils roulent tous deux à terre sous les yeux de tous les barons [3]. Dans *Gaidon*, même abaissement. Le roi de Montloon s'introduit dans Angers en costume de pèlerin, de *paumier;* mais on le reconnaît, on le malmène, et Bertrand lui tire les grenons [4] : voilà ce qu'est devenue la barbe grifaigne de Charlemagne! Dans l'*Entrée en Espagne*, il se sert aussi du bâton, il veut aussi faire pendre son prisonnier, Isoré [5]; c'est là qu'est racontée aussi la fameuse histoire du coup de gant dont il frappe le visage de Roland, qui a pris Nobles sans sa permission [6]. Puis, comme un enfant, il se repent de sa colère, fond en larmes, se laisse gronder par ses pairs, essuie ses larmes, et se réconcilie avec eux [7]. Mais il n'est peut-être jamais humilié plus profondément que dans les poëmes, relativement modernes, qui ont été consacrés aux chefs des deux autres gestes, à Doon de Mayence, à Garin de Montglane : il semble que les auteurs de ces rhapsodies aient voulu diminuer la taille de Charles pour faire paraître leurs héros plus grands. Dans *Garin de Montglane*, on va jusqu'à lui retirer l'amour

[1] *Renaus de Montauban*, p. 39, vers 33. — [2] V. notamment p. 337. — [3] P. 256. — [4] Vers 10, 671 et suiv. — [5] F° 105-125. — [6] F° 216 r°. — [7] F° 218-220.

de cette charmante Galienne, qu'on ne fait vivre plus longtemps que pour lui donner le loisir de tromper son mari. Cette adultère se passionne tout à coup pour le jeune Garin, qui lui laisse, nouveau Joseph, son manteau entre les mains : il ne manquait vraiment plus à l'oncle de Roland que d'être transformé en Sganarelle ou en George Dandin. Et savez-vous comment se venge le fils de Pépin? En jouant une partie d'échecs avec Garin : « Si tu gagnes, tu seras roi « de France, lui dit-il; si tu perds, tu seras mis à « mort. » Quant à Doon de Mayence, il prend avec Charles des libertés que ne prennent pas tous les autres : « Si tu ne me donnes point la cité de Vauclère et « la main de Flandrine, je m'en vais immédiatement te « couper la tête. » Voilà comment parle un vassal à ce terrible Charles de la *Chanson de Roland.* Le grand Empereur pouvait-il tomber plus bas? Oui, plus bas encore. Un poëme néerlandais du treizième siècle, dont l'origine première par malheur serait française, et dont la légende est reproduite par notre *Renaus de Montauban, Charles et Élegast,* nous montre le roi de France se faisant voleur de grand chemin. Et cela sur l'ordre de Dieu [1] !!! Après un pareil trait, il faut se taire, et surtout s'indigner [2].

Résumé et Conclusion

Toutefois, ne restons point sur l'impression, sur le goût de ce Charlemagne de la seconde époque, libertin, traître, bas, oblique, goinfre, berné, trompeur et trompé, imbécile et paralytique; composé

[1] V. sur ce poëme l'*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 127, 142, 149, et surtout 316.

[2] Nous parlerons ailleurs de *Gui de Nanteuil*, où Charlemagne est décidément dépouillé de toute grandeur, où il se laisse corrompre par quelques tonnes d'argent, où il fait une guerre honteuse à Gui de Nanteuil et à Ganor, où il est piteusement vaincu. — Quant à Girard d'Amiens, son œuvre singulière présente un mélange de traits anciens et de nouveautés qu'il est malaisé de bien définir.

de Néron et de Prusias, d'Agamemnon et de Macaire, de Vitellius et de Claude.... Non, non, reportons une dernière fois notre pensée sur le vrai Charlemagne, sur le Charlemagne de la *Chanson de Roland* et de nos plus anciens poëmes; sur celui dont nous avons entrepris témérairement le portrait impossible. Pour faire une telle statue, il eût fallu Michel-Ange, mais Michel-Ange plus chrétien. Tout au moins, qu'une radieuse image reste dans notre souvenir. Représentons-nous le grand Empereur dans tout l'éclat de sa puissance militaire, au moment où il s'élance sur les Sarrasins pour venger la mort de Roland. Il vient de prier, il se relève en faisant le signe de la croix, monte sur son cheval dont Naimes et Josserant lui tiennent les étriers. Son corps est beau, gaillard et bien séant, son visage clair et de bon *contenant;* il s'avance à cheval devant toute la Grande-Armée. A sa vue, toutes les trompettes, tous les cors retentissent, et le saluent[1]. « Barons français, dit il, vous êtes des braves; « vous avez déjà livré tant de batailles! Voici les « païens devant vous, ils sont félons et mauvais, et « leur religion ne vaut pas un denier. Je sais qu'ils sont « très-nombreux, mais qu'importe? En avant[2]! » Et tous les Francs s'élancent comme un homme. Le jour est beau, le soleil est brillant. Il éclaire la défaite des païens, et Roland est vengé. C'est sur un tel spectacle qu'il fera bon de rester, en nous écriant avec l'auteur de la *Chanson de Roland* : « Non, jusqu'au jugement dernier, il ne paraîtra rien de plus grand que Charlemagne. *N'ert mais tel home desque à Deu juise*[3]! »

[1] *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 3110-3120. — [2] *Ibid.*, vers 3335-3340. — [3] *Ibid.*, vers 1733.

CHAPITRE IX.

LES COMPAGNONS DE CHARLEMAGNE.

On trouve dans nos chansons de geste des types de héros analogues à tous ceux de l'*Iliade*.

L'immortel auteur de l'*Iliade*, dont personne jamais n'a pu songer à rabaisser le génie littéraire, a su, avec un art merveilleux, grouper autour de son Agamemnon vingt figures épiques qui représentent les principaux côtés de l'âme humaine. Rien n'est plus heureusement varié, plus délicatement nuancé. Autour d'Agamemnon, comme autour d'un astre médiocrement respecté, gravitent d'autres astres de lumière et de proportions diverses : Achille, Patrocle, Nestor, Calchas, les Ajax, Ulysse.... Agamemnon, c'est la royauté, qui, à cette époque, n'a rien de despotique, trop faible encore pour n'être pas un peu « parlementaire. » Achille, c'est le courage aveugle, exubérant, fantasque, sauvage. Patrocle, c'est l'amitié, qui est aveugle aussi, persévérante et douce. Nestor, c'est l'expérience, et Ulysse, c'est la ruse. Calchas est le représentant du ciel, et l'élément comique est fourni par Thersite. Voici encore Ajax, fils de Télamon; c'est un second Achille, plus sévère, moins capricieux, moins enfant que le premier. Ajax, fils d'Oïlée, c'est la furie qui, au besoin, s'armera contre les dieux eux-mêmes. Comme on le voit, ce sont là, pour la plupart, de rudes et austères visages. N'y aura-t-il donc pas quelque lumière plus douce, quelque rayon plus aimable; oui, et c'est la Beauté, c'est Briséis qui est chargée par le poëte de jeter sur tout ce drame une petite lueur charmante et trop tôt effacée.

Eh bien! chose curieuse, nous retrouvons dans nos Chansons de geste, nous retrouvons autour de notre Charlemagne, la même variété de figures épiques exprimant les mêmes nuances de l'âme humaine. Je ne compare pas, je ne veux pas comparer entre eux le style du vieil Homère et celui de nos poëtes nationaux. Je constate seulement une ressemblance frappante et bien faite pour étonner tous les regards. Cette similitude, d'ailleurs, dans la conception générale de ces différents types, ne prouve qu'une chose : l'admirable unité de l'âme humaine dans tous les pays et à travers tous les temps.

Comparaison entre Agamemnon et Charlemagne ;

Charlemagne est un Agamemnon chrétien, dont le souffle, je le veux bien, est autrement puissant et les dimensions autrement colossales; mais qui, enfin, comme Agamemnon, représente l'idée de la royauté, d'une royauté modérée et qui n'a pas l'attribut dangereux de la toute-puissance. Roland ressemble bien plus intimement encore à Achille; comme Achille il est emporté, il est boudeur comme Achille; il fait son métier de se retirer sous sa tente pour en sortir bientôt, réconcilié et à demi honteux. Quoi qu'il en soit, c'est le Courage, qui a pour caractère de ne point raisonner toujours et de se précipiter un peu brutalement sur l'obstacle. Olivier est un Patrocle d'un ordre supérieur, aimant Roland comme un frère, et cachant en quelque manière sa propre gloire pour laisser plus de rayonnement à celle de son ami. Se peut-il trouver une analogie plus parfaite qu'entre Nestor et Naimes, ces deux conseillers à cheveux blancs, ces deux beaux vieillards chez qui la modération s'élève jusqu'au génie? Si Olivier exprime la fidélité, si Naimes est le type de l'expérience, Turpin nous apparaît comme l'équivalent de Calchas; moins prophète

entre Roland et Achille,

entre Olivier et Patrocle,

entre Nestor et Naimes,

entre Turpin et Calchas,

et plus soldat, ayant une lance au lieu de trépied. Basin est un second Ulysse. Estous, plus honorable mille fois que Thersite, est destiné comme lui à faire rire le lecteur. Au fils de Télamon, il faut opposer Ogier : il n'y a pas plus de différence entre le Danois et Roland qu'entre Ajax et Achille. Quant à ce second Ajax, fils d'Oïlée, qui fait si épouvantablement violence à la prophétesse Cassandre dans le temple même de Pallas où elle s'était réfugiée, ne rappelle-t-il notre farouche Girard du Fraite, qui foule aux pieds le crucifix et qui, bravant le grand Empereur sur la terre, brave encore le grand Dieu dans le ciel? Enfin, ce « petit rayon charmant, » dont nous parlions tout à l'heure, ne luira-t-il pas aussi sur tous nos héros vêtus de fer? Nos vieux poëmes ne seront-ils pas éclairés par la Beauté? Voici la fiancée de Roland, voici « belle Aude, » qui a plus de charme que Briséis, ayant plus de liberté dans sa vie et plus de grandeur dans son âme.....

entre Ajax, fils de Télamon, et Ogier,

entre Ajax, fils d'Oïlée et Girard, du Fraite, etc., etc.

Il nous a paru utile d'établir tout d'abord cette comparaison, ce parallèle entre nos vieux poëmes et l'*Iliade*. C'est l'instant peut-être de peindre les portraits trop rapidement ébauchés de tous ceux qui, dans nos Chansons de geste, font cortége à notre Agamemnon, à Charlemagne. Commençons par notre Achille, commençons par Roland.

I.

Portrait de Roland d'après toutes les Chansons de geste.

Roland [1], comme son oncle, est de stature formida-

[1] Voici le tableau succinct des Chansons de geste où Roland joue un rôle, et des faits les plus importants qui nous sont fournis par ces Chansons : « Naissance de Roland ; ses premières années. (*Enfances Roland*, 3e branche du *Charlemagne* de Venise. — *Charlemagne* de Girard d'Amiens, Ms. 778, F° 110-112.) — Débuts de Roland dans la guerre contre Agolant et Eaumont ; conquête de

ble. La force de ses poings est célèbre ; son corps est d'acier. Nous avons dit plus haut que Charles, dès son avénement, nous apparaît sous les traits d'un centenaire : Roland, au contraire, a toujours vingt ans. Charlemagne, c'est Roland devenu vieux ; Roland, c'est Charlemagne demeuré jeune. Cette jeunesse est en possession d'une incomparable énergie. On est véritablement au pays des chimères quand on lit la *Chanson de Roncevaux* : le neveu de Charles se bat je ne sais combien d'heures de suite, il a je ne sais combien d'*épieux* sarrasins dans le corps, il en est tout traversé ; sa cervelle lui sort par les oreilles... Qu'importe? il se bat toujours, il se bat en furieux jusqu'à ce que la mort enfin lui descende de la tête sur le cœur. C'est ainsi, c'est sur la plus haute cime des Pyrénées, les yeux tournés en conquérants du côté de l'Espagne, que je voudrais le voir représenté par nos peintres ; c'est ainsi que je voudrais voir sa statue colossale s'élever au sommet de quelqu'une de

Sa physionomie extérieure, sa beauté, sa force.

Veillantif et de Durandal. (*Chanson d'Aspremont.*) — Ses débuts dans la guerre contre les Saisnes, d'après une autre tradition. (*Renaus de Montauban.*) — Son combat avec Olivier sous les murs de Viane ; ses fiançailles avec Aude. (*Girars de Viane.*) — Sa lutte avec Renaud de Montauban. (*Renaus de Montauban.*) — Mort de son père. (*Acquin.*) — Expédition contre Jean de Lanson; Roland contrefait le mort et pénètre ainsi dans le château de Lanson. (*Jehan de Lanson.*) — Il fait partie du voyage à Jérusalem et à Constantinople. (*Voyage à Jérusalem.*) — Sa lutte contre Otinel. Miracle de la colombe qui sépare les deux combattants. (*Otinel.*) — Il entre en Espagne avec Charles, se bat contre Ferragus qu'il tue, abandonne l'armée de son oncle en un moment critique, va s'emparer de Nobles, reçoit un affront de Charles que son départ a rendu furieux, quitte le camp français, va en Orient, y organise à la française le royaume de Perse et enfin revient en Espagne, où un ermite lui annonce sa mort prochaine. Sa réconciliation avec l'Empereur. (*Entrée en Espagne.*) — Il accorde entre eux les Lombards et les Thiois. (*Prise de Pampelune.*) — Il est d'avis qu'on poursuive énergiquement la guerre contre Marsile, fait confier à son beau-père l'ambassade près du roi païen, est livré par Ganelon. Placé à la tête de l'arrière-garde, il se voit soudain attaqué par cent mille païens, refuse d'appeler l'Empereur à son secours, sonne trop tard de son olifant, voit les pairs et les meilleurs chevaliers de France écrasés par les païens, et meurt lui-même après cent exploits incomparables. » (*Chanson de Roland.*)

nos montagnes célèbres. Il mérite bien cette gloire autant que Vercingétorix. Mais ne restons pas sur cette image lugubre.... Aux bons jours de sa vie, le fiancé de la belle Aude est éclatant de jeunesse et de fierté. Les Italiens nous l'ont gâté en le chargeant de trop de panaches; ils l'ont par trop *agrémenté*. Il est, dans nos romans, infiniment plus simple. Dans *Renaus de Montauban,* « c'est un varlet vêtu d'une pelice fourrée, de heuses d'Afrique garnies d'éperons d'or [1]. » Dans *Otinel*, et dans vingt autres poëmes, c'est un brillant chevalier qu'on reconnaît aisément à son « siglaton vermeil [2]. » Le plus beau de ses portraits, c'est celui que la fière main d'un génie anonyme a dessiné dans la *Chanson de Roland :* « Roland passe aux ports d'Espagne, — Sur Veillantif, son bon cheval courant, — Couvert de ses armes, qui lui sont bien avenantes. — Il *paumoie* son fort épieu, le baron; — Il en tourne la pointe contre le ciel; — En haut, il lace son blanc gonfanon. — Les franges d'or lui battent jusqu'aux mains. — Son corps est beau, son visage clair et riant. — Ses compagnons ne marchent qu'après lui, — Tous ceux de France s'écrient : « Il est notre salut. » — Vers les païens il jette un regard fier, — Vers les Français un regard humble et doux [3]. » Telle est la beauté qu'il garde jusque dans la mort. Quand Charlemagne découvre enfin le corps inanimé de son neveu sur le champ de bataille, le poëte dit encore de son héros : « *Cors ad gaillard,* perdue a la coulur. » C'est à peine si l'on ose donner à un tel corps le nom de cadavre.

Son amour de la guerre, son courage proverbial, sa *furia francese*.

Roland, c'est (pour passer de son corps à son âme), c'est le Germain, c'est le Barbare presque déifié. C'est

[1] *Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 119,120 — [2] Et c'est Rolans au vermeis ciglaton... » (*Otinel*, v. 51), etc., etc.— [3] *Chanson de Roland*, 1152 et s.

avant tout l'homme de guerre. Dans toutes les cours plénières, dans tous les conseils de l'Empereur, il est l'ennemi déterminé de la paix. Au commencement de l'*Entrée en Espagne*, il tance très-vertement les barons français coupablement endormis [1]. Au, début de *Roncevaux*, il repousse énergiquement les propositions mielleuses du roi Marsile et rappelle le meurtre des comtes Basan et Basile : « Sire, faites la guerre que vous avez commencée. — Menez votre ost aux murs des Sarrasins. — Assiégez-les toute votre vie, s'il le faut, — Et vengez ceux que le félon fit tuer [2]. » Une seule fois, dans *Jean de Lanson*, on voit, chose prodigieuse, le fier Roland ouvrir un avis pacifique : « Moult avez travilliet vo prince et vo baron, — Tez i a que ne vint set ans à se meson. » L'empereur, alors, lui répond ironiquement : « Voulez-vous aller reposer dans les bras de la belle Aude, au donjon de Vienne [3] ? » Mais c'est là, dans notre épopée, une note fausse ; et partout ailleurs Roland est profondément soldat. « C'est ici que nous serons martyrs, dit-il quelques minutes avant de mourir. Il est certain que nous n'avons plus guère à vivre. Mais félon qui ne se vendra cher ! Frappez, frappez, barons, de vos épées fourbies. Et quand Charles descendra sur ce champ de bataille ; quand, pour un de nos morts, il en comptera quinze païens ; le grand Empereur nous bénira [4]. » Tout Roland est dans ces dix vers. Je disais tout à l'heure qu'il était Germain : il est surtout Français. Si nos soldats de 1866 comprenaient la langue de nos vieux poëmes, s'ils les lisaient, ils se reconnaîtraient aisément dans ce Roland qui a la *furia francese*, qui a

[1] Ms. XXI de Venise, f° 4. — [2] *Chanson de Roland*, vers 196-213. — [3] *Jean de Lanson*, manuscrit 186 de l'Arsenal. — [4] *Chanson de Roland*, vers 1922-1931.

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

l'élan, qui a « le sentiment de la consigne, » qui meurt à Roncevaux parce qu'il ne veut pas quitter son poste, qui se sert de son *espié* comme ses successeurs se servent de la baïonnette. Roland, c'est l'invincible. Toutefois, ce n'est pas l'*invincible* Espagnol : le Cid est vingt fois plus matamore que le neveu de Charlemagne, et c'est avec une simplicité réelle que l'ami d'Olivier peut prononcer ces paroles en apparence si singulières : « Il n'y aura jamais d'homme tel que moi dans le libre pays de France. » Enfin Roland, c'est, en un seul mot, le Courage. Le moyen âge, de fort bonne heure, a compris la ressemblance intime du neveu de Charles avec Achille, et l'on trouve dans Orderic Vital cette belle apostrophe à Bohémond : « Nobilis athleta Buamonde, militia Thessalo Achilli seu Francigenæ Rollando æquiparande, vivisne[1] ? » Ce mot « Roland » est synonyme de cet autre mot « courage » dans toutes les langues, dans toutes les littératures de l'Occident chrétien. Synonymie glorieuse, surtout pour la France[2].

Ses défauts, sa brutalité, ses accès de colère, ses bouderies.

Mais une telle vaillance a ses défauts. La brutalité de Roland n'est guère moins fameuse que son courage. A tout instant, des flots de sang germain lui montent au visage, et il se livre à des emportements d'enfant colère, j'allais dire d'enfant gâté. Il jette à la tête de ses adversaires des injures qui ne se sont heureusement perpétuées que dans nos corps de

[1] Orderic Vital, édition de la *Société de l'histoire de France*, III, p. 186.

[2] Roland est, comme le dirait un historien moderne « l'idole de ses soldats. » Les Français « sont plus désireux de le voir qu'une mère n'est désireuse de voir son enfant. » (*Entrée en Espagne*, f° 217 r°.) Quand il revient de Persie, les Français s'écrient. « *Cantate Domino canticum novum.* Voici le doux, l'humble, le père des pauvres gens. » (*Ibid.*, 298-302.) Enfin, à Roncevaux, « quand l'Empereur chevauche iréement, les Français sont tout soucieux et dolents. Il n'en est pas un qui ne pleure et se lamente. Ils prient Dieu de préserver Roland. » (*Chanson de Roland*, 1834-1837.) Nous pourrions multiplier ces exemples.

garde ou dans nos halles [1]. Il dépasse souvent ces limites délicates qui séparent la fierté légitime de l'orgueil coupable : son refus de sonner du cor à Roncevaux est certainement l'enfantillage d'un génie trop épris de lui-même. Enfin, ce géant, cet invincible, est boudeur comme un écolier. Dès que l'on contrarie son sentiment, il va se cacher dans un coin, et il faut qu'on aille le prier en corps de vouloir bien redevenir aimable. Dans la seule *Entrée en Espagne,* il commet au moins trois de ces bouderies [2] dignes à peine d'une coquette, d'un enfant,... ou du grand Achille. *O Rollande, Thessalo Achilli æquiparande!*

Sa générosité, son dévouement à la France.

Mais ce boudeur se fait aisément pardonner ses incartades. Il a le cœur si large, si grand, si généreux! Il aime tant la France, il aime tant l'Empereur, il aime tant ses amis; et ses ennemis même, quand ses ennemis le méritent! Voyez-le encore au milieu de sa défaite de Roncevaux : on insulte devant lui Ganelon, qui est le très-méprisable auteur de tout ce désastre : « Tais-toi, Olivier, répond le comte Roland. C'est « mon beau-père : n'en dis plus un mot [3]. » Quelques heures après, le champ de bataille est devenu une épouvantable solitude; deux Français seulement sont debout sur des milliers de cadavres sanglants : c'est Roland, c'est Turpin. « Monseigneur, dit le premier, vous êtes à pied et moi à cheval. Je veux par amour pour vous prendre ma place ici, nous partagerons le bien et le mal [4]. » Que d'efforts il avait faits jadis pour convertir son redoutable adversaire, le géant Ferra-

[1] V. *Renaus de Montauban,* éd. Michelant, pp. 214, 215. — [2] *Entrée en Espagne.* Il se retire une première fois sous sa tente au sujet d'Isoré (f° 105-125); une seconde fois parce que les pairs ne sont pas venus à son secours (f° 151 r° — 153 r°); une troisième fois, enfin, il se retire tout à fait du camp chrétien à la suite d'un outrage de Charlemagne.

[3] *Chanson de Roland,* 1026-1027. — [4] Vers 2137 et suiv.

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

gus [1] ! Quelle noblesse il avait témoignée dans cette touchante aventure d'Isoré, fils du roi Malceris, qui s'était rendu au neveu de Charlemagne, et que l'Empereur voulait faire mourir contrairement à toute justice [2] ! De quelle douceur il avait fait preuve en quittant le camp français, dont le séjour lui avait été rendu impossible par les affronts de son oncle [3] ! Il a dans ce moment certains gémissements plaintifs dont on ne l'eût pas cru capable. Et cependant, quelques minutes auparavant, il avait dû se faire étrangement violence pour ne pas frapper l'Empereur : « Le roi ferist, quant il fui remembrant — Qe il l'avoit noriz petit enfant. — Del treif s'en va honteus et sospirant. » Ne sont-ce pas là des beautés antiques? Les Grecs d'ailleurs aimaient-ils leur patrie, aimons-nous aujourd'hui la nôtre avec un enthousiasme plus constant et plus vif que celui de Roland? « O terre de France, vous êtes un bien doux pays! » Il ne parle que de douce France ; il vit, il meurt pour elle. Or, nous l'avons ailleurs démontré : la France, aux yeux de notre héros, c'était le pays entre le Rhin et les Pyrénées ; c'était notre France... avec ses frontières naturelles. Il est certain, d'après nos Chansons de geste, qu'on l'aimait en ce temps-là tout autant qu'aujourd'hui!

Sainteté de Roland « le *Romain champion.* »

Sous le Français, vit en Roland le chrétien. Le neveu de Charlemagne n'est pas un théologien ; il a certains arguments qui ne sont pas invincibles, ses prières ne sont pas d'un mystique. Mais il a la théologie, les arguments et la prière d'un soldat : « Seigneur Dieu, dit-il, ayez pitié du roi qui me fit nourrir, — D'Olivier et des autres barons qui vous servent ; — Que païens ne les puissent honnir. — Quant à mon voyage, faites

[1] *Entrée en Espagne*, f° 68-79. — [2] *Ibid.*, f° 105-125.— [3] *Ibid.*, f° 217, 218.

que je l'achève, — Au profit de mon âme pour accomplir votre loi, — Et à l'honneur de la sainte Église que nous devons défendre [1]. » Cette oraison en vaut bien une autre. Nos lecteurs savent déjà avec quelle naïveté ce héros mourant tendit à Dieu le gant de sa main droite, avec quelle énergie il « battit sa coulpe, » comment il invoqua de ses lèvres blêmes le Dieu qui délivra Daniel et ressuscita Lazare. Ce modèle de tous les chevaliers trouva le secret de mourir avec la simplicité d'un paysan et les élans d'un saint. En vérité, il pouvait mourir dans l'espérance et dans la paix. Plusieurs fois dans sa vie, il avait sauvé l'*Apôtre* qui est à Rome; il avait reçu le titre de « sénateur de Rome; » les *Reali* l'appellent le gonfalonier de l'Église, et l'auteur de la *Prise de Pampelune* trouve encore pour lui un plus beau nom: « *le Romain champion* [2]. » Il avait conquis vingt royaumes, non pas tant à Charles qu'à l'Église. Il avait été à Jérusalem baiser la pierre du saint sépulcre et la couvrir de ses larmes. Il n'avait pas reculé d'un seul pas devant les Sarrasins, et mille fois la seule vue de Durandal avait mis en fuite ces immortels ennemis du nom chrétien. Il était vierge, si nous en croyons les meilleures de nos légendes, et ce soldat avait sans cesse eu de beaux yeux baissés devant toutes les femmes, excepté devant Aude. Il était martyr enfin, et véritablement martyr. Je ne m'étonne donc pas de voir tous les éléments se troubler à sa mort, la terre trembler, les ténèbres couvrir le monde. Ce rocher d'Espagne était devenu pour un moment le centre de notre univers : *saint* Roland venait d'y mourir!

[1] *Entrée en Espagne*, f° 229. — [2] *Prise de Pampelune*, vers 5743.

II.

Portrait de Naimes d'après toutes nos Chansons de geste.

Naimes est Bavarois, il est plus profondément Germain que presque tous les autres pairs, et que Charles lui-même. Sa mère s'appelait Seneheult, son père était Gasselin : il avait pour oncle ce héros demi-sauvage qu'on appelle Aubri le Bourgoing.

Histoire abrégée de ses Enfances.

Les enfances de Naimes avaient été rudes. Un usurpateur, Cassille, avait mis la main sur l'héritage de Gasselin; Seneheult était morte de douleur, le futur conseiller de Charles avait été forcé de s'enfuir « en Romanie. » Mais un jour le roi des Francs, ce grand réparateur de toutes les injustices, jeta les yeux sur la Bavière qui était le théâtre de cette révoltante iniquité. Il y ramena fortement Naimes, qui, proscrit la veille, fut roi le lendemain [1]. Dès ce jour, Naimes eut cent ans; il fut le conseil, il fut l'expérience de Charles. L'Empereur, même deux fois centenaire, paraît plus jeune que lui. Le Bavarois est facile à peindre : les sculpteurs et les peintres devront le représenter sous les traits d'un énergique et vigoureux vieillard à barbe blanche.

Naimes nous apparait toujours sous les traits d'un vieillard.

« Sa barbe li baloie jusc'au neu del baudré. — Par deseur les oreilles ot les guernons tornés. — Mult resanble bien prince qui terre ait à garder [2]. » Il a cependant l'œil très-fier et l'air très-chevalier. Comme il ne quitte jamais le roi de Saint-Denis, on peut presque le regarder comme la grande ombre du grand Empereur : il est la conscience de Charles. Quelque baron trop jeune insulte-t-il en sa présence un ambassadeur des païens que ses fonctions rendent sacré, Naimes arrête cet imprudent du même air que Napoléon arrêtait parfois l'é-

[1] Girard d'Amiens, *Charlemagne*, Ms. 778, f° 112, v° B et 113, r° A. — [2] *Gui de Bourgogne*, vers 2888-2890.

lan insensé de ses conscrits [1]. Il n'a du reste aucun des défauts qui sont propres aux vieillards. Les vieillards sont souvent avares, et on ne comprend guère Harpagon qu'avec des cheveux blancs. Naimes, tout au contraire, est de nature très-libérale; il ne veut pas que l'argent du Roi demeure inutile au fond de ses coffres. « Aimez les pauvres, nourrissez les orphe-« lins, ne craignez pas d'être dépensier; il ne convient « pas qu'un seul denier reste en vos trésors [2]. » Les vieillards d'ordinaire aiment le repos avec une lâcheté qui presque toujours est légitime. Tel n'est pas le vieux Naimes : voyant que son neveu Richer n'a pu franchir la gorge d'Aspremont, qui est défendue par des monstres hideux, le duc de Bavière prend la place du jeune homme, que l'Empereur avait chargé d'un message pour le roi Agolant. Il traverse avec une énergie toute juvénile les obstacles qui ont effrayé Richer. Ce centenaire a les élans et les fiertés de la vingtième année [3]. Les vieillards enfin ont de tout temps été accusés de je ne sais quelle paillardise particulièrement abjecte. Le vieux Naimes n'a pas ce caractère honteux et repousse fortement les avances de la femme d'Agolant, qui s'est chaudement éprise de la beauté du vieux Bavarois : « Français, dit-elle, dites-moi vérité : — Avez-vous femme en votre pays, — Et tous les chrétiens sont-ils beaux comme vous? — Dame, je n'en sais rien, répond Naimes, — Mais il y en a beaucoup de meilleurs. — Vous me demandez aussi si je suis marié : — Non, Madame, et n'y penserai jamais. — A mon seigneur ai tout mon cœur

Sa libéralité.

Sa vaillance.

Son austérité.

[1] Dans *Aspremont*, c'est Charlemagne lui-même que Naimes arrête de la sorte : « Férir li volt quant dus Naimes i cort : — Merci, biau sire, por Deu le creator — « Jà le tenroient à mal tuit li plusor. » (B. I. Ms. 2495 f° 70 v°.)

[2] *Aspremont*, Ms. 2495 f° 66 r° — [3] *Aspremont*, Ms. 2495, f° 90 v° — 93 v°.

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

tourné [1]. » Tous ces détails sont tirés du même poëme, de la *Chanson d'Aspremont*. C'est, avec *Acquin*, celui de tous nos romans, où la gloire de notre héros brille du plus vif éclat [2]. Ce poëme commence par un éloge du conseiller de Charles, qui vaut mieux que tout notre panégyrique. On l'y représente comme l'ennemi des félons, comme l'ami des « francs lignages, » comme un parfait justicier. Et le poëte termine par ces deux vers ce portrait auquel nous renvoyons nos lecteurs : « Le conseil Nayme ne pot nus hom prisier. — Après le Dieu nul meillor ne vos quier [3]. » A de tels traits il ne faut rien ajouter [4].

III.

Portrait d'Olivier d'après toutes les chansons de gestes.

« Rollans est proz et Olivier [5] est sage. — Ambedu

[1] *Aspremont*, Ms. 2495, f° 100. — [2] Naimes est à peu près le seul de nos héros qui figure dans cette singulière chanson d'*Acquin*, et il y joue le plus beau rôle.— [3] *Aspremont*, édit. Guessard, p. 1, vers 21-35. — [4] M. Gaston Paris, dans son *Histoire de Charlemagne*, prétend que la mort de Naimes n'est rapportée nulle part. La mort de Naime est racontée à la fin d'*Anséis de Carthage*. Ms. 793, f° 72.

[5] Voici le tableau succinct des Chansons de geste où notre Olivier joue un rôle, et des faits les plus importants qui nous sont fournis par ces Chansons : Olivier est le fils de Renier de Gennes, neveu de Girart de Viane, frère d'Aude. — Il délivre sa sœur enlevée par Roland. — Son grand combat avec le neveu de Charlemagne ; leur réconciliation ; leur amitié. (*Girars de Viane*.) — Il accompagne Charles à Jérusalem et à Constantinople ; il joue un rôle ignoble à la cour du roi Hugon dont il séduit la fille. (*Voyage à Jérusalem*.) — Il a un fils de Jacqueline, fille d'Hugon. Ce fils, nommé Galien, va à la recherche de son père et ne le retrouve que sur le champ de bataille de Roncevaux, au moment même où cet ami de Roland va mourir. (*Galien le restauré*.) — Olivier lutte contre Fierabras et triomphe de ce géant. — Il est fait prisonnier par Balan ; il est au nombre de sept messagers qui sont délivrés par la belle Floripas, fille de Balan. (*Fierabras*.) — Olivier va jusqu'à Rome avec Roland, se mesure avec Ferragus, est vaincu. — Ses exploits sous les murs de Pampelune ; il accompagne Roland à Nobles ; Roland lui donne cette ville si rapidement conquise. — Ses belles paroles pour défendre Roland outragé par l'Empereur ; sa douleur au départ de son ami ; sa joie au retour du neveu de Charles. (*Entrée en Espagne*.) — Il fuit, ainsi que Roland, dans le grand combat sous les murs d'Attilie. (*Otinel*.) — Ses derniers exploits et sa mort à Roncevaux. (*Chanson de Roland*.)

unt merveillus vasselage [1]. » Ces deux vers de la *Chanson de Roland* résument admirablement le caractère de ces deux amis, qui véritablement sont aujourd'hui trop peu connus. Dans les livres qui sont depuis longtemps consacrés à l'éducation de l'enfance, il serait peut-être temps de placer le type des amis chrétiens, Amis et Amile, Olivier et Roland, à côté du type païen que nous offrent Oreste et Pylade, Damon et Pythias. Olivier mériterait bien l'honneur d'une telle mention. Si l'on n'avait pas autant abusé de ce mot : *sympathique,* je dirais volontiers que, parmi tous les barons qui entourent Charlemagne, il n'en est pas un « qui soit aussi sympathique qu'Olivier. » Il a, je pense, toutes les qualités de Roland sans avoir un seul de ses défauts. Si Roland néanmoins est plus populaire et si son ami est le premier à saluer chez lui une supériorité éclatante, c'est que le neveu de Charles possède au plus haut degré ce génie qui entraîne tout, le génie de l'initiative. Olivier est trop raisonnable, trop régulier, trop sage pour être aussi grand. Ce n'est pas Olivier qui ferait jamais un coup de tête sur un champ de bataille. Il se bat, il meurt avec un héroïsme correct, si je puis parler de la sorte.... Rien de si gracieux, toutefois, que sa première apparition dans nos Chansons de geste. Nous sommes au moment où Girard de Viane s'apprête à résister au grand Empereur : Renier de Gennes vient rapidement au secours de son frère. Derrière lui marchent deux enfants, radieux de jeunesse et de beauté : c'est Olivier, c'est sa sœur Aude, couple charmant dont le lecteur ne pourra plus détacher ses regards. On connaît le grand duel de Roland avec celui qui va devenir le plus dévoué de ses amis : certes, la généro-

La modération, est son caractère distinctif.

Olivier et Roland, type des amis chrétiens.

[1] *Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 1093, 1094.

sité et le courage d'Olivier ne pâlissent point devant le courage et la générosité de Roland. Quelle joie de les voir tomber aux bras l'un de l'autre et se donner leur premier baiser! D'ailleurs le fils de Renier manquait à la gloire de Charles : ses exploits deviennent d'autant plus célèbres qu'ils sont mieux à leur place auprès du roi de France qu'auprès de Girard le rebelle. Il est le Roland de la chanson de *Fierabras;* il tient aisément la première place dans ce drame un peu banal, et, encore aujourd'hui, les paysans peuvent acheter pour cinq sous aux colporteurs villageois l'*Histoire de Fierabras le géant et du petit Olivier qui le vainquit*. Pourquoi faut-il qu'un autre roman, qui a encore dans nos campagnes une sorte de vogue regrettable, *Galien le Restauré,* nous montre Olivier sous un jour moins éclatant? Il est trop vrai que dans ce méchant roman, dans cette suite du *Voyage à Jérusalem*, de ce fabliau épique du douzième siècle; il est trop vrai que notre Olivier joue un rôle obscène et se rend coupable de je ne sais quelle fornication abjecte avec la fille de l'empereur de Constantinople. Mais si l'on veut connaître le véritable Olivier, il faut tourner le dos à ces ridicules, à ces ignobles fictions, qui n'ont aucun fondement dans notre tradition épique. La *Chanson de Roland* doit suffire à qui veut connaître la grande âme d'Olivier. C'est là que sa modération atteint les proportions du génie. « Sonnez de « votre cor, » dit-il à Roland d'une voix très-douce quand il voit la *dolente* arrière-garde enveloppée par cent mille Sarrasins. Et, d'un ton calme, il lui développe ses raisons, qui sont excellentes. Roland, narines dilatées, œil en feu, âme en rage, Roland n'écoute rien : il se démène, superbe, brutal, fou, avec un enfantillage colossal et une déraison sublime.

Rôle d'Olivier dans le roman de *Fierabras* et dans le *Voyage à Jérusalem*.

Olivier à Roncevaux.

« Sonnez de votre cor, » lui répète toujours Olivier, qui représente la Raison voulant arrêter ce cheval emporté, la Fureur. Vous savez qu'il n'y parvint pas. Mais plus tard, quand Roland reconnaît pratiquement la justesse des conseils de son ami, quand il approche l'olifant de ses lèvres déjà mourantes, Olivier se venge par une fine et mordante ironie de la brutalité de son frère d'armes. « Non, dit-il, si vous m'en croyez, vous ne cornerez pas. D'ailleurs vous n'en avez plus la force, vos deux bras sont tout sanglants. — J'ai frappé de fiers coups, » répond Roland, qui, en vérité, se ferait pardonner mille erreurs par un seul de ces grands mots à la romaine, que dis-je, à la française. Néanmoins il faut que Turpin sépare les deux amis, trop prompts à s'outrager : « Par ma barbe! disait Olivier, si je puis revoir ma sœur la belle Aude, vous ne serez jamais entre ses bras. » Et il ajoute, en donnant une formule définitive à sa modération : « Bravoure n'est pas folie; mesure vaut mieux qu'excès. » Puis ce philosophe, ce sage se précipite dans la mêlée. Il se fait tuer, et prouve par sa mort sublime que sa modération n'était pas intéressée.... Je n'ai jamais pu lire, sans pleurer, le dernier embrassement de Roland et d'Olivier : Roland ne voit plus, il a une nappe de sang sur le visage; il frappe en aveugle à droite, à gauche : un de ces coups terribles atteint Olivier, qui se contente de dire avec une froideur admirable : « Vous ne m'avez point défié, mon ami. » Et ils se donnent leur baiser suprême qui est plus touchant encore que leur jeune premier baiser sous les murs de Viane. C'est ainsi qu'Olivier disparaît à nos regards. J'aime à penser que c'est véritablement son image que les Italiens ont sculptée au portail de Vérone, tout près de celle de Roland. Tous deux se sont

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

approchés de la sainteté. Aux yeux de nos pères, l'un était le Saint du courage sans calcul et sans modération; l'autre etait le Saint du courage réfléchi. Morts tous deux pour Jésus-Christ.

IV.

Portrait d'Estous d'après toutes nos Chansons de geste.

Estous est notablement plus ridicule dans son nom que dans ses paroles ou dans ses actes. Lorsque, dans *Gui de Bourgogne*, il se trouve en présence de son père, celui-ci, qui ne le connaît pas encore, lui dit en riant: « Tu as mult verai non. — Tu es fel et estous : Estous « t'apele-l'on [1]. » Mais en réalité, si le mot *stultus* convient à notre héros, c'est plutôt dans le sens de « fou, » de « mauvais plaisant, » que dans celui de « sot. » Estous, assurément, n'est rien moins qu'un niais. Il sait aiguiser des pointes fort délicates; il sait lancer des traits barbelés et qui entrent fort avant dans le corps de son ennemi. La majesté de Charlemagne lui-même ne lui en impose pas. Vous le verrez bientôt, dans l'*Entrée en Espagne*, railler le grand Empereur qui a rudement châtié les Tiois révoltés contre lui, et qui se fait beaucoup prier pour leur pardonner : « Sire, lui dit Estous, sire, un bon conseil. Il me souvient, quand j'étais écolier et que maître Bernier m'avait bien battu : « Allez, disait-il, je vous pardonne. Pensez à vous « amender. » De même, vous pouvez pardonner aux Tiois. A bien regarder leur affaire, plus d'un mille en sont tout couverts de leur sang [2] »... C'est dans la *Prise de Pampelune* que l'esprit et le courage d'Estous brillent du plus vif éclat. Il essaye en vain de mettre Roland en garde contre la fidélité d'Isoré, et comme les événements paraissent un instant lui donner raison :

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 892-893. — [2] *Entrée en Espagne*, f° 136 r.

« Ah! ah! dit-il, on n'en veut jamais croire la parole d'Estous. Eh bien! je ne suis pas fâché de voir le lion pris aux lacs et la pie atteinte au breuil [1]. » Et quelque temps après, il se bat en lion après avoir parlé en pie, et va planter son gonfanon sur le plus haut sommet de Toletele [2]!

Il représente dans la geste du Roi, l'élément héroï-comique,

Par malheur, Estous est aussi étourneau qu'il est spirituel. Les Pairs ne peuvent guère lui voir faire un seul mouvement sans éclater tout aussitôt d'un rire homérique. Lorsque le géant Otinel paraît à la cour du roi de France; lorsqu'il jette son défi à la tête du grand Empereur, un baron français sort des rangs et donne un coup de bâton sur la tête de l'ambassadeur sarrasin : c'est Estous [3]. Mais, parmi les pairs, nul ne s'amuse plus d'Estous que Roland. Estous, suivant une expression moderne qui est presque triviale, est « le plastron » du neveu de Charlemagne. Au moment où une grande bataille va s'engager sous les murs de Pampelune, au moment où les douze Pairs sont armés et vont d'un seul bond se jeter sur l'ennemi, Roland s'écrie tout à coup : « Il faut « que l'un de nous reste à garder le camp. » Et c'est Estous qui est choisi pour cette tâche à demi honteuse. La rougeur monte à sa face, il se précipiterait volontiers sur Roland : « Estous s'en torne, irés cum liopart; — Roland s'en rit, le civaler gailart [4]. » Il y a dans ces deux vers un joli sujet de tableau. Chose curieuse : Estous, plus que tous les autres, aime ce Roland qui ne cesse de le railler. Nos vieux poëtes se sont montrés ici fins observateurs de la nature humaine : il arrive fort souvent dans le monde que le railleur et le raillé sont unis par les liens presque indestructibles

[1] *Prise de Pampelune*, vers 4448 et suiv: — [2] Vers 4855-4877. — [3] *Otinel*, vers 101, et suiv. — [4] *Entrée en Espagne*, f° 145 v°.

Après Olivier, Estous est le plus fidèle ami de Roland.

d'une véritable amitié. Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. D'ailleurs, dès qu'il s'agit de défendre Roland attaqué, Estous cesse d'être plaisant pour devenir terrible. C'est ce que l'on voit encore dans notre *Entrée en Espagne*, quand le neveu de Charles quitte l'ost de l'Empereur, indignement outragé par son oncle. « Si tu m'avais ainsi frappé, dit Estous, je t'aurais frappé, moi aussi, de mon épée brunie [1]. » Pendant ce temps, Roland court à ses aventures. Mais, quand il est en Perse, deux images particulièrement chères passent souvent devant ses yeux : c'est celle d'Olivier et celle d'Estous. Singulier mélange d'étourderie et de courage, d'esprit et de légèreté, de dévouement et de folie, Estous est un type charmant qui nous repose un peu de la physionomie un peu monotone, un peu roide, de presque tous nos autres héros. Le rire ouvre si rarement les dents de nos vieux barons qu'il faut se hâter de le peindre quand on le rencontre.

V.

Portrait de Turpin d'après toutes nos Chansons de geste.

Turpin n'a que de très-lointaines ressemblances avec le prêtre grec, avec le devin Calchas. La supériorité du héros français est au-dessus de toute contestation. Bien que, suivant nous, Turpin ait fort médiocrement rempli ses fonctions épiscopales; bien qu'il n'ait pas eu un seul instant l'intelligence de son caractère sacré, il est mille fois plus beau, mille fois plus grand que le pauvre prophète de la ruine de Troie.... D'où venait ce Turpin ? Nous voudrions bien croire avec la *Karlamagnus-Saga* [2] que c'était un présent de Rome. D'après le compilateur islandais, qui copie sans doute une de nos vieilles chansons, Turpin était un clerc romain

Son origine.

[1] *Entrée en Espagne*, f° 218 r°. — [2] I, 26.

que le Pape avait laissé à Charlemagne. L'Empereur en fit son chancelier, puis le plaça sur le siége de Reims. Telle n'est pas la tradition consacrée par notre *Aspremont* : « De quel pays êtes-vous? demande un jour le « Pape à Turpin. — Je suis de France, répond Turpin; « j'ai longtemps été moine à Jumiéges, plus bas que « Rouen, en Normandie. J'y suis resté jusqu'à mon sa- « cre [1]. » Quoi qu'il en soit, on s'était trompé sur la vocation de Turpin. Il était né pour être chevalier et non pour être prêtre. Nous ne sommes pas de ceux qui admirent sans réserve les beaux coups de lance de cette main qui était faite pour bénir et qui aiment à voir le heaume sur cette tête destinée à porter la mitre. Que nos chansons ne soient pas une œuvre cléricale, c'est ce qui est surabondamment prouvé par la seule conception de ce Turpin.... Il fait dans *Aspremont* sa première apparition. « Gentix hons fu et jones chevaler, » dit le poëte. Et il ajoute que cet archevêque aimait surtout à faire des achats d'armes et de chevaux : ce qui n'est nullement pontifical. Ce qui l'est encore bien moins, c'est le ton leste et cavalier avec lequel il parle au Pape : « Nous devons bien aimer les chevaliers, dit- « il; ils se battent pendant que *nous faisons* de bons re- « pas [2]. » Et, quelques instants plus tard, à la vue du pauvre abbé Fromer qui tremble de tous ses membres en lisant devant le Roi le message guerrier d'Agolant, le pétulant archevêque ne peut contenir son indignation : « Allez chanter vos matines. Vous êtes fait « pour lire la vie de saint Omer. » Et il rit [3]. Nous ne rirons pas avec lui. Car, en vérité, les abbés, comme les archevêques eux-mêmes, nous ont toujours paru faits pour chanter matines et lire la vie des saints, plutôt que pour couper

Dans tous nos vieux poëmes, Turpin n'a rien d'épiscopal; prêtre médiocre, incomparable chevalier.

[1] *Chanson d'Aspremont*, La Vall., 123, f° 64. — [2] *Chanson d'Aspremont*, éd. Guessard, p. 2, vers 46 et suiv. — [3] *Ibid.*, p. 4, vers 65-68.

des têtes. Et dans le bel office de la Consécration des évêques, il n'est nullement écrit : « Præsta, Domine, ut quam plurima capita abscindam. » Par bonheur, notre Turpin va bientôt se relever.

Nous avons déjà vu avec quelle fierté il remplit sa mission difficile auprès de ce farouche Girart du Fraite qui lui jeta son couteau à la tête [1]. Nous avons vu sa belle résistance à ce sauvage. Ici, nous le trouvons tout à fait dans la beauté de son vrai rôle. Un archevêque en effet peut être un ambassadeur; car jadis les ambassadeurs s'appelaient *paciaires* ou amis de la paix; mais il ne saurait jamais être soldat. En fait de sang, il n'a que le droit de répandre le sien dans le martyre, et je frémis à la lecture de ces vers horribles de *Gui de Bourgogne*, lorsque Turpin tranche en deux la tête du païen Emaudras et que les spectateurs de cette brutalité plaisantent sur ce beau coup d'épée sacerdotale : « *Certes ci a bon prestre,* dist Huidelon li frans. — Voire qui bien confesse, dist ses fils Dragolans. » Ces plaisanteries donnent le frisson [2]. Dans *Renaus de Montauban,* tout au moins, le terrible prélat daigne déclarer qu'il n'aime à occire que les Sarrasins; et que, pour tout au monde, il ne voudrait pas verser le sang chrétien. L'Empereur veut le charger de mener au supplice l'un des quatre fils Aimon, Richard : « C'est trop de paroles, répond superbement Turpin : quand j'ai chanté ma messe, je vêts volontiers mon haubert et mon heaume bruni, le tout pour le service de Dieu. Je vais à la bataille sur félons Sarrasins, et je suis tout heureux quand j'en vois mourir un. Mais jamais un chrétien ne sera tué par moi, et je ne commencerais point par mon cousin Richard [3]. » Dans

[1] *Chanson d'Aspremont*, p. 13, vers 56 et suiv. — [2] *Gui de Bourgogne*, vers 3666, 3667 et suiv. — [3] *Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 263.

Ogier le Danois, Turpin paraît mieux se rappeler qu'il est prêtre, et on voit enfin dans l'exercice de la miséricorde celui que nous n'avons guère vu jusqu'ici que dans les fonctions sanglantes du soldat. C'est l'archevêque de Reims qui, dans un des plus anciens et des plus remarquables passages du poëme attribué à Raimbert, c'est Turpin qui sauve la vie à Ogier; c'est lui qui nourrit en secret le fier Danois, condamné à mourir de faim [1]. Bien; c'est vraiment là besogne de prêtre; c'est la première des œuvres de miséricorde corporelle. Pourquoi faut-il que nous retrouvions encore notre prélat impénitent la lance à la main et le haubert au corps? Par bonheur, c'est à Roncevaux, et Turpin, qui fait horreur quand il est vainqueur, est supportable quand il est vaincu. Il est innocenté par sa défaite et par sa mort. Sur ce dernier champ de bataille, il grandit soudain de cinquante coudées; sa gloire, chose difficile, efface presque celle de Roland lui-même. « L'archevêque commence la bataille. Il se jette sur Abîme, le frappe sur son écu d'amiral où il y a pierres précieuses, topazes, améthystes et escarboucles ardentes. Turpin lui tranche le corps de l'un à l'autre flanc et l'abat roide mort sur la place. Et les Français de s'écrier : Voilà une grande vaillance. En vérité, par l'archevêque la croix est bien gardée [2]. » Nous ne pouvons ici que signaler fort rapidement les incomparables harangues de l'archevêque de Reims, auxquelles nous aurons lieu de revenir plus tard : « Si vous mourez, vous serez saints martyrs, — Et vos places sont prêtes dans le grand Paradis [3]. » Et ailleurs : « Le Paradis est à vous, et vous y aurez place parmi les innocents [4]. » Ces dernières

Sa mort à Roncevaux rachète toutes les fautes de sa vie et l'égale à Roland lui-même.

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, éd. Barrois, vers 9607-9660. — [2] *Chanson de Roland*, vers 1645-1670. — [3] *Ibid.*, vers 1134-1135. — [4] *Ibid.*, vers 1479-1480.

scènes sont tellement sublimes qu'on devrait ici ne point craindre de se répéter. L'auteur de la *Chanson de Roland* a jugé Turpin digne d'être avec Roland le dernier survivant, non-seulement des douze Pairs, mais de toute l'armée française. Il a bien fait : pas un n'était capable de faire meilleure figure sur la solitude sanglante de ce champ de bataille. « Turpin de Reims a son écu percé, son heaume brisé, sa tête toute blessée, son haubert tout rompu et démaillé ; il a quatre lances dans le corps ; son cheval a été tué sous lui : Dieu ! quel malheur quand l'archevêque tombe[1] ! » — « Turpin de Reims, quand il se vit par terre avec quatre lances dans le corps, rapidement se redresse en pied, jette les yeux du côté de Roland, court à lui : « Non, je ne suis pas vaincu, dit-il. Un bon soldat n'est jamais pris vivant. » Il tire son Almace, son épée d'acier, se jette dans la mêlée et y frappe plus de mille coups[2]. » Voilà qui est beau, qui est *Rolandien*, si je puis parler de la sorte. On oublie le prêtre. D'ailleurs, si le saint chrême n'a pas fait de Turpin un évêque vraiment épiscopal, on peut dire qu'il l'a consacré pour le martyre. Turpin est aussi beau au milieu des étincelles qui jaillissent de son épée, parmi les Sarrasins qu'il immole, il est aussi beau à Roncevaux que l'évêque Gozlin sur les murs de Paris, luttant contre quarante mille Normands. Mais il est surtout admirable quand, la mort au cerveau et au cœur, à peine animé d'un dernier petit souffle de vie, appuyé contre un arbre, il étend à grand'peine ses belles mains mourantes sur les corps inanimés des Pairs que Roland, moribond comme lui, vient de ranger sur une ligne aux pieds du grand archevêque. C'est la plus belle scène de toute notre antique

[1] *Chanson de Roland*, 2077-2082. — [2] *Ibid.*, 2083-2090.

épopée. Cette vie de Turpin consacrée aux coups de lance se termine par une bénédiction pontificale. Lorsque récemment on a eu le mérite de remettre sur la scène française le grand drame de Roncevaux, le poëte [1], je ne sais pourquoi, n'a pas osé reproduire dans son dernier acte, d'ailleurs fort beau, la scène de la bénédiction de Turpin. Cette omission est le plus grand reproche qu'on puisse faire à toute son œuvre. Elle eût par là mérité de ne pas réussir.

VI.

Les douze Pairs d'après les chansons de geste.

Autour de Charles, lorsqu'il tient ses cours plénières ou quand il s'avance le branc au poing contre les païens, on voit une couronne de barons, de chevaliers de prix. C'est l'élite de la France, ce sont les douze Pairs. Il n'est pas besoin d'être fort avancé dans l'érudition pour constater dans ces compagnons du grand empereur une institution profondément germanique. C'est encore une de ces preuves, que nous trouvons sans réplique, de l'origine germaine de nos épopées. Le nombre *douze*, je le sais, est un nombre sacré chez presque tous les peuples, et il n'offre rien de particulièrement barbare. Mais, quant au compagnonnage, c'est fort différent. L'idée appartient tout à fait aux envahisseurs de l'Empire. Un certain nombre de guerriers s'associaient dans les forêts de la Germanie à la fortune du chef de la tribu, combattaient, triomphaient et se partageaient le butin avec lui. C'étaient les pairs du chef de clan. Nos poëtes, frappés par l'idée des apôtres, donnèrent à Charles douze compagnons, comme l'Évangile donnait douze apôtres à l'Homme-Dieu. Je ne comprends pas bien pourquoi

[1] M. Mermet, auteur de l'opéra intitulé : *Roland à Roncevaux*.

un savant contemporain a prétendu que « la conception des douze Pairs n'apparaît pas dans notre poésie primitive [1], » quand nous la trouvons dans la *Chanson de Roland,* dans le *Voyage à Jérusalem,* dans *Renaus de Montauban.* Le même érudit nous a donné la liste très-précieuse des douze Pairs d'après sept textes d'époques différentes [2]; contentons-nous de nommer à nos lecteurs les douze Pairs de la *Chanson de Roland:* Roland, Olivier, Gérin, Gérer, Bérenger, Otton, Samson, Engelier, Ivon, Ivoire, Anséis, Girard. De tels noms ne peuvent être passés sous silence. Ils ne doivent pas périr.

Leurs noms.

Leur institution.

Ce fut Naimes qui donna à Charlemagne l'idée de la création des douze pairs. Cette tradition, du moins, a été recueillie par Girard d'Amiens dans un texte qu'on n'a pas encore mis en lumière :

> Ce fu Naimes qui prist le roi à conseillier
> De fere ·XII· pers por fere droit jugier ;
> Mes ne furent pas gent cheitif ne garçonnier
> Ainz furent conte et duc, preudome et droiturier [3].

[1] *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 417.

[2] La *Chanson de Roland,* la *Karlamagnus-Saga, Gui de Bourgogne ;* la Chronique de Weihenstephan, *Otinel,* le *Voyage à Jérusalem* et *Fierabras.* Il aurait pu ajouter *Simon de Pouille,* où les douze *compagnons* s'appellent : 1° Bernard de Braibant (fils d'Aimeri de Narbonne); 2° Thierry d'Ardenne; 3° Geoffroi de Danemark; 4° Bernard de Clermont; 5° Hue de Maante; 6° Geoffroi-Marteau, d'Angers; 7° Drues de Poitiers; 8° Raimbaut le Frison; 9° Simon de Pouille; 10° Richard de Normandie; 11° Gautier de Lombardie; 12° Hugues de Dijon. Mais sont-ce bien là les douze pairs? — Est-ce de ce compagnonnage du Roi qu'il est question dans *Ogier le Danois* où nous trouvons les noms suivants : 1° Naimes; 2° Gilimer; 3° Salomon; 4° Le roi Othoer; 5° Thierry d'Ardane; 6° Geoffroi; 7° Doon de Nanteuil; 8° Aimes de Dordone; 9° Girart de Roussillon, etc. Ajouterons-nous que, dans *Huon de Bordeaux,* le héros du poëme est placé au nombre des douze pairs; que, dans l'*Entrée en Espagne,* le fils du roi de Persie, Samson, est mis par Charlemagne à la place de l'ancien Samson, qui vient de mourir; et qu'enfin, dans la plus ancienne version de *Galien-Restauré,* on voit Garin de Montglane figurer parmi douze *compagnons* dont les noms ne sont pas les mêmes que ceux du *Voyage à Jérusalem?* (Ms. 226 de l'Arsenal.)

II PART. LIVR. I. CHAP. IX.

Leurs priviléges.

Les douze Pairs, comme on le voit, formaient un tribunal supérieur, une sorte de *placite*, d'ordre encore plus élevé que les *placites* de nos deux premières races [1]. Le roman d'*Huon de Bordeaux* ajoute que les Pairs ne pouvaient être jugés qu'à Paris, à Saint-Omer, ou à Orléans [2]. Leur amour mutuel était célèbre; il y avait entre eux une belle solidarité qui éclate en plus d'un passage de nos vieux poëmes. Dans la *Prise de Pampelune,* Charles leur demande de vouloir bien laisser une place libre parmi eux, afin de la donner à Malcéris, le roi païen. Tous refusent avec une fierté dédaigneuse : « Mieus aimons-nous mourir ou le cuens de Clermont — Che tenir quant que vaut Paris jusque en Piémont [3]. » Dans *Renaus de Montauban*, il faut voir comme ils tiennent tête à l'Empereur lui-même, qui s'opiniâtre à ne pas faire la paix avec les fils d'Aymon : ils se retirent, l'un après l'autre, avec des gestes et des paroles superbes. « Je m'en vais sans congé par Dieu qui ne mentit, « s'écrie Roland. Ogier, que ferez-vous? Viendrez-vous « avec moi? Laissons ce vieillard qui est tout *assoti.* » Ils s'en vont tous, abattent leurs tentes, quittent le Roi. A cette vue, toute l'armée s'émeut et les suit. Il ne reste au camp que des valets de soldats [4]. Et voilà comment ils s'aimaient, ces douze compagnons; voilà quelle était la puissance de leur amour. Le grand Empereur en était à trembler devant eux. Un poëme de seconde époque et de second ordre, *Otinel*, est spécialement consacré à cette gloire « des XII pers qui s'entr'amerent tant. » « Tant s'entramerent, ce trovon-nos lisant. — Ne se grepirent oncques en lor vivant. — Deci au jor que

Leur amour mutuel.

[1] *Charlemagne*, de Girart d'Amiens, f° 113, v°. La *Karlamagnus-Saga* attribue directement la création des douze pairs à Charles, (I 59).—[2] *Huon de Bordeaux*, vers 10056-10068. — [3] *Prise de Pampelune*, vers 560, 561. — [4] Pages 394-396.

il furent morant — En Roncevaux [1]. » On ne peut s'empêcher, en pensant à cette profonde union des « douze compagnons, » de penser aussi à ces jeunes Gaulois qui, devant leurs ennemis, les Romains, se liaient de chaînes de fer pour n'être séparés ni dans le combat, ni dans la victoire, ni dans la mort!

VII.

Portrait de la belle Aude d'après toutes les Chansons de geste.

Terminons par une image plus douce, plus pure.... Aude est la fiancée de Roland, depuis le fameux siége de Viane, depuis le combat de son frère Olivier avec le neveu de Charlemagne. Vous vous la rappelez, cette curieuse, cette imprudente qui s'aventure loin des murs de la ville assiégée « pour voir, » pour se rendre compte de la prouesse et de la courtoisie des Français. Vous vous rappelez le brutal enlèvement dont Roland la rend victime, et les cris de cette enfant qui aime par-dessus tout sa virginité, et les angoisses de cette sœur qui voit Olivier aux prises avec Roland, et les angoisses peut-être encore plus vives, mais plus inavouées, de cette amante qui voit Roland aux prises avec Olivier. Et puis, ce sont les fiançailles joyeuses, et les adieux de Roland qui veut revenir vers son amie la couronne d'Espagne sur la tête. Aude occupe sans cesse la pensée de Roland. C'est pour elle qu'il est brave : « Belle Audain que dira? » répond-il quand on lui propose une lâcheté [2]. C'est pour elle qu'il est chaste. A la vue de la belle Dione, en Orient, il se sent à moitié vaincu par la beauté de cette Sarrasine. Mais « Audain li manbre, » il se souvient de sa fiancée, et triomphe de lui-même [3]. En revanche,

[1] *Otinel*, vers 5-9. — [2] *Entrée en Espagne*, Ms. XXI de Venise, f° 31. — [3] *Entrée en Espagne*, f° 239-344.

c'est pour lui que vit belle Aude, et c'est pour lui qu'elle meurt. « Roland est mort, » lui dit Charlemagne. « A Dieu ne plaise que je lui survive! » répond-elle, et elle tombe roide morte [1]. A vrai dire, elle ne pouvait mourir autrement, et nous avons peine à comprendre comment l'auteur de *Roland à Roncevaux* (œuvre que nous eussions voulu parfaite) a eu la malheureuse idée de ne pas imiter de très-près la scène de notre ancienne Chanson. Quand elle a un fiancé tel que Roland, une femme telle qu'Aude n'a pas (comme on l'a dit), l'effronterie de lui survivre!

CHAPITRE X.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX. — RENAUD DE MONTAUBAN.

(Renaus de Montauban ou les Quatre Fils Aymon [2].)

Analyse de *Renaus de Montauban*.

Nous sommes à Paris, et c'est le jour de la Pentecôte. L'empereur Charlemagne, après la messe, tient dans son palais *principal* une de ces cours plénières qui rappellent les anciens Champs de Mai. On y voit vingt archevêques, deux cents abbés, une foule innom-

[1] *Chanson de Roland*, vers 3705-3711. — La mort d'Aude était devenue proverbiale au moyen âge. L'auteur anonyme des *Enfances Godefroi* dit, en parlant du départ du Chevalier au cygne : « Là plorent vavassor et prince et castelain. — Onques n'en ot à Blaives si grant duel *por Audain* — *Quant fu morte de duel por son cousin germain.* » (Manuscrit fr., anc. 540^8, f° 43.)

[2] La NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE RENAUS DE MONTAUBAN trouvera sa place logique dans la geste de Doon de Mayence.

Prologue du Drame : « Le Conseil de Charlemagne et la mort de Lohier »

brable de chevaliers. Tous ces gens font grand bruit, et, remettant au lendemain les affaires sérieuses, jouent aux échecs « en grant joie et grant deduit. » Jouer aux échecs, c'est pour les héros de nos chansons de geste le plaisir le plus délicat et le plus vif; jeu toujours nouveau, toujours charmant, et dont on ne sait point se lasser. Mais une grande voix a retenti dans tout le palais et un grand silence vient de se faire; l'Empereur a parlé : « J'ai conquis, dit-il, villes, « *fertés,* bourgs et châteaux; j'ai vaincu et tué mille « chevaliers; jusqu'aux ports d'Espagne, tout m'obéit, « tout est à moi, tout tremble. Et cependant il est un « homme, un seul homme, qui ose encore me résister. « Il n'est pas venu à ma cour, il se refuse à me servir, « il est en pleine révolte. C'est Beuves d'Aigremont. » Comme on le voit, nous avons affaire, dès les premières lignes de notre roman, à un Charlemagne de la décadence, capricieux, irascible, *rassoté.* Il a de grosses colères bien ridicules. « Je rassemblerai, dit-il, « tous les hommes de mon royaume, Normands, Fla- « mands, Lombards, Bretons; j'irai avec eux assiéger « le château d'Aigremont, j'abattrai le château, je pen- « drai Beuves [1]. »

Le duc d'Aigremont est surtout coupable aux yeux de l'Empereur de soutenir Doon de Nanteuil, son frère, un de ces vassaux qui se sont jadis révoltés contre Charles, et auxquels il a dû faire une guerre terrible. Mais un autre frère du rebelle, Aimon de Dordone, est présent à cette assemblée. Il entend avec quelque frémissement les paroles de Charles; il interrompt, il ose interrompre à deux reprises le puissant Empereur, qu'on n'interrompt pas sans danger : « Le duc

[1] *Renaus de Montauban,* éd. Michelant, p. 1, vers 1; — p. 3, vers 7.

« Beuves n'est pas un lièvre, lui dit-il. Il se défendra « rudement, et vous aurez peut-être quelque peine à « triompher de lui. Puis, il a de bons amis qui l'aide- « ront. » Ce langage est fier, il irrite le roi. « Si mua et rogi com charbons flamboiant : » « Aimon, dit-il, « allez-vous-en ; je saisirai aussi votre terre. » Alors un grand bruit se fait dans le palais et aux environs : ce sont les quatre mille sept cents chevaliers du duc Aimon qui se lèvent, pleins de fierté, tête haute, et qui se retirent à la suite de leur seigneur que l'Empereur vient d'insulter [1]. Et c'est ainsi que, pour avoir noblement défendu ses deux frères, le duc Aimon encourut la colère de Charles ; c'est ainsi que ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard et Richard, devinrent pour un si long temps les ennemis du grand Empereur. De cette belle scène va sortir tout notre roman.

Peu de chansons commencent aussi fièrement.

D'ailleurs, le prologue de notre poëme n'est pas encore achevé. Charles, voyant partir Aimon, voyant les nombreux chevaliers qui s'éloignent de sa cour avec le frère de Beuves et de Doon, devient aussi triste, aussi abattu qu'il était tout à l'heure orgueilleux et colère. C'est ainsi que se comporte Agamemnon dans l'épopée homérique. Le Nestor de nos chansons de geste, Naimes de Bavière, vient alors en aide au pauvre Empereur déconcerté : « Envoyez une « ambassade au duc Beuves, lui dit-il, sommez-le de « venir à Noël vous servir avec cent chevaliers, et s'il « refuse, mais s'il refuse seulement, ravagez sa terre, « abattez son château, et pendez le rebelle. » Naimes est essentiellement diplomate ; il est tout d'abord pour les moyens doux. Et en effet, Charles se laisse convaincre : il envoie un messager au duc Beuves. Cet ambas-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 3, vers 8—30.

sadeur est véritablement sacrifié par avance. Comme son message est fort désagréable, il est certain que Beuves le tuera. C'est ce qui arrive en effet : à peine le malheureux Enguerrand d'Espolice, envoyé de Charles, a-t-il rempli sa mission, que le duc d'Aigremont se précipite sur lui et lui coupe la tête en deux. Telle est sa réponse aux sommations impériales [1].

La guerre va sans doute éclater... Ah! vous ne connaissez pas encore toutes les lenteurs du duc Naimes, ni tous les procédés de nos romanciers. L'insuccès de cette ambassade ne déconcerte nullement le duc de Bavière. « On a tué votre premier messager : envoyez-en un second. On a tranché la tête à Enguerrand : c'est votre fils, sire, qu'il faut choisir pour ce second message. » Charlemagne a de tristes pressentiments, il hésite; mais il se décide enfin, et Lohier se dispose à partir [2]. Son père lui a recommandé la modération. Mais Lohier est jeune et oubliera bien vite les conseils paternels.

Le voilà, dans le beau château d'Aigremont, dont notre poëte nous fait une description charmante. Quatre cents chevaliers de France lui composent une escorte vraiment royale. Il marche seul devant eux, jeune, beau, fier et même dédaigneux. Beuves est assis sur un fauteuil d'or au milieu de deux mille barons, il s'apprête à écouter le fils de l'Empereur. Lohier ouvre enfin la bouche, et jamais plus insolent discours n'a éclaté sur les lèvres des ambassadeurs très-insolents de nos Chansons de geste : « Dieu sauve « Charles et confonde Beuves ! L'Empereur te somme « de venir le servir à la Nativité prochaine. Si tu « n'obéis, tu seras pendu et ta femme sera déshono-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 3, vers 31 — p. 8, vers 13. — [2] *Ibid.*, p. 8, vers 14 — p. 11, vers 27.

« rée. Quant à moi, peu s'en faut qu'en ce moment « même je ne te tranche la tête d'un coup de mon « épée [1]. » Tel est le résumé le plus exact de cette sommation peu diplomatique [2]. Beuves s'indigne, Beuves frémit : il répond d'abord à coups de langue, mais bientôt on en vient aux coups d'épée. Les quatre cents Français sont enveloppés, sont cernés, sont massacrés sur place. Lohier se défend avec un merveilleux courage, mais enfin le duc Beuves lui-même

[1] *Renaus de Montauban*, page 11, vers 28 — p. 15, vers 24.

[2] LE DISCOURS DE L'AMBASSADEUR LOHIER. — Barons, oyez chanson qui est toute *enluminée* de bien : — Jamais jongleur n'en chanta de meilleure. — Ce fut un beau matin, quand l'aube venait de crever, — Que le fils de Charlemagne à la barbe mêlée — Entra [au château de Beuves] dans la salle pavée de mosaïque. — Il y vit mainte gent assemblée, — La maison fut peuplée de bonne baronnie ; — Chacun avait l'épée à son côté, — Pour entendre ce que sont les paroles du messager de Charles, — Et comment il mènera son discours à bonne fin. — Lohier passe devant, Lohier *à la chère membrée ;* — Il est tout aussitôt suivi par tous les siens. — Oyez ce qu'il va dire au duc d'Aigremont, — Devant toute la baronnie rassemblée : « Que le Dieu de gloire qui fit la pluie et la gelée, — Le chaud, le froid, le ciel, la terre et la mer salée, — Qui aussi, par sa bonne pensée, a fait l'homme et la femme, — Que ce Dieu sauve et garde Charles, roi de la Terre honorée, — Et toute sa *maisnie* qui est sage et vaillante ! — Mais qu'il confonde le duc Beuves, chez qui il n'est rien de bon, — Lui et toute sa chevalerie réunie en ce lieu ! » — Chacun, à ces mots, met la main à l'épée pour commencer la mêlée. — Mais, avant qu'il soit nuit, ils auront assez de batailles. — « Sais-tu ce que te mande Charles, roi de la France honorée ? — C'est que, sans plus de retard, tu ailles lui rendre hommage à Noël ; — Et il n'y veut plus de délai. — Il te faudra emmener quatre cents hommes de ta maisnie privée. — Si tu ne le fais, l'Empereur a juré — Qu'il mandera ses Français, sa gent bien ordonnée. — Pas un homme jusqu'à la mer salée, pas un homme ne restera — Que Charles ne conduise contre toi, pourvu qu'il puisse porter une épée. — Il abattra ta cité, il abattra cette tour carrée, — Et, s'il te peut tenir, ta mort est jurée. — A une branche d'arbre, en haut, on te pendra — Comme un voleur pris en flagrant délit. — Ta femme sera déshonorée et honnie. — Tu verras par là quelle mauvaise pensée tu as eue — Et de quelle trahison tu te rends coupable envers l'Empereur, — Quand, par amour pour Doon de Nanteuil, — Tu veux guerroyer le roi de la Terre honorée. — Charles a chassé de son pays ce Doon — Qui est allé se cacher en Pouille. — Est-ce aussi là ce que tu désires ? — Par la foi que je dois à mon père *à la chère membrée*, — Peu s'en faut que je ne te tue avec l'acier de mon épée ! » — Lohier met aussitôt la main à son épée, — Mais Savari de Toulouse la lui a remise dans le fourreau.... (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, p. 14, 15.)

l'atteint dans la mêlée, le frappe, le tue [1]. Et voici qu'à travers toute la France consternée, quelques chevaliers français portent le corps du fils de Charlemagne qui a été tué, à la fleur de l'âge, par la main d'un vassal rebelle; voici que Charlemagne lui-même apprend l'affreuse nouvelle en son palais de Paris. Il aperçoit le corps sanglant de Lohier; il se pâme. Tous les Français sanglotent; mais, au milieu de ces tristesses, la vengeance ne perd aucun de ses droits, et cent fois on entend ce cri : « Mort au duc Beuves [2]. » Une guerre terrible va commencer. Aimon de Dordone s'y trouve naturellement engagé; il va prendre en main la cause de son frère, et les quatre fis Aimon vont ainsi devenir les ennemis personnels du grand Empereur.

Le Prologue est fini. Le vrai Drame va commencer.

I.

Premier acte du Drame : « La grande guerre de Charles contre le duc d'Aigremont et les trois frères de Beuves. »

Contre Charles se liguent les quatre frères [3] : le vieux Girard, type du vassal en révolte; Doon de Nanteuil, le proscrit; Beuves, le meurtrier de Lohier; et enfin le duc Aimon, nature plus pacifique et qui, par certains côtés, comme nous le verrons tout à l'heure, ressemble au Prusias du *Nicomède* de Corneille. Le vieil Empereur n'aura pas trop de toutes ses forces contre cette ligue. Le poëte a su rendre, avec une exactitude presque involontaire, la physionomie de ces grandes rébellions féodales qui ont, aux neuvième et dixième siècles, compromis l'existence de la royauté française. Le souvenir de ces révoltes était demeuré vivant dans l'esprit du peuple et des barons : ces der-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 15, vers 25; — p. 19, vers 28. — [2] *Ibid.*, p. 19, vers 30; — p. 25, vers 29. — [3] *Ibid.*, p. 27, vers 38.

niers surtout devaient prendre un plaisir tout particulier à entendre réciter les vers de *Renaus de Montauban* qui étaient favorables à leurs prétentions et à celles de leurs pères.

Les deux armées féodale et royale vont se rencontrer enfin, et se rencontrent au moment où le duc Beuves vient d'échouer devant Troyes. Les bourgeois de cette ville ont fait une défense héroïque : « Li citéain s'esmaient de la cité garnie, — Vasaument se défendent contre la baronie [1]. » Ces vers ne peuvent-ils pas s'appliquer à la commune de Troyes, et par là servir à dater cette version de notre poëme ? Quoi qu'il en soit, la grande armée de Charlemagne arrive à marches forcées, et déjà Beuves peut entendre le bruit terrible de l'avant-garde impériale. Girard de Roussillon entend « la cornée de l'ost Karlon ; » tout aussitôt, il s'arme et fait armer les siens ; les quatre frères rebelles sont en ligne ; un heurt effroyable fait retentir la terre, et le sang du vieux Girard est le premier versé. La mêlée devient générale : des milliers de duels font la bataille immense : bataille qui d'ailleurs ressemble à toutes celles de nos romans, et que nous ne voulons pas analyser. Les vassaux sont vaincus, ils ploient [2]. Avec cette variabilité singulière qui caractérise nos héros, ils passent de l'extrême orgueil à une soumission extrême : Girard, Beuves, Doon et Aimon sortent de leur camp nu-pieds et « en langes » avec quatre mille et sept cents chevaliers dans l'attitude de suppliants. Le spectacle de cette humiliation n'eût pas attendri le cœur de Charlemagne, si Naimes et Richard le Normand ne lui avaient pas conseillé la clémence. Il pardonne enfin à ses ad-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 30, vers 3 et 4. — [2] *Ibid.*, p. 30, vers 34 ; — p. 37, vers 2.

versaires agenouillés, et ce pardon met un terme à la guerre [1].

Mais il ne met pas un terme à la colère de l'Empereur, et ce pardon n'était pas sincère. La race de Ganelon ne tient pas en vain son rang auprès de Charlemagne; ces traîtres de profession se trouvent là, fort à propos, pour donner au roman une nouvelle impulsion, pour l'empêcher de finir. Ils s'approchent du vieil Empereur et lui proposent d'assassiner le duc Beuves, avec lequel il vient de faire la paix. Le roi de Saint-Denis, qui tout à l'heure s'est bravement comporté dans la grande bataille, redevient tout à coup plus vil qu'il n'a jamais été; il recule les limites de la bassesse : « Assassinez-le, dit-il, et je vous payerai « bien [2]. » Les traîtres ne demandaient que cette autorisation; ils savaient d'ailleurs que le duc Beuves viendrait prochainement à Paris, et qu'il devait passer par la Bourgogne. Ils s'embusquent dans les bois de Floridon; ils attendent le passage du frère de Girard et d'Aimon; ils se jettent sur lui, ils massacrent les chevaliers de sa suite, ils l'assassinent traîtreusement [3]. Un cri d'indignation retentit sur toute la terre du duc Beuves autour de sa veuve en larmes [4]; mais il ne paraît pas que ce cri soit entré bien profondément dans les oreilles de Girard de Roussillon, de Doon de Nanteuil, d'Aimon de Dordone. En effet, nous voyons ces frères trop aisément consolables faire rapidement leur paix avec Charlemagne, et oublier rapidement le pauvre Beuves. « Et Karles lor donna « maint riche garnement [5]. » L'Empereur leur ferma la bouche et leur calma le cœur avec de beaux pré-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 37, vers 3; — p. 39, vers 10. — [2] *Ibid.*, page 39, vers 11; — vers 36. — [3] *Ibid.*, p. 39, vers 37; — p. 44, vers 1. — [4] *Ibid.*, p. 44, vers 2; — p. 45, vers 10. — [5] *Ibid.*, p. 45, vers 11; — vers 37.

sents. Ce rôle très-vil de corrupteur convient bien au Charlemagne très-vil de notre roman.

Et c'est ici que se termine le premier acte de notre drame épique; et ce n'est pas sans raison qu'on a regardé cette première partie de notre Chanson comme ayant dû former à l'origine un roman complet, sous ce titre : *Beuves d'Aigremont*. Nous nous rangeons à cet avis, et nous avons hâte d'en arriver au véritable *Roman des Quatre fils Aimon*. Il est bien temps que ces héros paraissent.

II.

Second acte du Drame : « *L'adoubement* des quatre fils Aimon. La partie d'échecs. La mort de Bertolais et la disgrâce de Renaud et de ses frères »

Charles règne en paix; il est bien cet *imperator augustus* dont parlent les diplômes, *romanum pacifice gubernans imperium*. Il a oublié le meurtre de Beuves; il est joyeux; il est entouré d'une belle cour; et, chose étrange, il n'a pas de courtisan plus empressé que cet Aimon de Dordone, qui ne sait pas regretter assez fièrement l'assassinat de son frère. Et voilà qu'un jour, au milieu de cette cour où brillent sept rois à *corones d'ormier*, paraissent quatre jeunes gens, quatre bacheliers vaillants, « et entrent au palais soef et belement. » Ce sont les quatre fils Aimon [1]. Charlemagne leur fait bon accueil : « Je veux « vous faire chevaliers à la Nativité prochaine. » Et en effet, il les *adoube* devant tous ses barons, il assiste au jeu de la quintaine qui, d'ordinaire, suit ces adoubements, et il y admire l'adresse de Renaud. Renaud et Alard servent le vin à la table de l'empereur : Guichard et Richard servent le pain; le vieil Aimon est tout ravi de la fortune de ses fils [2]. C'est en effet

[1] *Renaus de Montauban*, page 45, vers 38; — p. 47, vers 10. — [2] *Ibid.*, page 47, vers 11; — p. 51, vers 12.

le point culminant de leur jeune prospérité. Leur joie ne sera pas de longue durée.

Une partie d'échecs s'engage dans le palais de Charles entre Renaud et Bertolais, neveu de l'Empereur. Ce jeu, passion de nos héros épiques, tient une large place dans toutes nos Chansons. L'auteur de *Renaus de Montauban*, imitant sans doute l'auteur de la *Chevalerie Ogier*, fait d'un coup d'échecs la péripétie principale de son long roman. Bertolais, tout comme Charlot dans *Ogier*, insulte gravement son adversaire, qui le tue d'un coup d'échiquier [1]. Cris, pleurs, mêlée dans le palais de l'Empereur : Renaud se défend énergiquement, mais il ne saurait résister à toutes les forces de Charlemagne [2]. Il se jette sur la croupe de ce bon cheval Bayard qui désormais va tant faire parler de lui ; il s'élance avec ses trois frères vers le château de Dordone, il y va trouver la duchesse sa mère : « Fuyez, leur dit la dame, fuyez vite ; em« portez le plus possible de mes trésors, mais vous ne « pouvez rester ici, on tuerait votre père. » Les quatre enfants s'en vont, et Renaud pleure de pitié en s'éloignant de ce château où il ne doit pas revenir de longtemps [3]. Rien ne serait plus touchant que ce départ, s'il s'était trouvé un vrai poëte pour le peindre. Mais notre trouvère, qui consacre volontiers plusieurs centaines de vers à la description d'un seul combat, ne veut consacrer que dix vers à cette admirable péripétie. Et cependant nous sommes véritablement ici au cœur de notre épopée, et c'est ici que commence la longue histoire des malheurs de notre héros...

Mais où courent ainsi les quatre fils Aimon? Où pensent-ils se dérober à la colère du grand Empereur?

[1] *Renaus de Montauban*, p. 51, vers 13 ; — p. 52, vers 15.— [2] *Ibid.*, p. 52, vers 16, — vers 26. — [3] *Ibid.*, p. 52, vers 27 ; — p. 53, vers 1.

Ils se réfugient sous les arbres de la vieille forêt des Ardennes, dans un lieu inhabité, dans un désert. Ils s'y construisent un château [1], et, commençant d'être malheureux, commencent aussi d'être intéressants. Nous nous attachons très-vivement à leur destinée. Que vont-ils devenir ?

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

III.

Troisième partie : « La grande misère des quatre fils Aimon dans la forêt des Ardennes. »

Charles s'est jeté à la poursuite des quatre frères : il a jugé que toute une armée ne lui serait pas inutile contre ces rebelles. Mais il est sur leurs traces, et, par un beau jour d'été, il aperçoit enfin leur château de Montessor. Or les trois frères de Renaud revenaient de la chasse, joyeux, quand ils rencontrèrent les chevaliers de l'empereur. Tout aussitôt la bataille commence [2]. Ogier le Danois n'est pas de trop contre ces désespérés, qui se préparent à une formidable résistance, et s'enferment dans leur château. Il faut se résoudre à un siége en règle. La tente impériale est dressée sous les murs de la terrible forteresse dont le poëte nous fait d'ailleurs une description charmante. Le château est perché sur un roc. Autour de lui : « Les montagnes sont hautes et profonds sont les sables; — Les prairies larges; les bois grands et *pléniers*; — On y peut chasser les sangliers et les laies, — Poursuivre et percer à coups de flèches les cerfs et les biches. — D'une part court la Meuse, qui *est tant à priser*, — Où l'on prend les saumons quand on y veut pêcher. — D'autre part est la roche : on n'y peut approcher [3]. » C'est devant ce formidable château que tous les peuples de l'empire de Charles se donnent

[1] *Renaus de Montauban*, p. 53, vers 2-10. — [2] *Ibid.*, p 53, vers 21; — p. 55, vers 11. — [3] *Ibid.*, p. 57, vers 27-33.

rendez-vous : Normands, Poitevins, Thiois, Bretons, Flamands, *Norois*. La guerre ne se faisait pas alors comme de nos jours ; la guerre n'était qu'une suite de duels brillants. Avec cent bons chevaliers et d'épaisses murailles, on arrêtait aisément toute une armée. Charlemagne l'apprit à ses dépens ; le siége de Montessor se prolongea [1] « desi après l'aoust que tot vait li esté. — De l'iver qui vint grans sunt François tourmenté [2]. » Par bonheur pour Charles, il avait près de lui un félon, qui lui propose alors de lui livrer traîtreusement Renaud : « Seulement promettez-moi « de me donner le château des fils Aimon et cinq « lieues de terres à l'entour. » L'Empereur lui promet en outre sa ville de Laon. Est-il utile d'ajouter que le traître s'appelle Hervis de Lausanne [3] ? Lausanne a eu le singulier privilége de fournir notre épopée de traîtres, et *Hervé* ou *Hervis* est un de ces noms dévolus par l'usage à tous ceux qui sont de la race de Ganelon. Hervis de Lausanne se compose un visage triste, humilié, et se présente devant Renaud comme une victime de la tyrannie de Charlemagne [4]. On lui tend la main, on lui sourit, on l'accueille [5] ; et ce nouveau Judas se met tout aussitôt à accomplir sa détestable trahison : « Hervis ne dormoit mie, li cuivers renoiés — Qui en liu de Judas fu laiens herbergiés [6]. » Il veut ouvrir à Charlemagne les portes de Montessor, mais Dieu ne permet pas toujours que le dessein des Judas soit couronné de succès comme au jardin des Olives. Hervis est déjoué. On s'empare de l'infâme, on le garrotte, et l'affreux supplice de l'écartèlement ne paraît pas trop dur contre lui [7]. Mais, hélas! la dé-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 57, vers 37 ; — p. 68, vers 5. — [2] *Ibid.*, p. 68, vers 6 — 7.— [3] *Ibid.*, p. 68, vers 24 ; — p. 69, vers 2. — [4] *Ibid.*, p. 69, vers 3, vers 25. — [5] *Ibid.*, p. 69, vers 26 — 30. — [6] *Ibid.*, p. 70, vers 13, 14. — [7] *Ibid.*, p. 70, vers 15 ; — p. 73, vers 17.

faite des fils Aimon n'est que différée par ce rude et légitime châtiment. Leur courage reste toujours le même, mais ils n'ont pas que des âmes. Ils ont des corps, et sont affamés. Toute résistance serait vaine. Renaud, qui au milieu de ses frères représente l'élément de la prudence, qui est une sorte de Nestor sans cheveux blancs, Renaud prend la parole et s'écrie : « Voici que ce château est bien pauvre ; voici qu'il est tout dévasté, tout détruit. — Nous n'avons plus ni avoine, ni vin, ni blé, — Que nous y avions en abondance et à satiété. — Ce serait folie d'y rester davantage [1]. » Ils s'en vont, tristes, mais non désespérés. Ils s'en vont, la nuit, et Renaud, les yeux trempés de larmes, jette un dernier regard sur ces murailles qui pendant cinq ans ont abrité la fortune de ses frères et la sienne [2]. Je ne sais si mes lecteurs partagent en ce moment l'émotion que je ressens ; mais, à mesure que le malheur s'abat plus pesant sur les quatre héros de ce roman, je les vois grandir dans mon imagination et devenir de plus en plus épiques. Tout à l'heure je ne voyais encore en eux que de vulgaires révoltés, peu dignes d'émouvoir mon cœur et d'exciter mon indignation contre leurs puissants adversaires. Mais, dès qu'une armée tout entière se réunit contre quatre hommes et s'estime à peine capable de les vaincre, dès que j'aperçois ces quatre vaincus héroïques se dérobant à travers les ténèbres de la nuit aux efforts de tout un empire et à la colère d'un Charlemagne, je me sens pris pour eux d'une invincible sympathie, et ce long roman commence à m'intéresser vivement. C'est ici, pour mieux dire, que le roman se change en épopée.

Quel va être le sort des quatre frères ? Ils ont de bons

[1] *Renaus de Montauban*, p. 74, vers 3 — 7. — [2] *Ibid.*, p. 74, vers 26 — 32.

chevaux, je le sais, et Bayard surtout est incomparable. Mais ne vont-ils pas être cernés par les chevaliers de l'Empereur? N'entendent-ils pas, tout près d'eux, les pas de ceux qui les poursuivent? On ne peut s'empêcher de concevoir pour eux de grandes craintes. Cependant le bruit devient moins grand. Charles, renonçant à poursuivre ses ennemis mortels au milieu des formidables broussailles de la forêt d'Ardenne, a congédié tous ses Français. Un seul baron s'obstine à donner la chasse à Renaud et à ses frères, et ce baron, qui le croirait? c'est leur père, c'est le duc Aimon. Je ne sais si le vieux poëte s'est rendu compte de ce fait qu'il raconte avec une simplicité si naïve; mais quelle justesse d'observation! Aimon veut avant tout plaire à l'Empereur, et cette bassesse de courtisan lui ôte son cœur de père. Rien de plus naturel que cette dureté contre nature [1].

C'est pendant cette fuite des quatre fils Aimon que Bayard, le cheval Bayard, témoigne pour la première fois de son intelligence et de son dévouement. Sur sa croupe complaisante il reçoit à la fois Renaud et Alard, et ce surcroît de charge lui communique un surcroît de vitesse et de force [2]. Une véritable bataille s'engage entre les chevaliers d'Aimon et ceux de ses fils [3]. Ceux-ci sont battus; quatorze barons seulement survivent à cette déroute; les quatre frères n'ont que la vie sauve, et leur père enfin se prend à s'émouvoir à la vue de leurs malheurs [4]. Pour eux, ils ne savent pas encore désespérer, et les voilà qui entrent dans la grande forêt d'Ardenne, où ils comptent bien trouver un asile assuré. Mais, hélas! quelle misère! onze de leurs chevaliers, onze sur quatorze, meurent de faim [5]. Renaud

[1] *Renaus de Montauban*, p. 75, vers 5; — p. 80, vers 38. — [2] *Ibid.*, p. 81, vers 1 — 34. — [3] *Ibid.*, p. 81, vers 35; — p. 83, vers 8. — [4] *Ibid.*, p. 83, vers 9; — p. 85, vers 2. — [5] *Ibid.*, p. 85, vers 3, vers 20.

et les siens ne vivent qu'avec la chaire *gascrue* des bêtes qu'ils abattent et l'eau des ruisseaux; ils errent comme des ombres sous les hautes futaies de ce bois immense; ils sont défigurés, hâves, hideux. Leurs chevaux sont décharnés comme eux, et le poëte s'apitoie autant sur leur sort que sur celui de ses héros. Les pauvres bêtes ne vivent plus d'avoine, ni de blé, ni de foin *essoré* au soleil; mais ils n'ont que racines et feuilles pour tout régal, et celui qui trouve fougère est bien heureux [1]! Au milieu de cet amaigrissement général le seul Bayard conserve sa belle mine et son embonpoint : « Mais Baiars en fu gros et cras et sejornés, — Mieldres iert-il de feuilles qu'autres chevaus de blés [2]. »

Nous nous arrêtons longtemps, comme on le voit, à ces scènes de désolation et de tristesse. Mais c'est à dessein. Nous sommes vraiment au cœur de toute notre épopée. En cette matière, d'ailleurs, le peuple est le bon juge : il a oublié tout le roman des *Quatre fils Aimon;* mais il a retenu, mais il retiendra bien longtemps encore les scènes de la forêt des Ardennes. A côté de ces images grossières qui décorent la chaumière du paysan; à côté de ces enluminures brutalement rouges et bleues; à côté du *Juif errant*, de la *Bataille d'Austerlitz* et de *Crédit est mort*, on voit figurer le bon cheval Bayard portant joyeusement les quatre fils Aimon. Et la vue de cette image nous ravit, nous aussi. Car nous y trouvons la traduction très-populaire d'une de nos plus populaires et de nos plus antiques chansons. Et notre cœur n'est pas loin de battre, et, pour tout dire, nous sommes charmés.

L'hiver fut long pour les quatre frères, et ce rude hiver fut suivi de six autres. Sur leur chair nue ils

[1] *Renaus de Montauban*, p. 85, vers 21 — 26. — [2] *Ibid.*, p. 85, vers 27 — 29.

portent leurs hauberts; ils sont velus comme des ours, ils ont la peau noire comme de l'encre; ils conduisent leurs chevaux avec des harts en guise de rênes: « Ils sont en Ardenne, les fils Aimon, ils sont tout nus; — Quand il pleut, quand il vente, quand il grêle même. — Chacun est sous un arbre, son écu à son cou, — Son heaume tout rouillé et son épieu brisé. — Oh! que l'hiver les ennuie, l'hiver qui fut si long! — Et comme ils désiraient que l'été revînt [1]! » Enfin, un souffle chaud passe un jour sur leurs fronts, c'est le mois de mai, c'est l'été. Ils frémissent, ils espèrent, une idée les saisit. « Si nous allions voir notre mère, qui a tant « pleuré à cause de nous?» Ils y vont, mais en se cachant, mais comme des coupables, mais en marchant pendant la nuit et en dormant pendant le jour [2]. Le voyage fut dur; un matin, ils aperçurent les murs du château de Dordone, et d'émotion se pâmèrent. Toutefois, avec une témérité admirable, ils pènètrent dans le palais. Ils sont méconnaissables, on les prend pour des ermites, on les accueille; et ils s'asseoient à la table paternelle [3]. C'est ici que se place une des scènes les plus profondément homériques de toute notre ancienne poésie: « Leur mère sort de la chambre, dont la porte est ouverte, — Et ses fils la regardent, tenant leurs têtes basses. — « Alard, dit Renaud, quel conseil me donnez-vous? — Voilà notre mère, je la reconnais bien. — Frère, répond Alard, pour Dieu! allez à elle, — Contez-lui notre message et nos grandes misères. — Non, non, répond Richard le preux et l'*alosé*, — Sire Renaud, beau frère, attendez encore.» — Les quatre frères donc sont dans le palais *plenier*; — Ils sont tout dépouillés, tout misérables; n'ont pas un vête-

[1] *Renaus de Montauban*, p. 86, vers 33; — p. 87, vers 3. — [2] *Ibid.*, p. 87, vers 4; — p. 88, vers 14. — [3] *Ibid.*, p. 88, vers 15; — p. 89, vers 26.

ment entier, — Laids et hideux comme le diable. — Quand la dame les vit, fut rudement émerveillée, — En ressentit une telle peur qu'elle ne put se ranimer.... — Mais bientôt regarde Renaud, court lui parler, — Et tout son sang déjà frémit en elle. — Dans le palais, voilà la duchesse qui se dresse — Et qui voit changer les traits de Renaud. — Il avait une cicatrice sur le visage, devant. — S'était fait cette plaie en jouant au *behourt*, étant petit enfant. — Sa mère le regarde, le reconnaît : — « Renaud, dit-elle, si tu es Renaud, pourquoi le cacherais-tu ? — Beau fils, je t'en conjure au nom du Dieu puissant, — Si tu es Renaud, dis-le-moi sans tarder. » — Quand Renaud l'entend, il veut cacher ses larmes. — La duchesse le voit, ne doute plus. — Pleurant, les bras levés, va baiser son enfant, — Puis tous les autres, cent fois de suite. — Pour tout au monde, ils n'eussent pas dit une parole [1]. » Est-ce être exagéré que de placer cette scène, je ne dis pas au-dessus, mais tout à côté des plus beaux passages de l'Iliade et de l'Odyssée ? Nous ne le pensons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que rarement nos épiques français se sont élevés à une telle hauteur ; c'est que nous sommes en présence de sentiments très-naturels fort naturellement rendus ; c'est que voilà une mère, une vraie mère, et des chevaliers chez qui le poids du haubert n'a pas étouffé le cœur. Ils pleurent, tant mieux : et nous pleurons avec eux.

Et je veux, s'il m'est permis de parler ainsi, faire tomber le rideau sur cette scène presque sublime. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la pauvre mère traite maternellement ses fils, leur verse ses meilleurs vins, leur sert ses meilleurs mets. Voilà la joie revenue. Mais, tout à coup, un grand bruit se fait

[1] *Renaus de Montauban*, page 89, vers 30 ; — p. 91, vers 12.

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

à la porte : c'est le duc Aimon qui revient de la chasse, un gros bâton à la main. Il a tué quatre cerfs; il a faim. Au moment de s'asseoir à table, il aperçoit quatre mendiants, quatre misérables qui dévorent les chairs placées devant eux. « Ce sont tes fils, » dit la duchesse [1]. Aimon n'est pas ému par tant de misère, et se prive de la grande joie de serrer ses fils fortement dans ses bras. Il se jette dans les transports d'une mauvaise colère, il maudit ses enfants, il les accable de reproches, il leur ordonne de sortir de son donjon. Toutefois il se radoucit un peu, et laisse la duchesse accomplir librement envers ses quatre fils tous les devoirs de l'hospitalité antique. Elle les baigne, les chausse, les couvre de vêtements neufs; puis elle leur ouvre les coffres paternels : « Prenez, « leur dit-elle. » Cependant sept cents chevaliers viennent se ranger sous la bannière de Renaud et de ses frères. Ils étaient entrés au château de Dordone en accoutrements de mendiants; ils en sortent beaux, fiers et puissants comme des rois, sous les baisers de leur mère triomphante [2].

Ils partent, ils quittent une seconde fois le palais où ils sont nés. Et où vont-ils ainsi? A leurs aventures.

Ils s'acheminent vers le Midi, et c'est dans le Midi que sera désormais placée la scène de notre chanson.

C'est ici que s'achève notre troisième acte; c'est ici que finit la première partie et la plus intéressante de tout notre roman.

Quatrième acte du Drame : « Renaud dans le Midi. Le château de Montalban. Nouvelle guerre contre Charlemagne. »

IV.

Bordeaux et Toulouse font depuis longtemps partie

[1] *Renaus de Montauban*, page 91, vers 37; — p. 92, vers 14. — [2] Page 92, vers 15; — p. 96, vers 33.

d'un même empire; ces deux nobles villes sont depuis longtemps françaises et chrétiennes. Mais l'auteur des *Quatre Fils Aimon*, témoin des nombreux bouleversements politiques dont le Midi était le théâtre, suppose qu'au temps de Renaud de Montauban et de ses frères, Bordeaux était la capitale d'un royaume catholique, et que Toulouse fut un moment le siége d'un émir sarrasin. A Bordeaux régnait le roi Yon, « molt prodom et de grant manantie; » à Toulouse se tenait le païen Begue, qui jetait sur le royaume de Gascogne des regards pleins de concupiscence et d'envie. Une guerre devait nécessairement éclater contre le mécréant qui venait de conquérir Montpellier, Beaucaire et Avignon, et qui menaçait la France entière [1]. On ne saurait trop admirer avec quelle fidélité opiniâtre les Méridionaux ont gardé le souvenir des invasions musulmanes. Lisez plutôt la geste de Guillaume au Court Nez, lisez ces pages de *Renaus de Montauban*...

Tandis que le roi de Gascogne tenait conseil avec « ses hommes, ses drus et ses privés, » tandis qu'il se laissait aller à l'effroi que lui inspiraient les conquêtes de Begue, on vit entrer dans Bordeaux, certain matin, cinq barons superbement vêtus suivis de cinquante chevaliers de belle mine qui venaient se mettre au service des chrétiens menacés. C'étaient les quatre fils Aimon qui avaient rapidement traversé toute la France et qui avaient placé la Loire entre la colère de Charlemagne et leur faiblesse. Mais à côté d'eux voici un nouveau venu qui paraît tout à fait associé à leur fortune [2]; Renaud et lui se traitent de *cousins;* il monte un cheval noir, il a je ne sais quelle physio-

[1] *Renaus de Montauban*, page 98, vers 1 — 15, et 28 — 34. — [2] Page 97, vers 31; — p. 99, vers 30.

nomie étrange, et je lui trouve trop de finesse dans les yeux. C'est Maugis, c'est l'enchanteur Maugis qui vient de faire son entrée dans notre roman, dont il sera désormais un des héros. Quand il a rencontré ses cousins, il venait de voler un trésor à Orléans [1]. Ce magicien est doublé d'un voleur. Pour tout dire, je me serais bien passé de cet oblique personnage. Maugis entrant dans le roman des quatre fils Aimon, c'est la légende celtique pénétrant dans le domaine de notre vieille épopée nationale; c'est la fable, c'est le mensonge, c'est la magie, ce sont d'odieux mélanges. Il faudra nous résigner à cet amalgame, il faudra tolérer les tours de passe-passe et les escamotages de Maugis à côté de l'héroïsme de Renaud. Mais nous avons l'espoir qu'on retrouvera quelque jour une antique rédaction de *Renaud de Montauban* où l'enchanteur Maugis sera relégué au dernier rang, qu'il mérite.

C'est dans cette espérance que nous continuons un récit qui nous irritera plus d'une fois.

Pour le moment, on devine ce qui va se passer.... Le roi Yon accepte avec joie le secours des quatre fils Aimon. On se précipite sur les Turcs, on les rencontre, on les bat. Les honneurs de la journée sont pour Renaud de Montauban, qui combat contre le roi Begue et le force à se rendre. Je ne décrirai point ce combat, qui ressemble à tant d'autres [2], mais il faut y signaler un épisode intéressant. Alard, Richard et Guichard ont un moment perdu de vue leur frère Renaud, et le pleurent avec une tendresse touchante [3]. Bientôt ils se retrouvent, et ce sont des larmes de joie. Les chrétiens rentrent dans Bordeaux,

[1] *Renaus de Montauban*, page 96, vers 34; — p. 97, vers 30. — [2] Page 103, vers 26; — p. 107, vers 22.

vainqueurs, Renaud triomphe, Begue est jeté en prison comme un autre Jugurtha : « Ens ès fons de la catre ont Begon avalé, — Plus d'un mois et demi a là dedans esté [1]. »

Les quatre fils Aimon cependant ne prennent point le temps de triompher. Craignant toujours la colère de Charlemagne, ils s'enfuient, tout vainqueurs qu'ils sont. « Ce fu el mois de mai, à l'entrée d'esté, — « Que florisent li bois et raverdisent pré [2]. » Renaud et ses frères, errant dans la campagne, aperçoivent tout à coup une belle montagne située à l'endroit même où la Garonne prend le nom de Gironde. « La belle place « pour un château ! » s'écrient-ils. Ils demandent au roi de Gascogne la permission d'y bâtir une *ferté* [3]. Le roi ne peut rien refuser à ses libérateurs, et voici que les pierres s'élèvent sur les pierres ; voici que l'on voit s'étager les unes au-dessus des autres les belles salles voûtées dont les seigneurs étaient alors si fiers. Autour du château se construit toute une ville ; cinq cents bourgeois s'y établissent et y font le commerce ; des chevaliers, des sergents, des valets, des jongleurs, accourent de toutes parts à la voix de Renaud, qui « les retint par amor [4]. » Sur la maîtresse roche se dresse, terrible, le nouveau donjon. « Quel nom lui « donnerez-vous ? » dit le roi Yon à Renaud. « Quand nous vînmes ici, mes frères et moi, ce fut en qualité d'étrangers ou d'*aubains*. Eh bien ! le donjon s'appelera mont des Aubains ou Montauban [5]. » Vous comprenez bien que je ne discuterai pas cette étymologie : je ne suis qu'un narrateur.

La destinée de Renaud a pris une face nouvelle.

[1] *Renaus de Montauban*, page 107, vers 23 — 24. — [2] Page 108, vers 1 — 21. — [3] Page 108, vers 22 ; — p. 109, vers 28. — [4] Page 109, vers 29 ; — p. 110, vers 37. — [5] Page 110, vers 38 ; — p. 111, vers 32.

Il possède maintenant un beau château qui se mire dans les eaux de la Gironde; il a des chevaliers, il a une bourgeoisie, c'est un petit prince. Or, le roi Yon avait une sœur. « Vous feriez bien, lui dirent ses conseillers, de la marier à Renaud le bon chevalier, à Renaud l'*aduré*, à Renaud le vainqueur. Ce serait le moyen de l'attacher pour toujours à ce pays qu'il a sauvé. *Mult en acroisteriés le barnage et la flor.* » Yon, qui d'ailleurs est un roi tout débonnaire, consent volontiers à tout ce qu'on lui demande [1] : il ne faut plus que le consentement de la jeune fille; la scène où elle le donne est véritablement charmante :

Le roi est entré dans la chambre pavée de sa sœur ; — La trouve assise sur un coussin de soie, — Tenant sur ses genoux une *ensegne sertée* — Qu'elle enlumine gentiment. Car elle était lettrée. — Elle a dit en son cœur qu'elle serait à Renaud. — Le roi Yon l'appelle, lui parle : « — Belle sœur, lui dit-il, je vous ai fiancée. » — La pucelle l'entend, change de couleur, — Reste penchée sur l'enseigne, livrée à ses pensées. — Mais bientôt se ravise, et elle a bien parlé : « — Pour l'amour de Dieu, à qui m'avez-vous donnée? — Belle sœur, dit le roi, vous êtes tombée en partage — Au meilleur chevalier qui ait jamais ceint l'épée. — C'est Renaud, le fils d'Aimon *à la chère membrée.* » Quand la pucelle l'entend, est toute réconfortée. — « Comme il vous plaira, dit-elle au roi. — Ce n'est pas moi qui m'y refuserai [2]. »

Sans plus tarder, le mariage est conclu; de belles fêtes enchantent tout ce pays, qui quelques jours auparavant était dans l'angoisse et redoutait de tomber aux mains des Sarrasins. Et Renaud de Montauban atteint, cette fois, l'apogée d'un bonheur

[1] *Renaus de Montauban*, page 111, vers 33; — p. 113, vers 24. — [2] Page 113, vers 25; — p. 114, vers 3.

qui, hélas! ne sera pas de longue durée [1]. Car la vieille inimitié du roi de France subsiste toujours, et ce sont de ces haines qui ne s'éteignent jamais. Il nous semble que le poëte a trop longtemps oublié Charlemagne : nous avons hâte de revenir au grand Empereur, au centre de la Geste du Roi.

V.

Or, un jour, Charlemagne revenait d'Espagne, où il avait fait pieusement un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; il passait par Bordeaux [2]. Tandis qu'il se reposait à l'ombre d'un olivier, il aperçut tout à coup un château superbement perché sur un roc imprenable : « A qui est ce château? dit-il. — A Re-« naud et à ses frères [3]. » Colère de l'empereur, qui envoie au roi Yon Ogier le Danois, en qualité d'ambassadeur et somme le Gascon de lui livrer immédiatement les quatre fils Aimon pour qu'il les pende à Montmartre [4]. Mais le roi de Gascogne ne saurait oublier que sa sœur est la femme de Renaud; il se refuse à livrer traîtreusement son beau-frère; il résiste aux prières, il résiste aux menaces. Sa résistance équivaut à une déclaration de guerre. Charles, la rage au cœur, revient à Paris, mais dans le dessein bien arrêté d'en repartir le plus tôt possible pour venir mettre le siége devant le château de Montauban [5]. Contre ces vassaux rebelles, ce n'est plus de la haine que ressent Charlemagne : dès qu'il prononce leurs noms, il devient fou furieux. Donc, il faut s'attendre à de longues, à d'interminables guerres. L'avenir est gros de plusieurs

[1] *Renaus de Montauban*, page 114, vers 4, — vers 34. — [2] Page 114, vers 35; — p. 115, vers 10. — [3] Page 115, vers 11, — vers 34. — [4] Page 115, vers 35; — p. 116, vers 5. — [5] Page 116, vers 6; — p. 119, vers 16.

années de grandes batailles... et de plusieurs milliers de vers consacrés à les raconter. Ce n'est donc pas sans habileté que l'auteur des *Quatre fils Aimon* a profité de ce moment pour introduire dans son poëme le personnage dont la gloire sera destinée à contre-balancer celle de Renaud lui-même. Et ce personnage, c'est Roland.

Ce passage de notre poëme est d'une importance considérable.

Roland arrive à la cour de Charlemagne. Il est encore enfant; il est accompagné de trente damoiseaux dont pas un n'a de barbe au menton. Roland, tout éclatant de jeunesse et de beauté, est vêtu d'une pelisse d'hermine; il porte aux pieds des heuses d'Afrique, et, bien qu'il ne soit pas encore chevalier, des éperons d'or. Notre poëte se complaît dans la description du jeune héros : « Le cors ot bel et droit et cière de baron, — Plus ot fier le regart que lupars ne lion. » Ses trente compagnons sont couverts de soie vermeille, beaux et jeunes comme lui [1]. « D'où es-tu, lui demande « Charles, et quel est ton nom? — Je m'appelle Roland, « répond l'enfant; je suis né à Saint-Fagon, en Bretagne, « et je suis le fils de votre sœur et du bon duc Milon « d'Angers. » L'Empereur s'émeut et le baise quatre fois [2]. Et, tout aussitôt, il veut éprouver le courage de son neveu; il l'envoie contre les Saisnes, qui viennent de ravager Cologne. Roland paraît, Roland triomphe. Il s'empare du prince des Sarrasins, du terrible Escorfaut : jamais, jamais on n'a vu pareil chevalier [3]. Mais (ô remarque naïve de notre auteur !) à un si parfait soldat il manque quelque chose : un bon cheval. Et comment trouvera-t-on ce trésor

[1] *Renaus de Montauban*, page 119, vers 18, — vers 30. — [2] Page 119, vers 31; — p. 120, vers 8. — [3] Page 119, vers 9; — p. 123, vers 18.

introuvable : LE CHEVAL DE ROLAND ? Le Nestor de l'armée, le vieux Naimes, n'est jamais embarrassé : « Annoncez une course à Paris, dit-il à Charlemagne, une course de chevaux qui aura lieu dans les prés sous Montmartre. *Votre corone d'or al chief des cors metés, — Et .cccc. mars d'or et .c. pailes roés.* Le cheval vainqueur sera peut-être digne de votre neveu [1]. » Si j'avais l'honneur d'être membre du Jockey-Club, je verrais dans cette page de *Renaus de Montauban* l'origine des Courses de Paris et je la ferais écrire en lettres d'or au-dessus de la Tribune. Mais je ne suis que littérateur, hélas ! et je m'afflige de cette longue digression de notre poëte, qui nous fait si longtemps perdre de vue Renaud et ses trois frères. Car, enfin, où veut-il en venir ?

C'est le cheval Bayard qui va nous servir de transition pour retourner aux quatre fils Aimon.

Renaud apprend qu'une course aura lieu à Paris ; il brûle du désir d'y faire triompher son cheval, l'incomparable Bayard. Il quitte son château, il quitte ses frères, il quitte la belle Aalis, sa femme ; il se fait accompagner de cent chevaliers, mais surtout de l'enchanteur Maugis [2]. Celui-ci commence aussitôt son métier. Pour empêcher Renaud et Bayard d'être reconnus de l'Empereur, il change et la couleur du cheval et la figure du cavalier. Renaud paraît avoir quinze ans ; quant à Bayard, il semble « plus blanc que n'est flors en esté [3]. » Avons-nous besoin d'ajouter que Bayard remporte aisément le prix des courses ? Et quand Charlemagne, étonné, ravi de l'adresse du cavalier et de la vitesse du cheval, demande à Renaud, qu'il ne reconnaît point, s'il ne veut

[1] *Renaus de Montauban*, page 123, vers 19, — vers 37. — [2] Page 124, vers 19 ; — p. 127, vers 3. — [3] Page 127, vers 3, — vers 27.

pas lui vendre son bon destrier : « Je suis Renaud, « s'écrie le vainqueur, et j'emporte votre couronne. « Cherchez d'autres chevaux pour Roland [1]. » Et il s'enfuit. C'est en vain que Charles lance quinze mille hommes à sa poursuite : se rendre maître de Renaud et de Maugis n'est point chose si facile. Ils échappent, ils arrivent à Montauban, ils sont sauvés [2].

Et pendant ce temps, à Paris, l'Empereur se laisse aller à sa colère et crie : « Vengeance. » Il a Roland près de lui, et lui dit comme don Diègue dans *le Cid :* « Venge-toi, venge-moi [3]. » Roland s'apprête. La seconde moitié de notre poëme pourrait être intitulée : « *Rivalité de Roland et de Renaud.* » Mais le poëte nous avertit que de graves événements se placent entre ces deux parties de notre roman, et ces événements sont ceux que Jean Bodel a racontés tout au long dans sa *Chanson des Saisnes*. C'est la défaite de Guitequin; ce sont les aventures de Baudouin et de Sebille; c'est la conquête de l'olifant de Roland [4]. De tels triomphes enflent étrangement le cœur de Charlemagne. Il ne se tourne que plus furieux du côté du château de Montauban, et s'écrie : « Je n'ai plus d'autre ennemi que les « quatre fils Aimon [5]. » Quelque temps après, Charlemagne fait une nouvelle convocation de toute son armée : Français, Brabançons, Allemands, Saxons, Bretons, Normands, Frisons, Anglais, se précipitent à la suite du grand Empereur, que gêne la vue du château de

[1] *Renaus de Montauban*, page 127, vers 28 ; — p. 131, vers 20. — [2] Page 131, vers 21 ; — p. 133, vers 34. — [3] Page 134, vers 24 ; — p. 135, vers 23.

[4] Page 136, vers 1-14. — Le poëte semble commencer une nouvelle chanson : « Seigneur, or faites pais, que Dex vos soit amis, — Jhesu de sainte glore qui eu le crois fu mis. — Si vous dirai canchon ki mult doit estre en pris, etc., etc. — Voir aussi, p. 137, vers 25; — page 138, vers 17.

[5] Page 136, vers 15; — page 137, vers 13.

Montauban. Turpin s'y trouve près de Canut d'Angleterre, Roland près d'Ogier, Olivier près de Richard de Normandie ; le vieux duc Naimes se tient près du roi de Montloon pour l'empêcher de commettre plus de vingt imprudences toutes les heures. Quand Charles partait en expédition contre Marsile et contre ses cent mille Sarrasins, il ne s'entourait pas en vérité de plus de chevaliers, de plus de héros. Et qui donc provoquait ce vaste mouvement, ces bruits de guerre et ce départ de tout ce que la France, de tout ce que l'Occident comptait alors de « chevaliers de prix? » C'étaient quatre pauvres jeunes gens fortifiés dans un château de Gascogne, c'étaient les quatre fils Aimon [1].

L'armée impériale, tout d'abord, ne met pas le siége devant la ville de Montauban, mais devant le château de Montbendel, à quatre journées de Montauban. C'est là qu'on dresse la tente de Charles, cette tente admirable surmontée de la grande aigle d'or. Cette aigle, dont la seule vue a mis tant de fois les Sarrasins en fuite, ne saurait effrayer ni Renaud ni ses frères [2]. Ils résistent vigoureusement. Si Montbendel est pris, il reste à prendre Montauban. Le « roi de Saint-Denis, » ne pouvant venir à bout de ses ennemis par la force, se transforme en Machiavel et emploie la ruse : méchant moyen. Le roi Yon est sommé par les députés de l'empereur de lui livrer traîtreusement les quatre fils Aimon [3]. Ce prince faible, tout aussitôt, va se changer en Judas. Il assemble son conseil, et son conseil le pousse à la félonie. Mais la résistance du Gascon n'est pas d'une longue durée : il livrera Renaud désarmé, il livrera désarmés les frères de Renaud, et il évitera par là les terribles effets de la colère de Char-

[1] *Renaus de Montauban*, page 137, vers 25; — page 144, vers 2. — [2] Page 144, vers 3; — page 151, vers 7.— [3] Page 151, vers 10; — page 154 vers 6.

lemagne. Cette lâcheté d'ailleurs lui est imposée par ses barons, et il en pleure. Le roi Yon ressemble au roi Prusias : il est de ces bons hommes qui, par bonhomie, commettent les plus grands crimes.

Les quatre fils Aimon sont bien loin de songer au malheur qui va les frapper. Renaud chasse. Il revient un certain soir à Montauban, par la porte Foucher, avec un grand équipage et un grand bruit; il a tué quatre sangliers, il est fier, il est joyeux [1]. Dans les rues de sa nouvelle ville, il voit un mouvement inaccoutumé, il s'informe : « C'est le roi Yon, votre beau-frère, qui vient d'arriver à Montauban. » De joie, Renaud embouche son cor, et ses trois frères se mettent à sonner avec lui : « Qui là oïst les contes corner et grailloier, — Ne poïst-on entendre nis Deu tonant el ciel [2]. » Montauban en retentit, le clocher de Saint-Nicolas en résonne; c'est pitié d'assister à l'explosion d'une joie qui va bientôt être suivie d'un si long deuil [3]. Toute cette partie de notre poëme est bien loin, sans doute, d'avoir le puissant intérêt des premiers chants; mais elle est pleine de belles et énergiques peintures de la société féodale. C'est une galerie de fiers tableaux de genre ou de bataille; et si j'étais peintre, je trouverais là de beaux sujets.

La trahison, d'ailleurs, a été très-habilement organisée par l'empereur, et c'est merveille de voir comment, depuis le drame du jardin des Oliviers, toutes les trahisons ont été calquées sur celle de Judas. Il a été convenu que les quatre fils Aimon se rendraient sans armes dans la plaine de Vaucouleurs, vêtus de beaux manteaux d'écarlate, une rose à la main, et que, grâce à cette démarche pacifique, ils obtiendraient

[1] *Renaus de Montauban*, page 154, vers 7; — p. 166, vers 33. — [2] Page 166, vers 34; — p. 167, vers 17. — [3] Page 167, vers 18 — vers 21.

enfin le pardon de Charlemagne. Renaud qui, parmi tous nos héros, se distingue par la grandeur étonnante de son cœur, ne sait pas se défier de cette étrange convention. Comme il désire surtout la paix, il veut tout faire pour la paix. Il ira à Vaucouleurs [1]. Sa femme en vain le met en défiance, et lui raconte un songe qu'elle a fait (car notre poëte a tout autant usé et abusé des songes que Campistron et toute l'école tragique des deux derniers siècles). Renaud n'est pas superstitieux, et lui répond : « Li hons qui croit en songe a bien Deu renoié. » Il ira à Vaucouleurs [2].

... La scène est belle, elle est touchante. Ces quatre forts chevaliers, habitués à porter le haubert et le heaume, sont sur le chemin de Vaucouleurs, en manteaux de parade, une fleur à la main, la joie au cœur. Ils chantent : « Aallars et Guichars commencerent .I. son, — Gasconois fu li dis et Limosins le ton. — Et Richars lor bordone belement par desos [3]. » On n'est jamais allé plus gaiement à sa perte. Les fils du vieil Aimon, tout à coup, sont entourés, et se sentent trahis [4]. « Est-ce toi qui nous livres à l'Empe« reur? » demandent à Renaud ses trois frères qui veulent se jeter sur lui, farouches. Renaud leur répond par un sourire, et ses frères, rapidement désabusés, tombent dans ses bras [5]. Ils n'en sont pas moins cernés par plusieurs milliers de chevaliers. Une horrible bataille s'engage. Le chef des traîtres s'appelle Fouques de Mourillon : Renaud, exaspéré, se débat formidablement dans la mêlée, il tue Fouques [6]. Nouveau combat. Guichard est fait prisonnier par les gens de Charlemagne, puis il est délivré par ses frères [7].

[1] *Renaus de Montauban*, page 167, vers 22 — vers 170, vers 6. — [2] Page 170, vers 7; — p. 173, vers 7. — [3] Page 175, vers 1 — 7. — [4] Page 175, vers 8; — p. 179, vers 17. — [5] Page 179, vers 18; — p. 180, vers 25. — [6] Page 180, vers 26; — p. 185, vers 26. — [7] Page 185, vers 27; — p. 188, vers 23.

Richard se bat en frénétique; il est frappé, il va mourir. Mais il ne se déconcerte point : « Il enpoigna la plaie de son ventre en son poing, — Ses boiax i rebote et lie à son giron [1]. » Puis, semblable à ce héros des chansons populaires, dont il est dit : « Renaud de la guere revint, portant ses tripes dans ses mains, » il s'évertue à rejoindre ses frères qui bientôt l'embrassent, le baisent, et parviennent à le transporter derrière un rocher, à l'abri des traîtres [2]. Renaud est au comble de la rage et du désespoir. Ce géant de quinze pieds veut se ruer de nouveau sur les meurtriers de son frère : « U nos i garrons tuit, u nos tuit « morron [3]. » C'est presque le mot de Cambronne.

Il trouve devant lui un autre géant, Ogier le Danois, que l'Empereur a chargé de cette besogne de traître, et qui n'obéit à cet ordre qu'à contre-cœur et en murmurant. D'ailleurs, il est le cousin des fils Aimon, et s'émeut de leur détresse. Quelle détresse, juste ciel! Ils sont là, se défendant à coups de pierres, derrière cette roche qui abrite un de leurs frères mourant. Renaud lance de véritables blocs de rocher, et écrase vingt de ses trop nombreux ennemis. Il se démène superbement, et Alard jette au Danois cette parole : « Reprové vos sera toujours, se ci moroms [4]. » Notre poëte, disons-le à sa louange, n'a pas médiocrement réussi le portrait fort délicat de cet Ogier, qui est placé entre un ordre de Charlemagne et son affection presque paternelle pour Renaud et ses frères [5]. Le Danois trouve le moyen de tout concilier, lui dont l'esprit est en général fort peu porté à la conciliation. Il se bat avec Renaud, mais juste assez

[1] *Renaus de Montauban*, page 188, vers 24; — p. 189, vers 25. — [2] Page 189, vers 26; — p. 192, vers 36. — [3] Page 192, vers 37; — p. 194, vers 26. — [4] Page 194, vers 21; — p. 196, vers 34. — [5] Page 196, vers 35; — p. 204, vers 20.

pour ne pas être accusé de lâcheté, et se retire de la lutte lorsqu'il peut le faire sans déshonneur [1]. Dix mille Gascons arrivent par bonheur au secours des quatre frères, et Maugis est à leur tête [2]. Maugis chevauche sur le fameux Bayard : il change soudainement la fortune de ses cousins, force le Danois à s'enfuir, jette un merveilleux onguent sur les plaies de Richard, et les guérit en un instant [3]. Cependant Charlemagne s'indigne du mauvais succès de sa trahison, et Roland insulte grossièrement le bon duc Ogier, qu'il accuse d'avoir été le complice des fils Aimon, qu'il appelle « fix a putain, coars, mau« ves sers acatis, » et contre lequel enfin il a une de ces fureurs d'enfant qui sont un des caractères de cet Achille de la France [4]. Il faut séparer ces deux héros trop colères; il faut, avant tout, songer à continuer la guerre. Et, en effet, elle va recommencer, plus terrible que jamais...

Roland s'empare de la personne du pauvre roi de Gascogne, qui s'est en vain réfugié dans un couvent; Renaud veut délivrer le frère de sa femme : c'est ainsi que s'ouvrent de nouveau ces hostilités immortelles [5]. Dès le premier combat, Roland et Renaud se trouvent en présence l'un de l'autre, et c'est ici que se révèle, une fois de plus, le grand amour de Renaud pour la paix. Il s'humilie devant cet adversaire qu'il ne craint pas, il dit à Roland : « Si vous voulez m'accorder avec l'Empereur, je deviendrai votre homme, je vous donnerai Montauban, je vous donnerai mon cheval Bayard. Quant à moi, je sortirai de France pour n'y

[1] *Renaus de Montauban*, page 204, vers 21; — p. 213, vers 9. — [2] Page 199, vers 28; — p. 204, vers 1. — [3] Page 217, vers 24; — p. 219, vers 20. — [4] Page 213, vers 8; — p. 217, vers 16. — [5] Page 219, vers 21; — p. 230, vers 6.

jamais rentrer, et j'irai nu-pieds au saint sépulcre. » Renaud, disant cela, est à genoux aux pieds de son ennemi; et Roland, l'inflexible Roland, ne peut s'empêcher de pleurer. « Quand Rollans l'a oï, si commence à plorer, — Et del cuer de son ventre forment à sospirer [1]. » N'avions-nous pas raison de dire qu'il y a dans ce poëme, un peu long, d'admirables tableaux, et les Italiens trop vantés des quinzième et seizième siècles n'ont-ils pas gâté ces fiers récits en les enjolivant?

La longueur de notre roman est d'ailleurs abrégée par la variété des scènes qui le composent. Maugis représente, dans cette chanson, cet élément héroï-comique que nous ne rencontrons pas fréquemment dans les monuments de notre littérature épique. Voyez-le, voyez cette sorte d'Ulysse français : il se change en pèlerin, en mendiant; sa peau devient noire et son corps se gonfle; il ouvre un œil, il ferme l'autre; il se traîne, il ressemble à un lépreux, il est hideux [2]. Sous cette forme il pénètre dans la tente de l'Empereur : « Je viens de Jérusalem, dit-il d'une voix « tremblante, et, en passant devant le château de « Montauban, j'ai été indignement battu par Maugis « et par les fils Aimon. Ils m'ont mis dans cet état : « vengeance, sire, vengeance [3]! » L'Empereur s'émeut et jette trente livres en bons deniers dans le chaperon du faux mendiant, qui, d'un ton dolent, s'écrie : « J'ai « bien faim. » On s'empresse de le servir : « Pourquoi « me regardes-tu de la sorte, et ne me quittes-tu pas « des yeux ? » lui demande Charlemagne. — « C'est que « je n'ai jamais vu un si beau prince que vous, répond « mielleusement Maugis. — Ah ! je suis bien malade, » continue-t-il. « Et cependant il est un moyen de me

[1] *Renaus de Montauban*, page 230, vers 7; — p. 236, vers 10. — [2] Page 249, vers 38; p. 250, vers 25. — [3] Page 250, vers 26; — p. 252, vers 4.

« guérir. — Lequel? demande l'empereur, qui a été « ravi du compliment de notre pèlerin. — J'ai rêvé que « si Charlemagne voulait me découper ma viande et « mon pain, me servir à boire et me mettre le premier « morceau dans la bouche, je serais miraculeusement « guéri. » Charles, le grand empereur Charles, s'exécute alors sans trop de peine; il se met à genoux, prend un couteau, découpe le pain de Maugis et lui met dévotement le premier morceau dans la bouche. Maugis se laisse faire, ayant grand'peine à s'empêcher de rire : « Sachiés qu'il n'i failli, se mult petitet non — Que Maugis ne le prist as dens par le doiton [1]. » Il nous semble que c'est là du bon comique et que les barons des douzième et treizième siècles devaient souvent redemander ce passage aux jongleurs. Nous en aurions fait autant en leur place. Mais il ne faut pas s'étonner si, désormais, dans tout le reste de notre poëme, Charlemagne, qui tant de fois déjà a été la victime de l'enchanteur, refuse brutalement toutes les propositions pacifiques de Renaud de Montauban et lui répond invariablement : « Livrez-moi Maugis, « si vous voulez la paix. »

VI.

L'Empereur, du reste, ne va point tarder à être vengé; l'un des quatre fils Aimon est fait prisonnier et tombe entre ses mains : c'est Richard. Charles pousse un cri de joie haineuse, Charles va pouvoir assouvir sa rage. Même il oublie sa dignité, même il oublie que son ennemi est désarmé, et le frappe brutalement au visage [2]. « Richard sera pendu avant ce

[1] *Renaus de Montauban*, page 252, vers 5; — p. 254, vers 31. — [2] Page 254, vers 32; — p. 256, vers 30.

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

soir, » s'écrie-t-il, furieux [1]. Ici va se placer un des plus beaux épisodes de tout le roman [2], presque digne d'être opposé à ce que la *Chanson de Roland* contient de plus fièrement épique. L'empereur Charlemagne

[1] *Renaus de Montauban*, page 256, vers 31; — p. 257, vers 28.

[2] LES DOUZE PAIRS REFUSENT DE METTRE A MORT RICHARD, FRÈRE DE RENAUD. — Richard était dans la tente [du roi], tout angoisseux et triste; — Les yeux avait bandés, les poings étroitement liés; — Par le milieu de ses ongles jaillit son sang glacé : — « Richard, lui dit l'Empereur, vous allez être pendu. — Certes, répond l'enfant, j'en ai grande douleur. » — Charles appelle devant lui le duc Naimes, — Richard de Normandie et l'Anglais Ullage : — « Francs chevaliers courtois, dit Charles, conseillez-moi. — Richard, le fils d'Aimon, a grande force. — Si Maugis, si Alard le farouche, allaient venir aux fourches [où on va le pendre], — Avec Renaud le furieux, avec Renaud le terrible! — Il faut que j'aie là un homme à moi — Qui fasse pendre Richard et veille sur mon droit. » — Alors Charles fait venir Bérenger le Gallois : — « Bérenger, bel ami, entendez-moi bien. — Vous tenez de moi le pays de Galles et la terre d'Irlande; — Vous devez aussi tenir de moi l'Écosse et le Danemark; — Vous me devez le service, en France, avec quatre rois; — Chacun d'eux doit avoir mille chevaliers de sa maisnie... — Eh bien! Bérenger, je vous proclame quittes, vous et vos héritiers; — Jamais plus vous n'aurez à me rendre de services de ce côté de la mer, — Si vous voulez pendre Richard; et je vous en prie vivement. — Si Renaud y venait, veillez bien sur mon droit. » — « Sire, dit Bérenger, laissez-moi vous le dire, — Vous me faites injure à moi et à tous rois. — Pour m'adresser une telle demande, il ne faut guère m'aimer. — Mais, avec l'aide de Dieu et de la foi, point ne pendrai Richard. — Reprenez toute votre terre, si bon vous semble. — Maudit soit qui se déshonore pour garder son fief! »

Charles appelle alors Ydelon le Bavarois : — « Bavarois, dit l'Empereur, tu es mon homme lige; — Tu me dois servir avec dix mille compagnons. — Eh bien! pends-moi Richard, le fils au vieil Aimon, — Et je te donnerai [ces] dix mille compagnons. — Ton devoir [d'ailleurs] est de ne point me faillir, quand j'ai besoin de toi. — Je te donnerai la cité d'Avallon — Si tu maintiens mon droit contre Maugis le larron. » — « Sire, répond le Bavarois, par ma foi, ne le ferai. — Nous sommes cousins germains, de près nous appartenons. — Richard n'aura jamais de mal, si je puis l'en garder. » — Quand l'Empereur l'entend, peu s'en faut qu'il ne fonde de colère. — « Va, glouton, dit le roi, et que le corps de Dieu te maudisse! — Par mes grenons fleuris, Richard, vous serez pendu. »

Charles appelle alors Ogier, le *poignéor :* — « Danois, lui dit l'Empereur, tu es mon homme lige. — On m'a conté l'autre jour qu'aux plaines de Vaucouleurs — Tu m'as grandement trahi pour Renaud. — Eh bien! je veux éprouver si c'est vrai, ou non. — Si c'est faux, je t'en saurai bon gré. — Il te faut aujourd'hui pendre Richard, le fils d'Aimon, — Avec mille chevaliers que je te confierai, — Qui garderont les fourches contre Maugis le larron. — Et je te donnerai Pavie, par-delà les monts, — Ainsi que Verceil, Ivrée et Plaisance. — Quatre

veut tour à tour charger tous ses pairs de conduire Richard au gibet de Montfaucon ; aucun d'eux ne veut accepter le déshonneur de cette exécution. Rien

mille chevaliers t'en feront le service, — Qui jamais n'auront à me servir de ce côté des monts. » — « Merci bien, sire, dit Ogier. — Nous sommes cousins germains, de près nous appartenons. — Malheur à qui pendra Richard : je le défie à mort. — Et j'aiderai Renaud avec mes trois mille hommes, — Et jamais je ne lui ferai défaut pour aucun homme qui soit au monde. » — « Ah ! glouton, dit l'Empereur, que le corps de Dieu te maudisse. — Par mes grenons fleuris, Richard, vous serez pendu. — Et vous, Ogier de Danemark, sortez de ma tente. — Par le corps de saint Simon, si je vous puis jamais saisir, — Je vous ferai brûler et ardoir en charbon. — Ame qui vive ne pourra vous sauver. »

Charles appelle alors l'archevêque Turpin : — « Et vous, sire archevêque, lui dit-il, — Vous me devez le service avec dix mille hommes armés ; — Quand j'ai besoin de vous, [en bon vassal] vous ne me devez faire faute. — Le premier pape qui sera mis sur le siége de Rome, — Par saint Denis, ce sera vous, — Si vous voulez pendre Richard, mon ennemi mortel, — Avec dix mille chevaliers en armes, — Pour bien garder mon droit contre Maugis le larron. » — « Vous en avez trop dit, répond l'archevêque. — Quand j'ai chanté la messe pour le service de Dieu, — Je revêts mon haubert et mon heaume bruni ; — Je vais à la bataille contre félons païens, — Et je suis plein de joie quand j'en vois mourir un. — Mais jamais je ne tuerai un chrétien. — Et ce n'est pas par mon cousin Richard que je commencerai. » — « Va, glouton, dit l'Empereur, sois maudit par Dieu. — Par mes grenons fleuris, Richard, vous serez pendu....... »

— « Et vous, beau neveu Roland, dit l'Empereur, — Quand j'ai besoin de vous, [en bon vassal] vous ne me devez faire faute. — Beau neveu, voyez-vous comme tous les Français m'ont trahi ? — Eh bien ! c'est à vous de pendre Richard, puisque vous l'avez pris. — Et je vous donnerai Cologne sur le Rhin, — Et Bâle, et Dortmund, et la Hollande en fief, — Et le val de Saint-Dié, un lieu tout barbare, — Et toute la terre jusqu'à Valenciennes (?). — Les seuls péages vous y rapporteront mille livres par jour. — Dix mille chevaliers vous y feront le service du fief. — Mais faites pendre Richard...... »

« Sire, répond Roland, vous m'avez surpris, — Car j'ai engagé ma foi à Richard, avant de le prendre, — Que, pour aucun homme vivant, on ne lui ferait aucun mal. — Suis-je l'Antechrist pour mentir ainsi à ma parole ? — Jamais plus je ne serais honoré en nul pays. — Mais je serais honni, besoigneux, mendiant. — Ah ! douze pairs de France, c'est à vous tous que je crie merci. — Ne tuez pas Richard, sans quoi je serais en un cruel état. — Malheur à qui pendra Richard : je le défie. — Il lui faudra mourir d'un coup de mon épée Durandal. — Et enfin, s'il arrive que Richard périsse, — J'irai me rendre à Renaud, comme son prisonnier. — On ne m'appellera plus le duc Roland : ce nom sera mis en oubli. — Je prendrai nom Richard, et serai l'ami des fils Aimon, leur parent ; — Je les aiderai à soutenir la guerre contre vous. — Si Renaud m'en demande davantage, il sera fou. » — « Va, glouton, dit l'Empereur, et que Dieu te maudisse. — Richard, je vous pendrai. Tout cela ne vous servira de rien... »
— « O Dieu, reprend l'Empereur, comme j'ai mauvais barons, — Qui hésitent

n'est plus français que leurs réponses [1]. L'archevêque Turpin, entre tous ces fiers, est plus fier encore : « Sire, dit-il, si je vais en bataille, c'est contre les « Sarrasins, et je suis joyeux de leur mort; mais « jamais je ne tuerai un chrétien, et je ne commen- « cerai pas par Richard, mon cousin. » Quant à Roland, sa furie est étrange : « Qui touchera à Richard, « dit-il, je le tuerai d'un coup de Durandal; puis je « me rendrai à Renaud ; je quitterai mon nom de « Roland pour prendre celui de Richard, et je vous « ferai bonne guerre. » Tous refusent et s'éloignent de l'Empereur, qui reste dans un lamentable isolement. La fierté de Charles s'en accroît, il se dresse de toute sa taille, sa voix tonne. A tous ces barons qui refusent de lui obéir, il ne fait qu'une réponse : « Je suis « le fils de Pépin, » et il leur raconte l'histoire de sa jeunesse; il leur rappelle en particulier qu'une fois déjà il s'est défait des douze pairs révoltés contre lui [2]. A ces éclats de la voix de Charles, les barons pâlissent, ils tremblent, ils sont près de tomber à ses pieds. Richard n'échappera pas à la mort, et, à défaut des douze pairs, le traître Rispeu de Ribemont le pendra de ses mains. Rispeu n'a pas les scrupules des douze pairs; il ne connaît ni les délicatesses ni les

à pendre un maudit glouton ! — Par mes grenons fleuris, Richard, vous serez pendu. »

L'Empereur de France s'est levé, il est debout. — De colère, de rage, il est tout couvert de sueur. — « Écoutez, seigneurs, » dit-il aux Français... — Par cette couronne qu'au chef je dois porter, — Il n'en est pas un parmi vous, pas un de tous les douze pairs, — Qui ne soit tout à l'heure appelé par son nom. — Celui qui refusera [de faire ma volonté], si Dieu me garde, — Je le ferai brûler, et je ferai jeter sa cendre au vent. — Et jamais plus de moi ne tiendra terre. » — Quand les Français ont entendu Charles, ils en sont moult effrayés. — Les plus hardis sont tout tremblants... (*Renaus de Montauban*, éd. Michelant, page 261, vers 25; — page 267, vers 12.)

[1] *Renaus de Montauban*, page 261, vers 25; — p. 266, vers 7. — [2] Page 266, vers 8; — p. 267, vers 10.

douleurs d'Ogier, qui « se pâme sept fois » à la seule pensée de la mort de son cousin [1]. Il a vraiment le cœur d'un bourreau, il serre vigoureusement la corde autour du cou de Richard qui va mourir [2]. Mais Rispeu a compté sans le cheval Bayard, qui était « faés. » Bayard en ce moment vient à Renaud qui dormait, et le réveille en frappant un grand coup sur l'écu du bon chevalier. Renaud, à peine sorti de son sommeil, jette un regard vers Montfaucon et voit son frère, son Richard, déjà pendu. Il se jette alors sur Bayard, qui fait des sauts de trente pieds, et arrive assez à temps pour délivrer Richard et pour tuer Rispeu de Ribemont [3]. Mais tout le mérite de cette délivrance revient véritablement à Bayard, à ce merveilleux cheval, et l'imagination populaire lui en garde une profonde reconnaissance. A l'heure même où j'écris, les éditions des *Quatre Fils Aimon*, qui font les délices de nos paysans, sont généralement ornées de deux gravures, et l'une d'elles représente le bon destrier réveillant son maître endormi par un coup de sabot intelligent qui retentit sur l'écu de Renaud. O précieuse naïveté de ces images populaires!

La dureté de Charles à l'égard de Richard n'était pas de nature à assoupir la férocité de cette guerre. La lutte recommence encore une fois, plus violente, et les épisodes se multiplient. Les batailles succèdent aux batailles, les duels aux duels; le sang coule à flots. Dans une de ces mêlées, Renaud de Montauban se trouve en face de Charlemagne, qui déjà s'était mesuré avec Richard [4]. Renaud devant Charlemagne! Un vassal forcé de combattre son seigneur! C'est le

[1] *Renaus de Montauban*, page 271, vers 33; — p. 275, vers 9. — [2] Page 275, vers 10; — p. 277, vers 24. — [3] Page 277, vers 25; — p. 280, vers 19. — [4] Page 284, vers 5 ; — p. 285, vers 13.

monde féodal tout à fait renversé. Il a plu à certains écrivains contemporains de représenter Renaud comme le type du rebelle : c'est une grave erreur. Contemplez-le plutôt dans l'ivresse d'un combat, en présence de l'Empereur : « Jamais, jamais, dit-il, je « ne le frapperai le premier [1]. » Ce n'est point là le cri d'un révolté. Et même il arrive que, dans un moment, Renaud tient dans ses bras l'Empereur fait prisonnier. Eh bien ! il ouvre les bras, et le laisse aller librement. Ce n'est point là l'action d'un révolté [2]. Charles est, d'ailleurs, d'une profonde ingratitude. Il n'a sur les lèvres que le mot de pendaison, et il se réjouit un jour d'avoir enfin entre ses mains son ennemi intime, l'enchanteur Maugis, dont Olivier s'est emparé. « Qu'on « le pende, » dit-il [3]. Charles a tort de s'abandonner à une telle colère. Déjà Richard a enlevé la fameuse aigle d'or qui surmontait la tente impériale [4] ; l'Empereur peut s'attendre à être encore plus impuissant contre Maugis. Et en effet, celui-ci fait appel à toutes les ressources de la magie, endort Charles, vole les épées de Turpin, d'Olivier, de Roland et d'Ogier, et pousse l'insolence jusqu'à emporter la couronne de l'empereur dans un pan du vêtement impérial [5]. Maugis est toujours le *comique* de notre drame. Il le fera bien voir une fois de plus, quand, après de nouvelles batailles et après un épouvantable combat entre Renaud et Roland (combat qui reste indécis et auquel Dieu lui-même vient mettre fin miraculeusement) [6], le subtil et redoutable magicien *enchantera* de nouveau le terrible empereur et le livrera aux quatre fils Aimon, endormi, désarmé, en position d'accepter les pires

[1] *Renaus de Montauban*, page 289, vers 37. — [2] Page 291, vers 9 — 15. — [3] Page 294, vers 28 ; — page 299, vers 29. — [4] Page 293, vers 6 — 13. — [5] Page 306, vers 5 — p. 307, vers, 5. — [6] Page 319, vers 26 ; — p. 323, vers 8.

conditions de la paix [1]. Mais ce sera là le dernier de ses tours. Le remords le saisit au milieu de cette dernière victoire, il sent sa conscience qui s'agite et qui crie; il se repent de tous ses péchés : « Je veux me « faire ermite, » dit-il. Et le voilà qui part, en effet; le voilà qui s'installe dans un ermitage, où il veut vivre de racines et d'autre « herbe salvage [2]. » Pendant ce temps, l'Empereur, toujours endormi, est complétement au pouvoir des quatre fils Aimon. Qu'en feront-ils?

Le moment est solennel, il faut en convenir, et, si l'on se reporte aux mœurs féodales, il semble que le roman va finir là. Richard a trouvé le dénoûment le plus *naturel* de tout le drame que nous venons de raconter : « Pendons-le, » dit-il en montrant Charlemagne. Mais c'est ici que Renaud atteint l'apogée de sa gloire : « Charles est mon seigneur, » dit-il. Et dès que le roi de Saint-Denis est réveillé, Renaud et ses trois frères tombent à ses genoux : « Nous voilà « prêts à faire tout ce que vous exigerez. Il n'est qu'une « chose que nous vous refuserions : Renier Jésus. » Et il ajoute : « Pardon, sire, pardon; au nom de la dou« leur et des pleurs de Notre-Dame quand elle vit per« cer le beau corps de son fils, faisons la paix. Je vous « donnerai Montauban, je vous donnerai Bayard, j'irai au « saint Sépulcre, je quitterai la France [3]. » On a beaucoup vanté, et on a eu raison de vanter la belle scène de l'*Iliade* où l'on voit Priam se jeter aux genoux d'Achille, vainqueur et meurtrier d'Hector. Y aurait-il de la témérité à proclamer que cette scène des *Quatre Fils Aimon* n'est peut-être pas inférieure? Nous posons la question, nous n'y répondons pas.

[1] *Renaus de Montauban*, page 329, vers 17; — p. 330, vers 19. — [2] Page 331, vers 1 — 26. — [3] Page 335, vers 34; — p. 337, vers 10.

II PART. LIVR. I. CHAP. X.

Quant à Charlemagne, il est inflexible, il refuse superbement la paix, il exige toujours qu'on lui livre Maugis, et la monotonie de ses réclamations n'a d'égale que la fermeté de sa résistance. Vaincu par une puissance supérieure, égaré au milieu de ses plus mortels ennemis, sur le point d'être frappé et voyant le poignard sur sa gorge, il ne frémit point, il ne cède point, il conserve la rigueur de son caractère, il est aussi insolent dans ses humiliations que dans sa gloire. Cette impertinence dans la défaite a une grandeur qui ne laissera personne insensible. Renaud en est plus ému que personne : « Allez-vous-en, dit-il au « Roi, et soyez libre. Quand il plaira à Dieu et quand « il vous plaira, nous serons amis. » Et il le délivre [1]. Nous sommes vraiment en plein sublime, et les premières, les plus anciennes versions de notre poëme devraient être admirables en ce passage. Et le *refazimento* que nous analysons, ce remaniement lui-même n'est pas dépourvu d'un grand charme.

Mais Charles ignore ce que c'est que la reconnaissance, et répond odieusement à la clémence de Renaud par un nouveau déploiement de barbarie. Le château de Montauban subit assauts sur assauts [2]. Le grand cœur des fils Aimon n'est pas effrayé de tant d'épreuves; mais, hélas! le temps s'écoule. Renaud et ses frères n'ont plus de blé, ni d'avoine, ni de vin. Déjà, dans les rues de Montauban, meurent les affamés. Les petits enfants vont criant : « Du pain ! du « pain ! » Les tout petits qui tettent leurs mères tirent du sang, et non plus du lait, de ces mamelles desséchées [3]. On ne prend plus le temps d'enterrer les morts, et on les jette pêle-mêle dans un horrible charnier aux

[1] *Renaus de Montauban*, page 337, vers 11 ; — p. 340, vers 30. — [2] Page 344, vers 18; — p. 345, vers 16. — [3] Page 345, vers 29; — p. 346, vers 18.

portes de la ville « sans messe et sans matine [1]. » Les chevaliers « qui muerent à dolor et de faim sunt pali, » les chevaliers sont réduits à tuer leurs chevaux, et voici une grande question qui se dresse déjà devant Renaud : « Tuera-t-on Bayard? » Si l'on examine l'amour de tous les cavaliers pour leurs chevaux, des Hongrois et des Arabes par exemple; si l'on veut surtout se rappeler les mérites incroyables de Bayard, de ce cheval *faé*, et les services qu'il a rendus aux quatre frères, on comprendra la douleur et les hésitations de Renaud. Sa femme est là qui lui dit : « Il y « a trois jours que mes enfants n'ont mangé ; quant à « moi, *je mangerai mes mains*, *car li cuers me desvoie*. » Les deux petits enfants, de leur côté, poussent des cris lamentables : « Nous allons mourir, si vous « ne tuez Bayard. » Le cœur de Renaud est brisé, il ne saurait hésiter davantage. Il s'avance vers son cheval pour le frapper d'un coup mortel; mais il jette un dernier regard sur lui, et le voilà désarmé à la seule vue de ce bon serviteur qui hennit de joie devant son maître [2]. Le vieux duc Aimon, par bonheur, vient alors au secours de ses fils et de ses petits-enfants, qui déjà sont étendus à terre, presque sans mouvement. Il leur envoie des vivres et ils se ruent dessus; ce pain si longtemps attendu « del ciel lor samble gloire, » suivant l'énergique expression du poëte [3]. Mais bientôt la famine recommence, plus horrible, et il faut de nouveau songer à sacrifier Bayard. Mêmes douleurs de Renaud, qui se contente de saigner le bon destrier pendant quinze jours, jusqu'à ce qu'il n'ait plus littéralement que la peau sur les os [4]. Alors, leur dernière ressource étant épuisée,

[1] *Renaus de Montauban*, page 346, vers 19 — vers 27. — [2] Page 347, vers 12; — p. 354, vers 17. — [3] Page 354, vers 18; — p. 359, vers 16. — [4] Page 359, vers 17; — p. 361, vers 1.

ils ne songent plus qu'à mourir : « Renaud, dist la « duchesse, il nos covient morir. — Dame, ce dist « Renaus, nous n'i poons faillir [1]. » Renaud, qui jusqu'alors a virilement consolé tous ses compagnons d'infortune, Renaud sent à son tour ses forces le trahir : ce géant de quinze pieds pâlit, il va mourir [2]. C'est alors que Dieu a pitié de lui. Un vieillard se présente devant cette famille de mourants : « Vous « n'avez plus qu'à quitter Montauban, leur dit-il. » — « Et comment le quitter ? » — « Je vais vous montrer « un souterrain, une *bove*, qui vous mènera loin d'ici, « et vous permettera d'échapper à la colère de Charle« magne [3]. » Renaud, tout joyeux, se relève ; il va chercher Bayard et entre avec lui dans la fosse ; la duchesse le suit, portant ses deux enfants. Alard, Guichard et Richard marchent derrière elle ; ils allument un cierge pour se conduire au milieu de ces ténèbres, ils pourraient entendre au-dessus d'eux le bruit de l'ost de Charlemagne qui assiége Montauban et ne se doute guère de leur fuite [4]. Et c'est ainsi qu'ils quittent leur beau château, ces rudes chevaliers contre qui tout l'Empire avait été si longtemps impuissant, c'est ainsi qu'ils trouvent le secret d'être à la fois fugitifs et invaincus. Un dernier trait achève de caractériser Renaud. Il s'aperçoit qu'il a oublié d'emmener avec lui le roi Yon, celui-là même qui les a odieusement trahis. Mais Renaud sera généreux jusqu'au bout. Il ne veut pas livrer le frère de sa femme aux mains de l'Empereur irrité; il revient sur ses pas, il prend Yon par la main, il le délivre, il l'emmène [5]. Et bientôt une grande clarté se fait dans leur souter-

[1] *Renaus de Montauban*, page 361, vers 3 et 4. — [2] Page 361, vers 5. — [3] Page 361, vers 6 — 16. — [4] Page 361, vers 17, — vers 38. — [5] Page 362, vers 1 — 22.

rain, c'est le jour. Les fils Aimon sortent de la *bove*, ils sont sauvés... [1].

VII.

Mais où vont-ils ainsi? Où prétendent-ils échapper à la longue main de Charlemagne? Ils vont à Tremoigne, ils vont s'enfermer dans un autre château. Charlemagne sait bientôt les y atteindre; il a la rage au cœur : car il est entré dans Montauban qu'il a trouvé désert et où il n'a rencontré que les cadavres de toutes les victimes de la faim [2]. Nouveau siége, nouvelle résistance des fils Aimon. Mais en vérité on se lasse de tant de coups d'épée, de tant de têtes coupées, de tant d'exploits, qui sont admirables sans doute, mais décidément trop monotones. Il faut, il faut que le dénoûment se précipite, et le lecteur a hâte d'arriver à l'*explicit* de cet interminable roman. Laissons-donc les deux armées de Renaud et de Charlemagne se mesurer encore une fois et se couvrir de leur sang [3]; laissons un des douze pairs, Richard de Normandie, tomber au pouvoir des fils Aimon, qui s'apprêtent à le pendre si l'Empereur ne veut pas enfin leur accorder la paix [4]; laissons Maugis quitter son ermitage et venir en aide à ses trop infortunés cousins [5], et arrivons aux dernières péripéties de cette lutte effroyable. Nous avons vu que les douze Pairs, tout en se pliant aux volontés de Charles, n'avaient pu se dépouiller entièrement d'une sympathie très-vive pour Renaud et ses frères. Cette sympathie

[1] *Renaus de Montauban*, page 362, vers 23 — 29. — [2] Page 362, vers 30; — p. 367, vers 32. — [3] Page 369, vers 4; — p. 372, vers 7. — [4] Page 372, vers 8; — p. 374, vers 11, et p. 382, vers 4; — p. 383, vers 26. — [5] Page 374, vers 12; — p. 382, vers 3.

devient encore plus ardente lorsque Richard de Normandie, leur compagnon, est tombé au pouvoir de Renaud, lorsqu'il leur apparaît la corde au cou, tout à fait misérable et sur le point d'être suspendu à un gibet honteux. « Richard le Normand ne sera délivré, il ne vivra que si Charles veut s'accorder avec « nous. » Voilà ce que Renaud répète tous les jours à l'empereur, dont l'opiniâtreté atteint décidément les proportions de la niaiserie et de l'enfantillage. Mais les Pairs ne sauraient supporter le spectacle de la mort de Richard : ils se révoltent contre le Roi : « Si vous ne voulez pas de cette paix qui doit « laisser la vie sauve à Richard, Roland vous quit- « tera, et nous aussi nous vous quitterons pour tou- « jours. » Et en effet Roland s'en va, et les autres Pairs s'en vont, emmenant avec eux la plus grande partie de l'armée. Le roi de Montloon reste seul [1]. Cette solitude l'attriste et l'effraye. Que ferait-il sans ses pairs, ce grand empereur? Il les rappelle tout éploré, et, enfin, consent à faire la paix avec les fils Aimon. Cri de joie, cri de soulagement dans toute l'armée impériale. Et quelles seront les conditions de cette paix si longtemps désirée? « Renaud partira de France et ira faire un pèlerinage au saint Sépulcre, et le fameux cheval Bayard sera remis à l'Empereur [2]. » Et ces conditions sont scrupuleusement exécutées. Renaud, ravi d'avoir enfin conquis la paix, fait ses adieux à ses deux enfants, embrasse sa femme, qu'il ne reverra plus, et recommande ses frères à Richard de Normandie. Ses yeux sont en larmes, mais son cœur est ferme. Il ne prend même pas le temps de se reposer; il s'en va, épuisé et résolu. Il part enfin [3], et certes ce

[1] *Renaus de Montauban*, page 396, vers 27 —35.— [2] Page 396, vers 36; — page 398, vers 38. — [3] Page 399, vers 24; — p. 401, vers 35.

départ a quelque chose de touchant, si l'on pense à tant d'années de lutte, à tant de blessures, à tant de sang versé pour en arriver à un tel résultat. Quant à Bayard, il résiste davantage à la colère de Charlemagne. Le grand Empereur se déshonore en voulant se venger d'un cheval; il fait jeter Bayard dans la Meuse, une meule au cou [1]. Mais le cheval *faé*, avec ses redoutables pieds, brise la meule, surnage, se débat, atteint la rive, et, libre, superbe, se précipite dans la forêt des Ardennes. Il y est encore à l'heure où j'écris : c'est la légende qui le dit [2]. Si nos lecteurs en doutent, ils peuvent aller s'en convaincre par eux-mêmes, et entendre de leurs propres oreilles les terribles hennissements du cheval qui porta les quatre fils Aimon.

VIII.

Cinquième et dernier acte du Drame : « Conversion de Renaud de Montauban. Son martyre, sa mort, sa canonisation populaire. »

Cependant Renaud traversait toute l'Europe et, sous les pauvres habits de *paumier*, arrivait enfin à Constantinople [3]. Couvert de cicatrices glorieuses, oublieux de ses vieux exploits, ne voulant plus se rappeler qu'il avait, durant plusieurs années, concentré sur lui tout l'effort d'un grand empereur et d'un grand empire, il nous apparaît de loin comme un pénitent vulgaire (si l'on peut être vulgaire en étant pénitent). A mesure qu'il vieillit, il devient plus grand, plus épique. De Constantinople, où il a retrouvé Maugis [4], il se précipite vers Jérusalem. A peine a-t-il aperçu la ville sacrée qu'il descend de cheval et s'agenouille; mais, ô douleur! Jérusalem n'est plus au pouvoir des chrétiens. L'amiral de Perse s'en est traîtreusement emparé [5]. Le sang de Renaud frémit à cette nouvelle,

[1] *Renaus de Montauban*, page 401, vers 36; — p. 403, vers 1. — [2] Page 403 vers 2 — 11. — [3] Page 403, vers 12 — 15. — [4] Page 403, vers 16; — p. 404, vers 30. — [5] Page 404, vers 31; — p. 406, vers 18.

et bientôt le pèlerin chez lui va faire place au croisé. En vérité il lui manquait la gloire de Godefroi de Bouillon. Il semble que, l'intention du poëte étant de faire mourir son héros en confesseur et en martyr, il a voulu ménager la transition en le représentant d'abord comme un défenseur armé de l'Eglise, de la seule Église. Et en effet, le voilà qui s'agite sous les murs de Jérusalem comme un autre Godefroi ; Maugis se tient auprès de lui et rachète à nos yeux sa vieille honte d'enchanteur par sa jeune gloire de soldat chrétien. Le vicomte de Jaffé trouve moyen d'attirer nos yeux près de Renaud. C'est une croisade, une vraie croisade dont notre roman entreprend le récit. Est-il besoin d'ajouter que Renaud est vainqueur, que Jérusalem est délivrée, que le saint Sépulcre est mouillé de ses larmes [1] ? Mais il est tellement vrai que le trouvère, auteur de *Renaud de Montauban*, a eu les yeux fixés sur Godefroi de Bouillon, qu'il prête à son héros imaginaire les aventures véritables du chef de la première croisade. On offre à Renaud la couronne de Jérusalem, et, comme Godefroi, il la refuse. Elle est décidément placée sur la tête de Godefroi de Nazareth [2]. Nous ne saurions trop admirer cet épisode de notre chanson. Combien n'est-il pas supérieur aux imaginations ridicules des romanciers du quinzième siècle qui voudront continuer l'histoire des quatre fils Aimon, et qui feront de Renaud le conquérant de tout l'Orient, conquérant un peu matamore et héros sans caractère ! Combien je préfère notre Renaud, qui est humble, qui a des défaillances, qui se dévoue, qui est homme, qui est chrétien ! Une de ses larmes au saint Sépulcre vaut mieux

[1] *Renaus de Montauban*, page 406, vers 19; — p. 417, vers 31. — [2] Page 417, vers 32, — page 418, vers 22.

que taut de stupides conquêtes qu'on a mises au compte de ce César d'aventure.

Lorsqu'il revient en France, c'est pour y souffrir. Sans appartenir à cette école littéraire qu'on a si bien nommée « troubadour-empire, » et qui a trouvé moyen de ridiculiser la chevalerie en la faisant sensible et larmoyante, il est permis de se figurer ce que pouvait être, dans la réalité, le retour d'un pèlerin ou d'un croisé après plusieurs années d'absence. Renaud l'éprouva. Quand il revint dans son château, sa femme était morte, et il fit noblement le vœu « de ne jamais en avoir une autre à son côté [1]. » Quant à ses deux fils, Aimonet et Yon, ils avaient à lutter contre toute une famille de traîtres, contre Hardré, contre Ganelon, contre Griffon d'Hautefeuille. Il s'agissait de savoir si jadis, au début de ces guerres que nous avons dû longuement raconter, Renaud de Montauban avait tué par trahison le fameux Fouques de Mourillon. Rohart et Constant, les deux fils de ce Fouques, déclarent qu'ils veulent à tout prix venger leur père. De là, des colères, des complots, des embuscades odieuses. Mais enfin la vertu triomphe; les fils de Renaud sont vainqueurs en combat singulier de leurs ennemis mortels; les traîtres sont pendus; Renaud lui-même jouit de la justification et de la joie de sa famille [2]....

Certes, il est au comble du bonheur. Il est en paix avec l'Empereur, ses fils sont d'admirables chevaliers, sa propre gloire est répandue partout. Eh bien! c'est le moment que va choisir notre poëte pour précipiter son héros dans la sainteté. Il faudrait citer, il faudrait traduire toutes ces dernières pages de notre chanson.

[1] *Renaus de Montauban*, page 420, vers 1; — p. 421, vers 35. — [2] Page 421, vers 26; — p. 442, vers 8.

Renaud se lève, Renaud se revêt de pauvres habits [1]. Il évite de faire le moindre bruit; pieds nus, il des-

[1] La conversion de Renaud de Montauban. — Tous dorment dans la salle, Renaud ne dormit pas. — Quand il voit que tous sont assoupis, — Il se lève, se couvre de pauvres habits, — Nu-pieds et en chemise descend les degrés, — Jusqu'à la porte marche rapidement, — Appelle le portier, lui fait une prière... — Quand le portier l'entend, vient tout aussitôt vers lui, — Voit son seigneur, lui crie merci: — « Sire, lui dit-il, où allez-vous ainsi? — Je m'en vais éveiller vos frères et vos fils. — J'ai peur pour vous quand je vous vois ainsi désarmé. — Vous n'avez pas [votre épée] Froberge, ni votre bon cheval arabe. — Si vous rencontriez quelque baron qui fût votre ennemi, — Il aurait bientôt fait de vous tuer et de vous déshonorer. — Avant deux mois, vos deux fils seront fous. — Non, mon ami, dit Renaud, il n'en sera pas ainsi: — J'ai confiance en Dieu qui jamais ne mentit. — Vous direz à mes frères et à mes fils — Que je les salue; qu'ils prient pour moi. »

« Ami, lui dit Renaud, écoute-moi un instant. — Tu diras à mes frères, tu diras à mes fils, — Qu'au nom de Dieu omnipotent, ils pensent à bien faire. — Qu'ils tiennent ma terre comme je leur ai dit de la tenir. — Quant à moi, ils ne me reverront plus en ce monde. — Je vais sauver mon âme, je vais vivre saintement. — J'ai tué mille hommes en ma vie, et j'en ai le cœur dolent. — Si je puis sauver mon âme, plus ne demande rien. » — Alors il regarda à son doigt, y vit un anneau luisant; — Il était d'or fin et valait cent marcs d'argent. — Renaud le retire de son doigt, et le tend au portier: — « Tenez, portier, dit-il, je vous donne cet anneau. — Vous m'avez bien servi; voilà votre récompense. — Si j'avais davantage, je vous le donnerais sur-le-champ. » — « Grand merci, lui dit le portier. — Mais votre départ va mettre en tourment tout le pays et toute la terre. — Dieu! de si haut descendre si bas! Quelle pauvreté pour mon seigneur! » — Lors commence à pleurer piteusement. — Il n'eût pu dire un mot pour or ni pour argent. — Et Renaud partit et commença son voyage. — Quand le portier s'en aperçoit, il tombe à terre, — Il se pâme, il reste étendu; — Puis se redresse et crie à haute voix: — « Dieu! où va mon seigneur, où va-t-il aussi pauvrement? »

Le portier fut tout dolent, il eut grande tristesse. — Quand il eut assez pleuré, s'en retourna, — Ferma sa porte et son guichet, — Par les degrés remonta dans sa loge, — Entre la lune et lui regarda son anneau, — Le mit dans sa main, le soupesa. — Quand il vit qu'il était lourd, il en eut grande joie — Et cette joie le transporta tout à fait. — Cependant Renaud était dehors, suivant sa route. — Par des chemins couverts s'en alla rapidement, — Se cachant sous sa cape et ne levant pas les yeux.

Donc, Renaud s'en alla, il quitta sa maison, — Ses frères, ses fils, et maint autre damoiseau. — Le jour paraît, le soleil se lève. — Les deux enfants se réveillent, Yon et Aymonnet, — Ils se lèvent, et revêtent habits tout neufs. — Puis, vont à la chapelle en passant le préau. — Ils n'y voient pas leur père, et les damoiseaux se mettent à pleurer.

Ils s'étonnent, ils ont de tristes pressentiments — Quand ils ne voient pas Renaud où était tout leur amour, — Car leur père avait coutume d'entendre matines, — Et il avait mis en Dieu toute sa confiance. — Le chapelain les voit,

cend les degrés de son château, il s'enfuit comme un malfaiteur, il ne veut même pas lever les yeux; il

s'avance tout courroucé : — « Où est Renaud? Et pourquoi ce retard? » — « Sire, dit Alard, je croirais volontiers — Que mon frère est malade ou qu'il a quelque peine. — Barons, allons voir comment Renaud se porte. » — Ils y vont, ils s'avancent à qui mieux mieux. — Point ne le trouvent, et les voilà pleins de crainte : — « Barons, dit Richard, voici de quoi se rassurer un peu : — Voici tous ses vêtements, son habit et ses armes, — Ses chausses, ses souliers, son épée, sa lance. — Son cheval est ici, j'en suis certain. »

Pendant que les barons sont ainsi effrayés, — Voyez-vous le portier, dolent et effaré, — Qui leur crie à voix haute, comme un fou : — « Par Dieu, barons, Renaud s'en est allé, — Nu-pieds, en chemise, comme un homme qui a perdu la tête. — C'est aujourd'hui, à minuit, qu'il a quitté la ville. — Il m'a chargé de vous saluer de sa part et vous envoie ses amitiés. — Si vous l'avez jamais chéri, — Si vous lui portez bon et loyal amour, — Que chacun de vous se contente de la part qu'il lui a faite. — Vous ne le reverrez plus jamais. — Il ne pense qu'à sauver son âme... Vous auriez peine à le reconnaître. — Il m'a donné cet anneau, auquel il tenait tant. » — Quand les barons entendent ces paroles : — « Hélas! disent-ils, malheureux que nous sommes! — Nous avons perdu notre frère, le bon chevalier. » — S'ils eurent de la peine, il ne le faut pas demander. — Leur douleur fut telle qu'ils se pâmèrent. — Lorsqu'ils reviennent à eux, ils s'écrient : — « Nous aurions dû deviner ce qu'il avait en sa pensée — Quand il s'occupait ainsi de régler nos partages. » — Et pendant ce temps, *qui qu'en pleure* et en souffre, — Renaud s'en va tout joyeux; le voilà qui entre dans un bois.

Renaud s'en va maintenant à pied, et marche vite. — Jusqu'au soir il passa sous la forêt obscure. — Se nourrit d'un peu d'ail, de pommes et de mûres, — Paît comme bête au pâturage. — Quand Dieu donna la nuit, il a pris son gîte — Sous un arbre, près d'une roche ombreuse. — Il y reste jusqu'à l'aube, quand la nuit se *dépure*. — Et alors reprit sa route à grands pas.

Les trois frères de Renaud ont tendrement pleuré, — Ses deux petits enfants l'ont doucement regretté. — Tôt et rapidement, ils montent à cheval, — Ils vont chercher Renaud parmi le bois ramé. — Toute la journée, jusqu'au soir, ils l'ont cherché — Et, ne le trouvant pas, ils ont beaucoup pleuré. — Ils s'en retournent alors, dolents et accablés. — Cependant le bon Renaud marche toujours.

Renaud s'en va à pied par une étrange voie. — Il s'achemine tout ce jour par bois et par essarts, — Il mange des fruits sauvages, boit de l'eau stagnante. — Toute la semaine il marche dans la plaine — Jusqu'à ce qu'il soit hors de son pays, là où il ne connaît plus le chemin. — Mais il ne veut pas s'arrêter là. Il refléchit, il *s'otroie*, — Ne trouve aucun moutier vers lequel il puisse se diriger.

Renaud a tant marché, en amont, en aval, — Qu'il arriva à Cologne, au principal moutier, — A l'église de Saint-Pierre « *l'espirital* ». — Il y adora, d'un cœur bon et loyal, les reliques des trois Rois; — Puis, regardant en avant, du côté du portail, — Il vit qu'on y travaillait en maint lieu aux fondations. — Les uns portaient des pierres à grand'peine, — Les autres du mortier et de l'eau dont

marche, il court, il entre dans une forêt obscure : le voilà séparé de ses fils, de ses frères, du monde entier. C'est cette séparation qu'il désire, dont il a soif et faim ; il ne pense plus qu'à sauver son âme et cherche, à travers toute la chrétienté, quel est le genre de dévouement qui lui sera le plus pénible et le plus utile à ses frères. Enfin, il arrive un jour à Cologne, où l'on était alors occupé à construire le moutier de Saint-Pierre. A la vue des ouvriers qui maçonnaient l'édifice sacré, Renaud pousse un cri de joie : il a enfin, il a trouvé sa vocation : « Je serai valet de maçons, se dit-il « à lui-même, et je travaillerai pour la gloire de Dieu. »

ils avaient toute leur charge. — Renaud s'arrêta quelque temps à les regarder, — Et se dit en lui-même, en homme déjà tout dégagé de la chair : — « Par la fo que je dois à Dieu, ce pur esprit, — J'ai envie de m'arrêter ici pour y travailler le reste de mes jours. — Par là, je laverai mon âme du crime et du péché. »

Renaud alla au moutier où il vit beaucoup d'ouvriers ; — Les uns portaient la pierre, les autres le mortier : — « Pour l'amour de mon Dieu, dit-il, je veux rester ici loin des miens, — J'y veux, pour l'amour de Dieu, prendre de la peine, travailler. — Le vrai Roi Justicier m'en saura meilleur gré — Que si je l'adorais dans un bois, ne mangeant que des herbes *comme font les ermites*. — Celui qui travaillerait ici sans salaire y pourrait sauver son âme. — Si on le veut bien, j'y travaillerai de la sorte. — Pour tout prix de mon labeur, je ne demanderai qu'un denier. — Ce sera suffisant pour avoir le pain nécessaire à mon corps. » — Lors, Renaud regarda vers la porte d'un échafaudage, — Il aperçut le maître-maçon au bas du clocher, — Vint à lui sans plus de retard, — Le salua de Dieu, le vrai Père céleste · — « Ami, dit-il, que Dieu te sauve, Dieu qui jugera tout ! »

« Maître ; dit Renaud, entendez ce que je vais vous dire : — Je suis un étranger, je ne possède rien. — Si vous y consentez, je travaillerai pour vous. — Je porterai bien la pierre ; quant à la placer, je ne saurais. — Mais je saurai bien porter et l'eau et le mortier. » — Le maître l'entend : c'était un homme sincère et bon ; — Il lui répond bellement, sans délai : — « Vous ne ressemblez guère à un homme en émoi pour gagner sa vie. — Vous ressemblez plutôt à un comte ou à un roi qu'à un porteur de mortier. — Je ne vous puis mettre sur le même pied que ces vilains...... »

« Ami, lui dit le maître, puisqu'enfin vous le voulez ainsi, — Vous pouvez travailler ici, j'y consens, — Et quand viendra le jour de la paye, quand tous mes ouvriers viendront à moi, — Vous serez payé, vous, suivant l'ouvrage que vous aurez fait.... » — Renaud ôte sa cape, la met à terre, — Va vers une pierre qui était grande et large : — « Allez-vous-en, dit-il aux quatre hommes *qui allaient s'en charger ;* je vais la porter seul... » — Il y mit la main et la souleva. (*Renaus de Montauban*, 442-447.)

Il se présente au maître-maçon, et on le met aussitôt à l'épreuve [1]. D'une main légère, le géant remue les plus lourds fardeaux. Les pierres les plus pesantes lui semblent plumes. Il fait, lui seul, la besogne de quatre ouvriers; il se démène sur le chantier comme autrefois sur le champ de bataille, et ne veut accepter d'autre salaire que son pain [2]. On ne parle en tous lieux que de ce merveilleux, de cet incomparable ouvrier. Et vous jugez s'il devait être admiré du peuple, lui qui avait à la fois le prestige de la force matérielle et celui de la sainteté!

Mais tant de vertus devaient également exciter une vaste jalousie. Les ouvriers surtout étaient singulièrement animés contre ce redoutable compagnon qui vivait de pain et d'eau, qui refusait l'argent du maître, qui les surpassait tous en adresse et en vigueur. « Il « faut nous en débarrasser, » dirent-ils. Ils s'en débarrassèrent. Certain matin, ils se jetèrent sur Renaud qui venait placidement à son travail, et lui cassèrent la tête à coups de marteaux [3]. Oui, cette tête qui avait résisté aux terribles coups de l'épée de Charlemagne fut brisée par le marteau trivial d'un maçon de Cologne. Et ce corps formidable qui avait tenu tant de peuples en échec, fut ignoblement jeté dans le Rhin par des assassins de dernier ordre [4]. Mais Dieu veillait.

Un beau miracle frappa ce jour-là les yeux des habitants de Cologne. Le corps d'un homme mort parut tout d'un coup à la surface du fleuve, et ce corps était surnaturellement porté à la surface des eaux par les poissons du Rhin, devenus intelligents; une éblouissante lumière sortait de ce corps merveilleux, et l'on enten-

[1] *Renaus de Montauban*, page 442, vers 19; — p. 445, vers 15, et p. 445, vers 18, — p. 448, vers 4. — [2] Page 448, vers 5, — p. 449, vers 7. — [3] Page 449, vers 8, — p. 450, vers 10. — [4] Page 450, vers 11, — vers 24.

dait tout autour des chants admirables, qui ne pouvaient être que des chants angéliques [1]. Ce fut une grande rumeur par toute la ville ; les clercs s'émurent ; le peuple se jeta sur les rives du fleuve, l'archevêque lui-même voulut contempler l'étonnante beauté de ce miracle. Les ouvriers de Saint-Pierre étaient là, eux aussi : on reconnut bientôt le corps saint, et ce fut partout un concert de louanges en l'honneur du martyr, et d'indignation contre ses meurtriers. Mais personne encore, personne ne soupçonnait que c'était là Renaud de Montauban [2] !

Une procession fut bientôt « richement ordonnée, » et l'on voulut « enfouir » le corps du confesseur au milieu des chants et des prières. Mais alors ce fut bien un autre miracle. Le corps se mit en marche en tête de la procession, et sembla revendiquer le soin de la conduire. Dames et pucelles, chevaliers et clercs se précipitèrent à la suite de celui qui renouvelait ainsi le miracle de saint Denis : « Nous nous arrêterons où « il s'arrêtera. » Le mort ne s'arrêta qu'à Trémoigne [3].

Et partout, sur le passage de cette procession extraordinaire, les cloches s'agitaient d'elles-mêmes et se mettaient en branle ; les malades étaient guéris, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les miracles pleuvaient [4]...

A Trémoigne, enfin, les fils et les frères de Renaud, qui depuis longtemps étaient inquiets de sa disparition, se demandent si le *Saint* ne serait point par hasard leur père et leur frère tant regretté. L'évêque de Trémoigne découvre la face du martyr, jette un cri, et reconnaît Renaud [5] : « C'est lui, c'est Renaud de Mon-

[1] *Renaus de Montauban*, page 451, vers 7, — vers 24. — [2] Page 451, vers 25, — p. 453, vers 7. — [3] Page 453, vers 8, — p. 454, vers 27. — [4] Page 454, vers 28, — p. 455, vers 2. — [5] Page 455, vers 4, — p. 457, vers 14.

tauban ! » s'écrie-t-on de toutes parts. Et, depuis ce temps, les chrétiens de ce pays l'invoquent sous le nom de saint Renaud [1]. Ainsi se termine ce poëme qui avait commencé par de rudes scènes féodales, et qui ne contient guère que des récits de batailles. Il finit par un cri de paix et d'amour [2].

C'est ainsi que certaines mélodies de Beethoven et de Mozart commencent par une fanfare, et se terminent par un cantique...

CHAPITRE X.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX. — OGIER LE DANOIS.

La Chevalerie Ogier de Danemarche [3] (onze dernières branches).

Analyse de la *Chevalerie Ogier de Danemarche*.

« Jusqu'à ce jour on a chanté, on chante encore sur Ogier des cantilènes en langue vulgaire, parce qu'il a fait d'innombrables merveilles. » Tel est sur Ogier le témoignage de la Chronique du Faux-Turpin, dont la rédaction peut être placée au commencement du douzième siècle : « *De hoc vulgo canitur usque in hodiernum diem, quia innumera fecit mirabilia.* » De ce passage, on peut rigoureusement conclure

[1] *Renaus de Montauban*, p. 457, vers 15-25. — [2] Page 457, vers 26, — vers 33.

[3] La *Chevalerie Ogier* appartenant à la geste de Doon de Mayence, c'est dans notre troisième livre que l'on trouvera, à sa place logique, sa NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

qu'Ogier a été l'un de nos héros les plus populaires, les plus chantés, les plus épiques. Or, jusqu'à ce jour, nous n'avons guère parlé que de ses Enfances. Il est temps de voir maintenant ce que fut la virilité de ce grand rebelle....

Le fils de l'Empereur, Charlot, tue d'un coup d'échiquier Baudouinet, fils d'Ogier.

Ogier, depuis longtemps déjà, est près de Charlemagne, car son fils Baudouinet est déjà écuyer [1]. Ogier d'ailleurs a toutes les bonnes grâces de l'Empereur; on sait bien qu'on lui doit le salut du royaume; on voit en lui le meilleur boulevard de la France contre les Sarrasins. Il n'est plus question des infidélités du duc Geoffroi, et tout est à l'*alleluia,* quand un terrible événement va cruellement raviver les vieilles haines et même leur donner un redoutable accroissement. C'était au palais de Laon. Le fils d'Ogier, fier et beau comme son père, jouait un jour aux échecs avec Charlot, le fils de Charlemagne. Baudouinet eut un tort qu'on se permet rarement avec les fils de roi : il gagna la partie. Charlot, furieux d'avoir été *échec et mat* en quelques coups, se précipite sur son adversaire, le traite de bâtard, et, d'un coup d'échiquier, lui casse la tête et le tue sur place [2]. Grand bruit dans le palais. Un écuyer tout en larmes court à la rencontre d'Ogier, qui revenait de la chasse : « Votre fils est mort, Charlot l'a tué. » Le père se jette sur le corps sanglant de son fils, le baise mille fois, puis saisit un gros levier et cherche Charlot pour le tuer. L'Empereur essaye en vain d'apaiser ce père fou de douleur : Ogier sent que sa colère déborde, roule des yeux, se précipite sur Charles lui-même, et tue Lohier, le neveu de la reine. Les Français veulent se saisir de ce furieux; Ogier, comme

Colère du Danois.

[1] La *Chevalerie Ogier de Danemarche*, éd. Barrois, 3152-3155. — [2] 3156-3180.

un sanglier, se défend seul contre tous. Les douze pairs lui viennent en aide, le revêtent de ses armes, lui procurent le moyen de s'enfuir [1]. Voilà Ogier hors de Laon : l'Empereur le voit, l'Empereur se jette à sa poursuite. Le Danois se retourne, terrible, et frappe si brutalement le père de Charlot qu'il l'étend à terre plus qu'à moitié mort; il s'apprête même à couper la tête du roi de France, quand mille chevaliers viennent au secours de Charles. Ogier ne peut tenir tête à mille hommes; il prend le large, met une rivière entre lui et ses ennemis : il est sauvé [2]. Il se hâte cependant, et va jusqu'à Pavie demander asile au roi Didier [3]. Didier ne le connaît pas. Il voit devant lui un homme de grande taille, fort, membru, aux gros poings, au regard fier, au visage vermeil « comme rose de rosier ». « Qui es-tu, chevalier? — Je suis Ogier, fils de Geoffroi le Vieux. » Didier se jette dans les bras d'Ogier et l'étreint avec amour : il le fait gonfalonier de son royaume, et lui donne les deux châteaux de Montchevreuil et de Castelfort-sur-Rhône [4]. Ogier se fortifie, et attend tranquillement derrière ces murs redoutables les effets de la colère de Charles [5]. L'empereur de France les assiégera en vain pendant sept ans [6].

Ogier trouve un refuge à Pavie, près du roi Didier.

Il convient de se faire une idée exacte du héros dont nous analysons l'histoire. Ogier est un type à part; il ne ressemble ni à Roland, ni à Olivier, ni à Renaud de Montauban. Ogier est plus barbare, il est plus profondément Germain que la plupart de nos autres héros. Il n'a pas la raison d'Olivier, la grandeur de Roland, la douceur de Renaud. Il semble appartenir à une génération antérieure, à une géné-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, 3248-3265. — [2] 3266-3341. — [3] 3372-3396. — [4] 3397-3341. — [5] 3342-4449. — [6] 3450 et suiv.

ration plus voisine des forêts de la Germanie. Il a la force d'Hercule, la taille d'un géant. Presque toujours la colère gonfle ses narines; sa haine est d'une complexion formidable, il fait peur. Tel est le sentiment qu'éprouve le fils de Naimes, Bertrand [1], quand il est envoyé par Charlemagne à la cour du roi Didier; quand il reproche à ce vassal l'hospitalité qu'il a trop libéralement offerte à Ogier, à cet ennemi mortel de l'Empereur. Mais Bertrand reprend bien vite cette assurance qui est commune à tous les ambassadeurs de nos Chansons de geste; il est insolent, il est éloquent [2]. Ogier, plein de rage, lui jette un couteau à la tête [3]. Didier refuse les propositions de Charles, et lui donne fièrement rendez-vous dans les prés de Saint-Ajose, où il y aura grande et décisive bataille [4].

Grande bataille dans les prés de Saint-Ajose entre l'Empereur et le roi des Lombards. Ogier lutte seul contre toute une armée.

C'est en vain que Naimes s'oppose à cette guerre mortelle [5]. Charles réunit ses barons et descend dans les prés de Saint-Ajose. Il dispose son armée, la partage en treize *batailles*, et se précipite contre les Lombards, qui sont au nombre de cent mille, partagés en dix échelles [6]. Le grand combat commence, et notre vieux poëte le décrit longuement [7]. Didier et Charles en viennent aux mains et se portent de grands coups : Didier, qui est représenté par le poëte comme un roi plus prudent que courageux, s'enfuit honteusement, et laisse Ogier sur le champ de bataille, Ogier contre toute une armée, Ogier avec cinq cents hommes [8]. Nouveau combat, non moins long, non moins sanglant que le premier [9]. La résistance d'Ogier a quelque chose de féroce; il se débat, il taille, il coupe, il tue : le duc Richard de Normandie succombe sous un de ses terri-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, 4074-4075. — [2] 4102-4239. — [3] 4240-4288. — [4] 4534 et suiv. — 4575 et suiv. — [5] 4805-4819. — [6] 5004-5046. — [7] 5047-5379. — [8] 5380-5385. — [9] 5392 et suiv.

bles coups [1]; Girard de Viane est près de succomber aussi [2]; mais le Danois perd son bon compagnon Berron [3]. Lui-même est dans un triste état : son écu est percé en trente endroits ; son heaume est fendu. Il a sept épieux dans le corps, son sang coule à ruisseaux [4]. De plus, il est resté quelque temps à pied [5], et c'est à grand'peine qu'il parvient à reconquérir son cheval Broiefort parmi la mêlée [6]. Epuisé, perdant tout son sang, il est forcé de s'enfuir devant tant de milliers d'ennemis ; les Français se lancent à la poursuite de celui qu'un savant moderne appelle avec quelque raison : « l'Achille » du Danemark. Ils l'atteignent au creux d'un val, ou plutôt ils le surprennent pendant son sommeil : car, tout criblé de blessures qu'il était, Ogier pouvait encore dormir. Le cheval du héros, qui joue exactement le même rôle dans notre chanson que Bayard dans celle de *Renaud de Montauban*, Broiefort parvient à réveiller son maître, qui, cerné par ses ennemis, trouve encore assez de force pour se jeter contre eux et pour tuer Hernault de Beaulande. L'Empereur est obligé de rallier vingt fois ses barons, qu'un seul homme tient en échec. Ogier ne peut enfin résister plus longtemps, il s'enfuit [7]; mais il ne se connaît plus, il écume de rage, il est fou. Il rencontre sur sa route Amis et Amile qui revenaient pieusement d'un pèlerinage à Rome. Ces deux parfaits modèles de l'amitié, cet Oreste et ce Pylade de nos vieux poëmes, étaient désarmés, étaient en costume de pèlerins. Ogier ne voit qu'une chose en cette rencontre : c'est que Charles aime ces deux chevaliers et que leur mort lui causera une vive douleur. Il faut donc qu'ils péris-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*. 5409-5417 — [2] 5616-6621. — [3] 5679-5685. — [4] 5329-5334. — [5] 5335-5527. — [6] 5528-5600. — [7] 5601-5883.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

Le Danois tue Amis et Amile. Sa fuite devant Charlemagne.

sent. Et lâchement, Ogier les assassine[1]. Ce dernier trait nous paraît gâter toute l'œuvre attribuée à Raimbert de Paris, et nous ne pouvons plus, malgré toute sa fierté, malgré tous ses malheurs, être désormais sympathiques au meurtrier de *saint* Amis et de *saint* Amile....

Ogier, cependant, fuyait toujours.

Charles et les Français sont tout près de l'atteindre : Ogier distingue leurs voix. Il peut entendre la grande douleur de Charles qui pleure Amis et Amile, et qui donne l'ordre d'enterrer à Moutier les deux saints chevaliers. On les enterre à un arpent de distance l'un de l'autre. Mais ceux qui s'étaient tant aimés durant leur vie ne pouvaient ainsi rester désunis dans leur tombeau. Leurs corps se rapprochèrent miraculeusement, et vinrent se placer côte à côte dans leurs cercueils [2].

Ogier, cependant, fuyait toujours [3].

De temps à autre il se retournait, furieux, contre ceux qui le poursuivaient, et il en tuait plusieurs sous les yeux de Charles. Durant trois jours, Broiefort resta sans manger. La noble bête, enfin, tombe exténuée sous son cavalier [4]. Quelle douleur pour Ogier, que deux mille hommes poursuivaient de si près ! Il est à pied : comment leur échapper ? Par bonheur un château se présente à ses yeux. Ogier entre, tue l'*huissier*, massacre les habitants, coupe plus de vingt têtes, ne fait grâce à personne : *qui merci prie ne le degna tochier,* jette les corps par les fenêtres dans les fossés du château : « A lor voloir porront ore peschier [5]. » A la lecture de ces épouvantables boucheries, on ne peut se défendre de haïr cette race germaine, cette race sauvage, dont Ogier est ici le représentant. Il serait

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche,* vers 5884-5891. — [2] 5892-5947. — [3] 5948-5975. — [4] 5976-5991. — [5] 5992-6053.

effrayant de calculer, d'après le seul poëme de Raimbert de Paris, combien de têtes Ogier a séparées de leurs bustes, combien de sang il a versé. Il tue, tue, tue. Dans la bataille, cette férocité pourrait encore se comprendre; mais comment excuser le meurtre d'Amis et d'Amile, et le carnage des pacifiques habitants de ce château où Ogier trouve un asile contre la rage de l'Empereur [1]? Charles, en effet, arrive au pied du donjon, auquel il livre un formidable assaut. Toute une forêt est jetée dans les fossés; les assaillants s'avancent, terribles; à celui qui entrera le premier dans la place, Charles a promis cent marcs d'argent [2]. Mais le Danois se défend en baron [3]; ce rude massacreur écrase plus de cent Français à coups de pierres [4]. Charles a recours aux grands moyens et fait défoncer par ses mangonneaux les murs du château: Ogier se précipite devant la brèche et la défend héroïquement. Il allait succomber lorsque la nuit tomba [5]. Tout aussitôt la plaine s'illumine d'une grande lueur : c'est l'Empereur qui a fait allumer deux mille cierges pour passer la nuit autour du château où Ogier est cerné [6]. Le Danois sent que sa perte est différée, mais certaine; et naïvement il pâlit. Notez en passant que cette peur prouve la belle antiquité de notre poëme; les héros de nos dernières Chansons sont ridiculement étrangers à la crainte [7]. Ogier, d'ailleurs, manque de sa plus précieuse ressource, de son cheval Broiefort... Mais Broiefort a mangé un setier d'avoine, il est maintenant alerte et vigoureux, il pousse des hennissements, et présente sa croupe à son maître. Ogier s'y élance; les coqs chantent; c'est

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 6054-6154. — [2] 6155-6156. — [3] 6160. — [4] 6162-6167. — [5] 6168-6194. — [6] 6195-6229. — [7] 6230-6265.

le jour qui se lève [1]. Le Danois fait un signe de croix et sort du château, qui est environné de cent mille Français [2]. Le galop de Broiefort est alors un beau spectacle; ce galop fut célèbre au moyen âge. A travers cent mille hommes, le bon cheval fuit plus vite qu'un cerf: on le perce, on le crible de coups; sa vitesse en augmente sous l'éperon d'Ogier. Charles va toucher Ogier, Broiefort galope toujours. Ogier a treize blessures; Broiefort galope, galope encore. Il galope jusqu'à ce qu'enfin son maître pénètre dans Castelfort et mette ces terribles murailles entre sa détresse et la colère de Charlemagne [3]. Toute cette fuite est très-vivement décrite par notre poëte; c'est de la bonne épopée. Cela vaudrait peut-être la *Chanson de Roland*, si... les deux héros se valaient.

Siége du château de Castelfort. Pendant sept ans Ogier le soutient contre toutes les forces de l'Empire.

Et maintenant c'est devant Castelfort que la scène se transporte [4]. Le siége de Castelfort a presque obtenu, chez nos pères, la même popularité que le siége de Troie chez les Grecs. Avouons-le : la conception française est pleine d'une beauté mâle et fière qui n'est peut-être pas inférieure aux beautés plus délicates et mieux drapées de l'épopée homérique (il est bien convenu que nous ne comparons ici ni les deux langues, ni même les deux styles). Cet homme, entouré d'abord de quelques rares soldats, puis seul, absolument seul, qui soutient un siége contre toutes les forces du plus puissant de tous les souverains, c'est un beau spectacle, et qui ne nous laisse pas insensible [5]. Les péripéties abondent; il y en a peut-être trop. Un des premiers et des plus touchants épisodes est la mort de Guielin, de cet ami d'Ogier [6]. Frappé mortellement dans une lutte trop inégale, Guielin trouve

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 6266-6289. — [2] 6290-6342. — [3] 6343-6649. — [4] 6650-6688. — [5] 6689-7726. — [6] 7727-7765.

la force de revenir mourir aux pieds du Danois : « Dieu ! comme Ogier pleurait[1] ! » D'ailleurs les jours, les mois, les ans, s'écoulent encore : l'ire de l'Empereur conserve toujours sa vivacité première, et Charles ne cesse de jurer qu'il mettra à mort *son ennemi Ogier*[2]. Il fait une nouvelle levée d'hommes ; il convoque tous les vilains : ce n'est pas trop contre le Danois des forces de tout l'Occident. Et cela se passe après un siége de cinq ans ! Ogier, qui avait d'abord trois cents hommes avec lui, n'en a plus que dix[3].

Ogier seul dans le château de Castelfort.

Puisqu'on ne peut rien contre le Danois par la force, on emploiera la trahison. Dans quel roman de chevalerie n'y a-t-il pas un Hardré, le type des traîtres ? Dans *Ogier*, Hardré fait son apparition un peu tard, mais enfin il paraît et joue son rôle : il veut livrer Castelfort à Charles[4]. Ogier s'aperçoit à temps de cette insigne trahison ; ce nouvel Hercule s'arme d'une barre de fer qu'il arrache au mur, il poursuit les traîtres, il les écrase littéralement à coups de barre ; puis, avec la même arme grossière, il chasse les Français, qui déjà s'étaient introduits dans le château[5]. Mais ce dernier effort lui a été fatal : Ogier reste seul, absolument seul[6] : et c'est ici qu'il prend plus que jamais des proportions épiques. Le poëte nous le représente[7] tirant son eau, moulant son grain, pé-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 7766-7782 et 7783-7810. — [2] 7811-8105. — [3] 8106-8157. — [4] 8157-8258. — [5] 8259-8331. — [6] 8332-8367.

[7] LA MISÈRE D'OGIER. Ogier fut [seul] en son château *plénier* : — N'avait avec lui ni sergent, ni écuyer : — Nulle aide, si ce n'est de Jésus au ciel — Et de Broiefort, son bon cheval courant ; — « Dieu, dit le duc, inspirez-moi : — « Ne sais que faire, ne sais où aller, — Quand j'ai perdu Benoît, mon écuyer, « — Et Guielin, que tant j'aimais ! — S'il eût vécu longtemps, je puis bien « assurer — Que jamais meilleur baron n'eût monté sur destrier. — De trois « cents que nous étions tout d'abord, — Nul autre que moi n'a échappé à la « mort. — Tous les autres sont tués, sont en pièces. » — Alors pleura le bon Danois Ogier ; — Longtemps demeura tout troublé. — Le duc avait là un puits,

trissant la pâte, chauffant son four, cuisant son pain, faisant la cuisine et mettant des fers à son cheval Broiefort. Cependant les Français, par milliers, entourent toujours le château. S'ils savaient à quelle extrême solitude Ogier est réduit !

Pour laisser les Français dans cette salutaire ignorance, Ogier a recours à un stratagème véritablement primitif : il fabrique en bois de faux chevaliers, et leur fait de fausses barbes avec les crins de l'admirable Broiefort. Il revêt ces mannequins de belles armures, et les Français s'imaginent voir de nombreux chevaliers autour d'Ogier, à l'abri des murs de Castelfort. Charles va même jusqu'à leur faire une belle harangue, à laquelle il s'étonne grandement qu'ils ne daignent pas répondre [1]. Et le poëte d'ajouter naïvement : « *Il sont de fust, si ne puent parler* [2]. » Cependant les vivres d'Ogier s'épuisent ; il y a sept ans que Castelfort est assiégé ! Le Danois est dans un état lamentable : il n'a que la peau sur les os : « *N'a fors le quir et les os gros et fier ;* » il a laissé croître ses cheveux qui lui couvrent les épaules, il est obligé d'attacher ses éperons à ses pieds nus, il est pâle, défiguré ; il meurt de faim. Combien de jours pourra-

une corde, un sceau, un *traillier*,— Un moulin et un four, du blé en son grenier. — Quand il veut moudre, il va charger son blé ; — Il va lui-même préparer son moulin. — Veut-il de l'eau ? il va la tirer du puits, — Chauffe son eau, la met sur le trépied, — De ses propres mains tamise sa farine, — Retrousse ses bras, pétrit sa pâte, — Chauffe son four (il est bien forcé de le faire), — Retourne son pain et le met sur le tablier. — Le baron le met en four, car il n'a pas d'autre fournier que lui. — En même temps Ogier est cuisinier. — Veut-il manger ou boire ? — Il met sa table, car il n'a point de dépensier ; — Puis va tirer du vin dans son cellier. — Ensuite, seul, tout seul, il s'asseoit à table, — Et va vers son bon destrier Broiefort,— Lui donne volontiers foin et avoine. — Lui soulève tour à tour les quatre pieds, — Lui remet les fers qui lui manquent. — « O Dieu, dit Ogier, qui es et toujours fus, — Par ta vertu, Seigneur, donne-moi bon conseil... » (*La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8332-8374).

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8367-8472. — [2] 8473-8476.

t-il résister encore? Ou plutôt combien d'heures? Il se le demande avec angoisse [1].

Détresse du Danois, douceur de Charlot.

Il sort du château : à son aspect s'enfuient les écuyers de Charles. Ils reconnaissent le Danois, et vont porter cette grande nouvelle aux Français. Le fils de l'empereur, Charlot, qui désormais va jouer un rôle admirable dans notre poëme, apprend qu'Ogier n'est sorti de Castelfort que pour assassiner le roi de France : « Barons, dit-il, apportez-moi mes armes. « J'irai parler au duc de Danemark. » Et il se dévoue, lui, le meurtrier de Baudouinet, à aller trouver le père farouche de sa victime et à s'interposer doucement entre l'Empereur et lui [2]. Ces dévouements pacifiques, ces dévouements d'agneau, sont peu communs dans nos Chansons de geste, où les Ogiers abondent plus que les Charlots. Rien n'est véritablement plus touchant que la première entrevue des deux héros [3], et surtout que les très-douces paroles du fils de Charlemagne; écoutez plutôt : « Je suis Charlot, le fils de l'empereur Charles : tu me portes grande haine, je le sais. Si tu pouvais avoir sur moi de l'avantage, tu ne me ferais pas grâce de la mort. C'est à cause de ton enfant que j'ai tué follement. Mais j'étais jeune alors, Ogier, et ne savais ce que je faisais : ce fut l'œuvre du péché et du diable. Il n'est pas de jour où je n'en aie le remords au cœur; et j'en pleure soir et matin. Au nom de Dieu, Ogier, n'aie pas le cœur *volage;* au nom de Dieu, par l'image de ce Dieu, faisons la paix. Cette guerre mortelle a trop longtemps duré. Si j'ai tué ton fils, je suis prêt à te faire la réparation qu'exigeront les gens de

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8477-8531. — [2] 8532-8672. — [3] 8673-8738.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

ta famille. J'irai outre-mer; au Saint Sépulcre ferai pèlerinage [1]. »

A tant de douceur, Ogier ne répond que par les accès d'une brutalité avec laquelle il n'est pas d'accommodements. « Je te hais tant que je ne te puis re« garder. » Et il avoue qu'il n'est sorti de Castelfort que dans l'intention bien arrêtée d'égorger l'Empereur ou son fils. Il ne craint pas, même après cet aveu, de mettre son dessein à exécution. Il pénètre dans la tente où dort Charlot, le fils de Charlemagne; il s'avance vers le lit, y détache un grand coup de son épieu, et s'imagine avoir tué son ennemi. Par bonheur, il s'est trompé de lit : Charlot est miraculeusement préservé [2].

Il est temps que le Danois soit puni d'une rébellion qui se complique de tant de crimes; il est temps que le poëte le conduise à son châtiment. Ogier fuit de nouveau à travers champs, devant la grande colère de Charlemagne. Il commet la faute grave de se désarmer, et de s'endormir dans un champ. Or, Turpin de Reims vint à passer par là, qui revenait de Rome avec de nombreux chevaliers [3]. On reconnaît Ogier, on l'entoure, on lui enlève son bon cheval Broiefort, sa bonne épée Courtain, toutes ses armes, son écu, son haubert, son heaume d'acier. Ogier s'éveille; il se voit entouré de cent chevaliers : il sent qu'il est perdu, lève son gros poing et assomme du premier coup un de ses ennemis. Puis ce nouveau Samson s'arme d'une selle de sommier, et tue dix autres chevaliers. Résistance inutile : on s'empare de lui, et Turpin l'emmène dans sa ville de Reims [4].

Que va-t-on faire de l'illustre prisonnier? Charles

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 8739-8758. — [2] 8759-8985. — [3] 8986-9209. — [4] 9210-9424.

n'a pas d'hésitation : « Ogier sera écartelé. » Et vite on envoie un bref à Turpin pour qu'il ait à livrer le Danois. Mais Turpin n'a pas contre Ogier les implacables fureurs qui dévorent l'Empereur; il n'a pas tant de cruauté, n'ayant pas tant de griefs. Il s'étudie à sauver le fils de Geoffroi : « Écoutez-moi, dit-il à « Charles, je vais jeter Ogier en prison et le faire « mourir petit à petit... en lui donnant le moins possible d'aliments. *Le jor n'ara de pain k'un seul « quartier — Et plain hanap entre aigue et vin viés.* » Charlemagne daigne consentir à cette mort, qui lui paraît sans doute plus cruelle à cause de sa lenteur même. Mais il avait compté sans la charité de l'archevêque. L'excellent Turpin fait passer à Ogier de bonnes viandes rôties, des quartiers de porc, de la venaison et du vin pour dix chevaliers. Et les bourgeois de Reims, les damoiseaux, les dames surtout, vont visiter Ogier dans sa prison, vont dîner avec Ogier. Décidément, notre héros ne mourra ni de faim... ni d'ennui [1].

Captivité d'Ogier à Reims durant sept ans.

La captivité du Danois dura sept ans [2].

La France est menacée par le Sarrasin Bréhus; Ogier seul est en état de la sauver.

Cependant le bruit de sa mort s'était répandu dans tout le royaume de Charles, et était rapidement parvenu jusqu'aux Sarrasins : « Ogier est « mort, la France perd sa meilleure défense; c'est « l'heure de venger toutes nos défaites. » Le roi Bréhus, qui gouvernait à la fois l'Afrique, Babylone, Damas et le pays des Saisnes, rassemble alors sa formidable armée : quatre cent mille païens s'avancent vers la France [3]. Ils ravagent l'Allemagne, ils brûlent, ils massacrent tout sur leur passage : ils arrivent enfin sous les murs de Laon. La France et l'Empereur sont perdus. Ou plutôt un seul homme peut les sauver,

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 9425-9660. — [2] 9661-9793. — [3] 9794-9824.

II PART. LIVR. I. CHAP. XI.

et cet homme est celui que Charles a plongé il y a sept ans dans les prisons de Reims, qu'il a ordonné d'y laisser mourir de faim, qu'il croit mort depuis longtemps. Au roi Bréhus on ne peut opposer que le Danois Ogier. C'est le cri universel : « Ogier ! Ogier [1] ! »

Charlemagne supplie le Danois de venir en aide à l'Empire et lui livre son fils Charlot.

Charles est forcé d'entendre ce cri de ses barons : il est tout étonné, il est tout heureux d'apprendre que le Danois est encore vivant. Pour sauver la France, pour se sauver lui-même, l'Empereur descend aux supplications ; il tombe presque aux genoux de son prisonnier [2]. Ogier, avec sa férocité ordinaire, répond qu'il sauvera la France, si l'Empereur veut lui livrer son fils Charlot [3]. Et il ajoute brutalement qu'il tuera sans pitié le fils de Charlemagne. La situation est belle, mais le poëte en a tiré médiocrement parti. Il n'a pas montré le combat qui dut alors se livrer, dans l'âme de Charles, entre son amour pour la France et son amour pour son fils [4]. Il consent trop facilement à la mort de Charlot. Le père abdique trop tôt devant le roi. Quoi qu'il en soit, Ogier se revêt de nouveau de ses armes ; même on parvient à lui retrouver son bon cheval Broiefort. Le Danois alors se redresse, plein de fierté ; il n'a jamais été si terrible ni si beau. On attend avec quelque impatience l'instant où il sera en présence de Bréhus et des Sarrasins.

Cruauté implacable d'Ogier qui veut tuer le fils de l'Empereur.

Mais Ogier ne pense guère aux Sarrasins ni à Bréhus. On lui a promis de lui livrer Charlot ; il aspire uniquement au moment où il pourra trancher la tête du meurtrier de son fils ; il a soif du sang de Charlot. Il ne veut pas de retard, et somme l'Empereur d'avoir à tenir sa promesse. C'est alors que chez Charles le père se révèle, c'est alors qu'il laisse éclater sa dou-

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 9825-10081. — [2] 10082-10380. — [3] 10381-10776 et surtout 10748-10764. — [4] 10777 et suiv.

leur [1]. Ici se place le plus bel épisode, et peut-être le plus beau passage de tout le poëme [2].

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 10777-10869.

[2] LE DÉVOUEMENT DE CHARLOT.... Alors le roi fit venir Charlot devant lui, — Son cher fils qu'il aimait d'un si grand amour. — On le lui amène, pleurant moult tendrement. — Charlot est vêtu d'un simple bougran. — Il a le visage clair, vermeil et bien séant, — Et les cheveux blonds comme l'or fin luisant, — Les yeux vairs, qui lui siéent à ravir, — Les dents blanches, la bouche riante. — En un mot, il est moult avenant, — Mais il eut le cœur trop félon. — Au pavillon du roi il entre tristement. — Tout aussitôt, deux archevêques l'ont confessé. — Il leur dit ses péchés avec de grands soupirs, — Sans retard, l'emmènent dans la tente. — Le long de ses joues coule l'eau de ses yeux; — Il se repent vivement, il bat sa coulpe, — Et les archevêques, au nom de Dieu, lui donnent l'absolution. — Puis ils l'acheminent, tout en pleurs, — Là où se trouvent maint baron riche et puissant, — Et saints évêques, et prêtres chantant messes. — Charlemagne a saisi son enfant. — Il l'a baisé, pleurant moult tendrement. — Peu s'en faut que son cœur ne se fende, tant il souffre. — Par sa main blanche, qu'il eut si belle, — Le roi prend Charlot; le roi, qui est tout consumé de douleur, — Vient vers Ogier et lui dit fièrement : — « Beau sire Ogier, ce que je t'ai promis, — Je le tiendrai, mais c'est d'un cœur dolent. — Au lieu de ton fils Baudouin, je te rends mon fils Charlot: —Tue-le donc et fais-en ce qu'il te plaira. » — Alors le Roi à qui la France est soumise eut une telle douleur — Que son cœur fut près d'en éclater en deux. —« Ogier, dit le Roi, Ogier, écoute-moi : — Laisse-moi mon fils, ne le tue pas; — Contente-toi d'une autre réparation, mais laisse-moi mon enfant. — Je te donnerai Chartres, Étampes, le Mans, — Tout le Vermandois, le Hainaut, le Brabant, —Toute la Flandre, ce pays avenant. » — « Oui, beau père, c'est vrai, » dit Charlot en pleurant. — Et il se jette en croix aux pieds du duc : — « Baron, prends cette amende, et, pour Dieu, laisse-moi vivre. — Pardonne-moi, et calme ta fureur; — Si je tuai ton fils, ce fut grande folie; — Ce fut le péché qui me souilla. — Pas un jour ne s'est passé depuis lors, que je ne m'en sois repenti, — Et dans mon cœur j'en ai douleur bien grande. — Prends cette amende, baron, ne la refuse pas. — Je serai ton homme, toute ma vie durant, — Même aux yeux de mon père, même aux yeux de sa gent. — Tout homme en France fera ta volonté. — Ceux que tu haïras ne subsisteront point. — Je passerai la mer en nef ou en chalant : — J'irai au saint Sépulcre qui est à Jérusalem — Avec deux cents hommes très-richement armés — De heaumes et de hauberts, sur de rapides destriers; — Je servirai à l'hôpital, au Temple, — Sept ans entiers, pour l'âme de ton enfant, — Et je ne reviendrai plus jamais en France — Ni de ce côté de la mer sans ta permission. » — Alors Charlot commença à pleurer tendrement; — Puis regarda les hauts hommes puissants : — « Pour Dieu, seigneurs, allez prier Ogier — D'accepter l'offre de mon père, et de s'accorder avec moi; — S'il ne le fait, je vous recommande à Jésus, — Et je vous jure, si j'ai jamais été coupable à votre égard, — De vouloir bien me le pardonner désormais. » — Vous auriez alors assisté à une grande douleur; — Les barons se tordent les bras, s'arrachent les cheveux : — On n'entendrait pas Dieu tonner. — Tous ensemble, ils vont en criant vers le bon

Aux pieds d'Ogier se jettent tour à tour l'Empereur, Charlot, le vieux Naimes. Mais c'est en vain que le

Danois, — Ils se jettent tous à ses pieds. — Et ce sont les plus hauts du royaume de France : — « Pour Dieu, Ogier, dit Naimes au poil tout blanc, — Tu déshonores Charles aux yeux de tout son peuple. — Il te demande pardon, et tu n'en veux tenir compte. — Eh bien ! voici maint baron haut et puissant — Qui te supplient, mains jointes, en pleurant ; — Et me voici moi-même qui te prie doucement. — En échange, si tu veux accepter cet accord, — Je serai ton homme toute ma vie durant ; — Mille combattants te serviront pour moi. — Si tu n'y consens point, sache bien — Que, pour un tel méfait, tu ne pourras jamais entrer en accord — Avec Jésus-Christ le Père tout-puissant. — Tu mettras la France en grande douleur. — Les hauts barons qui aujourd'hui t'aiment de grand amour, — En vérité, Ogier, vont te haïr — Si tu mets à mort ce vaillant damoiseau. — Pardonne, Ogier, au nom de Dieu le grand. — La mort de mon propre fils, que j'aimais tant, — Je te la pardonne bien au nom de ce grand Dieu. — Pour Dieu, ne sois pas oublieux, Ogier, — Mais souviens-toi de Jésus le tout-puissant — Qui à Bethléem naquit de la Vierge, — Qui a subi mort horrible et pesante, — Et que les païens peinèrent sur la croix — Pour nous jeter hors des tourments d'enfer, — Où nous étions tombés par le péché d'Adam, — Et d'Ève aussi, sa femme. — Au nom de toutes ces choses dont je te parle, — Je te requiers de bon cœur, en toute vérité, — De pardonner à Charlot sa colère. » — « Je n'en ferai rien, » dit Ogier. — Et il tire Courtain, son épée au pommeau d'or tout reluisant. — Quand il voit dégainer l'épée, Charles s'enfuit, — Et va dans sa chapelle, se voilant le visage. — Devant l'autel, le Roi s'étend en croix. — Tant eut d'angoisse pour l'amour de son fils — Qu'il se pâma deux fois de suite. — Quand il se redresse, il dit au Roi puissant : — « O vous qui fîtes les étoiles luisantes, — Qui fîtes l'homme et la femme selon votre bon plaisir, — Qui de la Vierge naquîtes à Bethléem, — A cause de votre naissance, ô bon père, ô roi puissant, — Nous lisons qu'on vit entrer en grande liesse — Tous les animaux, et jusqu'aux oiseaux de l'air. — Vous fûtes mis (rien n'est plus vrai) dans la crèche, — Et un des bœufs, qui prenait là sa pâture, — S'inclina devant vous profondément et doucement, — Et humblement vous couvrit de paille. — A Marie-Madeleine vous avez pardonné ses péchés ; — Vous avez ressuscité Lazare de la mort, — Lazare qui, enterré depuis huit jours, sentait déjà mauvais. — Si tout cela est vrai ; si je le crois ; — Si j'ai jamais, en ce siècle, — Fait quelque chose qui fût selon vous, — Gardez, Seigneur, le corps de mon enfant ; — Qu'Ogier le combattant, qu'Ogier ne le tue pas. » — Alors se relève le puissant Empereur, — Vient vers Ogier, et lui crie : — « Rends-moi mon fils, par amour de notre grand Dieu ! » — « Je n'en ferai rien, » dit Ogier. — Lors, va vers Charlot, le prend par les cheveux, — Et de l'autre main tint Courtain, l'épée nue. — Quand Charlemagne voit l'épée levée, — Pour tout au monde il ne l'eût regardée. — A sa chapelle il revient tout en pleurs. — Ogier tient l'épée nue suspendue, — Il étreint Charlot d'une forte et cruelle étreinte. — Et il eût tout aussitôt pris sa tête, — Mais le Seigneur Dieu fit alors un grand miracle — Pour Charlemagne, qu'il aima tant ; — La foudre du ciel descend du haut des nues ; — Elle descend entre eux deux, comme un feu tout ardent. — Mais Ogier n'a point de mal, et Charlot ne sent rien, — Car le saint ange était à ses côtés : — C'était saint

père fait entendre des cris déchirants; c'est en vain que la victime, pleine de douceur, demande le pardon au nom de Dieu; c'est en vain que le vieux Naimes rappelle au Danois le souvenir de Jésus né dans une étable et mort sur une croix. La brutalité d'Ogier n'est pas un instant attendrie; il a toujours devant les yeux l'image de son fils Baudouinet, et ne veut pas pardonner. « Rends-moi mon fils, » lui crie le père. « Non, non, » répond Ogier. Et d'une main il saisit le malheureux Charlot par les cheveux; de l'autre il prend son épée..... Il ne faut rien moins qu'un miracle pour empêcher ce véritable meurtre, pour désarmer la main de ce forcené. Au moment même où Ogier va détacher la tête de Charlot, un ange apparaît au milieu des tonnerres : c'est saint Michel : « Ogier, « dit-il, ne touche pas à cet enfant : Dieu te le défend. « Aujourd'hui même l'âme de ton propre fils sera cou- « ronnée dans le paradis. Et maintenant, sus aux Sarra- « sins ! » Au milieu de la joie universelle, Ogier embrasse enfin le fils de Charlemagne, toute l'armée s'ébranle et marche à la rencontre des païens [1].

Dieu, par un miracle, arrête le bras d'Ogier qui va frapper Charlot.

Le reste de la Chanson ne présente rien qui soit d'un intérêt bien original. Nous ne raconterons pas

Combat du Danois contre Bréhus; sa victoire.

Michel, lisons-nous dans l'histoire ; — Il saisit la lame de l'épée tranchante : — « Ogier, dit-il, tu ne toucheras point à cet enfant. — C'est Dieu qui le défend, Dieu qui t'envoie cet ordre. — Tu lui donneras seulement un soufflet — Pour tenir le serment insensé que tu as fait. — Et aujourd'hui même l'âme de ton fils — Sera couronnée dans le grand Paradis. — Va maintenant, arme-toi au plus vite — Et va combattre les païens mécréants ; — Leur roi Bréhus t'attend à l'avant-garde. — Il est hideux ; il est fort, laid et grand ; — Ne le crains pas, va hardiment, — Dieu t'aidera, le roi omnipotent. — C'est au nom du Dieu aimant que je viens te le dire. » — Quand il entend cette parole, Ogier a grande joie. — Le saint ange alors s'en retourne au ciel, — Et tout aussitôt, le Danois vient vers Charlot, — Lève le bras et lui donne un si grand soufflet — Qu'il le renverse à terre tout chancelant. — Charlot se relève, Charlot s'enfuit : — Pour tout le monde il n'eût été si content, — Et il en rend grâces au Père tout-puissant..... (*La Chevalerie Ogier le Danois*, vers 10848-11017).

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 10870-11038.

en longs termes le long combat d'Ogier contre le Sarrasin Bréhus : ce combat ressemble à tous les autres, surtout à ceux d'Olivier contre Fierabras et de Roland contre Ferragus (il est bien entendu que nous n'entendons pas contester ici la priorité de l'auteur d'*Ogier*). Bréhus possède un baume tout pareil à celui de Fierabras; Ogier raisonne en vrai théologien et fait d'interminables discours, tout comme Olivier et Roland; Bréhus s'endort sur le champ de bataille tout comme Ferragus, et Ogier, tout comme Roland, lui met doucement une pierre sous la tête. Enfin, et à plusieurs reprises, on en vient aux mains : c'est l'argument définitif; aux grands coups d'épée succèdent les longues prières, et aux longues prières les grands coups d'épée. Ogier, décidément vainqueur, tue le Sarrasin [1].

Triomphe d'Ogier ; son mariage avec la fille du roi d'Angleterre. Ses dernières années, sa sainteté, sa mort.

Le poëme se termine par la défaite complète des païens [2], et par le mariage d'Ogier avec la fille du roi d'Angleterre, que notre héros a délivrée des mécréants [3]. Charlemagne, plein de reconnaissance, s'humilie devant le Danois jusqu'à vouloir lui tenir l'étrier, quand il descend de cheval. Il lui donne le comté de Hainaut, le duché de Brabant, la grande cité d'Ermay [4]. Ogier finit noblement et saintement ses jours sur ces beaux domaines qu'il tenait de la munificence de l'Empereur : « Il fut craint et redouté; aima les bons, greva les mauvais, aida à relever les orphelins; partout où il fut, il ne les laissa pas sans gîte, et dota les pauvres pucelles. Voyait-il un franc homme tombé en pauvreté et qui avait été forcé d'engager sa terre, au nom de Dieu il la rachetait. Il fit craindre et redouter le nom de Charles. Il vécut ainsi tant qu'il

[1] *La Chevalerie Ogier de Danemarche*, vers 11039-11856. — [2] 11857-12969. — [3] 12970-13035. — [4] 12976-12978 et 13040-13042.

plut à Dieu, et, après sa mort, fut enterré à Meaux, près de Benoît, qu'il avait tant aimé. »

Mabillon a publié au tome V de ses *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* la vie de *saint* Ogier. Rien ne manqua donc à Ogier : comme Charlemagne, comme Renaud de Montauban, comme Guillaume au Court-Nez, il apparaît aux yeux de nos pères avec le nimbe, avec l'auréole de la sainteté !

CHAPITRE XII.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX. — JEAN DE LANSON.

(Chanson de Jehan de Lanson[1]).

Analyse de *Jehan de Lanson*.

Il ne faut pas demander à nos épiques la gaieté fine, la plaisanterie délicate, le rire tempéré, le sel attique :

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE JEHAN DE LANSON. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Chanson de Jehan de Lanson*, dans sa forme actuelle, ne remonte pas plus haut que le treizième siècle. Mais elle renferme des couplets qui ont évidemment appartenu à une rédaction plus ancienne. Nous avons publié dans notre premier volume ces tirades curieuses qui, suivant nous, pourraient être attribuées à la première moitié du douzième siècle (*Épopées françaises*, I, 293). 2° AUTEUR, *Jean de Lanson* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le manuscrit 2495 de la Bibliothèque impériale est par malheur incomplet; deux mille vers environ de notre roman y font défaut, et ce sont les deux mille du commencement. Le manuscrit de l'Arsenal, qui est incomplet, renferme 6330 vers (du f° 108 r° au f° 203 v°). Ce sont des alexandrins, et ils sont *rimés*, à l'exception des très-anciens couplets dont nous venons de parler; 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il n'en existe que trois : celui de la Bibliothèque impériale, fr. 2495 (ancien

ils n'ont jamais possédé ces qualités qui sont devenues éminemment françaises. On ne retrouve jamais chez eux

8203), qui contient aussi la meilleure version de la *Chanson d'Aspremont*. Ce petit in-octavo à l'usage des jongleurs est du treizième siècle, et renferme, comme nous l'avons dit, quelques traits d'une version antérieure. Le second manuscrit, qui se trouve à l'Arsenal (B. L. F. 186), est du quinzième siècle. Le troisième, du treizième siècle, est à la bibliothèque de Berne (n° 673).

M. Paulin Paris, au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 582), affirme que « les vers diffèrent COMPLÉTEMENT dans les deux manuscrits de Paris. » C'est une proposition, sinon fausse, au moins trop absolue, et ne s'appliquant point à toutes les parties de notre roman. On en pourra juger par la comparaison des deux textes suivants du même couplet :

Aloriz li traïtres est aval descenduz ;	Allory le traytre est aval dessendus,
Damedex le confonde qui el ciel fait vertuz.	Les ·XII· pers laissa tout dormans estendus,
Les ·XII· pers leissa dormanz toz estanduz,	Bien les éust ochis ne pleut au roy Jhesuz,
Si anporte à son col les brans d'acer moluz.	Mez à son col aporte lez rice brans molus.
Atant ez Isoré et Basin qu'est venuz :	Ainsi que s'en alloit Allory ly parjurs,
Et tiennent an lor poinz ·II· branz d'acer toz nuz.	Atant ez vous Basin et Ysoré venus.
Jà sera Aloris malement recéuz :	De vitaille apportent avec yaulz tant et plus
« Qui estes [vus], font-il, vos iestes retenuz.	Que il n'en falloit as ·XII· pers lassus.
« Ces brans avez anblez, vus en seroiz panduz.	Allory lez encontre, ne s'en est perchéus,
« Aloris li traïstres, vus iestes decéuz.	Et Basin le coysi ; contre luy est venus.
« Ceianz vanroiz o nos tant que jor soit parus.	« Qui estez, dist Basin, vous estez retenus.
« Comant vos iestes vos partiz de cez lassus.	« Cez brans avez enblé, si en serez pendus.
« Au departir, ce cuit, seroit tuit irascuz. »	« Allory, faulz traytre, mal soiiez vous venus
Quant ce vit Aloriz qu'il seroit retenuz,	« O vous retournerez ; car avant n'yrez plus. »
Il geta jus les brans, au meglor s'est tenuz :	Et quant Allory voit qu'il est recognéus,
Ce fu à Durandart dont li ponz fu forbuz.	Il a trestous les brans à tere jetté jus.
A douls poinz l'enpoigna, contre aus est venuz,	Il saque Durendal dont ly brans fu molus
Et jure Damedieu qui el ciel fait vertuz	Et jura Dammedieu qui o chiel fait vertus
Que toz li premereins, s'il est bien conséuz,	Que tout le premierain dont il ert assallus,
De ci que el cervel sera dou branc feruz.	Que jusquez au braiiel sera tout pourfendus.
(*Ms. de la Bibl. imp.*, 24, 95, f° 2 v°, 3 r°.)	(*Ms. de l'Arsenal*, f° 140, r°.)

Le manuscrit de Berne, qui pourra fournir d'excellentes variantes, est indiqué dans le Catalogue de Sinner (III, 361) sous ce titre : *Fragmentum carminis gallici de Carolomagno et duce Basino*. Il présente une version qui, dans les détails, est assez notablement différente de celle du manuscrit de Paris, comme on en jugera par la comparaison suivante :

Dès or s'en va Basins sans nule demorence :	Dès or s'en va Basins sans nule demorence
Il a passée Luques, Lonbardie et Plaisence :	Et a passée Luques, Lonbardie et Plaisence.
Tant a erré li dus qu'ainz n'i fist demorance,	Tant a erré li dus, parmi la terre est[ran]ge
Qu'à Paris est venuz ·I· jor de diemanche.	Que il a passé Tors et Orliens et Estanpes.
Là trova Karlemaine, le riche roi de France,	A Paris est venus li dus par ·I· diemange.
Qi por les ·XII· pers avoit grant esmaiance.	Là trova Charlemaine, lou riche roi de France,
Por son neveu Rolan tire sa barbe blanche ;	Qui de ses ·XII· pers menoit si grant marance.
Quant noveles n'en ot, moult en a grant pesance.	Por son neveu Rollant tire sa barbe blanche,
« Ahi ! biax sire niés, de la vostre vaillance.	Quant noveles [n'en] oit, molt en a grant pesance.
Ne fu onques nus hon ne de vostre puissance,	« Ahi ! biax nies, dist-il, de la vostre vaillance.
Ogier et Olivier, dus Naime Barbe-blanche,	Olivier et Ogiers, dus Naimes Barbe blanche,
Mi gentil chevalier, granz est vostre puissance.	Barars, Tierris d'Ardanes, dus Basins Barbevaine (?),
Qui dontra mais destrier, hiaume, escu ne lance,	Mis gentil chevalier, tant iert grans vo poissance !

le tempérament parisien. Quand ils rient, c'est d'un gros rire qui fait voir toutes leurs dents; quand ils plaisan-

Palefroi ne cheval, fenon, ne conoissance.
Diex! si mar acointai de Lançon la vantance;
Toz vos a morz Jehanz se il en ot puissance.
Quant à lui vos tramis, moult parfis grant enfance.
(Ms. de la B. I. 2495, f° 21 r° et v°.)

Qui donra mais destrie[r], armes, escus ne lance
Si mar i acointa[i] de Lançon l'ennoience (?):
Cant à lui vos tramis, molt par fi[s] grant enfance.
(Ms. de Berne, f° 2 v°.)

Le couplet précédent, dans le manuscrit de Berne, se compose de *soixante* vers, tandis que, dans le meilleur manuscrit de Paris, il n'en a que *onze*. En revanche, tout un couplet du manuscrit 2495, après celui que nous venons de citer, est omis dans le manuscrit de Berne que le futur éditeur de ce roman devra d'ailleurs consulter avec le plus grand soin. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Jehan de Lanson* est inédit. 6° et 7° VERSION EN PROSE et DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Il est peu de Chansons dont la popularité ait été moins vaste et moins durable. Les nations étrangères ne paraissent pas l'avoir connue, et il n'en existe pas de version en prose. 8° TRAVAUX DONT CE POÈME A ÉTÉ L'OBJET. M. Paulin Paris a consacré le premier à ce roman trop oublié une notice détaillée dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 568-583). L'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* ne l'a jugé digne que de vingt lignes (p. 322). On doit à M. G. Paris cette excellente remarque que : « le nom de Jehan suffirait à marquer la date récente de ce poëme. Dans les anciennes chansons de geste nées au sein de l'aristocratie issue des Francs, il n'y a que des noms d'origine germanique. » Oserons-nous ajouter ici que cette remarque confirme notre opinion sur l'origine de nos épopées? 9° VALEUR LITTÉRAIRE : « Cette œuvre (dit avec indulgence M. Paulin Paris) n'est pas dépourvue de mérite. Elle soutient l'attention des auditeurs par le nombre, sinon par la variété des incidents. Il y a des éclairs de gaieté. Dans l'ensemble de la composition, la règle de l'unité d'action est mieux observée que dans la belle *Chanson de Roncevaux* elle-même. Tout marche vers le dénoûment » (l. l. p. 582). Il n'en faut pas moins préférer le beau désordre de notre *Roland* à l'ordre ennuyeux et médiocre de *Jehan de Lanson*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU ROMAN DE JEAN DE LANSON. On ne peut scientifiquement établir que les propositions suivantes : 1° *Le roman de* Jehan de Lanson *n'a* IMMÉDIATEMENT *aucun fondement historique*. 2° *Il ne repose même pas sur une tradition légendaire véritablement sérieuse*. 3° *Ce qui a pu donner naissance à l'affabulation de notre poëme, c'est le vague souvenir des nombreuses expéditions de Charlemagne et de ses fils en Italie*. Il faut surtout noter les campagnes de Charles en 787 contre le duc de Bénevent, Arigise, et celles de son fils Pépin en 793 et en 801 contre le célèbre Grimoald, successeur d'Arigise. L'expédition de 793, disent les Bénédictins, n'eut d'autre effet que « la prise d'un château peu considérable, » et c'est une ressemblance avec le dénoûment de notre poëme (*Art de vérifier les dates*, III, 767). Celle de 801 aboutit à la prise de Nocera, dans la Pouille. — Il y a en Italie, dans l'Abruzze citérieure, une ville de *Lanciano* ou *Lanciana* : est-ce de ce nom qu'est dérivé celui de Lanson? Il est permis de n'en rien croire. 4° *Les révoltes de l'Italie contre les empereurs d'Allemagne ont pu donner à la légende de notre roman une certaine raison d'être, ou tout au moins une certaine confirmation*.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Le principal

tent, c'est avec une lourdeur incomparable. Le rire de nos héros ressemble assez à celui des dieux dans l'Olympe, à ce rire homérique que ne provoquaient pas toujours des plaisanteries de meilleur goût. Roland, Olivier, Charlemagne, éclatent en gaieté fort bruyante devant des mots grossiers que l'on estimerait aujourd'hui dignes des seuls tréteaux de la foire. Il faut nous résigner à ce gros sel : résignation d'autant plus facile que les poëmes héroï-comiques sont fort rares dans la nomenclature de nos Chansons de geste.

Jean de Lanson doit être, suivant nous, classé parmi ces poëmes. L'élément héroïque y est certainement tempéré par le rire. Heureuse rencontre!

personnage du roman de Jehan de Lanson est ce Basin de Gênes, cet Ulysse, cet enchanteur madré et trop habile dont la physionomie n'a rien d'héroïque. Ce Basin, d'après M. Gaston Paris, était le héros d'un autre poëme français que nous avons perdu et qui a servi de type à tous les romans étrangers. La légende de cette antique chanson, dont le titre devait être celui-ci : « *Basin de Gennes,* » cette légende est résumée dans notre *Renaus de Montauban* du treizième siècle. Un jour, d'après ce récit que nous avons précédemment cité, un ange apparut à Charles et lui dit : « Fais-toi voleur, Dieu le veut. » Étonnement du Roi. L'ange ajoute : « Dieu te donnera pour compagnon un vrai bandit, Basin. » L'Empereur s'incline devant la volonté céleste, et, sans en demander plus long, associe sa fortune à celle de Basin le coupe-bourses. Ils vont *travailler* ensemble et arrivent de compagnie au château du duc Gérin. Celui-ci était occupé à raconter en secret à sa femme une conspiration que les douze pairs ourdissaient, en ce moment même, contre la vie de l'Empereur. Basin était aux écoutes, Basin entend tout. Vite, le larron s'empresse de tout rapporter au Roi, qui déjoue vivement le complot et fait pendre les douze conspirateurs. Or, c'était pour faire arriver Charles à la découverte de cette conspiration que Dieu lui avait enjoint de se faire voleur de grand chemin. Rien n'égale l'infamie de cette fable, qui se retrouve avec des variantes assez notables : 1° Dans la première branche de la *Karlàmagnus-Saga.* 2° Dans le *Charles et Elegast*, œuvre néerlandaise du treizième siècle. (Le voleur ici s'appelle Elegast ; le chef des conspirateurs est Eckerick d'Eckermunde, beau-frère de l'Empereur, qui est bientôt accusé par Elegast et tué par lui en un combat singulier.) 3° Dans le *Karl Meinet*, compilation allemande du commencement du quatorzième siècle, qui ne fait guère que reproduire la légende néerlandaise (V. l'*Histoire poétique de Charlemagne* à laquelle nous avons emprunté la substance des observations précédentes, p. 315-322 ; et aussi p. 127-142-149). Tel est le Basin qui joue un rôle si étrange dans le roman de *Jehan de Lanson*. On voit que « ses antécédents sont déplorables..... »

Jean de Lanson appartient à la race de Ganelon, à cette famille de traîtres contre laquelle l'indignation du moyen âge s'est déclarée impuissante. Il est le propre neveu de Ganelon et le petit-fils de Grifon d'Hautefeuille. Malgré cette parenté odieuse, Jean de Lanson nous est représenté au commencement de notre poëme comme ayant reçu de l'empereur Charles un magnifique duché dans le midi de l'Italie. Il possède la Pouille, la Calabre, et même... le Maroc. Mais la reconnaissance n'est pas la vertu des traîtres de Mayence. Jean de Lanson, chargé des bienfaits de Charlemagne, ne s'occupe pour ainsi parler qu'à conspirer contre lui. Il a des intelligences coupables jusque dans le conseil de l'Empereur; il entretient de perfides relations avec Hardré, avec Ganelon, avec Alori. Celui-ci assassine Humbaut de Liége, et est honteusement exilé par le fils de Pépin : vite, Jean de Lanson lui offre une hospitalité libérale. La patience de Charles est à la fin lassée; il réunit ses barons, et se décide avec eux à envoyer des messagers au neveu de Ganelon pour le sommer de tenir une autre conduite, pour le défier s'il est nécessaire [1]. En vain Roland se montre-t-il, une fois par hasard, partisan de la paix : Charles s'entête dans son idée. C'est ici que les invraisemblances commencent à fourmiller dans notre poëme. Vers le duc Jean on n'envoie rien moins que les douze pairs. Oui, les douze pairs traversent la France et l'Italie pour aller jeter un défi à ce vassal infidèle. Roland, qui garde d'ailleurs dans toute cette chanson sa physionomie habituelle, son courage aveugle, sa brutalité, son imprudence, Roland tue de sa main Nivard, le frère de Jean de Lanson [2]. Voilà

Jean de Lanson est le neveu de Ganelon, et tient de Charles un beau duché dans le midi de l'Italie.

Les douze pairs sont envoyés vers Jean de Lanson qui s'est mis en état de révolte contre l'Empereur.

[1] *Jehan de Lanson*, manuscrit de l'Arsenal, 186, f° 108 et 109. — [2] *Ibid.* f° 118.

II PART. LIVR. I. CHAP. XII.

tous les messagers de Charles en grand danger de mort; les voilà à cinq ou six cents lieues de l'Empereur, isolés au milieu de leurs ennemis, sans défense, aux mains des traîtres. Alori d'ailleurs est là qui excite contre eux l'esprit déjà mal disposé du duc Jehan [1]. « Par la ruse, par la trahison, lui dit-il, on « viendra aisément à bout des ambassadeurs du roi de « France. » Mais Alori comptait sans le duc de Gênes, sans l'enchanteur Basin, qui devient dès ce moment le principal personnage, le héros de tout le poëme. Dès ce moment, en effet, le lecteur se pose vraiment cette question, à laquelle il ne sera répondu qu'à la fin du roman : « Comment les douze pairs se tireront-ils de « ce mauvais pas? » Et l'on peut déjà prévoir qu'ils s'en tireront grâce uniquement aux ruses et aux enchantements de Basin.

Situation critique des douze pairs près du duc de Lanson. Basin de Gênes est destiné à les sauver.

Alori cherche, comme premier exploit, à s'emparer des épées des douze pairs pendant leur sommeil : « La nuiz fu bele et clere, et li ers fu seriz [2]; » le traître se glisse dans la tour où dorment les barons; il en veut surtout à la vie de Roland, qui l'a battu la veille avec son impétuosité et sa force ordinaires. Il y a un moment assez saisissant dans cette partie de notre chanson : c'est celui où Alori s'empare de Durandal, la tire du fourreau, s'approche de Roland pour le frapper... et recule, saisi d'effroi, devant le fier visage du neveu de Charlemagne [3]. On rapproche volontiers ce passage de celui d'un autre poëme, où l'on voit Charles dans son tombeau faire reculer les Sarrasins

[1] *Jehan de Lanson*, Ms. de l'Arsenal, f. 121. — [2] *Jean de Lanson*, B. I. fr. 2495. f° 1 v°. — [3] Il saisist Durandart au costiaus d'acer bis. — Le branc jeta del fuerre, moult fu maltalantis; — Et vint droit à Rolan, dolanz et agremiz · — Il regarda le duc qui si ot fier le vis. — Ne l'osa adeser, li cuers li est failliz, — Et panse, s'il l'esvoille, dont seroit il honiz... (B. I. manusc. 2495, f° 2 v°).

devant cette majesté terrible dont il fut encore environné après sa mort!

Alori parvient à emporter les douze épées; mais Basin le rencontre, les pairs s'éveillent. Alori est saisi, jugé, pendu [1]. Cette exécution capitale les remplit d'espérance, et ils en viennent aussitôt à comploter ensemble la prise de la *ferté* et de la ville de Lanson [2]. C'est un projet qui, au premier abord, paraît des plus déraisonnables : ils sont si peu, et leurs ennemis sont si nombreux! Qu'importe? à défaut de la force, ils emploieront la ruse. Roland, le batailleur Roland, se prête fort volontiers à cette politique : il fait le mort; on l'étend dans une bière, on couche près de lui sa Durandal; les pairs sanglotent, et pénètrent ainsi dans le château de Lanson : « Je n'ai jamais vu si beau mort, » dit Naimes en plaisantant [3]. Le prétendu mort a un réveil terrible pour les gens du duc de Lanson :

Grâce à un stratagème de Roland, les Français entrent dans le château de Lanson.

Et Rolanz, li niés Karle, en est sailliz an piez :
« Ferez, franc chevalier, ne vus en atargiez. »
Li chatiax de Lançon est prins et gaanguiez.
Jamais n'i anterra Jehanz li renoiez [4].

Le duc Jehan n'a pas plutôt appris la victoire des Français qu'il songe à reprendre leur conquête. Il fait le siége de son propre château et de sa ville de Lanson, à la tête de dix mille Sarrasins [5]. A l'enchanteur Basin il oppose un autre enchanteur : « Ne fu teux enchanterres dès le tans Salamon [6]. » Ce rival de Basin s'appelle Malaquin. Il renouvelle l'entreprise d'Alori contre les épées des douze pairs, mais il réussit. Même il se donne la joie de couper les grenons du

[1] *Jehan de Lanson*, 2495, f° 2 v°, 3 r°. Là paudent le glouton à la plus maistre branche... Et li vanz qui fu grans tote nuit le balance. [2] *Ibid.*, f° 4 v°. — [3] F° 5 r°. — [4] F° 5 v°. — [5] F° 5 v°—8 r°. — [6] F° 8 r°.

duc Basin pendant son sommeil [1]. Le lendemain, Basin se réveille sans moustaches, et les douze pairs d'oublier un moment le grand danger qu'ils courent pour se moquer du pauvre enchanteur sans grenons : « Basin fut dans la tour, eut les grenons coupés. — Tel deuil est de sa barbe qu'il en pense devenir fou. — Quand les comtes le voient, se regardent l'un l'autre, — Frappent leurs mains et rient assez : — « Par ma foi, dit Ogier, voilà Basin dans les ordres. — Oui, dit Bernard, et il voudra être abbé. — Non, plutôt être moine, dit Thierri le *sené*. » — ... Quand Basin l'entendit, il en pensa devenir fou ; — A parlé à haute voix et fut bien écouté. — Il en jura le Seigneur Dieu et sa grande majesté : — « Il n'en est pas un de vous, de quelque valeur qu'il puisse être, — A l'exception de Roland, le neveu de Charles, qui est notre avoué, — Pas un qui ne le paye cher, s'il me plaisante plus longtemps. » — « Seigneurs, a dit Roland, laissez, pour l'amour de Dieu, — Laissez le duc Basin, car il est moult en colère. — Celui qui lui coupa ses grenons nous a fait très-grand tort, — Car, si on le sait jamais à Paris, — Il sera appelé Basin Vainebarbe. — Je ne le voudrais pas pour cent marcs en deniers monnayés. » — « Roland, vous parlez trop, dit Basin, — Je vois bien que vous vous moquez de moi comme les autres [2]. » Scène d'un franc comique, et où le rire est de bon aloi.

Quand les pairs eurent étouffé leurs gros rires, ils marchèrent à la bataille avec leur entrain ordinaire. Basin avait à faire oublier sa mésaventure et à mettre les rieurs de son côté. C'est ce qu'il sut faire, en s'attaquant aussitôt à l'enchanteur Malaquin, son con-

[1] *Jehan de Lanson*, f° 9 v°. — [2] F° 10 v° et 11 r°.

Lutte des deux enchanteurs Basin et Malaquin.

frère en magie, son adversaire déclaré. Les deux magiciens, d'ailleurs, ne se combattent pas à coups de lance ou d'épée, mais à coups d'enchantements. Par l'effet d'un sort que lui jette soudain son merveilleux ennemi, Basin se croit sur un navire agité par une horrible tempête [1]; mais il ne met pas sa puissance en oubli. Il lance un charme sur Malaquin, et Malaquin se croit transporté au milieu d'un palais en feu : épouvanté par ces flammes imaginaires, il va jusqu'à se précipiter dans l'eau sous les regards et les éclats de rire des douze pairs [2]. Enfin, Basin vainqueur tue son impuissant rival et rentre en possession de Durandal et des douze autres épées [3].... mais non pas de ses grenons.

Basin, sous les traits d'un pèlerin, va demander des secours à Charlemagne.

Le duc de Gênes cependant voit toujours les Français dans la même situation critique; comment pourront-ils résister longtemps à des ennemis presque innombrables ? Il faut que Charles soit informé de la détresse de ses barons; il faut qu'il vienne à leur secours. C'est Basin qui se charge d'aller vers l'Empereur : mission dangereuse. Mais l'enchanteur a plus d'un secret : il se frotte le visage d'une certaine herbe magique, et le voilà qui ressemble à un vieil ermite qui se serait macéré pendant sept ans. Sous cette physionomie nouvelle, il part [4]. C'est en vain qu'il est saisi par les gens du duc de Lanson. Il trouve moyen de leur voler très-adroitement un excellent cheval, dont il avait besoin pour faire plus vite le voyage... Les écuyers croient Basin vieux et infirme, et le font monter de force sur le beau destrier

[1] *Jehan de Lanson*, f° 14 r°. — [2] F° 13 v°. — [3] F° 14 v°. — [4] F° 15 r° et v°. Basins a prins une herbe que il avoit sauvaige. — Si an a oint son col, son front et son visaige; — Lors sanble qu'ait esté ·VII· anz en l'ermitaige. — Basins a prise l'herbe, son viaire et an frie. — Lors ot la color paile tote descolerie... N'est home qui lo voie qui lo conoisse mie.

Alifart : à peine Basin y est-il assis qu'il excite la bête, et s'éloigne au galop loin des écuyers abasourdis [1]. Tous ces épisodes, comme on le voit, font décidément de cette chanson un poëme héroï-comique.

Ces aventures d'ailleurs sont trop nombreuses et occupent à la fin trop de place dans l'action; le voyage de Basin dure trop longtemps. Il y a de vraies histoires de brigands dont le récit devait faire frémir les enfants et les femmes dans tous les châteaux où les jongleurs chantaient *Jean de Lanson*. Le duc de Gênes tombe aux mains du terrible Servein, une sorte de Cartouche ou de Mandrin qui détrousse tous les voyageurs et est la terreur de tout le pays. Basin le jette à l'eau et le noie : « Baignez-vous tout à votre aise, » lui dit-il en faisant ce beau coup : et il s'échappe [2]. Encore quelques rencontres de ce genre, et Basin arrivera enfin près de Charles. Il traverse son propre pays au moment où sa femme allait épouser de force le comte de Poitiers, Archambaud. Basin tue Archambaud [3], et ne s'arrête plus jusqu'à Paris, où il arrive un beau dimanche [4]. On peut dire d'ailleurs de ce voyage qu'il est le centre de tout notre poëme.

Au moment où Basin, toujours méconnaissable sous son costume de pèlerin, pénètre dans le palais de l'Empereur, l'oncle de Roland est précisément fort inquiet au sujet de son neveu et des pairs. Ganelon fait là son office habituel de traître, et le poëte, imitant ou plutôt copiant presque mot pour mot la *Chanson de Roland*, lui faire dire à l'Empereur : « Vous connaissez Roland...

[1] *Jehan de Lanson*, 16 r° — 17 v°. — [2] Baigniez vos, dist Basins, à vostre volonté, f° 20 r° v°. — [3] F° 21 r°. — [4] F° 21 v°.

Tote jor chaceroit por panre ·II· plouviers,
Tant par est orguelleus et outrageus et fiers.
Ne de vos ne d'autrui ne li prant or pitiez:
Je cuit qu'ancor par lui seroiz moult domagiez [1]... »

Le traître enfin veut faire croire à l'Empereur que le fils de Gille et de Milon est tranquillement établi à Orléans. Sur ce, un pèlerin demande la parole; c'est Basin, que personne ne saurait reconnaître. Il déclare qu'il arrive de Lanson, que les douze pairs y courent le plus grand danger, qu'il les faut secourir au plus vite [2]. C'est en vain que Ganelon donne un insolent démenti au *paumier* [3] : c'est en vain qu'au témoignage de Basin il oppose le faux témoignage de trente faux pèlerins [4]. Le sang de Charlemagne bout dans ses veines; il pousse son cri de guerre; il réunit son ost [5], et, à la tête de sa grande armée, se met en marche vers la Calabre [6]. Le traître de Lanson est en vain prévenu par Ganelon et par Hardré : il ne saurait échapper à la vengeance de l'Empereur. C'en est fait : il est perdu, et les douze pairs sont sauvés [7].

L'Empereur arrive en Calabre à la tête d'une grande armée. Bataille aux vaux de Ballignés.

Une terrible bataille s'engage dans les vaux de Ballignés, entre les barons de Charlemagne et l'armée du duc Jean : l'Empereur y fait merveilles :

Là poissiés véoir ·I· fort estor chanpé,
Tanz escuz depeciés et tant chevaus tuez.
Mort i gisent li un et li autre navré.
Karles n' ot avec lui que ·X· M. home armez;
LX· ·M· en a Jehanz li deffaez.
Mout i fu Karlemaigne durement enconbrés,
Car i fu de ·C· pars et ferus et boutez [8]...
Qui là véist à Karle maint ruste cop doner,
Tranchier hiaumes et testes et cervelles voler,
De preudome et vaillant li poïst remenbrer [9]....

[1] *Chanson de Jehan de Lanson*, f° 21 v°. — [2] F° 22 r°. — [3] F° 22 v°, 23 r°. — [4] F° 26-29. — [5] F° 23 v°, 24 r°. — [6] F° 42 v° et suiv. — [7] F° 43 r°. — [8] F° 52 r°. — [9] F° 52 v°. Ce récit n'a rien de rare, et on le retrouve plus de cent fois, pres-

Bref, les Français sont vainqueurs, comme on s'y pouvait attendre, et vont sur-le-champ mettre le siége devant Lanson [1].

Cependant, que devient notre héros, le duc Basin, sur lequel s'était presque uniquement concentrée, et non sans raison, l'attention du lecteur? Basin, toujours inconnu, avait fait le chemin de Paris à Lanson [2]. Tantôt habillé en pèlerin et tantôt en marchand, il avait traversé toute une nouvelle série d'aventures plus ou moins plaisantes [3]; il était enfin parvenu à rejoindre les douze pairs et à les avertir de la prochaine arrivée de Charles, de leur délivrance prochaine. La scène où le duc de Gênes se fait reconnaître de Roland ne manque pas d'une certaine beauté. Les douze pairs sont si joyeux de revoir Basin qu'ils en perdent l'appétit. Et cependant le prévoyant enchanteur leur apportait du pain, « de la chair salée, des grues et des paons empoivrés. » Qu'importe? « De la joie qu'ils ont la faim ont oubliée, » et Roland demande avec anxiété : « Où est Charlemagne? Où sont nos barons [4]? » Charlemagne et ses barons ne tardent pas à se montrer, et la grande bataille dont nous venons de parler se livre sous les yeux des douze pairs, qui souffrent étrangement de ne pouvoir jouer de la lance en une occasion si belle...

On croit peut-être que le roman touche à sa fin? nullement. Ces poëtes ne savent pas finir. Charles est sous les murs de Lanson, le siége se poursuit [5]. Mais un jour l'Empereur veut se donner le plaisir de la chasse; il est surpris, enveloppé, saisi par les cheva

que dans les mêmes termes, en vingt autres Chansons. Mais il fallait le faire passer une fois sous les yeux du lecteur.

[1] *Chanson de Jehan de Lanson*, f° 52 v°-55 r°. — [2] F° 31 v°. — [3] F° 31 v°-36 v°. — [4] F° 36 v°-38. — [5] F° 56 r.

liers du duc Jean : le voilà prisonnier de son vassal [1]. Qui le délivrera? Qui mettra fin à cette guerre? Qui sauvera décidément les douze pairs? Ce sera encore l'enchanteur Basin.

Victoire de Charles; délivrance des douze pairs; châtiment de Jean de Lanson.

Il pénètre dans le palais du duc de Lanson [2], et y opère ce prodige si admiré de tous les enfants qui lisent la *Belle au bois dormant*. Il y endort tous les habitants du palais et le duc lui-même, qu'il traîne par les pieds jusqu'aux genoux de Charles : « Sire, ce « dist Basins, volez que soit tuez? — Nenil, dist Kar- « lemaine, por sainte charité [3]... » On épargne ce révolté, qui sera seulement condamné à finir ses jours dans un moutier. Puis Basin et Charles sortent de ce palais endormi. Le portier, qui n'est pas victime de ce sommeil universel, essaye d'arrêter les fuyards; mais Basin, de sa plus grosse voix, lui fait une peur horrible : « Prends-garde à toi, lui crie-t-il, nous « sommes deux diables échappés de l'enfer. Nous « allons t'y emporter sur-le-champ. » Le portier s'enfuit, et court encore [4].

C'est ainsi que Charles, grâce à Basin, se rendit maître de Lanson et délivra les douze pairs [5]....

Tel est ce roman bizarre, dans lequel ont pénétré toutes les superstitions ridicules de la féerie celtique, mais que nous ne jugerons pas néanmoins avec plus de sévérité que les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Malgré ses longueurs, cette Chanson retient l'attention du lec-

[1] *Chanson de Jehan de Lanson*, fo 58 ro—59 ro. — [2] Fo 62, 63. — [3] Fo 63.

[4] « Nos somes ·II· déable d'enfer deschaînés — Qui enportent Jehan que mort avons trové. — En enfer l'enportons; jà sera enbrasé, — Et toi méimes qui as nom Sormené. » — Il dit à Karlemaine : « Icestui jus getez : — Portons en cest portier que ci avons trové. » — Quant le portier l'entent, en fuie en est tornés. » Fo 64 ro.

[5] Le royaume de Jean est donné à Isoré, qui a puissamment secouru les douze pairs. (Fo 64 ro et vo.)

teur : elle est neuve, elle est originale, et c'est une qualité assez rare dans nos poëmes pour que nous l'estimions à sa juste valeur. Il nous a été vraiment agréable de lire ce roman, où l'épée n'est pas la seule puissance, où les descriptions de batailles n'occupent pas trop de place, et où l'on entend çà et là quelques francs éclats de rire. C'est une si bonne chose que la joie... même quand elle n'est pas attique!

CHAPITRE XIII.

CHARLEMAGNE EN ORIENT.

(Voyage à Jérusalem et à Constantinople [1].— Galien le rhétoré. — Simon de Pouille.)

I.

Analyse du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople.*

« Un jour, fut Charlemagne au moutier Saint-Denis; — Il avait pris sa couronne, fait le signe de la croix sur son chef—

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE VOYAGE A JÉRUSALEM ET A CONSTANTINOPLE.** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Suivant nous, ce fabliau épique remonte au premier tiers du XII[e] siècle. Nous nous appuyons, pour établir cette date, sur le système des assonances et sur la langue de ce poëme. On nous objectera que, parmi les douze pairs de Charles, figure ici Guillaume d'Orange et que sa présence est un signe du peu d'ancienneté de cette Chanson. Mais nous répondrons en rappelant *la très-haute antiquité* de la légende de Guillaume. Faire entrer ce héros dans la geste de Charles, c'est une idée qui a pu tout aussi bien venir dans l'esprit d'un trouvère de 1120 que dans la tête d'un poëte de 1200; et nous ne comprenons guère la force de l'argument qu'on nous oppose. D'ailleurs l'argument tiré de la langue et des assonances nous paraît avoir une tout autre valeur. 2° AUTEUR. *Le Voyage à Jérusalem* est anonyme, comme presque toutes les Chansons de cette date. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSI-

Et ceint son épée, dont le pommeau était d'or pur. — Il y avait là barons, chevaliers et seigneurs. — L'Empereur regarde

FICATION. Ce roman fort court ne contient que 859 vers. Ces vers sont dodécasyllabiques et distribués en couplets monorimes généralement peu développés. Nous allons transcrire une de ces tirades pour donner au lecteur quelque idée et de cette langue et de cette versification :

> Mult est genz li presenz que Karlemaine i offret.
> Entrat en un muster de marbre peint à volte :
> Là ens ad un alter de sancte paternostre,
> Deus i chantat messe, si firent li Apostle,
> Et le[s] ·XII· chaères i sunt tutes uncore :
> La treezime est enmi, ben séelée e close.
> Karlemaine i entrat, ben out al queor grant joie.
> Cum il vit la chaère, icele part se aproce.
> Li envereres s'asist, un petit se reposet,
> Li ·XII· pers as altres envirunt et en coste,
> Ains n' i sist [alcun] hume, ne unkes pus uncore.

Nous avons dit ailleurs que, d'après nous, il faut chercher dans le *Voyage* le plus ancien exemple du vers dit « alexandrin. » Nous savons que cette opinion n'est point celle de tous les savants. Un érudit fort compétent regarde au contraire le *Voyage* comme une œuvre relativement assez récente, et qui ne doit sa physionomie antique qu'à son dialecte anglo-normand. Mais nous ne pensons pas que cette proposition soit admissible. Nous venons en effet d'étudier avec soin toutes les assonances du poëme en litige, et nous nous sommes convaincu que ce n'est pas à son dialecte que cette Chanson doit le caractère primitif de ses homophonies. En résumé, elles ne sont pas différentes de celles de la *Chanson de Roland*, et, pour dire toute notre pensée, nous ne mettons pas plus de trente ou quarante années entre les deux poëmes, *tels que nous les possédons aujourd'hui*. Voici quelques assonances du *Voyage* : 1° en A : huntage, altre, barbe, gabent, chartre. — 2° en E (mascul.) : chef, meuz, muster, etc. — 3° en I : guerpirent, mile, martirie (qui se prononçait : martyre), antive, mises, compaignie. — 4° en O : parole, Antioche, vostre, morte, Cappadoce. — 5° en U : Sumes, fundre, escure, desrumpre, escalume, etc. Il n'y a certes rien de plus primitif dans la *Chanson de Roland*. Et pas une de ces assonances n'est due au dialecte anglo-normand. 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit du *Voyage* nous est resté; il est conservé à Londres, au Musée Britannique (Bibliothèque du Roi, 16, E. VIII). Il est du douzième siècle. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. Le *Voyage à Jérusalem et à Constantinople* a été publié en 1836 par M. Fr. Michel sous ce titre qui déroute un peu les recherches : « *Charlemagne, an anglo-norman poem of the twelfth century*, now first published with an introduction and a glossarial index, by Francisque Michel. London, 1836 » (pet. in-8). 6° VERSION EN PROSE. Je ne pense pas qu'il existe une version en prose de notre *Voyage* plus ancienne que celle du manuscrit de l'Arsenal (B. L. F. 226). Le manuscrit est du quinzième siècle; mais le texte me paraît du quatorzième. C'est cette même compilation où se trouvent *Girars de Viane* et la *Reine Sibile*, et qui a été si mal intitulée : *Garin de Montglane*. — Dans toutes les éditions de *Galien Rhétoré* (1500, 1521, Paris; 1525, Lyon; 1527, etc.), les huit premiers chapi-

la reine sa femme. — Elle était bien couronnée *au plus bel et au mieux.* — Il la conduit par le poing sous un olivier, —

tres de ce roman de la dernière époque ne sont qu'un méchant et plat résumé de la Chanson du douzième siècle. — Enfin, dans les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (1458), se trouve (I, f° 123 — f° 158) un récit légendaire de la Conquête de la Terre sainte par Charlemagne, mais notablement différent du *Voyage*, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La légende du voyage de Charlemagne à Jérusalem a pénétré : *a* En Allemagne, comme l'attestent, entre autres documents, le *Karl Meinet* (commencement du quatorzième siècle) et le *De veterum principum Germanorum zelo et fervore in christianam religionem* de Léopold de Bebenburg, évêque de Bamberg vers 1340. *b*. En Angleterre, comme le prouve la compilation à laquelle M. G. Paris a donné le nom de *Charlemagne et Roland*. *c*. En Islande et au Danemark, témoin la *Karlamagnus-Saga* du treizième siècle et le *Keiser Karl Magnus cronik* du quinzième siècle. *d*. En Italie, où Benoît, moine du mont Soracte (dixième siècle), a sans doute inventé cette fable que Marino Sanuto a reproduite dans ses *Secreta fidelium crucis* (commencement du quatorzième siècle). 8° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. *a*. *b*. Dans *l'Histoire de l'Académie des Inscriptions*, au t. XXI (qui parut en 1754) parurent deux Mémoires fort intéressants, l'un d'après l'abbé Lebeuf : *Examen critique de trois histoires scandaleuses dont Charlemagne est le sujet;* — l'autre d'après M. de Foncemagne : *Examen de la tradition historique touchant le Voyage de Charlemagne à Jérusalem*. — L'abbé Lebeuf prétend démontrer (p. 137) que la légende latine où est rapporté le fameux voyage « fut fabriquée par un moine de Saint-Denis dont le but était d'accréditer de prétendues reliques que Charles avait transportées d'Aix-la-Chapelle à Paris. » *c*. *d*. Déjà au siècle précédent le P. Lecointe, de l'Oratoire, avait, dans ses *Annales ecclésiastiques*, à l'année 800, démontré la fausseté de cette légende; et, en 1715, il en avait été question dans le *Menagiana*. *e*. La *Bibliothèque des Romans* en 1777 (octobre, I, p. 134) se proposa de faire connaître ce roman à ses lecteurs et le défigura en le reproduisant. *f*. En 1782, Gaillard en donnait un abrégé au tome III de son *Histoire de Charlemagne* (p 398-402). *g*. M. de Paulmy, en 1788, résuma, ou fit résumer la même légende dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (VI, 64 et suiv.). *h*. La même année parurent les *Œuvres de Nivelle de la Chaussée* (5 vol. in-12, Paris) : ce père de nos dramaturges modernes a également essayé de reproduire le vieux poëme, ou plutôt d'en offrir une imitation (t. V, *Supplément*, p. 66-71). *i*. En Allemagne, Bredow publia dans son *Karl der grosse* (p. 100), une antique traduction allemande de la légende latine. Mais c'était en 1814, et on avait peu l'esprit à ces fables. *j*. M.-J. Chénier avait été tenté, lui aussi, par la scène des gabs et en avait fait le sujet d'un conte qu'on assure être spirituel : *les Miracles*. (V. *Œuvres de M.-J. Chénier*, 1820, in-8, t. III, p. 239-281, et aussi IV, p. 154.) *k*. Dans ses *Archives* publiées à Hanovre, M. Pertz étudia en 1824 le texte du moine Benoît du mont Soracte (t. V, p. 148, 149). *l*. Il devait plus tard (en 1838) consacrer à ce même passage une note très-intéressante de ses *Scriptores* (t. III, p. 710). *m*. *n*. *o*. Notre légende fixa l'attention de James, *History of chivalry* (Londres, 1830, p. 319); de M. Raynouard (*Journal des savants*, 1833, p. 69-73); de l'abbé Delarue (*Bardes, trouvères et jongleurs*, 1834). *p*. J. Wilken consacra

De sa pleine parole se prit à lui parler : — « Dame, vîtes-vous jamais aucun homme sous le ciel — Qui porte mieux

un des Appendices de son *Histoire des croisades* (1807-1832) « à étudier le voyage fabuleux de Charlemagne en Palestine » (*Geschichte der Kreuzzüge*, erste Beilage : *Ueber den fabelhaften Zug Karls des Grossen nach Palestina*). *q.* Le tome XVIII de l'*Histoire littéraire* parut en 1835; il contenait une notice importante sous ce titre : « *Anonyme, auteur du Voyage de Charlemagne à Jérusalem* » (pp. 704-714). Cette notice est signée par M. Amaury-Duval qui la conclut en ces termes : « Il y a certes de l'imagination dans ces poëmes; mais quel étrange mélange d'idées superstitieuses, chevaleresques, fantastiques, grossières ! L'*Odyssée* est aussi le récit du voyage d'un guerrier : elle contient beaucoup de fables et de prodiges. Qui oserait comparer entre eux les deux poëmes ? » M. Am. Duval cite un certain nombre de vers du *Voyage* : c'est M. Raynouard qui lui avait communiqué toute la copie de cette singulière chanson. *r. s.* En 1842, MM. Nolte et Ideler consacrèrent au même poëme une des excellentes notices de leur *Geschichte der Altfranzösischen national Literatur* (II, p. 84. Voir aussi Ideler, *Eginhard*, II, p. 155). *t.* La même année M. Græsse écrivait dans son *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters* une autre notice bibliographique sur le *Voyage* et *Galien* (VII, 292). *u.* M. Paulin Paris a donné l'analyse de notre roman dans le premier volume du *Jahrbücher für romanische und englische Literatur* (Berlin, 1860. I, 98). *v.* Dans ses *Origines littéraires de la France*, M. Moland a publié une ancienne traduction du *Voyage* qu'il a également analysé et mis en lumière avec le plus grand soin (Paris, 1863). *x.* Enfin, M. Gaston Paris a consacré à cette fable un des meilleurs chapitres de son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 55, et p. 334 et suiv.). 9° VALEUR LITTÉRAIRE DU VOYAGE A JÉRUSALEM. En quelques mots, on peut juger le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* : « Première partie vraiment épique et parfois sublime ; seconde partie, obscène et ridicule. »

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU *VOYAGE DE CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM ET A CONSTANTINOPLE.* On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Dans le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, TOUT EST COMPLÉTEMENT FABULEUX. 2° *Il est néanmoins certain que Charlemagne s'est préoccupé de la situation des chrétiens de la Terre sainte, et qu'à l'effet de leur venir en aide, il a entretenu d'excellentes relations avec le calife Haroun-al-Raschid qui lui fit de beaux présents.* 3° *Il vécut aussi dans une intime alliance avec les empereurs Nicéphore, Michel et Léon.* 4° *Il eut également des rapports avec le Patriarche de Jérusalem qui en* 799 *et en* 800 *lui adressa de précieuses reliques avec les clefs du saint Sépulcre et du Calvaire.* 5° *Charles envoya lui-même une ambassade en Orient, chargée de ses dons pour les lieux saints.* Tous ces faits sont attestés par plusieurs textes d'Eginhard : *a.* Dans sa *Vita Karoli* : « Circa pauperes sustentandos et gratuitam liberalitatem devotissimus, ut qui trans maria *in Syriam* et Ægyptum atque Africam, *Hierosolymis*, Alexandriæ atque Carthagini, ubi christianos in paupertate vivere compererat, penuriæ illorum compatiens, pecuniam mittere solebat, ob hoc maxime transmarinorum regum amicitias expetens ut christianis sub eorum dominatu degentibus refrigerium aliquod ac relevatio proficeret. » (Cap. XXVII.) Ce texte a été reproduit par Hugues de S.-Victor, et publié dans ses

l'épée et la couronne au chef? — Et encore je conquerrai cités avec cette épée! » — La reine ne fut pas sage : elle ré-

Excerptiones, lib. X, cap. VIII, etc. — « Cum Aaron rege Persarum qui, excepta India, totum pene Orientem tenebat, talem habuit in amicitia concordiam ut is gratiam ejus omnium qui in toto orbe terrarum erant regum ac principum amicitiæ præponeret solumque illum honore ac magnificentia sibi colendum judicaret. Ac proinde, cum legati ejus quos cum donariis ad sacratissimum Domini ac Salvatoris nostri sepulcrum locumque resurrectionis miserat, ad eum venissent, et ei domini sui voluntatem indicassent, non solum quæ petebantur fieri permisit, sed etiam sacrum illum et salutarem locum ut in illius potestate adscriberetur concessit, et revertentibus legatis suis adjungens, inter vestes et aromata, et cæteras orientalium terrarum opes, ingentia illi dona direxit.... Imperatores Constantinopolitani ad eum legatos miserunt; cum quibus fœdus firmissimum statuit. » (Cap. XVI. Ce texte a été reproduit par Guillaume de Tyr, I, cap. III, etc.) — *b*. Dans ses *Annales*, année 799 : « Monachus quidam, de Hierosolyma veniens, benedictionem et reliquias de loco resurrectionis dominicæ quæ patriarcha regi miserat, detulit. Et rex Zachariam quemdam presbyterum de palatio suo cum eodem [monacho] ire jussit, cui et donaria sua ad illa veneranda loca deferenda commisit. » — « Ann. 800. Eadem die Zacharias presbyter, quem rex Hierosolymam miserat, cum duobus monachis quos patriarcha cum eo ad regem misit, Romam venit; qui, benedictionis gratia, claves sepulchri dominici ac loci Calvariæ cum vexillo detulerunt. » Ces deux derniers textes ont été reproduits dans les *Annales Laurissenses*, (Pertz, I, 188), dans les *Annales Francorum vulgo Tiliani nuncupati* (*Historiens de France*, V, 23), dans les *Annales Metenses* (*Ibid.*, p. 350), dans les *Chroniques de St-Denis* (*Ibid.*, 268), etc. — 6° *L'origine de la fable du Voyage à Jérusalem doit sans doute être rapportée à Benoît, moine du mont Soracte, qui s'est borné à falsifier indignement un texte d'Eginhard et à remplacer les mots :* legati regis *par le mot* rex. C'est ce que nous allons démontrer tout à l'heure.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* est, indépendamment de notre poëme, l'objet d'environ vingt récits légendaires dont nous allons faire l'énumération : 1° Un fragment de la Chronique de Benoît, moine de Saint-André au mont Soracte, mort vers 968. 2° Une légende latine anonyme, qui fut sans doute l'œuvre d'un moine écrivant vers 1060-80 : « *Descriptio qualiter Carolus Magnus clavum et coronam Domini a Constantinopoli Aquisgrani attulerit qualiterque Carolus Calvus hæc ad Sanctum Dionysium retulerit.* » Cette légende a été purement et simplement reproduite : *a*. par Hélinand ; *b*. par Vincent de Beauvais, qui cite Hélinand en son *Speculum historiale* (lib. XXIV, cap. IV) ; *c*. par Marino Sanuto : *Secreta fidelium crucis* (lib. III, pars III, cap. VI et VII). 3° Les *Annales Elnonenses minores* qui s'arrêtent en 1061. 4° La *Chanson de Roland* (dernières années du onzième siècle, premières du douzième). 5° La *Chronique* de Pierre Tudebode (fin du onzième siècle). 6° La *Chronique de Turpin* (entre 1109 et 1119), cap. XX. 7° Un fragment de Pierre Comestor (mort en 1198). 8° Gui de Basoches (mort en 1203) cité par Albéric de Trois Fontaines. 9° La *Karlamagnus-Saga* (treizième siècle), résumée dans le *Keiser Karl-Magnus-Kronike*, œuvre danoise du quinzième siècle. 10° La *Chronique* de Tournai (treizième siècle). 11° La *Chronique* de Philippe Mousket (treizième siècle), vers

pondit follement : — « Empereur, dit-elle, vous vous estimez trop. — Je sais un homme qui est plus agréable — Quand il

10,022 et suivants. 12° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du quatorzième siècle), f° 121-124 r°. 13° Le *Karl Meinet*, compilation allemande du commencement du quatorzième siècle. 14° Le *Charlemagne et Roland*, compilation anglaise analogue à celle de notre Girard et au *Karl Meinet*. 15° Le *De veterum principum Germanorum zelo et fervore in christianam religionem* de Léopold de Bebenburg, évêque de Bemberg, vers 1340. 16° La belle compilation française en prose du manuscrit 226 de l'Arsenal (première moitié du quinzième siècle). 17° Les *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (vers 1458). 18° La *Chronique* française du ms. 5003 de la Bibliothèque impériale (du seizième siècle; l'original pourrait être du quatorzième siècle), etc., etc.

Nous allons reprendre en détail les plus importants de ces récits :

1° Malgré de longues et consciencieuses recherches, nous n'avons pu trouver aucune trace de notre légende qui soit antérieure au *Benedicti chronicon* dont M. G. Paris a si bien utilisé le témoignage. Depuis longtemps déjà, M. Pertz avait compris la valeur de ce très-barbare et très-précieux document, et il avait consacré, dans le tome III de ses *Scriptores*, une longue annotation à la prose étrange du moine Benoît (p. 710-711). Seulement, — ce qu'on n'a pas fait remarquer jusqu'ici et ce qui est de la plus haute importance à nos yeux, — le moine du mont Soracte n'a guère fait autre chose que dénaturer un passage d'Eginhard, EN SE CONTENTANT D'APPLIQUER A L'EMPEREUR LUI-MÊME CE QUE L'HISTORIEN DE CHARLEMAGNE AVAIT DIT DES MESSAGERS DE L'EMPEREUR. Le petit tableau suivant donnera peut-être une idée claire de ce procédé singulier :

Texte d'Eginhard (*Vita Karoli*, c. XVI).	*Benedicti Chronicon* (Pertz, l. l.).
... Ac proinde cum legati ejus [Caroli] quos cum donariis ad sacratissimum Domini ac Salvatoris nostri sepulchrum locumque resurrectionis miserat, ad eum venissent et ei domini sui voluntatem indicassent, non solum quæ petebantur fieri permisit, sed etiam sacrum illum et salutarem locum ut illius potestati adscriberetur concessit et, revertentibus legatis suis, adjungens, inter vestes et aromata, et cæteras Orientalium terrarum opes, ingentia illi dona direxit... (Et la suite du texte d'Eginhard n'a pas été moins falsifiée en ce qui concerne le *Voyage à Constantinople*.)	*Ac deinde* [*cum*] *ad sacratissimum Domini hac Salvatoris nostri Jesu Christi sepulchrum locumque resurrectionis* [*Carolus*] *advenisset* ornatoque sacrum locum auro gemmisque, etiam vexillum aureum mire magnitudinis imposuit; *non solum* cuncta loca sancta decoravit, *sed etiam* presepe Domini et sepulchrum *que petierant, Aaron rex potestatis ejus ascribere concessit. Quanta vestes et aromata et ceteras horientalium terrarum opes, ingentia et dona Karulo concessit. Vertente igitur*, prudentissimus rex cum Aaron rex usque in Alexandria pervenit. etc., etc.

Tout s'explique par la comparaison des deux textes qui précèdent. Le moine du mont Soracte a servilement copié Eginhard, servilement et sans intelligence : et c'est pourquoi son style est si obscur. Il ne savait même pas bien lire son modèle : il écrit *que petierant* au lieu de *que petebantur;* plus loin, *quanta*, qui

porte couronne parmi ses chevaliers. — Oui, quand il la met sur sa tête, elle lui sied plus bellement. » — Charles l'entend,

n'a pas de sens, au lieu d'*inter*. Mais qu'importe ? la fraude se révèle. Et l'on peut hardiment formuler la proposition suivante : « *La fable du voyage de Charlemagne à Jérusalem est née d'une indigne falsification d'un texte historique d'Eginhard; et c'est sans doute Benoît, moine du mont Soracte, qui est l'auteur de cette falsification coupable.* » Nous pensons l'avoir démontré.

2° Dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, on trouve au livre XXIV un chapitre intitulé : « *Qualiter Carolus juxta divinam revelationem liberavit terram sanctam;* » mais Vincent de Beauvais ne fait ici que rapporter les paroles d'Hélinand. Force nous est donc de remonter à Hélinand, qui vivait sous Philippe-Auguste. Il nous faut aller plus haut encore; car Hélinand lui-même n'est pas souvent original, et, dans le cas actuel, il copie littéralement une vieille légende, celle-là même à laquelle nous voulons arriver. Or cette légende (que l'on trouve dans le ms. 1085 du fonds latin de Saint-Germain à la Bibliothèque impériale), l'abbé Lebeuf en a, par d'excellents arguments, fixé la date au onzième siècle (*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, tome XXI, p. 136 et suiv.). L'auteur, en effet, n'y fait aucune allusion aux croisades, et son œuvre semble connue du faux Turpin, qui écrivait entre les années 1109 et 1119. (Ces deux remarques sont de M. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 56.) De plus, dans la prose latine, sont intercalés des vers léonins, qui, suivant nous, ne peuvent être placés plus haut que 1050, plus bas que 1120. De tous ces faits, il n'est pas impossible de conclure que ce récit a pu être écrit vers 1080. Il a joui d'une certaine vogue au moyen âge. Il a été longuement délayé par les *Chroniques de Saint-Denis* (liv. III, chap. IV), qui ont notamment insisté sur les reliques de leur abbaye et sur le Lendit. Il a été traduit en français (V. Moland, *Origines littéraires de la France*, p. 109, d'après les mss. de la B. I., 834 et 8189, et de l'Arsenal 283). M. G. Paris cite une autre traduction, en allemand, publiée par Bredow en 1814 (*Karl der Grosse*, p. 100). — Et maintenant, passons au résumé de cette fable étrange, et voyons comment, durant un siècle, l'imagination avait travaillé sur le texte d'Eginhard si audacieusement défiguré par le moine Benoît : « Au temps où Charles fut fait empereur (dit la légende latine), le patriarche de Jérusalem fut chassé de la ville sainte et vint à Constantinople réclamer l'aide de l'empereur Constantin : « Dieu m'a envoyé une belle vision. J'ai vu un jeune homme tout éclatant de lumière « m'apparaître et me montrer du doigt un chevalier en armes : — Prends-le « pour aide, m'a-t-il dit; c'est Charles, roi des Franks. » L'empereur d'Orient, tout aussitôt, fit connaître à Charles le récit de cette vision miraculeuse. A cette nouvelle, l'enthousiasme fut grand parmi les barons français : tous voulaient partir en Orient. L'Empereur, dans le premier feu de son zèle, s'écria : « Tous « ceux qui sont en état de porter les armes iront à Jérusalem avec moi. Ceux « qui refuseront le service militaire deviendront serfs, eux et leurs fils, *servi* « *quatuor nummorum*.» Ils partent, ils arrivent près de la ville de David, et voilà cette grande armée qui s'arrête au milieu d'une forêt pleine d'ours et de griffons. Et comme Charles inquiet s'écriait déjà : *Deduc me, Domine, in semitam mandatorum tuorum*, un grand oiseau s'abattit près de lui, disant très-nette-

il en est courroucé. — A cause des Français qui l'entendirent, il en est tout confus. — « Eh ! dame, quel est ce roi ? indiquez-

ment : « Franc, que dis ? Franc, que dis ? Franc, que dis ? » ce que répètent encore aujourd'hui, assure-t-on, les oiseaux de ce pays-là. Les Français sont réconfortés par cette merveille, ils battent les païens, délivrent Jérusalem et reviennent par Constantinople. C'est là que les Grecs offrent au roi latin et à son armée les plus admirables, les plus rares présents : Charles a la fierté de tout refuser. Il n'acceptera que des reliques. Devant lui, on ouvre avec respect la boîte qui renferme la couronne d'épines ; il en sort un parfum si doux que tous les assistants se croient transportés au Paradis. L'Empereur des Franks se prosterne et adore. Une rosée surnaturelle descend alors sur les épines, qui fleurissent, et Charles remplit son gant de ces fleurs miraculeuses. Même l'archevêque Ébroïn(?) lui tend l'autre gant pour le remplir aussi de ce trésor ; mais le roi distrait oublie ce gant qui reste longtemps suspendu en l'air. Les miracles suivent les miracles. Les fleurs se changent ensuite en une manne que l'on conserve encore à Saint-Denis, et que l'on prend bien à tort pour la manne de l'Ancien Testament. Cependant *trois cents et un* malades sont guéris par la délicieuse exhalaison de ces parfums ; un sourd-muet-aveugle entend, parle et voit ; un enfant paralytique se met à marcher allègrement. Bref, Charlemagne emporte, avec une portion de la sainte couronne, le suaire de Notre-Seigneur, une de ses chemises, un de ses langes et le bras de saint Siméon. Il suspend ces richesses à son cou, il ressuscite un mort par la puissance de ces incomparables reliques. De retour à Aix, il guérit encore huit lépreux, deux démoniaques, quinze paralytiques et cinquante-deux bossus, etc., etc... » Telle est la seconde forme légendaire qu'a reçue ce récit du voyage de Charlemagne à Jérusalem. C'est encore la corruption d'un texte d'Eginhard, mais beaucoup moins visible que celle du moine Benoît. A l'année 799, en effet, l'historien de Charles et les *Annales Laurissenses* avaient signalé le fait suivant : « Monachus quidam, de Hierosolyma veniens, benedictionem et reliquias de loco resurrectionis dominicæ, quæ patriarcha regi (Carolo) miserat, detulit. »

3° Les *Annales Elnonenses minores* se contentent de dire très-vaguement : « Hic est Karolus imperator, filius Pipini parvi, qui acquisivit regnum usque *Hierosolymos*. » (Pertz, V. p. 18.) Il fallait, pour se permettre une assertion si peu précise, que la légende du fameux voyage fût déjà bien répandue... au moins dans les couvents. Et nous sommes dans la seconde moitié du onzième siècle !

4° La *Chanson de Roland* est encore moins explicite et dit seulement, en parlant de Charles : « *Costentinnoble dunt il out la fiance.* » (Ed. Müller, vers 2329.)

5° La *Chronique de Turpin* ne fait aussi qu'une allusion à ce fait, dont la popularité prenait néanmoins des proportions de plus en plus considérables : « Qualiter dominicum sepulchrum adiit et qualiter lignum dominicum secum adtulit, unde multas ecclesias dotavit, scribere nequeo. (Cap. XX.)

6° Désormais, on va assister à de nouvelles déformations de notre légende, à des déformations intéressées. Quelques églises, qui possèdent de précieuses reliques de Notre-Seigneur, vont en rattacher l'origine à ce voyage fabuleux de Charlemagne en Orient. C'est ainsi que Pierrre Comestor (cité par Albéric de Trois-Fontaines) essaye de faire remonter au règne du grand empereur la présence

le-moi ; — Nous porterons ensemble les couronnes au chef; — Devant nous siégeront vos conseillers et vos amis. — Je

à Charroux d'une fameuse relique sur laquelle on a beaucoup écrit : « Angelus attulit præputium Domini Karolo dum oraret in templo [Hierosolymæ] et quod Karolus illud attulerat Aquisgrani; sed post a Carolo Calvo delatum est inde, et positum apud abbatiam Sancti Salvatoris de Carosio quæ sita est in Aquitania. » Il va sans dire que nous citons ce texte sans vouloir toucher à la grande question de l'authenticité de cette relique.

7° Gui de Basoches, dans les dernières années du douzième siècle, constate, avec l'air grave d'un historien, ou plutôt avec l'assurance d'un mathématicien, que la première croisade ne fut en réalité que la seconde expédition des Français en terre sainte : *quia Carolus Magnus fecit primam*. Voilà qui désormais est passé à la hauteur d'un fait décidément historique, voilà ce que répètent scientifiquement Hélinand, Vincent de Beauvais et Marino Sanuto, qui intitule ainsi deux des chapitres de ses *Secreta fidelium crucis :* « Quomodo ad subventionem terræ sanctæ Karolus Magnus profectus est. — Karoli reditus ac reliquiarum reportatio. » (Dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. II.)

8° Sur la donnée de la légende latine, il est fort probable qu'une vieille Chanson de geste avait été composée dès le douzième siècle, et qu'elle différait notablement de celle que nous avons analysée plus haut. Ce qu'il y a de certain, c'est que la *Karlamagnus-Saga* (OUTRE sa septième branche qui reproduit presque textuellement notre fabliau) contient le récit d'un voyage de Charles à Jérusalem, récit grave, vraiment épique, et où il n'est nullement question des *gabs*. J'emprunte l'analyse de ce récit, qui a un beau parfum d'antiquité, à la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (art. de M. G. Paris, t. XXV, p. 102) : « Le roi Charles prend pour femme Aude, fille du duc Girard et sœur de Naime. Après deux années de mariage, elle enfante un fils, Lohier (*Lædver*); le roi fait vœu de visiter le saint Tombeau. Il se met en route et laisse Girard Cygne pour gouverner la Saxe, Olivier pour le royaume de France (*Valland*) et Roland pour l'Empire de Rome. Le roi revient par Constantinople (*Miklagard*), et secourt efficacement le roi des Grecs contre les infidèles... Le roi grec s'offre à devenir le vassal de Charlemagne; celui-ci refuse, mais lui demande plusieurs reliques. Il obtient entre autres le saint Suaire, la pointe de la lance qui perça le côté de Jésus-Christ, et la lance de saint Mercure (saint Maurice ?). De retour, il envoie ces reliques dans différentes villes. Il garde la pointe de la lance et la fait incruster dans le pommeau de son épée, qu'il nomme depuis ce temps Joyeuse (*Giovise*). Depuis lors tous les chevaliers qui combattent avec lui crient Monjoie (*Mungeoy*). » Cette légende a été résumée au quinzième siècle dans l'œuvre danoise déjà citée plus d'une fois, et qui a pour titre : *Keiser Karl-Magnus-Kronike*.

9° Philippe Mousket n'a peut-être délayé avec autant d'amour aucune de nos légendes épiques, il n'en a peut-être pas défiguré une seule au même degré que le *Voyage à Jérusalem*. Le poëte français (est-ce un poëte ?) profite d'une aussi bonne occasion pour décrire très-longuement tous les lieux saints qu'il fait visiter un à un par le roi de France (vers 10022 et suivants). Mais le passage le plus intéressant de son récit, auquel on n'a pas attaché peut-être assez d'importance, est celui où il énumère les reliques rapportées par Charlemagne.

manderai ma cour, mes bons chevaliers. — Si Français sont de votre avis, je m'y rangerai; — Mais si vous m'avez menti,

Outre la moitié de la sainte Couronne et de la sainte Lance, un des Clous sacrés, un morceau de la vraie Croix et le saint Suaire, Philippe Mousket mentionne la chemise et la ceinture de Notre-Dame, un de ses souliers, une goutte du précieux sang, une ampoule de l'huile qui coule du tombeau de sainte Catherine, et enfin la fameuse larme de Notre-Seigneur qui fut conservée à Vendôme : « Une larme que Diex plora, — Li rois avoec en aporta — A Vendosme en l'abéie. » Et il ajoute : « Et si aporta, bien le sai, — De l'image de Sartenai — De l'olie ki se mue en kar, — A grant plenté, non à eskar.... » Et voilà comment une légende, fausse dès son origine et résultat d'une fraude insigne, se défigure à travers les siècles, se complique et s'enchevêtre en de nouveaux mensonges.

10° Girard d'Amiens termine la seconde partie de son *Charlemagne* par un récit de l'expédition de l'Empereur en Terre sainte (Ms. 778, f° 121 r° —124, v°.). Jérusalem vient d'être prise par les mécréants; ses habitants ont été passés au fil de l'épée, le saint Sépulcre est profané. Le grand Roi s'élance avec Turpin au secours des chrétiens d'Orient. Il est à la tête d'une armée immense, d'une véritable armée de Croisés. Il passe par Constantinople, traverse l'Asie et arrive enfin avec Constantin devant la ville sainte, qu'il va délivrer... Mais par malheur une lacune considérable se présente ici dans le seul manuscrit où nous soit conservée l'œuvre de Girard. Peut-être le compilateur lui-même s'est-il ennuyé de sa triste besogne et n'a-t-il pas rimé la fin du saint voyage. Voici ses derniers vers : « Devant Jerusalem fu moult grant li barnages, — De François et de genz de moult dyvers langages... — Et l'emperiere Charles et touz li seignourages — Par cui iert gouvernez ·1· si digne voiages ; — Par le conseill Naimon qui en tel fet ert sages, — Fu grand merrien copez et tret hors des boscages... »

11° Ainsi, pendant tout le treizième siècle, pendant le quatorzième, les historiens et les poëtes sont d'accord sur le fait de cette expédition du fils de Pépin. Lorsque Léopold de Bebenburg, évêque de Bamberg vers 1340, voulut ramener à la justice l'empereur Louis de Bavière, cet ennemi acharné des papes, qui avait pris plaisir à se faire couronner par des évêques schismatiques, qui avait créé un antipape et qui devait mourir si misérablement, il écrivit un traité sous ce titre : *De veterum principum germanorum zelo et fervore erga religionem christianam...* Et que fait-il dans ce monitoire? Il résume la légende latine du voyage à Jérusalem. Il fallait que ce fait eût conquis une véritable place dans l'histoire « la plus historique, » pour que ce grand évêque se permît de le citer à ce redoutable empereur, à ce nouveau Frédéric II.

12° Nous sommes heureux d'en arriver maintenant à la curieuse version de notre manuscrit 226 de l'Arsenal. A nos yeux, ce manuscrit a une très-grande valeur. C'est lui qui nous fournit la version en prose de *Macaire ;* c'est lui qui nous offre les plus anciens textes en prose des romans d'*Hernauld de Beaulande* et de *Renier de Gennes ;* c'est lui qui nous présente enfin la forme la plus ancienne peut-être de notre *Galien Rhétoré*. Qu'est-ce que la Chronique de Weihenstephan elle-même auprès d'une compilation aussi française, et qui, d'ailleurs, a tout au moins la même date? Le récit du *Voyage* contient ici certains traits qui ne se trouvent nulle part ailleurs : nous allons le résumer. « L'Empereur part

vous le payerez cher : — Je vous trancherai la tête avec mon épée d'acier ! » — « Empereur, dit-elle, ne vous en courrou-

avec ses douze pairs, il arrive à Jérusalem, il entre dans l'église. Une des treize *chaières* qui avaient servi à Jésus et aux Apôtres s'incline alors devant lui. Même un chrétien voit sortir de la bouche du roi français une clarté resplendissante, et court prévenir le patriarche, qui reconnaît Charles et lui donne, entre autres reliques, le chef de saint Ladre, le couteau et l'écuelle de la sainte Vierge, etc. Les pèlerins ravis s'acheminent ensuite vers la Grèce; mais ils sont en route attaqués par deux mille Sarrasins que conduit Braimant. Ici se place une scène curieuse et qui devait se retrouver telle quelle dans l'ancien poëme que nous avons perdu. L'Empereur consulte ses barons. « Voici les païens devant nous ; que faut-il faire? — Courons leur sus, dit Roland, et battons-les. » Ogier partage brutalement le même avis, et le romancier en profite pour faire un beau portrait du Danois : « Or estoit Ogier criminel plus ou autant que chevalier du monde; il estoit sans merci quand se véoit de ses ennemis oppressé; il estoit sans misericorde quand il se trouvoit avantagié plus qu'eux. Il estoit sans raison quand on lui faisoit aucun tort, et à ceste heure lui enflamba le visage de fin argu, sy que qui l'éust abonnés certes véu (sic), il lui eust d'un homme enragié souvenu. » Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble que, sous cette prose, on retrouve presque les anciens vers :

Lors li enflambe li vis de fin argu.
Qui l'éust or abonné ne véu,
Li fust d'un homme esragié souvenu...

Quoi qu'il en soit, Naimes ne partage pas l'avis d'Ogier et déclare la résistance impossible : « Et à ces paroles respondi Naimes qui plus ne voulu nul des autres ecouter, et dit à l'Empereur : « Ne croyés ces gens cy, sire, fait-il, car ils nous conseillent notre perdicion. » Et, ici encore, nous pensons qu'il est possible de reconstruire les anciens vers :

A ces paroles li respondi Naimon,
Plus ne voulut escolter nul autre hom,
Et dist à Karle : « N'en croyez cest bricon ;
Il nous consoillent nostre perdicion... »

Mais les jeunes pairs ne veulent pas se rendre aux sages conseils du duc de Bavière et se précipitent imprudemment contre les païens. Charles se contente de se mettre à genoux : Dieu l'exauce, et tous les Sarrasins sont changés en statues de pierre, au grand étonnement de Roland, d'Ogier et d'Aimeri, dont le courage est moins récompensé que la piété du roi. Le voyage se poursuit sans autre incident; l'arrivée de l'Empereur à Constantinople et la scène des *gabs* ne présentent même pas de variantes dignes d'être signalées. Notons seulement que, dans notre compilation en prose, les noms des douze pairs ne sont pas tout à fait les mêmes que dans le poëme du douzième siècle : ce sont Roland, Olivier, Bertrand, Aimeri de Beaulande, Ganelon, Naime, Turpin, Bérard de Montdidier, Ogier, Béranger, Richard et Garin de Montglane. Ce dernier n'a été placé au nombre des compagnons de Charles que pour justifier le sujet de la première partie de cette compilation qui est consacrée aux fils de Garin. — *Galien Rhétoré* est, dans notre manuscrit, raconté immédiatement après le *Voyage* : nous y reviendrons tout à l'heure.

cez. — Il est plus riche en argent, en or, en deniers, — Mais il n'est mie si preux ni si bon chevalier, — Pour férir l'ennemi et le poursuivre en bataille. » — Quand la reine entendit combien Charles est irrité, — Fortement se repent, veut lui tomber aux pieds : — « Empereur, lui dit-elle, pardon pour l'amour de Dieu. — Je suis votre femme, je voulais plaisanter. — Si vous le commandez, je vous ferai amende honorable; — Je jurerai par serment, j'attesterai par épreuve judiciaire, — De la plus haute tour de Paris la cité — Je me laisserai tomber tout en bas pour témoigner — Que ces mots ne furent dits ni pensés pour votre honte. » — « Non ferez, dit Charles, mais nommez-moi ce roi. » — « Empereur, dit-elle, je ne le puis plus trouver. » — « Par mon chef ! dit Charles, vous allez me le dire — Ou je vous ferai sur-le-champ couper la tête. »

13° David Aubert, dans ses *Conquestes de Charlemagne*, a raconté tout autrement que ses devanciers l'histoire fabuleuse de l'expédition d'Orient. Voici quelle est son affabulation d'après les rubriques fort développées qu'a publiées M. de Reiffemberg (*Chronique de Philippe Mousket*, I, 476) : « Comment le patriarche de Jherusalem fu dejetté de son siége, puis vint en Constantinoble devers l'empereur de Grèce, et comment tous deux envoierent en France devers le noble et bien fortuné Charles le Grant, pour avoir confort et aide. (F° 123.) — Comment le souldan de Damas et aultres prinches payens envoièrent leurs espies en Constantinoble. Et comment ilz se mirent en point pour livrer bataille aux vaillans Crestiens. (F° 135.) — Comment les nobles empereurs Charles le Conquerant et Constantin de Grece livrerent bataille au souldan de Babiloine, celluy de Damas et le Caliphe, le roy de Turquie, celluy de Damiette et plusieurs autres rois païens qui furent desconfis et mis à mort, reservé celluy de Babiloine qui s'enfuy. (F° 138.) — Comment, après la victoire achievée, les deux vaillans Empereurs assiegerent la sainte cité de Jherusalem, et comment le souldan de Babiloine et le roy de Damiette leur livrerent bataille, lesquelz furent illec occis et la sainte cité reconquise en la propre journée, et de leurs fais. (F° 144.) — Comment, après la conqueste faite, les deux nobles Empereurs et le patriarche visiterent les saints lieux de Jherusalem, et aussi comment ils firent mettre à mort le Caliphe ; puis, conquirent toute Surie par force d'armes. (F° 150.) — Comment, après la belle conqueste, les deux nobles Empereurs partirent de la cité de Jherusalem et vindrent en Constantinoble. (F° 155.) — Comment, au partir de Constantinoble, fut par l'empereur Constantin donné au très excellent Charles le Grant de moult belles reliques qu'il fist rapporter en ses paiis de par dechà. » (F° 158.)

14° Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à la *Bibliothèque des romans* (octobre 1777, I, p. 134 et suiv.) s'ils veulent savoir « comment finit une légende, » et comment en particulier a fini la nôtre.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

La reine voit bien qu'elle ne peut échapper...—« Empereur, dit-elle, ne me tenez pour folle : — Du roi Hugon le Fort j'ai beaucoup entendu parler. — C'est l'empereur de Grèce et de Constantinople. — Il tient toute la Perse jusqu'en Cappadoce ; — Il n'y a si beau chevalier. — Sans le vôtre, il n'y aurait pas de *barnage* tel que le sien. » — « Par mon chef! dit Charles, je le saurai encore. — Si vous avez dit mensonge, certes vous êtes morte [1]. »

Tel est le commencement fort original de ce poëme qui ne sera jamais banal. Cela sent son antiquité d'une lieue; nous ne sommes plus dans l'odieuse vulgarité de la plupart de nos débuts épiques. Le jongleur n'a pas la parole, le trouvère ne se nomme pas, il n'y a rien de recherché, rien de littéraire. La scène est merveilleusement posée. Maintenant écoutons la suite : car nous éprouvons ici ce sentiment de curiosité qui nous fait tourner presque fiévreusement les pages d'un roman, et une telle fièvre se fait rarement sentir dans la lecture de nos Chansons.

La reine, femme de Charlemagne, prétend que l'empereur Hugon de Constantinople « sait mieux porter couronne » que le roi de France. Colère de Charles.

L'Empereur, dans ce début du *Voyage à Jérusalem*, joue, comme on le voit, un rôle passablement ridicule. Le voilà qui s'irrite sottement parce que sa femme trouve qu'il est un homme au monde mieux coiffé que lui. Il se hâte de faire son offrande au moutier et revient à Paris avec Roland, Olivier, Guillaume d'Orange, Naimes, Ogier, Gerin, Béranger, Hernaut, Aimier, l'archevêque Turpin, Bernard de Brebant et Bertrand [2]. Tels sont, en effet, les douze pairs dans cette vieille chanson du douzième siècle : « Vous allez, leur dit Charles, partir sans retard à Jérusalem, et adorer le Saint Sépulcre [3]. J'irai avec vous : car je veux voir un roi dont j'ai ouï parler [4]. » Vite, on

[1] *Voyage à Jérusalem et à Constantinople.* — [2] Vers 1-52 — vers 58 et suiv. — [3] Vers 67 et suiv. — [4] Vers 76 et suiv.

part; la pauvre reine demeure en France « doloruse et plurant [1]. »

Départ de l'Empereur pour l'Orient.

Du reste Charles ne s'aventure pas seul en ce lointain pèlerinage : il est accompagné de quatre-vingt mille pèlerins... armés. Le poëte ne décrit pas longuement le voyage, et, nous épargnant un itinéraire de Saint-Denis à Jérusalem, conduit très-rapidement ses héros dans la Ville sainte [2]. Ils y font une halte de quatre mois [3].

Son séjour à Jérusalem; miracles que Dieu fait en sa faveur.

Une scène imposante se passe dès le premier jour. On voyait, à Jérusalem, la table, l'autel où « Dieu chanta la première messe avec les Apôtres. » Les douze *chaières* y étaient encore, et la treizième, au milieu, bien scellée et bien close, était celle où Jésus-Christ s'était assis durant la Cène. Charles entre dans le moutier où ces très-précieuses reliques étaient conservées. Il voit le siége sacré, il s'y assied, et les douze pairs prennent place sur les douze siéges apostoliques. C'était la première fois qu'on osait s'en servir depuis Jésus, et jamais plus on ne s'y est assis depuis ce jour [4] :

Un juif entra dans ce moment, et bien regarda l'Empereur. — A peine eut-il vu Charles qu'il commença à trembler. — L'Empereur avait le visage si fier que le juif n'osa le regarder. — Peu s'en faut qu'il ne tombe; il s'en retourne, il fuit. — Il monte vite les degrés de marbre, — Vient au patriarche, et lui dit : — « Allez, sire, allez au moutier préparer les fonts. — Je veux me faire baptiser sur-le-champ. — J'ai vu entrer douze comtes en cette église, — Et avec eux le treizième. Je n'ai rien vu de si beau. — Par ma foi! c'est Dieu lui-même; — C'est Dieu, ce sont ses douze apôtres qui nous viennent faire visite. » — L'archevêque l'entend, et va s'apprêter [5]....

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, vers 92. — [2] Vers 107, 108. — [3] Vers 204, 205. — [4] Vers 113-122. — [5] Vers 129-141.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

Certes, cet épisode ne ressemble en rien à tant d'autres dont la vulgarité rend si difficile la lecture de nos Chansons de geste. Tout cela est vraiment d'une grandeur primitive. Le patriarche averti se précipite dans le moutier ; l'Empereur se lève pour lui faire honneur, le baise et s'incline profondément devant lui. « Qui êtes-vous ? » dit le patriarche. « J'ai nom Charles et je suis de France[1]. » Dès lors le séjour du Roi dans la Ville sainte n'est plus qu'une fête[2]. C'est en ce moment

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 142-151.

[2] Le lecteur comparera sans doute avec plaisir le poëme que nous venons d'analyser et le récit en prose qui est conservé dans le manuscrit 226 de l'Arsenal : « Quant l'Empereur éust ses besongnes apointées et ses hommes prests pour le compaignier, il se parti lors avecq ses ·XII· pers des nons desquelz l'istoire fera cy après mencion. Et pour ce que son serment estoit (comme dist l'istoire) ainsy fait qu'il devoit aler au Saint-Sepulcre, acompaignié de ·XII· hommes seulement, ne dit point l'istoire quelz gens le conduisirent ne jusques où. Et ne parle que d'eux tant seulement, voire tant que à present. — Et dit qu'ilz passèrent les mons, vindrent à Romme prendre le congié du Père saint. Et, ce fait, exploitièrent tant qu'ils vindrent eu Surie. Puis, se mirent sur terre (pour la matière abregier). Et tant exploitièrent qu'ilz vindrent en Jherusalem. Ne dit point l'istoire quel jour,quel mois ne quelle sepmaine, mais bien fait mension que à l'eure qu'ils arivèrent eulx ·XIII· en la cité, estoit adont l'eglise et le saint lieu fermé. Sy se mist l'Empereur à genoulz adoncq, et, le plus devotement qu'il peust, fist sa prière à Notre-Seigneur de si bon vouloir que miracles se firent à iceste heure, presens eulx tous, et se ouvrirent les portes à sa prière. Sy entrèrent ens pour les lieus visiter et le non du benoit Jhesu-Christ merchier et louer de la très miraculeuse et belle besongne. Or y avoit-il en icellui lieu, comme l'istoire le dit et racompte, ·XII· siéges ou chaières qui anciennement furent ordonnées ou nom des Apostres que Notre-Seigneur avoit avecq soy en cestui monde, desquelles l'une entre les autres se enclina comme par signe de miracle devant le vaillant Empereur, lequel adonques se séy en icelle, benéissant et graciant les dignes vertus de Cellui qui moult de fois avoit ses prières exaulcées et ouyes. — Là où Charles et ses ·XII· pers estoient en prières et en devocion, avoit ung chrestien qui le lieu gardoit et lequel véoit la manière que l'Empereur et ses barons tenoient; laquelle chose il regardoit ententivement et vist (par le raport de l'istoire) l'Empereur en si grant devocion que par sa bouche luy sailly une clarté si resplendisant dont la lueur montoit à mont. Sy en fut auques esmerveilliés. Et le plus diligentement qu'il peust, s'en ala devers le Patriarche qui le lieu avoit en garde, et lui racompta les merveilles qu'il avoit à ses yeulx véues. Et le Patriarche qui preudomme, bon chrestien et de sainte vie estoit, fut comme tout esbahi et non sans cause de cellui ouïr qui telz merveilles disoit. Et bien dist qu'il saura s'il puet, qui c'est, pour qui ainsi avoit Dieu fait miracles. Il assambla ses suppos, lors, et tout le clergié chrestien de léans, fist ordonner des armes de l'eglise et en

Le patriarche donne à Charles les reliques de la Passion.

qu'il se fait donner la sainte couronne, un des saints clous, le calice eucharistique, du lait de la sainte Vierge. L'authenticité de ces très-précieuses reliques est attestée par un beau miracle : leur seul attouchement guérit un malheureux paralytique [1]. Jé-

ordre de procession, se mirent à chemin et vindrent au lieu où Charlemaine estoit en contemplacion, presens ses ·XII· pers, lesquelz assembléement se levèrent devant le Patriarche, qui leur demanda pour quoy ils estoient céans entrez sans son congié, qui ilz estoient, et dont. Sy respondi Charlemaine moult doulcement : « Ne vous ennuie, sire, fait-il, si ceans sommes entrez sans vostre congié. Car besoing nous estoit d'aquitter le voiage que je vouay faire d'umble courage, et lequel j'ai pieça desiré en ma pensée. Et ad ce que soiés hors d'esmoy, sommes nous chrestiens françois venus à petite mesgnie tant qu'à present je ne say que une autre fois pourra avenir. Sy vous vueil dire qui je suis, en intencion que toutes les dignes et belles reliques de par deçà me monstrez et que d'icelles me vueilliés departir et donner pour emporter en France dont je suis roy et empereur. Et si entour moy sont mes pers et barons à l'ayde desquelz j'ai Chrestienté aidiée et soustenue contre les païens et mescréans. Et ay vouloir de plus faire se Dieux par sa grâce donne que j'aye mon pelerinage acomply et acquitté. Et se de mon nom n'avez ouy parler, on me apelle Charlemaine, et cy Rolant, Olivier son compagnon, Ogier le Danois. » Et finalement les nomma l'un après l'autre. — Dieux! comme tant se humilia le Patriarche envers l'Empereur qui plainement se descouvry à lui! Il fut moult pieux plus assez que l'istoire ne pourroit à present deviser. Et lui monstra ce que son cuer desiroit véoir et finalement lui delivra des saintes reliques, lesquelles Charlemaine aporta depuis en France. Sy en puet l'en encor véoir à Saint-Denis partie que Charlemaine y donna pour verité, et ce scevent ceulx qui y vont chascun an gaignier les pardons. Sy est droit de nommer et declairier ce dont l'istoire fait cy mencion. Charles aporta lors le bras saint Syméon, le chief de saint Ladre, du lait de sainte Marie, une chemise que vesti son beneoit enfant, une sainture que saingni la vierge Marie, d'un de ses soliers, le coutel duquel elle se servoit en mengant, avecq de l'escuelle en laquelle elle mettoit sa viande, et d'autres choses encasées moult notablement en ung escrinet qu'il donna à Saint-Denis, lui retourné de cellui voyage. Et s'il en departi, distribua ou donna autre part, ne dit point l'istoire cy endroit où ce fut; car assez d'autres riches, dignes et belles en y a tant au palais à Paris, comme ailleurs, qui est le plus noble tresor de quoy l'on puisse parler. Et qui demanderoit dont elles vindrent, dit l'istoire que Charlemaine mesmes en conquist partie sur l'amiral Balain en la cité d'Aigremore, ou voyage que lui et ses pers et barons firent en cellui temps que le roy Fierabras d'Alixandre fut conquis par Olivier de Vienne... Et si dient aucuns istoriens que Regnault de Montaulban en aporta d'Angorie, lorsque Charlemaine et lui furent pacifiés ensemble de la grant guerre qu'ils avoient menée l'un contre l'autre. Fin de compte, le pelerinage des chrestiens acomply, prist l'Empereur congié du bon Patriarche. »

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 159-198.

rusalem est dans la joie, l'Orient respire. Mais l'Empereur a hâte d'arriver à Constantinople ; il donne le signal du départ, et, au milieu des baisers de la séparation, promet au patriarche d'aller bientôt avec ses pairs délivrer l'Espagne des Sarrasins. C'est à cette promesse, trop bien tenue, dit le poëte, qu'est due la mort de Roland à Roncevaux [1].

Charlemagne traverse l'Asie et arrive à Constantinople. Bel accueil que lui fait l'empereur Hugon.

Nouveau voyage de Charles à travers toute l'Asie : il arrive en vue de Constantinople. « Aux environs ce ne sont que beaux vergers plantés de pins et de lauriers, la rose y est en fleur; vingt mille chevaliers sont assis, vêtus de manteaux blancs et de grandes peaux de martre pendant jusqu'à leurs pieds. » Ils jouent aux échecs et aux tables. Trois mille pucelles sont dans les bras de leurs amis. On respire la mauvaise volupté de l'Orient [2]. Charles ne s'en émeut guère : « Où est le roi ? » dit-il. C'est là sa pensée fixe.

Enfin on aperçoit ce fameux roi Hugon ; il est très-noblement occupé à labourer ses champs; mais sa charrue ne ressemble guère à celle de Cincinnatus : elle est d'or, et le laboureur lui-même est sur un char superbe. Singulière façon de comprendre et de pratiquer l'agriculture [3] ! « Qui êtes-vous ? » demande Hugon aux pèlerins. — « Je suis de France ; je me nomme Charlemagne et j'ai pour neveu Roland [4]. » Le roi de Constantinople accueille bien ces hôtes inespérés et laisse là sa charrue : « Mais, dit Charles, ne craignez-vous point qu'on ne vous la vole ? » — « Sachez, répond Hugon, qu'il n'y a pas de larron dans ma terre. Ma charrue resterait là sept ans sans que personne y osât toucher [5]. » Souvenir de Rollon.

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 221-232. — [2] 262-278. — [3] 284-301. — [4] 303-307. — [5] 320-325.

Ici le poëte, qui a su contenir sa verve descriptive, se laisse enfin aller à son envie. Il décrit le palais [1], il décrit un formidable orage qui porte la terreur jusque dans l'âme de Roland [2]. Il semble que Charles aurait dû moins trembler devant cette tempête et devant ces sortiléges de son hôte, lui qui avait en sa possession de si puissantes reliques; lui qui pendant tout son passage à travers l'Asie avait vu au seul aspect de ces reliques tous les paralytiques marcher, tous les sourds entendre, tous les muets parler [3]. Notre trouvère, d'ailleurs, n'est pas à bout de descriptions; il raconte encore le repas véritablement homérique que le roi Hugon offre aux Français; il peint surtout avec beaucoup de grâce l'amour naissant d'Olivier pour la fille du roi, « qui a le visage clair et beau, qui a la chair aussi blanche que la fleur en été [4]. »

Cependant le repas est terminé; la nuit est venue, et le roi Hugon est allé prendre son repos. L'Empereur et les douze pairs se couchent aussi, et c'est ici que tout à coup, sans transition, sans nuance, le poëte va changer de ton. Les barons français, ne sachant comment passer leur nuit, se mettent à *gaber*, et le seul récit de ces gabs va remplir le reste du poëme [5].

Les gabs.

Le *gab* ou la plaisanterie de Charlemagne n'est pas du goût le plus fin : « Donnez-moi l'épée du roi Hugon, dit-il, et qu'il fasse monter à cheval le plus fort de ses chevaliers : je trancherai d'un seul coup le haubert et le heaume, le feutre et la selle [6]. »

C'est au tour de Roland : Roland est encore moins attique. Il nous apparaît comme un Hercule de foire, comme un matamore qui veut faire montre de sa force : « Je soufflerai sur la ville, dit-il, et je produirai

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, vers 343 et suiv. — [2] 378-398. — [3] 255-259. — [4] 402-403. — [5] A partir du vers 446. — [6] 454-471.

une tempête avec mon souffle. Si le roi Hugon se montre, c'en est fait de ses moustaches : » — « A vous, Olivier [1] ! » — Olivier est tout brûlant d'amour : « Que le roi me donne sa fille ; qu'il nous mette tous deux dans le même lit... et on verra [2]. »

Mais Turpin va parler et proposer son *gab* : « Que le roi lâche trois de ses meilleurs destriers, je les poursuivrai à pied et monterai sur l'un d'eux. Alors je jonglerai avec quatre pommes, et, si j'en laisse tomber une seule, je veux avoir les yeux crevés. » Turpin, comme on le voit, pouvait être un grand évêque et un fort batailleur, mais ce n'était certes pas un homme d'esprit [3].

« Moi, dit Guillaume d'Orange, je soulèverai d'une seule main cette *pelote* que cent hommes ne peuvent mettre en mouvement ; je la lancerai sur le palais et j'abattrai quarante toises de mur [4]. » — « Voyez-vous cette colonne ? dit Ogier qui cherche à imiter Samson : elle soutient tout le palais du roi ; je la saisirai entre mes bras et renverserai tout le palais à mes pieds [5]. » — « Que le roi me prête son haubert, ajoute le duc Naimes, et j'en ferai, d'un seul effort, éclater toutes les mailles, si serrées qu'elles puissent être [6]. » — Faites enterrer, la pointe en l'air, les épées de tous les chevaliers d'Hugon, s'écrie Béranger, je monterai sur la plus haute tour, me laisserai d'en haut tomber sur les épées, et les mettrai en pièces [7]. » — « Tenez, dit Bernard, vous rappelez-vous cette belle eau qui fait tant de bruit en coulant ? Je la ferai sortir de son lit, et elle inondera toute la ville. Gare aux celliers [8] ! » — « Prenez du plomb, faites le fondre dans plusieurs chaudières, remplissez-en une grande cuve

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 472-485. — [2] 486-494. — [3] 495-507. — [4] 508-520. — [5] 521-531. — [6] 532-541. — [7] 542-554. — [8] 555-566.

où j'entrerai. Quand le métal sera refroidi, je sortirai sans garder sur moi le plus léger brin de plomb [1]. » Aimier parle à son tour, mais j'avoue naïvement ne pas saisir le sel de sa plaisanterie : il se fait fort de mettre un certain chapeau, de se présenter ainsi affublé à la table de leur hôte, de manger le poisson et de boire le clairet d'Hugon, puis de lui donner par derrière un tel coup que le pauvre roi tombera le nez sur la table [2]. J'ignore si les auditoires du douzième siècle riaient beaucoup à ce passage.

« Donnez-moi trois écus ; je monterai sur un pin, je les choquerai l'un contre l'autre, et je tuerai par ce bruit, par ce seul bruit, tout le gibier de la forêt. » Tel est le petit discours de Bertrand [3], qui mériterait une place dans le Manuel du chasseur, ou plutôt dans les Aventures du baron de Münchhausen. — « Placez deux deniers sur cette tour de marbre, dit Gerin ; je m'en irai à une lieue, je lancerai un fort épieu de cette distance, j'atteindrai l'un des deniers et le ferai tomber de la tour : l'autre ne bougera [4]. »

Tels sont les *gabs* de Charlemagne et des douze pairs : avouons qu'ils donnent une assez pauvre idée de l'esprit français au douzième siècle. Ils n'ont rien ni de bien ingénieux, ni de bien fin ; ce sont de grosses plaisanteries d'Hercules de foire et de tréteau. Quels qu'ils soient, ils effrayent le bon roi Hugon de Constantinople, qui avait eu la prudence fort orientale de placer un espion dans la chambre des barons français. Ce malheureux espion joue même un rôle assez comique dans le poëme : il pousse de petits cris de terreur fort étranges, il a des épouvantements naïfs à chacune des forfanteries du roi de France et de ses com-

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 567-580. — [2] 581-591. — [3] 592-603. — [4] 604 et suiv.

Colère d'Hugon contre les Français. Intervention de Dieu. Réconciliation des deux Empereurs.

pagnons, et il ne cesse de répéter ce mot de comédie, vraiment digne d'un vaudeville de notre temps : « Décidément, mon maître a eu tort de recevoir de tels hôtes. » Hugon s'indigne, en effet, et montre les dents au roi de Saint-Denis; il parle de faire trancher la tête aux premiers barons de l'Occident. Charlemagne se fait tout petit devant l'irascible empereur : « Je vous ferai remarquer, seigneur, que tous mes barons étaient pris de vin... [1]. — Qu'importe? dit Hugon; je les mets aujourd'hui en demeure d'accomplir tous leurs *gabs*, et, s'ils n'y réussissent pas, je leur fais séparer le chef du bû. » Grand embarras de nos matamores français, qui sont complétement dégrisés et se voient dans une situation fort critique. Le ciel vient à leur aide, on ne sait trop pourquoi. Un ange apparaît à Charles dans la lumière, et lui annonce que Dieu va faire de beaux miracles en faveur de ses barons : « Mais, ajoute-t-il, assez de *gabs* comme cela! » Véritablement, l'ange a raison. D'ailleurs, les merveilles qu'il a prédites s'accomplissent, sous les yeux épouvantés de l'empereur de Constantinople. Guillaume d'Orange soulève aisément l'énorme *pelote* qu'il s'était vanté de lancer sur le palais du roi; il la lance en réalité, et abat d'un seul coup quarante toises de murailles : « Ce ne fu mie par force, mès par la Deu vertu [2]. » Bernard ensuite se met à l'œuvre, et inonde toute la ville, comme il l'avait promis; les eaux se précipitent miraculeusement, elles avancent avec une impétuosité formidable, elles avancent toujours, et les celliers de Constantinople, chose triste! sont bientôt tout remplis : « Deus i fist miracle, li glorious del ciel [3]. » Jusque-là, tout va bien; mais que dire du

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 665, 685. — [2] 735-761. — [3] 762-782.

poëte qui fait intervenir la puissance divine dans l'accomplissement du *gab* d'Olivier? L'ami de Roland est présenté ici sous les traits méprisables d'un Lovelace de bas étage; il s'est engagé à déshonorer la fille du roi, et le roi le somme d'avoir à la déshonorer en effet. Olivier ne tient que trop bien sa promesse; mais il ne nous plaît pas d'entrer ici en des détails obscènes [1]. Rien n'égale, selon nous, la désolante ineptie de tout ce dénoûment de notre poëme : tous les personnages sont à l'envi odieux et ridicules. Qu'est-ce que cette fille lubrique qui ne se révolte pas sous les très-coupables baisers d'un aventurier inconnu? Qu'est-ce que ce père qui prostitue sa fille pour avoir le plaisir de couper le cou à ses hôtes? Qu'est-ce que ce Charlemagne qui assiste à ce spectacle infâme avec un air penaud, et en tremblant uniquement pour sa peau? Qu'est-ce enfin que ce Dieu, descendant du ciel pour sanctionner de tels crimes et protéger une telle obscénité?

Quoi qu'il en soit, Hugon se déclare satisfait par l'accomplissement des trois premiers *gabs* : « Les terribles hommes! » dit-il; et il tombe aux bras de Charles en lui demandant la paix [2]. Sur ce, l'empereur de France, qui était fort bas, se relève; il se gonfle, il se pavane. Les deux rois, avec une complaisance assez béotienne, mettent alors et en même temps leurs couronnes sur leurs têtes; et il est officiellement reconnu que la femme de Charles s'est étrangement trompée, et que la couronne sied bien mieux au roi de France qu'à l'empereur de Constantinople [3]. Désormais, le voyage de Charles n'a plus de but sérieux : il se dispose à partir, il part. La fille d'Hugon,

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 705-734. — [2] 800-802. — [3] 809-815.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

pleine de mauvais désirs et de regrets sincères, se précipite en vain à la poursuite d'Olivier : le *compain* de Roland la repousse assez durement : « Belle, lui dit-il, je vous laisse mon amour... et je m'en vais en France [1]. » Quelques mois après, l'Empereur et les douze pairs entraient triomphalement à Saint-Denis, et Charles déposait sur l'autel les précieuses reliques qu'il rapportait de la sainte cité [2]. Le voyage de Jérusalem et de Constantinople était achevé.

Retour de Charles à Saint-Denis.

II.

Analyse de *Galien.*

Quelques mois après le départ de l'Empereur et de ses pairs [3], alors que le silence et le calme étaient enfin

[1] *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 856, 857. — [2] 858, 859.

[3] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE GALIEN RHÉTORÉ. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. On ne sait rien de précis sur l'époque à laquelle fut composé pour la première fois ce roman de *Galien*, qui forme la suite du *Voyage à Jérusalem*. La première partie de *Galien* n'est même, à proprement parler, que le *Voyage* avec l'épisode des Sarrasins changés en pierre et la scène des *gabs*. Laissons-la de côté, et n'envisageons que la seconde partie où sont racontées les aventures du fils d'Olivier et de Jacqueline. Suivant nous, cette seconde partie n'a jamais été écrite en vers; suivant nous, elle n'a été rédigée en prose que dans la seconde moitié du quinzième siècle; suivant nous enfin, le manuscrit 226 de l'Arsenal (du quinzième siècle) nous en offre la forme la plus ancienne. Il importe de remarquer que dans ce manuscrit, dont l'original peut remonter au quatorzième siècle, le fils d'Olivier s'appelle *Galien*, tout court, et que le mot *rhétoré* ou *restauré* ne se trouve que dans les incunables. 2° AUTEUR. Le roman de *Galien* en prose est anonyme. 3° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Nous ne connaissons que le manuscrit de l'Arsenal (Belles-lettres françaises, n° 226, quinzième siècle). 4° ÉDITIONS IMPRIMÉES. Par une bizarre destinée, ce roman, un de ceux qui méritaient le moins de popularité, est un de ceux qui en ont conquis le plus. Il a été réimprimé un très-grand nombre de fois aux quinzième et seizième siècle. Nous citerons surtout les éditions de 1500 (Paris, Ant. Vérard, in-f° goth.); de 1521 (Paris, Vve Jehan Trepperel, in-4° goth.); de 1525 (Lyon, Claude Nourry, in-4° goth.); de 1527 (Paris, P. Sergent, in-4° goth.); de 1550 (Paris, Jehan Bonfons, in-4° goth.) de 1575 (Lyon, Rigaud), et les éditions sans date de Paris (Alain Lotrian et D. Janot, in-4° goth.) et de Lyon (Olivier Arnoullet, in-4° goth.). Au dix-septième siècle la vogue en continua, et les Oudot, éditeurs de la Bibliothèque bleue de Troyes, en publièrent de nouvelles

rendus à la ville de Constantinople, on parla dans cette ville bavarde et curieuse d'un fait merveil-

éditions en 1606 et 1622, etc. Enfin, pendant tout le dix-huitième siècle on a réimprimé ce misérable roman qui se réimprime encore à l'heure où nous écrivons ces lignes : il faut signaler l'édition de Deckherr à Montbéliard (in-4° à 2 col., 107 pages, sans date, mais assez recente). Et en ce moment même nous avons sous les yeux l'*Histoire des nobles prouesses et vaillances de Galien restauré, fils du noble Olivier le Marquis et de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, Empereur de Constantinople. A Troyes, chez Garnier (avec permission)*. Cette édition qui s'épanouit sur nos quais est une très-grossière reproduction des anciens textes imprimés au seizième et dix-septième siècle. On y trouve par exemple des *coquilles* de cette force : Charlemagne, dès la première page, s'écrie qu'il a tout « conquis à force d'armes *jusque de la lèpre noiron* » au lieu de : « jusque delà le Pré-Noiron, » etc., etc.— 5° TRAVAUX DONT LE ROMAN DE GALIEN A ÉTÉ L'OBJET. Tous ceux qui se sont occupés du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople* se sont nécessairement occupés de la première partie de notre roman, et nous renvoyons le lecteur à la très-longue liste de ces travaux que nous avons précédemment donnée. *a*. *b*. Ideler (dans ses *Geschichte der Altfranzösischen national Literatur* (II, p. 84) et Græsse (*die Grossen Sagenkreise des Mittelalters*, VII, 292) ont consacré à *Galien* une bibliographie très-brève. Ces deux ouvrages sont de 1842. *c*. M. Brunet a énuméré avec soin dans son *Manuel* (éd. de 1865) toutes les éditions incunables de notre roman. *d*. M. Gaston Paris, enfin, en a fort rapidement parlé dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 344). 6° VALEUR LITTÉRAIRE. Le sujet de *Galien*, quoique moderne, était fort beau. Ce fils qui court à la recherche de son père et qui le trouve enfin mourant sur le champ de bataille de Roncevaux,— c'était une très-heureuse conception. Par malheur le romancier n'était pas de force à traiter, en un temps d'élégance, un sujet si héroïque. Il s'est tiré d'affaire en y jetant du merveilleux, de la féerie, etc. Et que dire, hélas ! de ses *refazimenti ?*

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. Le roman de *Galien* est complétement fabuleux ; il n'est même pas fondé sur une tradition légendaire. Tout y est de convention ; tout y est faux. C'est un vrai « roman » dans le sens le plus moderne et le plus mauvais de ce mot.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. 1° Dans le manuscrit 226 de l'Arsenal, le roman de *Galien* présente une certaine unité. Le premier chapitre (en passant sous silence les péripéties du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*) est intitulé ainsi qu'il suit : « *Comment Jacqueline enfanta un filz, lequel fust nommé Galien et receu de deux dames que le livre nomme faées, lesquelles lui donnèrent de beaux dons et vertueux.* » Le roi Hugon est fort irrité contre sa fille, qui est forcée de se retirer misérablement dans une pauvre maison ; elle met bientôt au monde son beau fils au bord d'une fontaine. Deux fées arrivent ; l'une, Galienne, lui donne son nom et lui accorde d'être plus hardi qu'homme du monde. L'autre, Églentine, « autrefois comtesse du Poitou et de lignage de Mélusine, » lui assure qu'il ne mourra pas avant d'avoir vu Charlemagne et d'avoir porté couronne en Espagne après la mort de son père et de Roland. L'enfant grandit ; brillant chevalier, il paraît à la cour du roi Hugon, avec lequel

leux qui venait de s'y passer. Ce n'était pour personne un mystère que la disgrâce où était tombée la

Jacqueline se réconcilie. Mais un jour que Galien jouait avec son oncle Tibers une de ces parties d'échecs qui occupent tant de place dans nos vieux poëmes, il a la maladresse de le faire mat. Et Tibers alors de s'emporter et d'appeler Galien « bâtard. » Le fils de Jacqueline, plus que jamais, déclare qu'il veut connaître son père, et l'on est enfin forcé de nommer Olivier. Tout aussitôt Galien se met à la recherche du grand baron de Charlemagne, du fier ami de Roland. Les rubriques suivantes du Roman manuscrit en indiquent clairement le sujet et les péripéties: *Coment Galien séut qui il estoit et se parti de Constantinople pour chercher son père Olivier qui estoit es Espaignes avec Charlemagne.* — *Coment Galien fut fait chevalier par la main de Charlemaine et coment il parla à son père Olivier qui estoit à mort feru en Raincevaulx.* — *Cy parle des aventures que Galien trouva en la queste de son père Olivier.* — *Coment Galien parle à son père Olivier et à son compagnon Rolant en atendant Charlemaine.* Remarquons en finissant que si *Galien le restauré* eut un si beau succès pendant près de cinq siècles, c'est qu'en définitive il renfermait toute la *Chanson de Roland*, c'est qu'il la renferme encore aujourd'hui. 2° De très-bonne heure, dès les premières éditions imprimées (*qui ne font d'ailleurs* QUE DÉLAYER *la version manuscrite*), *Galien* subit des développements notables. A peine le fils de Jacqueline est-il sorti de Constantinople pour aller trouver son père, qu'il est attaqué dans un bois par ses oncles Tibers et Henri (chap. XVI). Il échappe à leur haine (chap. XVI et XVII), arrive à Gênes (chap. XVIII) chez le duc Regnier qui lui fait le meilleur accueil et lui donne le fameux cheval Marcepin (chap. XIX), rencontre je ne sais combien de bandes de voleurs et de chevaliers félons qu'il met en fuite (chap. XX, XXI, XXII), et est fait chevalier par Charlemagne (chap XXII). Ici commence le récit de Roncevaux (chap. XXIII-XXVI). Galien se met en route vers l'Espagne, bat le païen Martineau (chap. XXVII-XXVIII) et est sur le point d'être surpris par le roi sarrasin Pinard, lorsque le bon cheval Marcepin, qui ressemble étrangement à Bayard, réveille à temps son maître et le sauve (chap. XXIX). Lutte gigantesque de Galien contre Pinard, lutte dont les péripéties remplissent plusieurs chapitres (XXIX-XXXIII). Cependant la grande bataille se poursuit à Roncevaux entre Marsile et les douze pairs, et enfin Olivier reconnaît Galien (chap. XXXIV-XXXVI). Il était temps : le pauvre Olivier, tout aussitôt après, rend l'âme (chap. XXXVI). Mais Roland vit encore, et c'est Galien qui est son dernier appui ; c'est Galien qui tue le païen dont il est question dans la *Chanson de Roland*, ce téméraire qui voulait s'emparer de l'épée du héros (chap. XXXVII, XXXIX). Cependant Charlemagne arrive au secours de son neveu et le pleure : Ganelon s'enfuit après avoir eu soin, pour dépister les gens du roi, « de ferrer son cheval le devant derrière » (chap. XL, XLI). Galien, lui, ne perd pas de temps ; il va en Espagne avec Hernault et Girard ses oncles (XLII), s'empare de Mauprin, qui lui montre le château de Montfuseau et lui vante la beauté d'une fille de Marsile, nommée Guinarde (XLIII). Il se présente à Guinarde qui, à la vue de ce beau chevalier, trouve soudain sa religion détestable et se fait chrétienne (XLV, XLVI). Galien ne s'attarde pas en ces amours et aide Charlemagne dans ses campagnes contre Baligant (XLVII-XLIX). Trahis par Guinarde, les païens sont massacrés dans le

fille du roi Hugon après sa misérable aventure avec Olivier. Ce père, ridiculement faible, était soudain devenu ridiculement sévère. Il avait imposé à Jacqueline un véritable exil. Pauvre, les yeux en pleurs, l'âme pleine de tristesse, celle qui avait consenti à être la concubine d'Olivier fut fort heureuse de trouver un asile dans je ne sais quelle pauvre maison de cette ville où son père portait couronne. Un jour, comme elle se promenait en un charmant jardin, elle se laissa tomber près d'une fontaine, et mit au jour un beau fils qui lui rappela Olivier. Deux fées s'abattirent aussitôt près de ce bâtard ; deux fées, notez-le bien, et non pas deux anges. Elles le douèrent merveilleusement. L'une d'elles, Galienne, lui donna le nom de Galien. Il grandit, et de temps en temps, déjà fier, il s'écriait : « Où est mon père ? je veux connaî-

Galien est fils d'Olivier et de Jacqueline. Deux fées le douent merveilleusement.

château de Montfuseau (XLVIII, XLIX). Puis Galien, l'invincible Galien, délivre Girard et Hernault faits prisonniers par les Sarrasins (L-LII) et prend la plus grande part à la victoire définitive du grand Empereur sur Baligant (LIII-LIX). Il épouse alors la belle Guinarde et s'empresse de retourner à Constantinople, où il arrive juste à temps pour délivrer sa mère qui, indignement calomniée, allait être brûlée vive (LX-LXIII). La pauvre Jacqueline n'échappe d'ailleurs à un danger que pour tomber dans un autre : ses frères Tibers et Henri la pendent par les cheveux à un arbre et sont sur le point de la faire mourir, lorsque par bonheur arrive l'inévitable Galien qui la sauve (LXIV, LXV). Il est enfin nommé roi de Constantinople (LXVI). Le roman, après plusieurs autres épisodes sans intérêt, se termine par le châtiment de Ganelon (LXVII-LXXII). Quant à Galien, il meurt bien ; il meurt à la façon de Renaud de Montauban : « Galien se revêtit de pauvres habits et partit de Constantinople secrètement pour mener une vie pauvre et humiliante à l'imitation de Jésus-Christ. Il chemina tant qu'il arriva à Roncevaux, où Olivier son père était enterré. Quand Galien fut près de la sépulture de son père, il pleura amèrement et se serra si fort au cœur qu'il tomba en faiblesse. Quant il fut un peu revenu, connaissant qu'il allait mourir, il déclara à ceux qui étaient auprès de lui qu'il était Galien, fils d'Olivier le Marquis, et de Jacqueline, fille du roi Hugon. Après qu'il se fut ainsi déclaré, il fit sa prière à Dieu, à la fin de laquelle il rendit les derniers soupirs. Ainsi mourut ce généreux défenseur de la religion chrétienne. » (Chap. LXIII et dernier.) Et tel est ce roman qui aujourd'hui encore fait les délices de nos campagnes. *Galien le rhetoré*, œuvre de rhéteur, imitation plate et ridicule de nos meilleurs romans, *Galien le rhetoré* n'est que la *Chanson de Roland* délayée, travestie, défigurée et mise à la portée de siècles qui n'ont plus rien d'héroïque.

« tre mon père. » Sa mère était rentrée en faveur, et lui-même était l'objet de l'admiration générale. Mais il arriva qu'un de ses oncles, dans un moment de colère, lui jeta à la face le mot de « bâtard. » Galien rougit, Galien insista plus vivement encore pour savoir le nom de son père. « Eh bien! c'est Olivier, « c'est l'ami de Charlemagne et de Roland, » lui crie alors Jacqueline. Sans plus attendre, il part. Dût-il errer toute sa vie à travers toute la terre, il trouvera ce père dont la gloire est venue jusqu'à lui. Il s'élance, il marche, il court. Mais que nous importent les aventures qui vont l'arrêter en chemin? Il suffit que nous retrouvions notre héros sur le champ de bataille de Roncevaux. Car c'est là qu'il arrive, après vingt traverses qu'il est inutile de raconter ici. Ce moment, d'ailleurs, est merveilleusement choisi par le poëte. A l'instant même où Galien se montre, tous les Français sont morts, tous les pairs sont morts. Seuls, Olivier et Roland résistent ou plutôt vivent encore. Mais quelle vie! Ils sont couverts de leur sang, ils agonisent, ils râlent. La France avec eux est vaincue, la chrétienté se meurt avec eux. Alors ce fils qui vient de parcourir toute la terre pour avoir la joie de contempler son père, ce fils admirable s'approche du héros qui va mourir et lui crie : « Je suis Galien, « je suis le fils de Jacqueline, je suis votre fils. » Le pauvre Olivier se relève et de grosses larmes sortent de ses yeux sanglants. « Roland, dit-il, d'une voix « qui s'éteint; Roland, voilà mon fils. » Et il meurt.

Il se met à la recherche de son père Olivier et le trouve sur le champ de bataille de Roncevaux.

Mort de Galien.

Quelques années après, sur le champ de bataille de Roncevaux, au lieu même où Olivier était mort, on trouva le corps d'un chevalier. C'était Galien qui, devenu empereur de Constantinople, s'était un matin échappé de la royauté, et s'était acheminé tout en lar-

mes vers l'Espagne, vers les Pyrénées. Et il était mort de douleur, oui, de douleur, sur le tombeau de son père.

III.

Analyse de *Simon de Pouille*.

Non content d'avoir par lui-même visité l'Orient, Charlemagne voulut une autre fois [1] y envoyer ses

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE SIMON DE POUILLE. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Fin du treizième siècle. 2° AUTEUR. Le roman de *Simon de Pouille* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le manuscrit de Paris renferme environ six mille trois cents vers, mais il est incomplet par la fin, et l'on peut, d'après l'analyse de M. Michel, évaluer à sept mille vers le nombre total des vers de notre roman. Ce sont des alexandrins rimés. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Nous ne connaissons que deux manuscrits de *Simon de Pouille* : *a*. Manuscrit du Musée Britannique à Londres, Bibliothèque du Roi, N° 15. E, VI (du f° 20 v° au f° 38 v°), quinzième siècle. *b*. Manuscrit de la Bibliothèque impériale à Paris, fr. 368, treizième siècle. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. On ne connait de ce roman que les quelques extraits publiés par M. Fr. Michel dans la préface de son *Charlemagne*. Le reste est inédit, et mérite de l'être longtemps encore. 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a.-c.* Reproduit et défiguré par la *Bibliothèque des Romans* au siècle dernier (octobre 1777, pp. 113-156), le roman de *Simon de Pouille* a été analysé avec soin par M. F. Michel dans l'introduction de son *Charlemagne* (Londres, 1836). Le même érudit en a parlé dans ses *Rapports à M. le Ministre de l'Instruction publique* (1838, in-4°, p. 91). 7° VALEUR LITTÉRAIRE. Il faut peut-être y voir la plus médiocre, la plus détestable de toutes nos Chansons. C'est une sorte de composition de rhétorique, d'exercice de littérature rédigé par un écolier qui reproduit pêle-mêle les épisodes de tous les autres romans. Nul intérêt, aucun charme. Poésie ou plutôt versification de décadence.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. Le roman de *Simon de Pouille* est entièrement fabuleux, et ne repose même sur aucune tradition légendaire.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Par bonheur, cette œuvre plus que médiocre, ce parfait modèle de platitude, *Simon de Pouille*, ne conquit aucun succès en France ni à l'étranger. Trop digne de l'obscurité pour n'y pas rester, on se demande pourquoi la *Biliothèque des romans* le fit sortir de cette ombre méritée. La version du dix-huitième siècle est, du reste, à peu près la même quant aux faits que celle de la vieille Chanson ; mais, quant à la forme, aucun de nos poëmes n'a peut-être été plus défiguré par les collaborateurs de M. de Paulmy. Entre leurs mains, *Simon de Pouille* devient une bergerie digne d'être signée par Florian, une sorte de pendant à *Gonzalve de Cordoue*.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIII.

grands barons. Il était, d'ailleurs, outré par les menaces des païens qui eurent un jour l'audace de venir, au nom de l'amiral Jonas, lui réclamer le tribut et l'hommage. A cette insolence, Charlemagne répond par une libéralité qui éblouit les messagers païens. Mais que fera-t-il ? Se soumettre au roi sarrasin ? C'est une pensée qui ne peut venir à l'esprit d'un Charlemagne. Il penche pour la guerre. Toutefois il consent à envoyer tout d'abord un message en Orient, et, comme il prétend se faire représenter dignement, il envoie près de l'amiral de Persie douze de ses barons les plus illustres que la légende confond avec les douze pairs. Simon, « le vieux de Pouille [1], » sera le chef de cette ambassade dont font partie Bernard de Brebant, Geoffroi de Danemark, Geoffroi Martel d'Angers, Richard de Normandie, Thierry d'Ardenne, Bernard de Clermont, Hugues de Mante, Raimbaud le Frison, Gautier de Lombardie, Hugues de Dijon et Dreux de Poitiers. Ils partent, ces douze comtes, honneur de la France ; ils s'étaient donné rendez-vous à Rome : les y voici rassemblés. Alors tous les douze ensemble vont s'agenouiller sur le saint sépulcre, qu'ils mouillent de leurs larmes. Mais, à peine sortis de Jérusalem, ils tombent aux mains de l'amiral Jonas, qui tout d'abord veut leur faire trancher la tête. Les Français, en véritables Français, cherchent à se tirer d'affaire par des plaisanteries, par des *gabs*. Ils couvrent l'amiral païen d'éloges exagérés ; ils parlent même de leur profond amour pour Mahom et Tervagant. Mais Simon ne saurait mentir de la sorte. Il se lève, furieux, et tient à l'amiral un discours magnifique : « Ne les crois pas, dit-il, ils

Charlemagne, défié par l'amiral Jonas, envoie dans l'Orient douze comtes en ambassade. Simon de Pouille est à leur tête.

[1] Il est de bonne race suivant notre poëme: « Fil sui Milon le duc, le cosin Aimeri — Le merchis de Narbonne au coraige ardi, — Qui Guillaume au Cort Nez le conte angenoï...— Moie est Puille la bele et Calabre autresi... » (ms. 368, f° 144 v°, col. 3.)

« sont chrétiens. Quant à Charles, s'il était ici, tu « ne pourrais même pas supporter la vue de son visage ; « tu en deviendrais fou de peur. Et sache bien que le « vrai Dieu est celui qui mourut sur la croix : les tiens « ne valent pas une feuille de lis. » Grande colère de l'amiral, qui voit dans ces paroles une véritable déclaration de guerre. Les Français, par bonheur, trouvent un protecteur inespéré dans le sénéchal de Jonas. Sinados se convertit à la foi chrétienne et met les douze barons en sûreté dans le château d'Abilent, où ils sauront longtemps se défendre. C'est même le siége de ce château par les païens qui doit être à peu près l'unique objet de tout le reste de notre roman. Il est fort, il est beau, ce château d'Abilent ; à ses pieds coule l'eau de la Brunie, passent les nefs et les dromons ; tout autour sont les Sarrasins de Jonas, brûlant d'entrer dans la tour et d'y massacrer les Français. Un peu plus loin, voici un autre camp où se tiennent quatre cents chevaliers sous les ordres d'une femme. Et cette femme est la fille de l'amiral lui-même, Licorinde, qui aime depuis longtemps le sénéchal Sinados, qui par conséquent est toute disposée à favoriser les Français et à recevoir le baptême. Tels sont les éléments de ce drame épique. Faut-il ici raconter les batailles interminables, les trahisons et les vilenies des païens, les grands coups d'épées et les prouesses des Français ? Simon de Pouille joue le premier rôle dans cette action un peu vulgaire ; il y tient convenablement la place du jeune Roland et du vieux Naimes, brave et fin tout à la fois, soldat et diplomate. Le but qu'il poursuit est difficile : il veut opérer la jonction de ses infortunés compagnons avec les gens de Licorinde et de Sinados. Il y parvient grâce à une vieille ruse. Il se travestit en pèlerin, se présente à Jonas comme arri-

Dangers que courent les douze *Compagnons*. Poursuivis par Jonas, ils sont sauvés par son sénéchal Sinados et par sa fille Licorinde. Courage et habileté du vieux Simon.

vant de France. « Charlemagne, lui dit-il, a été très-« irrité en apprenant comment se sont conduits ses « douze ambassadeurs. Un seul est coupable : c'est « Simon de Pouille, ce vieux fou. Mais le roi de France « m'a chargé de vous dire que désormais il veut être « votre homme lige et obéir à toutes vos volontés. » Jonas ne sait trop que penser de la véracité de ce message. Tout à coup, on entend le son d'un cor. C'était le signal convenu, par lequel les Français devaient annoncer à Simon l'heureux accomplissement de leur réunion avec Licorinde. Alors le prétendu pèlerin change de visage; Simon donne un coup d'éperon formidable, et, riant aux éclats : « C'est moi qui « suis Simon de Pouille, s'écrie-t-il. Vois si je suis fou. » Il était temps, d'ailleurs, que les Français reçussent quelque secours; car voici que cent mille Sarrasins arrivent à l'aide de l'amiral. Les chrétiens ne les craignent pas sur le champ de bataille ; mais par malheur ils sont affamés, ils vont mourir. Vite, ils envoient un message au roi de Jérusalem, qui lui-même est obligé de s'adresser à Charlemagne. Bientôt on voit deux mille chevaliers français débarquer en Terre sainte et, pleins de vigueur, marcher sans désemparer à la rencontre de Jonas [1]. Que les païens aient été battus, c'est

Charles envoie deux mille chevaliers au secours de ses douze messagers qui sont enfin vainqueurs et reviennent en France.

[1] Analyse de Simon de Pouille. Nous donnons *en note* cette analyse : 1° parce qu'on n'en trouve le détail nulle part ailleurs, et 2° parce que nous n'avons pas voulu donner place dans notre texte au développement d'un roman aussi médiocre et aussi ennuyeux. — « Cette chanson avait été perdue ; un clerc l'a retrouvée : Les vers en a escriz, toute l'a restablie (f° 140 r°). » Il s'agit de Charlemagne et d'un fier amiral du royaume de Persie. C'est Jonas de Babylone « qui tient tote la terre dusqu'en la mer de Frise. » Jonas veut conquérir la France, aller à Paris. — Il réunit son conseil, où siégent quatre rois : Corsuble, Marserin, Matant et Sorbarré. — Le premier persuade à l'amiral d'envoyer un message à Charles pour lui demander le tribut et l'hommage : sinon, ce sera la guerre. — Les quatre rois sont choisis comme messagers : ils arrivent à Saint-Denis un jour de la Pentecôte. — Discours insolents des ambassadeurs païens (f° 140 r°). — Un défi du roi Matant est relevé par Bernard ; mais les Sarrasins défient

ce dont ne doute aucun de nos lecteurs. L'amiral de Persie meurt de la main du roi de Jérusalem; Sinados

Charles lui-même. — L'Empereur revient à Paris, où il trouve Fierabras, Salomon, Girard de Roussillon. — Il fait admirer son palais aux messagers persans : « Est bele ma maison? Dites, que vus es vis? » Il leur fait surtout remarquer son beau pavé en mosaïque. — Largesses de Charlemagne à l'égard des ambassadeurs : « Qui vondra ·I· paon, ·II· l'en faites baillier. » — Ébahissement des païens, qui commencent à trembler (f° 140 v°). — Les quatre rois, d'ailleurs, reconnaissent les chevaliers de Charles : « Cil groz, cil porcréu, cil bien membrez, cil lons, — Cil qui s'an est alez, à cest tanduz grenons, — C'est Rolland li niés Karle, tant est grant si renoms. » — *Baourdes*, tournois et fêtes où brillent les chevaliers français. — Olivier, Vivien d'Aigremont, Bernard, Gautier de Termes (f° 141 r° et v°). — Départ des messagers païens : au printemps suivant la guerre commencera (f° 142 r°). — Conseil tenu par le roi Charles : « Voici que le roi de Jérusalem m'appelle à son secours : que faut-il faire? » — Bernard de Brebant, fils d'Aimeri de Narbonne, propose à l'empereur d'envoyer les douze *Compagnons* en ambassade en Orient, seuls (f° 142 v° A). — Ici apparaît Simon, « le vieux de Pouille, » qui sera le héros de ce roman : il partage l'avis de Bernard de Brebant : « Quel que soit votre message, sire, nous l'accomplirons, dussions-nous être pendus (f° 142 v° B). » — « Soyez prudents, » dit Charles. Ils partent, ils se donnent rendez-vous à Saint-Pierre de Rome (f° 142 v° C). — Ils s'y retrouvent; puis s'embarquent, et *en vingt jours et demi* arrivent en Terre-Sainte, font leurs dévotions au Saint-Sépulcre, restent quinze jours à Jérusalem et s'endorment un peu dans le repos lorsque « le vieux de Pouille » les réveille. Ils partent, ils arrivent près des *échelles* des Sarrasins qui sont en marche vers Jérusalem, et tombent au pouvoir de Jonas (f° 143 r°). — Bataille entre l'amiral de Persie et le roi de Jérusalem : défaite des païens. Le poëte met en scène pour la première fois la fille de Jonas, et nous apprend son amour pour le sénéchal Sinados (f° 143 v°).— Les douze barons français, cependant, sont entre les mains de l'amiral qui veut les faire pendre s'ils ne se convertissent à Mahom. Ils ont peur, ils conviennent entre eux de tromper Jonas, de le séduire par de belles paroles, par des *gabs*. L'amiral se laisse prendre niaisement aux louanges les plus grotesquement exagérées, dont le discours de Geoffroi l'Angevin pourra donner une idée : « A votre seule pensée, » lui dit-il, « li omes et les femes ne ossent alener, — Ne euz del chief clorre ne nule riens panser, — Nois li petit enfanz ne ossent sospirer, — Ne boivre ne mangier ne mamelle adecer; — Et li poisons de l'eve an laissent le noer, — Et l'erbe vert à croitre et la flor à giter, » etc., etc. (f° 144 v°). — C'est ainsi que parlent les onze Compagnons. Mais, à la fin, Simon de Pouille éclate : « Ces gens vous trompent, dit-il à l'amiral. Ils ne veulent pas se convertir à vos dieux; ils mentent :

« A la foi, Amiranz, dit Simon le gentis,
Verité te dirai, quant tu le m'es requis.
Cest t'ont trestuit gabé, très bien en soies fis.
Se tu de ce les croiz, mult es musarz et bris.
Ne te prisent en France (par foi le te plevis),
Le vaillant d'un boton, toi ne tes Deux chaitis :
Jhesu croient et aiment le roi de Paradis
Et les saintes ygleses, et les sainz crucefiz :

et Licorinde sont enfin baptisés et reçoivent les noms de « Girard le *poignéor* » et de « Florence *à la freische*

De Karlon tiennent terre, le roi de Saint Denis.
Onques ne fu tex rois dois le tans Anséis.
Il est de toz le mons sires et poéïs...
Certes s'il savoit nes que nus éuses pris,
Jà ne seroit mais liez por tant am fuses vis.
N'i remenroit chastiaul, ne cites ou païs :
·XXX· roiaumes a à l'espée conquis
Dont il a toz les rois detranchiez et ocis.
Se il estoit ceanz an les palais asis,
Et fut d'aucune chose ·I· poi maltalantis,
Qui te donroit la terre de ci que à Paris,
Ne l'oseroies-tu véoir ammi le vis,
Que de paor ne fuses afolez ou mal mis.
Plus est fel que lions contre ses enemis,
Mais humbles est et doux anvers toz ses amis.
Quant tu nel vas servir, tu es de sans desvi,
Et que tu ne crois Dé qui an la croiz fu mis.
Car li tuens Deus ne vailent une foile de liz ! »
Quant l'antant l'Amirans, durement fu pansis.

Les onze autres Français essayent en vain de démentir Simon de Pouille et d'atténuer le mauvais effet de ses paroles : « C'est lui qui ment, disent-ils à l'unisson. D'ailleurs, il est issu de parents très-bas : « Qui sunt toz lechéors, jugléours et garçon (f° 145 r°). » — Le Roi païen, pour éprouver s'ils sont gentilshommes, les fait tous monter à cheval et leur ordonne de se battre en champ clos contre ses Sarrasins : pour ne pas se trahir, les Français d'abord se laissent vaincre, puis s'irritent, et une horrible bataille se livre sous les yeux de Jonas (f° 145 v°). — Les chrétiens vainqueurs finissent par échapper à leurs ennemis (*Ibid.*). — Ils sont rencontrés par le sénéchal Sinados, qui vient du château d'Abilent. — Bataille entre les douze Français et Sinados : « Hé ! Dex, com se defendent li vassauz adurez... — Sinados s'arestut soz ·I· arbre ramé, — Voit ses homes morir à duel et à vité. — Mult en a grant mervoille an son cuer apansé, — Que Mahomet ne vaut ·I· dener monéé. — Mas li Dex es françois a mult grant poesté. » Et Sinados songe à se convertir (f° 146 r°). — Il ne tarde pas à le faire, et annonce sa décision aux barons français : « Fiez-vous à moi, leur dit-il, et je vais vous conduire au château d'Abilent, où vous serez en sûreté. » Les chrétiens acceptent, et les voilà dans ce château désormais célèbre, où ils doivent rester si longtemps (f° 146 r° et v°). — Par malheur, ils sont trahis par le neveu de Sinados, nommé Tristamant, qui fait prévenir en secret l'amiral Jonas de tout ce qui vient de se passer (f° 146 v°, 147 r°). — Les païens commencent le siége de la tour d'Abilent. Sinados est fait prisonnier, refuse d'abjurer la foi chrétienne, et est jeté dans un cachot à Babylone (f° 147 r° et v°). — Courage et sang-froid de Simon de Pouille, qui ne désespère pas de la situation et s'empare du traître Tristamant (f° 147 v°). — Jonas fait construire des machines de guerre, un *chafaud* et un beffroi pour emporter Abilent (f° 148 r°). — Les Français, de leur côté, jettent Tristamant du haut de leur tour dans le camp de Jonas. Celui-ci veut user de représailles, et s'apprête à décocher de la sorte aux Français leur ami et son prisonnier Sinados. Mais Sinados est aimé par la fille de Jonas, qui va énergi-

color. » Le brillant récit de leurs noces met fin au récit plus long de leurs infortunes, et Simon de Pouille

quement travailler à le sauver. Licorinde, au lieu de livrer le converti à son père, vient elle-même sous les murs d'Abilent à la tête de quatre cents chevaliers (f° 148 r° et v°). — Le château où sont enfermés les Français est baigné par les eaux de la Brunie, qui porte des navires. Un vaisseau païen, commandé par Sorbarré, s'arrête au pied de la tour d'Abilent. Les Français s'en emparent et conquièrent ainsi des provisions pour soutenir un long siége (f° 149 r°). — Sorbarré, le Sarrasin, se convertit à la foi chrétienne et reçoit au baptême le nom de « *Simon le convers* » (f° 149 v°). — Il se dévoue tout entier à la cause des douze Compagnons. Mais quatre autres païens, qui avaient feint de se convertir avec lui, trahissent les Français. — Bataille entre les Sarrasins et les chrétiens, qui sont vainqueurs. — Colère de l'amiral Jonas. — Nouvelle trahison ourdie contre les Français. L'amiral craint que sa fille ne favorise leur cause. Il envoie aux Douze un messager du nom de *Fol-s'i-fie,* qui feint de venir leur parler au nom de Licorinde et de Sinados : « Venez, dit-il, venez rejoindre la fille de Jonas, « en tel lieu, où elle vous attend » (f° 149 v°, 151 v°). — Ils y vont, mais bien armés. Au lieu de Licorinde, c'est Jonas qu'ils rencontrent. — Nouvelle bataille où les païens sont encore vaincus (f° 152 r°-153 r°). — Mais voici que cent mille Sarrasins arrivent au secours de l'amiral de Persie. C'est le moment pour Simon de Pouille de réaliser un projet qu'il a depuis longtemps. Il se travestit en *paumier* et va trouver Jonas (f° 153 r° et v°). « Je viens à vous, dit-il, de la part de l'Empereur Charles à la barbe fleurie. Il est très-irrité de la conduite des douze Français qu'il vous a envoyés. D'ailleurs, tout ce qui est arrivé doit être mis sur le compte d'un vieux fou, Simon de Pouille. Le Roi le regrette, et veut désormais être votre homme lige. » Jonas a quelque raison de mettre en doute la bonne foi du messager. Et, pendant ce temps, en effet, les Français parviennent à rejoindre Licorinde et Sinados (f° 154 r° et v°). — Simon entend le signal de ses compagnons, le signal qui doit lui annoncer la réussite de leur entreprise ; il l'entend au moment où l'amiral vient de le faire monter à cheval pour *l'éprouver.* Alors « le vieux de Pouille, » sachant les siens en sûreté, donne violemment de l'éperon et s'éloigne superbement en jetant au païen de fières paroles : « C'est moi qui suis Simon » (f° 154 v°). — Nouvelle bataille, nouvelle victoire des chrétiens (f° 155 r°). — Les Français, par malheur, n'ont plus de vivres et vont être affamés (f° 155 et 156). — Ils demandent du secours au roi de Jérusalem. C'est *Simon le convers* qui va les lui demander avec Hugues de Meulan et Bernard de Brebant (f° 157 v°-158 r°). — Le roi de Jérusalem est trop faible pour les aider, mais il envoie les trois messagers en France, où ils font appel à l'Empereur (f° 158 v°-159 r°). — Deux mille chevaliers partent de France pour aller délivrer Simon de Pouille et les siens (f° 159 v°). — Dernière grande bataille entre Jonas et les Français. — Défaite des païens ; l'amiral lui-même est tué par le roi de Jérusalem (f° 159 v°-160 v°). — *C'est ici que s'arrête le manuscrit de Paris : le reste de notre analyse est emprunté au travail de M. Franc. Michel, qui a résumé le manuscrit de Londres.* — Les Français sont enfin délivrés. On baptise Sinados, qui reçoit le nom de « Girard le poignéor ; » on baptise Licorinde, qui s'appellera désormais « Florence à la freische color. » — Quant à Simon le convers, on lui

retourne enfin dans l'obscurité... d'où il aurait dû ne pas sortir.

CHAPITRE XIV.

CHARLEMAGNE EN BRETAGNE.

(Acquin, ou la Conquête de la petite Bretagne [1].)

Analyse d'*Acquin*.

Tous nos lecteurs ont présente à l'esprit cette suprême tristesse qui assombrit les derniers jours de

donne un château, et, à la mort de Simon, il hérite de la Calabre et de la Pouille. — Le roman se termine par le récit des noces de Sinados et de Licorinde. (Fr. Michel, *Charlemagne*, Introduction, pp. CIV-CVIII.)

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN D'ACQUIN. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Acquin*, selon l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, serait « l'œuvre d'un jongleur breton du treizième siècle. » M. P. Paris regarde cette chanson comme ayant été composée « vers la fin du douzième siècle, vers le commencement du treizième, par un trouvère du diocèse de Saint-Malo. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est question dans ce poëme de l'archevêché de Dol, qui, en 1199, a cessé d'être une métropole, et qu'Innocent III a réuni à Tours. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans toute cette œuvre, on sent je ne sais quelle atmosphère presque historique. Autour de Charles, un seul personnage puissamment légendaire apparaît, c'est Naimes. Les autres compagnons du grand empereur sont des Bretons : « Coneyn de Léon, Merian de Brest, Ripe de Dol, Salomon, plus tard roi de Bretagne, Hémon de Morlaix. » (*Histoire littéraire*, XXII, 405.) Il ne faut pas oublier que, selon Eginhard, Roland fut « préfet de la marche de Bretagne ; » et que le roman d'*Acquin* se rapproche de cette tradition historique, plus que la plupart de nos autres Chansons. 2° AUTEUR. *Acquin* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. *Le Roman d'Acquin* est conservé dans un seul manuscrit incomplet : nous en possédons à peu près trois mille vers, qui sont des décasyllabes assonancés par la dernière syllabe, ou rimés. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit du quinzième siècle (Bibl. Imp. Fr. 2233), dont une copie moderne est conservée à l'Arsenal (B. L. F.,

Charlemagne. Un jour, le vieil Empereur vit les pirates normands débarquer, pleins d'audace, sur les

166). Ce manuscrit est d'une exécution plus que médiocre; les vers faux y abondent : « *S'il vous plest, been serez conseilliez, — Prenez mesagiers, au roy les a envoyez — Et lui mandez qu'il soit baptisez* » (f° 4 r°) etc., etc. Le manuscrit d'*Acquin* avait appartenu à Colbert; il portait le n° 5232 dans l'ancien Catalogue de ses manuscrits. On lit sur la feuille de garde la note suivante : « Ce manuscrit, qui est unique et qui ne se trouve ni à la Bibliothèque du roi ni ailleurs, a été trouvé sous les ruines du monastère des Récollets de l'île de Cezambre, près le fort de la Conchée, à trois lieues de Saint-Malo, que les Anglais brûlèrent et démolirent lorsqu'ils descendirent dans le temps du bombardement de Saint-Malo. Il y a près de trois mille vers, sans commencement ni fin. » — Et voici le titre moderne imposé à notre roman : « *La Conquête de la* « *Bretagne-Armorique* faite par le preux Charlemagne sur un païen nommé « Aquin, qui l'avait usurpé, fors Rennes, Vennes et Dol, et s'était fait couronner « roi à Nantes, et en jouit l'espace de trente ans, et fut secouru par ledit empe- « reur, environ le douzième an de son empire; duquel roi Aquin il est mention « au second livre de la *Chronique de Bretaigne*, au chapitre de la sépulture des « chevaliers qui furent occis à Roncevaux; et est cette présente chronique en « telle forme de langage qu'elle a été trouvée, sans rien changer. » 5° ÉDITION IMPRIMÉE. Le roman d'*Acquin* est inédit. 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. Si l'on en excepte la Notice de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong (édition Fevret des Fontettes, III, 399, n° 35356), nous ne connaissons d'autre travail sur *Acquin* que l'excellente Notice de M. Paulin Paris au tome XXII de l'*Histoire littéraire* (p. 402-411), et les quelques lignes de M. G. Paris dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 296). 7° VALEUR LITTÉRAIRE DE LA CHANSON D'ACQUIN. C'est encore un de nos poëmes les moins vivants et les plus médiocres. Nul intérêt dans l'action, nul charme dans le style. Au total, une platitude.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DU ROMAN D'ACQUIN. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Dans le roman d'Acquin, il n'y a aucun fait qui soit* IMMÉDIATEMENT *historique*. 2° *Il est certain que Charlemagne a entrepris plusieurs expéditions contre les Normands envahisseurs de la France*. Or les païens, dans notre roman, sont souvent appelés *Noreins*, *Norois :* « Grant fu la noise des gens de nort pays (f° 10 r°), etc., etc. » Notre poëme paraît sortir de ces souvenirs très-vifs que laissèrent les Normands partout où ils passèrent, et surtout en Bretagne, où ils furent plus longtemps détestés qu'ailleurs. Eginhard parle plus d'une fois des efforts du grand Empereur contre les pirates du Nord. En 806, il chargea son fils Charles de leur donner la chasse (*Annales*, ann. 806). En 810, il les voulut jeter hors de la Frise et des îles voisines (*Ibid.*, ann. 810). Dans sa *Vie de Charles*, notre historien est encore plus explicite : « Contra Nortmannos qui Dani vocantur primo pyraticam exercentes, deinde majore classe *littora Galliæ atque Germaniæ vastantes*, bellum susceptum est... (cap. XIV). » Et plus loin : « Molitus est et classem contra bellum Nortmannicum, ædificatis ad hoc navibus juxta flumina... quia *Nortmanni Gallicum littus atque Germanicum assidua infestatione vasta-*

côtes de la France. Il s'indigna de la hardiesse de ces bandits de la mer comme d'un véritable crime de lèse-majesté; mais surtout il prévit que la faiblesse de ses successeurs leur ouvrirait bientôt les portes de ses meilleures villes, et que sa mort serait le signal de leurs victoires. Charlemagne ne se trompait pas : les Normands devaient bientôt triompher, et imposer leur nom à l'une de nos plus riches provinces.

Quoi qu'il en soit, le souvenir des Normands était resté fort vivement dans la mémoire de nos pères. Ils en vinrent bientôt à confondre ces Sarrasins du nord avec les véritables Sarrasins, et à leur donner le nom générique de *Païens*, d'*Arabes* et de *Turcs*. Néanmoins, dans certains poëmes, on trouve encore le nom de *Norrois* comme synonyme des mots précédents : *Acquin* est l'un de ces poëmes. Ce pauvre ouvrage a si peu de caractères originaux qu'il était tout d'abord nécessaire de ne point passer celui-là sous silence....

Acquin, empereur des Sarrasins ou des *Norois*, envahit et conquiert la petite Bretagne.

Acquin est un « empereur des Sarrasins » qui a débarqué sur les côtes de la petite Bretagne avec une armée redoutable, et qui s'est facilement rendu maître de tout le pays. Le païen vainqueur a choisi pour résidence la ville de Guidalet : il y habite un merveilleux

bant. » (*Ibid.*, cap. XVII.) Enfin on se rappelle les dernières appréhensions de l'Empereur au sujet de ces barbares, qui venaient piller ses cités presque sous ses yeux (*Monach. Sancti Galli*, lib. II). 3° *Charlemagne a eu également à lutter contre les Bretons et à soumettre toute la petite Bretagne.* C'est ce qui est attesté par Eginhard. En 786 : « Exercitum in Britanniam cismarinam mittere constituit. » Les Bretons lui refusaient le tribut avec cet entêtement qui leur est propre; mais : « Missus illuc mensæ regiæ præpositus Audulfus perfidæ gentis contumaciam mira celeritate compressit. » (*Annales*, ann. 786.) En 799, la Bretagne semblait tout à fait soumise et pour longtemps : « Videbatur quod ea provincia tum esset ex toto subacta; et esset, nisi perfidæ gentis instabilitas cito id aliorsum more solito commutasset. » (*Annales*, ann. 799.) « Domuit et Britones... » (*Vita Caroli*, X.) 4° *En résumé, toute l'affabulation de notre roman dérive vaguement de ces deux grands souvenirs : les victoires de Charlemagne sur les Normands et sa conquête de la petite Bretagne.*

palais que le trouvère nous décrit longuement, mais qui ressemble d'ailleurs à tous les palais de nos romans. Le bruit de l'invasion et des conquêtes d'Acquin arrive aux oreilles de Charlemagne, au moment même où il vient de triompher en Saxe des redoutables résistances de Guiteclin : car Acquin avait profité pour s'établir en Bretagne de l'absence et des rudes occupations de Charles : il avait fait ce qu'on appelle en stratégie « une diversion. » Mais voici que le roi de Saint-Denis s'ennuie déjà des joies de la paix ; le repos lui pèse. Il appelle le maréchal de l'ost, Fagon, et lui commande de rassembler tout aussitôt soixante mille hommes : « Droit vers Bretagne chevauchent par « irour [1]. » On arrive à Avranches, et l'empereur va faire pieusement ses dévotions au Mont-Saint-Michel [2]. Enfin l'armée chrétienne s'arrête à Dol : l'archevêque de cette ville sera l'un des héros de notre poëme [3].

Charlemagne marche contre les païens à la tête de soixante mille hommes. Courage de l'archevêque de Dol.

Bref, Charlemagne est à Dol ; l'archevêque, homme énergique, et que le poëte a servilement copié sur le Turpin de notre *Roland,* ce prélat guerrier, est d'avis de commencer sans retard les hostilités : « Nous n'avons « d'autre seigneur que vous, dit-il à Charles, si ce « n'est le seigneur Dieu qui souffrit passion, et le Pape, « à qui nous devons obéissance. Eh bien! je me plains « à vous d'Acquin, le roi félon [4]. » Acquin est à Guidalet ; son neveu Grimoard est maître de Dinart,

[1] *Acquin*, B. I. 2233, f° 1 r°. — [2] F° 1 v°.

[3] Remarquez bien ce mot : *Archevêque*. Dol a été métropole jusqu'au 1er juin 1199, et c'est seulement à cette date que le pape Innocent III soumit cette église à la métropole de Tours. Il est donc à peu près certain que la première rédaction de notre poëme est antérieure à 1199. Mais, hélas! nous n'en possédons qu'un misérable manuscrit du XVe siècle, œuvre d'un copiste inintelligent qui n'a pas respecté l'original et qui, sur trois mille vers, en a bien estropié plus de mille. Devant des textes aussi défectueux on serait tenté parfois de donner raison à ceux qui veulent donner des *éditions critiques* de nos Chansons de geste.

[4] *Acquin*, f° 2 r°— 3 r°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XIV.

Gardainne est assiégée par les païens, tout va mal pour les chrétiens. « Nous vaincrons, répond le roi « de Saint-Denis; mais que faut-il faire? — Il faut « tout d'abord envoyer des ambassadeurs au roi païen « et le sommer énergiquement d'avoir à quitter le pays « et à recevoir le baptême. — Et quels messagers choi- « sirons-nous? — Rien n'est plus aisé qu'un tel choix. « Envoyez à Acquin le père de Roland, Tiori, avec « Richer, Ripe de Dol et Baudouin de Vannes [1]. » Les quatre messagers partent, font rapidement le voyage et arrivent à Guidalet [2]. Vous devinez aisément ce qui va suivre. Les ambassadeurs de Charles ne manqueront pas aux traditions de la diplomatie de nos romans; ils seront, ils sont en effet prodigieusement insolents. Acquin, dont on injurie les dieux, sent sa colère s'allumer; il lance un javelot contre l'imprudent orateur, contre Ripe de Dol : celui-ci n'échappe que par miracle [3]. Mais les Sarrasins prennent déjà la défense de leur roi et vont faire un très-mauvais parti aux messagers de Charles, lorsque fort à propos paraît la femme d'Acquin. Sa beauté illumine tout le palais : « On n'a jamais vu plus belle dame : elle a la face plus blanche que fleur de lis et en même temps colorée comme rose de prix. *Desur le blanc est le vermail assis* [4]. » Elle jette un beau sourire à l'émir irrité et lui reproche doucement sa colère : « On doit le « respect aux ambassadeurs; il ne faut pas que ceux de « Charles périssent. » Le sourire de la dame, plus encore que la raison d'État, arrête le bras d'Acquin; il se contente de rendre aux députés insolence pour insolence. Il les charge de dire à Charles qu'il ne quittera point le pays [5] et qu'il n'a nulle envie de se faire

Richer, Ripe de Dol, Baudouin de Vannes et le père de Roland sont députés au roi Acquin. Mauvais succès de leur ambassade.

[1] *Acquin*, f° 3 r°-4° v°. — [2] F° 4 v°, 5 r°. — [3] F° 5 v°-6 r°. — [4] F° 6 v°. — [5] F° 6 v°-7 v°.

baptiser. Les messagers se retirent et se vengent de ce mauvais accueil en tuant quatre *Norreins* à la porte du palais d'Acquin : action peu diplomatique, il faut en convenir. Les païens, plus furieux que jamais, se lancent à la poursuite des Français, qui vont être atteints, qui vont misérablement périr. Mais Dieu intervient et enveloppe les quatre barons dans une nuée qui fort opportunément les dérobe à tous les yeux [1]. Nous demandons presque pardon à nos lecteurs de leur raconter si longuement une scène si profondément banale et qui tant de fois se représentera dans la légende de nos Chansons de geste; mais le sujet exigeait qu'ils la subissent cette fois encore. Nous n'y reviendrons plus.

Première défaite des Sarrasins.

La guerre commence; dans une première rencontre, les Sarrasins sont battus : mais le duc Naimes, le sage conseiller, le Fabius Cunctator de l'armée chrétienne, n'est ici partisan ni des demi-mesures ni des retards : « Sire, dit-il à l'Empereur, il faut commencer « la campagne et la finir par le siége de Guidalet [2]. » Charles écoute complaisamment les avis de son ministre et va mettre le siége devant la ville occupée par Acquin. Sortie des Sarrasins, bataille horrible, longue oraison de Charles, harangue de l'archevêque de Dol, qui tient décidément à être le Sosie de Turpin et qui crie aux soldats français : « Ceux qui mourront ici auront le paradis [3]. » Et l'archevêque se lance lui-même au plus fort de la mêlée. L'attaque des Français est vigoureuse, les Sarrasins plient, Acquin s'enfuit épouvanté, et les chrétiens rentrent dans leur camp épuisés et joyeux de leur victoire [4]. C'est ici que se place le très-curieux épisode de la femme « au vieux Hoël de Nantes [5]. »

[1] *Acquin*, f° 7 v°-8 r°. — [2] F° 8 r°. — [3] F° 8 r°-11 r°. — [4] F° 11 v° r°-16 r°.
[5] F° 16 r° v°. Cet épisode avait frappé avant nous les yeux exercés de M. Pau-

II PART. LIVR. I. CHAP. XIV.

Cette dame eut une folle pensée : — Elle pensait vivre toujours jeune. — Elle fit faire un grand chemin ferré — Par où l'on pùt aller à Paris la cité : — Car le pays était tout couvert de bois. — A Carhaix, la chose est certaine, — Fut le chemin commencé et fondé. — Par cette dame fut maint chêne coupé, — Fut abattu maint grand arbre ramé. — Quand le [premier travail] fut fait et achevé, — Le chemin ferré était long de plus de vingt lieues. — En peu de temps on avait fait beaucoup de besogne — Jusqu'au moment que je viens de vous conter, — Lorsqu'un jour la dame trouva [par hasard] un merle mort. — Elle le fait passer d'une de ses mains dans l'autre, elle le tourne et le retourne. — Puis a jeté un soupir : — « Ah ! ce siècle n'est que vanité, dit-elle. — « Plus on y vit, plus on a de peine et de souci. — Il n'y « a si riche qui n'ait adversité. » — Lors a la dame moult grandement pleuré. — Sur-le-champ mande un clerc — Qui était maître en théologie : — Elle s'informe auprès de lui, elle lui demande — « Si l'on pouvait mourir sans être tué, — « Sans recevoir coups, plaies ou blessures. » — Et le clerc : « Sans aucun doute, lui répondit-il : — Tous ceux qui sont « nés de mère mourront. — Pas un n'évitera ce sort. — La « richesse n'en préservera pas un, — Ni l'argent que l'on « peut amasser ; — Il n'est pas de ville, pas de bourg, pas de « deniers monnayés [qui nous puissent garder de la mort], — « Pas de drap de soie, pas de satin, pas de riches étoffes, — « Rien enfin de tout ce que Dieu a fait. — Car Dieu l'a « ainsi décidé. » — Alors la dame a poussé un autre soupir : — « Hélas ! dit-elle, pourquoi sommes-nous nés ? — Je ne « me prise plus seulement un denier, — Ni ma richesse, ni « ma grande puissance. — Mais je me dois tenir en grand « mépris. — Le chemin ne sera point achevé par moi...[1] »

Après cette étrange légende, qui renferme les seuls vers de ce pauvre poëme véritablement dignes d'être

lin Paris, et, comme nous, il l'avait jugé digne d'être extrait du plus ennuyeux de tous nos poëmes.

[1] *Acquin*, f° 16 r° v°.

cités; après cet épisode, qui, suivant nous, est la traduction d'un très-ancien chant populaire, il nous faut rentrer dans la banalité de notre action épique. Est-il besoin de dire que la guerre recommence avec une plus cruelle et plus sauvage vivacité ? Sur trente mille païens, quatre mille seulement survivent à ces atroces combats [1]. Acquin, la tête basse et la rage dans l'âme, rentre dans son palais, et la Reine est profondément affligée de cette attitude de vaincu [2]. Les Français cependant payent chèrement leur victoire : le père de Roland (qui dans cette chanson n'est pas Milon d'Angers) meurt glorieusement sur le champ de bataille, où les païens reprennent l'offensive; Charlemagne prononce l'oraison funèbre de Tiori : « Franche personne, noble et puissant duc, — Pour les « services que tu me rendis autrefois, — Je te don« nai pour femme la noble Baquehert, — Ma sœur, « la belle au clair visage. — La voilà veuve mainte« nant, et voilà Roland orphelin [3]. » Les Français furieux se précipitent de nouveau contre les païens, qui sont une seconde fois vaincus. Mais il ne faudrait pas beaucoup de semblables victoires pour épuiser l'armée de Charles; il demande en France des secours devenus nécessaires; il s'apprête à mettre le siége devant Guidalet [4]. Notre poëte profite de la trêve entre les deux armées pour raconter longuement un beau miracle de saint Malo, qui a ressuscité un Sarrasin, et pour rappeler la fondation d'une abbaye royale à Château-Malo [5]....

Mort du père de Roland, nouvelle victoire des chrétiens, siége de Guidalet.

[1] *Acquin*, f° 16 v°—17 v°. — [2] F° 18 r°. — [3] F° 18 r° v°. — [4] F° 18 v° — 21 r°.

[5] F° 21 r° v°. Nous ne serions pas étonné que l'auteur d'*Acquin* eût été en effet un clerc du diocèse de Saint-Malo : un clerc, disons-nous, et non pas un laïque, contrairement à ce qui s'est passé pour la plupart de nos Chansons de geste. Tout concourrait à le prouver : l'importance donnée à l'archevêque de Dol, les di-

Cependant la guerre éclate de nouveau. Les Bretons, qui ont le plus beau rôle dans tout ce récit poétique, s'emparent vigoureusement de Dinart : le feu grégeois rend inutile la résistance énergique que fait aux chrétiens le neveu d'Acquin, nommé Grimoart [1]. Acquin ne saurait se consoler de cette nouvelle défaite : « Laissez ce deuil, lui dit la Reine dont « le courage ne se dément jamais. La tristesse n'a ja-« mais fait recouvrer un bien perdu. N'avez-vous pas « encore un grand nombre de châteaux ? » Acquin jette un gros soupir, et laisse là sa tristesse [2]. Ce ne serait pas, d'ailleurs, le moment de rester dans l'inaction : car voici qu'on entend le bruit des Bretons qui commencent à investir Guidalet. L'archevêque de Dol, dont le cœur bat plus souvent sous le haubert que sous les vêtements pontificaux, cet autre Turpin, aperçoit toute une flotte qui apporte au roi Acquin et aux païens de magnifiques et innombrables trésors : des perles, des *ciclatons,* du satin, de la soie, et, ce qui vaut mieux encore, d'excellentes provisions, du blé, du vin, de l'avoine, et même (car il n'y manque rien) du poisson et de la venaison. L'archevêque pousse un cri de joie, fait attaquer les païens au moment même de leur premier débarquement; on fond sur eux, on les met en fuite, on les taille en pièces, on s'empare de leurs barges et de leurs dromons. Voilà les Français riches et l'Empereur joyeux [3] !

Mais Guidalet est encore au pouvoir des Sarrasins, et la guerre ne doit finir que par la prise de cette capitale d'Acquin. Naimes observe le terrain ; en straté-

gressions filandreuses sur les fondations de moutiers, les légendes apocryphes auxquelles on fait une place considérable. Il y aurait peut-être, à ce point de vue, une comparaison curieuse a établir entre notre *Acquin* et le roman provençal qui est connu sous le nom de *Philomena*.

[1] *Acquin*, f° 21 v°—24 r°. — [2] F° 24 r°. — [3] F° 25 r° v°.

giste habile, il se convainc que la meilleure position, aux environs de la ville assiégée, est l'île de Césembie [1]. Il faut à tout prix conquérir cette position; une bataille terrible, sanglante, s'engage au milieu de la nuit; dans ces ténèbres, les lances se brisent, les hommes meurent. Les Sarrasins ont surpris les Français; les Français sont vaincus. Le sol de l'île est tout couvert de leurs cadavres ensanglantés; deux seulement échappent à cet effroyable carnage, à ce premier Roncevaux, à cet autre Aliscamps. Naimes et Fagon survivent seuls, pour conter la nouvelle de ce désastre [2]. Mais le duc Naimes, qui peut passer pour le héros de tout le poëme, ce conseiller de Charles lui-même, agonise et va rendre l'âme. Fagon le cherche parmi les morts, et le poëte ici s'est trop aisément laissé aller à imiter l'auteur d'*Aliscamps*, qui nous représente Guillaume cherchant avec les mêmes angoisses le corps de son neveu Vivien sur un champ de bataille où les Sarrasins ont également été vainqueurs. Enfin Fagon rencontre Naimes, inanimé, blanc, sans souffle: « Sire, vis-tu, par sainte charité? — Oui, « répond Naimes, mais j'ai peu de santé. — Je suis « resté longtemps en pâmoison. — J'ai tant perdu de « mon sang que la vie m'a presque quitté, — Car je « suis rudement blessé dans tout mon corps. — Nos « gens sont-ils vivants? Ne me cachez rien. — Ils sont « tous morts, seigneur; tous ont pris fin: — En vérité, « il ne reste que nous deux. » — Naimes l'entend, il pense en devenir fou, — Et de grande douleur le baron s'est pâmé. — Le comte Fagon l'a relevé... — L'a saisi par le milieu du corps, — Et l'a porté ainsi loin de la rive [3]... »

Défaite des Français dans l'île de Césembre. Naimes et Fagon survivent seuls à ce désastre.

[1] *Acquin*, f° 26 r°. — [2] F° 26 r° — 30 r°.
[3] F° 31, 32. « Sire, vifs-tu pour sainte charité. — Ouil, sire, mes pouay ai

II PART. LIVR. I. CHAP. XIV.

C'est un beau tableau que celui du duc Naimes sanglant, pantelant, sans mouvement, porté sur les épaules d'un de ses compagnons qui lui-même perd de son sang, perd de sa vie. Fagon sent qu'il ne peut porter plus longtemps ce précieux fardeau : il dépose le pauvre blessé sur le rivage de la mer, il s'empresse, il court annoncer à Charlemagne la nouvelle de cette grande défaite. Cependant le reflux conduit l'eau jusque sur les pieds de Naimes mourant; l'eau monte, monte, monte toujours; elle couvre les pieds, elle couvre les éperons dorés du chevalier; elle couvre les jambes, les genoux, le bas du haubert; elle avance, avance toujours, elle inonde les deux tiers du haubert. Naimes sent qu'il va mourir, et ne peut échapper à cette mort horrible. Il voudrait se relever : il ne le peut.... Mais Dieu veillait sur le duc, et enfin les secours arrivent. Il était temps [1] : sans cette délivrance presque inespérée, Naimes, dit le poëte, n'aurait pu prendre part à la fameuse expédition d'Espagne ni aux victoires de Charles contre Marsile et Baligant.

Naimes échappe à une mort horrible.

Il faut en finir. L'Empereur, suivant les conseils d'un des plus vieux chevaliers de l'armée, coupe les conduits qui amenaient l'eau vive dans les murs de Guidalet. Bientôt la ville est emportée et l'émir Acquin est en fuite [2]. Gardainne, à son tour, subit l'assaut des Bretons et des Français; un orage miraculeux fond sur cette ville; les éclairs brillent, la foudre

Prise de Guidalet et de Gardainne.

de santé. — En pasmoison ay longuement esté. — Tant ai saigné que près ne soy devré, — Quar durement suy en mon corps naffré. — Sont nos gens vifs? Ne me soit pas celé. — Nennil voir, sire, touz sont mors et finé. — [Fors] que nous deux, ce vous dy pour verté. » — [Naismes] l'entant, à pouay n'est forcené. — Lors c'est le ber de grant dolour pasmé. — Li quens Fagon l'en a sus relevé. — Parmi le corps l'avoit estroit couplé... — Jus à la terre l'a ore li ber posé.

[1] *Acquin*, f° 32 — 33. — [2] F° 33 — 44 r°.

gronde, Gardainne disparaît; les Français eux-mêmes sont épouvantés, et la tempête ne cesse qu'à la prière de l'archevêque de Dol [1]. Tout frappés encore de ce miracle, les Français se lancent de nouveau contre les Sarrasins et arrivent devant Carhaix. Un duel formidable, un de ces combats qui rappellent ceux d'Homère, se livre sous les yeux des deux armées entre les deux héros de tout le roman, le duc Naimes et l'empereur Acquin. Est-il nécessaire d'ajouter que le Sarrasin est battu et se dérobe par une fuite honteuse aux poursuites des Français victorieux [2]? En revanche, la femme d'Acquin est faite prisonnière et courbe son beau front sous les eaux du baptême [3];... et c'est ici que s'arrête le seul manuscrit que nous possédions de ce très-médiocre roman. Les derniers vers nous font assister à un audacieux anachronisme : les païens attaquent un ermite, un saint du nom de Corentin, et Dieu délivre miraculeusement son serviteur en détresse. Le scribe qui, au quinzième siècle, a copié cette chanson et l'a déplorablement défigurée, n'a pas eu le courage de pousser plus loin sa transcription [4] : nous l'en remercions du fond du cœur [5].

[1] *Acquin*, f° 44 r°, 50 v°. — [2] F° 51, 53 v°. — [3] F° 54-55.

[4] F° 55, 56.— [5] En réalité, l'action du roman d'*Acquin* se passe immédiatement avant la guerre contre Agolant, et, si nous avons été forcé par les nécessités de notre sujet d'en reporter le récit un peu plus tard, nous n'en devons pas moins citer ici les vers de la chanson bretonne où il est question d'*Aspremont*. Ils sont peut-être les plus explicites et les plus précieux de tous ceux qui attestent la popularité de ce dernier poëme:

[Naimes vesquit] longuement par aé
Et fut o Charles en Aspremont mené
Contre Agolant..................
Et contre Heaumont son fils l'oultrecuidé
Que il avoit nouveaulment couronné..
... Par Roland fut tout escervelié
O ung tronson d'un rede espiez quarré
En Aspremont, ce sait l'on par verté,
Et y conquist Valentin l'abrivé,
Et Durendal o le plon d'or neellé
Dont il fut puis chevalliers adoubé... (f° 38 r° v°.)

CHAPITRE XV.

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAIENS.

(Fierabras français [1]. — Fierabras provençal. — Otinel.)

I.

Analyse de *Fierabras*.

On connaît l'amour persévérant des chrétiens du moyen âge pour les reliques de la passion et pour tous

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON FRANÇAISE DE FIERABRAS. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Il est probable, d'après les allusions de plusieurs autres Chansons de geste, qu'il a existé au douzième siècle une autre version de la première partie de notre *Fierabras*, sous ce titre restitué par M. G. Paris : *Balant*. Mais, d'après la langue et d'après la versification de la version que nous possédons aujourd'hui, *il est certain qu'elle ne remonte pas plus haut que le treizième siècle*. Il n'est pas moins évident que la *rédaction française de ce roman a été antérieure à la rédaction provençale*. Et c'est ce que nous démontrerons tout à l'heure. 2° AUTEUR. Le *Fierabras* est anonyme. 3° NOMBRE DES VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce roman se compose de 6219 vers alexandrins, rimés. Le plus grand nombre des couplets est en *er*, *é*, *ier*. Très-peu de couplets féminins. Nous avons déjà dit dans notre premier volume : « Sur environ 135 couplets qu'on peut compter dans le *Fierabras*, 20 seulement sont féminins, et 85 sont en *é*, *és*, *er*, *ier*, *ié*. » 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. *a*. Manuscrit de Paris (Bibliothèque impériale, fr. 12603), quatorzième siècle, dialecte picard incorrect. *b*. Manuscrit de Paris (Bibliothèque impériale, fr. 1500), quinzième siècle, texte médiocre. *c*. Manuscrit de Londres (Musée britannique, Bibl. du Roi, 15 E, 6), quinzième siècle. *d*. Manuscrit de Rome (Vatican, Regina, n° 1616, du f° 21 au f° 92); daté de l'année 1317 : « Cest romans fu fet à Seint-Brioc, l'an de grâce M. et III. cenz et XVII anz. » Texte excellent. *e*. Manuscrit appartenant à M. Ambroise-Firmin Didot (treizième siècle). C'est celui où se trouve aussi le *Beuves d'Hanstonne*. Ce manuscrit, de la première moitié du treizième siècle, est par conséquent le plus ancien que nous possédions de *Fierabras*; par malheur, la langue en est mauvaise, et on y peut signaler des lacunes assez considérables. Voici d'ailleurs un fragment, un *spécimen*

les vestiges du séjour de Jésus-Christ parmi les hommes. C'est pour délivrer le saint tombeau que les croisades

de ce manuscrit que M. Didot nous a communiqué avec la plus grande obligeance :

Mouit fu grant le barnage quant li rois dust laver ;
Més ains qu'il pregne l'ewe avera en luy qu'airer ;
Car ·I· Sarzin vi[n]t en la garde monter :
Jamès de plus riche hom n'orra nus parler.
Il fut roi de Alexandre, si l'avoit à garder.
Soue estoit Babiloyne jeskes la rouge mer ;
Si aveit Cologne, Rossie à governer
Et de tors de Palerne se faisoit segneir clamer.
Et si voleit par force sor Rome seygurer
Et tuz ceuz de la terre en servage turner.
Mes eus ne vodreynt soffrer n'endurer.
Pur ce se fist destruire et Sent-Pere gaster :
Mort I a l'Apostoille et fet à duyl finir,
Et nonaines et moygnes et mosters violer.
S'en porte la corone qui tant fet à loer
De quoi en fu Jhesu en la croiz coroner,
Et l'enseigne et les clous dont on fist cloer,
Et les dignes reliques ke je ne say nomer ;
S'a en sa garde la croiz où Deu se lessa pener,
Son cors à grant han por son poeple sauver.
Si tint Jerusalem ke tant fet à loer
Et le digne sepulcre où Dex volt susciter.
Le nun de Sarzin doi leo ben nomer ;
Ferabras d'Alexandre se fesoit nomer.

f. g. h. Plusieurs manuscrits ont disparu. On ne sait ce qu'est devenu le n° 2290 de la Bibliothèque protypographique de Barrois, qui contenait aussi *le Chevalier aux deux épées* et *Didon et Enéas.* — Gui de Beauchamp, seigneur de Warwich, laissa au quatorzième siècle tous ses livres à l'abbaye de Bordeslay, au comté de Worcester. Parmi ces manuscrits, était un *Fierabras de Alisaundre*, probablement en dialecte anglo-normand (v. l'édition de *Fierabras* par MM. Krœber et Servois, *Préface*, p. XXI).—L'inventaire de la Bibliothèque du château de Montbeton, dressé en 1507, porte aussi cette mention : « Ung libre en romans, dit *Fierbras.* » (*Ibid.*, p. XXII.) — En résumé, il ne nous reste aujourd'hui que cinq manuscrits du *Fierabras* français. 5° VERSIONS EN PROSE. *a.* Le *Fierabras*, qui était appelé à une véritable popularité, a été mis en prose au quinzième siècle, et il nous reste de cette version un manuscrit précieux (B. I. fr. 2172) qu'il sera curieux de mettre en lumière. Nous aurons lieu d'en citer tout à l'heure un passage intéressant. *b.* Dans ses *Conquestes de Charlemagne*, David Aubert a mis largement notre vieux roman à contribution. *c. Fierabras* fut une autre fois mis en prose sur la demande expresse d'un chanoine de Lausanne : il fut LE PREMIER DE TOUS NOS ROMANS appelé aux honneurs de l'impression. En 1478, le 28 novembre, parut à Genève un bel in-folio gothique de 115 feuillets, et, sur la première page de cette nouveauté, éclataient en beaux caractères ces mots vraiment séduisants : « *Le Roman de Fierabras le géant.* » Il eut un grand succès, parait il ; car il fut réimprimé à Genève (sans date) chez Simon Dujardin (in-f° gothique) ; à Lyon (le 20 janvier 1486 ; il en existe une autre édition sans date), chez Guillaume Leroy (in-f° gothique) ; à

furent particulièrement entreprises : des milliers d'hommes versèrent tout leur sang pour conquérir la

Lyon, chez J. Maillet (1489, in-f° gothique); à Lyon, le 20 novembre 1496, et encore à Lyon, en 1497, chez P. Mareschal et Barnabas Chaussard (gr. in-4). — Dès 1478, dès son édition princeps, le *Fierabras,* divisé en trois livres, comprend en quelque sorte une Histoire complète de Charlemagne, composée des éléments suivants : 1° Quelques chapitres fabuleux sur Clovis et les ancêtres de Charles (I, § 1). 2° Le portrait de Charlemagne d'après Turpin (I, § 2). 3° La traduction de la légende latine du onzième siècle, relative au Voyage de Jérusalem (I, § 3). 4° L'ancien roman de *Fierabras* qui, à lui seul, forme presque toute la substance du recueil (II, §§ 1, 2, 3). 5° L'entrée en Espagne, la guerre contre Agoland, le combat de Roland et de Ferragus, la trahison de Ganelon et la mort de Roland, le tout très-abrégé et d'après la seule chronique de Turpin (III, §§ 1, 2, 3). On s'ingénia de bonne heure à trouver un titre pompeux pour donner la vogue à cette compilation. On trouva le suivant : « *La Conqueste du grant roy Charlemaine des Espaignes, et les vaillances des douze pers de France, et aussi celles de Fierabras.* » C'est à Lyon, en 1486 (ou plutôt en 1498), que parut peut-être pour la première fois sous ce titre, chez Pierre de Sainte-Lucie, dit le Prince, ce recueil étrange et dont la destinée devait être si brillante; c'est en 1501 qu'il semble avoir reçu définitivement ce titre alléchant que nous venons de transcrire. Mais c'est bien le *Fierabras* de 1478, qui a été fait sur la demande expresse de messire Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, dont on a seulement conservé le nom pour mémoire dans la *Conqueste du grant roy Charlemaine.* — Ce recueil, quoi qu'il en soit, réussit merveilleusement, et il nous faut ici signaler les éditions de Michel Lenoir (Paris, 1520, pet. in-4° goth.); de Jehan Trepperel (Paris, sans date, petit in-4° goth.); de Fr. Regnault (Rouen, sans date, in-4° goth.); de Jehan Bourges (Rouen, sans date, in-4° goth.), et l'édition de Lyon (1536, sans date). — Une troisième modification de titre vint rajeunir vers le déclin du seizième siècle la popularité étonnante de ce très-médiocre roman : « *La Conqueste du grant roy Charlemagne des Espagnes avec les faictz et gestes des douze pers de France et du grant Fierabras et le combat faict par lui contre le petit Olivier lequel le vainquit. Et des trois frères qui firent les neuf épées dont Fierabras en avoit trois pour combattre contre ses ennemis, comme vous pourrez voir cy-après.* » (Paris, Nicolas Bonfons, in-4° goth. sans date.) En 1588, nous avons une édition de Louvain sous ce titre ridiculement enflé (chez Bigart, in-4°). C'est cette version qui a paru au dix-septième siècle dans la *Bibliothèque bleue* (édition de la veuve Louise Costé, à Rouen, en 1640, etc.), que pendant la révolution on a réimprimée à Troyes, chez Garnier (in-16), et tout récemment à Montbéliard, chez Deckerr (in-4°); qu'on réimprime encore aujourd'hui avec de vieux clichés, et qui se vend tous les jours encore dans nos campagnes fidèles à Olivier, fidèles à Charlemagne. Car ce roman de *Fierabras* a eu un sort curieux : *c'est lui qu'on a imprimé* LE PREMIER *au quinzième siècle;* c'est lui, comme nous allons le voir, *qu'on a réédité* LE PREMIER en notre siècle. Et il est, à l'heure où j'écris, un des cinq romans qui circulent encore dans nos villages et qui ont conservé quelque reste de leur antique popularité. Certes, il ne méritait pas tant de gloire : *habent sua fata libelli.* 6° ÉDITION IMPRIMÉE. En 1829, M. Immanuel Bekker

ville où était né le Sauveur, les champs qu'il avait parcourus, le sol que ses pieds avaient foulé. L'indif-

avait publié le *Fierabras* provençal ; en 1860, MM. Servois et Krœber publièrent le *Fierabras* français dans la *Collection des anciens poëtes de la France*. Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur l'excellente préface du *Fierabras*, dont nous adoptons volontiers toutes les conclusions. 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. Il n'est peut-être pas une seule de nos épopées qui ait conquis (et plus injustement conquis, à notre gré) autant de succès dans toutes les parties de l'Europe chrétienne : *a. En Espagne.* En 1528, notre *Fierabras* est traduit en prose espagnole par Nicolas del Piamonte sous ce titre brillant : *Historia del emperador Carlomagno y de los doce pares de Francia.* (Cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 214 ; Ticknor, *History of Spanish literature*, I, 224, et D. Pascual de Gayangos, *Libros de Caballerias*, Discurso preliminar, p. XX.) On ne compte plus les éditions de ce livre éminemment populaire. Dans le *Romancero general* (I, p. 267), on trouvera des romances du dix-septième siècle (?), que l'on connaît sous le nom de *Vulgares caballeros* et qui portent ce titre : *Romances de Charlemagne et des douze pairs de France, qui contiennent les combats d'Olivier et de Fierabras, les amours de Florippe et de Guy de Bourgogne, avec beaucoup d'autres aventures, amours et guerres ; on y rapporte aussi la bataille de Ronceraux, la mort de Roland et d'autres pairs de France, le tout suivant l'Histoire de Charlemagne et la Chronique de l'archevêque Turpin.* On voit que ce n'est là qu'une reproduction de la *Conqueste du grant roy Charlemaine.* L'auteur de cette imitation servile est Juan-Jose Lopez : huit romances lui ont suffi pour son résumé poétique. (V. *le Romancero* d'Auguste Duran, II, pp. 229-243, et le bon livre trop peu connu de M. de Puymaigre : *les Vieux Auteurs castillans*, II, p. 327.) — *Fierabras* avait d'ailleurs conquis une telle vogue en Espagne qu'il est un des livres contre lesquels s'est le plus irritée la verve de Cervantes, et qu'il a fait brûler par les mains du curé et du barbier. — Ce qui n'empêcha pas le grand Calderon de prendre notre vieux roman, mal brûlé, pour le sujet de son drame : « *la Puente de Mantible* » (1635). Et le géant que vainquit Olivier n'en a pas moins gardé sa célébrité jusqu'à nos jours : en 1833, M. Jomard assistait dans un village des Basses-Pyrénées, non loin de l'Espagne, à un drame dont Fierabras était le héros. (*Histoire littéraire*, XXII, pp. 720-721, article de M. Fauriel). — *b. En Portugal.* L'*Historia del emperador Carlomagno*, traduction de notre *Conqueste du grant roi Charlemaine*, fut elle-même traduite en portugais à deux reprises et « au dix-huitième siècle, il en parut successivement à Lisbonne deux suites que l'on peut regarder comme les derniers romans carlovingiens. » (G. Paris, l. l., p. 217.) Ces deux suites, intitulées *Secunda parte* (1737) et *Tercera parte* (1745), ont pour auteur l'une Jeronimo Moreira, l'autre Alexandro Caetano Gomez Flaviense. Elles n'ont rien de commun avec notre sujet. — *c. En Italie.* Dans la seconde moitié du quinzième siècle, parut *senza luogo, anno, stampatore*, un poëme en quinze chants sous ce titre : « *El Cantare di Fierabraccia ed Ulvieri.* » (V. Melzi, *Bibliografia dei romanzi cavallereschi*, p. 232.) — *d. En Angleterre.* Nous avons déjà eu lieu de citer le *Sir Ferumbras* de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième (Georges Ellis, *Specimens of the early english poets*, London, 1848, II, p. 379). Le fameux ouvrage dont la critique anglaise faisait hon-

férence de notre siècle n'est pas sans s'émouvoir elle-même à la vue de la sainte Couronne que Paris a la

neur au plus grand des typographes anglais, *The lyf of Charles the great,* qui sortit le 18 juin 1485 des presses de William Caxton, n'est qu'une traduction de la *Conqueste du grant roi Charlemaine.* C'est ce qu'a démontré M. Gaston Paris d'après le prologue anglais où il a retrouvé (l. l., p. 157) le nom de Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, qui avait fait traduire en prose l'ancienne chanson consacrée à Fierabras. (Cf. Bruce, éd. Pinkerton, book III, v. 435 et suiv.) — *e. En Flandre.* M. de Reiffemberg parle de certaines allusions à notre *Fierabras* qui se trouvent dans le *Sidrac* flamand et dans le *Spiegel historiael* (Philippe Mousket, *Introduction*, p. CCXXXVI). Mais tout au moins cette assertion n'a pas grande valeur en ce qui concerne le *Sidrac*, dont l'original est certainement français. (*La Fontaine de toutes sciences du philosophe Sydrach*, Paris, 1486, Ant. Vérard... — La première édition flamande ne paraît être que de 1495.) — *f. En Allemagne.* A Simmern, en 1533, chez Jérôme Rodler, parut un in-folio sous ce titre, qui révèle une simple traduction de notre *Fierabras* : *Eyn schöne Kurtzweilige histori von eym mächtige Riesen auss Hispanien Fierrabras genannt... newlich auss Frantzösischer Sphrach in Teutsch gebracht.* — Cette traduction, on la réimprimait encore en 1809. L'Allemagne aussi a sa Bibliothèque bleue.— 7° TRAVAUX DONT LE ROMAN DE FIERABRAS A ÉTÉ L'OBJET. *a.* Rabelais, profanant la généalogie du Christ et appliquant à son Pantagruel les paroles du récit évangélique, avait dit :... « Qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compagnon de Roland. » A ce roman connu par Rabelais, nul érudit ne prêta son attention durant tout le dix-septième siècle. *b.* Il fut résumé dans la *Bibliothèque des romans* (novembre 1777). *c.* M. de Paulmy lui consacra cinq lignes dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (VIII, p. 176) : c'était en 1780. *d. e.* En 1782, Gaillard lui faisait tout au plus le même honneur dans son *Histoire de Charlemagne* (III, p. 420) ; en 1815, Roquefort ne se montrait pas plus prolixe en son *Etat de la poésie française dans les douzième et treizième siècles* (p. 136). *f.* C'est M. Bekker qui changea la destinée de notre Chanson, lorsqu'il publia en 1829 le texte provençal du *Fierabras.* *g.* Dans la livraison du *Journal des savants* qui parut en mars 1831, Raynouard publia un article critique sur la publication de M. Bekker (p. 129 et suiv.). Cet article, excellent pour l'époque, se divise en deux parties : 1° Analyse de la Chanson. 2° Observations sur quelques points discutables. *h.* M. Franc. Michel, en 1838, dans son *Rapport sur les bibliothèques d'Angleterre,* signalait le manuscrit de *Fierabras* conservé au Musée britannique. *i.* En 1839, dans une note de son *Histoire de la poésie scandinave* (p. 183), M. Edélestand Duméril avait le mérite de découvrir le premier la véritable filiation entre les deux textes français et provençal ; filiation qui a été depuis établie avec tant de rigueur par M. Guessard dans son Cours de philologie à l'École des chartes et par MM. Kroeber et Servois dans la *Préface* de leur édition de *Fierabras* (1860). *j. k.* En 1842, MM. Nolte et Ideler, dans leur *Geschichte der altfranzösischen national Literatur* (p. 103 et 105), et M. Græsse, dans son *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters* (p. 354-355), consacrèrent des notices bibliographiques à notre roman de *Fierabras.* *l.* M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 251), a fort ingénieusement cherché à prouver l'existence d'un ancien poëme aujourd'hui perdu

gloire de posséder. Il nous sera donc facile de comprendre que la conquête de ces reliques sacrées ait pu

et qui ne devait correspondre qu'à la première partie de notre *Fierabras* actuel. « Le pape tué par les Sarrasins; Rome prise, puis délivrée par Charles; le combat d'Olivier et de Fierabras, » tels devaient être, suivant toute probabilité, les seuls événements célébrés dans *Balant*. Ailleurs M. Gaston Paris a montré l'identité du *Fierabras* en prose et de la *Conqueste du grant roi Charlemaine* (p. 97). 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Le *Fierabras* est une œuvre de second ordre. La première partie, qui répond à de vieilles traditions et à un vieux poëme, offre une certaine beauté épique. Le combat d'Olivier avec le géant, bien que raconté beaucoup trop longuement, ne manque pas de grandeur. Mais la seconde partie est médiocre, et souvent plus que médiocre. Le personnage de Floripas est tellement odieux qu'il enlève tout intérêt à l'action qui peut supporter une telle héroïne. Ajoutons que toute unité manque à notre poëme : il est divisé en deux parties trop brutalement distinctes. Dans l'une c'est Olivier, dans l'autre c'est Gui de Bourgogne qui est le héros. Il n'y a d'unité que dans le style, qui est généralement plat et ennuyeux.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON DE *FIERABRAS*. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° *Le roman de* Fierabras *ne repose directement sur aucun fondement historique, et sa seconde partie notamment est totalement fabuleuse.* 2° *La légende de* Fierabras *s'est formée de deux légendes plus anciennes, qu'on a soudées ensemble : à savoir la légende des Reliques de la passion, telle qu'elle se trouve dans le texte latin du* Voyage à Jérusalem, *au onzième siècle, et la légende plusieurs fois reproduite dans nos romans de la prise de Rome par les Sarrasins.* Nous avons étudié précédemment ces deux légendes, et nous renvoyons nos lecteurs, pour la première, aux *Enfances Ogier* et à *Aspremont*; pour la seconde, au *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Il convient cependant d'ajouter que la fable des reliques a été modifiée par l'auteur de notre *Fierabras*, et qu'elle a été modifiée « dans un intérêt monastique « pour donner plus de popularité au trésor de Saint-Denis et à la foire du Lendit (G. Paris, l. l., p. 252). 3° *Quant à la lutte du* PETIT *Olivier contre le* GÉANT *Fierabras, c'est un de ces récits que l'on retrouve dans l'histoire ou dans la poésie de tous les peuples;* c'est David devant Goliath, ce sont les Nains résistant aux Géants, c'est une de ces légendes dont le fond est commun à toute l'humanité.

III. VARIANTES ET MODIFICATION DE LA LÉGENDE. On peut dire que la légende de *Fierabras* se présente à nous sous trois formes principales : 1° Celle qu'elle devait avoir dans l'ancienne Chanson de *Balant* et qu'elle a dans la *Chronique* de Philippe Mousket. 2° Celle qu'elle offre dans notre poëme. 3° Celle qu'elle affecte dans les remaniements en prose. — C'est M. G. Paris qui, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a restitué l'ancien roman de *Balant* sur les données de Philippe Mousket. « Castiaus-Miréours » a été pris, Rome est au pouvoir des Sarrasins, dont le duc Garin n'a pu arrêter les envahissements; mais les chrétiens font un appel suprême au roi de France, et Charlemagne arrive. C'est alors qu'a lieu le grand combat d'Olivier contre Fierabras. « Dont se combati Oliviers — A Fierabras ki tant fu fiers.— D'armes l'outra, si reconquist — Les ·II· barius qu'à Rome prist. — Si

devenir le sujet d'un de nos poëmes du cycle carlovingien. Ce poëme est *Fierabras*.

les gieta enmi le Toivre, — Pour çou que plus n'en péust boire, — Quar c'est bausmes ki fu remés — Dont Jhesu-Cris fu embausmés. — Puis furent mort tot li paien — Et mis en Romme crestiien. — Si ot autre apostole fait. — Et Karles s'en revint à hait. » (Vers 4702-4713). — Telle est la plus ancienne affabulation de notre roman. Quant aux versions en prose, on y a délayé le poëme du treizième siècle, mais on n'y a pas sensiblement modifié la légende. C'est peut être l'occasion de montrer ici, par un exemple facile à saisir, en quoi consistait le travail des « metteurs en prose » du quinzième siècle. Nous allons placer en regard un des couplets de notre poëme, et un extrait de notre roman manuscrit en prose (B. I., f° 2172) :

[Or] uns Sarrazins vint en l'angarde monter :
Jamais de plus fier homme n'ora nus hon parler,
Et fu roy d'Alixandre, si l'avoit à garder.
Siue estoit Babylone dusc' à la rouge mer,
Et si avoit Coloigne, Roussie à gouverner,
Et des tors de Palerne se fait sire clamer.
Et si voloit par force en Romme sejourner,
Et tous cheus de la vile à servage tourner.
Mais chil par dedens Romme nel vaurent creanter;
Pour tant les fist destruire et Saint-Piere gaster.
Mort y a l'Apostole et fait en duel finer,
Et moines et nonnains i a fait violer;
S'enporta la couronne qui moult fait à loer
Et le signe et les claus dont on fist Diu clauer,
Et les dignes reliques que je ne sais nommer.
Si tint Jherusalem qui tant fait à amer,
Et le digne sepucre où Diex vaut susciter.
Le nom du Sarrazin vous sai-ge bien nommer :
Fierabras d'Alixandre se faisoit apeler.
(*Fierabras*, vers 48-66.)

En cel an s'en partit des parties d'Espaigne ung pesant homme nommé Fierabras qui estoit roi de Savoye et de Perce et de Ruisse, de Parilernez, d'Aufrique, d'Atainez et de moult d'aultres pays. Et, pour le temps, disoit l'en que c'estoit le plus grans du monde ne chrestien ne aultre. Celui Fierebras fist assembler son oust qui fut grant à grant merveillez. Et se mist en mer, et s'en ala à Romme pour destruyre chrestienté. Et mist le siége davant, et y fut. IX. mois. Et en conclusion print Rome par force et y fist grans occision, par especial de presbtres et de moynes. Il abatit moult d'eglises et si fist tuer le pape Léon et les cardinaulx, ceu qu'il en péut trouver. Et quant il eut ce fait, il voulut aler plus avant et dist qu'il yroit jusques à Naplez, et lessa Brullant de Montmière et Forembault d'Enconbrez avecquez sa seur Fleuripus qu'il avoyt amenée avecques luy à Romme, et li comenda qu'ilz tensisent le siège davant la chapelle qui se defendoyt et n'estoyt pas encore prinse à icelle heure; Fierabras avoyt baillé en garde sa seur Fleuripus les reliques qu'il avoyt conquyses et prinses au moustier de Saint-Pierre de Rome : c'est assavoir la couronne dont Dieu fut couronné, les clous dont il fust percé, la croys où il fut crucifié, la lance dont il fut percey ou cousté. Ainsi s'en partit de Romme pour aler conquerir tout le pays. Més Dieu ne le voulit mye ; quar la mort se boutit en son ost si fort que il en mourist plus de la moitié. Et ainsi les nouvelles en vindrent à Charlemagne... (B. I., fr. 2172, XV-XVI° s.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LE ROMAN DE FIERABRAS PRO-

C'était trois ans avant la terrible journée de Roncevaux. L'armée de Charles se trouvait en face des païens

VENÇAL. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Le *Fierabras* provençal a été composé vers les années 1230-1240. 2° AUTEUR. Ce roman est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le texte provençal présente, à peu de chose près, les mêmes développements que le texte français ; environ six mille vers, alexandrins et rimés. 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Il ne nous reste qu'un seul manuscrit du *Fierabras* provençal. C'est celui dont Raynouard a dit : « Il fut trouvé en Allemagne en 1824 par le professeur Lachmann, et était, dit-on, conservé, en 1716, dans le *Monastère Majour* (?) de la Congrégation de Saint-Maur ; sans doute dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. » (*Lexique roman*, I, 290.) Depuis 1824, il fait partie de la bibliothèque du prince de Wallerstein. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. C'est le texte provençal du *Fierabras* qui a été de tous nos textes épiques le premier publié. En 1829, M. Immanuel Bekker le fit paraître dans le tome X des *Mémoires de l'Académie de Berlin* (Philosoph. Classe) sous ce titre : « *Der Romans von Ferabras provenzalish* herausgegeben von Immanuel Bekker, in-4°. » Dès 1826, l'éditeur avait soumis son manuscrit à l'Académie. 6° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET : *a*. En 1827, M. Diez parla rapidement de *Fierabras* dans son livre : *Die Poesie der Troubadours* (p. 209). *b*. En 1831 (livraison de mars, p. 129 et suiv.), M. Raynouard publia dans le *Journal des savants* un compte rendu de la publication de M. Bekker. *c*. En 1836, dans le premier volume de son *Lexique roman*, le même savant donna de longs et nombreux extraits du *Fierabras* (pp. 290-314). Sans doute, on peut reprocher à M. Raynouard d'avoir cru à l'originalité du *Fierabras* provençal et à l'antériorité de ce texte qu'il aimait trop vivement. Mais on ne saurait oublier qu'il a été le puissant promoteur des études sur l'histoire de la langue et de la littérature provençales. Sans lui, cette science ne fût née que beaucoup plus tard, et les premiers travaux de Diez sont de onze ans postérieurs au *Choix des troubadours* de notre Raynouard. Avons-nous besoin d'ajouter que les textes de l'érudit français sont généralement dressés avec un soin merveilleux et que (sauf la question de l'article *el*) les critiques allemands eux-mêmes n'y sauraient signaler aucune erreur vraiment grave ? *d*. En 1839, M. Ed. Duméril, dans son *Histoire de la poésie scandinave* (p. 183), fixa le premier l'antériorité de la chanson française. *e*. En 1852, M. Fauriel consacra dans l'*Histoire littéraire* (t. XXII, p. 190 et suiv.) une notice intéressante au roman provençal de *Fierabras*. L'ingénieux critique, dont on a d'ailleurs beaucoup trop rabaissé le mérite, n'ose pas se prononcer sur l'originalité plus ou moins profonde du texte provençal et se donne beaucoup de peine pour arriver à ne rien conclure : « Il est en effet très-probable, dit-il, que, vers le milieu du treizième siècle, un troubadour et un trouvère également bien versés dans leurs langues respectives n'auraient pas été fort embarrassés de faire la distinction entre les deux textes du Nord et du Midi. Elle est aujourd'hui plus difficile pour nous. Celui des deux ouvrages qui n'est pas l'original est une traduction du genre le plus servile, tenant plus du calque que de la version, et où l'on semble avoir plutôt exagéré qu'atténué les rapports mutuels des deux idiomes. Nous n'osons donc pas chercher dans l'examen de ces rapports les indices du texte original... » (p. 211). Évidemment M. Fauriel était fort embarrassé, et se trompait ; mais il faut lui savoir gré de sa claire et vivante analyse. Il a eu la très-heureuse idée de nous y offrir la

et se reposait à peine des fatigues d'une grande bataille que l'imprudence de Roland avait témérairement enga-

traduction de plusieurs passages remarquables de notre roman (p. 202-205 et 206). C'était entrer dans une voie excellente, et nous voudrions être digne d'y suivre l'auteur de l'*Histoire de la poésie provençale*. *f*. En 1855, M. Bartsch s'occupa du *Fierabras* roman dans son *Provençalisches Lesebuch*. *g*. En 1859, M. Mary-Lafon traduisait le roman provençal de *Fierabras* et faisait de sa traduction une publication illustrée, un livre d'étrennes! C'est ce qu'il avait fait déjà pour le roman de *Jaufre*. Il ne faut pas demander à M. Mary-Lafon une érudition originale ; il ne faut pas s'étonner de le voir par exemple affirmer que le nom du duc de Bavière « Naime » n'est que le mot *Aime* ou *Aimon*, précédé de la particule honorifique *n*; etc., etc. Il vaut mieux le remercier d'avoir donné par sa traduction une popularité nouvelle à la vieille Chanson, que le crayon de Gustave Doré *illustra* des dessins les plus fantaisistes et les plus invraisemblables. *h*. En 1860, parut le *Fierabras* dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. Nous avons déjà vu qu'une partie de la *Préface* est consacrée à établir les droits du Nord contre ceux du Midi. 7° LE TEXTE PROVENÇAL DE FIERABRAS EST-IL ANTÉRIEUR OU POSTÉRIEUR AU TEXTE FRANÇAIS? Nous avons déjà traité cette question dans notre premier volume (p. 107), et nous avons reconnu comme évidente la postériorité du *Fierabras* provençal. Le poëme du Midi n'est qu'un insigne plagiat de celui du Nord. C'est ce dont il est aisé de se convaincre, en étudiant de près les rimes des deux chansons : « Toutes les fois que le traducteur provençal du poëme de *Fierabras* a rencontré, dans le texte français qu'il avait sous les yeux, une tirade dont la rime faisait obstacle à son travail, IL A LAISSÉ AU DERNIER MOT DE CHAQUE VERS SUBSISTER LES FORMES FRANÇAISES. A toute tirade française en *er* ou en *ier*, par exemple, il conserve la rime lorsqu'elle renferme des mots qui en provençal ne peuvent pas prendre une finale en *ar*. Que si, au contraire, tous les mots peuvent prendre cette finale, la rime est changée. (Voyez les tirades en *ar* des pages 22, 25, 29 et 31. Voyez aussi les tirades en *ier* des pages 54, 57, 88, 96, etc.) Ce n'est donc point par ignorance que l'écrivain auquel nous devons la version provençale de la Chanson de *Fierabras* y a laissé tant de mots français: il savait fort bien que *priser* se disait en provençal *prezar*, puisqu'il emploie ce mot (p. 34); mais il n'en a pas moins conservé ailleurs la forme française *prezier* (p. 1). C'est que, dans le premier cas, les mots des rimes avaient tous leur équivalent en *ar*, et qu'au contraire, dans le second, il s'en trouvait qui ne pouvaient prendre cette finale... A cette preuve, décisive selon nous, il serait facile mais superflu d'ajouter des arguments secondaires. » (G. Servois et Krœber, *Préface* de *Fierabras*). Il convient d'ajouter ici que, selon nous, le texte provençal a été calqué sur un texte français quelque peu différent de celui que nous possédons aujourd'hui et qui était un peu moins développé. C'est ce dont on s'apercevra aisément en comparant les deux couplets suivants qui ne sont pas composés des mêmes vers :

Et respont Fierabras : « Tu le m'as demandé:	So respon Fierabras : « Tu n'auziras vertat ;
Par Mahomet mon diu, jà n'orras verité.	Jeu soy lo pus ric home que sia de mayre nat,
Li plus rices hom sui dont onques fust parlé;	Fierabras d'Alexandre soy per nom apelat
Fierabras d'Alixandre, ensi m'a-on nommé.	Et soy cel que destruzi Roma la gran ciutat.
Je sui cil qui destruit Romme vostre chité.	En portiey la corona don Crist fon coronat,

Le géant Fierabras, après avoir ravagé Rome, défie les meilleurs chevaliers de l'armée française.

gée, et que les vieux barons de Charlemagne avaient fait difficilement tourner à notre avantage [1]. Tout à coup, un géant, haut de quinze pieds, se présente, souriant d'orgueil et de dédain, aux avant-gardes du camp français. Il s'appelle Fierabras d'Alexandrie. Il est roi de cette ville; il possède Babylone, Cologne, la Russie, les tours de Palerme, Jérusalem enfin et le saint Sépulcre. Il est entré victorieux à Rome, a massacré les habitants, a détruit la ville, dévasté Saint-Pierre, égorgé le pape, tué les moines, violé les religieuses; et, enfin, il a volé d'une main sacrilége les reliques de la passion, la couronne, l'enseigne de la croix et les clous [2]. Sur son énorme destrier, attachés à sa selle, sont deux barils pleins du baume avec lequel Jésus-Christ fut embaumé, et qui guérit toutes les plaies [3]. C'est ainsi qu'il se présente aux barons de France, et il les défie insolemment : il appelle au combat Roland et Olivier, Thierry et Ogier le Danois, six chevaliers à la fois [4]. L'Empereur est consterné; Roland, qui, suivant l'usage, a été vertement réprimandé de son imprudence de la veille,

Mort i ai l'Apostole, mort y sont maint abbé,	E los clavels el signe e l'enguen tant prezat
Et nonnes et nonnains et moustiers violés.	Que es en cels barrils en la sela trossat.
S'enportai la couronne dont vos Diex fu penés,	E non es hom el mon per can que sia nafrat
Son clef droit en la crois quant on li ot levé,	Qu'en beguis un pauquet, c'ades no fo sanat.
Et les claus et le signe ke tant avés loé.	E tenc Jerusalem la nobila ciutat
Si tieng Jherusalem la mirable cité,	El sepulcre on fon vostre Dieu repauzat.
Et le sepucre avoec où il fu reposé.	(*Fierabras* provençal, vers 845 et suiv.)
(*Fierabras*, vers 370 et suiv.)	

Il faut dire encore, pour être complet, que le roman provençal, en son début, contient environ six cents vers qui ne se trouvent pas dans le texte français. L'auteur de la version du Midi nous montre l'empereur Charlemagne qui, dans la vallée sous Morimonde, s'apprête à entrer en Espagne et qui livre un premier combat, déjà terrible, à l'armée de Fierabras. Olivier joue le principal rôle dans cette bataille, où son imprudence est sur le point de perdre toute l'armée chrétienne. Le roman français (*dans les manuscrits qui nous en restent*) ne raconte pas ces préliminaires de la grande lutte, et introduit sur-le-champ ses lecteurs en présence de Fierabras jetant un défi personnel à la tête des meilleurs chevaliers de Charlemagne....

[1] *Fierabras*, vers 23-45. — [2] Vers 50-66. — [3] Vers 525 et suiv. — [4] Vers 67-92.

se retire une fois de plus sous sa tente et refuse de se mesurer avec le géant. Achille boude. Olivier est tout criblé de blessures, tout inondé de son sang; mais, lui, il ne veut pas déserter le combat. Il fait bander ses plaies tant bien que mal, étancher son sang, et se revêt de ses armes : « Moult fut beau Olivier; il a belle contenance. — Que Dieu le garde, qui a créé tout le monde, — Car il va lutter avec le plus fier Sarrasin — Qui ait jamais paru sur la terre, ni qui jamais y sera [1]. » Rien ne peut arrêter l'ami de Roland, ni les supplications de Charles, ni les larmes de son vieux père, Renier de Gênes, ni la perfide approbation du traître Ganelon. Il part au milieu des larmes de tous les Français, après avoir reçu la bénédiction solennelle de l'Empereur. Le voilà devant Fierabras [2].

Grand combat d'Olivier et de Fierabras. Victoire de l'ami de Roland.

Le combat d'Olivier contre le géant forme toute la première partie de notre poëme [3], et (qui le croirait?) la plus intéressante, malgré la monotonie du sujet et les longueurs presque désespérantes du trouvère. Aucun de nos poëtes n'a consacré autant de vers à la gloire d'Olivier. Généralement, le fils de Renier de Gênes souffre du voisinage de son frère d'armes; la lumière de Roland fait l'ombre autour d'elle.... C'est cependant un beau type que celui d'Olivier : aussi fort, aussi courageux que Roland, il n'a aucun des vices de son ami; il représente, dans l'armée et dans le conseil de Charlemagne, la prudence vigoureuse, la modération active, la résolution éclairée. Modeste, d'ailleurs, et humble jusqu'à l'oubli complet de sa personne, il ne semble vivre que pour Roland; il n'a d'amour-propre que pour Roland, il ne rêve que la gloire de Roland, et quand Fierabras l'interroge, il répond avec conviction

[1] *Fierabras*, vers 93-245. — [2] Vers 245-368. — [3] Vers 369-1862.

qu'Olivier « ne vaut pas un gant auprès de Roland [1]. » Tout à coup, dans la chanson qui nous occupe, voici Olivier qui se trouve au premier rang, qui absorbe à lui seul toute l'attention du lecteur, qui fait oublier Roland lui-même ; et ce n'est pas là ce qui attache le moins d'intérêt à ce poëme si populaire. Le grand duel s'engage, après mille discours et provocations homériques. Le géant a trois épées : Flourance, Baptême et Garbain ; son cheval étrangle les ennemis désarçonnés de son maître ; les barils de baume céleste pendent à sa selle et guérissent toutes ses blessures. Contre ce redoutable adversaire, Olivier se jette tête baissée. Il y a de terribles vicissitudes dans cette lutte épique. Le baron chrétien, entre ses grands coups de lance, se transforme en théologien et cherche à convertir le géant : « Si tu croyais en Dieu, lui dit-il, je t'aimerais autant « que Roland [2]. » Cependant les barils merveilleux tombent au pouvoir du Français, qui les jette au fond de la mer, dans le détroit de Rome : tous les ans, à la Saint-Jean d'été, on les voit reparaître à la surface de l'eau. Les miracles abondent dans tout ce récit : un ange annonce à Charles la victoire d'Olivier. Et, en effet, l'ami de Roland donne un dernier coup au païen, qui demande grâce et promet de rendre les saintes reliques à son vainqueur. Ce n'est pas tout : le géant vaincu a levé les yeux au ciel, il a pensé à Dieu, le roi de majesté ; il a été tout illuminé du Saint-Esprit, et voilà qu'il demande le baptême avec une sainte avidité [3]. La scène qui suit est fort belle. Fierabras est à terre, perdant des torrents de sang ; il se croit sur le point de mourir, il ne pense plus qu'à une chose : « Le baptême ! le baptême ! » s'écrie-t-il. Olivier se

[1] *Fierabras*, vers 549. — [2] Vers 973. — [3] Vers 1490 et suiv.

penche sur lui, déchire son bliaut, bande les plaies de son ennemi : « Prenez mes trois épées et l'un de « mes deux destriers, lui dit le géant, et vite emportez-« moi loin de ce champ ; car voici les Sarrasins. » L'ami de Roland, à grand'peine, à grand ahan, prend entre ses bras sanglants le corps énorme de Fierabras, le soulève, le couche sur l'arçon de sa selle, et, avec ce précieux fardeau, s'enfuit au plus vite. Quelle que soit la rapidité de sa fuite, il est bientôt cerné par les païens : il se défend à droite, à gauche, en avant, en arrière; au milieu de ses trop nombreux ennemis, il ressemble à un boquillon, à un bûcheron qui coupe les petits arbrisseaux. Mais enfin il ne peut poursuivre cette admirable résistance : son cou est trente fois percé, ses deux hauberts sont traversés, son corps est tout couvert de flèches. Enfin il tombe au pouvoir des païens [1] : Charles, qui arrive au secours du baron, ne peut le délivrer. Ainsi se terminent ce combat et la première partie de tout le poëme [2].

II.

Conversion et baptême de Fierabras.

Le roman de *Fierabras*, dont nous venons d'analyser le commencement, ressemble à la chanson d'*Aspremont* dont nous avons plus haut donné le résumé. La première partie en est belle, héroïque, attachante ; la fin ne vaut guère. Ce magnifique combat entre Olivier et le géant nous donnait le droit d'attendre un poëme presque parfait : par malheur, immédiatement après le récit de ce combat [3], nous tombons en de pitoyables banalités.

Fierabras reçoit le baptême des mains de l'arche-

[1] *Fierabras*, vers 1631-1691. — [2] Vers 1862. — [3] Dès le vers 1828.

vêque Turpin [1]; désormais il s'appellera Florent. Même le poëte prend la peine de nous apprendre qu'après sa mort il devint « saint Florent de Roye [2] : » nous voyons dans cette circonstance singulière la consécration nouvelle d'une doctrine que nous avons plusieurs fois exposée, et qui considère la sainteté comme un élément épique. Quoi qu'il en soit, Fierabras devient non-seulement chrétien, mais Français de cœur. Avec une étrange rapidité d'ingratitude, il oublie son père le roi Balant [3], et son pays. Bien plus, il se sent aussi animé contre les païens que Charlemagne lui-même. La guerre se poursuit, et Fierabras ne sera pas l'adversaire le moins redoutable de ceux dont il était hier le défenseur le plus puissant. Son ingratitude, d'ailleurs, et son oubli de tous les liens du sang seront effrontément dépassés par sa sœur Floripas.

Floripas, sœur de Fierabras, se prend d'amour pour Gui de Bourgogne, héros de la seconde partie de notre poëme.

Floripas est le type fort peu sympathique de ces princesses sarrasines de nos romans qui se passionnent d'un amour uniquement sanguin pour quelque baron français ; qui ne rêvent que d'être aux bras de ce fiancé ; qui, pour en venir à la satisfaction de leur désir charnel, marchent en souriant sur le corps de leur père. La sœur de Fierabras, dans notre poëme, se passionne de la sorte pour le jeune Gui de Bourgogne qu'elle avait vu à Rome [4]. Par bonheur pour elle, par malheur pour Charles, voici que Gui de Bourgogne, Naimes, Roland, Basin, Thierry, Richard de Normandie et Ogier le Danois tombent entre les mains de l'émir Balant [5]. Déjà Olivier était dans les prisons des infi-

[1] *Fierabras*, vers 1837-1843.

[2] Après sa mort fu sains et en fertre levés : — C'est sains Floraus de Roie, ce dist l'auctorités... (vers 1850, 51).

[3] Ce Balant n'a rien de commun que le nom avec le Balant que nous avons vu jouer un rôle si fier dans la *Chanson d'Aspremont*.

[4] *Fierabras*, vers 1995-2255. — [5] Vers 2256-2712.

Les meilleurs barons de Charlemagne sont faits prisonniers par Balant et délivrés par Floripas.

dèles, et Charles se trouvait par là privé de ses meilleurs barons. Mais ceux-ci ont dans Floripas un très-puissant allié [1]. Uniquement occupée de son amour, cette sœur de Fierabras, cette fille de Balant, se donne pour mission de délivrer son amant, avec les autres prisonniers. Elle les réunit tous ensemble [2] et leur donne ainsi le moyen d'opérer une résistance efficace contre la rage des Sarrasins : un combat s'engage dans le propre palais de Balant [3] entre les douze chrétiens, protégés par Floripas, et les milliers de Sarrasins, conduits et excités par leur roi. Charlemagne averti se précipite dans la ville, et arrive au moment où les Français allaient succomber : il est leur libérateur [4]. C'est au tour de Balant d'être fait prisonnier [5], et personne ne s'engage à le délivrer : « Reçois le baptême ou meurs, » lui crient les chrétiens. Mais Balant est d'un insurmontable orgueil, il se refuse longtemps à ce qu'il considère comme un déshonneur [6]; il feint de donner son consentement, entre dans les fonts, mais, saisi d'une nouvelle rage, fou de colère et de honte, en sort bientôt et se jette à coups de poings sur l'évêque qui le baptisait [7]. La mort de Balant est enfin décidée. Chose lamentable, c'est sa fille qui demande cette mort avec le plus d'insistance; elle s'irrite même des retards qu'on apporte à cette exécution ; il lui faut sur-le-champ le spectacle de cette tête coupée, de ce sang répandu : « Qu'attendez-« vous ? dit-elle à Charles; peu m'importe qu'il meure, « si vous me donnez Gui. » Fierabras, du moins, est ému ; il exhorte doucement son père, il donnerait tout son sang pour que Balant reçût le baptême, il s'indigne contre la dureté de sa sœur : « C'est notre

Mort de Balant.

[1] *Fierabras*, vers 2713 et suiv. — [2] Vers 2748-2840. — [3] Vers 2967 et suiv. — [4] Vers 4401-5861. — [5] Vers 5862. — [6] Vers 5883-5918. — [7] Vers 5919-5943.

« père, » lui dit-il. Mais quand Ogier a fait sauter d'un coup de son épée la tête de Balant dont le dernier mot est un blasphème, Floripas ne verse pas une seule larme ; elle demande uniquement s'il n'est pas temps de célébrer son mariage avec Gui [1]. On le célèbre, en effet, après avoir baptisé cette indigne sœur de Fierabras [2]. Mais, au milieu du récit de ces fêtes, le poëte s'aperçoit qu'il a oublié le sujet promis de sa chanson, le recouvrement des reliques de la Passion. Floripas les apporte à Charlemagne, qui tout aussitôt s'agenouille devant elles, puis se relève et en fait l'élévation solennelle au milieu de ses barons en pleurs. Mais sont-ce bien là les vraies reliques? Dieu fait un beau miracle pour rassurer là-dessus la foi de ses barons : la sainte couronne et les saints clous se tiennent suspendus en l'air sous les regards ravis de toute l'armée chrétienne[3]. Cependant les fêtes durent déjà depuis quelques jours : il est temps de retourner en France. C'est ce que fait Charles à la tête de ses barons, après avoir partagé entre Fierabras et Gui de Bourgogne le royaume de l'émir Balant. Trois ans après, Ganelon, nouveau Judas, vendait Roland et la France aux Sarrasins [4].

Les Reliques de la Passion tombent enfin aux mains de Charlemagne.

III [5].

Analyse d'*Otinel*.

Un jour l'empereur Charlemagne tenait sa cour à Paris : « Mult fu plenière, de gient i ot foison, — Maint

[1] *Fierabras*, vers 5944-5991. — [2] Vers 5992-6043. — [3] Vers 6044-6123. — [4] Vers 6124-6219.

[5] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN D'OTINEL. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. Vers le milieu du treizième siècle. 2° AUTEUR. *Otinel* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. 2133 vers décasyllabiques, assonnancés par la dernière syllabe, ou rimés. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Deux manuscrits nous ont conservé le texte *d'Otinel : a.* Le premier est

conte i ot, maint prince et maint baron. » Le roi de Saint-Denis, qui avait la sage coutume de ne jamais

celui de Rome (Vatican, Regina, 1616) du quatorzième siècle, incomplet. *b.* Le second est celui de Middlehill (n° 8345 de la Bibliothèque de sir Thomas Phillipps), du quatorzième siècle, complet, mais très-incorrect. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. En 1859, MM. Guessard et Michelant publièrent, pour la première fois, le texte d'*Otinel* dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a. En Angleterre.* M. Nicholson a publié en 1836 pour l'Abbotsford-club un *Otuel*, imitation anglaise de notre roman, antérieure à 1330 (*Ancient metrical romances from the Auchinleck manuscript. The romances of Rouland and Vernagu and Sir Otuel*). — M. Ellis a analysé un autre *Otinel* dans ses *Specimens of early english metrical romances* (a new edition revised by J. O. Halliwell, London, 1848). M. G. Paris a reconnu que ce second *Otinel* faisait partie intégrante d'une sorte de compilation à laquelle il a donné le titre de *Charlemagne et Roland* et qui rappelle celle de notre Girard d'Amiens (*Histoire poétique de Charlemagne*, 155-156). — *b. Dans les pays scandinaves. Otinel* est la sixième branche de la *Karlamagnus-Saga* (treizième siècle); comme les autres branches elle a été résumée d'après l'islandais dans le *Keiser-Karl-Magnus-Kronike*, œuvre danoise très-populaire du quinzième siècle. — *c. En Allemagne.* La huitième et avant-dernière partie du *Karl Meinet* (compilation du commencement du quatorzième siècle) est intitulée *Ospinel*. Mais ce n'est pas tout à fait notre légende, comme nous aurons lieu de le montrer tout à l'heure. 7° TRAVAUX DONT OTINEL A ÉTÉ L'OBJET. Outre la *Préface* de MM. Michelant et Guessard, nous n'avons à signaler que la publication, par M. G. Paris, d'un résumé du *Karl Meinet* et de quelques extraits du chroniqueur Jacques d'Acqui (l. l., pp. 489, 490; 505). 8° VALEUR LITTÉRAIRE. *Otinel* est une œuvre médiocre : son seul mérite est sa brièveté.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES. *Otinel* ne repose sur aucun fondement historique, ni même sur aucune tradition légendaire. C'est une œuvre purement littéraire. C'est un de ces poëmes sans originalité que les trouvères ont été contraints d'écrire pour répondre à cet ardent amour de la nouveauté qui tourmentait leurs auditoires. La légende d'*Otinel* est calquée, servilement calquée, sur la légende de *Fierabras*. Mais l'auteur d'*Otinel* a été obligé de commettre une grossière invraisemblance, quand il a voulu fixer l'époque où se place l'action de son poëme. « Il suppose en effet (disent dans leur *Préface* MM. Guessard et Michelant), il suppose qu'après la prise de Pampelune, Charlemagne est rentré en France avec ses pairs. Or l'idée de ce retour en France de Charlemagne et de ses pairs ne se trouve nulle part ailleurs, que nous sachions. » C'est pourquoi nous nous sommes permis de placer ce récit avant celui de la grande guerre d'Espagne.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Dans le *Karl Meinet*, Ospinel est un roi de Babylone qui défie les douze pairs, bat Turpin et se mesure enfin, non pas avec Roland comme dans notre poëme, mais avec Olivier qui ne veut pas céder sa place à son meilleur ami. Olivier coupe le poing à Ospinel, qui se convertit sans qu'il soit besoin d'une intervention miraculeuse et meurt après avoir reçu le baptême. Il était fiancé à Magdalie, fille de Marsile. Celle-ci

se jeter dans une grande entreprise sans avoir consulté ses chevaliers [1], leur demandait leur avis sur une expédition qu'il projetait contre le roi Garsile en Espagne [2]. Tout à coup entre fièrement un messager païen; c'est le terrible Otinel, qui est chargé d'une ambassade par Garsile lui-même : « Le roi Garsile te mande, « dit-il à Charlemagne, d'abandonner sur-le-champ « la foi chrétienne et de devenir son homme; il dai- « gne te laisser l'Angleterre et la Normandie [3]. » Le Sarrasin ne ménage guère l'Empereur dans son discours: on reconnaît en lui ce farouche ennemi des chrétiens qui, neuf mois auparavant, a aidé Garsile à s'emparer de Rome et qui, durant huit jours, a eu les poings enflés « parce qu'il avait coupé trop de têtes [4]. » Tant

Otinel, messager du roi païen Garsile, défie Charlemagne.

veut venger la mort de son amant, mais tombe aux mains de Roland pour lequel elle se prend soudain de l'affection la plus inattendue. Roland ne répond que trop bien à cet amour, et il faut qu'Olivier lui rappelle énergiquement ses engagements avec la belle Aude. La dernière partie de cette branche du poëme est consacrée à la défaite du roi païen Sibelin : Roland retrouve enfin sa Durandal, qu'il avait perdue. Magdalie sera peut-être un jour la femme d'Olivier. (V. le résumé plus développé de G. Paris d'après A. Keller, l. l., 489-491.) — Le chroniqueur Jacques d'Acqui, qui vivait à la fin du treizième siècle, racontant la guerre fabuleuse de Charlemagne contre le duc des Sarrasins, Marc, dit : « In isto prœlio cecidit et capitur quidam juvenis paganorum gigas, nomine Ottonnellus, de civitate Atyllia supradicta, et per Rolandum docetur de fide christiana, et baptizatus, factus est socius Rolandi et etiam cognatus, cui Rolandus dedit suam sororem, nomine Belissant, in uxorem, et positus est Ottonellus in numero XII pugnatorum. » Le chroniqueur ajoute une touchante histoire. Une guerre vint sur ces entrefaites à éclater entre les Sarrasins et les chrétiens. Roland et Ottonel s'y battirent avec grand courage : mais Roland, ne reconnaissant pas Ottonel, se jeta sur lui et le frappa mortellement. Il s'aperçut trop tard de sa méprise et essaya en vain de ranimer son beau-frère. Mais la sœur de Roland, la femme d'Ottonel, ressentit une si grande douleur de cette mort de son mari qu'elle tomba roide morte. On ensevelit Ottonel et Belissant dans le même tombeau. (V. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 505-506.) Il est probable que les deux récits de Jacques d'Acqui et du *Karl Meinet* étaient calqués sur d'anciennes Chansons de geste. Le second surtout est fort beau, et nous fait regretter vivement la perte du vieux poëme. Il faut savoir gré à M. G. Paris de nous avoir au moins fait connaître ces imitations (ou ces résumés) des treizième et quatorzième siècles.

[1] *Otinel*, vers 23 et suiv. — [2] Nous adoptons la leçon *Garsile* du manuscrit de Rome, au lieu de la leçon *Marsile* qu'offre le manuscrit de Middlehill.

[3] *Otinel*, vers 137 et suiv. — [4] Vers 91 et suiv.

d'insolence, tant de force et de courage ne pouvaient épouvanter Roland : il défie le Sarrasin ; le combat est décidé pour le lendemain [1].

Duel d'Otinel et de Roland : Dieu sépare miraculeusement les deux combattants.

Ce combat ressemble, hélas ! à tous les combats de ce genre, qui ne sont que trop nombreux dans nos Chansons de geste. Le récit n'en est pas très-long, mais ne renferme aucune des beautés vives et originales que nous avons trouvées au récit de la lutte entre Olivier et Fierabras. Roland et Otinel se donnent d'ailleurs les plus formidables coups de lance qui aient jamais fait l'admiration d'un vrai baron. Mais le ciel intervient miraculeusement dans le terrible duel : le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend sur Otinel ; le païen sent que tout son cœur est changé : « Je crois en Dieu, dit-il, qui mourut sur la « croix. » Les deux adversaires jettent leurs épées, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, se tiennent longtemps embrassés. Charles pousse un cri de joie, Turpin baptise Otinel, l'Empereur est le parrain du Sarrasin, et lui donne aussitôt sa fille Bélissende en mariage, Bélissende « qui est plus blanche que nule *magerie* et plus vermoille que la rose fleurie [2]. »

Otinel, devenu allié des Français, les aide à soutenir la guerre contre Garsile. Victoire des chrétiens.

On pourrait croire que la Chanson finit là, et certes personne n'aurait lieu de le regretter. Il n'en est rien : le trouvère a jeté son poëme exactement dans le même moule que celui d'où est sorti *Fierabras*.... et il nous faut encore ici subir une seconde partie plus médiocre que la première. Otinel devient l'allié des Français, tout comme Fierabras l'était devenu tout à l'heure. Il s'agit d'emporter la ville d'Attilie, qui est défendue par Garsile et par quatre rois païens, Barsamin, Corsabre, Escorfaut et Clarel. De là, toute une

[1] *Otinel*, vers 211-261. — [2] Vers 262-659.

série d'assauts et de batailles [1] dont le principal épisode est la captivité d'Ogier. Mais au moment même où se livre sous les murs de la ville le grand combat décisif, Ogier, véritable Samson, brise d'un mouvement ses fers, tue ses cinq gardes avec ses poings carrés, et parvient à rejoindre, sur le champ de bataille, Charlemagne et ses compagnons [2]. L'action était rude, la mêlée horrible. Cette guerre d'ailleurs avait été des plus sanglantes : et l'on dit que Roland lui-même et Olivier avaient une fois tourné le dos aux païens [3]. L'arrivée d'Ogier est pour les Français le signal de la victoire. Otinel poursuit le roi Garsile qui fuyait *à celée*. Il l'atteint, le défie, le tue. La ville est emportée, et on y célèbre le mariage d'Otinel avec Bélissende [4]. Le nouveau converti gouverna le royaume de Garsile ; ce fut un grand chrétien, et, dit le poëte en terminant : « *Sa fin fu bele, plaine de grant bonté* [5]. »

CHAPITRE XVI.

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

Résumé succinct des neuf Chansons qui viennent d'être analysées :

Depuis notre dernier résumé, nous avons *raconté* neuf Chansons nouvelles. Voici que nous nous arrêtons, en ce moment, sur le seuil de cette grande guerre d'Espagne, véritable centre de la Geste du roi ; et nous éprouvons le besoin de jeter un second regard en arrière....

[1] *Otinel*, vers 660-1915. — [2] Vers 1916-1945. — [3] Vers 1060-1062. — [4] Vers 1946-2120. — [5] Vers 2132.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVI.

Ces neuf Romans [1], dont nous voudrions que la légende devînt familière à nos lecteurs, se rapportent, dans l'histoire poétique de Charlemagne, à cette longue époque intermédiaire qui s'écoule entre la fin de ses enfances et sa grande expédition au-delà des Pyrénées.

de *Renaus de Montauban*,

C'est la période des révoltes « féodales » contre le grand Empereur. Deux noms surtout doivent rester gravés dans notre souvenir : Ogier, Renaud. Car ce sont là les deux rebelles qui ont arrêté, durant le plus d'années, l'effort du fils de Pépin. Ils sont les représentants des races qui, dans l'histoire, ont, avec les Saxons, le plus énergiquement résisté à Charlemagne : je veux dire les Danois et les Gascons. Et il faut entendre ici ces deux mots dans leur sens géographique le plus étendu.

d'*Ogier le Danois*,

de *Jehan de Lanson*,

Quant à *Jehan de Lanson,* c'est un conte de Perrault, une petite *Odyssée* sans valeur, un éclat de rire égayant un peu l'austérité morose de nos vieux poëmes. Le héros représente, tant bien que mal, les résistances des Italiens du Midi contre le joug des Empereurs germains.

Mais, après nous avoir fait assister à ces déchirements intérieurs, il convenait que la légende promenât glorieusement le grand Empereur d'une extrémité à l'autre de son empire. Le Charlemagne de nos romans va même plus loin que celui de l'histoire ; il débarque en Orient, prend ou visite Jérusalem, et va se faire donner à Constantinople le trésor incomparable des reliques de la Passion ; c'est la trace vivante des excellents rapports que l'empereur d'Occident entretint avec les Grecs, et surtout avec le calife Haroun-al-Raschid.

du *Voyage à Jérusalem et à Constantinople*, de *Galien*, de *Simon de Pouille*,

[1] *Renaus de Montauban, Ogier le Danois, Jehan de Lanson, le Voyage à Jérusalem et à Constantinople, Galien, Simon de Pouille, Acquin, Fierabras* et *Otinel.*

D'un autre côté, notre Empereur légendaire conquiert la petite Bretagne; c'est le souvenir des victoires de Charles contre les Normands envahisseurs des côtes bretonnes, et contre les Bretons eux-mêmes. d'*Acquin*,

Et maintenant, que restait-il à faire à nos vieux poëtes?

Il leur restait à préparer leurs auditeurs au récit capital de la grande expédition d'Espagne. C'est à quoi peuvent servir les romans de *Fierabras* et *Otinel*, tous deux fabuleux, tous deux médiocres, mais où nous avons trouvé un trait d'union commode pour en arriver à notre *Entrée en Espagne,* à la *Prise de Pamvelune*, à *Gui de Bourgogne,* à *Roland.* de *Fierabras*, d'*Otinel*.

Comme on le voit, cette période intermédiaire elle-même n'est pas sans présenter quelque unité. D'ailleurs, on retrouve sans trop de difficulté, dans la physionomie de l'histoire, les grandes lignes de nos principaux romans, et il y a vraiment une ressemblance de famille entre nos Chroniques et nos Chansons.

Parmi les neuf romans que nous venons d'analyser, deux appartiennent, tout au moins par leurs origines, à notre période épique la plus reculée : c'est *Ogier,* c'est *Renaud.* Un autre, fort ancien, n'est qu'un fabliau « pour rire; » c'est le *Voyage.* Un quatrième contient, mais dans sa première partie seulement, des éléments vraiment antiques; c'est *Fierabras.* Les cinq autres, enfin, n'ont presque rien d'historique, et ce sont des œuvres d'imagination, nées dans le cerveau de quelques poëtes de troisième ordre; tels sont *Jehan de Lanson, Acquin*, et surtout *Simon de Pouille, Otinel* et *Galien.* Cette dernière œuvre représente même la décadence la plus avancée.

Et maintenant, faisons silence pour écouter religieu-

sement le récit de la grande guerre qui doit se terminer à Roncevaux...

CHAPITRE XVII.

L'ENTRÉE EN ESPAGNE.

(L'Entrée en Espagne, Chanson de geste [1].)

I.

Analyse de l'*Entrée en Espagne*.

Charles se reposait, ses barons se reposaient, la France se reposait. La légende nous assure que ce re-

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR L'ENTRÉE EN ESPAGNE. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. L'*Entrée en Espagne* est une compilation des premières années du quatorzième siècle. Mais, comme nous aurons lieu de le montrer tout à l'heure, cette œuvre d'emprunt renferme des parties considérables du treizième siècle, qui, suivant nous, ont été servilement transcrites sur des manuscrits français par le *compilateur* italien. 2° AUTEUR. L'auteur de l'*Entrée en Espagne* était de Padoue, dans la marche de Trévise : il nous l'apprend au folio 214 de notre manuscrit : « Mon nom vos non dirai, mai sui Patavian, — De la citez qe fist Antenor le Troian, — En la joiose marche del cortois Trevixan, — Près la mer, à .X. lieues, o il est plus prosan. » Malgré la modestie qui l'empêche à cet endroit du poëme de nous décliner son nom, le romancier se ravise, et, dans ses derniers vers, nous révèle qu'il s'appelait Nicolas, ce qui assurément ne valait pas la peine d'être caché : « Et comme Nicolais à rimer l'a conplue. » (F° 304 r°.) Nous pensons d'ailleurs que Nicolas de Padoue doit être considéré comme un compilateur, et non comme un auteur original. C'est ce que nous nous réservons de démontrer tout à l'heure. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. L'*Entrée en Espagne* contient environ 20,000 vers. Dans ses couplets monorimes, l'auteur a tantôt employé l'alexandrin, tantôt le vers de dix syllabes. Il va plus loin, et ne se gêne pas pour mêler parfois dans un même couplet ces deux espèces de vers. C'est une négligence qu'aucun autre de nos trouvères, à notre connaissance, ne s'est jamais permise. Elle s'explique aisément si l'on admet avec

pos durait depuis cinq ou six ans. On n'entendait plus, au commencement de chaque printemps, la

nous que Nicolas de Padoue avait sous les yeux plusieurs manuscrits français, les uns en décasyllabes, les autres en alexandrins, qu'il copiait alternativement. 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. Un seul manuscrit nous a transmis l'*Entrée en Espagne :* celui qui, parmi les manuscrits français de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, porte le n° XXI. C'est un in-folio de 304 feuillets qui se trouve dans un bon état de conservation. L'écriture est du quatorzième siècle. Le style assez large de ses nombreuses miniatures et les caractères de l'écriture démontrent également que le manuscrit a été exécuté en Italie; mais il semble qu'il ne soit pas l'œuvre d'un seul scribe, et l'on peut signaler en particulier au f° 229 r°, vers 11, un notable changement de main. On avait commencé à corriger la langue du poëme, comme il est facile de s'en convaincre aux folios 1 v°, 2 r° et v°, mais on n'a pas achevé ce travail. 5° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. L'*Entrée en Espagne*, compilation de poëmes français faite en Italie par un Italien, a eu de l'autre côté des Alpes un succès considérable, une fortune tout exceptionnelle. Nous adoptons ici l'opinion de M. Gaston Paris, affirmant que cette œuvre de Nicolas de Padoue et la *Prise de Pampelune* ont servi de guide aux compilateurs des *Reali di Francia*, dont le huitième livre (la *Spagna*) fut découvert en 1835 par M. Ranke, dans la bibliothèque Albani à Rome. On connaît la vogue vraiment incomparable des *Reali*. La *Spagna* suit de très-près notre *Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune;* même la compilation en prose italienne sert à combler certaines lacunes de la Chanson française : c'est ce dont s'est convaincu M. Gaston Paris. Aux folios 1-268 du poëme de Nicolas de Padoue correspondent parfaitement les 83 premiers chapitres de la *Spagna* en prose des *Reali*, et les chapitres 125-130 du même livre des *Reali* répondent à la fin de l'*Entrée en Espagne*. « Mais au f° 268, dans le manuscrit de Nicolas, s'ouvre une lacune qui est remplie par les chapitres 83-124 de la *Spagna;* elle contient non-seulement la défaite de Malqidant (Machidante), mais un long épisode qui nous ramène au camp de Charles devant Pampelune, et où l'on voit Olivier revêtir les armes de Roland et jeter la terreur dans les rangs des païens, comme Patrocle, couvert de l'armure d'Achille, épouvante les Troyens dans l'*Iliade*. » Ainsi parle M. G. Paris (l. l., p. 188); toute cette partie de l'*Histoire poétique de Charlemagne* est des plus remarquables, et la filiation entre les *Reali* et l'*Entrée en Espagne* est établie de main de maître. Il importe peu, d'ailleurs, que l'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune* soient dues au même auteur. L'important, c'est ce que ces deux œuvres, qui se complètent, aient servi de modèle aux Italiens des *Reali*. — Sostegno di Zanobi, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mit en vers le huitième livre des *Reali* sous ce titre : *la Spagna istoriata :* son œuvre, dont la forme, suivant M. G. Paris, « peut être considérée comme le prototype de la forme épique en Italie, » obtint un succès immense; dès 1487, elle fut imprimée à Bologne, réimprimée à Venise en 1488, 1514, 1534, 1557, 1564, et à Milan en 1512 et 1519.—Comme conclusion de ce qui précède, voici plusieurs faits qui paraissent hors de doute : c'est que l'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune* ont été copiées par l'auteur des *Reali;* c'est que les dernières de nos Chansons françaises ont donné naissance aux premières épopées italiennes et à tout ce vaste mouvement épique dont l'Italie s'est trop vantée. L'Italie, du reste, est le

grande voix de Charles pousser le cri de guerre ; on ne franchissait plus, à la fin de chaque hiver, le

seul pays où notre *Entrée en Espagne* ait eu une influence directe. La légende de l'expédition d'Espagne a été répandue partout, mais non sous la forme particulière que lui a donnée la compilation de Nicolas de Padoue. — 6° ÉDITION IMPRIMÉE. L'*Entrée en Espagne* est inédite : dans notre Notice, nous en avons publié environ un millier de vers. — 7° TRAVAUX DONT L'ENTRÉE EN ESPAGNE A ÉTÉ L'OBJET. Ce roman dont l'importance est incomparable n'a cependant été jusqu'ici l'objet que de deux travaux scientifiques : *a.* En 1856, l'auteur du présent livre fit partie avec MM. Guessard et Michelant de la mission littéraire qui avait pour tâche d'explorer les bibliothèques de la Suisse et de l'Italie au profit du futur *Recueil des anciens poëtes de la France*. A Venise, cette tâche était rude. M. Guessard analysa la compilation franco-italienne à laquelle nous avons donné le titre de *Charlemagne*, et copia le *Macaire* qu'il vient de publier avec une si rare perfection. M. Michelant transcrivit la *Prise de Pampelune*. L'*Entrée en Espagne* nous échut en partage. On ne connaissait alors ni la valeur, ni le titre, ni même l'existence de cette Chanson de geste, qui comble « une des lacunes les plus importantes de la légende de Roland. » Nous dûmes passer de longs jours à l'analyser et à en faire des extraits. Deux ans après, le résultat de notre travail fut publié sous ce titre : « L'*Entrée en Espagne*, Chanson de « geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, à « Venise, Notice, analyse et extraits. Paris, Techener, 1858. Extrait de la *Biblio*« *thèque de l'École des chartes*, quatrième série, t. IV. » Nous essayions de préciser la date de ce poëme, de fixer le nom de son auteur, de signaler les sources auxquelles il avait puisé. Nous en citions environ un millier de vers, et, après une analyse très-détaillée, page par page et presque vers par vers, nous terminions par un éloge du poëme. Il ne nous coûte point d'avouer que nous regardions alors Nicolas de Padoue comme un auteur original, et qu'une étude plus attentive de son œuvre ne nous fait aujourd'hui voir en lui qu'un compilateur médiocre. *b.* M. G. Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a attaché à l'*Entrée en Espagne* une importance encore plus considérable. Son idée mère est la suivante, à laquelle il a consacré de longs développements : « L'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune* sont toutes deux l'œuvre du même poëte, Nicolas de Padoue, et appartiennent toutes deux à la même composition cyclique, dont le vrai titre serait l'*Espagne*. — L'*Espagne* de Nicolas de Padoue, d'une part, et, de l'autre, le *Charlemagne* de Venise, ont été le trait d'union entre nos Chansons de gestes et les *Reali di Francia*. — Cette filiation explique tout dans l'histoire difficile de notre littérature épique en Italie. » (V. *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 173-178). — 8° SOURCES AUXQUELLES EST REMONTÉ L'AUTEUR DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE. « La Chronique de Turpin et les deux Chroniques de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon, » tels sont, si l'on en croit Nicolas de Padoue, les documents où il a puisé tous les éléments de son poëme. Pour la Chronique de Turpin, on n'en saurait douter : la première partie de l'*Entrée en Espagne* lui a été certainement empruntée. Mais on ne saurait rien dire de précis au sujet des deux ouvrages de Jean et de Gautier où l'on trouvait, paraît-il, le récit complet de l'expédition d'Espagne antérieurement à la trahison de Ganelon. Ne seraient-ce pas là deux noms supposés ? Et Nicolas de Padoue, qui pillait trop

Rhin, les Pyrénées, les Alpes, pour aller châtier les Sarrasins ou les Saisnes; les vétérans des

réellement nos vieux poëtes, n'a-t-il pas feint d'imiter deux annalistes... imaginaires? Nous serions fort tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, voici les passages fort curieux où notre compilateur nous met au courant de ses procédés littéraires; on peut se mettre en garde contre la bonne foi d'un auteur qui nous raconte gravement comment il a reçu de Turpin lui-même l'ordre exprès d'écrire un poëme de 20,000 vers : « L'arcevesques Trepins, que tant feri d'espée, — Enscrit de sa man l'estorie croniquée : — N'estoit bien entedue fors que da gient letrée. — Une noit, en dormand me vint en avisée — L'arcevesque méime cun la carte aprestée, — Comanda moi e dist, avant sa desevrée, — Que por l'amor saint Jaques fust l'estorie rimée, — Car ma arme en seroit sempres secorue et aidée; — Et par ce vos ai je l'estorie comencée, — A ce qee ele soit entendue et çantée. (Fol. 1 v°.) — Se dam Trepin fist bref sa lecion — Et je di long, bleismer ne me doit hon : — Ce que il trova bien le vos canteron. — Bien dirai plus à ch'in poise e chi non; — Car dous bons clerges, Çan-gras et Gauteron, — Çan de Navaire et Gauter d'Arragon, — Ces dos prodomes ceschuns saist pont à pon — Si come Carles o la fiore françon — Entra en Espaigne conquerre le roion. — Là comensa je, trosque la finisun — Do jusque ou point de l'euvre Ganelon; — D'iluec avant ne firent mencion, — Car bien contra Trepin la traïson — Que Guenes fist, li encresmé felon, — Com il vendi o roi Marsillion — En Ronceval Rollant et se baron. — Ces troi otor che nomé vos avon — Se sunt trovez de voir dir conpagnon; — Mais cil Gauter dist plus de nus autr'on. — Chi donque voult intandre par raison — Vient avant, car je loi dirai com — Li ber Rollant, le filz al duc Milon — Feragu oucist que tant estoit prodon, — Et les batailes che parcroniée son, — En ver françois, n'a mot de bergoignon,—Vos dirai totes par bone intencion » (f° 54 r°). — 9° L'ENTRÉE EN ESPAGNE EST-ELLE UNE OEUVRE ORIGINALE OU UNE COMPILATION? EST-ELLE DUE AU MÊME POËTE QUE LA PRISE DE PAMPELUNE? Le système de M. Gaston Paris touchant les deux poëmes qui nous occupent peut, avons-nous dit, se résumer en ces deux propositions fort claires : *a.* « LA PRISE DE PAMPELUNE ET L'ENTRÉE EN ESPAGNE SONT L'OEUVRE D'UN « SEUL ET MÊME AUTEUR, QUI EST NICOLAS DE PADOUE. » *b.* « L'OEUVRE DE « NICOLAS DE PADOUE, L'ESPAGNE, A SERVI DE TRAIT D'UNION ENTRE LES CHAN- « SONS DE GESTE FRANÇAISES ET LES REALI. » Nous ne saurions admettre la première de ces propositions. Après une longue étude de ce problème difficile, nous pensons, tout au contraire, pouvoir établir les propositions suivantes : « *a.* LA VERSIFICATION DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE ET CELLE DE LA PRISE DE « PAMPELUNE SONT NOTABLEMENT DIFFÉRENTES. » M. Gaston Paris lui-même a dû le reconnaître. La *Prise de Pampelune* est écrite tout entière en alexandrins fort réguliers; l'*Entrée en Espagne* est écrite tantôt en alexandrins, tantôt en décasyllabes. On va jusqu'à trouver dans le même couplet le mélange des deux vers (f° 32). Nous espérons pouvoir dresser un jour la table complète des tirades de cette œuvre singulière où les deux rhythmes ont été successivement employés (du f° 1 au f° 20 environ, alexandrins; — du f° 20 au f° 100 environ, décasyllabes avec quelques mélanges d'alexandrins; — du f° 100 au f° 170, décasyllabes; — du f° 176 à 213 (épisode de Nobles), alexandrins; — au f° 213, alexan-

armées de l'Empereur, les chevaliers couverts de blessures et épuisés avant l'âge s'assoupissaient délicieu-

drins ; — du f° 214 au f° 304, les deux rhythmes sont mêlés. — La fin du poëme est en alexandrins). Si nous avions le manuscrit sous les yeux, nous donnerions des indications beaucoup plus précises ; mais le fait de l'emploi des deux vers n'en est pas moins au-dessus de toute contestation. Ajoutons que la *Prise de Pampelune* est au nombre de ces poëmes qu'on peut appeler en provençal *capcaudats*, où les premiers vers d'une tirade répètent souvent et presque dans les mêmes termes les derniers vers du couplet précédent. Par exemple, voici les deux derniers vers d'une tirade de la *Prise de Pampelune :*

Et quand il la entendi, ou tout le buen brand nus
Ver la place s'en vint dolant de tiel salus.

Et voici les deux premiers vers de la laisse suivante :

Dolant fu le fil Mile quand la novele oï,
Lour s'en vint ver la place ou tout le brand forbi...

Dans la *Prise de Pampelune*, ce procédé littéraire est employé si fréquemment et avec une telle régularité que cette Chanson peut passer pour le type des poëmes *capcaudats*. Dans l'*Entrée en Espagne*, que nous avons analysée avec le plus grand soin et copiée en partie, nous n'avons remarqué rien de semblable. Cette seule différence nous semble capitale. — *b*. LA LANGUE DE LA PRISE DE PAMPELUNE N'EST PAS LA MÊME QUE CELLE DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE, OU, DU MOINS, DE LA PARTIE LA PLUS CONSIDÉRABLE DE CE POËME. C'est ici peut-être le point le plus délicat de toute cette controverse. Nous prétendons que Nicolas de Padoue, compilateur de l'*Entrée en Espagne*, avait sous les yeux plusieurs manuscrits « en bon français, » et qu'il les copiait presque littéralement en leur faisant seulement subir des variantes orthographiques; nous prétendons qu'il n'y a véritablement de Nicolas dans toute l'*Entrée en Espagne* que le début, la fin et quelques transitions (f° 1 r° ; — f° 54 r° et v° ; — f° 213 v°; — f° 304 r°,etc.). En d'autres termes, le Padouan n'a eu qu'à trouver le fil pour lier entre eux les différents poëmes qu'il compilait et dont les titres devaient être les suivants : l'*Entrée en Espagne*, ou *Roland et Ferragus;* la *Prise de Nobles; Roland en Persie;* parmi ces poëmes, les uns étaient en décasyllabes et les autres en alexandrins. Telle est du moins l'hypothèse qui nous paraît la plus plausible. La *Prise de Pampelune*, au contraire, est un poëme composé d'un seul jet, par un seul auteur ; c'est évidemment une œuvre originale, qui fut suivant nous écrite en français par un Lombard. Comparez en effet la langue des deux poëmes, et vous vous convaincrez aisément : « Qu'il y a dans l'*Entrée en Espagne* des couplets purement français et sans mélange d'italianismes, des tirades qui ont dû être copiées servilement sur un manuscrit français ;—Que, dans la même chanson, il y a certaines *laisses* fortement italianisées; et celles-là sont l'œuvre de Nicolas de Padoue, qui reliait par ces morceaux de son cru les différentes parties de sa compilation (f° 1 r°; f° 213 v°, f° 304 r°, etc.); — Que, dans la *Prise de Pampelune*, tous les couplets sans exception sont rédigés dans la même langue, et que cette langue ressemble tout au plus aux tirades italianisées de l'*Entrée en Espagne*, mais à celles-là seulement. » Reprenons chacun de ces trois points, et abordons-en la démonstration. — Qu'il y ait

sement dans la paix, dans l'oubli. La France respirait un peu, et rien ne paraissait plus étrange aux

dans l'*Entrée en Espagne* des couplets franchement et purement français, c'est ce que prouveront les citations suivantes. Certes, (à part quelques légères variantes orthographiques) un trouvère « de France » ne se fût pas refusé à signer ces couplets :

Or oït bien, ce croi, sis ou cinc ans pasez
Qu'en periloz repois et plains de vanités
Et nos et tot c'estor sunt estez et regnés,
Et à deseriter les pobres orfanés.
Les criminaus pecez sunt sor voz amassés.
Les armes et les cors de voz sunt engagés
Au diables d'*infers*. Quant les rachaterés,
S'à cist pont orendroit ne vos entrepensés?
Et je di et consoil que le primer soiés
A entrer en Espagne, ne plus mot non parlés,
Ne vos amerai mays par vostre malvaistés.
Mielz valt sovent taisir qu'estre trop averbés.
Segnor barons, dist-il, qu'estes ci asenblés,
Remenbre vos le grant desloiautés
Que nos a fait Marsille dès le tenz trespassés....
Barons, se vos éusse de mon dit agrevés,
Pri voz que dou meillors *intres* vos avisiés.
(*Entrée en Espagne*, f° 4.)

«Savés por qoi sui en cist diz entré?
Par vos barons qui tant sont esgaré
Quant por defandre vos droiz, se vos l'avé,
Grant ne petit n' i a un mot soné!
Mais pues qe sui par destin arivé,
Dont je vos di qe je sui aplesté
De la bataille de bonne volanté.
Et proverai por vive vérité
Que mariage qui se feit contre gré
D'om ni de fame revelle la loi Dé!
N'en dirai plus; qar dit en ai asé. »
Atant se taist, mais n'est mi crolé,
De son estaut tant ni quant remué. (*Ibid.*, f° 238 r° et v°.)

Par delez uns boscage ont la plagne passée,
Del tertre de Jerome poièrent la montée...
D'autre part descendirent en l'ascure valée;
Par une gaste lande s'est l'ost achaminée.
Bernars bien les conduit qui savoit la contrée.
Les baruns cevalcèrent cescuns teste basée;
Ne savent en quel part soit lor voie adrecée.
Li uns regardent l'autre coiemant, à celée :
« E Diex! feit l'uns à l'autre, cum feite desevrée
« Feit Rollant de son oncle, sainte Vergen loée.
« Par lui puet encui estre tote l'ost perillée.
« Quel part alomes nos? Où est nostre oubergée?
« Ne troveromes terre ne soit deseritée. »
Al trespasser d'une eive se fu l'ost arestée :
Avant que tote l'ost soit d'autre part pasée,
S'auroit maintes paroles dites et divisée. (*Ibid.*, f° 178 v°.)

Et dans la même œuvre, ou plutôt dans la même compilation, on trouve des

autres peuples que ce sommeil inaccoutumé et cette placidité de la France. Roland s'ennuyait.

tirades tout entières qui sont énergiquement italianisées. Est-il permis de supposer, par exemple, que les laisses précédentes soient de la même main que les deux couplets suivants, le premier et le dernier de l'*Entrée en Espagne :*

En honor et en bien et en gran ramenbrançe
Et offerant par ce honor e celebrançe
De celui che par nos fu feriç de la lançe
Par trer nos et nos armes de la enfernal poissançe
[Et par son] saint apostre qi tant oit penetançe
Por feir qe cexuns fu en veraie creançe
Qe Per et Filz, Espirt sunt in une sustançe ;
C'est li barons saint Jaqes de qi fazon la mentanze ;
Vos voil canter et dir por reme et por sentençe
Tot ensi come Carles el bernage de Françe
Entrerent en Espagne et por ponte de lançe
Conquistrent de saint Jaques la plus mestre habitance.
Ne laserent por storme ne por autre pesanze,
S'il n'aûsent leisié par une difirnanze
Que lor fist Caenelos le sire de Maganze.
Corones en sera, n'en serez en dotanze
Roland par che l'estorie et lo canter comanze,
Li melors chevaliers qui legist en sianze.
Ben li voz dirai s'un poi fetes sillanze (f° 1 r°).

Et comme Nicolais à rimer l'a conplue
De l'entrée de Spagne qui tant ert escondue
Por ce ch'elle n'estoit par rime componue.
Da cist pont en avant out-il la provéue
Pour rime, cum celui q'en latin l'a léue.
Our cantons de l'estoire qe doit estre entendue
Da cascun q'en bonté ha sa vie disponue (f° 304).

Dans la *Prise de Pampelune*, au contraire, toutes les *laisses*, avec une remarquable unité de style, de rhythme, d'inspiration et de langue, sont écrites par le même poëte, par un Italien rimant en français. Nous venons de citer quatre ou cinq tirades de l'*Entrée en Espagne ;* toutes celles de la *Prise de Pampelune* ont quelque rapport avec les deux dernières, mais n'ont pas la même physionomie que les trois précédentes. C'est ce que prouveront les citations suivantes, faites au hasard :

Quand Rolland vit de Storges la porte ensi serée
Et le pont sus levé e la giant aprestée
Par defandre le mur e la tour e l'entrée,
Desour l'our de la fose sour sa lançe acerée
S'apoia, et dist en aut vers la gient desfaée :
« Voliés randre la vile sans prendre autre meslée
A l'emperier, ver cui n'i a nule rien durée,
E ne perdriés dou vetre vailant une derée ;
Ains vous sera dou notre doniés à grand plantée
Ou autrement avés vetre mort pourchacée. »
E celour repondrent : « Folie avés pensée
Quand cuidiés che la ville vous soit si tost donée
Pour paroles contier ; mes cierement acatée

Cependant ce repos commençait à être fatal aux chevaliers eux-mêmes, et surtout au peuple de France.

L'aurés, avant che vous l'aiés dou tout gaagnée ;
Car bien la defendrons vers la gient batizée,
Jusque tant que Estorgant fera à nous retournée,
Car mout tost li sera la novele noncée,
Ond il revindra à nous sens nule demorée,
A tel giant che fera la vetre coroucée. »
Quand Rolland li entendi, si dist con cière irée :
« Foy che je doi Yesu et la Verzne loée,
Nous vous esproverons avant tierce journée. »
Lour retourna à sa giant ch'estoit tout ascemblée
Iluec voisin de lu ; pues, dist à sa masnée
Che suen paveilon fust e sa ensagne drecée
Devant la metre porte voisin à une arcée.
Adonc fu sa paroule mantinant otroiée ;
Car iluec fu suen trief e sa ensagne fermée.
Iluec tant atendi la personne honorée
Che Zarllemagne fu e sa giant arivée.
(*Prise de Pampelune*, f° 96 *a* et *b*, éd. Mussafia, 161, 162.)

Salemon, dist Rolland, buen est che nous feizons
Ensi com avés dit ; mes l'emperer Zarllons
Ne lou que de nuit vigne par ces stranzes vallons ;
Ains remaindra ci avec siens homes noirs et blons
Jusquement aou matin, e nous civaucerons
Entre moi e Olivier et tous miens compaignons
A vint mil civalers che pour la glise avons.
Altumajour vindra ou nous ch'il i a reisons.
Carpent nous condura sens cris e sens tenzons
Trosquement à la ville e à ceux des dojons
Nos fera ovrir la porte diant che nous serons
Le secors roi Marsille, et ensi dens entrerons ; etc...
(*Ibid.*, f° 86 *a*, éd. Mussafia, p. 344.)

De tous les textes qui précèdent et de leur rapprochement, il nous sera permis de conclure « que la langue de nos deux poëmes n'offre véritablement les mêmes caractères que dans quelques tirades de l'*Entrée en Espagne*. » Et encore ne donnons-nous cette dernière similitude que comme une hypothèse qui n'a rien de véritablement scientifique. *c*. LE STYLE DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE ET CELUI DE LA PRISE DE PAMPELUNE N'ONT RIEN DE COMMUN. Il faudrait ici renvoyer à la lecture des deux poëmes. L'un, l'*Entrée en Espagne*, est dans sa première partie (*Roland et Ferragus*) calqué assez servilement sur la Chronique du faux Turpin, dont il a toutes les allures théologiques et lentes. L'autre, la *Prise de Pampelune*, a partout le style militaire. Dans cette Chanson qui, suivant nous, est l'œuvre d'un Italien contemporain de Dante, il se mêle à ce style militaire une érudition curieuse, une certaine connaissance de l'antiquité qui éclate presque à toutes les pages : « Trosquement l'endemain ch'il fu lievé *Febus*. — Et quant l'Emperier vit la clarté de *Titus* » (vers 5581, 82). — « Roi *Tarquin* quand *Porsene* pour péor le faili » vers 1190). — « Sacrer le temple *Venus* à l'onour Yhesu Crist » (vers 1300). — « Che ne fu *Amilius* pour le primier Roman » (1417). — « Onques meis *Cesaron* ne fu en tiel esfrois — *Ao Duras* quand *Pompiu* li venqui siens bel-

Les chevaliers occupaient leurs loisirs à chasser, à faire de grandes dépenses, à gruger leurs vassaux, à

frois » (1676, 1677). — « Coment *Camilius* desconfist li Gallois » (468). — « Pensiés com riva à buen destin — *Mithridates*, le roi ermin, — Che se cuidoit defendre enfin — Contre *Ponpieu* le palatin » (3021-3024), etc., etc. J'en appelle à tous ceux qui ont lu beaucoup de Chansons de geste: ces allusions à l'antiquité ne sont-elles pas des plus rares dans tous nos autres poëmes? Vous me citerez deux ou trois allusions de ce genre dans l'*Entrée en Espagne* : « Non s'en pera *Eneas* de Cartahihge (fº 230 rº). — Quant il veult contrefere le filz roi Philipon (fº 5). » Mais ces allusions se rapportent aux deux légendes d'Alexandre et de Troie, qui, par une fortune singulière, ont été très-populaires au moyen âge. — Autre observation. L'auteur de l'*Entrée en Espagne* est très-partisan des longs prologues et des longues transitions où il indique ses sources; il est bavard, il aime à parler de lui; à nous cacher, puis à nous dire son nom. On ne trouve nulle préoccupation de ce genre dans la *Prise de Pampelune*, dont, il est vrai, nous n'avons pas le commencement. — On nous objectera que dans les deux poëmes on trouve (chose assurément très-étrange) deux *Brefs*, deux déclarations de guerre intercalées, et toutes deux écrites en strophes de quatre vers octosyllabes :

Nous Çarllemagne ao Dieu honour
De Rome droit emperéour
E roi de France, et encour seignour
De crestienté sens nul irour.... (*Prise de Pampelune*, 2969-72.)

Et dans l'*Entrée en Espagne* : « Nos, Marsile par la Dex grace, » etc. (fº 8). Mais dans notre système, rien n'est plus facile à expliquer que cette analogie, puisque, d'après nous, l'auteur de la *Prise de Pampelune* aurait connu l'*Entrée en Espagne* et aurait pu l'imiter en certains points. — Du reste, nous avouons que le meilleur de nos arguments n'est pas susceptible d'être exposé ici: nous croyons qu'une lecture attentive des deux poëmes convaincra le lecteur de la profonde dissemblance de ces deux œuvres. La *Prise de Pampelune*, œuvre vive, italienne, correcte, régulière, proportionnée, sans traits, sans *mots*, ornée d'une majesté tranquille; l'*Entrée en Espagne*, œuvre de plusieurs auteurs, française, disproportionnée, facile, pleine de traits, semée de mots cornéliens; traité théologique à son début; chanson presque rude et presque primitive, militaire et antique en son milieu; roman d'aventures par son dénouement... *d*. CEPENDANT ON RETROUVE DANS L'ENTRÉE EN ESPAGNE ET DANS LA PRISE DE PAMPELUNE LES MÊMES PERSONNAGES PRÉSENTÉS SOUS LE MÊME JOUR, ET LA MÊME ACTION CONTINUÉE DANS LE MÊME SENS. C'est ce que M. Gaston Paris a mis en lumière, et l'on ne peut ici que lui donner tout à fait raison. Il est un personnage qui joue un rôle important dans l'*Entrée en Espagne*, et qu'on ne voit figurer que dans ce poëme : c'est Samsonnet, le fils de l'amiral de Persie, qui est converti par Roland durant le séjour de ce héros en Orient, qui accompagne en Occident le neveu de Charlemagne, et qui est mis par l'Empereur lui-même au nombre des douze pairs à la place d'un autre Samson, dont on pleure la mort récente. Eh bien! nous retrouvons dans la *Prise de Pampelune* le même Samsonnet avec les mêmes aventures dans le passé, avec la même physionomie dans le présent :

déshériter les orphelins, « à donoier pulcelles et dames en secrois, » c'est-à-dire à séduire les jeunes filles et

E *Sanson le Persant* contre lu randona
Sour un detrier d'Espagne que Isoriés envoia
A Rolland, *mes le duc à Sanson le dona*
Quand il d'outre la mer à Zarlle repeira.
(*Prise de Pampelune*, vers 4521-4524.)

« *Sanson sui*, » dist Sanson, « je n'ai soing de mentir.
Fil sui aou roi de Perse cui Dieu puise xamplir. »
Quand Maozeris l'oi, tretout prist à rogir
Car fieremant le aoit *par le suen convertir.*
(*Ibid.*, vers 4974-4977.)

L'auteur de la *Prise de Pampelune* met ailleurs Samsonnet au nombre des douze pairs (vers 1204). Ce fils de l'amiral de Persie a dans les deux poëmes une importance que ne lui donnent point et qu'ignorent toutes nos autres Chansons de geste (vers 2149, 2182, 2329, 4885, etc., etc.). — Il en est de même d'Isoré, fils de Malceris, prince sarrasin de Pampelune. Les deux Chansons que nous comparons sont d'accord pour donner à ce jeune païen une physionomie très-aimable et pour lui prêter une conduite très-noble. Or nous ne trouvons nulle part ailleurs ce personnage tout à fait imaginaire (*Entrée*, f° 92 r° — f° 125 r°, etc. *Prise*, vers 474; 684 — 1269; 4152 et suivants; 4223; 4252 et suiv. etc.). — Dans les deux poëmes, Malceris est également présenté comme le beau-frère du roi Marsile (*Entrée*, f° 107 r°; — *Prise*, vers 642). — Il est bien d'autres rapprochements que l'on peut faire : Estous, dans les deux romans, est exactement présenté sous les mêmes couleurs : c'est dans ces deux poëmes que sa gloire de mauvais plaisant s'épanouit le plus complétement sans nuire aucunement à sa gloire militaire... (*Entrée*, f° 21 v° — 29; f° 136 r°; f° 145 v°; f° 178 r°; f° 218 r°; f° 244 r° etc.; — *Prise*, vers 4206-4240; 4209 et suiv.; 4235 et suiv.; 4323 et suiv.; 4331 et suivants; 4450; 4489-4497; 4650-4880 etc., etc.). — L'amiral Fauciron ou Falceron est également mentionné dans les deux œuvres (*Entrée*, f° 155 r°; *Prise*, vers 3274). — Les montagnards Tiois y sont offerts au lecteur dans le même rôle, qui n'est point brillant (*Entrée*, f° 128-236; *Prise*, vers 218-220, etc.). — En résumé, comme on le voit (et malgré quelques nouveaux personnages introduits par l'auteur de la *Prise de Pampelune*), ce sont les mêmes héros qui, sous les mêmes traits, font figure dans les deux Chansons. L'action de la seconde continue d'ailleurs très-exactement l'action de la première, et les deux parties principales de l'*Entrée en Espagne*, la prise de Nobles et le séjour de Roland en Persie, sont très-clairement mentionnées dans la *Prise de Pampelune* (vers 2993 et 4524). Mais de toutes ces analogies, ou plutôt de toutes ces ressemblances, faut-il conclure que les deux poëmes sont dus au même auteur? Il nous semble qu'on doit, en saine critique, se borner aux conclusions suivantes qui vont prendre naturellement leur place dans la série de nos affirmations : 10° **L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE A CERTAINEMENT CONNU LE POËME DE L'ENTRÉE EN ESPAGNE ET S'EST PROPOSÉ DE LE CONTINUER.** C'est ce qui ressort de toute la démonstration précédente. 11° **MAIS, QUEL QUE SOIT L'AUTEUR DE LA PRISE DE PAMPELUNE, IL NE S'EST PAS SERVI DES MÊMES PROCÉDÉS**

à corrompre les femmes mariées : occupation de garnison. C'étaient, à vraiment parler, les délices de Ca-

que l'auteur de l'Entrée en Espagne, comme l'attestent les différences que nous avons signalées plus haut dans le rhythme, dans la langue, dans le style et dans la composition des deux oeuvres.

12° L'auteur de l'Entrée en Espagne est un compilateur ayant sous les yeux plusieurs manuscrits qu'il copie alternativement; l'auteur de la Prise de Pampelune est un auteur profondément original et ne copiant aucune autre oeuvre.

13° Rien ne prouve scientifiquement que Nicolas de Padoue soit l'auteur de la Prise de Pampelune. Tout au plus pourrait-on admettre, a titre de probabilité, que le même poëte a rimé le prologue et les transitions de l'*Entrée en Espagne*, d'une part ; et, de l'autre, la *Prise de Pampelune*.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE L'*ENTRÉE EN ESPAGNE*. L'Entrée en Espagne peut se diviser en trois Chants, en trois parties principales : 1° *Roland et Ferragus*, 2° *la Prise de Nobles*, 3° *Roland en Persie*. Ces trois épisodes de notre poëme n'ont en eux-mêmes aucun fondement historique. Mais deux faits profondément historiques sont racontés par Nicolas de Padoue et servent de cadre à son poëme : c'est 1° l'expédition de Charles en Espagne, et 2° le siége de Pampelune par l'armée des Franks. Eginhard, l'Astronome limousin, le Poëte saxon, et vingt Annales qui reproduisent Eginhard, sont unanimes sur ces deux faits importants. « Carolus Hispaniam adgreditur et Pampelonem in ditionem accipit. » Ces paroles d'Eginhard (*Annales*, 778 ; *Vita*, IX) contiennent en germe tous les éléments historiques de notre *Entrée en Espagne*. Mais, dans l'histoire, Charles est surtout guidé par des vues politiques, et, dans la légende, par des idées religieuses. D'après Eginhard, il profite de la soumission et des avances d'Ibinalarbi, gouverneur de Saragosse, pour pénétrer dans cette Espagne qu'il veut annexer à son royaume ; dans la légende, saint Jacques lui apparaît et lui dit . « Mon tombeau est aux mains des païens. Dé« livre-le. » L'Astronome limousin paraît concilier entre elles l'histoire et la légende, en disant que Charles, dans son expédition de 778, avait en vue la défense de l'Église et des pauvres chrétiens d'Espagne : « Laboranti Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari statuit. » — Quant au siége de Pampelune, nos vieux poëtes ont eu à en inventer tous les détails, car l'histoire ne leur fournissait que le fait brut, en deux ou trois mots. — Nous avons jugé utile de dresser à la fin du présent chapitre un tableau offrant : 1° Tous les textes historiques qui se rapportent aux différentes expéditions de Charles ou de son fils en Espagne, et 2°, Toutes les légendes épiques auxquelles ces textes ont donné lieu. Il ne faut pas oublier que la guerre d'Espagne est le centre de toute l'histoire poétique de Charlemagne, et que nous ne devons rien négliger pour mettre en lumière toutes les origines d'une légende aussi considérable.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende de l'*Entrée en Espagne* (qui, nous le répétons ici à dessein, se divise en trois parties distinctes : 1° Le commencement de la guerre d'Espagne, ou *Roland et Ferragus ;* 2° la *Prise de Nobles ;* 3° *Roland en Persie*), cette triple légende a

poue. Chaste au milieu du dévergondage universel, frémissant d'impatience au milieu de l'assoupissement général, le seul Roland s'indignait.

donné lieu à un grand nombre de récits que nous allons d'abord énumérer rapidement, et qu'ensuite nous passerons successivement en revue : 1° La *Chanson de Roland* (dernières années du onzième siècle, premières du douzième). — 2° La *Chronique* du faux Turpin. (Les chapitres I-V sont probablement l'œuvre d'un moine de Compostelle écrivant vers le milieu du onzième siècle. — Les chapitres VI et suivants, œuvre d'un moine de Saint-André, n'auraient été écrits, suivant M. G. Paris, qu'entre les années 1109 et 1119.) — 3° Le *Kaiserscronik* (douzième siècle). — 4° La Chronique anonyme dédiée à Frédéric I[er], vers 1165, et intitulée : *De la sainteté des mérites et de la gloire des miracles du bienheureux Charlemagne*. — 5° La Chronique saintongeaise (B. I. fr. 124, commencement du treizième siècle). — 6° Les Leçons de l'ancien Office de saint Charlemagne. — 7° La *Karlamagnus-Saga* (compilation islandaise rédigée sous le règne d'Haquin V, qui fut revisée cinquante ans plus tard, et qui au quinzième siècle fut résumée en danois dans le *Keiser Karl Magnus Kronike*). — 8° Albéric de Trois-Fontaines. — 9° La *Chronica Hispaniæ* de Rodrigue de Tolède, mort en 1247 (livre IV). — 10° *La Chanson des Saisnes* (douzième-treizième siècle). — 11° Le roman de *Jehan de Lanson* (treizième siècle). — 12° La *Chronique* de Philippe Mousket. — 13° La *Cronica general* d'Alfonse X (vers le milieu du treizième siècle). — 14° La *Chronique* du manuscrit de Tournai (treizième siècle). 15° — *Humbert de Romans, général des Frères prêcheurs* (1257-1263) — 16° Les *Chroniques de Saint-Denis*. — 17° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (commencement du quatorzième siècle). — 18° Le *Karl-Meinet*, compilation allemande analogue à celle de notre Girard (premier quart du quatorzième siècle). — 19° Le *Charlemagne et Roland*, compilation anglaise analogue aux deux précédentes. — 20° Les *Reali* (vers 1350). — 21° La *Spagna istoriata*, poëme de Sostegno di Zanobi (quatorzième siècle, postérieur aux *Reali* qu'il imite). — 22° L'Office de *saint* Charlemagne, à Girone (vers 1350). — 23° Le *Charlemagne et Anséis*, en prose, de la bibliothèque de l'Arsenal (B. I. F. 214[b], quinzième siècle). — 24° Le *Galien* du manuscrit de l'Arsenal (B. I. F. 226) et des incunables (quinzième et seizième siècle). — 25° Le *Garin de Montglane*, des incunables (quinzième et seizième siècle). — 26° La Chronique de Weihenstephan (quinzième siècle ; l'original est peut-être du quatorzième). — 27° Les *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert (1458), et, 28°, la *Chronique* française du manuscrit 5003 de la Bibliothèque impériale (seizième siècle ; l'original serait tout au plus du quatorzième siècle).

Reprenons maintenant, un à un, les plus importants de ces récits, et donnons-en une analyse :

1° La CHANSON DE ROLAND nous introduit, dès ses premiers vers, dans l'Espagne où Charles est occupé depuis sept ans à combattre les Sarrasins. « Carles « li reis nostre emper[er]e magne — Set anz tuz pleins ad ested en Espaigne — « Très qu'en la mer conquist la tere altaigne » (vers 1-3). D'ailleurs cette épopée primitive ne nous parle pas en détail de l'entrée en Espagne et ne sonne pas un mot du combat de Roland avec Ferragus, ni, à plus forte raison, de ses aventures en Persie. Mais il n'en est pas de même de la prise de Nobles, à laquelle il

II PART. LIVR. I. CHAP. XIVI.

L'apôtre saint Jacques apparaît à Charles et lui ordonne d'aller en Espagne *délivrer* son tombeau.

Il était temps de réveiller l'Empereur et l'Empire. Saint Jacques apparut, une nuit, au chevet de Char-

est fait plusieurs fois allusion dans la *Chanson de Roland*. Roland lui-même dit fièrement à l'Empereur : « Set anz [ad] pleins qu'en Espaigne venimes; — Jo vus cunquis e NOPLES e Commibles » (vers 197, 198). Et ailleurs Ganelon, jetant cauteleusement des accusations contre son beau-fils, dit à Charles : « Jà PRIST-IL NOPLES seinz le vostre comant;—Fors s'en eissirent li Sarrasins dedenz—Ki s'cumbatirent al bon vassal Rollant. — Puis od les ewes lavat les prez del sanc; — Pur ce le fist, ne fust [apa]rissant » (vers 1775-1779). Ces vers seraient absolument incompréhensibles sans l'explication de la *Karlamagnus-Saga*, où l'on voit Roland et Olivier prendre Nobles sur l'ordre de l'Empereur, mais tuer le roi Fouré que Charles leur avait enjoint d'épargner. Et ils cherchent, mais en vain, à effacer les traces de ce sang répandu contre la volonté du grand Roi. C'est alors que Roland reçoit au visage ce fameux coup de gantelet impérial, après lequel il se retire sous sa tente. (V. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 263.)

2° LA CHRONIQUE DE TURPIN. Le faux Turpin, dès son chapitre second, raconte « comment Charlemagne fut exhorté par l'apôtre Jacques à délivrer des « Sarrasins l'Espagne et la Galice. » Charles est épuisé, il veut prendre un repos auquel la conquête de l'Occident lui a donné quelque droit. Tout à coup, certaine nuit, il aperçoit dans le ciel une *voie* d'étoiles qui part de la mer de Frise et qui passe au-dessus de la Gaule et de l'Aquitaine, aboutissant à la Galice, où repose, inconnu, le corps de saint Jacques. » Plusieurs nuits de suite, le grand Empereur considère cet étrange spectacle. Enfin l'Apôtre lui apparaît et lui dit : « Je m'étonne que tu n'aies pas encore pensé à délivrer des païens le pays où mon corps est enseveli. Va donc, et entreprends cette œuvre. Cette voie d'étoiles est le symbole du chemin qui conduit à mon tombeau, et qui, grâce à toi, sera bientôt couvert de pèlerins. » Charles s'apprête; il part (chap. II). Les murs de Pampelune tombent miraculeusement devant les chrétiens vainqueurs. Tous les Sarrasins qui reçoivent le baptême sont épargnés ; les autres, tués. L'Empereur visite le tombeau de saint Jacques; puis va à Padron, sur le bord de la mer, et plante sa lance dans les flots, rendant grâce à Dieu et à saint Jacques de l'avoir conduit jusque-là. Padron (il convient ici de ne pas l'oublier) est la ville signalée par la légende comme le lieu où débarqua saint Jacques quand il vint évangéliser l'Espagne (chap. III). — Charlemagne détruit toutes les idoles de l'Espagne « præter idolum quæ est in terra Alandaluf, quod vocatur Salamcadis. » Mais, à Cadix, « il y a une idole de Mahomet nommée *Isalam* ou *Islam*, c'est-à-dire Dieu en langue arabe. » Cette idole est pleine de démons et nul ne peut la briser. Sur le bord de la mer est une pierre antique, élevée aussi haut dans le ciel que le vol d'un corbeau, et qui soutient la statue d'un homme tenant un bâton (*clava*) dans sa main droite. Ce bâton doit tomber le jour où naîtra le roi de France qui doit conquérir la terre d'Espagne. Il est tombé à la naissance du fils de Pépin; les païens, épouvantés, s'enfuient (chap. IV). — L'Empereur construit une belle basilique en l'honneur de saint Jacques, et beaucoup d'autres églises à Aix, à Toulouse et à Paris (chap. V). Ici se termine le récit vraiment primitif de la Chronique de Turpin, celui qui fut écrit au onzième siècle par un moine de Compostelle. Le reste est d'une autre main, et peut être considéré, suivant M. G. Paris, comme l'œuvre d'un moine de Saint-André de Vienne, écrivant au commencement du

les, et, tout éblouissant de lumière, lui rappela le vœu qu'il avait fait jadis à Vienne d'*ostoier sur la gent*

siècle suivant. Les chapitres V-XIV sont consacrés uniquement aux guerres de Charles contre Agolant, dont nous avons déjà donné le résumé. L'Espagne est en partie le théâtre de cette grande lutte, et le faux Turpin donne le nom de *bellum Pampilonense* à la dernière partie d'une guerre dont Pampelune est le prix. — Certains chrétiens, trop avides, s'attardent à recueillir du butin sur le champ de bataille ; Altumajor les surprend avec ses Sarrasins et les tue jusqu'au dernier : tel est l'objet du chapitre XV. — Charles demande un jour fort indiscrètement à Dieu de lui faire connaître ceux de ses soldats qui doivent mourir dans une guerre qu'il entreprend contre le roi Fouré. Une croix rouge apparaît sur l'épaule de ces prédestinés. C'est en vain que l'Empereur veut les disputer au ciel et les cache dans son oratoire ; il les y trouve morts à la fin de la guerre. Quant au roi Fouré, il est vaincu, et meurt (chap. XVI). — Ici seulement nous entrons dans le véritable sujet de notre *Entrée en Espagne* : la *Chronique de Turpin*, en effet, n'admet pas qu'une SEULE expédition de Charles en Espagne. Nous en comptons aisément jusqu'à trois : celle de Charles après l'apparition de saint Jacques, celle contre Agolant, et celle enfin que nous allons raconter. — Le chapitre XVII de Turpin est intitulé : *De bello Ferracuti gigantis et de optima disputatione Rolandi*. La scène se passe à Nadres (Najera), où le géant Ferragus défie les Français à la tête de vingt mille Sarrasins. Charles s'y rend avec une rapidité qui ne coûte rien à l'auteur de la *Chronique ;* cinq mots, c'est tout : « Quapropter Carolus ilico Nageram adiit. » La lutte de Roland contre le géant est encore plus théologique dans le faux Turpin que dans notre *Entrée en Espagne* et dans le *Charlemagne* de Girard d'Amiens. Croirait-on que le neveu de Charlemagne entreprend une démonstration en règle de tous les dogmes catholiques, et notamment de la Trinité ? « Fais-moi voir, dit le Sarrasin, comment trois peuvent faire un. » — « Rien de plus simple, répond Roland. Dans une lyre, quand elle sonne, il y a trois choses : l'art, la corde, la main du musicien, et ce n'est cependant qu'une seule lyre. Dans une amande, il y a l'écorce, le noyau et la coque, et ce n'est qu'une seule amande. Dans le soleil, il y a blancheur, chaleur et splendeur, et ce n'est qu'un soleil, etc., etc. » Il est curieux de voir comment l'auteur de l'*Entrée en Espagne* a rendu ce passage. Il a reculé devant l'érudition doctrinale de Roland et lui a mis sur les lèvres une comparaison plus militaire : « Vois ce bouclier ; fais-y trois trous ; puis, regarde au travers. Tu croiras y voir trois soleils, et cependant il n'y en a qu'un » (f° 71 r°). Bref, le géant est vaincu, est mis à mort, et c'est ainsi que se termine le long récit de Turpin, comme celui de notre Chanson (ch. XVII). — Une nouvelle guerre s'engage contre les païens à la tête desquels on retrouve le fameux Altumajor et Hebraïm, roi de Séville. Pour mieux triompher de Charles, ils emploient un vieux stratagème dont les Chinois seuls pourraient se servir aujourd'hui : les païens se cachent le visage avec des masques cornus, barbus, horribles. Les chevaux des Français ont peur, et s'enfuient. Mais le lendemain, le roi des Franks fait couvrir les yeux de ses chevaux et leur fait boucher les oreilles, pour que leur frayeur ne compromette pas une seconde fois sa victoire. Cette fois il est vainqueur, et partage l'Espagne entre les différents peuples de son empire (ch. XVIII). — Telle est l'affabulation de cette partie de la Chronique de Turpin qui correspond à notre

de Tutelle et de rendre libre le chemin des pèlerins : « Le temps est venu d'accomplir ce vœu. » Peu de

Entrée en Espagne et à la *Prise de Pampelune*. Le reste se rapporte à la *Chanson de Roland*.

3° La Chronique anonyme dédiée à Frédéric Barberousse vers 1165, et qui a pour titre : *De la sainteté et des miracles du bienheureux Charlemagne*, reproduit simplement, dans son troisième livre, la Chronique du faux Turpin.

4° Dans le Kaiserschronik, l'Empereur, après avoir pris Arles et Girone, entre en Galice, où tous les chrétiens sont massacrés par les Sarrasins. Charles survit seul, et le voilà qui trempe de ses larmes une pierre qui encore aujourd'hui est tout humide de ces admirables pleurs. « Courage, Charles, courage, » lui crie la voix d'un ange. Sur l'ordre du messager céleste, le fils de Pépin rassemble alors 53,066 jeunes filles dans une vallée qui s'appelle le Val-Charlon, près des défilés de Sizer. A la vue de cette armée, dont ils ne savent pas la composition étrange, les Sarrasins tremblent et se soumettent. Le miracle des lances fleuries que la *Karlamagnus-Saga* place à l'époque du siége de Montjardin, et dont elle fait honneur aux soldats français, se renouvelle ici en faveur des jeunes filles, et une belle église s'élève au lieu de ce miracle, sous ce vocable nouveau : *Domini sanctitas*. (V. G. Paris, l. l., p. 271-279.)

5° La Chronique saintongeaise n'est qu'une interpolation de Turpin, mais on y remarque certains épisodes qu'on ne trouve presque nulle part ailleurs. Tel est celui de la délivrance de Bordeaux par les Français et de la lutte de Roland contre le roi de Lybie, que M. G. Paris a voulu reproduire tout au long dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 271).

6° La Karlamagnus-Saga, plus que partout ailleurs, nous est ici une ressource précieuse, nous allions dire unique. C'est avec elle que l'on peut combler les lacunes les plus regrettables de nos anciens poëmes et restituer d'anciennes légendes conservées jadis en des poëmes français que nous avons perdus. Le commencement de l'expédition d'Espagne est raconté par le compilateur islandais avec des détails qu'on chercherait inutilement ailleurs. Il nous montre (d'après une de nos Chansons sans doute) le grand Empereur se précipitant sur l'Espagne à la voix de l'ange Gabriel, et miraculeusement conduit par un cerf blanc dans le passage de la Gironde (I, 50 et suiv.). — Quant à la prise de Nobles, nous avons vu tout à l'heure avec quelle originalité notre Scandinave la raconte (I, 51, 52). Mais il en fait ailleurs un second récit dont la forme est toute différente. L'Empereur et son neveu, durant trois ans, assiégent en vain cette fameuse ville de Nobles. Découragement de l'Empereur que Roland se refuse à partager. Charles enfin frappe son neveu, qui ne veut pas abandonner le siége (*Karlamagnus-Saga*, V^{e} branche, *Guitalin*). — Après la prise de Nobles, le compilateur islandais raconte le siége de Monjardin (Mongarding). « Le roi de Cordes s'avance contre Charles avec une forte armée. L'Empereur ordonne à ses gens de briser le bois de leurs lances et de les ficher en terre. Aussitôt, par miracle, il y pousse de la verdure et des feuilles, et, là où il y avait un champ, il y a désormais un bois. Le roi de Cordes s'enfuit ; Charlemagne prend d'abord Monjardin ; puis Cordes, dont il tue le roi. » (I, 53.) — *Bibliothèque de l'École des chartes*, XXV, 102, 103 ; article de G. Paris.

temps après, Charles racontait tout ému cette vision à ses chevaliers, dans un conseil tenu à Aix-la-Cha-

7° RODRIGUE DE TOLÈDE admet dans ses récits la légende à côté de l'histoire, et Alfonse X lui a emprunté presque tout le tissu de sa *Chronique* en ce qui touche la guerre d'Espagne. Mais Rodrigue a soin d'écarter tout ce qui pourrait être préjudiciable à la gloire des Espagnols et de l'Espagne. De là, sa célèbre sortie contre les jongleurs : « Nonnulli histrionum FABULIS INHÆRENTES ferunt Carolum civitates plurimas, castra et oppida in Hispaniis acquisiisse multaque prœlia cum Arabibus perpetrasse et stratas publicas a Galliis et Germania ad sanctum Jacobum recto itinere direxisse... » (*Chronica Hispaniæ*, IV, ch. 10).

8° Dans la CHANSON DES SAISNES, le poëte raconte que Guiteclin « va ferir Karlemaine qui se fu relevez — Sor l'eaume qi à *Nobles fu jadis conquestez*, — *Quant Karles en bataille conqist le roi Forrez*... » (Coupl. 197.)

9° L'auteur de JEHAN DE LANSON fait allusion à la prise de Nobles par Roland et Olivier, et adopte la légende qui attribue à Olivier la mort du roi Fouré (Arsenal, B. L. F. 186, f° 116).

10° PHILIPPE MOUSKET traduit en mauvais vers le récit du faux Turpin, dont il suit la chronologie arbitraire (vers 4720 et suiv.).

11° La CRONICA GENERAL d'Alfonse X s'attache aux récits de Rodrigue de Tolède, mais elle est beaucoup plus explicite, et en même temps beaucoup plus fabuleuse : « C'était la trentième année du règne d'Alphonse le Chaste. Le vieux roi demande du secours à l'empereur Charles contre les Mores. Les Espagnols se montrent fort irrités de cet appel à une nation étrangère ; le plus indigné est Bernard del Carpio. Bref, Alphonse est obligé de se dédire et fait dire à Charlemagne qu'il pourra se passer de lui. Colère du grand Empereur qui entreprend la guerre contre les Espagnols au lieu de la faire aux Sarrasins. C'est alors que Bernard del Carpio ne rougit pas de s'allier avec le païen Marsile. D'un autre côté, les Navarrais, les Gascons, les Aragonais, s'unissent contre ce Charles qu'ils sollicitaient tout à l'heure, qu'ils détestent maintenant. La défaite de Roncevaux est l'œuvre de ces deux haines et de ces deux armées combinées : chrétiens et musulmans sont enfin d'accord, et c'est pour écraser la France. Ainsi moururent Roland et les douze pairs. Charles répara cet échec : il vint bientôt après mettre le siége devant Saragosse et triompha cette fois de Marsile, malgré le secours de Bernard del Carpio dont l'Empereur fut assez bon, dit-on, pour faire plus tard un roi d'Italie. » (V. l'extrait de la *Crónica general* traduit dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, 282-285.) — Alfonse X renouvelle d'ailleurs contre les jongleurs les anathèmes de Rodrigue de Tolède, et dit : « Et ores sachez-le, vous qui cette histoire oyez (quoique les jongleurs chantent en leurs chansons et disent en leurs fables que Charles l'Empereur conquit en Espagne maints châteaux et maintes cités, et qu'il y livra maintes batailles contre les Mores) ; cela *ne peut être*, si ce n'est qu'il conquit quelque chose en Cantabrie. Il y conquit Barcelone, Girone, Ausone et Urgel ; mais le reste qu'ils racontent n'est pas à croire. » (*Ibid.*, 204.) Et voilà ce que l'orgueil castillan a fait de notre légende : il a inventé Bernard del Carpio. Puis il a imité ce héros, fils de l'imagination espagnole : plutôt que d'accorder quelque gloire au nom français, il a glorifié Marsile et s'est allié avec les mécréants.

12° La CHRONIQUE DU MANUSCRIT DE TOURNAI raconte ainsi qu'il suit les

pelle, et il mettait aux voix cette proposition qui allait diviser les barons : « Faut-il faire la guerre aux Sar-

commencements de la guerre d'Espagne. Après avoir rapporté le combat de Ferragus et de Roland à Nadres, il suppose que Charles retourne en France et y revient sur l'ordre de saint Jacques : « N'i ot gaires demoré quant il fu amonestés par vision de saint Jake de Composterne que il delivrast son païs de la main as Sarrasin. Quant Carles ot esté pluisor fois amonestés, il ne volt plus atargier. Ains assambla grant ost et entra en Espaigne et ot pluisors batailles contre les Sarrasins. Dedens le terme que il i demora, il i avoit ·II· freres sarrasin qui manoient en la cité de Cesar-Auguste, qui puis fu nomée Sarragouche. Li uns avoit non Marsiles, et li autres Baligans. Cil estoient venu des parties d'Aufrique deffendre la tierre. Mais il ne s'osèrent deffendre contre l'empereór Carlon. Si li fisent entendre par boisdie qu'il avoient grant tallent d'estre crestiien et que il se batypseroient quant li Rois seroit repairiés de Galice, là où il véoit à aler. Carles, qui cuida que il déissent voir, passa outre en Galisce et delivra tout le païs. Après fist raparelier la glise Saint-Jake et pluisors autres. Et quant il ot les Sarrasins caciés hors du règne, il s'i mist au retour viers Franche. » (De Reiffemberg, *Chronique de Phil. Mousket*, I, 470.)

13° HUMBERT DE ROMANS, qui fut général des Frères-Prêcheurs de 1257 à 1263, écrivait, en 1273, dans son *De tractandis in concilio*, les lignes suivantes qui prouvent à quel point le récit légendaire de l'entrée en Espagne était devenu historique : « Fervor potest accendi ex eo quod Turpinus in epistola de actis seu gestis Caroli refert, quod B. Jacobus apparuit in somnis eidem Carolo, ter invitans eum quod sicut alias terras multas subjugaverat, ita iret in Hispaniam et locum suum liberaret a Saracenis ut esset via fidelibus ad ipsum perpetuo visitandum. » (Martène et Durand, *Amplissima collectio*, VII, 183.)

14° Les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS pour le règne de Charlemagne combinent les *Annales* d'Eginhard avec la *Chronique* de Turpin. En ce qui touche l'expédition d'Espagne, elles suivent Turpin pas à pas, depuis leur premier chapitre : « *De l'avision et du signe que Charles vist au ciel et comment saint Jacques s'apparut à lui,* » jusqu'à la mort de Roland et au châtiment de Ganelon. Mais, à la suite de ces récits d'emprunt qui n'ont pour nous aucun intérêt original, se trouve un épisode (liv. V, chap. IX, X) que nous ne pouvons pas omettre : « *D'une aventure merveilleuse qui avint à Rolans tandis comme il vivoit, avant qu'il entrast en Espaigne, quant il delivra son oncle Kallemaine des mains aux Sarrasins, et comment il conquist la cité de Grenople par miracle.* » Depuis sept ans Roland fait le siége de Grenoble. Tout à coup il apprend que son oncle est tenu en échec par les Vandres, les Saisnes et les Frisons dans un château de Dalmatie. Roland ira-t-il délivrer l'Empereur? Abandonnera-t-il la conquête de Grenoble? Il se met en prières et Dieu fait miraculeusement tomber les murs de la ville assiégée. Après quoi Roland court délivrer le roi de France (ch. IX). Et la guerre d'Espagne, tout aussitôt, commence.

15° GIRARD D'AMIENS, dans son CHARLEMAGNE, ne sait que traduire et délayer en mauvais vers la Chronique du faux Turpin.

16° Il en est de même de l'auteur du KARL-MEINET qui, pour cette partie de la légende de Charlemagne, remonte uniquement aux œuvres latines.

17° Dans la compilation anglaise à laquelle M. G. Paris a donné le titre de

rasins d'Espagne? » Tout aussitôt, deux partis se forment, celui de la guerre et celui de la paix, celui

CHARLEMAGNE ET ROLAND, la première branche est consacrée au combat de Roland et de Ferragus et aux débuts de l'expédition d'Espagne d'après Turpin.

18° L'OFFICE DE SAINT CHARLEMAGNE A GIRONE, qui fut composé vers l'année 1345, ne raconte pas cette guerre d'une façon aussi servile. *Saint* Charlemagne va en Espagne sur l'ordre de saint Jacques; il prend et fortifie Narbonne. Au moment où il va franchir les Pyrénées, il a une belle vision. Notre-Dame, saint Jacques et saint André lui apparaissent et lui promettent la victoire : « Seulement, prends soin, dit la Vierge, de me construire une belle église à Girone. » Charles s'empresse, et partout sur son chemin élève des églises ou construit des chapelles. Il rencontre enfin les Sarrasins près de *Sent-Madir* et les bat. Pendant qu'il assiége Girone, une grande croix rouge reste pendant quatre heures sur la mosquée de Girone, et il tombe une pluie de sang. (V. dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, la traduction complète des huit premières leçons. La dernière manque; on y racontait sans doute la prise de Girone.)

19° Les REALI (dans leur huitième livre, la *Spagna*) suivent pas à pas l'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune*. Il importe peu,—comme nous l'avons dit,—que ces deux derniers poëmes soient ou ne soient pas du même auteur : l'important est que le compilateur des *Reali* les ait eus l'un et l'autre à sa disposition et qu'il les ait imités ou copiés à la suite l'un de l'autre. Nous avons déjà vu que des lacunes importantes de l'*Entrée en Espagne* sont comblées par les *Reali*. C'est ainsi que la lacune du poëme français qui s'ouvre au f° 268 est comblée par les chapitres LXXXIII-CXXIV de la *Spagna* des *Reali* (Défaite du Malqidant; Olivier, revêtu des armes de Roland, effraye les Sarrasins et les met en fuite.....).

20° Le poëme de Sostegno di Zanobi, la SPAGNA ISTORIATA, se modèle sur les *Reali*, comme les *Reali* s'étaient modelés sur l'*Entrée en Espagne*.

21° Le CHARLEMAGNE ET ANSÉIS en prose (ms. 214[b] de l'Arsenal) est en grande partie une imitation, et presque une traduction de Turpin. Seulement le compilateur, qui s'impose la tâche étrange de combiner entre elles les deux légendes de Charles et d'Anséis de Carthage, se donne beaucoup de peine pour introduire de bonne heure son second héros dans l'histoire du premier. Au f° 12, après le récit d'une première défaite d'Agolant, se trouve la rubrique suivante : « Ce dist comment, aprez que Charlemaine éust séjourné à Saint-Fagon, il institua roy d'Espagne Anséis, son propre neveu, pour le bien de tout le pays. Et comment pour le bien de lui et de son roiaulme, il lui laissa de ses barons. Puis, print congiet et s'en revint en son règne et païs de France. » (F° 1.) A la suite de cette étrange intercalation, le *Charlemagne et Anséis* revient à la Chronique de Turpin : « Coment, aprez le retour de cel Charlemaine, Agoulant s'en issi du Grosne et vint en Gascoingne où il subjugua les Angoriens et print leur cité. Puiz, dist comment par trayson il manda celui Charlemaine, lequel vint à lui incongnu, et perçupt cette trayson par laquelle il s'en retourna; et vint querre moult grant puissance et s'en ala en Angorie qu'il reprint et en enchassa cil Agoulant malvais traytre... » (F° 16.) Et, aussitôt après, commence le récit de Roncevaux.

22°, 23° Dans la plus ancienne version du GALIEN (ms. 226 de l'Arsenal), dans toutes les versions postérieures de ce roman jusqu'à celle de la *Bibliothèque bleue*,

II PART. LIVR. I. CHAP. XVII.

Les Français se reposent depuis cinq ou six ans : Roland leur reproche leur lâcheté.

des impatients et celui des prudents. Gales de Vermandois et, tout naturellement, Ganelon sont à la tête des habiles, des diplomates, des partisans du repos. Mais Roland se lève, et, plus terrible qu'on ne l'a jamais vu, la face en feu, d'une voix de tonnerre, prononce un des plus nobles, un des plus généreux discours qu'on puisse trouver dans nos Chansons de geste :

« Il y a bien, je crois, cinq ou six ans passés — Qu'en périlleux repos et plein de vanité — Nous et toute l'armée

et aussi à la fin du GUERIN DE MONTGLANE incunable, est intercalé un récit de l'expédition d'Espagne d'après les sources latines.

24° Les CONQUESTES DE CHARLEMAGNE, par David Aubert, nous fournissent quelques variantes notables : « Coment saint Jacques apparu par trois fois à Charlemaigne et l'incita d'aler conquerir les Espaignes et les delivrer des mains des infidèles (f° 174). — Comment les grans ostz de l'empereur Charlemaine se assemblerent au jour devant dit pour aler conquerir les Espaignes et les terres voisines (f° 181). — Comment les François passerent Geronde, par la grace de Dieu, et conquirent Bordelle la cité à l'emprise du noble duc Roland (f° 193). — Comment le roy Fourré fu occis contre le gré de l'Empereur par Olivier de Vienne quy venga la mort de son frere Gerier que Fourré avoit occis, et comment la cité de Nobles fu conquise par le noble duc Roland (f° 193). — Comment la paix du bon roy Gouldebeuf et du noble duc Roland fu faitte à l'empereur Charlemaine (f° 200). — Comment Pampelune fut assegiée par le noble empereur Charlemaine qui y sejourna longtemps (f. 202). — Comment la cité de Pampelune fu prinse par assault et puis rebailliée aux paiiens par le noble empereur quy les pensoit convertir par amour (f° 206). — Comment le puissant Charlemaine reconquist Pampelune par la haulte prouesse et entreprise du duc Roland et des jeunes chevaliers (f° 209). — Comment Charlemaine conquist Montjardin et le frere du roi Fourré nommé David, qui depuis fu bon crestien à merveilles et amy de Dieu (f° 212). — Comment le duc Roland conquist un jaiand terrible nommé Fernagud et conquist Nadres la grant cité, et de ses haultes emprinses (f° 215). — Comment aucuns roys paiens se assamblerent en grant compaignie de Sarrazins et vindrent à bataille contre les crestiens qu'ilz mirent en fuite (f° 222). — Comment le roiaulme de Navare fu conquis par le bon Charlemaine (f° 226). » — De ces rubriques précieuses, que nous avons cru nécessaire de publier *in extenso* (d'après M. de Reiffemberg), on peut déduire les faits suivants : « Saint Jacques apparaît à Charlemagne, qui part en Espagne et conquiert Bordeaux sur son passage; Roland et Olivier s'emparent de Nobles et tuent le roi Fourré. Les Français assiégent ensuite et prennent Pampelune. L'Empereur remet cette ville aux païens, qui feignent de se convertir, mais est obligé de la reprendre à ces traîtres. Puis il s'empare de Montjardin que défend le frère de Fourré, nommé David. C'est alors que commence le combat de Roland et de Ferragus. Nadres est prise, la Navarre est conquise, et nous arrivons à la trahison de Ganelon, aux préliminaires de Roncevaux.

nous demeurons oisifs, — Occupés seulement à déshériter les pauvres orphelins. — Les péchés, les crimes s'accumulent sur vous. — Vos âmes et vos corps sont engagés — Aux diables d'enfer. Quand les rachèterez-vous, — Si vous ne saisissez maintenant cette occasion ? — Et je dis, et je conseille que vous soyez les premiers — A entrer en Espagne. Et n'en sonnez plus mot. — Je ne vous aimerai plus à cause de votre méchanceté.... — Mais souvent il vaut mieux se taire qu'être trop plein de paroles. — Seigneurs barons, qui êtes ici assemblés,— Rappelez-vous seulement la grande déloyauté — Dont, depuis si longtemps déjà, Marsile a toujours fait preuve avec nous.... — Barons, si mes paroles vous ont fait quelque peine, — Je vous prie d'aviser entre vous du meilleur [1]. »

Séance du Conseil de Charlemagne où la guerre d'Espagne est décidée.

Ce discours, où une énergique fierté s'unit si parfaitement à une touchante modestie, devait mettre un terme à la discussion. C'en est fait : le parti de la guerre l'emporte. Naimes, la sagesse même, se déclare pour Roland : « Il faut conquérir un royaume au neveu de Charles, dit-il. Il contrefait Alexandre à merveille, mais il n'a que la bonne volonté. Donnons-lui le reste [2]. » Tous les barons votent pour la guerre, et Gales de Vermandois, qui s'était le plus mis en avant contre le parti belliqueux, « met son baudrier à son cou, » et, tout en pleurs, va s'agenouiller aux pieds de Roland. « Et li cons lui pardonne tant l'en prie Olivier [3]..... »

Peu de temps après, une belle armée toute fraîche, toute jeune, toute pleine d'élan, se dirigeait à travers

25° LA CHRONIQUE DU MANUSCRIT 5003 se contente de reproduire le faux Turpin (f° 112 r°-113 r°).

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 2-4 v°. — [2] Trois conquises façomes, la prime en venjason — De Deus, le rois cellestre, et de sa passion; — La secunde por Carles que l'on doit por reison — Mantenir ses honors en qel part qe il son ; — La terce por cestui che moi senble à bricon — Quant il veult contrefere li filz roi Philipon : — Il a bien le voloer, mais trop li falt li don...., (f° 5).

[3] L'*Entrée en Espagne*, f° 6 r°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVII.

la France vers les *ports* d'Espagne. Roland ne devait plus revoir les beaux pays qu'il traversait. Il marchait superbe, à la tête d'une petite armée de Romains ; car il était *sénateur de Rome* et gonfalonier de l'Église [1]. De l'autre côté des Pyrénées, Marsile apprenait l'arrivée des Français et écrivait à Charles une lettre, un *bref* plein d'insolence, où il osait bien se qualifier « roi par la grâce de Dieu [2]. » Charles ne répondait que par ce rugissement de lion : « *A fere tot mes venjances venut est la vigille. — Qi m'ont meffet non dorment, qe Karlons se reville* [3]. » Les mots sublimes, les mots cornéliens, abondent dans notre chanson. Lorsque l'armée française est arrivée à Blaives ; lorsque Ogier raconte, non sans quelque effroi, la force des Sarrasins et surtout la puissance du géant Ferragus, neveu de Marsile ; lorsque le Danois ajoute que Ferragus doit être de la famille *de cil Golie qui fut tué par l'enfant,* » Roland, avec un sourire plein d'espérance et de foi, se contente de répondre : « Dieu n'est-il pas aussi puissant de nos jours que du « temps de David [4] ? »

Grand combat de Roland et du géant Ferragus ; victoire du neveu de l'Empereur.

Ici se place un épisode que l'on trouvera tout au long dans la Chronique du faux Turpin. Ferragus jette un défi aux chevaliers français : tour à tour il se mesure avec onze des pairs de France, et les fait aisément prisonniers. Il les saisit par le haubert et les enlève de cheval *comme feit mere son petit enfanson* [5]. Roland reste seul, invaincu ; en lui seul reposent les espérances de toute la chrétienté.... C'est en vain d'ailleurs que l'on sait cet épisode inventé après coup, c'est en vain qu'on lui trouve d'insupportables longueurs : on ne saurait se le dissimuler : la scène a de

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 6 v. Roland fit alors en personne le voyage de Rome. — [2] F° 8. — [3] F° 10 r°. — [4] F° 14. — [5] F° 28 r°.

la grandeur. Il est certain que Roland est ici le représentant de notre pays et de notre foi. Malgré l'invraisemblance grossière de ce Ferragus, malgré la niaiserie de ce géant, il est certain que notre cœur bat quand nous voyons Roland en venir aux prises avec lui. Et tout d'abord ils se battent en paroles. Ils sont si bien les représentants, l'un de l'islamisme et l'autre de l'Église, qu'ils argumentent l'un contre l'autre en véritables théologiens. Leur rencontre ressemble d'abord beaucoup moins à un duel qu'à un colloque : il ne faut pas s'étonner si le combat dure trois jours [1]. Sur le champ de bataille, les deux héros prennent tout leur temps, et Ferragus même demande à son adversaire la permission... de faire un somme. Roland la lui accorde, et, considérant que le géant a la tête trop basse en dormant, il pousse la délicatesse jusqu'à lui mettre, en façon d'oreiller, une grosse pierre sous le chef [2]. Puis ils argumentent de nouveau. Roland récite son catéchisme, expose sa foi, raisonne, ergote sur l'existence de Dieu, sur les anges, sur la Trinité, sur la création, sur la rédemption enfin. Par malheur, il ne convainc pas son ennemi par de si beaux raisonnements. Il a recours à l'argument de l'épée, s'élance sur Ferragus, et enfin l'étend roide mort à ses pieds [3]. Les diables emportent l'âme du païen, Roland fait au cadavre de Ferragus des adieux trempés de larmes, les Français chantent l'alleluia, les onze pairs sont délivrés, les Sarrasins se rendent. Charlemagne veut, sans plus de retard, poser au front de Roland la couronne d'Espagne ; mais le baron s'y refuse et veut, avant tout, achever la grande conquête [4]. Les païens

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 32-79. — Quarante-sept feuillets, quatre-vingt-quatorze pages pour le récit d'un seul combat ! !

[2] L'*Entrée en Espagne*, f° 68 r°. — [3] F° 79 r°. — [4] F° 85 r° v° et 86 r°.

sont en pleurs, les chrétiens sont en joie. Et cependant la guerre ne fait que commencer.

II.

Commencements du siége de Pampelune ; épisode d'Isoré.

L'action se transporte sous les murs de Pampelune [1]. La ville est défendue par le païen Malceris, dont le fils, Isoré, est une des plus touchantes créations de nos trouvères. Isoré est un second Yaumont, mais peut-être plus sympathique encore que le premier. Il se précipite sur le champ de bataille avec une impétuosité et une noblesse toutes juvéniles et presque chrétiennes. Dans la mêlée, dans le *poignéïs*, Estous, Olivier, Roland et le vieux Girard rivalisent d'ardeur, ou pour mieux dire de furie. Mais sur tous prime Ganelon. Véritablement, Ganelon n'a rien du traître : voyez-le se lancer au milieu des archers païens et les abattre autour de lui, comme un moissonneur abat les épis [2]. Isoré tombe demi-mort sous les coups d'Olivier : Roland fait le vide autour de lui. Le fils de Malceris, fait prisonnier par Anséis, ne veut se rendre qu'au seul Roland, et voilà que les Français conduisent aux pieds de Charlemagne cette précieuse capture [3]. Charles est dans un moment de mauvaise humeur : il vient d'apprendre qu'Estous est tombé au pouvoir des Sarrasins, et entre dans une de ces colères d'enfant que nos trouvères lui ont trop souvent prêtées : « Il faut, pour venger Estous, « qu'Isoré soit sur-le-champ pendu. » A ces mots, Roland devient d'une pâleur mortelle : il a engagé sa foi à Isoré qu'on ne le mettrait pas à mort; il veut par-dessus tout tenir sa parole. La parole d'un Roland,

[1] *L'Entrée en Espagne*, f° 88 v°. — [2] F° 92 v°-102 r°. — [3] F° 102-105 v°

n'est-ce donc rien? Isoré d'ailleurs est là, devant l'Empereur, et il se plaint à Roland de la brutalité de Charles : « Il menace de me pendre contre le vent, « comme si je lui avais volé son argent [1]. » Le neveu de l'Empereur n'y tient plus; il sort indigné de la tente impériale, et, s'adressant au vieux Girard : « Vous « avez entendu d'étranges paroles, lui dit-il; je ne « les puis supporter plus longtemps. » Girard excuse, et même approuve l'Empereur; mais Olivier, ce Pylade de Roland, avec le dévouement aveugle et la passion brutale des amis, s'écrie à voix haute : « Le roi « fait villenie; et ses conseillers valent encore moins que « lui [2] ! » Roland se retire une fois de plus sous sa tente, il déclare qu'il quittera le camp si l'on fait mourir Isoré, les esprits s'aigrissent, la dispute s'envenime : « Si Mal« ceris ne rend pas la ville, Isoré mourra, » tel est le dernier mot de l'Empereur. Et, là-dessus, Isoré, s'élevant à la hauteur de Régulus : « Je serai le premier, « dit-il, à supplier mon père de ne pas rendre Pampe« lune. Frappez-moi [3]! » Tout cet épisode, on le voit, ne manque ni de naturel ni d'élévation. Il se termine, à la satisfaction de tout le monde, par un échange des deux prisonniers, Isoré et Estous. C'est Roland lui-même qui veut accompagner Isoré jusqu'aux portes de la ville : leurs adieux sont charmants [4]. Séparés par leur foi, par leur patrie, par leur langue, ils s'aiment, et cet amour est touchant chez des héros qui tout à l'heure se combattaient la lance a la main, qui tout à l'heure se combattront encore. La guerre recommence.

Mais la guerre a des retours terribles. Quel que soit leur amour pour « douce France, » les trouvères n'ac-

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 105-109 r°. — [2] F° 109 r°. — [3] F° 110 v°.

[4] Dist Ysorés : « Jantil duch de Clermont, — Torne vos rier. » Et li ber li respunt : — « De moi vos mambre! » A cest mot s'en revont (f° 121).

II PART. LIVR. I. CHAP. XVII.

cordent pas toujours la victoire aux Français. Leurs poëmes ne sont pas, à tous égards, une première édition des *Victoires et conquêtes*. Aussi, dans le long récit des batailles sous les murs de Pampelune, voyons-nous les païens et les chrétiens se disputer le champ avec des vicissitudes qui émeuvent le lecteur et tiennent son attention suspendue. Il arrive un jour notamment que Roland, avec huit mille hommes, attaque soixante-dix mille Sarrasins; ce jour-là, les Français furent *jetés hors du chemin;* ce fut un petit Waterloo. Le neveu de Charlemagne, criblé de blessures, évanoui sur son cheval, est traîné dans cet état sur toutes les parties du champ de bataille. Par bonheur, Olivier le rencontre, le prend entre ses bras, le ranime. Roland, tout aussitôt, met la main à sa Durandal, et, tout couvert de son sang, veut de nouveau se jeter dans la mêlée. Il n'est plus temps : les Français ont poussé le terrible cri « Sauve qui peut, » et ce sont des fuyards et des vaincus qui rentrent ce soir-là dans le camp de Charlemagne [1].

Défaite des Français.

Cette défaite, il faut la venger. Les païens et les Français, d'un commun accord, en viennent à une action qui sans doute sera décisive. Une des plus terribles batailles d'Espagne va commencer [2]. Mais Roland, dont la mémoire n'oublie pas facilement les anciens affronts, Roland a refusé le commandement en chef, et Charles, que ce refus remplit de colère, a relégué

[1] Roland, de retour au camp, reproche amèrement aux autres pairs de n'être pas venus à son secours : « C'est votre faute, dit l'Empereur à son neveu; vous avez été trop imprudent :

La vostre fam chi tot cuide engloutir
Après mangier vos fera mal gesir.

Roland, furieux, se retire de nouveau sous sa tente; mais on le réconcilie bientôt avec Charles (f° 151 v°-153 v°).

[2] L'*Entrée en Espagne*, f° 155 r°-162 v°.

Nouvelle bataille entre les Français et les Païens. Victoire de Charles, disparition de Roland.

son neveu à l'arrière-garde. Roland reste donc le spectateur de la mêlée : ce qui ne lui est pas souvent arrivé. D'ailleurs, il faut en convenir, Charles sait se passer de lui. Naimes fait des prodiges, Ganelon ne lui cède en rien : *Iluec fu Ganes courageux et loyal*. On voit par ce vers que le poëte a respecté l'antique tradition qui veut que Ganelon ait été presque irréprochable jusqu'au moment où un sentiment fatal de haine et d'envie lui fit commettre son grand crime. Isoré, blessé par le comte Hue, demeure mortellement étendu sur le champ de bataille : il aperçoit de loin l'enseigne de Roland et pâlit d'effroi. Pendant longtemps l'issue du combat est incertaine [1]. Jamais la terre d'Espagne ne fut trempée de tant de flots de sang; on ne s'y est jamais déchiré avec plus de rage. Enfin Charles est vainqueur, et veut que l'armée française rentre au camp, épuisée, mais triomphante. Tout à coup on se demande où est Roland. On l'appelle, on le cherche : « Où est « Roland? où est Roland? » se demande toute l'armée. Roland ne paraît pas, les douze pairs ne paraissent pas, l'arrière-garde tout entière a disparu [2]. Qu'est-elle devenue?

III.

Prise de Nobles.

Roland a fait un coup de tête. Il a follement abandonné le champ de bataille, où son absence pouvait si gravement compromettre la victoire des Français, et il est parti à la recherche d'une aventure, à la conquête d'un royaume. Procédé essentiellement français. Le neveu de Charlemagne avait envoyé un de ses chevaliers, du nom de Bernard, faire une reconnaissance

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 162 v°-184 v°. — [2] F° 181 v°.

jusqu'à la cité de Nobles. Ce messager, sous un costume de pèlerin, avait pénétré dans la ville païenne, et s'était aisément aperçu que tous les habitants en état de porter les armes étaient alors occupés à combattre sous les murs de Pampelune.... Vite, Bernard revient vers Roland. Il le trouve à la tête de l'arrière-garde, au moment où cette arrière-garde allait s'élancer au galop de ses chevaux : « Il faut partir sans retard, dit tout bas l'espion français à Roland, et demain Nobles sera à vous. — Mais Charles ? Dans le cas d'une défaite, je le laisse sans secours. — Si vous ne prenez pas Nobles demain, jamais vous ne la prendrez. — J'irai donc, s'écrie Roland, mais je fais une folie [1] ! » Et il la fait.

Rien n'est plus étrange que ce départ pour Nobles des pairs et des barons de France auxquels Roland ne veut pas communiquer son projet. Roland n'est pas expansif, il faut le dire ; il ne fait part de ses desseins à personne, pas même à son très-fidèle Olivier. La nuit tombe ; le petit corps d'armée s'avance à travers des campagnes sur lesquelles l'obscurité commence à descendre. « Où allons-nous ? » se demandent-ils tout bas, et personne ne le peut dire. Ils maudissent l'influence de Roland, tout en la subissant. Ils quittent tout pour lui, le champ de bataille, l'Empereur ; ils désertent jusqu'à leur devoir ; mais c'est Roland. Et rien n'est mieux peint, dans notre poëme, que cette route silencieuse de barons à travers un pays inconnu, vers un but ignoré. Ils traitent Roland de fou, mais ils le suivent. Pas un de ces fiers soldats n'ose même lui adresser une demande, et tout à l'heure ils se feront tuer pour lui [2].

Le lendemain, Nobles était prise.

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 177 r° et v°. — [2] F° 178 r°-180.

Colère de Charlemagne à l'insu duquel Roland a fait cette conquête. L'Empereur va jusqu'à frapper au visage son neveu qui se retire du camp français.

Mais quand Roland, joyeux, triomphant, quitta Nobles soumise; quand un jour son armée, toute chargée de butin, entra dans le camp de l'Empereur, au son des trompes et des tambours; ce triomphe et cette joie, au lieu d'avoir un écho dans le cœur de Charles, le trouvèrent formidablement irrité. Charlemagne ne se souvenait que d'une chose : c'est que Roland l'avait abandonné sur le champ de bataille; c'est que, par son imprudence, il avait compromis les destinées de la France et de la chrétienté... Et quand Roland entre dans la tente impériale, se met à genoux devant son oncle, et *lui fait présent de sa victoire,* l'Empereur lui impose brutalement silence et le frappe de son gant au visage.

Roland, rouge de colère, se lève et met la main à son épée : il allait frapper le roi quand une pensée, soudain, lui traversa l'esprit : « C'est lui qui m'a « nourri, lorsque j'étais petit enfant. » Alors, vaincu par ce souvenir, et honteux de ce grand affront, il sort silencieux de la tente, monte à cheval, prend sa lance, ferme son heaume et sort du camp. Avant qu'il y revienne, il se passera un long temps, et, comme le dit notre poëte, « les Français seront plus désireux de le re« voir que mère n'est désireuse de revoir son enfant [1]! »

IV.

Départ de Roland, douleur des pairs, regrets de Charlemagne.

Il faut nous représenter Roland s'éloignant du camp, triste, le front bas, en pleurs, le visage caché par les *laces* de son heaume, inconnu des Français devant lesquels il passe : « Ah! homme grevé de peine et de « tourment, tu n'auras jamais de repos en ton vivant;

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 213 v°-216 r°.

« depuis que tu es petit enfant, tu as commencé à en« durer peine et travail. Frère Olivier, je vous confie « à Jésus; vous aussi, Estous de Langres, et tous mes « bons amis. Vous ne me reverrez plus, je crois, en « mon vivant [1]. » Et, se tournant vers son cheval : « Cheval, dit-il, j'ai grand'pitié de toi. Ton sergent « devrait venir te chercher, et voici que je te mène « travailler. » Et il poursuit plus rapidement son chemin... Pendant ce temps, une scène terrible se passait dans la tente de Charles. De même que, dans la tragédie d'Eschyle, on voit le Chœur se livrer à une longue délibération pendant qu'on égorge Agamemnon, ce qui donne à Égisthe le temps de l'assassiner; de même ici nous assistons à de longs débats et à de longues récriminations des douze pairs, ce qui donne le temps à Roland de courir à ses aventures. Estous élève le premier la voix devant l'Empereur, et lui reproche vertement sa conduite à l'égard de son neveu : « Que fais-tu semblant de pleurer? dit-il avec une incomparable violence. Est-ce là le bien que tu nous veux? la reconnaissance et l'honneur que tu nous portes? Tu te reposes, toi; et nous, pendant ce temps, nous te conquérons bourgs et cités dans les grands périls des batailles et des mêlées. Nous nous plaçons devant le premier rang, nous allons à la mort pour agrandir ta terre. Tu nous en as bien récompensés aujourd'hui! » Et il termine en déclarant qu'il a été sur le point de frapper l'Empereur *de son brant de color*. Girard, le vieux Girard, annonce qu'il va quitter le camp et retourner en Roussillon. Quant à Olivier, il est à la fois terrible et touchant. « Je veux m'en aller, dit-il, et je vous demande congé. J'irai d'abord à Vienne, vers don Girard

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 217 r°-v°.

et la belle Aude, leur annoncer ces douloureuses nouvelles. Puis, je prendrai des habits de pèlerin, je passerai la mer, et je mourrai en voie et en sentier, ou je trouverai celui qui est mon cher espoir. » *Lors commença si fort à larmoier, qu'il en a fait plus de deux cents plourer*[1]. Heureusement, tout s'apaise; les barons se réconcilient avec l'Empereur; et on se met de toutes parts à la recherche de Roland. Peines inutiles. Roland s'éloigne, s'éloigne toujours, et les Français seront longtemps sans le revoir [2].

Roland cheminait sous une grande forêt déserte, et son cœur enfin se fend de douleur : « Roland, se dit-« il à lui-même, vous voilà seul en ce bois désert, vous « qui aviez coutume d'avoir à vos ordres vingt mille che-« valiers pour l'Église romaine! » Et il sanglote [3]. D'aventure en aventure, il arrive au bord de la mer. Un songe charmant l'a consolé dans une de ses haltes : il s'est vu dans sa tente avec Olivier son *dru*, et avec cent de ses meilleurs *privés*, s'amusant à « taquiner » Estous, comme c'était sa coutume :

Et quand aparut l'aube, chéu sunt li rosée,
Par desot son aubers s'est le duc refroidé:
Le douç ensoigne part q' eveiland l'a laisé [4]...

Le neveu de Charles, pour tout dire, nous plaît mieux dans le malheur que dans la prospérité et le triomphe. Il n'a plus un cœur d'acier, il est plus *homme*. Il se met souvent à genoux, et n'oublie jamais de recommander à Dieu son oncle le roi Charles et son ami Olivier [5]... Mais le voilà qui trouve sur le rivage un bateau marchand, un dromont; il y monte, il est en mer. Et à mesure que les côtes d'Espagne fuient loin de ses yeux, ses regrets

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 218-220. — [2] F° 221 r° et v°. — [3] F° 223 v°. — [4] F° 224 r°. — [5] F° 229 v°.

augmentent : il tend les bras vers le rivage, où il laisse son meilleur ami et son père adoptif :

> Menbre lui d'Olivier et de le roi Karlemaine :
> Un sanglot de plurer li vint, que nel refraigne [1]...

Roland à la Mecque. Ses aventures auprès du *Roi de Persie*.

La traversée, nous dit notre poëte, ne fut pas de longue durée, et nous en abrégerons néanmoins le récit. Ces nouvelles aventures de Roland, le vent qui le pousse du côté de l'Arabie, et enfin son débarquement à la Mecque, sont vraisemblablement des imaginations littéraires qui n'ont rien de primitif. Quoi qu'il en soit, voilà Roland qui met le pied sur le sol de l'Orient. Il arrive à propos. Le *roi de Persie* est dans le plus grand embarras. Un roi voisin, fort vieux, et dont la personne est, paraît-il, aussi peu gracieuse que le nom (il se nomme Malquidant), demande la main de la belle Diones, sa fille. Par malheur, ce Malquidant est très-puissant et cousin du Vieux de la Montagne : « Fais « brûler ta fille, si elle me refuse, » écrit-il au roi de Persie avec un abandon tout mahométan. Et le malheureux père est dans les transes : il craint pour sa fille, il craint pour son royaume, et cherche des accommodements. Dans le moment même où Roland arrive, le roi tient conseil. Il propose au fier Pelias, neveu et envoyé de Malquidant, de donner au terrible prétendant, au lieu de sa fille, quatre de ses plus fortes cités [2]. Mais le neveu de Charles s'est fait rapidement expliquer l'affaire ; son cœur héroïque s'indigne de ce mariage odieux qu'on veut faire subir à Diones ; il intervient, terrible, dans le débat ; il ne se fait point connaître sans doute, mais on sent bien qu'il est le représentant d'une race plus noble et plus pure ; il

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 229 v°. — [2] F° 235 r°.

déclare que Diones ne sera jamais l'épouse de Malquidant, lance un défi à Pelias, entre en lice avec lui, lui jette à voix basse son véritable nom : « Tu désirais, « lui dit-il, faire la connaissance de Roland. Eh bien! « tu l'as devant toi. » Et il finit par l'abattre mort à ses pieds. Diones est sauvée [1].

Le neveu de Charles devient *bailli* de ce royaume infidèle. Sagesse de son gouvernement.

Roland, dès ce jour, est considéré comme le sauveur de tout le pays. La belle Diones se prend pour lui d'un amour très-ardent. Mais Roland, avec une admirable chasteté, pense à sa fiancée, la chère Aude, et n'a même pas un regard pour celle qui, suivant le poëte, est « *plus belle que rose ne lis* et *ange resanble qui descende de nue*. » Le frère de Diones, Samson, prend en grande affection le libérateur de sa sœur, et Roland lui donne dans son cœur une bonne place à côté d'Estous et d'Olivier, qu'il n'oublie jamais. Le roi de Persie, enfin, élève le neveu de Charles à la dignité de *bailli* de tout le pays [2]. Il y a quelque chose de frappant dans ce spectacle d'un seul Français, d'un seul chrétien, commandant ainsi tous les enthousiasmes de l'Orient, devenant le vrai maître d'une grande contrée, et suffisant à la civiliser. Car notre poëte entre ici dans les plus minutieux détails. Vainqueur de Malquidant, Roland ne songe plus, en effet, qu'à organiser pacifiquement ce pays qui a tant de confiance en lui. Il se fait le professeur du jeune Samson, son professeur de chevalerie ; il convertit le père de Diones et toute la maison du soudan ; il introduit dans toutes les administrations les idées chrétiennes et les idées françaises ; il change, il transforme cette nation, et son nom y acquiert une popularité durable [3]. Certes, nous sommes ici en pleine légende, et nous

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 235 r°. — [2] F° 260 r°. — [3] F° 260 r°-272 r°.

n'avons pas la pensée de tirer de ces faits imaginaires une conclusion historique. Mais mille fois ce spectacle nous a été réellement offert; on a vu mille fois quelques Français, quelques chrétiens, remuer, modifier, transformer de grands pays. Depuis que le christianisme a l'Occident pour foyer principal, un seul Occidental est supérieur à cent Orientaux. C'est l'histoire de Roland à la cour du roi de Persie.

Mais, une fois cette grande besogne achevée, Roland s'ennuya : il n'avait pas la patience de se sentir un seul moment les bras croisés. D'ailleurs, le mal du pays le tourmentait étrangement. Il ne pouvait penser sans pleurer à Charlemagne, à Olivier, à la France. C'est pourquoi il s'arracha courageusement aux délices de l'Orient, au repos, à l'amour de tout un peuple : « Je m'en vais, dit-il, vers le roi de saint Denis [1]. » Et il part. Mais il ne veut pas quitter l'Orient sans avoir visité le saint tombeau; il s'achemine vers Jérusalem. Les larmes de Roland coulent sur la pierre sacrée [2]. Puis il s'embarque avec le jeune Samson. Une affreuse tempête les ballotte longtemps sur la mer, et les jette enfin sur un rivage inconnu. O bonheur! cette terre, c'est celle d'Espagne. Ils ne sont qu'à quelques journées du camp de Charlemagne [3].

Retour de Roland en Espagne.

C'est en vain que mille aventures [4] retiennent Roland sur ce chemin; c'est en vain qu'un ermite, inspiré du ciel, lui révèle divinement qu'il ne reverra jamais la France, et qu'il n'a plus que sept ans à vivre: Roland, un peu troublé d'abord par cette prophétie, se relève aussitôt, et, avec un accent sublime qui rappelle les fameux vers du *Cid* (Paraissez maintenant,

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 272 r°. — [2] F° 273 r°. — [3] F° 275-278. — [4] F° 278-290.

Mores et Castillans!) : « Je vais donc, s'écrie-t-il, occire toute la gent haïe :

Or voie destrir Espagne e la grant Aumarie,
E Sibilie e Granate, Moroch et Barbarie.
Se je tant vivre doi, se Deu me benéie,
Jà n'aura grant respois cels q'à Deu ne sorplie. »

Et, soumis, pieux, sublime dans sa résignation de chrétien autant que dans sa fierté de Français, il va s'agenouiller sur l'herbe, et faire à l'ermite la même réponse que fait à Gabriel la vierge Marie : « Ecce servus Domini : que la volonté de Dieu soit faite [1] ! » Puis il se remet courageusement en route vers le camp français.

Joie de l'Empereur, d'Olivier et des Français lorsqu'ils revoient Roland. Le siége de Pampelune se poursuit.

Avant la fin du jour, il l'aperçoit [2]. Tout ému, il passe devant les gardes avancées du camp ; il éprouve intérieurement cette grande joie de l'homme qui revoit son pays après une longue absence, qui désire à la fois être et n'être pas reconnu, qui veut pour ainsi parler « faire une surprise », qui souhaite tantôt la prolongation, et tantôt la fin de cette heure charmante. C'est un chevalier breton, du nom de Rainier, qui le premier reconnaît Roland. Il court sur-le-champ annoncer à Charlemagne l'heureuse nouvelle de ce retour. On sait avec quelle rapidité se répandent ces nouvelles. « Roland est revenu, » se dit-on de toutes parts, d'abord à voix basse, puis un peu plus haut, puis enfin à grands cris. « Roland, voilà Roland ; » mille cris n'en font qu'un. On se précipite sur son passage. Roland se hâte, lui aussi ; il a soif de tomber aux bras de son oncle : « Aler lui semble un an ainz que l'ataigne [3]. » Mais rien n'a pu retenir Olivier. Il s'élance, il voit de loin son ami, il tombe dans ses bras. Ils ne

[1] L'*Entrée en Espagne*, f° 290 r°. — [2] F° 293 v°. — [3] F° 297 v°, et 297 v°-303.

peuvent parler ni l'un ni l'autre ; cette joie les étouffe. Ils s'en vont en silence sur l'herbe et se regardent en silence. Tout à l'entour des deux amis, un grand cercle se forme : « *Cantate Domino canticum novum*, « s'écrient les Français. Dieu nous le ramène, notre « sauveur, le doux, l'humble, le père des pauvres gens. » Charlemagne arrive enfin, et Roland n'attend pas qu'il descende de cheval : il tient son oncle par le pied droit, il lui embrasse la jambe, il pleure à chaudes larmes. L'Empereur ne peut dire un seul mot. C'est devant le spectacle de ces embrassements et de cette joie que nous laisse l'auteur de l'*Entrée en Espagne*.

Cependant, Pampelune n'est pas encore au pouvoir des chrétiens.

APPENDICE AU CHAPITRE XVII.

TABLEAU indiquant : 1° les faits historiques relatifs aux différentes expéditions de Charles au-delà des Pyrénées ; 2° les textes des historiens à l'appui de ces faits ; et 3° les légendes et les chansons de geste auxquelles ces faits ont donné lieu.

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
777.	Soleyman-Ebn-Jaktan-Alarabi (que nos historiens appellent Ibinalarbi), gouverneur de Saragosse, vient avec un autre émir trouver Charles à Paderborn, où se tenait une Diète solennelle. Les deux émirs se donnent au roi de France, eux et leurs villes.	Venit, in eodem loco ac tempore, ad regis præsentiam, de Hispania Sarracenus quidam nomine Ibinalarbi cum aliis Sarracenis sociis suis, dedens se ac civitates quibus eum rex Sarracenorum præfecerat (Eginhard, *Annales*, 777, reproduit par le Poëte saxon, etc., etc.).	La *Chronique de Turpin*, suivie par l'auteur de l'*Entrée en Espagne* et par un certain nombre de nos Chansons de geste, suppose que l'expédition d'Espagne a été décidée dans l'esprit de Charles par une apparition de saint Jacques. L'Astronome limousin a écrit ces paroles, qui ont pu donner lieu à la légende : *Carolus statuit ad Hispaniam pergere laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari.*

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
778.	Charles, à la tête d'une armée immense, traverse heureusement les Pyrénées, et entre en Espagne. La soumission d'Ibinalarbi lui fournit un excellent prétexte pour pénétrer dans ce pays et pour le conquérir. Il se hâte d'en profiter. Il met le siége devant Pampelune et s'empare de cette ville importante.	Tunc, ex persuasione prædicti Sarraceni spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens, congregato exercitu, profectus est, superatoque in regione Wasconum Pyrinei jugo, primo Pompelonem Navarrorum oppidum aggressus, in deditionem accepit. Inde Hiberum amnem vado trajiciens, Cæsaraugustam, præcipuam illarum partium civitatem accessit, acceptisque quos Ibinalarbi et Abuthaur quosque alii quidam Sarraceni obtulerunt obsidibus, Pompelonem revertitur. Cujus muros, ne rebellare posset, ad solum usque destruxit ac, regredi statuens, Pyrinei saltum ingressus est. In cujus summitate Wascones, insidiis collocatis, extremum agmen adorti, totum exercitum magno tumultu perturbant. Et licet Franci Wasconibus, tam armis quam animis, præstare viderentur, tamen et iniquitate locorum et genere imparis pugnæ inferiores effecti sunt. In hoc certamine plerique aulicorum quos rex copiis præfecerat, interfecti sunt, direpta impedimenta, et hostis, propter notitiam locorum, statim in diversa dilapsus est. Cujus vulneris acceptio magnam partem rerum feliciter in Hispania gestarum in corde regis obnubilavit. (Eginhard, *Annales*, ann. 778. Reproduit par le Poëte saxon, *Historiens de France*, V, 143.)	L'*Entrée en Espagne* raconte les commencements fabuleux de la grande guerre : c'est sous les murs de Pampelune que se passe la plus grande partie de son action. Tout est légendaire dans le combat de Ferragus et de Roland, dans la prise de Nobles, dans le voyage en Orient.
	Il marche sur Saragosse et s'empare de Huesca, Barcelone et Girone. (Suivant les historiens arabes, Charles ne put vaincre la résistance de Saragosse, que les auteurs chrétiens font tomber en son pouvoir.)	Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur Carolus, saltuque Pyrinei superato, omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in deditionem susceptis, salvo et incolumi exercitu revertitur, præter quod in ipso Pyrenæi jugo Wasconicam perfidiam parumper in redeundo contigit experiri. Nam cum agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones, in summi montis vertice positis insidiis (est enim locus ex opacitate silvarum, quarum ibi maxima est copia, insidiis ponendis opportunus), extremam impedimentorum partem et eos, qui novissimi agminis incedentes, subsidio præcedentes tuebantur, desuper incursantes, in subjectam vallem dejiciunt, consertoque cum eis prœlio, usque ad unum omnes interficiunt ac, direptis impedimentis, noctis beneficio quæ jam instabat protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur. Adjuvabat in hoc facto Wascones et levitas armorum, et loci in quo res gerebatur situs; econtra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus reddidit impares. In quo prœlio Eggihardus regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii et Hruodlandus, Britannici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur. Neque hoc factum ad præsens vindicari poterat, quia hostis, re perpetrata, ita dispersus est, ut ne fama quidem remaneret, ubinam gentium quæri potuisset. (Eginhard, *Vita Caroli*, IX.)	La *Prise de Pampelune*.— Tout est légendaire dans *Gui de Bourgogne*, où l'on peut voir tout au plus un souvenir très-altéré des nombreuses expéditions de Louis, *fils* de Charles, de l'autre côté des Pyrénées. La *Chanson de Roland*. C'est le plus historique de nos vieux poëmes. Deux faits y dominent : la défaite de Roland et de l'arrière-garde impériale dans les défilés de Roncevaux, et la bataille sous les murs de Saragosse. Ces deux
	En revenant d'Espagne vers la France, l'arrière-garde de Charlemagne est surprise par les Gascons dans les défilés de	Carolus... statuit, Pyrenæi montis superata difficultate, ad Hyspaniam pergere, laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari. Qui mons cum altitudine cœlum contingat, asperitate cautium horreat, opacitate silvarum tenebrescat, angus-	

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
	Ronceveaux, et taillée en pièces. On peut supposer que les Gascons, dans cette circonstance, furent aidés par les musulmans. C'est là que mourut Roland, préfet de Bretagne, avec la fleur de la France.	tis vim vel potius semitæ commeatum non modo tanto exercitui, sed paucis admodum pene intercludat, Christo tamen favente, prospero emensus est itinere... Sed hanc felicitatem transitus, si dici fas est, fœdavit infidus incertusque fortunæ vertibilis successus. Dum enim quæ agi potuerant in Hyspania peracta essent et prospero itinere reditum esset, infortunio obviante, extremi quidam in eodem monte regii cæsi sunt agminis. Quorum, quia nomina vulgata sunt, nomina dicere supersedi. (Astronome limousin, *Vita Hludovici*, dans Pertz, *Scriptores*, II, 608.) Anno 778, rex Karolus cum magno exercitu venit in terram Gallíciam et adquisivit Pampelonam. Deinde accepit obsides in Hispania de civitatibus Abitauri atque Ebilarbii quorum vocabulum est Osca et Barzelona necnon et Gerunda. Et ipsum Ebilarbium vinctum duxit in Franciam. (*Annales Petaviani*; ann. 778, *Historiens de France*, V, 14.)	faits ont une base très historique. L'imagination populaire s'est contentée de remplacer à Ronceveaux les Gascons par les Sarrasins. Et encore n'est-il pas impossible, comme le pense un savant contemporain, que les Sarrasins aient pris quelque part à ce désastre. Toujours est-il que ce désastre fut très-considérable et qu'il resta très-profondément gravé dans la mémoire du peuple. Rien d'historique dans *Gaidon* ni dans *Anséis de Carthage*.
790.	Placite tenu par Louis, fils de Charles, à Toulouse. Abiathar et d'autres émirs demandent la paix au fils du roi de France.	« Rex Ludovicus [anno 790] Tolosæ placitum generale habuit, ibique consistente, Abutaurus Sarracenorum dux... cum reliquis regum Aquitaniæ collimitaneorum, ad eum nuntios misit, pacem petens. » (Astr. limousin, *Vita Hludovici*; Pertz, *Scriptores*, II, 609)	
792, 793.	Hescham, successeur d'Abd-al-Rahman II, proclame l'*algihad*, ou guerre sainte, contre les chrétiens. Il réunit 100,000 hommes, qu'il divise en deux corps d'armée, l'un marchant contre les chrétiens des Asturies, l'autre destiné à envahir la France. Invasion des Sarrasins en France. Ils brûlent les faubourgs de Narbonne. Guillaume, comte de Toulouse, leur résiste; il est battu, malgré son courage. Les Sarrasins retournent en Espagne chargés de butin.	« Ann. 793. Sarraceni Septimaniam ingressi prœlioque cum illius limitis custodibus atque comitibus conserto, multis Francorum interfectis, ad sua regressi sunt. » (Eginhard, *Annales*, ann. 793.) « Ann. 793. Sarraceni venientes Narbonam, suburbium ejus igne succenderunt multosque christianos ac præda magna capta, ad urbem Carcassonam pergere volentes, obviam eis exiit Willelmus quondam comes aliique comites Francorum cum eo; commiseruntque prœlium super fluvium Olveio ingravatumque est prœlium nimis; occiditque maxima pars in illa die ex populo christiano. Willelmus autem pugnavit fortiter in die illa... Sarraceni vero, collectis spoliis, reversi sunt in Hispaniam. » (*Annales Moissacenses*, ann. 793.) « Ann. 793. Prœlium factum est inter Sarracenos et Francos in Gothia in qua Sarraceni superiores extiterunt. » (*Annales Fuldenses*.) « Ann. 793. Willelmus pugnavit cum Sarracenis ad Nerbonam et perdidit ibi multos homines et occidit unum regem cum multitudine Sarracenorum. » (Hepidannus monacus, *Annales*.)	Cette formidable invasion des Sarrasins a donné lieu à des légendes qui circulèrent longtemps dans le Midi et à des Chansons que nous avons perdues. Mais surtout la belle résistance du comte Guillaume a en partie donné naissance à plusieurs poëmes de la geste de Guillaume au Court Nez; ELLE A CONTRIBUÉ à créer la magnifique légende d'*Aliscamps*. C'est ainsi que deux défaites très-historiques, celle de Roland à Roncevaux et celle de Guillaume à Narbonne, ont produit, plus ou moins directement, les deux plus belles, les deux plus populaires légendes de notre épopée nationale.

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
796. 797.	Mort de Heschem. Le gouverneur de Barcelone et Abd-Allah, oncle de l'émir de Cordoue, viennent demander des secours à Charlemagne contre Hakam, fils et successeur d'Heschem. — Louis passe les Pyrénées et fait le siége de Huesca.	« Ann. 797. Barcinona civitas, in limite Hispanico sita, quæ alternante rerum eventu nunc Francorum nunc Sarracenorum ditioni subjiciebatur, tandem per Zatum Sarracenum, qui tunc eam invaserat, regi reddita est. Nam is æstatis initio Aquisgrani ad regem venit, seque cum memorata civitate spontanea deditione illius potestati permisit. Qua recepta rex filium suum Hludovicum ad obsidionem Oscæ cum exercitu in Hispaniam misit. . » (Eginhard, *Annales*.)	
801.	Prise de Barcelone, qui est assiégée depuis deux ans. Expédition victorieuse des Français, qui ont à leur tête le roi Louis et le comte Guillaume. Les possessions de Charles en Espagne sont divisées en deux marches, celle de Gothie, capitale Barcelone, et celle de Gascogne.	Ann. 801. Ipsa æstate capta est Barcinona civitas in Hispania, jam biennio obsessa. Zatun præfectus ejus et alii complures Sarraceni comprehensi. (Eginhard, *Annales*, 801.) — L'Astronome limousin nous a laissé un récit très-détaillé de cette expédition. Il y est dit : « Erat ibi Willelmus, primus signifer Adhemarus, et cum eis validum auxilium. » (Pertz, *Scriptores*, II, 612, 613.)	
806.	Nouvelle expédition de Louis en Espagne ; nouvelle prise de Pampelune.	Ann. 806. In Hispania vero Navarri et Pampilonenses, qui superioribus annis ad Sarracenos defecerant, in fidem recepti sunt. (Eginhard, *Annales*, ann. 806.)	La place importante qu'occupe Pampelune dans nos Chansons de geste s'explique par le grand rôle que cette ville a joué dans l'histoire.
809.	Le musulman Amoros, émir de Saragosse, s'empare traîtreusement des villes d'Aragon.	Ann. 809. Aureolus comes, qui in commercio Hispaniæ atque Galliæ trans Pyrenæum contra Oscam et Cæsaraugustam residebat, defunctus est ; et Amoroz, præfectus Cæsaraugustæ atque Oscæ, locum ejus invasit et in castellis ejus præsidia disposuit, missaque ad imperatorem legatione sese cum omnibus quæ habebat in deditionem illi venire velle promisit. (Eginhard, *Annales*.)	
809, 810.	Louis commence le siége de Tortose et le reprend l'année suivante.	In occiduis partibus domnus Ludovicus rex cum exercitu Hispaniam ingressus, Dertusam civitatem in ripa Iberi sitam obsedit, consumptoque in oppugnatione illius aliquanto tempore, ubi eam tam cito capi non posse vidit, dimissa obsidione, cum incolumi exercitu se recepit (Eginhard, *Annales*, ann. 809. — L'Astronome limousin, § 14, donne un long récit de cette expédition durant les années 809 et 810. (Pertz, *Scriptores*, 613-615.)	
811.	Louis s'empare de Tortose.	Porro anno huic proximo Hluduvicus rex per semetipsum Tortosam repetere statuit... Quo perveniens adeo illam... lacessivit... ut cives illius claves civitatis traderent. (L'Astronome limousin, § 16, Pertz, l. l., 615.)	

ANNÉES.	FAITS HISTORIQUES.	TEXTES PRINCIPAUX à l'appui de ces faits.	CHANSONS DE GESTE et LÉGENDES auxquelles ils ont donné lieu.
812.	Siége de Huesca. Séjour de Louis à Pampelune. Nouvelle trahison des Gascons.	Post anni instantis excursum, exercitum Ludovicus ordinavit et Hoscam... mittere statuit. Quo pervenientes qui missi fuerant civitatem obsederunt... Pugnatum hinc inde est; cæsi sunt ab utraque parte... Ad regem sunt reversi.. (L'Astronome limousin, § 17.) Superato pene difficili Pyrenæorum transitu Alpensium, Pampelonam Ludovicus descendit, et in illis quandiu visum est moratus locis, ea quæ utilitati tam publicæ quam privatæ conducerent, ordinavit. Sed cum per ejusdem montis remeandum foret angustias, Wascones nativum assuetumque fallendi morem exercere conati, mox sunt prudenti astutia deprehensi (*Ibid.*, § 18, Pertz, I. 615, 616.)	La nouvelle trahison des Gascons, que l'on confondit avec les Sarrasins, et qui, en réalité, favorisaient les Sarrasins, a encore servi à donner plus de consistance à la légende de Roncevaux.

CHAPITRE XVIII.

GUERRE D'ESPAGNE.

(La Prise de Pampelune [1]. — Gui de Bourgogne.

I.

Analyse de la Prise de Pampelune.

Pampelune, disions-nous, n'était pas prise encore. Mais Roland était de retour : Pampelune ne pouvait résister longtemps.

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE LA PRISE DE PAMPELUNE. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Prise de Pampelune* appartient, suivant nous, au premier quart du quatorzième siècle. 2° AUTEUR. Elle est anonyme, et rien ne prouve scientifiquement qu'elle soit de Nicolas de Padoue, auteur de l'*Entrée en Espagne*. Il est certain seulement que l'auteur de la *Prise de Pampelune* a connu l'*Entrée en Espagne* et s'est proposé de la continuer : mais la langue, le style et la versification des deux ouvrages diffèrent essentiellement. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Le seul manuscrit qui nous reste de la *Prise de Pampelune* est incomplet par le commencement. Il contient, dans l'état

Malceris et Isoré défendirent énergiquement ce boulevard de la race païenne. On a vu précédemment de

actuel 6,113 vers dodécasyllabiques, assonnancés par la dernière syllabe ou rimés. 4° **MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS.** C'est le ms. de Venise qui porte le n° V parmi les manuscrits français de la bibliothèque de Saint-Marc. Il est du quatorzième siècle, et contient 101 feuillets. 5° **ÉDITION IMPRIMÉE.** M. Adolf Mussafia a publié la *Prise de Pampelune* en 1864, dans le même volume que *Macaire* (Vienne, in-8, avec une subvention de l'Académie impériale des sciences). Il a fait précéder son texte, très-bien établi, d'une Préface où il traite surtout la question philologique, et l'a fait suivre d'un petit *Glossaire*. — M. Michelant, en 1856, avait déjà copié à Venise la *Prise de Pampelune*, dont il nous donnera sans doute une nouvelle édition dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. 6° **LANGUE DANS LAQUELLE A ÉTÉ ÉCRITE LA PRISE DE PAMPELUNE.** On a déjà beaucoup discuté la question de la langue dans laquelle ont été écrits les romans franco-italiens, tels que l'*Aspremont*, le *Roland* de Venise, le *Macaire*, l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, etc. A nos yeux, la question n'est pas une, mais complexe. *Aspremont*, *Macaire*, *Roland*, ne sont suivant nous que des poëmes français, servilement copiés et indignement défigurés par des scribes italiens qui travaillaient sur des manuscrits français. Nous l'avons déjà fait voir au sujet de l'*Aspremont* et nous le démontrerons bientôt à l'occasion du *Macaire*. — L'*Entrée en Espagne* renferme, à ce point de vue, deux éléments distincts, comme nous avons essayé de le démontrer tout à l'heure : 1° Son début, ses transitions, sa fin, que nous croyons l'œuvre d'un Italien, écrivant originalement en français ; et 2°, le reste de son texte, qui est une copie italienne de plusieurs originaux français. — Quant à la *Prise de Pampelune*, nous pensons qu'elle est tout entière l'œuvre originale d'un Lombard écrivant en français et voulant écrire en français. Nous ne saurions admettre (et nous dirons pourquoi, dans notre Notice de *Macaire*) l'existence d'une langue lombarde ou *franke*, d'un dialecte particulier à l'usage des habitants lettrés de ces provinces de l'Italie du Nord. En réalité l'auteur de la *Prise de Pampelune* vise au « beau français, » et si vous comparez son texte à celui de *Macaire*, vous verrez qu'il n'emploie presque jamais ces formes italiennes pures que les scribes ignorants ont laissées dans *Macaire*, dans *Aspremont*, dans *Roland*, comme « *Machario*, *davanti*, *fatto*, *bela*, *molto*, *entorno*, *dalmaço*, *avolterio*, *glavio*, *graveda*, etc. » Comparez notamment la conjugaison des verbes dans nos deux Chansons, telle que M. de Mussafia l'a mise en lumière dans les *Préfaces* de ces deux œuvres (*Prise*, p. VII, et *Macaire*, p. IX et suiv.) : et vous vous apercevrez aisément que les deux *systèmes verbaux* ne se ressemblent aucunement. La conjugaison de la *Prise de Pampelune* est presque purement française ; celle de *Macaire* est effroyablement italianisée et toute barbare. Ce n'est certes pas la même langue. C'est que les compilateurs ignares qui copiaient nos poëmes français voulaient les mettre à la portée des Italiens, leurs compatriotes, et y multipliaient à dessein les formes italiennes, à l'intention de se faire mieux comprendre ; tandis que l'auteur de la *Prise de Pampelune*, se proposant de tirer de son cerveau et d'écrire en français un poëme français, n'a jamais eu aucune préoccupation de ce genre. D'un autre côté, rien n'est plus facile que de restituer l'ancien texte français caché sous les italianisations de *Macaire*, de *Roland*, d'*Aspremont* ; et

quel courage était capable ce jeune Isoré, presque aussi noble, aussi beau, aussi brave que Roland lui-

l'on sait avec quel succès M. Guessard l'a fait pour le premier de ces poëmes. Mais par cela même qu'il est original, qu'il ne copie pas une Chanson française, et qu'il ne peut cependant se défaire absolument de ses habitudes italiennes mêlées à l'ignorance de certaines délicatesses de notre langue, l'auteur de la *Prise de Pampelune* n'a pas fait une œuvre qui puisse aussi aisément être ramenée à un texte français complétement régulier. Nous avons essayé de faire sur la *Prise de Pampelune* ce que M. Guessard avait fait sur *Macaire*, et nous avons été plus d'une fois arrêté, nous voyant dans l'impossibilité de traduire littéralement, vers pour vers, ce poëme véritablement original. Il s'y trouve notamment un système d'élisions qu'on ne rencontre à ce degré que dans cette Chanson (et dans le début et les transitions de l'*Entrée en Espagne*). M. Mussafia a relevé les plus importantes : Lour escriA A sien homes (vers 48); il n'alera jA ensi, (166); et tuelt le cief A UN autre (vers 9); LA OU Dieu nos condura (vers 4213), etc., etc. Comme on le voit, des monosyllabes entiers sont audacieusement élidés; et cette particularité, dans un texte d'ailleurs si correct, est à nos yeux une preuve nouvelle de l'originalité de ce roman. L'unité de sa langue, de son style, de sa versification ; le genre de beautés littéraires qu'il renferme; la connaissance profonde de l'antiquité qu'il accuse, tout nous révèle d'ailleurs une seule main, une main italienne ne transcrivant pas un manuscrit français placé devant elle. Nous ne saurions d'ailleurs qu'indiquer rapidement les éléments d'une discussion que nous espérons reprendre un jour. 7° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Prise de Pampelune* est une œuvre où abondent de véritables beautés épiques. L'auteur, suivant nous, connaissait quelques auteurs antiques; il a évidemment plus de préoccupations artistiques que la plupart de ses prédécesseurs. Son style est simple, grave, et néanmoins égayé par de bonnes scènes d'un franc comique. Le courage de Roland y est tempéré par le rire d'Estous, et la vieillesse de Charles par la jeunesse d'Isoré. Le portrait du vieux roi Malceris et sa séparation d'avec son fils, l'admirable dévouement de Guron, la prise de Toletèle par Estous, peuvent compter au nombre des plus beaux passages de nos vieux poëmes.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA PRISE DE PAMPELUNE. On peut établir les propositions suivantes : 1° *Eginhard atteste que le principal épisode de la campagne de Charles en Espagne, durant l'année* 778, *fut la prise de Pampelune* : « Primo Pompelonem Navarrorum oppidum aggressus in deditionem recepit. » *Et à la fin de la campagne* : « Pompelonem revertitur. » 2° *Mais la ville fut reprise par les Sarrasins, et, en* 806, *Eginhard dit de nouveau :* « Navarri et Pampilonenses, qui superioribus annis a Sarracenis defecerant, in fidem recepti sunt. » 3° *Durant tout le règne de Louis, fils de Charles, en Aquitaine, Pampelune fut souvent le centre des opérations militaires des Français contre les Sarrasins.* 4° *C'est à Pampelune que Louis réunit en* 812 *une Assemblée pour arriver à connaître les besoins de ces populations mal soumises.* (V. l'Astronome limousin, § 18.) 5° *En résumé, dans toutes les guerres de Charles et de son fils en Espagne, Pampelune a une importance capitale, et il n'est pas étonnant qu'un de nos romans ait reçu ce nom :* la Prise de Pampelune, *bien qu'il contienne le récit de beaucoup d'autres faits d'armes et de plusieurs autres légendes.* (Les

même. Tant de vertus ne furent pas pour la ville une défense suffisante. Les Français y entrèrent, Charles et

textes historiques relatifs à Pampelune et à toutes les guerres d'Espagne ont été publiés plus haut, dans le *Tableau* qui fait suite à notre résumé de l'*Entrée en Espagne*.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La *Prise de Pampelune* est l'objet des récits suivants où l'on ne trouve, en résumé, que trois variantes vraiment dignes de ce nom : 1° Dans la CHANSON DE ROLAND, il est fait plusieurs allusions à un épisode important de notre roman, à la mort des comtes Basan et Basile, députés de Charlemagne près de Marsile (vers 201-209, 291 ; 488-491). 2° Dans la CHRONIQUE DE TURPIN, il est fait mention de plusieurs prises de Pampelune. Le premier auteur de cette Chronique, au chap. IV (*De muris Pampilonensibus per semetipsos lapsis*), raconte comment les murs de cette ville tombèrent miraculeusement aux pieds de Charlemagne en prières. Selon le deuxième chroniqueur (au chap. XI), le roi Agoland vient se réfugier à Pampelune après ses défaites à Agen, à Saintes et à Taillebourg. C'est sous les murs de cette ville qu'a lieu la fameuse controverse théologique entre Agoland et Charles et la grande bataille entre les Sarrasins et les Français. Les Français vainqueurs tuent tous les païens (chap. XII-XIV). Toute cette guerre reçoit du légendaire le nom de « *Bellum Pampilonense*. » Et quand l'Empereur traverse de nouveau les Pyrénées pour livrer aux païens cet assaut qui doit, hélas ! se terminer par la défaite de Roncevaux, c'est à Pampelune qu'il va prendre séjour : « *Rediens Pampeloniam, cum suis exercitibus hospitatus est* » (chap. XXI). 3° PHILIPPE MOUSKET reproduit et délaye la Chronique de Turpin, et parle aussi de deux siéges de Pampelune : *a*. Vers 4798-4835, et *b*. vers 5256 et suivants. — 4°-7° La Chronique de Turpin est également suivie par les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, GIRARD D'AMIENS, le KARL MEINET, le CHARLEMAGNE ET ANSÉIS du manuscrit 214^b de l'Arsenal, etc. — 8° Les REALI (dans leur huitième livre intitulé : la *Spagna*, chap. CXXXI-CXLII) comblent heureusement la lacune qui se trouve au commencement du seul manuscrit que nous possédions de la *Prise de Pampelune*. « Ces chapitres des *Reali*, dit M. Gaston Paris, contiennent un remarquable épisode, celui de *Macaire*. Ce Macaire est le lieutenant laissé par Charles en France ; il appartient à la maison de Mayence, et par conséquent est un traître. Aussi veut-il enlever à Charlemagne en son absence son trône et sa femme. Le traître avait mis à mort les messagers de l'Empereur, intercepté ses lettres et répandu le bruit que Charles et tous ses hommes avaient été tués par les Sarrasins. Il se prépare donc à épouser la femme de l'Empereur et à usurper sa couronne : la cérémonie doit avoir lieu le lendemain. Roland apprend tout cela par le moyen d'un diable qu'il a évoqué. » L'Empereur se sert de ce diable pour se transporter rapidement à Paris, où il châtie Macaire, où il se fait reconnaître de l'impératrice, d'où il ramène enfin le bon chevalier Guron, fils de Salomon de Bretagne (*Histoire poétique de Charlemagne*, 188 et 397-398). C'est à la suite de cet épisode que commence la lutte entre les Lombards et les Tiois. — 9° Les CONQUESTES DE CHARLEMAGNE, de David Aubert, renferment trois chapitres consacrés aux deux siéges de Pampelune : *Comment Pampelune fu assegiée par le noble empereur Charlemaine qui y sé-*

Roland à leur tête. Isoré se déclara prêt à courber la tête sous l'eau du baptême : Malceris se contenta de promettre une conversion qu'il espérait bien différer longtemps. Quoi qu'il en soit, les chrétiens vainqueurs occupaient la ville vaincue [1].

Pampelune est emportée d'assaut par Charlemagne. Discorde au sein de l'armée victorieuse ; lutte sanglante entre les Lombards et les Thiois. Roland les réconcilie.

Ils ne savent pas d'abord user de la victoire. A peine triomphants, ils se tournent les uns contre les autres avec la même rage qu'ils ont tout à l'heure dépensée contre les infidèles. Les Lombards d'un côté, et les Thiois de l'autre, trempent de leur sang le sol qu'ils viennent de conquérir. Roland se jette entre eux, plein de pensées de paix : « Sire, dit-il à l'Empereur « qui s'élançait furieux sur Didier et les Lombards; « sire, ce ne sont pas là des Turcs ou des Arabes : ce sont « des chrétiens, qui déjà vous ont bien servi. » Et comme l'Empereur ne tient aucun compte de ces prières, Roland éperonne son destrier, le pousse au plus fort de la mêlée et s'écrie de sa grande voix : « Arrière, arrière, « seigneurs, et laissez ce combat [2]. » Charles écoute cette fois la voix de Roland. Même il reconnaît qu'il a tort, lui et ses Thiois; il avoue que Didier a raison. Il s'amende, il sourit, la paix est rétablie [3].

Un grand banquet réunit ce jour-là les Thiois et les Lombards réconciliés. Charlemagne, à la fin, somme

journa longtemps (f° 202). *Comment la cité de Pampelune fut prinse par assault et puis rebailliée aux païens par le noble Empereur quy les pensoit convertir par amour* (f° 206). *Comment le puissant Charlemaine reconquist Pampelune par la haulte prouesse et entreprise du duc Rolant et des jeunes chevaliers* (f° 209). — Voir la Notice de l'*Entrée en Espagne* où l'on trouvera beaucoup de détails sur la *Prise de Pampelune :* les deux légendes ont été très-intimement mêlées.

[1] Le seul manuscrit qui nous ait conservé la *Prise de Pampelune* est malheureusement incomplet par le commencement, et nous n'assistons pas à cette entrée victorieuse des Français dans la ville emportée d'assaut. (V. l'édition Mussafia, p. 1.)

[2] *Prise de Pampelune,* édition Mussafia, vers 1-170. — [3] *Ibid.*, vers 170-425.

Malceris, roi vaincu de Pampelune, demande à entrer dans l'Ordre des douze pairs. Refus de Roland et de ses onze compagnons. Malceris s'échappe de Pampelune et rejoint Marsile.

le roi Malceris de se faire baptiser, ainsi que ce vaincu s'y était engagé. Malceris y consent, mais à la condition d'être aussitôt élevé à la dignité de pair de France : « Neveu Roland, dit alors l'Empereur au fils de Milon, c'est « à toi de choisir parmi les douze pairs celui qui sortira « de l'ordre pour donner place à Malceris. » Roland s'indigne, et se refuse à faire un tel choix entre des barons qu'il aime et qui ont tout quitté pour le suivre en Espagne. Charles va trouver les onze autres *compagnons*, et leur demande s'il en est un parmi eux qui consentirait à sortir de l'Ordre des douze pairs pour y céder sa place à Malceris. Ils se révoltent tous, autant que Roland, de cette proposition qu'ils considèrent comme un outrage : « Nous aimons mieux mourir avec ton neveu, disent-ils, « que de posséder toute la terre depuis Paris jusqu'en « Piémont [1]. » Malceris est donc évincé de sa demande. Honteux de ce refus, plus encore peut-être que de sa défaite, il parvient à s'échapper de Pampelune durant la nuit [2] : libre alors comme avant la prise de sa ville,

[1] *Prise de Pampelune*, vers 465-561.

[2] Malceris hésite a tuer son fils Isoré. Isoré s'endormit sans songer à mal... — « Je le tuerai [dit son père Malceris], je le tuerai avant de partir. » — Lors, prit un couteau qu'il avait au côté — Et vint au lit où son fils était couché. — Il vit qu'il dormait sans songer à mal. — Lors, s'astreignit en son cœur à ne point commettre ce crime, — Mais fit quelques pas en arrière. Puis, de nouveau le félon se décida — A tuer son fils, à le tuer malgré tout. — Il revint encore sur lui ; mais quand il vit le visage — De ce fils qui lui ressemblait plus qu'aucune chose au monde, — Le cœur *lui attendrit*, et il s'en retourna — Jusqu'à la porte de la chambre. Puis, se repentit — De ne point l'avoir tué, et dit : « Je suis bien fou — De ne le point mettre à mort ; car, pour peu qu'il vive, — Il détruira toute la puissance du roi Marsile. — Par la foi que je dois à Dieu, il périra. » — Lors, retourna sur Isoré, furieux, morne et tête basse. — Isoré dormait comme un blaireau : — Malceris lui souleva alors tous les draps — Et le découvrit depuis le ventre jusqu'au menton. — Isoré ne remuait pas plus qu'une pierre. — Son père alors le regarda, pleurant des yeux de son front, — Et se dit : « Misérable que tu es, ni Jésus, ni Mahomet, — Ne te pardonneront jamais un tel péché. — N'est-ce pas là ta chair, ton cœur et ta poitrine ? — Ton fils t'a-t-il jamais trahi en te servant ? — Advienne que pourra, pour quelque motif que ce soit, — Je ne mettrai la main sur lui. Ce n'est pas [d'ailleurs] que je craigne — Qu'il me puisse un jour surprendre en

il va préparer en Aragon une rude et sanglante besogne à Charlemagne et aux douze pairs [1]. « Si seulement « j'avais, dit-il en franchissant les portes de Pampelune, « si j'avais mon cher fils près de moi [2] ! »

Combat singulier entre Marsile et son fils Isoré qui reçoit le baptême, reste tout dévoué aux Français et devient comte de Flandre.

Au lever du jour, le lendemain, on s'aperçoit de cette fuite. On se jette à la poursuite de Malceris. Le poëte, après plusieurs autres vicissitudes, use enfin d'une machine dramatique qui ne manque jamais de produire un effet prodigieux : il met aux prises Malceris et Isoré, le père et le fils. Mais, avec la grossièreté ordinaire de nos derniers trouvères, il ne nous fait pas assister au terrible combat qui doit se livrer dans le cœur d'un père et d'un fils avant d'en venir à cette affreuse extrémité. Non, Isoré devenu chrétien ressemble à tous les convertis de nos Chansons ; il n'a plus d'amour pour son père ; il lui dirait volontiers ce vers un peu modifié de notre grand Corneille : « Vous n'êtes pas « chrétien ; je ne vous connais plus. » Tout cela est odieux, nous devons le dire, et démontre jusqu'à quel point la formule s'était glissée dans les œuvres de nos poëtes, jusqu'à quel point leur manquait la connaissance du cœur humain... Isoré, cependant, n'est pas de force à lutter contre son père ; il est désarçonné. Par bonheur, arrivent Roland, Olivier, Girard et tous les pairs. Isoré est relevé, mais Malceris a pris le temps d'échapper encore aux Français, et court librement à sa vengeance [3].

bataille ou en duel, — Car je me sens encore plus sage et plus vaillant, — Et de plus grand renom qu'il n'est, je le sens bien. — Mais je vois qu'il sera funeste à maint paien. » — Lors, Malceris prit son écu et sa lance, sans un mot, sans un cri, — Puis, fondant en larmes, sortit de la chambre... (Vers 684 et 703-735.)

[1] *Prise de Pampelune*, vers 561-759.

[2] Vers 760. Et Malceris ajoute :

> De toute l'autre perde je ne donroie un gal:
> Car sour Frans cuit-je ancour vengier mien duel coral... (V. 761, 762.)

[3] *Prise de Pampelune*, vers 762-1199.

La guerre recommence; les Français s'emparent de la Stoille et du Groïng.

C'est alors qu'Isoré est baptisé et que Charlemagne lui donne le comté de Flandre [1]... Puis la campagne recommence contre les infidèles, et les Français s'apprêtent à mettre le siége devant la Stoille [2], défendue par le païen Altumajor. Roland est chargé de cette expédition; Charles va rallier son neveu. Mais l'Empereur rencontre sur son chemin, dans les prés sous Mont-Garzin, le père d'Isoré, Malceris, que Marsile vient de mettre à la tête d'une puissante armée. Une bataille horrible commence dans un petit vallon obscur et herbu : Charles y fait des prodiges de valeur; Malceris est fou de rage. Altumajor est près de lui; il a quitté La Stoille pour combattre les Français en bataille rangée. Il y a au milieu de la mêlée un instant solennel : c'est celui où le roi de France est cerné par les gens de Malceris, où il va succomber, et la France avec lui. Il semble que ce soit le commencement de Roncevaux [3]. Et le poëte nous indique clairement l'extrémité de ce péril quand il nous dit : « Onque meis ne fu Zarlle en lieu tant perilous — Pues qu'il fu roi de Franze [4]. » Mais Dieu lui vient en aide et lui envoie Didier et les Lombards [5]. L'Empereur est délivré, les païens éperdus se jettent les uns contre les autres; Altumajor s'enfuit vers La Stoille, serré de près par le terrible Roland. Un nouveau combat se livre sous les murs de la ville infidèle : Altumajor vaincu se convertit, et livre aux Français Le Groïng [6] et La Stoille. Cette nou-

[1] *Prise de Pampelune*, vers 1199-1353. — [2] Estella. — [3] Vers 1353-1830. — [4] Vers 1819-1820.

[5] Vers 1921 et suiv. Didier est ici le type du vassal dévoué. A peine est-il arrivé sur le champ de bataille qu'il s'aperçoit que l'Empereur est à pied : « Quand Dexirier vit Zarlle, plus isnel che livrier, — Se gieta de l'arçon e par le frain d'or clier — Amena suen cival à Çarllon sens tardier; — Pues, li dist doucemant : « Mienseignor droiturier, — Pour mien amour vous pri que vous doiés montier — Sour cist cival : car je ne croi en l'ost suen per... (1958-63.)

[6] Logroño.

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

velle campagne s'achève encore dans le triomphe; mais la victoire avait été chèrement achetée [1].

Charles députe en ambassade près de Marsile les comtes Basan et Basile, que le roi païen fait mettre à mort.

Ici se place un épisode qui paraît avoir été des plus populaires et dont la légende doit remonter très-haut : car on la trouve mentionnée dans le texte le plus ancien de notre *Chanson de Roland*. Sur la proposition de Ganelon, deux messagers sont envoyés au roi Marsile : Marsile les fait pendre [2]. Cette odieuse trahison allait pousser jusqu'au paroxysme la haine déjà si vive des chrétiens contre les Sarrasins. La mort de Basan de Langres et de son compagnon Basile allait, en quelque sorte, devenir le cri de guerre des Français. De cette mort funeste allaient sortir Roncevaux, la mort de Roland, le châtiment de Ganelon, les terribles représailles de Charles. Au premier abord, cette violation du droit des gens abattit l'Empereur sans le décourager : quant à Ganelon, il fut d'avis qu'on envoyât sur-le-champ une seconde ambassade à Sarragosse [3]. Le traître, qui se plaisait tant à faire partir les autres en message, ne savait pas qu'il serait un jour chargé d'une mission semblable, et qu'il en reviendrait déshonoré.

Seconde ambassade près de Marsile. Épisode du chevalier Guron, qui périt victime de la trahison de Ganelon.

Bref, une seconde ambassade est décidée. Mais qui sera chargé d'un honneur aussi périlleux? Ce sera l'un des chevaliers les plus sages et les plus pieux de l'armée, le neveu du bon roi Salomon de Bretagne; ce sera Guron. Déjà le poëte nous a intéressé à ce Guron, que Ganelon déteste, qu'il désigne à Charles pour remplir cette mission fatale, qu'il envoie chez Marsile à une mort presque certaine [4].

1 *Prise de Pampelune*, vers 1830-2474. — 2 *Ibid.*, vers 2597-2704. — 3 Vers 2705-2739.

4 2740-2876. — Ganelon, dit le poëte, était plein d'*iror et d'ahan* contre Guron à cause d'Anséis qu'il voulait venger (v. 2841). Nous pensons qu'il y a ici une allusion à des faits racontés dans les premiers vers de la *Prise de Pampelune*. Or nous n'avons pas ce commencement.

A mesure que nous approchons de Roncevaux, Ganelon, on le voit, devient de plus en plus odieux : il se prépare à son infamie suprême par une série d'autres crimes; il ébauche sa grande trahison [1]. Guron, simple en son dévouement, ignore la trame qui s'ourdit contre sa vie. Au soleil levant, il se revêt de ses armes, entend la messe dans la tente de l'Empereur, s'agenouille à ses pieds et lui demande noblement son congé. Puis il part pour Saragosse, accompagné seulement de deux de ses meilleurs amis, Taindre et Andriais. Il accomplit très-fièrement son message ; il défie les Sarrasins; il dit à Marsile : « Je suis prêt « à combattre seul contre deux de vos barons; « si je suis vaincu, Charles quitte l'Espagne ; si je suis « vainqueur, je lui porte votre couronne d'or [2]. » Le duel s'engage avec une solennité inaccoutumée : contre Guron se dressent deux païens redoutables, Ayquin et Timidès. Guron est vainqueur ; il se réjouit de sa victoire en pensant à Charlemagne, à la guerre qui va finir, à la joie des Français. Et le voilà qui part, emportant en triomphateur la couronne d'or du roi Marsile. Mais, au passage d'une vallée, en une lande herbue, Guron et ses deux amis sont tout à coup surpris et attaqués. C'est Malceris qui, averti par le traître Ganelon, s'est mis en embuscade, et qui va tuer traîtreusement, ou plutôt assassiner le vainqueur d'Acquin et de Timidès. Cependant les trois Français se défendent : Guron étend morts soixante Sarrasins autour de lui ; mais Taindre et Andriais périssent. Seul alors, se débattant au milieu de nombreux Sarrasins,

[1] Il envoie son chambellan à Marsile et à Malceris pour les prévenir traîtreusement de l'arrivée de Guron. Et, pour que le malheureux chambellan ne révèle pas ce secret, il le tue (v. 2873, 2874).

[2] Vers 3119-3140,

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

le chevalier chrétien se précipite sur Malceris, le désarme, et profite du désordre causé par ce beau coup de lance pour s'échapper et gagner rapidement le camp français. Il y fait son entrée, demi-mort, couvert de vingt plaies, dont une seule aurait causé la mort du plus brave, perdant ses forces avec son sang, les entrailles ouvertes : « Més le sien aut coraçe le maintenoit ensi. » Enfin, il peut voir Charles avant d'expirer : « Je voudrais bien parler avec Roland, » dit-il d'une voix mourante. Puis il se confesse, il prend le corps de Jésus, et rend l'âme dans les bras de l'Empereur[1]. Au milieu de tant de batailles, dont les péripéties sont éternellement les mêmes, après et avant tant de coups de lances, tant de heaumes brisés, tant de hauberts *desmaillés*, tant de chefs tranchés, il m'a paru bon de citer tout au long ce touchant épisode.

Les Français vainqueurs entrent dans Tolède et dans Cordoue. Ils mettent le siége devant Astorga dont ils ne tardent pas à se rendre maîtres.

Nous n'insisterons pas si longuement sur le reste de la chanson. On n'y trouve plus que des récits de guerre : récits étrangement monotones et fatigants. Les Français qui ont à venger la mort de Guron, celle de Basan et de Basile avec mille autres attentats, les Français remportent une grande victoire sur Malceris et ses cinquante mille Sarrasins[2]; puis ils entrent, par surprise, dans Tolède[3] et dans Cordoue[4], reçoivent la soumission de quatre autres villes[5] et mettent le siége devant Astorga[6]. Et la *Prise de Pampelune* se termine par le récit de ce dernier assaut, ou plutôt de cette dernière conquête.....

[1] *Prise de Pampelune*, vers 3140-3850. — [2] Vers 3851-5128. — [3] Vers 4838-4880. — [4] Vers 5129-5704. — [5] Charion, Saint-Fagon, Masele et Lion (vers 5704-5773). — [6] Vers 5773-6113.

II[1].

Analyse de *Gui de Bourgogne*.

Rien n'était plus brillant, comme on le voit, que cette guerre d'Espagne, mais rien n'était moins ra-

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE GUI DE BOURGOGNE. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Gui de Bourgogne* est un poëme de la seconde moitié du douzième siècle. 2° AUTEUR. Cette chanson est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION : *Gui de Bourgogne* contient 4,304 vers assonancés par la dernière voyelle (en ce qui concerne les couplets féminins). — 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Deux manuscrits de *Gui de Bourgogne* nous sont restés : le premier, celui de Tours, est un petit in-octavo du treizième siècle. Ce manuscrit provient du monastère de Marmoutier. Le second appartient au Musée Britannique (Bibl. Harléienne, n° 527). Ce texte, du treizième siècle, est malheureusement très-altéré. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Gui de Bourgogne* a été publié pour la première fois, en 1859, par MM. F. Guessard et H. Michelant, dans la collection des *Anciens Poëtes de la France*. 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. La légende de *Gui de Bourgogne* n'est pas sortie de la France. 7° TRAVAUX DONT CE POËME A ÉTÉ L'OBJET. Cette chanson, qui avait eu un certain succès au moyen âge, à laquelle font allusion Albéric de Trois-Fontaines et Philippe Mousket (vers 4670), et que mentionne l'auteur des *Deux bordéors rivaux* : « Si sai de *Guyon* d'Aleschans — Et de Vivien de *Borgoigne ;* » ce roman n'a été l'objet d'aucun travail véritablement important. L'*Histoire littéraire*, dont le tome XV° parut en 1820, consacre deux lignes au roman de *Guion de Bourgogne*, à l'occasion du manuscrit de Marmoutier : « Ce roman *paraît* être l'histoire des conquêtes de Charlemagne en Espagne. Cependant il y est parlé de la mort de Richard, duc de Normandie, sans qu'on puisse savoir si c'est de Richard, surnommé sans Peur, ou de Richard II, dit le Lion, mort en 1027. » En 1859 parut, en tête de l'édition de MM. Guessard et Michelant, une *Préface* claire et brève, résumant à peu près tout ce que l'on sait de cette chanson. Enfin, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. Gaston Paris a consacré trois bonnes pages à cette singulière légende (268-270). 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Albéric de Trois-Fontaines disait en parlant de notre poëme : « De Guidone filio Samsonis ducis Burgundie, *satis pulchra* decantatur sive fabula sive hystoria. » (Ms. 4896 A, f° 48 r° B.) On peut souscrire à ce jugement, et ajouter avec les éditeurs de cette Chanson trop oubliée : « Une fois admise la supposition arbitraire sur laquelle repose toute la fable de *Gui de Bourgogne*, on reconnaîtra sans doute avec nous que le poëte en a su tirer bon parti ; il en a fait sortir quelques scènes tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, qui devaient produire un grand effet sur les auditeurs du temps, et sont encore capables d'intéresser aujourd'hui un lecteur intelligent et sans préjugés littéraires. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de ces scènes, c'est l'animation et la vivacité des dialogues, où paraît s'être exercé de préférence le talent de notre trouvère anonyme, et où il nous semble qu'il a réussi de façon à se

pide. Quand une ville était prise, Charlemagne songeait immédiatement à prendre la ville voisine, et l'on ne prévoyait pas quelle serait la fin de cette interminable expédition. Bien des donjons, bien des cités *anties* demeuraient encore aux mains des Sarrasins. Frappé de ces longueurs, un poëte de la fin du douzième siècle, au lieu d'admettre avec tous ses confrères que Charles avait seulement passé sept années en Espagne, exagéra encore la durée de ce séjour, et la fixa hardiment à VINGT-SEPT ANS [1]. Il eut d'ailleurs le talent de tirer parti de cette exagération ridicule : son poëme, qui est banal par bien des côtés, est véritablement original par son sujet. L'auteur oppose, dans son roman, l'armée de Charlemagne, la vieille garde, à une jeune armée qui, toute fraîche, arrive de France au secours du grand Empereur. Tout le mérite de son poëme est dans ce contraste. D'un côté sont les pères, sous le commandement de l'oncle de Roland; de l'autre sont les fils,

D'après l'auteur de *Gui de Bourgogne*, Charles passe VINGT-SEPT ANS en Espagne.

distinguer de ses contemporains. » (*Préface* de MM. Guessard et Michelant, p. XII.)

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON DE *GUI DE BOURGOGNE*. On peut établir les propositions suivantes : 1. *La Chanson de* Gui de Bourgogne *ne repose sur aucune base historique, ni même sur aucun fondement légendaire.* 2. *Les guerres longues et nombreuses que Louis, fils de Charlemagne, eut à soutenir contre les musulmans d'Espagne, à l'époque où il était roi d'Aquitaine, ont pu* vaguement *donner naissance à la légende de ce roman.* 3. *Mais* Gui de Bourgogne *n'est en résumé qu'une œuvre d'imagination personnelle, un vrai roman.*

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. *Gui de Bourgogne* est une œuvre tout à fait isolée, dont la popularité n'a guère dépassé les limites du treizième siècle, dont le succès n'a duré que cent ans. On ne trouve aucune trace de cette fable dans les romans en prose, ni dans les œuvres des littératures étrangères. C'est peut-être, de toutes les Chansons de la geste du roi, celle qui a eu le moins d'influence, par conséquent le moins de variantes et de modifications.

[1] *Gui de Bourgogne :* ·XXVII· anz tous plains acomplis et passez — Fu li rois en Espagne, o lui son grant barné... (vers 495).

sous le commandement de Gui de Bourgogne. Conception vraiment neuve et poétique.

A la fin de cette longue absence de l'Empereur, les jeunes barons de France se font un roi.

On comprend aisément que, durant vingt-sept ans, une génération nouvelle ait eu le temps de grandir en France. Les vieux barons grisonnants avaient laissé au berceau des enfants qui étaient devenus des hommes forts et puissants. Samson de Bourgogne avait un fils, Gui, qui est précisément le héros de notre chanson. Près de ce Gui se pressaient Bertrand, le fils de Naimes; Bérard de Montdidier, le fils de Thierry; Estous, le fils d'Eudes; Savari, le fils d'Engelier; Geoffroy l'Angevin, le fils de Salomon; Aubert, le fils de Basin, et jusqu'à un fils de Ganelon, nommé Maucion [1]. Cette belle et courageuse jeunesse se consumait d'ennui, au milieu d'une paix qui lui semblait à la fois trop honteuse et trop douce. C'est en vain que, tous les ans, à l'automne, on attendait Charles et ses vieux barons : Charles ne paraissait pas. Un jour enfin, à Paris, las de ce repos imposé à leur ardeur, les fils des Pairs firent un coup d'État et se nommèrent un roi. Leur choix tomba sur Gui de Bourgogne, neveu de Charlemagne [2]... Gui ne peut refuser cette royauté; mais les jeunes barons ne tarderont pas à regretter leur choix. Il va les conduire d'une main rude à travers les épreuves les plus difficiles. Tout d'abord, il leur ordonne de s'armer et de le suivre en Espagne; sur de grands chars qui suivent l'ost, on place les enfants, les vieillards et les femmes. Il semble que ce soit la France tout entière qui parte avec le *jeune couronné* [3].

Le roi qu'élisent ainsi les fils des douze pairs et des vieux chevaliers de Charles, c'est Gui, fils de Samson de Bourgogne.

[1] *Gui de Bourgogne*, édition Guessard et Michelant, vers 191 et suiv.

[2] Vers 201-229.

[3] Vers 230-392. Au moment de ce départ, la nature s'émut, dit le poëte imitant la *Chanson de Roland:* Il avint à Paris une merveille tel — Que sans i est pléus, endroit midi soné — Et li soleus esconse quand midi fu passé. — Lors dient par la terre : « Li mondes est finez » (vers 306-309).

II PART. LIVR. I. CHAP. XVIII.

Le jeune roi conduit tous ses chevaliers en Espagne au secours du vieil Empereur.

Et c'est alors que l'on vit cette singulière armée, ou plutôt cette émigration, traverser tout le pays, se dirigeant vers les Pyrénées. Ils avaient des vivres pour dix ans. Au premier rang, marchait Gui, terrible, obéi des siens comme un autre Charlemagne, et menaçant ses barons, menaçant les dames elles-mêmes, au moindre mouvement de désobéissance, de leur arracher les membres et « de leur séparer la tête du buste [1]. »

Charles ne pouvait rien savoir de ce qui se passait dans son domaine : il ignorait qu'on eût osé faire un nouveau roi de France, il ignorait que ce nouveau roi vînt à son secours. Gui, d'ailleurs, s'était très-noblement refusé à toucher un seul denier des revenus de l'Empire et à exercer le moindre droit régalien [2]. Faut-il ajouter que les vieux barons avaient besoin de leurs fils? Il y avait vingt-sept ans que Charles n'avait quitté ses vêtements, sa broigne; il était couvert de poils « comme un chevreuil ou une biche [3]; » la misère des Français était extrême. Voilà ce contraste que nous signalions tout à l'heure et qui peut, en réalité, produire de fort puissants effets. A la rencontre de ces vieux soldats épuisés s'avancent des troupes rayonnantes de jeunesse, de beauté, de courage. Cinq villes sont tour à tour emportées par l'armée de Gui de Bourgogne : Carsaude, Montesclair, Montorgueil, Augorie et Maudrane. Dieu marche, pour ainsi dire, dans les rangs de cette jeunesse et fait pour elle maint miracle : la tour de marbre de Carsaude se fend en deux moitiés et s'écroule sur les

Gui de Bourgogne, à la tête de sa jeune armée, emporte d'assaut cinq villes païennes : Carsaude, Montesclair, Montorgueil, Augorie et Maudrane.

[1] V. notamment vers 276, 277 et vers 237.

[2] Ja ne tandrai en France ne chastel ne cité — Ne n'i aurai de rente ·I· denier monéé, — Car, se revenoit Karles ariere en son rené — Et il me trovoit ci que fuisse queroné, — Il me todroit la teste, jel sai de verité... (vers 251-255).

[3] Vers 59-61.

Sarrasins qu'elle renferme ; le païen Huidelon, qui défend Montorgueil-sur-mer, est forcé de se rendre et de se convertir, car les eaux aimantées qui entourent la ville se sont retirées miraculeusement devant Gui et ses compagnons ; la tour de Montesclair tombe du même coup au pouvoir des chrétiens ; vingt mille païens reçoivent le baptême ; Huidelon et les nouveaux convertis aident eux-mêmes les Français à s'emparer de la tour d'Augorie et de Maudrane. Il semble que, pour triompher, Gui n'ait qu'à se montrer [1].

Pendant ce temps, que fait Charles avec son armée de vieillards ? Hélas ! tandis que cinq villes tombent si facilement au pouvoir du jeune roi de France, le vieux roi, lui, assigée inutilement la ville de Luiserne. Il arrive même un instant où la misère devient tout à fait insupportable dans le camp de l'Empereur. Un jour, le malheureux Charles aperçoit dans la plaine un corps d'armée qui vient à sa rencontre. Il ne reconnaît pas, il ne peut reconnaître les Français de Gui de Bourgogne, et s'imagine, plein d'angoisses, que c'est une troupe considérable de Sarrasins :

Charles a vu, il a regardé les enfants, — Leurs écus dorés et leurs heaumes gemmés. — Les gonfanons de soie développés au vent ; — Il aperçoit la poussière que font les grands destriers ferrés. — Et l'Empereur pensa qu'il était en grand péril, — Il crut que c'étaient Sarrasins et Esclers : — Alors, il appelle ses hommes, partout où il les voit : — « Vite, barons, dit l'Empereur, soyez prêts au combat ; — Il nous faut traverser ces premiers bataillons. » — « Vous avez grand tort, sire, lui dit Ogier, — J'ai les pieds et les poings tellement enflés — Que je ne pourrai mettre mes pieds aux étriers, — Ni tuer un

[1] V. pour ce qui concerne Carsaude : vers 392-709 ; Montorgueil et Montesclair, vers 1621-3091 ; la Tour-d'Augorie, 3184-3413, et Maudrane, 3414-3717.

Sarrasin en trente coups. » — « Barons, dit l'Empereur, quand vous me verrez mourir — La honte sera pour vous et pour vous les reproches. — Jamais en votre vie n'aurez meilleur seigneur. » — « O Dieu, reprend-il, vous me portez grande haine! — Moi qui avais coutume de prendre châteaux et cités, — Moi devant qui ne pouvait tenir donjon ni ferté, — Ni grande salle de pierre, ni mur si haut qu'il fût, — Je ne puis plus rien faire, et j'en perds le sens. — Si c'est votre plaisir, Seigneur, donnez-moi la mort. » — Lors pleura l'Empereur, ne put s'en empêcher. — Ses hommes le voient, et il leur en pèse : — « Allons, seigneurs, s'écrie Ogier, adoubons-nous... » — Lors ont attaché les éperons à leurs pieds nus, — Car ils n'ont plus ni chausses, ni heuses, ni souliers : — L'air et le vent les avaient tout pourris. — Ils vêtent leurs hauberts, lacent leurs heaumes gemmés, — Ceignent leurs épées au côté gauche, — Et montent sur leurs chevaux rapides et courants — Qui ne mangent ni foin, ni avoine, ni blé, — Mais seulement l'herbe poussant dans les champs, dans les prés, dans le sable. — Ils pendent à leurs cous les forts écus à boucles, — Prennent en main les roides lances avec leurs gonfanons, — Et le roi les recommande au corps de Dieu [1]...

On le voit, le contraste est vivant entre ces vieux soldats couverts de haillons, héroïquement épuisés, qui retrouvent encore quelque jeunesse pour obéir à Charles, et ces beaux jeunes gens qui font leur première campagne sous les ordres d'un jeune roi, marchant de triomphe en triomphe, et ne pouvant pas croire aux vicissitudes de la guerre. Mais ce qui achève d'intéresser le cœur à la lecture de notre poëme, c'est que dans un camp sont les pères, dans l'autre les fils; c'est que les pères s'entretiennent plusieurs fois avec leurs fils sans les pouvoir reconnaître et sans se douter qu'ils sont si près de leurs enfants. Le vieux Naimes [2]

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 774-816. — [2] Vers 822-870.

a, sans le savoir, une entrevue avec son fils. Le roi Gui, d'ailleurs, est d'une sévérité implacable : il craint des attendrissements inopportuns; il pense avant toute chose à terminer rudement cette rude guerre et défend, sous peine de mort, aux jeunes barons de se nommer à leurs pères [1]. L'idée est encore des plus heureuses, et le lecteur attend avec quelque impatience le moment où, pères et fils, pourront enfin se précipiter dans les bras les uns des autres.

La vieille armée commandée par Charles, et les jeunes chevaliers conduits par Gui de Bourgogne, finissent par se rejoindre. Prise de Luiserne. Départ pour Roncevaux.

Ce moment n'arrive qu'à la fin de la chanson, après avoir été très-habilement ménagé. Nous n'hésitons pas à citer tout ce dénoûment de notre poëme, qui contient, suivant nous, de véritables beautés, des beautés sincèrement épiques. La scène s'ouvre au moment où les deux armées françaises arrivent enfin en présence l'une de l'autre :

..... Voyez-vous Gui qui a monté le tertre? — Son riche barnage s'est mis en route après lui. — Charles l'aperçoit, il en mène grande joie. — Entendez-le appeler ses barons : —« Barons, dit-il, ôtez vos vêtements, désarmez-vous.—Met« tez-vous à terre sans souliers et sans chausses. — Allez au« devant de Gui sur vos genoux et sur vos mains. — Qui « nous amène un tel secours a droit à de grands honneurs. » Et les barons font sur-le-champ ce que Charles leur commande. — L'Empereur lui-même se désarme. — Le roi de Bourgogne les regarde faire, — Mais, dès qu'il voit Bertrand, il l'interroge : — « Ami, lui dit l'enfant, dites-moi vérité : — « Pourquoi se mettent-ils en cette position? — Sire, répond « Bertrand, c'est par humilité : — Ils ont si grande joie de vous « voir qu'ils ne savent comment faire. — Hélas! dit l'enfant, « quelle conduite est la nôtre! — C'était à nous, qui sommes

[1] V. notamment vers 668 et suivants : Il n'i a nul de vous de si haut parenté — S'il se fait à son pere conoistre n'aviser, — Et il repaire à moi, qu'il n'ait le chief copé....

« les plus jeunes, c'était à nous de faire ce qu'ils font. » — Alors Gui commence à crier de sa voix qu'il eut claire : — « Barons, dit-il, plus de retard, vite à terre; — La pointe « de vos épées en bas; — Prosternez-vous sur vos coudes et « sur vos genoux. » — Tout aussitôt, ils obéissent à cet ordre; — Et les convertis font de même. — Les deux armées se rencontrent au milieu du pré. — Charles a reconnu Gui, il s'est levé à sa rencontre; — Tous deux, les bras tendus, se sont embrassés. — On aurait pu faire une grande lieue de chemin — Avant qu'ils se pussent quitter ou dire une seule parole. — Et quand enfin ils se quittent, ils se regardent, — Et de nouveau se courent sus et se baisent doucement. — Puis, l'enfant Gui de Bourgogne tombe aux pieds de Charles : — « Pitié, dit-il, pitié, beau sire, et veuillez m'écouter : — « Vingt-six ans étaient accomplis et passés — Depuis que « vous aviez emmené les pères qui nous ont engendrés. — Un « jour nous étions réunis à Paris. — Contre mon gré, ils « m'ont fait roi. — Si je n'avais fait leur volonté, ils m'au« raient tué. — Mais je n'ai pas voulu tenir en France une « seule cité, un seul château. — Tout aussitôt je les ai fait « chevaucher à votre aide. — J'ai pris d'abord Carsaude, une « bonne cité; — Puis Montesclair, et Montorgueil qui est à « côté; — Et j'ai fait baptiser Huidelon — Avec plus de « trente mille Persans et Esclers. — Ensuite j'ai pris Augo« rie et Maudrane, qui n'est pas loin de là. — De toutes ces « grandes terres et de ces cinq cités — Je vous remets le « gouvernement; soyez-en l'avoué. — Enfin, voici mon « épée : recevez-la de ma main; — Et coupez-moi la tête, « si c'est votre plaisir. » — « Par mon chef, s'écrie Charles, « vous êtes sage et preux, — Vous ne perdrez jamais cette « couronne, — Mais, au contraire, je vous donnerai toute « l'Espagne si vous la pouvez prendre. » — Dans ce moment, les barons sont tous assemblés des deux parts; — Ils reprennent leurs vêtements, chacun s'est relevé, — Et l'enfant de Bourgogne s'écrie à haute voix : — « Maintenant, enfants, à « vos pères, dans leurs bras! » — « Qu'il soit fait comme « vous le voulez, » répondent-ils. — Gui lui-même est allé

à son père Samson ; — Plus de cent fois lui baise et la bouche et le nez.

L'enfant Gui de Bourgogne est allé à Samson : — Plus de cent fois lui baise la bouche et le menton. — Bérard est allé à Thierri, Estous à Eudes. — Bertrand, le preux vassal, est allé à Naimes ; — Tous les autres, sans retard, font de même. — Depuis que Dieu hébergea saint Pierre aux prés de Néron, — Depuis qu'il ressuscita saint Lazare, — Nul homme n'eut telle joie en fable ni en chanson. — Et on ne vit jamais tant d'hommes en donjon ni en cité — Qu'on en put voir ce jour-là sous Luiserne. — C'est avec cette joie qu'ils arrivent à la tente de Charles. — Alors l'enfant Gui appelle Bertrand, le fils de Naimes : — « Vite, dit-il, faites « venir les dames. — Car chacune désire ardemment son ba- « ron. — Oui, sire, répond Bertrand, et que Dieu soit béni. » — Quand il les voit venir, il élève la voix vers elles. — La première qui descend, c'est Gilles, c'est la sœur de Charles, — Et avec elle, belle Aude, vêtue d'un *siglaton* : — Dans la tente du roi, il n'y eut point si belle dame.

Quand les dames entendent Bertrand, cela leur agrée fort. — Les mains entrelacées, elles viennent aux loges et aux tentes. — Charles va à leur rencontre, et Naimes le barbu, — Et Samson, et Ogier, et Richard l'*aduré*, — Le duc Eudes de Langres, et beaucoup d'autres. — Chacun a pris sa femme, et ils en ont grande joie. — Ce jour-là, fut bien joyeuse qui trouva son avoué, — Mais qui ne le trouva point en a mené grand deuil, — Et l'empereur Charles les a bien remariées. — Cependant le roi prit belle Aude, et, appelant Roland : — « Beau neveu, dit-il, voici celle que vous devez « aimer. » — « Ainsi fais-je, bel oncle, croyez-le bien. » — Roland lui baise cent fois et la bouche et le nez. — Charles fait proclamer dans l'ost — « Que les chevaliers peuvent entrer dans les chars, — Y séjourner huit jours avec leurs femmes ; — Et qu'ils demandent au Seigneur

Dieu, au roi de majesté, — D'engendrer et de concevoir avec elles — Tels fils qui sachent un jour bien maintenir leur héritage ! » — Les chevaliers firent ce qui leur était commandé. — Ils entrèrent dans les chars avec leurs belles femmes. — Par grand amour ils mènent grande joie [1].

Nous disions tout à l'heure que tel était le dénoûment de *Gui de Bourgogne*. Le dénoûment véritable est la prise de Luiserne, que les deux armées combinées de Charles et de Gui enlèvent avec une admirable rapidité [2]. Roland et Gui, les deux neveux de Charles, se disputent l'honneur de la victoire, et surtout la ville qui en a été l'objet. Mais l'Empereur se met à genoux et demande un miracle à Dieu pour arranger les deux barons. Tout aussitôt on entend un grand bruit : c'est la ville de Luiserne qui s'abîme et qui devient « plus noire que poix fondue. » Les murs seuls sont vermeils « comme rose esmerée [3]. » Charles se relève aussitôt, et, d'une voix forte, donne l'ordre de lever les tentes. L'armée prend le chemin de Roncevaux : *S'iront en Reinschevaus, à lor fort destinée* [4] !

C'est là que nous allons les retrouver tout à l'heure.

[1] *Gui de Bourgogne*, vers 3925-4024. — [2] Vers 4137-4191. — [3] Vers 4192-4299. — [4] Vers 4300-4301.

CHAPITRE XIX.

RONCEVAUX CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE CHARLEMAGNE.

Introduction historique à l'étude et à l'analyse de la *Chanson de Roland.*

Nous voici arrivés à ce poëme dont tant de fois déjà nous avons fait l'éloge avec un enthousiasme qui a peut-être surpris quelques-uns de nos lecteurs; nous voici arrivés à la plus ancienne et à la plus belle de toutes nos Chansons de gestes. Et maintenant, nous regrettons presque de lui avoir donné tant de louanges : car, devant l'analyse de ce chef-d'œuvre, nous sentons vivement notre impuissance. Nous avons craint parfois d'embellir nos autres romans; nous craignons ici d'enlaidir, de diminuer l'œuvre originale : semblable à ces peintres médiocres qui copient assez bien les œuvres médiocres, et qui même parviennent à les rehausser; mais qui, devant un Rubens ou un Rembrandt, sentent eux-mêmes la déplorable infériorité de leur copie, l'évidente faiblesse de leur pinceau.

Il convient néanmoins que nous donnions ici quelques avertissements nécessaires à notre lecteur. En ce moment, qu'il le sache bien, il est au centre, il est au cœur de tout le cycle de Charlemagne. Roncevaux est le fait capital de toute la Geste du Roi, c'est le noyau de tous les poëmes carlovingiens. La guerre d'Espagne est ce qu'il y a de plus important dans toute la légende de Charles; et, dans la guerre d'Espagne, il n'y a que

Dans l'histoire comme dans la légende, trois faits, trois noms dominent ici tous les autres : « Pampelune, Saragosse, Roncevaux. »

trois grands faits véritablement historiques : Pampelune, Saragosse, Roncevaux. Il est très-certain, historiquement parlant, qu'en 778 Charlemagne entra en Espagne à la tête d'une armée de Français, d'Allemands, de Lombards. Le grand roi y était appelé par des musulmans contre d'autres musulmans ; deux émirs des environs de l'Èbre étaient venus à Paderborn solliciter son aide contre l'émir de Cordoue. Le fils de Pépin était trop habile pour ne pas saisir cette occasion de pénétrer au-delà des Pyrénées : il apparut, terrible, au milieu des Sarrasins et des chrétiens indisciplinés des montagnes espagnoles ; deux villes l'arrêtèrent au passage, Pampelune et Saragosse, mais il finit par les emporter [1]. Tout à coup il apprend qu'une nouvelle révolte vient d'éclater parmi les Saxons ; il sent que la destinée future de son royaume et de l'Occident catholique se débat plutôt en Saxe qu'en Espagne ; il se hâte donc de repasser les Pyrénées, méditant contre les barbares le plan d'une terrible vengeance. Mais, comme son arrière-garde passait sur la route qui conduit de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, comme elle traversait le passage de Roncevaux, dans le pays de Cize, elle fut tout à coup surprise par les montagnards gascons et presque toute massacrée. C'est là que mourut Roland, le préfet des marches de Bretagne. Je dois ajouter que, d'après l'hypothèse d'un savant moderne [2], les musulmans auraient peut-être été, dans cette rencontre, les alliés des Gascons.

Tels sont les faits historiques qui sont attestés par plusieurs chroniqueurs dont personne n'a jamais songé à révoquer l'autorité, ET NOTAMMENT EN CE QUI TOUCHE

[1] Les auteurs arabes, cependant, ne sont pas d'accord avec les annalistes chrétiens sur le fait de la prise de Saragosse.

[2] M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 96.

LA DÉFAITE DE RONCEVAUX, PAR EGINHARD ET PAR L'ASTRONOME LIMOUSIN. Tous ces textes, d'ailleurs, sont tellement précieux pour l'histoire de notre légende épique que nous n'avons pas hésité à les placer *in extenso* sous les yeux de nos lecteurs [1].

Importance historique de la défaite de Roncevaux, qu'Eginhard et l'Astronome limousin paraissent avoir atténuée.

Eh bien! nos romans eux-mêmes confirment tous ces faits. Dans nos romans aussi, la prise de Pampelune, la défaite de Roncevaux, la prise de Saragosse, sont les trois faits principaux de l'expédition d'Espagne [2]. Et s'il faut dire ici toute notre pensée, nous croyons que la déroute de l'arrière-garde française et la mort de Roland à Roncevaux ont été en réalité des faits beaucoup plus graves que ne veulent bien le dire Eginhard et l'Astronome limousin; nous croyons qu'on a un peu étouffé dans l'histoire de Charles le bruit terrible de ce malheur, et qu'Eginhard s'est un peu rendu complice de cette diminution de la vérité. Il est impossible qu'nn simple pillage des bagages de l'armée et la défaite de quelques troupes d'arrière-garde aient donné naissance à des traditions épiques si puissantes; je dirai même que l'hypothèse relative à l'intervention des musulmans me paraît quelque peu justifiée par l'importance et l'universalité de la légende de Roland : les Sarrasins n'ont pas dû être étrangers à la défaite de Roncevaux.

Et maintenant que nous avons exposé les éléments profondément historiques de cette légende de Roncevaux; maintenant que nous avons montré combien nous étions véritablement au cœur de tout le cycle de Charlemagne, nous allons commencer l'analyse du vieux poëme. Que notre lecteur se recueille.

[1] V. plus haut, p. 362 et suiv. — [2] La *Prise de Pampelune* est le titre d'un de nos poëmes; la prise de Saragosse et la déroute de Roncevaux sont longuement racontées dans la Chanson que nous allons analyser.

CHAPITRE XX.

RONCEVAUX. — PREMIÈRE PARTIE, LA TRAHISON DE GANELON.

(La Chanson de Roland [1].)

Analyse de la *Chanson de Roland*.

I. A Saragosse. Conseil tenu par le roi Marsile.

Le grand Empereur est depuis sept ans en Espagne. Si loin que s'étendent ses regards, il ne découvre pas

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE ROLAND. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION.** La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) remonte, suivant nous, aux dernières années du onzième siècle. On a essayé de le prouver par plusieurs arguments dont nous voulons seulement reproduire ici la substance, qui d'ailleurs sont loin de nous satisfaire entièrement, et qui ne précisent pas une date exacte à trente ans près. *a.* Argument tiré de l'histoire : La *Chanson de Roland* ne renferme aucune allusion ni lointaine ni directe à la première croisade; il est donc fort problable qu'elle est antérieure, ne serait-ce que de quelques années, à cet événement considérable. *b.* Argument tiré de l'archéologie. Les armes et les costumes décrits dans la *Chanson de Roland* paraissent *à peu près* les mêmes que les armes et les costumes représentés dans la tapisserie de Bayeux, et cette tapisserie est de la fin du onzième siècle. *c.* Argument tiré de la versification. Les assonances de la *Chanson de Roland* sont les plus rudes et les plus primitives qu'on rencontre dans nos anciennes épopées. Nous aurons lieu d'y revenir tout à l'heure. *d.* Argument tiré de la philologie. La langue de *Roland* est certainement postérieure à celle de la *Vie de saint Alexis*, que tous les critiques s'accordent à placer au onzième siècle; elle est antérieure à celle des *Quatre Livres des Rois*, que l'on est unanime à placer dans la première moitié du douzième siècle. On pourra établir une comparaison entre les trois extraits suivants qui donneront une idée suffisante des trois œuvres :

VIE DE SAINT ALEXIS. — Fud la pulcella nethe de halt parentet, — Fille ad un compta de Rome la ciptet. — N'at mais amfant, lui volt mult honurer; — Ansemble an vunt li dui pedre parler, — Lur dous amfanz volent faire asembler. — Doinent lur terme de lur adaisement; — Quant vint al fare, dunc le funt gentement — Danz Alexis l'espuset bellament. — Mais ço est tel plait dunt ne volsist nient — De tut an tut ad à Deu sun talent. — Quant li jurz passet et il fut anuitiet, — Ço dist li pedres : Fils, quar t'en vas colcier, — Avoc ta spuse al cumand Deu del ciel. — Ne volt li emfes sum pedre corocier, — Vint en la cambra, où eret sa muillier. (Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, p. 18.)

CHANSON DE ROLAND. — Dist Olivier : « N'ai cure de parler. — Votre olifan ne

de château ni de ville qui lui résiste encore ; tout est dans ses mains, tout lui appartient. Les Païens sont

deignastes suner, — Ne de Carlun mie vos nen avez. — Il n'en set mot, n'i ad culpe li bers. — Cil ki là sunt ne funt mie à blasmer. — Kar chevalchez à quanque vos puez ! — Seignors baruns, el camp vos retenez. — Pur Deu vos pri, en seiez purpensez — De colps ferir, de receivre e duner. — L'enseigne Carle n'i devum ublier. » — A icest mot unt Franceis escriet. — Ki dunc oïst Munjoie demander — De vasselage li poüst remembrer. — Puis si chevalchent, Deus, par si grant fiertet, — Brochent ad ait pur le plus tost aler : — Si vunt ferir, que fereient-il el ? — Et Sarrazins nes unt mie dutez, — Francs et Païens as les vus ajustez. (*Chanson de Roland*, éd. Müller, vers 1178-1187.)

LES QUATRE LIVRES DES ROIS. — E puis urad Anna, si dist : « Mis quers est esléezciez e mis fiz en Deu eshalciez ; ma parole est eslargie sur mes enemis ; kar esléescie sui el Salveur. Nul n'est si sainz come li Sires, e nuls n'est altres ki ne change, et nuls n'est de la force nostre Deu. Laissez dès ore le mult parler en podnée par glorie ; male parole n'en isse de vos buches ; car Deu est de science sires e à lui sont apresté li pensed. Li arcs des forz est surmuntez et li fieble sunt esforciez. Ki primes furent saziez, ore se sunt pur pain luez, e li fameillus sunt asasiez ; puis que la baraigne plusurs enfantad e cele ki mulz out enfanz afebliad. [Li antif Judéu aferment que mors fud li einznés fiz Fenenne, quand nez fud Samuel ki fud fiz à la bonurée Anne e pois, chascun an, quant enfant out Anne, perdi alcun Fenenne.] Li Sires mortifie e vivifie, e en enfer meine e remeine. Li Sires fait povre et fait riche, orgueil depriemt, le humble eslièvc. Le mesaise esdresze del puldrier, » etc., etc. (Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, p. 43.)

2° AUTEUR. La *Chanson de Roland* est attribuée par un certain nombre de critiques à un poëte du nom de Turold ou Theroulde. Cette opinion, fondée sur le dernier vers du texte d'Oxford : « *Ci falt la geste que* TUROLDUS *declinet*, » a été soutenue avec éclat par M. Génin, qui n'a pas craint de donner à son édition le titre suivant : « *La Chanson de Roland, poëme de Theroulde.* » Le chapitre IV de son *Introduction* est même consacré « à la bataille d'Hastings et « à Theroulde, auteur de ce poëme ». M. Génin y fait honneur de ce chef-d'œuvre à un Theroulde, « bénédictin de la célèbre abbaye de Fécamp, homme de tête et de cœur, qui suivit Guillaume à la conquête, et auquel le roi normand donna l'abbaye de Malmesbury, en reconnaissance des grandes obligations qu'il lui avait. » Ce Theroulde ne put rester à Malmesbury, et fut transporté, en 1069, à l'abbaye de Peterborough, abbé partout détesté de ses moines, Normand partout détesté des Anglais. Mais M. Génin lui-même est obligé d'avouer qu'une telle attribution est tout hypothétique. En réalité, toute la question repose sur le sens exact du mot *décliner* qui se trouve au dernier vers de la *Chanson de Roland*. Or le mot *décliner* signifie *quitter*, *abandonner*, *finir une œuvre*, ou bien encore, en grammaire, *conjuguer* un verbe, et, par extension, *raconter* tout au long une histoire, une geste. Tels sont les deux sens principaux de ce verbe français qui, comme le latin *declinare*, a été employé assez vaguement dans des acceptions assez diverses (V. Forcellini, Raynouard au mot *Clin*, Du Cange, etc.). La première de ces deux significations nous paraît la meilleure. Qu'en conclure ? Il est certain qu'un Turold a ACHEVÉ la *Chanson de Roland*. Mais est-ce un scribe qui a achevé de la copier, un jongleur qui a achevé de la chanter, un poëte qui a achevé de la composer ? Tout au moins, il y a doute.

en fuite ; ils se sont embarqués, ils ont quitté le sol chrétien. Une seule cité n'est pas au pouvoir de

Ajoutez qu'à cette époque véritablement primitive, les auteurs de nos Chansons de geste n'ont pas l'habitude de se nommer et que l'anonyme est la règle générale. Faut-il croire que le plus ancien de nos poëmes fasse exception à une loi qui régit presque toutes les œuvres de la première moitié du douzième siècle? Nous persistons dans notre incertitude. — M. Paulin Paris avait signalé pour la combattre une autre attribution d'après ces vers de notre poëme : « Ço dit la geste e cil ki el camp fut — Li ber (seint) Gilie por qui Deus fait vertuz — E fist la chartre el muster de Loüm, — Ki tant ne set ne l' ad prod entendut. » (2095-2098.) Il nous semble qu'il s'agit ici tout simplement d'une de ces allégations de fausses autorités, si fréquentes dans toutes les œuvres du moyen âge. Saint Gilles, qui a vécu au septième siècle, joue un certain rôle dans la légende de Charlemagne, et particulièrement dans l'histoire des rapports criminels de l'Empereur avec sa sœur Gilain. C'est lui qui présenta à Charles ce vélin miraculeux où la main d'un ange avait écrit l'inceste du roi. D'un autre côté, saint Gilles est mêlé à la légende de Charles Martel, et l'on connaît l'histoire de la biche poursuivie par les gens du Roi jusque dans la grotte du Saint. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait mis sur le compte de ce saint populaire une relation apocryphe du combat de Roncevaux. Il n'y a rien de plus, croyons-nous, dans les vers que nous avons précédemment cités.

3° LA CHANSON DE ROLAND EST-ELLE L'OEUVRE D'UN SEUL POÈTE OU DE PLUSIEURS ? Que la *Chanson de Roland* ait reçu une forme antérieure ; qu'elle ait été composée avec un certain nombre de Cantilènes remontant au neuvième siècle, et que ces Cantilènes aient été plus ou moins directement utilisées par l'auteur de la version que nous possédons aujourd'hui, c'est ce que nous ne mettons pas en doute. Mais le texte d'Oxford lui-même est-il véritablement *un*? Deux poëtes, par exemple, n'auraient-ils pas travaillé à ce chef-d'œuvre? Le commencement et la fin de cette épopée ne seraient-ils pas enfin de deux mains différentes? C'est à ces questions que la critique pénétrante des Allemands s'occupe en ce moment de répondre. Jusqu'à ce jour, un seul argument de quelque poids s'est produit en faveur de l'attribution à deux auteurs. Dans la seconde partie du poëme, la femme de Marsile reçoit le nom de *Bramidonie* (vers 3636), et dans la première, celui de *Bramimunde* (v. 634, etc.). Mais c'est là un fait orthographique qui se retrouve dans plusieurs autres chansons. On pouvait ajouter que, dans le commencement de la Chanson, on trouve invariablement la forme *unches*, et à la fin cette autre, *unkes :* petite variante, comme on en peut constater tant d'autres dans nos épopées chevaleresques. Il vaut mieux comparer le rhythme, la langue et le style des deux parties de notre poëme : cette triple comparaison permet d'affirmer nettement la profonde unité de la Chanson. Le rhythme est exactement le même ; ce sont les mêmes décasyllabes coupés de même, assonancés de même; ce sont les mêmes couplets, de proportions à peu près semblables, et suivis du même refrain : AOI. Nous avons surtout comparé avec le plus grand soin les assonances du commencement et de la fin de l'œuvre attribuée à Theroulde, et il est certain que ces assonances appartiennent très-exactement, sinon au même poëte, du moins au même système et à la même époque :

Charles et semble lui jeter un défi : c'est Saragosse, fièrement juchée sur sa montagne ; le roi Marsile en a

AU COMMENC. DE LA *Chanson de Roland*.	A LA FIN :
En A (fém.). *Carles, messages, masse, caeignables, muables, Arabe, cares, alge, estage, salve, marches, curages, guarde.* (Vers 180-192.)	*Bataille, Carles, quarante, Danemarche, Blaive, brace, marbre, altres, desarment, Arabe, barnage, place, altres.* (Vers 3934-3946.)
En AN, AIN, (fém). *Espaigne, cumpaigne, dutance, France, cuntenance, chevalchet, pesance, demandet, pleigne, France, angele, hanste, guarde, marche, escange.* (Vers 826-840.)	*Venjance, France, Alemaigne, franche, essamples, demandet, anme, marrenes, dames, cumpaignes, Espaigne, Juliane, conoisance.* (Vers 3975-3987.)
En E (fém.) *Destre, ventelet, desfere, tere, repaire, capele, feste, termes, nuveles, pesmes, testes, bele, suffraites, estre.* (Vers 47-61.)	*Apelet, estes, beles, teres, fere, perdent, traites, pesmes, estre* (vers 3396-3404).
En I (fém). *Fenie, mie, cuntredire, Marsilie, venimes, Commibles, Pine, Sezilie, traitre, quinze, olive, meismes, presistes, legerie, tramesistes, Basilies, Haltilie, enprise, banie, ire, ocire.* (Vers 193-213.)	*Aserie, flambient, prise, vile, mahumeries, tindrent, ydeles, falserie, servise, beneissent, baptisterie, cuntredient, ocire, milie, reine, caitive, cunvertisset.* (Vers 3658-3674.)
En U, UN (fém). *Bramimunde, cunte, hume, nusches, jacunces, Rume, unches, butet.* (Vers 634-641), etc., etc.	*Unkes, bronie, rumpre, Argone, cunte, araisunet, humes, corone, hunte, respundet, curre, encuntrent.* (Vers 3531-3542.)

Quant à la langue, nous avons notamment comparé la conjugaison et les formes verbales au commencement et à la fin de notre chanson : la ressemblance nous a paru complète.— Reste le style, et c'est ici, suivant nous, que l'unité se manifeste et s'affirme le plus clairement. La *Chanson de Roland* est une œuvre littéraire d'une rare perfection, bien proportionnée, où tous les personnages, depuis le premier vers jusqu'au dernier, sont montrés sous les mêmes traits, animés des mêmes sentiments qu'ils traduisent dans les mêmes termes. Le *ton*, cet élément capital d'une œuvre d'art, le ton est partout le même. Cet argument, qui est à l'usage des ignorants eux-mêmes, vaut peut-être tous ceux des érudits. Douterais-je que les douze chants de l'*Énéide* fussent du même auteur, si Virgile (je le suppose) avait employé dans les six premiers la forme *amarier*, et dans les six derniers *amari?* Dans ce cas même, je jurerais que le même génie a conçu tout l'ensemble de l'*Énéide*, et que le même génie a écrit toute cette œuvre. Nous demandons qu'on raisonne de même à l'égard de la *Chanson de Roland*, où l'unité littéraire est aussi profonde, aussi éclatante. Quant aux variantes, rendons-en le scribe ou *les* scribes responsables, et n'allons pas plus loin.

4° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) contient 4002 vers assonancés par la dernière voyelle sonore. Ces vers sont distribués en 298 couplets.

5° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Les manuscrits que nous possédons de la *Chanson de Roland* peuvent se diviser en deux familles : A. Manuscrits reproduisant la plus ancienne des versions connues. B. Manuscrits renfermant des *refazimenti*, des remaniements du treizième siècle. La première famille contient deux textes : *a*. Celui d'Oxford, le plus important, le plus ancien de tous nos manuscrits épiques. (Bibliothèque Bodléienne, ms. Digby, 23.)

fait le dernier boulevard des Sarrasins en Espagne. La vue de Saragosse est un tourment pour les yeux

Les paléographes ont été longtemps à se mettre d'accord sur la date de ce manuscrit, qui est généralement attribué au second tiers du douzième siècle. *b.* Manuscrit de Venise. (Bibliothèque Saint-Marc ; manuscrits français, n° IV ; quatorzième siècle, 6,000 vers.) C'est ce manuscrit qui renferme également une des versions italianisées de la *Chanson d'Aspremont.* Le texte italianisé de Venise suit de très-près le texte d'Oxford dans ses 3600 premiers vers ; puis, tout à coup, il s'en éloigne pour rapporter la prise de Narbonne par Aimeri et suivre désormais jusqu'à la fin les *refazimenti* du treizième siècle. Ce manuscrit n'en est pas moins très-précieux pour corriger certaines incorrections du texte d'Oxford. — La seconde famille des manuscrits de *Roland* comprend six manuscrits connus. *c.* Manuscrit de Paris. (B. I. Fr. 860, anc. 7225[5], seconde moitié du treizième siècle, le plus pur, le plus correct de tous les remaniements ; mais par malheur incomplet par le commencement.) *d.* Manuscrit de Versailles. C'est celui qui se trouvait dans la bibliothèque de Louis XVI, qui fut acheté par le comte Germain Garnier, et dont M. Bourdillon s'est servi pour donner son édition critique. Il est du treizième siècle et contient 8330 vers, dont les derniers sont dodécasyllabiques. — Une copie moderne de ce manuscrit est conservée à la B. I. (Fr. 15108.) *e.* Manuscrit de Lyon (984), quatorzième siècle. Les 84 premiers couplets y font défaut. *f.* Manuscrit de Venise. (Bibliothèque Saint-Marc, manuscrits français, n° VII.) Il suit à peu près le texte de Versailles. *g.* Fragments d'un manuscrit lorrain du treizième siècle. Ils sont peut-être antérieurs au texte de Paris, mais ne renferment que 351 vers. *h.* Manuscrit de Cambridge. (Trinity College, R. 3-32), seizième siècle, sur papier. — Nous allons essayer de donner par quelques extraits une idée des plus importants de ces manuscrits.

A. TEXTE D'OXFORD.

Ço sent Rollanz que la mort le tresprent.
Devers la teste sur le quer li descent ;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz ;
Desuz lui met s'espée e l'olifan.
Turnat sa teste vers la paiene gent,
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentis quens, qu'il fut mort cunquerant ;
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu puroffrid lo guant.
(Vers 2355-2365.)

B. TEXTE DE VENISE. (S.-Marc, IV.)

Quant Rollant vid che la mort l'entroprant,
Jus de la testa sur li cors li desant.
Desuz un pin est aleç corant,
Sur l'erbe verde si ce colçe cassant.
Desor lui se mist sa spea e l'olifant.
Tornet son cef vers Espagne la grant,
Che Çarlo die estrote (?) sa çant,
Li gentils cans, qu'il seit mort combatant.
Il bat soa colpe, si trait Deus à garant,
Por ses pecieç ver Deus tend ses mant.

A. TEXTE D'OXFORD.

Carles li Magnes, cum il vit l'amiraill
E le dragon, l'enseigne e l'estandart —
De cels d'Arabe si grant force i par ad,
De la contrée unt purprises les parz,
Ne mès que tant cum l'empereres en ad, —
Li reis de France s'en escriet mult halt :
« Barons franceis, vos estes bons vassals,
Tantes batailles avez faites en camps,

G. TEXTE LORRAIN.

Quand Karlemaine a véu l'amiraul
Et le dragon et l'enseigne roiaul,
Et cil d'Arrabe moinent teil batitaul,
Illuec conquirent la conjere de vaul,
Ne mais que tant com nen out le vassaul
Qui venus est de France la roiaul.
Dist l'empereres : « Hui seront parigal. »
Tante bataille aurai faite champaul ;

de Charles ; il ne quittera point ce pays avant d'avoir reçu la soumission de Marsile... Voilà l'action de notre

Veez paien[s], felun sunt e cuart,	Veici païen que moult sont deloiauł..
Tute lor leis un dener ne lur valt.	Cil ont grant gent, nous lor livrons etaul.
S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qui calt?	Se vous voleis, si commensons l'asaul
Ki errer voelt, à mei venir s'en alt. »	Vers Sarrazins cui Diex tremesse maul.
Des esperons puis brochet le cheval	Ne laxerai ne fasce un duel mal. »
E Tencendor li ad fait .IIII salz.	A icest mot ai brochié le chevaul ;
Dient Franceis : « Icist reis est vassals.	Tant com Valos sent l'esperon costaul
Chevalchez, bers, nul ne nus ne vus falt. »	Et li destrers se lance com grifaus,
(Vers 3329-3344.)	Un saût li fist onques hom ne vit taul ;
	Fransois s'escrient : « Par Deu l'esperitaul,
	Il n'ai en tere nessun millor chevaul.
	Bien doit porter la coronne à critaul. »

A. Texte d'Oxford.	C. Texte de Paris.
Oliver sent qu'il est à mort naffret.	Olivers sent n'en porra eschapper
De lui venger jamais ne li ert sez ;	De la grant plaie que li estuet porter :
En la grant presse or i fiert cume ber,	Par hardement vait la mort endurer,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers,	De lui vengier fu bien entalentez ;
E piez, e poinz, espalles e costez.	Dedens la presse de paiens vait ester.
Ki lui véist Sarrazins desmembrer,	Bien s'i contint comme gentiz et ber.
Un mort sur altre [à la tere] geter,	De Hauteclere lors va grans cops donner.
De bon vassal li poüst remembrer.	Qui le véist Sarrasins descoper
(Vers 1965-1972.)	Et piés et poins, espaules et costez,
	L'un mort sur l'autre trebucher et verser,
	L'enseigne Karle molt souvent escrier
	De gentilhomme li poïst remembrer.

A. Texte d'Oxford.	D. Texte de Versailles.
Li empereres repairet veirement.	« Li emperere est jà ici devant,
S'il m'a nunciet mes més li Sulians,	Je voi la noisse ; si com vont hom disant,
·X· escheles en [a faites] mult granz.	Dis grant escheles a faites de sa jant,
Cil est mult proz ki sunet l'olifant,	Ce me dist ore uns mens garzons esrant.
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz,	Ben sunt ·C· mil qe tuit sunt d'un scemblant,
E si cevalcent el premer chef devant,	Tuit bacheler, preu sunt et conqerant.
Ensembl od els ·XV· milie de Francs,	Bax fix Marprimes, forment m'en espoant,
De bachelers que Carles cleimet enfanz ;	Grant poor ai por mon Deu Tervigant,
Après icels en i ad altretanz.	Trestuit li membre m'en vont jà fremissant. »
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »	Ce dist Marprimes : « Mar doterez noiant,
[Ço]dist Malprimes : « Le colp vos en demant. »	Demein arez un eschac issi grant,
(Vers 3190-3200.)	Ainc Sarazins n'ot onqes tant vaillant ;
	De la bataille le primer cop demant.

6° **Éditions imprimées.** — La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) a déjà été publiée trois fois : 1° En 1836, par M. Fr. Michel : « La *Chanson de Roland, ou de Roncevaux, du douzième siècle, publiée pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Bodléienne, par Fr. Michel*, Paris, in-8°. » M. Francisque Michel fait en ce moment même (mars 1867) imprimer une seconde édition de ce poëme qu'il eut l'immense mérite de publier le premier ; 2° En 1850, par M. F. Génin : La *Chanson de Roland, poëme de Théroulde, texte critique accompagné d'une traduction, d'une introduction et de notes*, Paris, Imprimerie impériale, in-8. — 3° En 1863, par M. Th. Müller : La *Chanson de Roland, nach der Oxforder Handschrifs von neuem herausgegeben, erlaütert und*

poëme clairement engagée dès les premiers vers, et le poëte peut ensuite nous transporter brusquement dans le palais du roi musulman.

mit einem vollstandigen Glossar versehen, Erste Halfte, Gottingen, in-8°. — La *Chanson de Roland* (texte de Versailles) a été publiée, avec de nombreuses modifications et des suppressions arbitraires, par M. J.-L. Bourdillon : « *Ronscivals mis en lumière*, Paris et Dijon, in-12 (1841). — La meilleure des éditions précédentes est celle de M. Th. Müller, qui a heureusement restitué un grand nombre de vers, et qui prépare depuis longtemps un commentaire de la plus ancienne de nos Chansons de geste.

7° TRADUCTIONS. La *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) a été traduite quatre fois : 1° En 1850, par M. F. Génin au-dessous du texte original : « *La Chanson de Roland, texte critique accompagné d'une traduction*, » Paris, Imprimerie impériale, in-8°. 2° En 1861, par P. Jonain : « *Roland, poëme héroïque de Théroulde, trouvère du onzième siècle, traduit par P. Jonain, sur le texte et la version en prose de Génin*, » Paris, in-8°. 3° En 1865, par M. le baron d'Avril : « *La Chanson de Roland, traduction nouvelle avec une introduction et des notes*, » Paris, in-8°. Une seconde édition vient de paraître (Paris, décembre 1866, in-18). 4° En 1865, par M. Alexandre de Saint-Albin : « *La Chanson de Roland, poëme de Théroulde, suivi de la Chronique de Turpin*, » traduction d'Alexandre de Saint-Albin, Paris, 1865, in-18. — La *Chanson de Roland* (texte de Versailles) n'a été l'objet que d'une seule traduction, dont on est redevable à M. Bourdillon : *Le Poëme de Roncevaux, traduit par Louis Bourdillon*, Dijon et Paris, 1840, in-12. — La meilleure de toutes les traductions précédemment citées est sans comparaison celle de M. d'Avril. Celle de M. Génin, fort intelligente d'ailleurs, a le tort d'être écrite moitié en langue moderne, moitié en français du seizième siècle. Tandis que M. Jonain s'imposait la tâche pénible d'interpréter *Roland* en vers rimés, M. d'Avril a eu la très-heureuse idée de traduire la vieille chanson en vers blancs de dix syllabes, sans s'astreindre aux difficultés de la rime. De plus, il faut le remercier d'avoir le premier donné une édition vraiment populaire de cette œuvre si populaire. Grâce à lui, la *Chanson de Roland* figure aujourd'hui « dans les Collections à un franc. » — Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, comme élément de comparaison, deux extraits des traductions de Génin et de M. d'Avril :

TRADUCTION DE GÉNIN.

Le roi Charles notre grand empereur sept ans tout pleins en Espagne est resté. Conquit ce noble pays jusqu'en la mer. N'y a chasteau qui devant lui tienne debout ; ville ni mur à briser n'y demeure, hormis Saragosse, assise au coupeau d'une montagne. Le roi Marsile la possède, qui n'adore pas Dieu, mais sert Mahomet et réclame Apollon ; aussi ne peut-il se garder que malheur ne l'atteigne.... (Vers 1-9.)

TRADUCTION DE M. D'AVRIL.

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne,
Sept ans tout pleins en Espagne est resté,
Jusqu'à la mer il conquit le pays.
Il n'est château qui tienne devant lui,
Cités ni murs ne restent à forcer,
Hors Saragosse en haut d'une montagne.
Marsile y règne, il n'adore pas Dieu,
Sert Mahomet et réclame Apollon.
Il ne pourra se garder de malheur....

Nous avons l'intention de publier prochainement une nouvelle traduction du même poëme. Nous ne voulons pas nous y astreindre à aucun rhythme, tout en

Marsile est assis sur un perron de marbre bleu, à l'ombre, dans son verger. Il tient conseil; vingt mille

traduisant exactement vers par vers. Voici la traduction que nous proposerions pour les deux premiers couplets :

I. Charles le roi, notre grand empereur, — Sept ans tout pleins fut en Espagne; — Jusqu'à la mer conquit la haute terre. — Pas de château qui tienne devant lui; — Pas de murs, pas de cité qui restent debout, — Si ce n'est Saragosse, qui est sur une montagne. — Le roi Marsile y règne, cet ennemi de Dieu, — Qui sert Mahomet et prie Apollon. — Mais le malheur saura l'atteindre; il ne peut s'en garder.

II. Le roi Marsile était à Saragosse; — S'en est allé dans un verger, sous l'ombre; — Sur un perron de marbre bleu se couche; — Autour de lui sont plus de vingt mille hommes. — Il appelle ses ducs, ses barons : — « Oyez, seigneurs, quel malheur pèse sur nous. — Charles, l'empereur de France la douce, — En ce pays est venu nous confondre. — Plus n'ai d'armée pour lui livrer bataille, — Plus n'ai de gent pour disperser la sienne. — Donnez-moi un conseil, comme mes hommes sages. — Sauvez-moi de la mort, sauvez-moi du déshonneur. » — Pas un païen ne répond un seul mot, — Hors Blanchandrin, du château de Valfonde...

8° Travaux dont la chanson de Roland a été l'objet depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Au seizième siècle, deux érudits seulement s'occupaient sérieusement de nos antiquités littéraires, Etienne Pasquier et le président Fauchet. Dans ses *Recherches de la France* (livre II, chap. xv), Pasquier parle d'un « personnage d'honneur, sien amy, aucunement bien nourri de l'histoire de cette France, qui avait par-devant lui un vieux roman manuscrit dans lequel le capitaine Roland est appelé grand amiral de mer. » Et l'auteur des *Recherches* se met fort gravement à répéter cette opinion; il allègue le fameux texte d'Eginhard sur Roncevaux, etc., etc. — Le président Fauchet, dans ses *Antiquitez et histoires gauloises et françaises* (édition de Genève, 1611, p. 473), s'élève contre les Romans du moyen âge, qui ont travesti la défaite de Roncevaux. Il n'est pas moins sévère à l'égard de la *Chronique de Turpin* : « Outre la lourderie de ce livre, sa menterie est évidente. » Et avec la même vivacité il accuse les Espagnols, « qui ne parlent point de la conqueste de Pampelune faite par Charles. » — Rabelais, ce destructeur du moyen âge littéraire, ne parle de notre Roland que pour adopter la fable d'après laquelle notre héros serait mort de soif (*Pantagruel*, chap. vii, liv. II). — Le dix-septième siècle devait réparer un jour les ingratitudes ou les oublis de la Renaissance. Un des plus grands génies de cette belle époque, Leibniz, dans ses *Annales de l'Empire*, consacre presque tout un chapitre à la réfutation de la Chronique de Turpin, à la légende de Roland, à l'histoire poétique d'Ogier le Danois. Leibniz devance de plus d'un siècle la science moderne, et ce chapitre dont nous parlons est un parfait modèle de critique. Il flétrit la *Chronique de Turpin* d'épithètes honteuses : « Pseudo-Turpinus, ineptus et prodigiosus gestorum Caroli scriptor; » cherche à montrer que *Wenilo*, archevêque de Sens sous Charles le Chauve et accusé de parjure devant le concile de Savenières en 859, a sans doute donné naissance au Ganelon de nos vieux poëmes, et va jusqu'à écrire que l'origine de nos légendes épiques pourrait bien remonter au neuvième siècle; conjecture fort juste, mais très-hardie pour l'époque où vivait Leibniz. Il traite, avec la même sûreté de critique, la question délicate des statues de Roland et discute la

hommes en silence ont les yeux fixés sur lui. Le roi de Saragosse a peur de Charlemagne; il n'a pas

vérité des traditions relatives à Ogier. Ce grand philosophe est un grand érudit. (*Annales imperii occidentis Brunsvicenses*, édition de Pertz, Hanovre, 1843.) — En 1694, un savant allemand publia à Leipzig un livre sous ce titre singulier : *Rolandum Magnum variis fabularum involucris explicuit veritatique restituit* M. G. Schumann (D. Blumenrœder)?? — Quelques années avant, Quinault, dans son *Roland* (1685), avait donné au neveu de Charlemagne, défiguré, hélas! et presque méconnaissable, une nouvelle et éclatante popularité. — Les travaux de La Curne de Sainte-Palaye et de Du Cange allaient donner au véritable Roland l'occasion de se produire : Du Cange notamment a connu le *Roman de Roncevaux* et le cite souvent; mais ce n'est qu'un remaniement du texte d'Oxford. — Dans le tome II des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (en 1736, p. 682), M. Galland, auteur d'un *Discours sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois peu connus*, ne consacre que quelques lignes à notre *Roland* : « C'est dommage, dit-il, que le roman de Charlemagne et du comte Aimeri soit imparfait au commencement. Le nom du poëte, qui ne se trouve pas dans le reste, y estoit peut-être marqué. Il est en vers de dix syllabes, par où *on peut conjecturer qu'il n'est pas si ancien que les précédents.* En effet, IL PAROIT que les poésies de nos poëtes les plus anciens ne sont qu'en vers de huit syllabes ou de douze. » Le manuscrit dont parle Galland, et qui se trouvait dans la bibliothèque de M. Foucault, était un de ces *refazimenti* où l'on avait fait entrer l'épisode de la prise de Narbonne. Galland donne ailleurs le nom de « *Roman de la bataille de Roncevaux* » au *Charlemagne* de Girard d'Amiens (p. 680). — Dix ans plus tard (1746), dom Rivet, dans son *Histoire littéraire* (VII, *Avertissement*, pp. LXIII-LXXXII), ne craint pas de vieillir toutes nos chansons, et attribue au onzième siècle le remaniement dont Du Cange s'était servi pour son Glossaire. — En novembre et décembre 1777, parurent deux des livraisons les plus intéressantes de la *Bibliothèque des romans* : elles comprenaient toute une histoire poétique de Roland, bizarrement empruntée aux sources les plus variées. Aux romans français, on avait demandé les légendes de Girard de Viane, des Quatre Fils Aimon, de Galien, de Fierabras. Aux italiens on avait emprunté le reste ; et on avait résumé vaille que vaille la *Morgante* de Pulci, l'*Orlando innamorato* de Boiardo, la suite de ce poëme par Agostini, l'*Orlando furioso* de l'Arioste, continué par Grotta, la *Mort de Roger*, par Pescatore de Ravenne, etc. M. de Tressan avait complété cet ensemble par sa fameuse restitution de la *Chanson de Roland* dont nous avons longuement entretenu nos lecteurs (t. I. p. 583-585). — Dans ses *Canterbury tales of Chaucer* (1772-1778), Thomas Tyrwhitt signalait aux érudits le manuscrit le plus ancien de la *Chanson de Roland*, dont personne en France ne soupçonnait l'existence et dont personne ne devait s'occuper pendant encore un demi-siècle. — M. Louis de Musset, dans le tome I des *Mémoires de la Société des antiquaires*, insérait sa *Légende du bienheureux Roland* (1817, pp. 145-171) et donnait au public quelques extraits du « Roman de Ronceval » d'après le manuscrit de Versailles. — En Angleterre avait déjà commencé la vogue des *Magazine*. M. J. P. Conybeare, dans le n° d'août 1817 de *The gentleman's Magazine*, traitait le même sujet que M. L. de Musset, et annonçait la publication prochaine de quelques extraits de la *Chanson* d'Oxford. — Cependant, dès l'année 1822, M. Bour-

de soldats capables de résister à la grande armée de l'Empereur ; il est rouge de honte et demande l'avis de

dillon, — devenu propriétaire du manuscrit qui avait jadis appartenu au roi Louis XVI, puis au comte Garnier, — se mettait courageusement au travail, et préparait son édition critique d'un *refazimento* qu'il eut le tort de préférer toujours au manuscrit original. — Tous ces travaux néanmoins ne présentaient aucune unité, et il était temps que l'attention publique fût concentrée sur la plus ancienne de nos épopées par des travaux véritablement scientifiques. La même année où M. Paulin Paris publiait pour la première fois le texte d'une de nos Chansons françaises, en 1832, un jeune élève de l'École normale, M. Monin, soutint une thèse brillante et publia un travail intéressant sur notre vieux poëme. La *Dissertation sur le roman de Roncevaux*, œuvre qui paraît faible aux lecteurs de 1867, eut le mérite de passionner les érudits de 1832 et de les attirer à ces études trop longtemps négligées. Par malheur, M. Monin ne connaissait pas le texte d'Oxford.— M. Fr. Michel, qui devait bientôt publier la première édition du poëme attribué à Turold, fit de l'œuvre de M. Monin l'objet d'un *Examen critique* (1852) et alla jusqu'à avancer (ô témérité !) que le plus ancien texte de la *Chanson de Roland* pourrait bien être celui d'Oxford. Il n'en était pas encore très-sûr. — En juillet 1832, M. Raynouard écrivait un article dans le *Journal des savants* sur la même *Dissertation* de M. Monin, et établissait que le *Roman de Roncevaux* du treizième siècle ne pouvait pas être le texte chanté par Taillefer à la bataille d'Hastings. — Vers la même époque (de juillet à octobre 1832) M. Fr. Michel, moins imparfaitement renseigné sur le manuscrit de la Bodléienne, résolut d'en faire l'objet d'une publication. — La *Revue des deux Mondes*, dans son numéro du 15 septembre 1832, publia la seconde leçon de M. Fauriel sur l'*Origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge*. C'est dans cette leçon que le savant professeur analysait rapidement le *Roman de Roncevaux*.— En 1834, M. l'abbé De La Rue publiait le premier quelques courts fragments du texte d'Oxford (*Essai sur les bardes, les jongleurs et les trouvères anglo-normands*, tome II, p. 64). — En 1835, au tome XVIII de l'*Histoire littéraire*, M. Amaury Duval consacrait une notice à Turold, « auteur du poëme de la Bataille de Roncevaux :» il accordait enfin à ce poëme le nom d'épopée et en citait quelques fragments. Comme on le voit, l'opinion publique s'éclairait de plus en plus, et les nouvelles idées faisaient malgré tout leur chemin. — L'année 1836 fut entre toutes favorable à la réhabilitation de nos vieux poëmes. M. Francisque Michel publia le manuscrit de la Bodléienne sous ce titre : *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du douzième siècle*. Au texte du vieux poëme, M. Fr. Michel ajoutait des textes anglais, latins, allemands, espagnols, relatifs à la légende de Roland et une bibliographie assez complète des ouvrages publiés sur la bataille de Roncevaux. En réalité, la science venait de faire un grand pas. — La même année, dans ses *Invasions des Sarrasins en France*, M. Reinaud exposait les données des historiens arabes et chrétiens sur la défaite et sur la mort du neveu de Charlemagne. Il émettait le premier cette hypothèse, que les Sarrasins avaient pu réellement prendre quelque part à la victoire des Gascons. — En février 1836, M. Raynouard faisait paraître un premier article sur la nouvelle édition de la *Chanson de Roland*.— La même année paraissait le premier volume de la *Chronique de Philippe Mousket*, publiée par M. de Reiffemberg.

ses païens. L'un d'eux se lève et conseille la paix : « Envoyez des messagers à Charles, dit Blancandrin;

Le savant éditeur, à la suite de la *Chronique*, publiait une nouvelle édition du Faux-Turpin, les Sommaires des *Conquestes de Charlemagne* de David Aubert, et des extraits de la Chronique de Tournai. Dans le second volume, qui devait paraître en 1838, M. de Reiffemberg allait consacrer une partie de son *Introduction* à la légende de Roland (pages 181-189 de cette *Introduction*). — En 1838, W. Grimm donnait en Allemagne la première édition du *Ruolandes Liet*, de cette imitation allemande de notre *Roland*. — M. Mazuy, en France, entreprenait la comparaison de nos Chansons de geste avec l'Arioste. — En 1840, M. Bourdillon publiait enfin, après dix-huit ans de travail, sa traduction de la *Chanson de Roncevaux*, et en 1841, son édition du même roman d'après le manuscrit de Versailles (*Ronscivals mis en lumière*). — En 1842, parurent en Allemagne les deux excellents répertoires bibliographiques de Græsse et d'Ideler : Græsse (*Die grossen Sagenkreise des Mittelalter*, p. 293 et suiv.), et Ideler (*Geschichte des altfranzösischen national literatur*, p. 92 et suiv.), énumérèrent les ouvrages consacrés au roman de Roncevaux. — *Roland et la Chevalerie*, tel est le titre d'un livre de M. E.-J. Delécluze, publié en 1845. L'auteur essaye de vulgariser la légende de Roland d'après notre Chanson et d'après la Chronique de Turpin ; M. Magnin loua cet effort estimable dans la *Revue des deux Mondes* du 15 juin 1846. — L'année 1850 fut signalée par l'édition nouvelle et la traduction de la *Chanson de Roland* par Génin. Cette œuvre, pleine de défauts, est celle néanmoins à laquelle on doit la véritable popularité de notre plus ancienne, de notre meilleure épopée. Génin était le vulgarisateur par excellence : c'est de cet homme d'esprit que date la véritable réhabilitation de nos Chansons de geste. — Le texte de Génin fut critiqué par M. Paulin Paris dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (t. XII, 297; 393). — Dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire* (1852), qui est peut-être le meilleur de tout ce recueil, étaient analysées la plupart de nos Chansons ; M. Paulin Paris, comme on peut le penser, accorde une large place au résumé de la *Chanson de Roland* (pp. 727-755). — Encouragé par son succès, M. Génin fit paraître en 1852 une nouvelle édition de sa traduction du texte de la Bodléienne. Cette nouvelle édition nous valut deux bons travaux, celui de M. Magnin dans le *Journal des savants* (septembre, décembre 1852 et mars 1853), et celui de M. Vitet dans la *Revue des deux Mondes* (1er juin 1852). On ne saurait trop louer les pages spirituelles, souvent pénétrantes, de M. Vitet. Son analyse de la *Chanson de Roland* vaut peut-être mieux qu'une traduction plus exacte et plus servile. Publié dans une *Revue* aussi répandue, ce résumé fut d'un meilleur effet pour la cause de nos Chansons de geste que tous les travaux des érudits de France et d'Allemagne. — En 1855 et 1856, M. Paulin Paris prenait la *Chanson de Roland* (texte de Paris) pour objet de son enseignement au Collége de France. — Dans les livres classiques ou demi-classiques à l'usage des élèves de l'Université, les romans de chevalerie ne tenaient encore aucune place : M. Demogeot eut le mérite de faire cesser ce scandale, et de combler cette lacune dans son *Histoire de la littérature française* (Paris, 1852 et 1857), où il mettait en lumière les beautés de notre *Roland*. — La même année (1857), M. Bartsch publiait remarquablement l'œuvre du Stricker, le *Karl*, ce remaniement précieux du *Ruolandes Liet* : « On

comblez-le de présents; faites-lui don de sept cents chameaux, de mille autours, de quatre cents mulets

regrette même un peu, dit M. G. Paris, de voir tant de travail et de talent employé à une tâche si peu intéressante. » — Le même érudit éditait, quatre ans après, le *Karl-Meinet*, cette compilation allemande analogue à celle de notre Girard d'Amiens, où la tradition de Roncevaux est empruntée à un remaniement du *Ruolandes Liet*, à un livre de troisième main. — En 1861, M. Jonain traduisait en vers la *Chanson de Roland*, ou plutôt la traduction de Génin. — Dans ses *Vieux Auteurs castillans* (1862), M. de Puymaigre nous offrait la traduction ou l'analyse de quelques romances espagnoles sur Roland, la belle Aude et la déroute de Roncevaux (II, 422-328). — En 1863, la meilleure édition de la *Chanson de Roland* (texte d'Oxford) paraissait à Gœttingue : elle est due à M. Th. Müller, qui depuis trois ou quatre ans nous fait attendre son *Introduction*. — Tandis que M. Gaston Paris publiait dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* l'analyse de la *Karlamagnus-Saga*, *histoire islandaise de Charlemagne*, où *Roncevaux* tient une place considérable (VIIe branche), M. Bormans, en Belgique, essayait de faire honneur à son pays de la première rédaction de notre *Chanson de Roland* (*La Chanson de Roland*, *fragments d'anciennes rédactions thioises*, 1864); et il était réfuté par M. Gaston Paris avec une cruauté spirituelle et scientifique (*Bibliothèque de l'École des chartes*, mars-avril 1865). — En cette année 1865 parurent deux traductions de la *Chanson de Roland* que nous avons mentionnées plus haut : celle de M. d'Avril, celle de M. Alexandre de Saint Albin. — Enfin M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a étudié attentivement toutes les sources de l'histoire de Roland et toutes les modifications de sa légende en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Islande, en Danemark, en Italie, en Espagne. Il s'est attaché tout spécialement à l'expédition d'Espagne et à la défaite de Roncevaux (p. 270 et suiv.). — En ce moment paraît l'édition populaire de la traduction de M. d'Avril (décembre 1866). D'autres traductions se préparent, et d'autres travaux. Il faut espérer enfin que le jour n'est pas loin où la *Chanson de Roland*, si bien mise en lumière, si bien expliquée, si bien traduite, entrera victorieuse dans les programmes de notre enseignement secondaire et supérieur.

9° Diffusion a l'étranger. La légende de Roncevaux est celle de toutes nos traditions épiques qui a conquis le plus de popularité, non-seulement en France, mais chez toutes les nations chrétiennes du moyen âge : *a. En Allemagne*. Notre *Chanson de Roland* traversa le Rhin de très-bonne heure. Vers le milieu du douzième siècle (vers 1150, suivant M. G. Paris; entre les années 1173 et 1177, suivant W. Grimm), un prêtre allemand du nom de Conrad, qui écrivait en Souabe ou en Bavière, résolut de faire passer dans sa langue les beautés épiques du poëme français. Il composa le *Ruolandes Liet*, où le texte d'Oxford est en général suivi d'assez près, mais où l'esprit militaire est remplacé par une piété enthousiaste et presque mystique. Le *Ruolandes Liet* a été publié par W. Grimm (1838). M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, a résumé l'*Introduction* du savant allemand (pp. 120-122). — L'œuvre du curé Conrad, comme celle qui est parmi nous attribuée à Turold, devait être l'objet de rajeunissements inévitables. Sous le titre de *Karl*, un poëte dont le vrai nom est inconnu et qui s'appelle lui-même « l'Arrangeur, *le*

chargés d'or et d'argent. Puis, ne soyez pas avare de belles promesses; ne manquez pas de lui dire que

Stricker, » a versifié en vers élégants le *Ruolandes Liet,* devenu trop austère au goût d'un siècle plus délicat. Le *Stricker* écrivait vers 1230; son œuvre a été publiée par M. Bartsch (1857). L'Allemagne, comme on le voit, passait par les mêmes phases littéraires que la France. Après avoir eu ses poëmes primitifs, après avoir possédé des rajeunissements de ces poëmes, elle devait encore avoir des compilations comme celle de notre Girard d'Amiens. Dans son *Karl-Meinet,* un compilateur allemand dont le nom mérite de rester inconnu, et qui écrivait au commencement du quatorzième siècle, s'est proposé de résumer (en 35800 vers, hélas!) l'histoire légendaire du grand empereur. Lorsqu'il arrive à la bataille de Roncevaux, le compilateur fait tout simplement entrer dans son œuvre, avec fort peu de changements, « un poëme du treizième siècle, rajeuni pour la plus grande partie de celui de Conrad, et augmenté çà et là de quelques traits empruntés au français » (G. Paris, l. l., 125). M. A. Keller a publié le *Karl-Meinet* en 1858, et M. Bartsch en a fait le sujet d'un excellent travail en 1861. Telles sont les trois œuvres principales dans lesquelles s'est fixée en Allemagne la légende de Roncevaux. Mais il importe de constater ici cette popularité prodigieuse dont Roland a été l'objet dans toute l'Allemagne du moyen âge, et de rappeler ces statues du neveu de Charlemagne (*Rolandsæulen*) qui se sont élevées dans tant de villes germaniques. Leibniz a longuement parlé de ces statues (*Annales imperii*, anno 778), sur lesquelles les érudits ne sont pas d'accord. N'oublions pas la Chronique de Weihenstephan (au quatorzième siècle); elle ne fait, d'ailleurs, que reproduire le récit du Stricker. — *b. En Angleterre.* Au treizième siècle, parut un *Roland* en vers anglais; l'auteur avait essayé de combiner entre elles la Chronique de Turpin et notre vieille Chanson. On trouvera une analyse et des extraits de ce poëme dans le *Roland* de Francisque-Michel (pp. 279-284). *c. En Espagne.* Entre la bravoure castillane et le courage français, une rivalité devait se produire; la légende de Roncevaux fut, si l'on peut ainsi parler, un des théâtres de cette lutte. Lorsque Rodrigue de Tolède (mort en 1247) écrivit sa *Chronica Hispaniæ,* il trouva en Espagne nos traditions relatives à Roland : « Dans un poëme latin composé à la louange du roi Alfonse VII, peu de temps après la mort de ce prince (1157), l'auteur, louant un guerrier, dit de lui : « S'il avait vécu au temps de Roland! » (G. Paris, l. l. 203.) Rodrigue de Tolède protesta contre la part trop belle que faisait à Roland l'imagination des jongleurs (livre IV, chap. X et XI). Dans sa *Cronica general,* Alfonse X (1252-1284) reproduit presque intégralement le récit de Rodrigue. Et en quoi consiste ce récit antifrançais? D'après les Espagnols, Bernard del Carpio se serait énergiquement opposé à une alliance du roi Alfonse le Chaste avec Charlemagne; il aurait préféré s'unir aux Sarrasins et à Marsile. Roncevaux et la mort de Roland auraient été l'œuvre de Marsile, d'Alfonse et de Bernard. Légende espagnole, je le veux bien, mais nullement chrétienne! — Après les grandes *Chroniques* de Rodrigue et d'Alfonse X, il faut citer les *Romances.* Les auteurs de ces petits poëmes s'élancèrent ardemment dans la voie que leur avait ouverte l'auteur de la *Cronica general :* ils célébrèrent à l'envi Bernard del Carpio, vainqueur de Roland (*Primavera*, I, 26-47). L'un d'eux nous montre Roland mourant de douleur à la vue de Charles (*Études religieuses des Jésuites,*

vous irez lui rendre hommage et vous faire baptiser à Aix; enfin, donnez-lui nos fils en otage. L'important,

1865, II, 42, article du P. Tailhan). Une des plus célèbres est la « Mala la visteis, Franceses,— La caza de Roncesvalles. » « Vous l'avez mal passée, Français, la chasse de Roncevaux! Don Charles perdit l'honneur, les douze pairs moururent; on fit prisonnier Guarinos, l'amiral des mers. » (De Puymaigre, *les Vieux Auteurs castillans*, II, p. 323.) Quelques romances, cependant, gardent les traces vives de la légende et de l'inspiration françaises : tels sont ces deux chants admirables dont nous citerons plus loin la traduction : « *Romance qui dit : C'était le dimanche des Rameaux,* » et « *Romance de doña Alda.* » (Puymaigre, l. l. 324, 325.) A la fin de l'*Historia de Carlomagno y de los doce Pares de Francia* (1528), qui n'est qu'une traduction de notre *Conqueste du grant Charlemagne* ou de *Fierabras*, se trouve un récit de Roncevaux qui n'a rien d'espagnol et où Roland tient une belle place. Même remarque en ce qui concerne les *Romances de Charlemagne et de ses douze pairs*, de Juan José Lopez, dont nous avons déjà parlé, qui sont également empruntées à notre *Fierabras*, et qui se terminent également par « la bataille de Roncevaux, la mort de Roland et d'autres pairs de France. » (*Romancero* d'Aug. Duran, II, pp. 229-243; *Romanc. gén.*, I, p. 267.) L'*Historia de Carlomagno* est encore, à l'heure qu'il est, le livre le plus populaire de l'Espagne, et M. Gaston Paris a raison de dire que « l'Espagne est aujourd'hui le seul pays où le peuple chante avec foi et amour Charlemagne et les douze pairs » (l. l., p. 216). Après la période des traditions orales, après celle des Chroniques, après celle des Romances, l'Espagne devait encore passer par une quatrième et dernière époque en ce qui touche la diffusion de nos légendes épiques. Cette quatrième phase est celle des traductions de l'italien. Des traductions de l'*Orlando innamorato* de Boiardo parurent à Séville en 1545, 1549, 1550 (sous ce titre : *Espejo de Cavallerias*); à Lerida, en 1578 (par Martin Abarca); à Alcala, en 1577; à Tolède, en 1581 (par Francesco Garrido de Villena). L'*Orlando furioso* fut traduit par Fernando de Alcazer (Tolède, 1510); par D. Jeron. de Urrea (Anvers, 1549); par Nic. Espinosa (Saragosse, 1555); par Diego Basquez de Contreras (Madrid, 1585), etc., etc. — *d. Dans les Pays-Bas.* Nous possédons, des treizième et quatorzième siècles, quatre fragments néerlandais sur Roncevaux; deux suivent le texte d'Oxford, deux autres correspondent à des remaniements; (M. Bormans, qui leur attribue une valeur beaucoup trop considérable, les a publiés sous ce titre : *La Chanson de Roncevaux, fragments d'anciennes rédactions thioises*). Au seizième siècle, il n'y eut pas en circulation, dans les villes et les campagnes des Pays-Bas, de livre plus populaire que la *Bataille de Roncevaux.* Le titre de l'édition d'Anvers, en 1576, est le suivant : *Hier beghint den droeflijcken strijt opten berch van den Roncevale in Spaengien ghesciet, daer Roelant end Olivier metten fleur van Kerstenryck verslagen waren.* En Hollande comme en Allemagne, il y avait des statues de Roland, (*Roelands steen*, à Amsterdam). — *e. En Italie.* C'est là que nos légendes carlovingiennes ont conquis de bonne heure leur vogue la plus éclatante et la plus durable. Elles restèrent d'abord quelque temps à l'état oral; mais nous avons vingt preuves irrécusables de leur popularité sous cette forme première. Au portail de Saint-Zénon, à Vérone, se voient les statues de Roland et d'Olivier; en 1131, les chevaliers et consuls de Nepi se vouent « à la mort infâme de Ganelon » s'ils manquent à

c'est que Charles traverse les Pyrénées, c'est qu'il sorte d'Espagne. Après quoi, les Français n'entendront plus

certaine convention qu'ils viennent d'arrêter entre eux (Lebas, *Recueil d'inscriptions*, 1er cahier, p. 191); sur le théâtre de Milan, des jongleurs « cantant de Rolando et de Oliverio » (Muratori, *Antiquités*, t. II, Dissertation 29, col. 844, d'après la *Chronique de Milan*). Mais des traditions si vivantes ne devaient pas tarder à recevoir leur consécration par l'écriture. Toutefois, elles ne furent pas tout d'abord écrites en italien. Il y eut une transition. Des compilateurs italiens éditèrent, en les italianisant, les œuvres de nos trouvères; tel est le cas de Nicolas de Padoue pour l'*Entrée en Espagne*. D'autres Italiens voulurent composer eux-mêmes des poëmes en roman : tel est le cas de l'auteur de la *Prise de Pampelune*. La *Chanson de Roncevaux* fut deux fois italianisée : la première fois, d'après le manuscrit d'Oxford; la seconde, d'après quelque remaniement du treizième siècle (bibl. Saint-Marc, mss. français IV et VII). Tel est le caractère de cette seconde époque. Il fallait ce trait d'union, il fallait ces reproductions italianisées de nos Chansons de geste pour nous amener à la période suivante, qui est celle des grandes compilations en prose italienne. J'ai nommé les *Reali* qui parurent vers 1350. Le huitième livre, qui a pour titre la *Spagna*, fut découvert par M. Ranke, à Rome, dans la bibliothèque Albani. Dans la *Spagna* sont racontées toute l'expédition d'Espagne et la bataille de Roncevaux. C'était déjà beaucoup, ce n'était pas encore assez pour les Italiens de posséder en leur langue cette première compilation des *Reali;* ils voulurent aller plus loin, ils firent un pas de plus. Sostegno di Zanobi, poëte qui vivait en Toscane dans la seconde moitié du quatorzième siècle, eut l'idée de mettre en vers italiens la prose de la *Spagna :* de cette idée naquit ce poëme si célèbre, la *Spagna istoriata*, dont la première édition parut à Bologne en 1487, et dont on a peine à compter les éditions suivantes. La *Spagna istoriata* n'est pas un chef-d'œuvre sans doute, mais M. G. Paris observe avec une très-grande justesse que ce poëme fut en Italie « le prototype » de la forme épique. Et voilà que nous arrivons sur les confins de la Renaissance, après avoir pris le temps de démontrer ce grand fait, qui a été mis en une bonne lumière par l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne :* les romans italianisés ont donné naissance aux *Reali*, les *Reali* à la *Spagna istoriata*, et la *Spagna istoriata* à tout le mouvement épique italien des quinzième et seizième siècles. Quatre œuvres importantes marquent cette dernière période : le *Morgante maggiore* de Pulci (1re édition, Venise, 1481); l'*Orlando innamorato* de Boiardo (1re édition, Venise, 1486); l'*Orlandino* de l'Arétin (sans date); l'*Orlando furioso* de l'Arioste (1re édition, Ferrare, 1516). Mais autour de ces poëmes, trente autres, cinquante autres gravitent, qui prennent également nos héros et nos légendes pour objet de leurs chants délicats et raffinés. Nous nous réservons d'en donner la liste complète dans notre *Table générale :* elle ne pourrait ici qu'embarrasser le lecteur et le perdre dans un dédale inutile. Signalons seulement les remaniements de l'*Orlando innamorato*, par Domenichi (1545) et par Berni (1541); sa continuation par Agostini (1506-1528), les suites de l'*Orlando furioso*, dues à Pescatore (1548-1551) et à Pauluccio (1543); l'*Antafor de Barosia* (1519); la *Draghà d'Orlando* (1525 et 1527); les *Prime imprese del c. Orlando*, par Dolce (1572); la *Gran battaglia del gigante Malossa fatta con Orlando* (1567 et 1575); la *Rotta de Roncesvalle* (s. d.

jamais parler de nous ni de nos promesses. — Mais nos otages? — Charles leur coupera la tête, et nos

et 1590); le *Di Orlando santo vita e morte con venti mile christiani uccisi in Roscivalli, cavata del catalogo de' santi* (1597); l'*Orlando* d'Ercole Oldoïno (1598). Cette rage de prendre Roland pour le héros de prétendues épopées qui n'ont en réalité conservé que son nom, cette rage a duré en Italie jusqu'à nos jours : témoin le *Dell'ira d'Orlando* de Fed. Asinari (1795), et *La morte di Orlando, ottave d'Ermolao Barbaro* (1807). — *f. En Scandinavie.* La huitième branche de la *Karlamagnus-Saga* est tout entière consacrée à Roncevaux, et cette branche de la compilation islandaise a été traduite en suédois. Au quinzième siècle, elle passa dans la *Keiser Karl Magnus Kronike*, œuvre danoise très-populaire du quinzième siècle. Cette dernière œuvre est même plus complète que l'original islandais dans son état actuel, et nous offre une branche qui semble continuer la *Chanson de Roland* : « *Le roi Iwein.* » — *g. En Russie.* Depping affirme avoir entendu chanter en russe par les paysans de la Sibérie une traduction de la célèbre romance espagnole : *Mala la visteis, Franceses, — La caza de Roncesvalles.* » (V. Puymaigre, *les Vieux Auteurs castillans*, II, 323.) — *h. En Orient.* Un des historiens de la *Byzantine*, Laonicus Chalcondylas, a inséré dans son *De rebus turcicis* un récit de la bataille de Roncevaux qui n'est pas, comme l'a cru M. G. Paris, emprunté à la Chronique du Faux-Turpin (éd. de l'Impr. royale, 1650, p. 46). Thévenot, dans ses *Voyages*, rapporte qu'à Burse (autrefois *Prusa* ou *Prusias ad Olympiam*), ville de la Natolie, un ermite turc lui montra l'épée de Roland, et, en outre, les tombeaux de ce neveu de Charlemagne et de son fils qui, d'après une légende orientale, seraient morts musulmans (V. Moréri, au mot *Burse*).

10° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Chanson de Roland* est la meilleure de toutes nos Chansons de geste. Elle est la meilleure, parce qu'elle est la plus ancienne. C'est peut-être le type le plus parfait d'une poésie véritablement primitive. Nul artifice de style, nulle prétention, nul effort; la rhétorique est tout à fait absente. Chaque personnage, comme dans l'*Iliade*, est orné d'une épithète dont son nom est inséparable. On a dit d'Homère que c'était le « poëte de la constatation », et qu'ayant vu certain jour, en son esprit, Achille courir comme un cerf, il l'avait toujours appelé depuis lors : « Achille aux pieds légers », même quand le héros était assis. On en peut dire autant de l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland* : c'est un poëte enfant. Il raconte naïvement, avec une candeur toute charmante, en ajoutant une foi entière à l'objet de ses récits. Il constate. Ses narrations, d'ailleurs, sont courtes, substantielles, rapides; il ne craint pas sans doute de dramatiser son action et de mettre des discours sur les lèvres de ses héros; mais ces discours sont d'une brièveté énergique et *enlevante*. La formule ne pénètre pas dans ce beau poëme; tout au plus est-elle admise dans les épithètes homériques. Les « répétitions de couplets » ne se présentent que dans les passages les plus importants de l'action, et elles sont d'un naturel qu'on ne retrouvera jamais à ce degré dans aucun autre poëme français. Rien d'inutile. Une admirable unité relie entre elles toutes les parties de ce chef-d'œuvre : LA TRAHISON DE GANELON PRÉPARE LA MORT DE ROLAND, QUI EST FORMIDABLEMENT VENGÉE SUR GANELON ET SUR LES SARRASINS. Tout le poëme est dans ces quelques mots. Roland est le cœur, Roncevaux est le centre de cet ouvrage, et cette puissante unité est le meilleur argument qu'on

fils mourront. Mais cela vaut mieux pour nous que si nous perdions la claire et belle Espagne. »

puisse opposer à ceux qui oseraient donner deux auteurs, et non pas un seul, à la plus belle de nos épopées nationales. Du reste, si le style et l'action sont *uns*, l'esprit de tout le poëme offre la même uniformité merveilleuse. Au début, au milieu, à la fin de notre Chanson, les héros sont revêtus de la même majesté naturelle et sujette aux mêmes défaillances. Le type de Charlemagne est celui du roi chrétien chez qui l'homme subsiste toujours : le grand Empereur pleure volontiers, et sa taille prodigieuse et les proportions de son âme ne sont nullement diminuées par ces magnifiques faiblesses. Roland n'est pas moins homme, et n'est pas moins chrétien; c'est un saint Maurice français, c'est un Godefroi de Bouillon légendaire qui a été l'idéal du Godefroi de Bouillon historique. Nulle place dans ce cœur pour les petites ardeurs de l'amour charnel; la belle Aude n'est nommée qu'une seule fois dans la bataille, et c'est par Olivier, son frère. Notre chanson est essentiellement militaire. C'est le poëme où s'est le mieux exprimée et condensée la Féodalité, qui est d'origine germanique, et qui, une fois christianisée, a pu s'appeler la Chevalerie. A vrai dire, cette chanson, antérieure à la première croisade ou contemporaine de ces guerres saintes, est par excellence la chanson de la Croisade, plus qu'*Antioche*, plus que *Jérusalem*. J'ai dit ailleurs que cette œuvre était d'inspiration germanique; j'ai besoin d'expliquer ma pensée. Je persiste à croire que nos épopées sont nées d'habitudes germaniques; que tous les héros y sont des Germains christianisés et FRANCISÉS; qu'on y retrouve sans peine, article par article, les principaux éléments des lois barbares, mais des lois barbares sanctifiées par l'Église et transformées par la révolution féodale. Le procès de Ganelon est tout entier emprunté à la législation, à la procédure germanique. Charlemagne est un roi germain; son conseil et ses cours plénières sont des institutions germaines qui sont en voie de devenir très-rapidement des institutions françaises. Quant à la comparaison que j'ai voulu faire entre cette poésie primitive de la France et celle de l'*Iliade*, il me faut aussi donner à mes idées un commentaire que certaines critiques venues de haut *ont* rendu nécessaire. Quand j'ai loué la *Chanson de Roland* au point de la comparer à l'*Iliade*, j'étais exactement animé du même esprit que M. Natalis de Wailly, lorsqu'il a loué la *Vie de saint Louis*, par Joinville, au point de la comparer aux œuvres des grands écrivains, et lorsqu'il a dit : « Sans avoir étudié l'art de plaire et d'intéresser, Joinville y réussit par un don naturel et peut sans effort se montrer simple ou sublime, gai ou pathétique, offrant ainsi aux maîtres eux-mêmes des modèles de tous les genres de beauté. » L'auteur des *Épopées françaises* n'a pas voulu dire autre chose.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON DE ROLAND*. On peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1° La Chanson de Roland *est, de toutes nos épopées nationales, celle qui a le plus de fondements historiques*. 2° *La défaite de Roncevaux est tout à fait du domaine de l'histoire. Il est très-vrai qu'en 778, au retour de la seule expédition qu'il ait personnellement dirigée contre l'Espagne, Charlemagne vit son armée surprise par les Gascons dans les défilés ou ports des Pyrénées. Il est très-vrai qu'il y perdit la plupart de ses* aulici, *et notamment Roland*, præfectus limitis Britannici. *Cette défaite fut des plus graves et attrista singulièrement l'esprit du Roi*. 3° *Tous ces*

Cet avis, plein d'une diplomatie perfide et barbare, est fait pour plaire aux Sarrasins; il est adopté par

faits ont été racontés en détail par les historiens les plus dignes de foi, par Eginhard (dans sa *Vie de Charlemagne*, § 9, dans ses *Annales*, à l'année 778, et par l'Astronome limousin, *Vita Hludovici*). Nous avons donné *in extenso* ces trois textes, dont l'importance est considérable (V. p. 362 et suiv.). 4° *Il est possible que la gravité de ce désastre ait été atténuée par Eginhard et les historiens qui l'ont suivi;* Roncevaux a donné lieu à un mouvement poétique d'une telle intensité, que la victoire des Gascons a sans doute été plus complète qu'on n'a bien voulu le dire. Nos poëtes sont peut-être ici plus près de la vérité que nos historiens. 5° *En 824, les Français furent de nouveau surpris et vaincus par les perfides Gascons dans les défilés des Pyrénées; les comtes Asinaire et Eble y perdirent tous leurs soldats : c'est ce qui est encore attesté par Eginhard et par l'Astronome limousin.* (V. Eginhard, *Annales*, 824, éd. Teulet, I, 372; l'Astronome limousin, *Vita Hludovici*, Pertz, II, 628.) On conçoit que cette nouvelle défaite ait été confondue dans l'esprit du peuple avec la précédente, et qu'elle ait ainsi augmenté dans la tradition nationale les proportions de la bataille où Roland avait perdu la vie. 6° *Les Sarrasins vinrent peut-être en aide aux Gascons dans ces entreprises contre le roi de France.* C'est une hypothèse très-plausible, quand on songe au voisinage des musulmans et des Gascons, à leur haine commune contre la France, à la communauté de leurs intérêts; mais aucun texte, arabe ni français, ne vient donner à cette supposition une consécration vraiment scientifique. 7° *La physionomie, le nom, la trahison et la condamnation de Ganelon sont sans doute empruntés à la figure très-historique de Wenilo, archevêque de Sens, qui trahit la cause de Charles le Chauve pour embrasser le parti de Louis le Germanique, et que Charles fit condamner au concile de Savenières en 859.* (*Annal. Bert.*, à l'année 859.) 8° *L'action de la* Chanson de Roland *ne repose, pour tout le reste, que sur des fondements légendaires.* Mais il faut ajouter que l'esprit de tout le poëme, vers par vers, est intimement historique, et que c'est le portrait le plus ressemblant de la société des dixième et onzième siècles.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende de Roncevaux a été l'objet de récits presque innombrables dont nous allons passer en revue les plus importants : 1° La *Chronique* du Faux Turpin (entre les années 1109 et 1119). — 2° Le *Ruolandes Liet* (vers 1150). 3° Le *Kaiserscronik* (fin du douzième siècle). 4° Le *Roland* en vers latins de la même époque. 5° La *Chronique de Tournai* (commencement du treizième siècle). 6° Le *Carolinus* de Gilles de Paris, composé pour l'éducation de Louis VIII. 7° *Le Roman de Roncevaux* et les divers remaniements du *Roland* au treizième siècle. 8° La *Karlamagnus-Saga* (treizième siècle). 9° *Gaydon* (treizième siècle). 10° La *Chronique* de Philippe Mousket (vers le milieu du treizième siècle). 11° Rodrigue de Tolède († 1247) dans sa *Cronica Hispaniæ*. 12° Alfonse X, dans sa *Cronica general* (seconde partie du treizième siècle). 13° Les *Chroniques de Saint-Denis*. 14° Humbert de Romans, dans son *De tractandis in concilio*, écrit en 1273. 15° Le *Roland anglais* du treizième siècle. 16° Quatre *fragments néerlandais* (deux du treizième siècle, deux du quatorzième). 17° Le *Charlemagne* de Girard d'Amiens (premier quart du quatorzième siècle). 18° Le

Marsile. Et voilà qu'un jour sortent de Saragosse dix messagers richement vêtus, Ils sont montés sur

Karl-Meinet, à la même époque. 19° Les *Reali* (vers 1350). 20° Le *Spagna* en vers de Sostegno di Zanobi (seconde moitié du quatorzième siècle). 21° Le *Chronicon sancti Bertini*, qui a pour auteur Jean d'Ypres, mort en 1383. 22° Les *Romances espagnoles*. 23° *Galien le Rhétoré* (la plus ancienne version est du quinzième siècle). 24° Le *Charlemagne et Anséis* du quinzième siècle. 25° *Leonycus Chalcondylas*, un des historiens de la Byzantine (quinzième siècle). 26° La *Conqueste du grand Charlemagne des Espagnes* ou *Fierabras* (1478, etc). 27° *Garin de Montglane*, incunable. 28° Les *Conquestes de Charlemaigne*, de David Aubert (1458). 29° Les poëmes italiens, *Morgante, l'Orlando furioso*, etc. 30° La *Bataille de Roncevaux*, poëme populaire de la Bibliothèque bleue flamande (seizième siècle). 31° La *Chronique de Weihenstephan* (le ms. est du quinzième siècle, l'original peut être du quatorzième). 32° Les *Chroniques de France* du ms. de la B. I. 5003. 33° *Morgant le géant* (1517-1519,) etc., etc.

1° La Chronique de Turpin consacre à la dernière expédition d'Espagne, à la bataille de Roncevaux, à la mort de Roland, ses chapitres XIX-XXX, que nous allons résumer avec soin. — Charles descend en Galice et fait passer par le fil de l'épée tous les Sarrasins qui ne veulent pas recevoir le baptême. Il crée le siége archiépiscopal de Compostelle et fait consacrer par Turpin lui-même la basilique de la nouvelle métropole. A cette époque, toute l'Espagne appartenait à Charles et tous les propriétaires lui en devaient quatre *nummi* par an (chap. XIX : *De concilio Caroli et profectione ejus ad sanctum Jacobum*). — Le Faux Turpin s'arrête un instant pour esquisser le portrait de Charles et rappeler la légende de ses Enfances, et il en arrive rapidement au récit de la trahison de Ganelon. (Chap. XX : *De persona et fortitudine Caroli*). — L'Empereur, joyeux de posséder désormais toute l'Espagne et de la posséder en paix, revient à Pampelune et y fait reposer son armée. Or il y avait alors à Saragosse deux frères, l'un nommé Marsire et l'autre Beligand. Ces deux rois avaient été envoyés en Espagne par l'amiral « de Babylone en Perse », et feignaient de se soumettre aux chrétiens. Charles leur députa Ganelon pour les inviter rudement à recevoir le baptême. Ils envoyèrent au roi des Franks « trente sommiers chargés d'or et d'argent, quarante autres chargés du meilleur vin, et mille Sarrasines éclatantes de beauté. » Ganelon reçut en même temps vingt charges d'or, et, se laissant tenter par cet or infâme, promit aux Sarrasins de leur livrer les meilleurs *poignéors* de l'armée chrétienne. Le traître, remarquez-le, n'a, dans la Chronique de Turpin, aucun grief contre Roland; il trahit pour s'enrichir, il se vend, et n'a même pas la circonstance atténuante de la colère. « Marsire et Beligand sont tout prêts à se faire baptiser, dit-il à l'Empereur, et vous « pouvez partir en France. » Plein de confiance, Charles donne le signal du départ. Mais les Français attirent sur leurs têtes un châtiment du ciel; ils se livrent à la débauche avec les femmes qu'ils ont amenées de France, et surtout avec les Sarrasines dont leur ont fait présent les rois de Saragosse. Néanmoins, tous ne se rendent pas coupables de cette fornication honteuse. L'arrière-garde française est soudain attaquée par Marsire et Beligand à la tête de cinquante mille Sarrasins. Tous les chrétiens périssent en martyrs, sauf Roland, Turpin, Ganelon, Baudouin et Thierry (chap. XXI : *De proditione Ganelonis et de*

des mules blanches; les freins sont d'or et les selles d'argent; chaque messager porte à la main un grand

bello Runciævallis et de passione pugnatorum Christi). — Cependant le neveu de Charlemagne vit encore : il explore le champ de bataille, rencontre un Sarrasin et le lie à un arbre. Puis il monte au sommet de la montagne et sonne de son cor d'ivoire. Cent chrétiens se rallient à ce son bien connu et entourent Roland. Le héros ne désespère pas : « Montre-moi où est le roi Marsire, dit-il au Sarrasin qu'il avait tout à l'heure attaché à un arbre; sinon, tu vas mourir. » Le païen, tremblant, s'empresse de désigner du doigt le roi de Saragosse au neveu de Charlemagne : « C'est lui que vous voyez là-bas avec cet écu rond, « sur ce destrier rouge. — Bien, » dit Roland, et il se lance dans la mêlée. D'un seul coup d'épée, il tranche en deux le roi Marsire et son cheval : *ita quod pars Saraceni et equi ejus cecidit ad dextram et alia ad lævam.* Les Sarrasins, épouvantés, s'enfuient, mais les cent chrétiens sont morts depuis longtemps, et Roland agonise. Avec quatre lances dans le corps et tout écrasé à coups de pierres, il se traîne jusqu'à l'entrée des ports de Sizer et se jette sous un arbre, près d'un perron de marbre. C'est là qu'il fait à son épée ces adieux théologiques dont nous avons déjà parlé : *Per te Saraceni destruuntur, gens perfida destruitur, lex christiana exaltatur, laus Dei et gloria et celeberrima fama acquiritur. Quoties Domini nostri Jesu Christi sanguinem per te vindicavi! Quot Judæos ac perfidos pro Christianæ fidei exaltatione destruxi!* » Il essaye, mais en vain, de briser Durandal : *Gladius biceps illæsus educitur* (chap. XXII : *De passione Rolandi, et morte Marsirii et fuga Belligandi*). — Roland alors sonne de son cor d'ivoire, et ce suprême effort lui rompt les veines du cou. Charles était à huit milles de là, dans la plaine qui depuis s'est appelée le Val-Charlon. Il entend le cor de son neveu et veut lui porter secours; mais Ganelon l'en détourne. *O subdola consilia, Judæ proditoris traditioni comparata!* Donc, Roland reste seul et va mourir. Par bonheur, il s'était ce jour-là même confessé de ses péchés et avait reçu l'eucharistie. Il fait à Dieu une dernière prière, un peu longue, si l'on songe à sa faiblesse et à son agonie. Il empoigne ensuite la chair et la peau de sa poitrine à l'endroit de son cœur, et, dans un cri qui ne manque pas de beauté, il emprunte les paroles de Job : « Avec cette chair, dit-il, je verrai Dieu. » Puis il bat sa coulpe, et se met de nouveau à citer les saintes Écritures avec une fraîcheur de souvenir et une érudition qui étonnent chez un tel homme et en un tel moment : *Omnia terrena invilescunt; nunc intueor quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quod præparavit Deus diligentibus se.* Il meurt enfin, et son âme est portée par les anges dans l'éternel Repos. Turpin, qui est un homme lettré et prudent, ne veut pas d'ailleurs qu'on puisse lui demander comment il a pu savoir les détails exacts de cette mort. Il a soin de placer auprès de Roland mourant un témoin de ses derniers moments, et ce témoin, c'est Thierry, qui s'était caché pendant le combat et qui avait heureusement survécu au grand désastre, tout exprès pour en pouvoir conter la nouvelle (chap. XXIII : *De sancta tuba et de confessione et transitu Rolandi*). — Le chapitre suivant est consacré à un éloge en vers du bienheureux Roland. Ces vers sont très-ecclésiastiques : Templorum cultor, recreans modulamine cives, — Vulneribus patriæ fida medela fuit, — Spes cleri, tutor viduarum, panis egentum, etc., etc. (chap. XXIV : *De nobilitate et moribus Rolandi*). — Pendant

rameau d'olivier « pour signifier paix et humilité; » à la tête de l'ambassade marche Blancandrin, qui en

que Roland mourait, l'Empereur était toujours au val Charlon, et Turpin lui chantait la messe des morts. C'était le 17 mai. Tout à coup l'archevêque a une vision céleste; il entend soudain de beaux chants angéliques. Puis il voit une bande de soldats noirs qui semblent emporter avec un frémissement joyeux je ne sais quelle proie précieuse : « Que faites-vous là? — Nous emportons l'âme de « Marsire en enfer. — Et ces anges, là-haut, que font-ils? — Ils portent l'âme « de Roland au Paradis. » Turpin raconte immédiatement cette vision à Charlemagne; Baudouin arrive sur ces entrefaites, il monte le cheval de Roland, il confirme à l'Empereur la triste nouvelle de la défaite de Roncevaux. Toute l'armée alors se met en mouvement et retourne aux défilés de Sizer. On trouve le corps de Roland inanimé, les bras en croix. Charles se jette sur lui et prononce une oraison funèbre que nos lecteurs connaissent déjà et qui est trop prétentieuse pour être touchante : « O brachium dextrum corporis mei, barba optima, Judæ Machabæo probitate comparatus, Samsoni assimilatus, Sauli Jonathæ mortis fortuna consimilis, etc. » (Chap. XXV : *De visione Turpini episcopi et de lamentatione Caroli super morte Rolandi.*) — Sur le champ de bataille s'éparpillent alors les Français de Charlemagne, cherchant leurs parents et leurs amis morts. Le corps d'Olivier présente un spectacle terrible; il est lié à quatre pieux et écorché des pieds à la tête. L'Empereur est animé d'une colère qui le rend presque fou. Il se jette à la poursuite des païens, les rencontre près de Saragosse, sur les bords de l'Èbre, et le soleil s'arrête trois jours, sur l'ordre du Tout-puissant, pour permettre aux chrétiens de venger la mort de Roland. Il ne reste plus qu'à punir Ganelon. Un combat a lieu entre Pinabel et Thierry, et Ganelon, vaincu dans la personne de son champion, est écartelé (chap. XXVI : *De hoc quod sol stetit spatio trium dierum et de quatuor millibus Sarracenorum et morte Ganelonis*). — Les quatre chapitres suivants sont consacrés au récit de la sépulture de Roland et des héros morts à Roncevaux. A Blaive est déposé le corps de Roland; à Belin sont ensevelis Olivier, Gondebeuf de Frise, Ogier le Danois, Garin de Lorraine et Arastaing, roi de Bretagne. A Bordeaux, au cimetière de Saint-Severin, reposent Gaifier de Bordeaux, Engelier d'Aquitaine, Lambert de Bourges, Gérer, Gérin, Renaud de l'Aubépine, Gautier de Termes, Willerin, Bègue et cinq mille autres. Hoel a son tombeau à Nantes avec les chevaliers bretons. Aux Aliscamps sont les corps d'Estous de Langres, de Salomon, de Samson, d'Hernauld de Bèaulande, d'Aubry le Bourguignon, de Guimard, d'Estourmiz, d'Hatton, d'Ivoire, de Berard de Nobles, de Berenger, de Neimes le Bavarois, et de dix mille autres (chap. XXVII-XXX : *De corporibus mortuorum aromatibus et sale conditis. — De duobus cœmeteriis sacrosanctis, uno apud Arelatem, altero apud Blavium. — De sepultura Rolandi et cæterorum qui apud Belinum et in variis locis sepulti sunt. — De his qui sepulti sunt apud urbem Arelatem, in Aylis-Campis*). — Dans le chapitre XXIX, il est un trait dont on ne s'est pas servi jusqu'à ce jour pour démontrer le peu d'antiquité de la Chronique de Turpin. Charlemagne (dit le Faux Turpin) plaça des *chanoines réguliers* dans la basilique de Saint-Romain, à Blaives : « CANONICOS REGULARES INTROMISERAT ». Or les Chanoines réguliers n'ont paru qu'au onzième siècle, et même à la fin de ce siècle. Saint Altmann, mort en 1091, fut l'un des pre-

est le chef. Ils traversent ain·i tout le pays qui sépare Saragosse de Cordoue. Que de malheurs, que de

miers à en fonder quelques communautés. Vers le même temps, le bienheureux Hildemare en créait à Arouaise, et Saint-Victor de Paris, au commencement du siècle suivant, fut une abbaye de chanoines réguliers. Les Prémontrés en France, les Gilbertins en Angleterre, ne sont également que des chanoines réguliers, et ces fondations sont même le caractère distinctif de toute cette période de l'histoire ecclésiastique. Il n'est pas étonnant que le Faux Turpin ait parlé, dans sa *Chronique*, d'une institution qui préoccupait si vivement son époque. — Nous avons longuement insisté, comme on le voit, sur cette œuvre apocryphe; mais il était absolument nécessaire de connaître cette source de tant de fables, cette cause de tant de confusions, cet objet d'une popularité incontestable, ces récits enfin qui sont en partie copiés sur nos Chansons de geste, et qui néanmoins ont eu tant d'influence sur notre littérature épique.

2° Le RUOLANDES LIET est calqué sur le texte d'Oxford; mais, s'il en reproduit exactement la légende, il n'en reflète point l'esprit. Le *Ruolandes Liet* est l'œuvre d'un prêtre, d'un prêtre qui a sous les yeux un document militaire et qui veut l'imiter ecclésiastiquement, pieusement. Nous voulons donner ici, après M. Gaston Paris (l. l., 122), un extrait de ce poëme allemand; mais nous placerons en regard de l'imitation allemande l'original français :

« Cumpainz Rollanz sunez vostre olifant,
Si l'orrat Carles ki est as porz passant :
Je vos plevis, jà returnerunt Franc. »
— « Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz,
Que ço seit dit de nul hume vivant,
Ne pur paien que jà seie cornant.
Jà n'en avrunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil cops et VII cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment ;
Jà cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »
(Vers 1070-1081).

Le noble Roland parla, il leva sa main : « Si cela ne t'était pas pénible, cher compagnon, je te jurerais par serment que je ne sonnerai pas mon cor; il n'y a pas tant de païens que ce ne soit pourtant leur dernier jour, et je le dis en vérité, ils sont jugés devant Dieu, et ainsi se purifieront par le sang des martyrs du Seigneur. Plaise à Dieu que je sois digne de mériter ce nom, je m'y soumettrais volontiers. Qu'il est né heureusement, celui que Dieu a choisi pour mourir dans son service ! Il lui donne pour salaire le royaume du ciel. Pour ces vilains païens je ne veux pas sonner mon cor; ils croiraient que nous avons peur et que nous avons besoin de secours contre eux ; et ce sont les pires gens du monde. Je donnerai aujourd'hui leur chair en pâture aux corbeaux, et leur joie sera vite passée. Dieu veut ici montrer ses merveilles, et la bonne Durandal fera voir sa vertu. »

Quelle que soit l'infériorité du *Ruolandes Liet* par rapport à notre *Chanson de Roland*, il est à désirer que le poëme allemand soit bientôt traduit en notre langue.

3° La Chronique des Empereurs, le KAISERSCRONIK du douzième siècle, raconte la guerre d'Espagne tout autrement que la Chanson française et la Chronique de Turpin. Nous avons plus haut résumé ce récit, où l'on voit cinquante-trois mille soixante-six jeunes filles venir en aide à l'Empereur aux défilés de Sizer, épouvanter les Sarrasins qui venaient d'exterminer toute l'armée française, les mettre en fuite et assurer la victoire de Charles, qui, seul, avait survécu au massacre de tous ses soldats (*Histoire poétique de Charlemagne*, 278).

4° Le ROLAND *en distiques latins* suit la chanson française et non la *Chro-*

II. Cour plénière tenue par Charlemagne.

morts seront le résultat de cette ambassade funeste !

L'Empereur vient de prendre Cordoue : tous les

nique de Turpin (G. Paris, l. l., 105). L'auteur inconnu de ce poëme médiocre fait mourir Turpin dans la bataille. Toutefois il raconte que Charles, après la conquête de toute l'Espagne, voulait se retirer pacifiquement en France, mais qu'il fut arrêté par l'ambition et l'orgueil de Roland : « Je ne sortirai pas d'Espagne avant d'avoir conquis Saragosse, » s'écrie le neveu de Charlemagne. On resta donc, et Roland mourut.

5° La Chronique de Tournai suit la Chronique de Turpin en y ajoutant quelques traits empruntés aux Chansons de geste. C'est ainsi qu'elle attribue la trahison de Ganelon à la grande haine qu'il portait à Roland. « Ceste cose fist por le haine que il avoit à Rolland. Car li rois Carles li avoit donée sa seror, quant li quens Miles d'Angiers fu mors li peres Rollant, *contre la volonté Rollant*. Et par che monta grant hayne entre Guenelon et Rollant. » Le chroniqueur anonyme introduit aussi dans son récit la scène du cor que Roland refuse de sonner, scène qui ne se trouve pas dans Turpin. « Dont ordonna Rollant ses batailles. Olivjers li dist que il sonast son cor. Car li rois n'estoit pas si loing que bien ne le peuist oïr, et se il savoit le besoing, il le secoroit tantost. Rolans dist que il ne corneroit devant çou que il en auroit mestier ; car hontes li sambleroit se il requeroit aide devant çou que il auroit asaié ses anemis. » Dans la Chronique de Tournai, le jeune frère de Roland, Baudouin, et son écuyer Thierry assistent à sa mort, et le miracle du soleil qui s'arrête est omis. En revanche nous y trouvons des détails intéressants sur les événements qui précèdent la mort de Ganelon : « Après ces coses, fist le rois amener Guenelon por faire jugier, mais il s'en volt escondire et dist que il s'en combateroit contre li millor chevalier de le cort. Dont sailli avant Gondrebues, li fil Gondrebuet de Frise, et dist que il avoit faite la traïson et que il le prouverat. Gueneles estoit de grant linage. Si requisent le roi que il laisast Guenelon escondire ou avoir la bataille. Li rois l'otroia ; dont s'alerent armer. *Quand Gueneles fu montés, il commencha son cheval à porsallir aussi com pour assaier, et quant il fu un poi eslongné, il feri des esporons et s'en cuida fuir. Mais il furatains et remenés devant le roi.* » C'est après l'écartèlement de Ganelon que le chroniqueur place le Voyage à Jérusalem et à Constantinople. (Le texte de la Chronique de Tournai a été publié sans commentaires par M. de Reiffemberg, dans le t. I de son édition de Philippe Mousket, p. 469-473.)

6° Le Karolinus de Gilles de Paris, composé pour l'éducation du roi Louis VIII, est un poëme latin dont l'auteur est scrupuleusement fidèle à la tradition historique et reproduit Eginhard. Et néanmoins la tradition épique de Roncevaux était si forte qu'arrivé à cet endroit de l'histoire de son héros, le poëte ne craint pas de faire une addition à Eginhard et de raconter quelques détails de la grande bataille d'après nos sources légendaires :

Hic Anselmus comes occidit imbre cruento
Missilium confossus, et Engebardus in aula
Præpositus, dominusque Britanni limitis, inter
Innumeros numerandus, obit Rollandus, equestri
Ordine flos potior et honor specialior armis,
Cujus in exiguo sed ab ejus funere magni

habitants de la ville ont dû courber leurs fronts sous le baptême; à tous ceux qui ont refusé le sacrement,

> Nominis oppidulo, fit adhuc ostensio cornu;
> Petraque quam, cum jam rueret, mucrone corusco
> Martia dextra fidit. . . . .
> Restat adhuc rerum non infima testis earum.
> (V^{e} pars : *De dolo Vasconum, in quo bello Rollandus miles optimus obiit.*)

7° Les **Remaniements de la** *Chanson de Roland* ne contiennent rien dans leur action qui les différencie notablement du texte d'Oxford. Ils se contentent de placer à Laon le théâtre de notre épopée que l'ancienne version plaçait à Aix; ils modifient les noms des douze pairs, ils atténuent la barbarie de l'action primitive, ils délayent le vieux poëme. Mais ces rajeunissements n'atteignent en général que l'esprit et le style de l'antique chanson, et ne touchent guère à sa légende à laquelle quelques-uns ont seulement soudé le récit de la Prise de Narbonne par Aimeri.

8° La huitième branche de la **Karlamagnus-Saga** a pour titre : *Roncevaux*. L'auteur y suit d'assez près le texte d'Oxford, mais toute la lutte de Charles contre Baligant et la bataille de Saragosse y sont complétement passées sous silence. On sait que la Karlamagnus-Saga ne nous est point parvenue dans son intégrité, et qu'elle comprenait plusieurs autres branches qui, par bonheur, nous sont conservées dans le *Keiser-Karl-Magnus-Kronike*, œuvre danoise très-populaire du quinzième siècle. Or la première de ces branches additionnelles est intitulée : « *le Roi Vivien ou Iwein,* » et sert de commentaire à ces fameux vers de la dernière tirade de *Roland* : « Carles, semun les oz de tun empire. — Par force iras en la tere de Bire, — Reis Vivien si succuras en Imphe » (3994-96). Il s'agit d'une guerre contre le païen *Gealwer*, dont Ogier triomphe. (V. *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 152 et 277.)

9° Dans le poëme français de **Gaydon**, Thierry apparaît près de Roland mourant, qui le députe à l'Empereur. Et c'est ce même Thierry, vengeur et continuateur du neveu de Charlemagne, qui reçoit dans le poëme le nom de « Gaidon, » parce qu'un geai vint merveilleusement se poser sur son heaume lorsqu'il prit en main la cause de Roland et lutta contre Pinabel, champion de Ganelon : « Quand je ocis Pinabel le felon, — A icelle hore oi-je Thierris à non; — Mais por ·I· gay m'appelle-on Gaydon — Que sur mon hiaume s'assist, bien le vit-on. » (V. *Gaydon*, éd. de S. Luce, *Préface.*) D'après les premiers vers de cette Chanson de la seconde époque, Ganelon aurait subi le supplice du feu et non pas celui de l'écartèlement. « Gane mon frère fist ardoir en .I. ré — Sor Rochepure et tout discipliner; » c'est ainsi que Thibaut d'Aspremont, le traître, s'exprime sur le compte de l'Empereur qu'il veut mettre à mort.....

10° **Philippe Mousket**, lorsqu'il écrivit sa *Chronique* rimée, avait évidemment sous les yeux la Chronique de Turpin, et, en même temps, quelque remaniement de notre *Chanson de Roland*. Il a fondu entre eux les deux récits. D'un côté, Roland refuse de donner du cor comme dans le vieux poëme français (vers 7144-7154); d'un autre côté, Olivier est écorché entre quatre pieux comme dans la légende latine (vers 7270-7279). Naimes assiste à la déroute, et c'est Ogier qui décide Roland à sonner son cor (vers 7467-7500). Tous les personnages nommés par Turpin, en son chapitre des Sépultures, prennent dans Philippe Mousket une

on a tranché la tête. Vainqueur, Charles se repose dans un de ces jardins superbes que les Mores ai-

part importante au combat, Lambert de Bourges, Gaifier de Bordeaux, Arestars de Bretagne, etc. D'après une tradition que nous avons déjà eu lieu de constater, le Danois Ogier meurt à Roncevaux (7740-7690). Le frère de Roland, Baudouin, et son écuyer, Thierry, apparaissent près du neveu de Charles à sa dernière heure. Roland fait des adieux, aussi longs que touchants, non-seulement à son épée, mais à son cor; non-seulement à Charles, mais à tous ses compagnons l'un après l'autre, et notamment à Ogier. Ses adieux à la France sont curieux. Il dit : « Tière plentive et france — De bois, de rivières, de prés, — De vins, de cevaliers doutés, — De pucelles, de bieles dames, — De vous est grans dious et grans dames! » (Vers 8063-8067.) Après ces rajeunissements trop élégants de nos vieux poëmes, Philippe Mousket se remet héroïquement à copier Turpin, et à le copier servilement. Il ne s'en écarte que pour raconter des prodiges empruntés à d'autres textes latins. Tel est le miracle des Aubépines : l'Empereur reconnaît le corps de ses soldats à une aubépine qui est sortie tout en fleurs de la chair de chacun de ces martyrs; sur les païens, au contraire, s'est élevé un arbre noir : « Quar à chascun Français asist — Une aubespine florissant — Et li paien furent gisant — Lait et hideus, et sor cascun — Ot ·I· sek arbre noir et brun. » (Vers 8618-8621.) Comme on le voit, Philippe Mousket est remonté à plusieurs sources, et le seul mérite de son méchant poëme est, à nos yeux, cette fusion même d'éléments si disparates.

11°,12° RODRIGUE DE TOLÈDE et la CRONICA GENERAL d'Alfonse X donnent, comme nous l'avons vu, la première place dans leurs récits à ce Bernard del Carpio, qui ne rougit pas de s'allier avec Marsile contre l'empereur Charles et l'armée française. A Roncevaux, Roland, suivant ces légendes, eut à lutter contre deux armées : celle de Marsile, à la tête de laquelle on voyait Bernard; celle d'Alfonse le Chaste qui, chrétienne, martyrisa des chrétiens. L'imagination des Espagnols, il faut en convenir, a été mal servie par leur haine contre la France. (V. la *Chronica Hispaniæ*, IV, chap. X et XI, et la *Cronica general*, édition de 1604, f° 30-32.)

13° Les CHRONIQUES DE SAINT-DENIS ne font guère que traduire mot par mot le Faux Turpin, comme on pourra s'en convaincre par l'extrait suivant : « Lors prist Rollans, li glorieus martirs, la pel et la char d'entour ses mameles à ses propres mains, einsi com Tierris qui presens estoit raconta ; puis il commença à dire à grans larmes et à grans soupirs : « Diex Jhesu-Cris, fiuls de Dieu le vif et de la beneoite vierge Marie, je regehis de tous mes sens et de toutes mes entrailles, et crois que tu, qui es mes raemberres, regnes et vis sans fin, et que tu me resusciteras de terre au derrenainier jour et que je te verrai, Dieu et mon Sauvéour, en ceste moie char. » Et tant comme il disoit ceste parole, il prist par trois fois sa pel et sa char forment à ses mains et dist ces meismes paroles par trois fois : « Et cest mien oil te verront.... » En la fin de ceste glorieuse confession se parti Tierris de Rollans, et sa beneoite ame se departi du cors après ceste prière; si l'emporterent li angle en pardurable repos, où elle est en joie sans fin par la dignité de ses mérites en la compaignie de glorieux martirs. »

14° HUMBERT DE ROMANS, qui fut général des Frères-Prêcheurs de 1257 à

maient, et tous les barons de France se reposent avec lui. Les voilà épars en ces belles campagnes, sous ces

1263, dans son *De rebus tractandis in concilio*, écrit en 1273, admet comme parfaitement historique l'autorité de Turpin, et le cite aux rois et aux clercs de son temps. Remarquons surtout ce passage : « Carolus magnus contra Saracenos usque ad mortem pugnavit *et multas libertates Francis dedit ut eos paratiores haberet ad hanc pugnam;* propter quod non sunt digni nomine Francorum qui non gerunt bellum Saracenorum. » (Martène, *Amplissima collectio*, VII, 185 et 179, 183.)

15° Le Roland anglais, du treizième siècle, suit alternativement la Chronique de Turpin et nos Chansons de geste. On en trouvera des extraits dans la *Chanson de Roland* de Fr. Michel, pp. 279-284.

16° Des quatre fragments néerlandais qui ont été publiés par M. Bormans (treizième-quatorzième siècle), deux suivent la Chronique de Turpin, et deux autres la version d'Oxford. Pour ne parler que de ces deux derniers, c'est à tort que M. Bormans y a vu les débris d'un texte antérieur à *Roland*. Quand le poëme néerlandais n'est pas la copie servile de la Chanson attribuée à Turold, il en est le résumé très-sec. C'est ce dont on se convaincra en lisant les extraits suivants du manuscrit de Looz. Le premier extrait est une traduction fidèle de notre vieux texte français : « Roland alors reconnut bien — Qu'il approchait de sa fin. — Sa cervelle se répandait par les oreilles; — Sa tempe était brisée. — Il avait Durandal dans sa main — Et aussi l'olifant. — Et il alla comme le voulait Dieu — Du côté de l'Espagne, à un trait d'arbalète. — Ainsi s'avança-t-il tout seul — Là où il trouva quatre blocs de marbre — Placés sous des arbres, — Ce qu'il ne fit pas sans grand'peine. — Quand il fut là, ses forces l'abandonnèrent, — Et il tomba sans connaissance. » (Fragment de Looz, vers 284-297.) Le second extrait ne nous offre que le plus plat de tous les abrégés : « Roland s'affaiblissait fort, — Il s'écrie : « Pardon, cher Seigneur ! » — Il confesse ses fautes — Et tombe sur la terre. — Il étend sous son côté — Et son cor et Durandal, — Il prie Dieu avec ardeur — Que pour conduire son âme en paradis — Dieu daigne lui envoyer son ange. — Telle fut la mort du comte Roland. (348-357.) On voit par là que la copie peut être plus courte que le modèle... sans cesser d'être une copie.

17° Girard d'Amiens, dans son *Charlemagne*, traduit servilement et en mauvais vers la *Chronique* de Turpin; il la suit ligne pour ligne, presque mot pour mot. Nous offrons cependant quelques vers de ce compilateur plus que médiocre pour donner une idée de sa manière. Roland est sur le point de mourir; il fait de longues prières à Dieu et à la vierge Marie : « Pus a sa destre main dedenz son sain glacie, — Où sa ventaille estoit ·I· petit deslacie, — De ses mameles a l'une et l'autre tirie — Et esrace du cuir ·II· pelés dont soullie — Fu chescune de sanc et laidement tachie. — Le cloie qu'il ot moult et bele et deliie — De la senestre main ne ra pas espernie, — Ainz en tret ·I· pelet du cuir à cele fie — Et mist les ·III· en ·I· et après s'estudie — Comment le puist user pur l'ame estre alegie..... — Ainsi prioit Rollans qu'en sa main nuement — Tenoit ·III· pelés de son cuir proprement — El nom du Père grant et son Fils ensement — Et le Saint Esperit à cui du tout s'atent. — Usa ces ·III· pelés à ce point dignement — En gloirefiant Dieu où son esperit rent. »(*Charlemagne*, ms. de la B. I., 726, f° 160 v°,

beaux arbres : ils sont assis sur la soie blanche, ils jouent aux *tables* et aux échecs, ils plaisantent, ils

161 r°.) Nous avons à dessein choisi un passage où Girard s'éloigne quelque peu de son modèle. Turpin s'était contenté de nous montrer Roland saisissant la peau de sa poitrine et s'écriant : « Avec cette même chair, je verrai Dieu. »

18° L'auteur du KARL-MEINET s'est contenté d'insérer dans sa compilation un rajeunissement du *Ruolandes Liet.* C'est dire qu'il n'a rien d'original. Seulement il a intercalé dans son *Roncevaux* un petit poëme épisodique, *Ospinel*, dont nous avons ailleurs donné le résumé. Ospinel est le roi de Babylone ; il défie les douze pairs, et se mesure avec Olivier, qui le tue après l'avoir baptisé. Il aimait la fille de Marsile, nommée Magdalie, qui d'abord veut le venger, mais qui ne tarde pas à s'éprendre du plus vif amour pour Roland. Et Roland ne serait que trop tenté de répondre à cet amour ; mais le frère de la belle Aude arrache son ami à ces tendresses indignes de lui. Bref, les païens sont battus, et Magdalie baptisée épousera peut-être un jour Olivier, au lieu de Roland. (V. l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 490.)

19° Les REALI qui, pour le commencement de l'expédition d'Espagne, ont suivi si exactement l'*Entrée en Espagne* et la *Prise de Pampelune*, suivent, d'après M. G. Paris, un *Roncevaux* de Nicolas de Padoue que nous avons perdu, et le suivent en tout ce qui touche le récit de la grande défaite et le dénoûment de la grande guerre. Il est certain que le compilateur de l'*Entrée en Espagne* avait également compilé une *Chanson de Roland*, et c'est lui qui en avertit à la fin de son premier poëme (ms. XXI de la bibliothèque Saint-Marc, f° 304). Mais la *Spagna* des *Reali* est encore inédite, et les mieux renseignés de nos érudits en connaissent seulement les rubriques, qui paraissent indiquer une ressemblance assez étroite avec la *Chronique* de Turpin. Quelques épisodes sont ajoutés à la donnée primitive de la légende latine. Les *Reali* doivent ressembler à la *Chronique* de Philippe Mousket, dont nous avons montré plus haut la composition singulière. Mais la science ne sera véritablement éclairée que lorsque le texte de la *Spagna* aura été publié et lorsqu'on aura dressé un tableau clair et complet des différentes sources auxquelles a remonté le compilateur des *Reali*.

20° La SPAGNA ISTORIATA en vers suit la *Spagna* en prose.

21° LA CHRONIQUE DE SAINT BERTIN de Jean d'Ypres († 1383) reproduit Eginhard, mais en ajoutant à ce récit précieux deux mots très-légendaires : « Quæ in Pyrenei jugo et in Rossida-valle DOLO GUANALONIS Vasconumque perfidia perpessi sunt. » (Martène, *Thesaurus anecdot.*, III, 492.)

22° Les ROMANCES ESPAGNOLES se divisent en deux familles bien distinctes : celles qui sont d'inspiration française, celles qui sont d'inspiration espagnole. Les premières paraissent être les plus anciennes, et nous en citons ici deux fort remarquables dont nous empruntons la traduction à M. de Puymaigre : « *Romance qui dit : C'était le dimanche des Rameaux.* » C'était le dimanche des Rameaux, on lisait la Passion, quand les Mores et les Chrétiens entrèrent en combat : déjà les Français se débandent et commencent à fuir. Oh ! comme bien les encourage ce paladin Roland ! « Retournez, Français, retournez bravement au combat ; mieux « vaut bien mourir que vivre déshonoré. » Déjà les Français retournent avec courage au combat ; à la première rencontre ils tuèrent soixante mille hommes. Dans les montagnes d'Altamira va fuyant le roi Marcim ; il fuit sur un âne faute

rient. Sous un pin, près d'un églantier, on a placé le trône de Charles; c'est un grand fauteuil d'or massif,

de cheval. Le sang qu'il répandait teignait les herbes; ses plaintes s'élevaient jusqu'au ciel : « Je te renie, Mahomet, et tout ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai fait « un corps d'argent, des pieds et des mains de dents d'éléphant; je t'ai fait un « temple à la Mecque où l'on t'adore. Pour te mieux honorer, Mahomet, je t'ai « fait une tête d'or. Je t'ai offert soixante chevaliers, et la reine, ma femme, « trente mille..... » — « *Romance de doña Alda*. A Paris est doña Alda, la fiancée de don Roland. Trois cents dames sont avec elle pour l'accompagner. Toutes portent mêmes chaussures, toutes mangent à une même table, toutes mangent du même pain, à l'exception de doña Alda, qui est supérieure à toutes. Cent dames filent de l'or, cent tissent de la soie, cent touchent des instruments pour réjouir doña Alda. Au son des instruments, doña Alda s'est endormie. Elle a fait un songe, un songe douloureux. Elle se réveille toute troublée et avec une épouvante très-grande. Elle pousse de tels cris qu'on les entend par la ville. Alors parlèrent ses demoiselles; écoutez bien ce qu'elles dirent : « Qu'est-ce que cela, Madame? Qui vous a fait mal? » — « J'ai fait un songe, damoiselles, qui me donne grand chagrin. Je me voyais sur une hauteur dans un lieu désert. Sur les montagnes fort élevées, je vis voler un autour; derrière lui venait un aiglon qui le serrait de près. L'autour, avec crainte, se mit sous ma jupe; l'aiglon avec colère l'en tira. Il le plumait avec ses serres, il le perçait avec son bec. » Alors parla sa cameriste; vous écouterez bien ce qu'elle dira : — « Ce songe, Madame, je veux vous l'expliquer. L'autour est votre fiancé qui vient d'outre-mer; l'aigle, c'est vous, avec laquelle il a à se marier; la montagne, c'est l'église où l'on doit vous unir. » — « S'il en est ainsi, ma cameriste, j'entends te bien récompenser. » — Le lendemain matin on apporta une lettre écrite en dedans et en dehors, écrite avec du sang. Elle disait que son Roland était mort à la déroute de Roncevaux! » (*Les Vieux Auteurs castillans*, II, 325.) D'autres romances ont Bernard del Carpio pour héros, et célèbrent sa victoire sur Roland. (*Primavera*, I, 26-47.) Dans une autre, traduite par le P. Tailhan (*Études religieuses*, VIII, p. 41), « Roland à Roncevaux voit approcher Charlemagne, triste, sans suite, le visage ensanglanté. Dès qu'il le voit ainsi, le pauvre Roland tombe mort. »

23° Dans la plus ancienne version de GALIEN (bibl. de l'Arsenal, B. L. F. 226), nous assistons à la mort de Roland et à la défaite de Roncevaux. Mais il est dans ce roman, relativement moderne, un trait caractéristique qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Galien est à la recherche de son père Olivier, et le retrouve sur le champ de bataille où tous les chrétiens viennent de mourir en martyrs. Olivier n'a que le temps de reconnaître le fils qu'il eut de Jacqueline, et de le montrer à Roland; puis il expire, et Galien, quelques années après, viendra sur cette tombe s'agenouiller et mourir de douleur. L'auteur inconnu de *Galien* ne paraît pas connaître la *Chronique de Turpin*, qui consacre quatre chapitres à raconter comment les héros morts à Roncevaux furent enterrés à Blaives, aux Aliscamps, à Belin, à Bordeaux. Il suppose que Roland, Olivier et leurs compagnons reçurent leur sépulture sur le champ de bataille où ils avaient été si glorieusement vaincus.

24° Le CHARLEMAGNE ET ANSÉIS, en prose, du quinzième siècle (bibliothèque de l'Arsenal, 214b), est bien loin de présenter la même originalité que le *Galien*.

et le roi s'y assied. Son corps a une beauté fière qui frappe tous les yeux, et sa grande barbe blanche s'é-

Dans la première partie de son œuvre, l'auteur n'est guère qu'un plat traducteur de la Chronique de Turpin. Nous n'en citons ici quelques lignes que pour montrer la déformation *littéraire* du récit primitif : « A l'heure que Rolant estoit en ceste angoisse merveilleuse dont la mort si l'aguillonnoit, Thierri d'Ardane vint à lui parce qu'il eust oy le cor. Et lorsqu'il eust la cognoissance qu'il penoit pour la fin du siècle, il assez le reconforta et pria de la patience pour la salvation de s'ame. Rolant très bien vey Thierri et entendi ce qu'il disoit. Mais ne dist pas celle Cronique que moult se devisast à lui pour la force spiritueuse qui pretendoit à departir... Rolant esleva ses yeulz en hault et ses mains à Nostre-Seigneur, et dist mesmes celles paroles ; puis, aprez, rendit l'esperit : « Vrai Jhesu Crist, le serviteur qui, pour ton saint nom exaulcier, est issu du regne de France pour venir souffrir celle paine, vueilles de ta benigne grace que son ultime heure soit tele qu'il ait gloire pour le merite des labeurs et paines austeres dont il s'est mis à l'excercite. O toy, humile Salvateur, preng Rolant à misericorde et lui pardonne ses pechiez comme tu fis au bon larron, à saint Pierre et à Magdelaine qui les eurent innumerables. » Quand il eust dittes ces paroles, sa dextre main mist en ses plaies et en print ung billot de char et le cuir d'entre les mamelles.... [Puis] mist ses mains dessus ses ieulz, et dist : « Sire, à cest jugement me donront mes deux ieulz grant gloire en voiant ta benigne face et grant gloire à mes compaignons qui sont mors pour toy en bataille. Et pour lesquelz je te supplie que tu vueilles saulver les ames. » A ceste parole finée, se releva devers le ciel et fist le signe de la crois, et joindi ensemble ses mains et adont se parti son ame et la rendit à Jhesu Crist » (f° 25). Immédiatement après Roncevaux, le compilateur fait commencer son récit d'*Anséis de Carthage*.

25° LAONICUS CHALCONDYLAS, dans son *De rebus turcicis*, fait un récit assez long de la bataille de Roncevaux : « Carolum autem ferunt præ reliquis regibus strenue rem gessisse adversus Pœnos qui et Saraceni, cui auxilio venere Orlandus, vir eximia fortitudine scientiaque militari illustris, et Rhinaldus, Oliberiusque, necnon alii duces Paladini nuncupati... » Chalcondylas fait mourir de soif le neveu de Charlemagne : « Siti debellatus occubuit. » (Trad. latine de l'édition de 1650, de l'Impr. royale, p. 46.)

26° Dans la CONQUESTE DU GRAND CHARLEMAGNE, qui n'est qu'une édition particulière de notre FIERABRAS, les deux derniers chapitres sont intitulés : *Comme la trahison fut emprise par Ganelon et de la mort des crestiens ; et comme Ganelon est reprins par l'auteur. — De la mort du roi Marfarius, et comme Rollant fut martirisé de quatre coups de lances ; et, après, tous ses gens furent tués*. C'est purement et simplement le récit de la Chronique de Turpin, qu'on a résumé fort brièvement et défiguré. Marfarius et Belligrandus remplacent Marsile et Baligant. L'auteur, en outre, a cru nécessaire de prendre la parole et d'adresser à Ganelon des reproches amers : « O maulvais traitre Ganelon, tu oublies ta naissance en faisant œuvre vilaine ; tu estois riche et grant seigneur, et, pour avoir argent, tu as trahi ton maître... D'où vient ton iniquité, sinon d'une fausse volonté plongée en l'abime d'avarice pour ton seigneur? Que t'avoit fait Roland, Olivier et les autres?... O fausse avarice, ardeur de la concupiscence, celui-ci n'est pas le premier qui par toi est devenu rebelle, par quoi Adam fut à Dieu

tale sur sa poitrine. Comme il est plus grand, plus beau et plus majestueux que tous les autres Français,

désobéissant, et la cité de Troie, cette grande ville, fut mise en sujétion. »

27° A la fin des GUERIN DE MONTGLANE incunables, est un autre récit abrégé de la défaite de Roncevaux, récit emprunté aux sources latines.

28° Les CONQUESTES DE CHARLEMAGNE, DE DAVID AUBERT (II, f° 233-362), nous offrent un singulier mélange de la Chronique de Turpin et de nos anciens poëmes. Ganelon y est qualifié de « comte des paiis de Champaigne », et tout le récit de sa trahison est d'ailleurs conforme à la légende latine. C'est à partir de la mort de Roland que le compilateur du quinzième siècle s'écarte du texte de l'archevêque de Reims. Il suppose qu'après la mort de son neveu, Charles envoya des messagers au duc Girard de Viane et à la belle Aude pour les inviter à venir auprès de lui : il les voulait préparer à la terrible nouvelle. Le voyage des messagers impériaux est longuement décrit. Cependant la fiancée de Roland (comme dans la Romance espagnole que nous citions tout à l'heure) a des pressentiments et des songes lugubres. C'est alors que David Aubert fait entrer en scène la sœur de Charles, femme du comte Ganelon, dont nos vieux poëtes se sont si peu préoccupés. Gille arrive à Blaives, y rencontre la belle Aude; les deux femmes unissent leur deuil et mêlent leurs larmes. Puis, après bien des prières et bien des pleurs, la belle Aude se décide.... à mourir de douleur. La mort de son frère est, du reste, la cause de ce grand deuil autant que celle de Roland. Charlemagne, pour se consoler, fait le siége de Narbonne et donne la ville à Aimeri, fils d'Hernauld de Beaulande. Après quoi, Ganelon, qui s'était enfui et avait échappé deux fois aux mains de l'Empereur, est pris, jugé, écartelé. Tout aussitôt après, commence le résumé de la *Chanson des Saisnes*. (Voir les précieuses rubriques de David Aubert dans le *Philippe Mousket* de M. de Reiffemberg, I, 484, 485.) Comme on le voit, ce récit est digne d'attention, et il contient plusieurs traits qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il est à désirer notamment que l'on publie les chapitres relatifs à l'entrevue de Gille et d'Audain.

29° Les POEMES ITALIENS et en particulier le MORGANTE de Pulci et L'ORLANDO FURIOSO de l'Arioste, n'ont en définitive emprunté à notre ancienne poésie que les noms de nos héros et la légende générale de la guerre d'Espagne. Tout le reste est de leur invention. Le *Morgante* de Pulci n'est qu'une parodie de nos vieilles épopées; c'est une sorte de *Don Quichotte* italien qui n'a peut-être pas été moins funeste que celui d'Espagne à la chevalerie et à la foi. Toutefois Pulci le sceptique, Pulci le railleur, a été saisi lui-même par le grand spectacle de la mort de Roland. Il a dû imposer silence à son rire, quand il s'est trouvé face à face avec cette mort héroïque. Son héros enfonce alors sa Durandal dans la terre, et sa dernière action est un baiser énergique déposé par ses lèvres mourantes sur la croix que forme la garde de son épée (XXVIII° chant, oct. CLIII). Quant à l'Arioste, il n'a pas l'occasion de raconter dans ses quarante-six Chants la mort du neveu de Charlemagne, mais je ne crois pas qu'il l'eût peinte avec de tels traits. *Roland furieux* est la plus complète antithèse de la *Chanson de Roland*. Quel est en effet l'idéal du poëte italien? Dans d'admirables campagnes, au-dessous d'un ciel charmant, se promènent de fiers chevaliers, brûlants d'amour, et des dames merveilleusement belles qui s'éprennent très-facilement pour ces chevaliers éclatants de jeunesse et de bravoure. Vénus et l'Amour circu-

II PART. LIVR. I. CHAP. XX.

ceux qui ne l'ont jamais vu le distinguent au premier abord. Dès que le regard l'aperçoit, la bouche dit : « C'est Charles. »

lent librement au milieu de ces soldats chrétiens, au milieu de ces croisés qui font la guerre aux Sarrasins. Charlemagne est là, dans un coin, et l'on a conservé son nom, qui est très-sonore et d'un bel effet poétique. Renaud, Olivier et Roland sont là aussi, beaux, tendres, empanachés, chevaleresques dans la dernière acception de ce mot, « courant les belles, » défigurés enfin à force d'être ornés. Ils ne sont occupés que de leurs amours, et Roland devient fou dans un transport de petite jalousie et de déception amoureuse. Il faut aller jusqu'au Paradis lui chercher son bon sens. Par-ci par-là on a conservé quelques combats contre les païens, mais ce sont des épisodes, et Roland lui-même, dans *Roland furieux*, n'est presque qu'un personnage épisodique. Le véritable héros, c'est Roger, à moins que ce ne soit la guerrière Bradamante, à moins que ce ne soit Marphise, ou Angélique. Nulle unité dans ce chef-d'œuvre, et surtout nulle unité chrétienne; mais de belles peintures voluptueuses et des scènes amoureuses au milieu de grottes charmantes et de fraîches vallées. La *Chanson de Roland*, au contraire, est la peinture austère d'une époque et d'une nation primitives, militaires, héroïques. Pas d'amours, pas de soupirs. Charlemagne est le défenseur de l'Église, les Sarrasins en sont les ennemis; donc, guerre contre les Sarrasins, guerre implacable et immortelle. Toujours le haubert au dos et la lance au poing, toujours des païens coupés en deux dont les diables emportent les âmes, tandis que les anges sont de garde aux lèvres des barons chrétiens pour enlever leurs âmes et les placer dans les fleurs du Paradis. Nulle préoccupation de la nature; le monde se résume en un champ de bataille! — Ne pouvant prendre la mort de Roland pour objet de nos exemples, nous allons opposer le récit de la mort d'Agramant, dans l'*Orlando furioso*, à un récit analogue de la *Chanson de Roland* :

La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollanz mie ne s'asoûret,
Fiert del espiet tant cum hanste li duret.
T ·XV· cols l'a fraite e perdue;
Trait Durendal sa bone espée nue,
Son cheval brochet, si vait ferir Chernuble,
L'elme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet la coife et la cheveléure,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu' en la furchéure,
Enz en la sele, ki est à or batue,
El cheval est l'espée arestéue,
Trenchet l'eschine, unc n'i out quis[juint]ure,
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue.
Après li dist : « Culvert, mar i moûstes,
De Mahumet jà ni avrez aiude.
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue. »
(*Chanson de Roland*, vers 1320-1337.)

Quel frein serait assez puissant, quelle chaîne assez solide, fut-elle de diamant, pour arrêter la colère d'un noble cœur qui franchit les bornes de la clémence afin de sauver de la mort ou du déshonneur l'objet de son amour, exposé aux trahisons et à la violence? Si le transport d'une juste colère le rend cruel et inhumain, sa faute mérite indulgence, car il a perdu la raison. Achille, reconnaissant le corps ensanglanté de Patrocle, couvert de ses armes, ne trouva point que le trépas du meurtrier fût une satisfaction suffisante, et il traîna dans la plaine le cadavre d'Hector en l'accablant d'outrages... Il ne faut donc pas s'étonner de la rage qui s'empara de Roland à l'aspect de l'horrible blessure que le roi de Sericane avait faite à Brandimart. De même que le pasteur nomade qui s'arme d'un bâton et poursuit le serpent venimeux qui a mordu son fils expirant sur le sable, le comte lève Balisarde, la plus terrible des épées. Agramant s'offre à ses coups le premier. Déjà tout sanglant, blessé en mille

Tout à coup les jeux cessent, les rires s'éteignent, les messagers de Marsile font leur entrée dans le ver-

endroits, sans épée, son casque ouvert, son écu brisé, il se dégage de l'étreinte de Brandimart, comme l'avide épervier, privé de sa queue, s'échappe demi-mort des serres du vautour. La pointe du glaive de Roland pénètre dans cette partie du corps où la tête se joint au tronc. Le cou est tranché comme un frêle roseau et la tête du monarque roule, tandis que son corps se débat au milieu d'affreuses convulsions. Déjà son âme erre sur les bords du fleuve, où le croc de Caron ne tarde pas à l'entraîner. (*Roland furieux* ch. XLII, trad. de Ph. de la Madeleine.)

30° La *Bataille de Roncevaux*, tel est le titre d'un livre de la BIBLIOTHÈQUE BLEUE FLAMANDE qui eut une vogue considérable au seizième siècle. Ce récit populaire est moitié en vers, moitié en prose. J'en donne ici, pour la première fois, un extrait *traduit en français*, que je place en regard du texte attribué à Turold :

TEXTE FRANÇAIS.

As vus Rollant sur sun cheval pasmet...
Sun cumpaignun cum il l'at encuntret,
Sil fiert amunt sur l'elme à or gemet,
Tut li detrenchet d'ici que al nasel.
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollanz reguardet.
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpain, faites le vos de gred ?
« Jà est ço Rollanz ki tant vos soelt amer ;
« Par nule guise ne m'aviez desfiet. »
Dist Oliver : « Or vos oi-jo parler.
« Jo ne vos vei ; veied vus damne Deu !
« Ferut vos ai, car le me pardunez. »
Rollanz respunt : « Jo n'ai nient de mal.
« Jol vos parduins ici e devant Deu.

(Vers 1989-2007.)

TEXTE FLAMAND TRADUIT.

Le noble comte Roland—Se précipite à la suite — De son fidèle compagnon Olivier — Au milieu des Sarrasins — Jusqu'à ce qu'il l'ait rejoint — Et qu'il puisse combattre à côté de lui. — Lors Olivier lui donna un coup, — N'ayant certes pas conscience de ce qu'il faisait. — Et le pieux comte Roland dit — A Olivier tout brisé : — « Fais attention, compagnon, — C'est moi que tu as frappé, — Moi qui suis cependant ton compagnon Roland. » — Olivier lui répond sur-le-champ : — « Oh ! pardon, compagnon, je n'y vois plus. — Bien suis peiné que telle chose me soit arrivée:— Pardonne-moi donc pour l'amour de Dieu,— J'en ai regret de tout mon cœur. » — Lors le comte Roland dit à Olivier : — « Je te pardonne ici, devant Dieu. »

(Vers 1152-1171 de l'Extrait publié par Bormans.)

31° La CHRONIQUE DE WEIHENSTEPHAN remonte, pour le récit de Roncevaux, aux mêmes sources que le *Stricker*, auteur du *Karl*. Le *Stricker*, comme on sait, n'avait guère fait que délayer le *Ruolandes-Liet*, et il ne faut pas s'attendre à trouver là des faits nouveaux.

32° La CHRONIQUE DU MANUSCRIT 5003 (B. I.) a pris pour base la Chronique de Turpin. Elle y intercale, on ne sait trop pourquoi, la mort de Renaud à Cologne, et la fait suivre de la prise de Narbonne.

33° Le *Morgante* de Pulci passa de bonne heure dans la langue française. Une imitation en était terminée en 1517, et parut en 1519, à Paris, chez Jehan Petit, Regnault Chaudière et Michel Lenoir, sous ce titre : MORGANT LE GÉANT. En 1530 une édition nouvelle en parut chez Alain Lotrian, sous ce titre : « S'ensuit « l'histoire de Morgant le Géant, lequel avec ses frères persécuta toujours les « chrétiens et serviteurs de Dieu, mais finalement furent ces deux frères occis par « le comte Rollant. Et le tiers fut crestien que depuis ayda moult à augmenter la « saincte foy catholique. » Un second livre, une seconde partie fut ajoutée en

ger au milieu de la curiosité et de l'empressement universels. Blancandrin arrive au pied du trône impérial, prend la parole, expose l'objet de son ambassade, et, avec une simplicité qui devrait ouvrir les yeux de Charles, termine sa petite harangue en ces termes : « Vous avez assez longtemps demeuré en ce « pays ; il est bien temps que vous retourniez à Aix. » Le fils de Pépin, qui toujours a coutume de parler à loisir, se recueille quelques instants, étend les mains vers Dieu, baisse la tête et commence à réfléchir [1]. Tout le destin de la France va sortir peut-être de ces réflexions du grand Empereur.... La soirée était magnifique, le soleil jetait encore de beaux rayons.

Charles relève sa tête blanche, qui apparaît toute pleine de fierté ; il demande tout d'abord des garanties aux représentants du roi Marsile, il offre ensuite une riche hospitalité aux messagers et remet sa décision au lendemain. C'est qu'en effet l'Empereur ne décide jamais rien sans avoir consulté ses barons : « Par cels de France voelt-il del tut errer [2]. » Le lendemain, les barons se réunissent au pied du trône d'or sous le pin : c'est Ogier et c'est Turpin ; ce sont Olivier, Acelin de Gascogne, Thibaut de Reims, Gérer, Gérin, Richard le Vieux et Henri neveu de Richard ; ce sont enfin Roland, chef habituel du parti de la

1625 (?) à l'original que nous venons de mentionner. Ce supplément « contient la trahison de Ganelon et la mort de Roland. » Il eut un grand succès populaire au dix-septième siècle, et fit partie de la Bibliothèque bleue. En résumé, la mort de Roland, sous le règne de Louis XIV, était encore racontée au peuple dans trois livres qui se répandaient à milliers d'exemplaires : le *Galien Rhétoré*, le *Fierabras* et le *Morgant*.

Il était réservé à M. de Tressan de faire subir à notre *Chanson de Roland* sa dernière modification et d'étouffer cette légende nationale dans les rubans et les pompons de la *Bibliothèque des Romans*. Nous avons ailleurs donné quelques détails sur ce suprême outrage. (V. les *Épopées françaises*, t. I, 583-586.)

[1] *Chanson de Roland*, édition Th. Müller, vers 1-138. — [2] 139-167.

guerre, et Ganelon, chef du parti de la paix. Le grand conseil commence [1].

A peine l'Empereur a-t-il exposé d'une voix grave et impartiale l'objet des débats qui vont s'ouvrir [2], que les deux partis se dessinent très-nettement au sein des barons. Ici nous sommes en pleine poésie primitive, et nous pensons assister à un conseil tenu par Agamemnon. Les héros français ne s'injurient pas moins violemment que les héros d'Homère, et leur langage n'est pas moins énergique : « Pas de trêve, pas de paix avec Marsile, s'écrie brusquement le neveu de Charlemagne. Nous les connaissons, nous savons ce qu'elles valent, les promesses du roi de Saragosse. Déjà nous avons reçu de lui pareille ambassade. Nous lui avons ensuite envoyé deux messagers, les comtes Basan et Basile : il leur trancha la tête. Vengeance, Sire, vengeance, et marchons sur Saragosse [3]. — Ne l'écoutez pas, n'écoutez pas ce brouillon, répond Ganelon. Notre mort lui importe peu, je le sais ; mais vous, refléchissez, seigneur. Songez que Marsile est vaincu, et qu'il est à vos pieds en suppliant. N'y aurait-il point de la cruauté à le désespérer, et la guerre ne dure-t-elle pas depuis trop longtemps [4] ? » Un murmure d'approbation accueille ces paroles de Ganelon : les Français, en effet, étaient dégoûtés de la guerre et soupiraient vers la paix. La paix est décidée [5].

Il ne reste plus qu'à choisir parmi les Français un messager qui se rende à Saragosse et porte au roi Marsile la réponse du roi Charles. Pareil message n'est point fait pour tenter les barons de France. Ils se rappellent alors, non sans quelque effroi, la mort des comtes Basan et Basile ; ce souvenir néan-

[1] *Chanson de Roland*, éd. Th. Müller, vers 168-179. — [2] 180-192. — [3] 193-213. — [4] 214-229. — [5] 230-243.

moins ne glace pas le zèle des douze pairs. Naimes, le vieux Naimes, se propose le premier pour cette mission dangereuse; après lui, s'offrent tour à tour Roland, Olivier, Turpin. Mais l'Empereur a besoin de ces grandes épées et retient ces téméraires. Même il s'indigne contre leur zèle exagéré et leur impose violemment le silence. Charles, dans notre poëme, a parfois une puissance que rien ne limite : s'il consulte alors ses barons, c'est qu'il le veut bien ; seul, il prend ses décisions, et ne se gêne point pour dire à un Turpin et à un Roland : « N'ouvrez plus la bouche « avant que je vous l'aie permis [1]. »

Quel sera donc le messager de Charlemagne ? Roland, qui n'a pas oublié les outrages de Ganelon, le propose alors au choix de l'Empereur [2]. Les Français approuvent un tel choix ; une voix s'élève dans toute l'armée et désigne Ganelon au roi de France [3]. Le beau-père, le *parâtre* de Roland, entre alors dans une rage inexprimable : il se lève, furieux, terrible, indigné; il se débarrasse des grandes peaux de martre qui pendaient à son cou et apparaît au milieu des barons vêtu de son bliaut de soie. Il est beau, il est fort, si fort et si beau qu'il attire sur lui tous les regards de l'armée : « Je vois bien, dit-il, qu'il faut que j'aille à « Saragosse : qui va là n'en revient pas. Je vous confie « mon fils Baudouin, qui est votre neveu, Sire. Quant « à vous, je ne vous aime pas, dit-il en se tournant vers « Roland ; car c'est à vous que je dois ce message. En« tendez-le bien : je ne vous aime pas. » Ces seuls mots préparent suffisamment la trahison de Ganelon : Roland, « le chevalier gaillard, » les accueille avec un éclat de rire. « Et je n'aime pas non plus les douze

[1] *La Chanson de Roland*, éd. Th. Müller, 244-273. — [2] 274-277. — [3] 278-279.

« pairs, parce qu'ils aiment Roland; et je déteste aussi « Olivier, parce qu'il est le compagnon de Roland. Je « les abhorre, je les défie.... » Ce délire, cette folie furieuse, sont apaisés par l'Empereur [1] : il met aux mains du nouvel ambassadeur « le bâton et le bref »; il lui tend son gant droit. Ganelon s'avance pour le prendre, mais le laisse tomber à terre. Et les Français, aussi superstitieux que les anciens Romains, s'écrient avec une profonde tristesse : « Ce message « sera pour nous la cause de grands malheurs! [2] » Le traître demande alors congé à l'Empereur : Charles, avec la majesté d'un pontife, se lève et lui donne sa bénédiction solennelle [3]..... Voilà Ganelon sur le chemin de Saragosse [4].

III. L'ambassade de Ganelon.

Ganelon, certes, ne cherche que l'occasion de se vendre aux Sarrasins; mais l'auteur de *Roland*, contrairement aux habitudes de tous nos autres trouvères, ne le fait arriver à sa trahison suprême qu'après de longues incertitudes et de rudes combats. Ce misérable, songeant déjà à perdre Roland *per fas et nefas*, aime encore la France et conserve une grande âme. De là de beaux contrastes et de belles pages. Sur la route de Saragosse, il rejoint les ambassadeurs de Marsile [5] qui retournaient près de leur maître. Blancandrin, le chef de cette ambassade, engage bientôt la conversation avec le beau-père et l'ennemi de Roland [6]. Ce Blancandrin est un diplomate, un habile, qui connaît assez bien le secret de corrompre les âmes. Il scrute celle de Ganelon, il y veut lire : « Charles, dit- « il, est un merveilleux homme. Mais, après tant de « conquêtes, pourquoi vient-il attaquer notre roi [7]? »

[1] *La Chanson de Roland*, vers 280-330. — [2] 331-336. — [3] 337-341. — [4] 342-365. — [5] 366-367. — [6] 368-369. — [7] 370-374.

Ganelon se sent alors inspiré par sa rage jalouse ; il rejette sur Roland tous les prétendus torts de Charlemagne, et le rend responsable de tant de conquêtes dangereuses ou inutiles : « C'est lui, dit-il au païen, c'est « son orgueil qui est la cause de tant de maux [1]. » Et le traître, dévoilant sa haine, va jusqu'à s'écrier : « Nous n'aurons la paix que si on le tue [2]. » Ces mots n'éclairent que trop bien l'ambassadeur du roi Marsile. C'en est fait : il connaît tout Ganelon, il peut s'entendre avec lui, il peut l'acheter. Leur voyage n'était pas terminé que le messager de Charles était déjà vendu, Roland trahi, Roncevaux décidé [3]. Peu de temps après, le représentant de la France arrivait devant le roi Marsile [4].

Ici se présente une scène fort belle : Ganelon, qui vient de descendre si bas, va singulièrement se relever. Il redevient Français, il redevient chrétien. Éblouissant de beauté, fier, dédaigneux, superbe, il attire et retient sur lui les regards étonnés de vingt mille Sarrasins ; il leur apparaît avec sa majesté insolente ; d'une voix méprisante, il expose l'objet de son ambassade [5]: « Marsile aura la moitié de l'Espagne « et devra recevoir le baptême ; Roland aura l'autre « moitié. » *Mult orguillos parçuner i avrez*, ajoute l'ambassadeur, qui, par un retour des plus naturels, parvient ainsi à diriger contre Roland toute la haine de Marsile et des païens. Mais, malgré la perfidie de ces paroles, Ganelon reste véritablement grand et noble. Le roi, courroucé de tant de fierté, veut le frapper [6]. « Quand Ganes le vit, il mit la main à son épée. — « Épée, lui dit-il, vous êtes belle et claire. — Tant que « je vous porterai à la cour de ce roi, — L'empereur de

[1] *La Chanson de Roland*, 375-390. — [2] 391. — [3] 392-486. — [4] 407-413. — [5] 414-437. — [6] 438-442.

« France ne dira point—Que je suis mort seul parmi ces « étrangers. —Mais auparavant les meilleurs t'auront « payée de leur sang.... »—Et Ganes ne veut pas se séparer de son épée, — Par la garde dorée il la tient dans son poing droit. —Et les païens de se dire : « Voici « un noble baron [1]. »

Par malheur, Ganelon ne reste pas longtemps ainsi, l'épée au poing et la fierté dans l'âme [2]. Marsile s'aperçoit que l'ambassadeur de Charles n'est pas de ceux qu'on dompte par la violence. C'est un traître qui veut garder des semblants de fierté, mais dont les plus fières résistances ne tiennent pas devant un beau prix. Le fatal marché se conclut [3]. Marsile se décide à ouvrir sa bourse [4] : il aurait dû commencer par là. Dix mulets chargés d'or viennent à bout de toutes les indécisions de Ganelon : « Je vous livrerai « Roland dans les défilés de Sizer ; il sera à la tête de « l'arrière-garde et séparé de la grande armée de Char- « les. Vous en aurez facilement raison. Les douze « pairs périront tous ensemble, et vous n'aurez plus « guerre de votre vie [5]. » Tel est le marché odieux que toute la France du moyen âge a presque détesté à l'égal de la trahison de Judas. Ganelon est le Judas de la France, Judas est le Ganelon de Jésus-Christ.

IV. L'arrière-garde.

Charles a donné à la grande armée le signal du départ [6]. Cent mille Français se mettent en route pour *douce France*, mille *grailes* résonnent [7], et, le long des chemins étroits des Pyrénées, on voit déjà défiler l'avant-garde. La joie est sur tous les visages, la joie est partout. Les barons vont donc enfin revoir leurs

[1] *La Chanson de Roland*, 443-467. — [2] 468-500. — [3] 501-601. — [4] 602. — [5] 603-660. — [6] 661 et suivants, particulièrement 701-706. — [7] 700.

enfants et leurs femmes; la guerre est finie, voici la paix.

Ganelon est revenu de Saragosse [1], apportant des nouvelles trompeuses : « Le roi Marsile, a-t-il dit, ac« cepte toutes les conditions de Charles [2]. » L'Empereur croit trop facilement aux paroles du traître : mais on croit si volontiers à ce que l'on désire ! Seulement, en général prudent, l'Empereur ne laisse rien au hasard. Il veut une solide arrière-garde : qui la commandera [3]? « Sire, s'écrie Ganelon, ce sera, si vous le « voulez bien, mon beau-fils Roland [4], et Ogier com« mandera l'avant-garde [5]. » A ces paroles, Roland devient blême de colère, grince des dents, insulte Ganelon. Il regarde comme un outrage sanglant ce commandement qu'on lui veut confier. Il avait rêvé de marcher toujours en avant : le premier au départ, le premier au combat, le premier au retour. Mais, cette fois encore, les barons se prononcent contre lui, et il lui faut subir ce commandement de l'arrière-garde [6] : « Beau neveu, lui dit Charles, je vous don« nerai la moitié de mon armée. — Non, non, reprit « Roland, je n'ai besoin que de vingt mille hommes. « Et, maintenant, passez les *ports* en toute sûreté; moi « vivant, vous n'avez rien à craindre [7]. » Du reste, là où est Roland, se rassemble l'élite de la France; autour du neveu de l'Empereur viennent aussitôt se grouper les onze autres pairs. Olivier, son ami Olivier, accourt le premier aux côtés de Roland; Gérin et Gérer, Hotes, Béranger, Samson, Anséis, le vieux Girard de Roussillon, Engelier le Gascon, et enfin Ivon et Ivoire quittent, l'un après l'autre, l'escorte de Charlemagne pour venir former celle de Roland [8]. Ce mou-

[1] *La Chanson de Roland,* 674. — [2] 675-697. — [3] 740-742. — [4] 743-747. — [5] 748-750. — [6] 751-782. — [7] 783-791. — [8] 792-801.

vement est beau, et nous ne regrettons pas d'avoir eu à nommer ici, d'après le plus ancien de nos documents poétiques, ces douze pairs dont les noms ont tant de fois varié et ont été tellement défigurés. Naguère. encore, en je ne sais quelle œuvre lyrique qui a eu plus de succès qu'elle n'en méritait, on a travesti ces noms, de la manière la plus odieuse, d'après la *Bibliothèque bleue* ou d'après les romans du seizième siècle. Il n'est pas permis de toucher ainsi à la plus belle légende de la France.

Derrière les douze pairs s'avancent donc vingt mille chevaliers, fleur du baronnage de France [1]. Pas un couard dans leurs rangs. L'armée défile devant eux, et ces cent mille soldats font trembler la terre sous leurs pieds. De quinze lieues [2] on entend le bruit de cette masse d'hommes qui monte, monte jusqu'au sommet des Pyrénées. Mais voici que les premiers sont arrivés à ces sommets si désirés : voici, ô bonheur ! qu'ils voient se dérouler à leurs pieds le cher pays de France. Car déjà tout ce qui était en-deçà des Pyrénées s'appelait la France. A la vue des riches plaines de la Gascogne, ces rudes soldats se sentent attendris; ils se souviennent tout à coup de leurs femmes, de leurs fils et de leurs filles ; et ils pleurent [3]. L'Empereur pleure plus tristement et plus longtemps que tous les autres [4]. Il a des pressentiments sinistres : Dieu lui a envoyé un songe terrible [5]. Charles craint déjà pour son neveu, qu'il abandonne ; il jette déjà sur Ganelon des regards défiants [6].... Cependant l'armée s'avance dans le pays gascon, et Roland reste au milieu des montagnes [7].

Le jour est clair, le soleil est beau; l'arrière-garde

[1] *La Chanson de Roland*, 802-813. — [2] Vers 814-817. — [3] 818-822. — [4] 823-825; 829-840. — [5] 717-736; 830-837. — [6] 835. — [7] 826.

II PART. LIVR. CHAP. XX.

est au repos. Tout à coup elle entend du côté d'Espagne un grand bruit, toujours grossissant. Un silence profond se fait autour de Roland. Bientôt les Français distinguent le son des *grailes*, bientôt ils entendent ce bruit terrible d'une armée qu'on ne voit pas [1], ce formidable murmure, cet orage, ce tremblement de terre, qu'un de nos plus grands écrivains a si merveilleusement décrits dans son récit de Waterloo. Ce mot lui-même n'est pas déplacé ici, car nous rencontrons ici notre Waterloo du huitième siècle. « Olivier est monté sur une colline. — Il regarde à droite, à gauche, parmi le val herbu : — « Ce sont les Sarrasins, » dit-il. — Il y en a tant qu'il n'en sait la quantité, — Il en est tout égaré en lui-même. — Comme il a pu, est descendu de la hauteur. — Est venu vers les Français, leur a tout raconté.... — Et les Français : « Maudit qui s'enfuira, disent-ils. — Pas un ne fera « défaut à cette mort [2] ! »

V. Les présages.

Et pendant ce temps, en France, il y a une merveilleuse tourmente,
Des tempêtes, du vent et du tonnerre,
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu.
Et — rien n'est plus vrai — un tremblement de terre
Depuis Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant.
Pas une maison dont les murs ne crèvent.
A midi, il y a grandes ténèbres :
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante,
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
« C'est la consommation du siècle. »
Non, non, ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'EST LE GRAND DEUIL POUR LA MORT DE ROLAND [3]....

[1] *La Chanson de Roland*, 1004 et suivants. — [2] 1017-1019; 1035-1038; 1046-1047. — [3] 1423-1437. Ces présages surnaturels ne sont rapportés par le poëte qu'après le récit de la première partie de la bataille.

CHAPITRE XXI.

RONCEVAUX. — SECONDE PARTIE : LA MORT DE ROLAND.

---

1. Les commencements de la bataille.

« Quatre cent mille païens contre vingt mille Français [1] ! » Il y avait là de quoi rendre vingt fois populaire la légende de Roncevaux. Et qui de nous ne se souvient d'avoir entendu crier, dans les rues de Paris, le récit, embelli peut-être, de quelques-unes de nos victoires en Algérie? Je me souviens surtout que, pendant bien des années, le fait d'armes de Mazagran eut une popularité bruyante : « Cent vingt-trois Français « contre douze mille Arabes! » voilà ce que l'on criait partout, ce que l'on peignait grossièrement sur les toiles des bateleurs, ce dont les chanteurs populaires régalaient leur public haletant d'enthousiasme. Eh bien! Roncevaux est un Mazagran gigantesque. Et, de plus, c'est une défaite au lieu d'être une victoire; c'est un désastre où périt toute l'élite de la France...

Les vingt mille Français de Roland se trouvent donc cernés de toutes parts [2]; nul moyen de se frayer un passage. Ils ne désespèrent pas, et le combat va s'engager. C'est ici que commence la plus ancienne description de bataille que nous trouvions dans toutes nos épopées françaises : la plus ancienne, disons-nous, et en même temps la plus vivante et la plus belle. Et c'est surtout ici que l'on constatera facilement la profonde

[1] *La Chanson de Roland*, 851. — [2] Les préparatifs et l'arrivée des Sarrasins sont longuement décrits, vers 860-1016.

ressemblance de nos anciens poëmes avec les poëmes homériques. Placez à côté l'un de l'autre un épisode militaire de l'*Iliade* et un des épisodes de *Roland:* vous serez très-vivement frappé de cette ressemblance. Toutes ces batailles des temps primitifs présentent le même spectacle ; ce n'est qu'une série de duels terribles, et qui le plus souvent se terminent par la mort d'un des combattants. Il y a d'ailleurs fort peu de différence entre tous les récits de ces combats singuliers qu'anime une haine farouche et véritablement implacable. Jamais peut-être on n'a tant aimé le sang répandu, jamais on n'a tant professé de mépris pour la vie humaine. Et certes ce n'est pas un éloge que nous prétendons faire ici aux auteurs de nos vieux poëmes!

Du reste, à Roncevaux, tout devient solennel, tout se revêt d'une apparence extraordinairement grave. On sent qu'il s'agit d'une action décisive entre la France et les païens; j'allais dire d'une lutte entre Jésus-Christ et Mahomet. La trahison de Ganelon ajoute à l'intérêt puissant qu'excite encore aujourd'hui le grand caractère de Roland, et surtout sa qualité de chrétien et de Français. Ce n'est jamais sans émotion que nous avons lu l'entrée de Roland sur le champ de bataille de Roncevaux, et celle de la garde à Waterloo. Mais combien Roland est plus chrétien!

Quelques instants après, Français et païens sont aux prises [1].

II. L'orgueil de Roland.

Olivier est monté sur une colline élevée;
De là découvre le royaume d'Espagne
Et le grand assemblement des Sarrasins....

[1] *La Chanson de Roland*, 1152-1163 ; 1169.

Olivier dit : « Païens ont grande force,
« Et nos Français, ce semble, en ont bien peu.
« Ami Roland, sonnez de votre cor ;
« Charles l'entendra, et fera retourner son armée. »
— « Je serais bien fou, répond Roland.
« Dans la douce France, en perdrai-je ma gloire?
« Non, mais je frapperai grands coups de Durandal ;
« Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.
« Félons païens furent mal inspirés de venir aux défilés:
« Je vous assure que, tous, ils sont jugés à mort. »

— « Ami Roland, sonnez votre olifant;
« Charles l'entendra, et fera retourner l'ost.
« Le Roi et ses barons viendront à notre secours.
— « A Dieu ne plaise, répond Roland,
« Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,
« Ni que France la douce tombe jamais dans le déshonneur!
« Non, mais je frapperai grands coups de Durandal,
« Ma bonne épée que j'ai ceinte à mon côté.
« Vous en verrez tout le fer ensanglanté.
« Félons païens sont assemblés ici pour leur malheur :
« Je vous assure qu'ils seront tous livrés à mort. »

« — Ami Roland, sonnez votre olifant.
« Le son en ira jusqu'à Charles, qui passe aux défilés :
« Et les Français, j'en suis certain, retourneront sur leurs pas.
« — A Dieu ne plaise, lui répond Roland,
« Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
« Que j'ai sonné mon cor à cause des païens.
« Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur.
« Mais quand je serai dans la grande bataille,
« J'y frapperai dix-sept cents coups:
« De Durandal vous verrez le fer tout sanglant.
« Français sont bons : ils frapperont en braves ;
« Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort. »

— Je ne vois pas où serait le déshonneur, dit Olivier.
« J'ai vu, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne;
« Les vallées, les montagnes en sont couvertes,
« Les landes, toutes les plaines en sont cachées.
« Qu'elle est puissante, l'armée de la gent étrangère,
« Et que petite est notre compagnie!
« — Tant mieux, répond Roland, mon ardeur s'en accroît.

« Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges,
« Que France, à cause de moi, perde de sa valeur!
« Plutôt mourir qu'être déshonoré.
« Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime! »

Roland est preux, mais Olivier est sage;
Ils sont tous deux de merveilleux courage[1].....

III. Les harangues.

Les deux armées vont s'élancer furieuses l'une sur l'autre. Entre elles règne ce profond, ce lugubre silence qui précède les grands orages et les grandes batailles. C'est le moment de parler à ces chrétiens qui vont mourir; c'est le moment d'échauffer leurs âmes par de brûlantes paroles. Roland et Turpin parlent : l'un est le représentant de la France et de l'Empereur, l'autre est le représentant de l'Église et de Dieu. La rhétorique, d'ailleurs, sera bannie de ces discours, qu'il ne faut pas comparer à ceux de Tite-Live :

Félons païens chevauchent par grande ire :
« Voyez un peu, Roland, dit Olivier.
« Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin.
« Ah! vous n'avez pas voulu sonner votre olifant.
« Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre.
« Jetez les yeux, là-haut, devers les ports d'Espagne :
« Vous y verrez dolente arrière-garde.
« Tel s'y trouve aujourd'hui qui plus jamais ne sera dans une autre. »
« — Honteuse, honteuse parole, répond Roland.
« Maudit soit qui porte un lâche cœur au ventre!
« Nous tiendrons pied fortement sur la place:
« Pour nous seront les coups, et pour nous la bataille! »

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il se fait plus fier que lion ou léopard.
Il interpelle les Français, puis Olivier :
« Ne parlez plus ainsi, ami et compagnon;
« L'Empereur, qui nous laissa ses Français,
« A mis à part ces vingt mille que voici.
« Pas un couard parmi eux, Charles le sait bien

[1] *Chanson de Roland,* 1028-1030 et 1049-1094.

« Pour son seigneur on doit souffrir grand mal,
« Endurer le froid et le chaud,
« Perdre de son sang et de sa chair.
« Frappe de la lance, Olivier, et moi de Durandal,
« Ma bonne épée que me donna le Roi.
« Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
« C'était l'épée d'un brave ! »

D'autre part est l'archevêque Turpin ;
Il pique son cheval et monte sur une colline,
Il s'adresse aux Français et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici,
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la.
« Il est certain que vous aurez bataille,
« Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins.
« Or donc, battez votre coulpe et demandez à Dieu merci.
« Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
« Si vous mourez, vous serez tous martyrs :
« Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes ! »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens [1] ! »

IV. La mêlée.

Tout aussitôt la bataille commence [2]. C'est un neveu de Marsile, du nom d'Aelroth, qui veut y frapper le premier coup ; il vient chevaucher devant les rangs français et insulte la France. Roland en ressent une grande douleur, se jette sur le païen et lui donne un de ces coups terribles comme il les sait donner : il le tranche en deux. Alors, dans la première ivresse de sa victoire, il s'écrie : « Frappez, frappez, Français, le « premier coup est nôtre [3]. » Olivier, jaloux de ce bel exploit de Roland, se précipite sur le duc Falsaron, géant hideux, dont les deux yeux, dit le poëte, sont séparés par un grand demi-pied. Il lui plonge sa lance au milieu du corps : « Montjoie, Montjoie ! » répète le

[1] *Chanson de Roland*, 1098-1188. — [2] 1186. — [3] 1187-1212.

vainqueur[1]. Turpin ne veut pas demeurer en retard, et abat l'émir Corsablix roide mort à ses pieds : « Montjoie, « Montjoie ! » s'écrie ce rude tonsuré[2]. A ces trois duels en succèdent vingt autres : les douze pairs entrent en ligne. Gérin tue Malprime de Brigal[3], Gérer frappe l'émir de Balaguer[4], Samson abat l'Aumaçour[5], Anséis renverse Turgis de Tortelouse[6], le Gascon Engelier fait mordre la poussière à Escremiz de Valterne[7], Hotes désarçonne Estorgant[8], Béranger ne fait pas grâce à Estramariz[9]. Sur les douze pairs du roi Marsile, dix déjà ont succombé[10]. Et, parmi les combattants, le vieux poëte nous montre les diables sans cesse occupés à se jeter sur les âmes des Sarrasins morts et à les emporter dans l'enfer. Hélas ! les bons anges auront de la besogne tout à l'heure.

En attendant, Roland se démène en furieux sur le champ de bataille. Il est tout rouge de sang ; son haubert est rouge, ses bras sont rouges, son cheval est rouge. Là où vous voyez des montagnes de morts, c'est là qu'a passé Roland ; il abat les têtes, coupe les cervelles, tranche en deux du même coup le cheval et le cavalier[11]. Quant à Olivier, il n'a plus qu'un tronçon de lance au poing, et ne veut pas prendre le temps de tirer du fourreau son épée Hauteclère : « Fi ! lui dit « Roland, en cette bataille de quoi sert un bâton ? » Olivier jette alors ce tronçon sanglant qui est entré dans tant de chairs et qui a causé la mort de tant d'hommes ; il tire son épée et se replonge dans la mêlée : « Montjoie, Montjoie[12] ! »

« La bataille est merveilleuse et pesante. — Olivier et Roland y frappent de grand cœur. — L'archevêque

[1] *Chanson de Roland*, 1213-1234. — [2] 1235-1260. — [3] 1261-1268. — [4] 1269-1274. — [5] 1275-1280. — [6] 1281-1288. — [7] 1289-1296. — [8] 1297-1303. — [9] 1304-1307. — [10] 1308-1310. — [11] 1320-1344. — [12] 1351-1378.

y rend des milliers de coups. — Les douze pairs ne sont pas en retard ; — Tous les Français se battent comme un seul homme.—Et les païens de mourir et par cent et par mille. — Qui ne s'enfuit ne peut échapper à la mort. -- Bon gré mal gré, tous y laissent leur vie.— Mais les Français y perdent leur meilleure défense :— Ils ne reverront plus ni leurs pères ni leurs familles. — Ni Charlemagne, qui les attend là-bas [1] ! » Et, en effet, la grande déroute va bientôt commencer. Jamais pareille défaite n'a si rapidement succédé à pareille victoire. Les bataillons des païens se renouvellent sans cesse, tandis que les Français s'épuisent ; et c'est en ce moment même que de terribles présages éclatent sur toute la surface de la France [2]. Autour des douze pairs, se fait un vide affreux. Ils regardent de toutes parts, et se voient bientôt presque seuls sur le champ de bataille immense. Mais le bataillon sacré des douze *compagnons* est lui-même entamé : Engelier de Gascogne succombe le premier sous les coups de Climborin [3]; un autre païen, un traître qui a pris Jérusalem et y a massacré le patriarche, se précipite sur le duc Samson et l'abat mort [4]. Malquiant tue le brave Anséis [5]. Gérin, Gérer et Bérenger tombent l'un après l'autre sous la lance de Grandoigne [6]. Les six autres pairs vengent en vain la mort de leurs cinq frères ; en vain, Turpin se promène sur le champ en laissant après lui des rangées de morts [7] ; en vain quatre mille Sarrasins descendent dans l'enfer [8]. La victoire même des Français les affaiblit de plus en plus et leur ôte de leur sang. Hélas ! ils ne sont plus que soixante, mais « soixante qui se vendront cher avant de mourir [9] » !

[1] *Chanson de Roland*, 1412-1422. — [2] 1423-1437. — [3] 1483-1501. — [4] 1502-1536. — [5] 1550-1561. — [6] 1570-1585. — [7] 1562-1569; 1642-1682. — [8] 1683-1685. — [9] 1688-1690.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

V. Le cor.

Roland a mis l'olifant à ses lèvres :
Il l'embouche bien, et le sonne d'une puissante haleine :
Les puys sont hauts et le son va bien loin.
On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit :
« Si c'était un autre qui le dit, on le traiterait de menteur. »

Le comte Roland, à grand'peine, à grand ahan,
Et très-douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue :
Mais de son cor le son alla si loin !
Charles l'entend, qui passe aux défilés ;
Naimes l'entend, les Français l'écoutent,
Et le roi dit : « C'est le cor de Roland.
« Il n'en sonna jamais que pendant une bataille.
« — Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
« Vous êtes vieux, tout blanc fleuri ;
« Ces paroles vous font ressembler à un enfant.
« D'ailleurs, vous connaissez le grand orgueil de Roland :
« C'est grand'merveille que Dieu le souffre si longtemps.....
« Pour un lièvre, il corne toute la journée.
« Avec ses pairs il est en train de rire :
« Il n'est point d'homme qui osât l'attaquer.
« Chevauchez, Sire ; pourquoi faire halte ?
« Le grand pays est très-loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante :
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grand ahan.
Charles et tous les Français l'entendent,
Et le roi dit : « Ce cor a longue haleine. »
Naimes : « C'est un vrai baron, dit-il, qui fait cet effort.
« Il y a bataille, et sur ma conscience
« Quelqu'un a trahi Roland... c'est celui qui feint avec vous.
« Armez-vous, Sire ; criez votre devise,
« Secourez votre noble mesnie :
« Vous entendez assez la plainte de Roland. »

L'Empereur fait sonner ses clairons.
Français descendent, et les voilà qui s'arment

De heaumes, de hauberts, d'épées à gardes d'or.
Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
Des gonfanons bleus, blancs et rouges :
Les barons, tous les barons du camp, remontent à cheval :
Ils éperonnent, et, tant comme durent les défilés,
Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
« Quels beaux coups nous frapperions avec lui! »
Las ! que sert? En retard, trop en retard [1].

VI. La déroute.

Ils ne sont plus que soixante Français, petite troupe, presque imperceptible au milieu de quelques cent milliers de Sarrazins, et cependant ils ne lâchent pas pied. En escadron carré, ils font face de tous côtés aux païens qui les cernent. Même ils prennent l'offensive et se jettent sur leurs ennemis épouvantés. Mais le nombre de ces héros va sans cesse en diminuant : ils se sont comptés, la mort de chacun d'eux est désormais un véritable événement pour la France. Sur vingt mille, ils ne sont plus que soixante [2] !!

Roland jette un regard sur les montagnes et les voit couvertes de morts français [3] : « Seigneurs barons, « s'écrie-t-il d'une voix pleine de larmes, que Dieu ait « pitié de vous et place vos âmes dans les fleurs de « son Paradis. Terre de France, moult êtes doux pays, « mais aujourd'hui sevrée de barons de haut prix ! » Et il ajoute avec un incomparable accent de tristesse : « Barons français, voici que vous mourez pour moi, « et que je ne puis vous défendre. Je mourrai de dou« leur si je ne suis pas tué. Frère Olivier, retournons « sur les païens. » Et il se précipite dans la mêlée, Durandal au poing [4]. Vingt-quatre Sarrasins sont abattus par la terrible épée, et, comme le cerf fuit devant les chiens, ainsi devant Roland s'enfuient les païens [5].

[1] *Chanson de Roland,* 1753-1806. — [2] 1688-1690; 1849 1850. — [3] 1851-1852. — [4] 1853-1868. — [5] 1906-1911.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

Oui, cent mille hommes tournent le dos à soixante, ou plutôt tournent le dos au seul Roland.... On voudrait ne pas trouver cela invraisemblable.

Les Français bientôt ne sont plus que cinquante. Ivon et Ivoire, Beuves, seigneur de Beaune et de Dijon, et enfin le vieux Girard de Roussillon, succombent sous le dernier effort des Sarrasins vaincus [1]. Cette grande mort est plus que suffisante pour expier les anciens crimes de Girard : le vieux révolté meurt en vassal soumis. Roland, que le duc de Bourgogne a toujours puissamment aimé, Roland frémit en le voyant à terre : il se jette sur le fils de Marsile, Jurfalin le Blond, et lui tranche la tête [2]. « Fuyons, fuyons, » s'écrient alors les Sarrasins affolés ; c'est un sauve-qui-peut général. Le neveu de Charles put croire un instant que la journée était finie et que le champ lui restait.

Mais Marsile, en fuyant devant Roland, avait lancé contre lui soixante mille Éthiopiens et Nubiens, sa dernière ressource [3]. Ces nègres, ces sauvages, qui se battent à la barbare, auront facilement raison des derniers restes de l'arrière-garde de Charles. Ils entourent les cinquante barons de Roland, et Roland voit que c'en est fait : « Eh bien, dit-il, c'est ici que nous mour-
« rons martyrs. — Du moins, vendons cher notre vie :
« — Que douce France ne soit par nous honnie. —
« Quand mon seigneur Charles descendra en ce champ
« — Et que, contre un cadavre français, il comptera
« quinze corps de païens, — Il nous donnera sa béné-
« diction [4] ! »

Et Roland se lance de nouveau au milieu de la gent maudite, « plus noire que l'encre et n'ayant de blanc que les dents. » Hélas ! hélas ! quatre Français

[1] *Chanson de Roland*, 1884-1896. — [2] 1897-1905. — [3] 1913-1921 ; 1932-1934. — [4] 1922-1931.

seulement sont encore debout, Roland et Olivier, l'archevêque Turpin et Gautier de Hums. Tous les autres sont morts. En ce moment, le champ de bataille présente un spectacle d'une incomparable tristesse. Nous nous rappelons que tout récemment, lorsque la toile se levait sur le quatrième acte de *Roland à Roncevaux*, un frissonnement courait dans tous les cœurs et sur tous les visages. La scène représentait Roncevaux, et Roland seul au milieu de tous les Français morts. On n'aurait pas été plus ému, si le théâtre eût représenté le champ de bataille de Waterloo. Mais qu'est-ce que ces décors en carton et ces figurants vulgaires en comparaison de la simple lecture de notre poëme ?

VII. La mort d'Olivier.

Olivier sent qu'il est blessé à mort :
Jamais plus il ne pourra se venger.
Dans la grand'presse il frappe en baron,
Tranche les écus bouclés et les lances,
Les pieds, les poings, les selles des chevaux et les flancs des cavaliers.
Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins,
Jeter par terre un mort sur l'autre,
Celui-là eût eu l'idée d'un brave.
Mais Olivier ne veut pas oublier la devise de Charles :
« Montjoie! Montjoie! » crie-t-il d'une voix haute et claire.
Il appelle Roland, son ami, son pair :
« Compagnon, venez vous joindre à moi ;
« Quelle douleur ce serait de n'être pas ensemble ! »

Roland regarde Olivier au visage :
Il est pâle, il est livide, il est décoloré,
Son beau sang clair lui coule parmi le corps,
Les ruisseaux en tombent par terre.
« Dieu ! dit Roland, que puis-je faire ?
« Votre courage, ami, fut bien malheureux aujourd'hui,
« Mais on ne verra jamais homme de votre valeur.
« O douce France, tu vas donc être veuve
« De tes meilleurs soldats ; tu seras confondue, tu tomberas.
« L'Empereur en aura grand dommage. »

A ce mot, Roland, sur son cheval, se pâme.

Voyez-vous Roland, là, pâmé sur son cheval,
Et Olivier qui est blessé à mort?
Il a tant saigné que sa vue en est trouble;
Ni de près, ni de loin, ne voit plus assez clair
Pour reconnaître homme qui vive.
Le voilà qui rencontre son compagnon Roland:
Sur le heaume doré il frappe un coup terrible
Qui le fend en deux jusqu'au nasal,
Mais qui, par bonheur, ne pénètre pas en la tête.
A ce coup, Roland l'a regardé,
Et doucement, suavement, lui fait cette demande:
« Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès?
« Je suis Roland, celui qui vous aime tant.
« Vous ne m'avez pas défié, que je sache.
« — Je vous entends, dit Olivier, je vous entends parler;
« Mais point ne vous vois: Dieu vous conduise, ami.
« Je vous ai frappé : pardonnez-le-moi.
« — Je n'ai pas de mal, » répond Roland,
« Je vous pardonne ici et devant Dieu. »
A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre.

Olivier sent l'angoisse de la mort,
Ses deux yeux lui tournent dans la tête,
Il perd l'ouïe, et tout à fait la vue.
Descend à pied, sur la terre se couche,
A haute voix, s'écrie : *Mea culpa,*
Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
Prie Dieu de lui donner son Paradis,
De bénir Charlemagne, la douce France,
Et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes.
Le cœur lui manque, sa tête s'incline,
Il tombe à terre étendu de tout son long.
C'en est fait; le comte est mort.
Et le baron Roland le pleure et se lamente:
Jamais sur terre n'entendrez homme plus dolent.

Roland voit bien que son ami est mort,
Il le voit là gisant, la face contre terre.
Moult doucement se prit à le regretter :
« Mon compagnon, dit-il, quel malheur pour ta vaillance!
« Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble,

« Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis.
« Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »
A ce mot, le marquis se pâme
Sur son cheval, qui s'appelle Veillantif;
Mais il est retenu à ses étriers d'or fin.
Où qu'il aille, il ne peut tomber [1].

VIII. Charlemagne approche.

Olivier est mort, Gautier de Hums est mort [2], Roland et Turpin sont les seuls survivants de cette belle arrière-garde... Ces deux derniers représentants de la France ont devant eux quarante mille païens à cheval et mille à pied. Turpin a son écu percé, son heaume brisé, son haubert rompu et démaillé; il est blessé à la tête et a quatre épieux dans le corps; son cheval enfin vient d'être tué sous lui [3]. Et néanmoins, fou de colère, sublime à force de rage, rouge de sang, les yeux étincelants, il se précipite sur les Sarrasins et frappe contre eux plus de mille coups de son épée Almace. Plus tard on retrouva autour du grand archevêque quatre cents mécréants mortellement blessés, tranchés en deux ou sans tête : œuvre d'Almace [4].

Quant à Roland, il n'est pas moins beau à voir. Les veines de son front sont rompues; le sang inonde son visage et se mêle à sa sueur. Il éprouve au front une douleur horrible; il chancelle, il ne voit plus; et cependant se fait plus terrible et plus fort qu'il n'a jamais été [5]. De sa bouche ensanglantée, de son souffle affaibli, il sonne une dernière fois de son olifant, et appelle Charles [6]. Tout à coup, un bruit terrible se fait entendre : soixante mille clairons répondent de loin au cor de Roland. C'est Charlemagne qui approche de Roncevaux [7]!

« Charlemagne! Charlemagne! » s'écrient les Sar-

[1] *Chanson de Roland*, 1965-2034. — [2] 2040-2076. — [3] 2077-2082. — [4] 2083-2098. — [5] 2099-2102. — [6] 2103-2104. — [7] 2105-2114.

rasins; et, de peur, ils blêmissent. « Il faut nous hâter, « il faut achever Roland, » et ils se mettent à la besogne. Mais ils n'y suffisent pas. Dans leur isolement, Turpin et Roland trouvent une force nouvelle; leur agonie est un triomphe. Les quarante mille païens, saisis d'une terreur soudaine, se prennent à fuir devant les deux barons à pied. Et, dans le lointain, on entend retentir, comme un orage, le grand cri « Mont-« joie! » C'est Charlemagne qui approche de Roncevaux[1].

Il est trop tard!

IX. La dernière bénédiction de l'archevêque.

Païens s'enfuient courroucés et pleins d'ire,
Ils se dirigent en hâte du côté de l'Espagne.
Le comte Roland ne les a pas poursuivis,
Car il a perdu son cheval Veillantif.
Bon gré mal gré, il est resté à pied.
Le voilà qui va aider l'archevêque Turpin :
Il lui a délacé son heaume d'or sur la tête,
Il lui retire son blanc haubert léger;
Puis il lui met son *bliaut* tout en pièces
Et se sert des morceaux pour bander ses larges plaies.
Il le serre alors étroitement contre son sein
Et le couche tout suavement sur l'herbe verte.
Ensuite, d'une voix très-douce, Roland lui fait cette prière :
« Ah! gentilhomme, donnez-m'en votre congé :
« Nos compagnons, ceux que nous aimions tant,
« Sont tous morts. Mais nous ne devons pas les délaisser ainsi.
« Écoutez : je vais aller chercher tous leurs corps;
« Puis, je les déposerai l'un près de l'autre à la rangette devant vous.
« — Allez, dit l'archevêque, et revenez bientôt.
« Grâce à Dieu, le champ nous reste, à vous et à moi! »

Roland s'en va. Seul, tout seul, il parcourt le champ de bataille;
Il fouille la montagne, il fouille la vallée.
Il y trouve les corps de Gérer et de Gérin, son compagnon.
Il y trouve Bérenger et Oton;
Il y trouve Anséis et Samson;

[1] *Chanson de Roland*, 2115-2133.

Il y trouve Girard, le vieux de Roussillon.
L'un après l'autre, le baron les a pris;
Avec eux, il est revenu vers l'archevêque,
Et les a déposés en rang aux genoux de Turpin.
L'archevêque ne peut se tenir d'en pleurer;
Il lève sa main, il leur donne sa bénédiction :
« Seigneurs, leur dit-il, mal vous en prit.
« Toutes vos âmes ait Dieu le glorieux,
« Qu'en paradis il les mette en saintes fleurs!
« Ma propre mort me rend angoisseux.
« Plus ne verrai le grand Empereur. »

Roland s'en retourne fouiller la plaine .
Il y a trouvé le corps de son compagnon Olivier;
Il le tient étroitement serré contre son cœur,
Et, comme il peut, revient vers l'archevêque.
Sur un écu, près des autres pairs, il couche son ami;
Et l'archevêque les a tous bénis et absous.
La douleur alors et les larmes de redoubler :
« Bel Olivier, mon compagnon, dit Roland,
« Vous fûtes fils au vaillant duc Renier,
« Qui tenait la Marche de Gênes-sur-Mer.
« Pour briser une lance, pour mettre en pièces un écu,
« Pour vaincre et mater les méchants,
« Pour conseiller loyalement les bons,
« Jamais, en nulle terre, il n'y eut meilleur chevalier! »

Le comte Roland, quand il voit morts tous ses pairs
Et Olivier, celui qu'il aimait tant,
Il en a de la tendreur dans l'âme; il se met à pleurer.
Tout son visage en est décoloré.
Sa douleur est si forte qu'il ne peut se soutenir;
Bon gré, mal gré, il tombe en pâmoison.
Et l'archevêque : « Quel malheur, dit-il, pour un tel baron! »

L'archevêque, quand il vit Roland se pâmer,
En ressentit une telle douleur qu'il n'en eut jamais de si grande.
Il étend sa main et saisit l'olifant du baron.
En Roncevaux, il y a une eau courante.
Il y veut aller pour en donner à Roland.
Tout chancelant, à petits pas, il y va;
Il est si faible qu'il ne peut avancer;
Il n'a pas la force, il a trop perdu de son sang.

Avant d'avoir marché l'espace d'un arpent,
Le cœur lui manque ; il tombe en avant :
Le voilà dans les angoisses de la mort !

Alors Roland revient de sa pâmoison,
Il se redresse ; mais, hélas ! quelle douleur pour lui !
Il regarde en aval, il regarde en amont :
Au-delà de ses compagnons, sur l'herbe verte,
Il voit étendu le noble baron,
L'archevêque, le représentant de Dieu.
Turpin s'écrie : « *Mea culpâ!* » lève les yeux en haut,
Joint ses deux mains, les tend vers le ciel.
Et prie Dieu de lui donner son paradis...
Il est mort, Turpin, le soldat de Charles,
Celui qui, par grands coups de lance et par beaux sermons,
N'a pas cessé de guerroyer les païens.
Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction !

Le comte Roland voit l'archevêque à terre ;
Les entrailles lui sortent du corps,
Et sa cervelle bout encore sur son front.
Sur sa poitrine, entre les deux mamelles,
Roland lui a croisé ses blanches mains, les belles,
Et, selon la mode de son pays, lui fait son oraison :
« Ah ! gentilhomme, chevalier de noble lignée,
« Je vous remets aux mains du Glorieux qui est dans le ciel.
« Il n'y aura jamais homme qui le serve plus volontiers.
« Non, depuis le temps des Apôtres, on ne vit jamais tel prophète
« Pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes.
« Puisse votre âme être exempte de tout mal,
« Et que du Paradis les portes lui soient ouvertes [1] ! »

X. La mort de Roland.

Roland reste seul au milieu de tant de morts ; il entend de plus en plus distinctement le bruit de la Grande Armée qui s'approche, le son des clairons français, le cri « Montjoie ! » Mais il ne reverra pas Charlemagne, il ne reverra plus de Français vivant. Il sent bien que la mort lui est proche. D'un pas de mourant, tout étourdi, presque aveugle, et sentant, suivant l'énergique expres-

[1] *Chanson de Roland*, 2164-2258.

sion de notre poëte, « sentant sa cervelle s'en aller par ses oreilles, » il monte sur un tertre et se tourne du côté de l'Espagne. Mais ce grand effort l'a brisé : à peine arrivé au sommet de la colline, il tombe à l'envers sur l'herbe verte. Roland va mourir [1].

Il faut nous représenter très-clairement cette grande scène. Le tertre où est Roland domine tout le pays. Il est donc là qui agonise entre ciel et terre, et, si j'étais sculpteur, c'est le moment que je choisirais pour représenter ce héros.... Mais voici que le neveu de Charles s'éveille et cherche à se relever. Dieu! quelle faiblesse, quels frissons, quel froid mortel! Il sait à peine où il est; ses yeux s'éteignent, tout devient nuit...

Tout à coup il s'agite, fait vingt efforts, étend son bras presque glacé; il y voudrait faire circuler de nouveau un sang vigoureux. Quel est donc son dessein? Ah! c'est qu'il a senti près de lui sa chère compagne, son épée, sa Durandal. Faudra-t-il que les Sarrasins conquièrent après sa mort la très-précieuse intégrité de cette épée incomparable? Faudra-t-il que Durandal tombe aux mains d'un lâche, d'un homme qui fuie devant un autre? Non, non, cela ne se doit pas : l'épée du meilleur Français n'appartiendra pas à un Sarrasin. Puis, Durandal est un objet sacré, Durandal est un reliquaire. Dans sa garde, il y a du vêtement de la vierge Marie; il y a des cheveux de monseigneur saint Denis, le patron de la France; il y a une dent de saint Pierre le premier pape, le premier évêque de cette Église romaine dont Roland est l'*avoué* [2]. Est-ce que Roland abandonnera de tels trésors aux mécréants, est-ce qu'il ne voudra pas res-

[1] *Chanson de Roland*, 2259-2299. — [2] 2344-2350.

sembler à ses ancêtres, les Francs, qui ont pris plaisir à constater, dans le prologue de la loi salique, leur profond amour pour les reliques des saints? Encore une fois, non : il faut que Durandal soit détruite, et Roland se décide à la briser en mille pièces [1].

Trois fois il saisit sa bonne épée à deux mains, trois fois il essaye de la briser contre le roc. Sublimes, mais inutiles efforts ! L'acier de Durandal n'est pas un acier vulgaire, un de ces aciers que le roc entame; c'est le roc, tout au contraire, qui est profondément entamé [2]. Le peuple surtout s'est plu à garder le souvenir de ces entailles véritablement surnaturelles qu'a laissées l'épée de Roland sur les rochers pyrénéens. Et encore aujourd'hui la légende persiste, et les montagnards montrent aux voyageurs les traces des efforts de Roland. Est-ce à nous de rire de leur crédulité ?

Il faut connaître l'amour que nos héros portaient à leurs épées pour bien comprendre la douleur du neveu de Charles à la vue de son épée qui demeure obstinément entière. Il s'adresse à Durandal, il cause longuement avec elle, et cet entretien est trempé de larmes : il lui dit de très-douces choses, comme un Français en dirait à la France : « O ma Durandal, « comme tu es claire et blanche! comme tu luis et flam« boies au soleil! comme tu es sainte et belle [3]. » Puis, par un magnifique mouvement d'éloquence, il se met à énumérer tous les royaumes, tous les empires qu'il a conquis avec l'aide de sa bonne épée : « Avec elle je « conquis Normandie et Bretagne, je conquis Provence « et Aquitaine, je conquis... je conquis... » Cette énumération est d'une longueur sublime : « En ai-je assez

[1] *Chanson de Roland,* 2300 et suiv. — [2] 2302-2343. — [3] 2316-2344.

« conquis de ces pays et de ces terres — Que tient main« tenant Charles à la barbe chenue! — Plutôt mourir que « de la laisser aux païens : — Que Dieu n'inflige pas cette « honte à la France [1] ! » Et il prend le parti de la cacher sous son corps expirant : car il sent de plus en plus « que la mort l'entreprend et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur [2]. »

Alors il retrouve dans ses yeux un reste de clarté, ce qu'il en faut pour découvrir l'Espagne, et il se tourne énergiquement de ce côté. « Et pourquoi le fait-il? Ah! c'est qu'il veut faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des Francs, le noble comte, QU'IL EST MORT EN CONQUÉRANT [3] ! »

Mais Roland est chrétien, il est surtout chrétien, et va nous le montrer sur ce rocher d'où il peut contempler l'Espagne en triomphateur. Il lève les yeux au ciel et, d'une main encore puissante, frappe sa poitrine ensanglantée. « *Mea culpa*, » dit-il, et naïvement il tend à Dieu son gant droit [4]. Il semble alors que l'on entende un bruit d'ailes; et, en effet, voici que des milliers d'anges s'abattent autour de Roland [5]. Est-ce un héros, est-ce un saint qui meurt au milieu de cette gloire? C'est l'un et l'autre : honneur de la France, Roland n'est pas moins l'honneur de l'Église.

Son dernier moment est venu. Il est recueilli, il est calme, il pense. Et à quoi pense-t-il? Il se souvient. Oui, dans cet instant suprême, la mémoire du neveu de Charlemagne s'illumine soudainement, comme celle de tant de mourants : « Il se prend alors à se souvenir de plusieurs choses, de tous les royaumes qu'il a conquis, et de douce France, et des gens de sa lignée, et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri. Il ne peut

[1] *Chanson de Roland*, 2336-2337. — [2] 2355-2356. — [3] 2357-2363. — [4] 2364 et suiv. — [5] 2374.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXI.

pas s'empêcher de pleurer et de soupirer. « *Et dulces moriens reminiscitur Argos*[1] ! »

Mais sa dernière pensée sera pour le Dieu « qui a sauvé Daniel dans la fosse aux lions, qui a ressuscité Lazare. » Il lui tend encore son gant droit, et l'archange Gabriel le reçoit. Puis « la tête de Roland s'incline sur son bras. Il est allé mains jointes à sa fin. » Les anges attendaient cette âme : ils l'emportent au ciel[2]....

XI. La mort d'Aude.

Quand Charlemagne rentra dans sa ville d'Aix après le complet achèvement de la guerre d'Espagne, comme il montait les degrés de son palais, une belle damoiselle vint à lui, haletante ; c'était la fiancée de Roland, c'était Aude. « Où est Roland, Roland le capitaine qui « a juré de me prendre pour femme ? » Et Charles, tirant sa barbe blanche et pleurant de grosses larmes : « Sœur, chère amie, lui répondit-il, tu me demandes « nouvelles d'un homme mort. » Et avec la naïveté peu délicate des époques primitives : « Ne voudrais-« tu pas épouser, au lieu de Roland, mon fils Louis, « mon héritier ? » — « Ce discours m'est étrange, ré-« pondit belle Aude. Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, « ni à ses anges, qu'après Roland je vive encore. » Et elle tomba roide morte aux pieds de l'Empereur. Dieu veuille avoir son âme[3] !

[1] *Chanson de Roland,* 2375-2381. — [2] 2382-2396. — [3] 3706-3721 et aussi 3722-3733.

CHAPITRE XXII.

RONCEVAUX. — TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : LES REPRÉSAILLES.

I.

Châtiment des Sarrasins.

Charles et la grande armée débouchent enfin dans la vallée de Roncevaux [1]. Mais quel spectacle! C'est un vaste cimetière, un reliquaire immense : ce n'est plus un champ de bataille. Les yeux des Français se promènent sur les corps inanimés de vingt mille martyrs. L'Empereur arrache sa barbe blanche, et, de douleur, vingt mille Français tombent en pâmoison. Ils ont là leurs fils, leurs neveux, leurs frères, leurs amis, leurs seigneurs [2]. Néanmoins il leur faut étouffer ce sanglot, comprimer cette douleur; il ne leur convient pas de s'arrêter encore à contempler ces chers morts. Les païens ne sont pas loin sans doute : sus aux païens [3]! Mais, hélas! le jour s'éloigne, la nuit descend, et la vengeance de Charles est devenue impossible. Il descend de cheval, se couche à terre, prie Dieu de faire un grand miracle pour la France et d'arrêter le soleil dans sa course [4] : « Charles, chevauche, lui répond la voix de cet ange qui s'entretient « si souvent avec lui; le jour ne te fera point défaut [5]. » Et voici qu'en effet la grande main de Dieu arrête le soleil, L'Empereur, nouveau Josué, se précipite sur ces nouveaux Amalécites; il les poursuit, les atteint, les jette dans l'Èbre, les bat, les noie, les tue [6]. « Et maintenant, dit-il,

[1] *La Chanson de Roland*, 2397 et suiv. — [2] 2399-2422. — [3] 2423-2431. — [4] 2443-2451. — [5] 2452-2459. — [6] 2460-2480.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXII.

« revenons à Roncevaux. » Le soleil alors recommence sa course, et la lune bientôt luit dans le ciel [1].

Ce n'est encore que le commencement de la vengeance. Les païens qui viennent de tomber ainsi sous les coups de Charlemagne et de l'épée Joyeuse, ce sont ces Nubiens, ces Éthiopiens que Marsile, en s'enfuyant, avait lancés contre Roland. Quant à Marsile lui-même, il précipite en ce moment sa fuite vers Saragosse; il y arrive enfin et s'y enferme tout effaré. Il n'a plus sa main droite, que Durandal a tranchée; il perd tout son sang et se meurt de souffrance et de peur [2]. Dans Saragosse on n'entend que larmes et sanglots. On y insulte, on y renverse les images de Mahomet, d'Apolin et de Tervagant [3]; on n'y a pas encore appris la fin de la bataille et la mort de Roland. Il ne reste plus à ce peuple désolé qu'une espérance. Six ans auparavant, Marsile avait appelé à son secours l'émir de Babylone, le vieux Baligant [4]. Celui-ci avait rassemblé les soldats de ses quarante royaumes, les avait embarqués sur une flotte immense, leur avait donné rendez-vous à Alexandrie, et d'Alexandrie les avait dirigés vers l'Espagne [5]. Il y débarque au moment même où Marsile et toute la ville de Saragosse se livrent au plus profond désespoir. Marsile salue dans Baligant le libérateur sur lequel il ne comptait plus et qui va sauver toute la *païennie*. Il lui envoie les clefs de Saragosse et lui abandonne toute l'Espagne. L'émir jette un cri de rage et se précipite à la rencontre des Français. Il veut détruire jusqu'au nom de Charlemagne : Marsile sera vengé [6].

Pendant que ce nouvel ennemi court au-devant de Charlemagne et des chrétiens, qui ne l'attendent pas,

[1] *Chanson de Roland*, 2481-2512. — [2] 2570-2579. — [3] 2580-2591. — [4] 2609-2621. — [5] 2622-2637. — [6] 2638-2685.

l'Empereur accomplit, sur le champ de Roncevaux, un pieux et triste devoir. Un ange l'a réveillé ce matin [1]; les pleurs aux yeux, le désespoir dans l'âme, il s'est levé, a oublié ses fatigues, et s'est traîné sur le champ de bataille. Il perd connaissance presque à chaque pas, mais se relève chaque fois plein d'un nouveau courage. Il désire tant revoir et embrasser le corps de son neveu Roland [2]!

L'herbe est rouge de sang, de sang chrétien, de sang de baron. L'Empereur écarte les hautes herbes et cherche avec angoisse celui qu'il aime. Enfin, ô bonheur! il l'aperçoit sur le tertre, tend les bras vers lui, et se hâte. Il aperçoit ce corps sans mouvement, ces grands yeux fermés, cette belle jeunesse éteinte. Il prend Roland entre ses bras, le serre sur son cœur, tombe pâmé. Cent mille Français tombent pâmés aussi: voilà comment Roland était aimé. « Ami Ro-« land, preux chevalier, belle jeunesse, dit Charles, « quand je serai dans la ville de Laon, des étrangers « viendront de plus d'un royaume et me demanderont : « Où est le Capitaine? » Et je leur dirai qu'il est mort « en Espagne. Il est mort, lui, mon neveu, qui m'a tant « conquis de royaumes. Et je verrai se révolter contre « moi les Saxons, les Bulgares, les Hongrois et tant « d'autres peuples..... » C'est ainsi que l'Empereur mêle sa douleur publique à sa douleur privée, si je puis ainsi parler; c'est ainsi qu'il regrette à la fois dans Roland le fils de sa sœur et le soutien de son empire; il est oncle, presque père, mais il est empereur aussi, et ne peut l'oublier. Rien de plus naïf, de plus naturel que l'expression de ces doubles regrets. Tout éperdu de douleur, presque fou, Charlemagne en

[1] *Chanson de Roland*, 2845-2854. — [2] 2855-2869.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXII.

vient à s'écrier : « Seigneur Jésus, faites que mon âme « aille rejoindre leurs âmes, faites que ma chair soit « enterrée avec leur chair. » Si ce n'est pas là une douleur vraie, où la trouvera-t-on [1] ?... Le roi de France, d'ailleurs, va bientôt en sortir; car on lui annonce l'arrivée de Baligant. Il se relève, l'œil en feu, jette un regard très-fier sur son armée, puis, de sa voix formidable : « A cheval, barons, à cheval et « aux armes [2] ! » La grande guerre va recommencer.

Nous n'entrerons pas, avec notre poëte, dans l'énumération homérique de tous les bataillons païens et de tous les bataillons français [3]. Nous saluerons seulement le deuxième corps d'armée de l'Empereur, qui est composé des « barons de France ; » c'est avec eux qu'est Charlemagne. Charlemagne est tout Français [4] ; il est tout nôtre, et non pas Allemand. Il nous faut saluer aussi ces vingt mille Parisiens qu'un manuscrit de notre chanson nous montre dans l'armée impériale : « Tuit baceler et nobile conquerant [5] ! » Cela dit, précipitons le récit des événements. Baligant et Charles se rencontrent, choc terrible; une dernière, une formidable bataille va s'engager. Mais visiblement Dieu est pour la France, Dieu veut venger Roland. Baligant a fait à son armée une harangue toute païenne : « Si vous êtes vainqueurs, je vous don« nerai de belles femmes et de bonnes terres. » Charles, au contraire, adresse à ses barons un discours sublime en sa brièveté : « Vengez vos fils, vos frères et vos « hoirs qui sont morts à Roncevaux. Vous savez que « le Droit est pour nous. » Ces deux allocutions expriment heureusement le caractère des deux peuples; la victoire n'est pas douteuse, et doit appartenir à ceux

[1] *Chanson de Roland,* 2870-2944. — [2] 2982-2986. — [3] 2987-3130. — [4] 3084-3095. — [5] Ms. de Versailles.

qui désirent autre chose que des femmes, des terres et du pillage. Et en effet, Charles est vainqueur, et Baligant en déroute [1]. Les Français ne s'arrêtent pas, accélèrent leur marche triomphale et entrent dans Saragosse [2]. Ils y détruisent toutes les idoles, ils y baptisent tous les païens. S'il en est qui refusent le baptême, on leur tranche la tête [3].

Roland est vengé.

II.

Châtiment de Ganelon.

Depuis que le son douloureux du cor de Roland était parvenu aux oreilles de l'Empereur, depuis Roncevaux, Ganelon était prisonnier. Et quelle prison! « Charles l'avait livré à cent *compagnons* de sa cuisine, qui, tout d'abord, l'accablèrent de coups de bâton, lui arrachèrent poil à poil la barbe et les grenons, et lui donnèrent chacun quatre coups de leurs gros poings. » Après quoi, on l'enchaîna par le cou, comme ces ours que les jongleurs faisaient danser sur les places, et c'est ainsi qu'il suivit l'armée victorieuse de Charles, depuis Roncevaux jusqu'à Saragosse, et depuis Saragosse jusqu'à Aix-la-Chapelle [4]. Il eut ainsi l'inexprimable douleur de voir échouer tout le plan de sa trahison, d'assister à la ruine de Marsile, à la défaite de Baligant, à la prise de Saragosse, de voir mourir tous ceux avec lesquels il avait si habilement combiné la perte du neveu de Charles. Il vit aussi les pleurs de toute l'armée française à la vue de Roland mort, il vit les pâmoisons de Charles et les grands honneurs rendus aux corps sacrés des douze pairs. Ce lui fut un supplice presque aussi dur que son sup-

[1] *Chanson de Roland*. Au récit de cette bataille sont consacrés les vers 3130-3634. — [2] 3635-3660. — [3] 3661-3670. — [4] 1814-1829.

plice matériel, qui cependant était horrible. Objet des mépris brutaux de toute une armée et de tout un peuple, il attirait les yeux de tous; lorsqu'on arriva à Aix, on l'attacha à un poteau devant le palais de l'Empereur, et on lui fit subir la torture d'une longue et cruelle *exposition*. Tout paraissait trop doux contre celui qu'on accusait avec raison d'avoir fait périr vingt mille Français, d'avoir été vingt mille fois homicide. Cependant, au milieu de tant de hontes et de douleurs, Ganelon, battu, conspué, ensanglanté, agonisant, Ganelon gardait tout son orgueil. Le poëte nous le représente avec un corps gaillard et un beau visage, ne désespérant pas de sa cause, en appelant à la justice des barons, protestant de son innocence [1]. Et un vers de notre Chanson fait énergiquement comprendre toute l'influence que pouvait encore exercer cette espèce de génie dévoyé : « *S'il fust leials, bien resemblat barun* [2]. »

L'Empereur toutefois ne peut point, d'après les idées barbares, prononcer seul la sentence contre un si grand coupable. Il doit rassembler son conseil, consulter ses barons; c'est le *placitum palatii* dont notre vieux trouvère va nous donner une très-exacte et très-vivante description [3]. Et c'est encore ici l'occasion de faire remarquer combien nos poëmes sont profondément germaniques. Dans toute la procédure qui va être suivie contre Ganelon, vous chercheriez en vain quelque élément romain ou celtique : tout est emprunté au droit germain le plus pur; tout est germanique, ultragermanique. Voici les barons qui se réunissent autour de Charles [4]; voici les parents de Ganelon qui, au nombre de trente, viennent assister l'accusé et

[1] *Chanson de Roland*, 3768-3778. — [2] 3764. — [3] 3742-3795. — [4] 3793.

assumer la responsabilité de tous ses crimes[1]; voici le tribunal qui délibère. Hélas! ces conseillers du Roi ressemblent un peu aux honnêtes gens de tous les pays et de tous les temps : ils sont animés des meilleures intentions, mais ils ont peur. Ils ont peur de la famille de Ganelon; ils ont peur surtout de Pinabel, qui est le chef redouté de ces félons. Les chevaliers d'Auvergne ont le courage de leur poltronnerie[2] : « Roland est mort, « disent-ils; on aura beau faire, on ne le ressuscitera « point. Que l'Empereur, POUR CETTE FOIS, fasse grâce à « Ganelon. » Cette merveilleuse logique entraîne tous les autres Conseillers, qui d'ailleurs ont répété à Charles... exactement les mêmes paroles : « Roland est « mort, on ne le ressuscitera pas; faites grâce à Gane- « lon, qui désormais vous servira avec amour et « féauté. » L'Empereur leur lance un regard terrible : « Vous êtes des traîtres, » leur dit-il[3]. Mais ici, contre la volonté de ses barons, il ne peut rien. C'est un de ces traits auxquels on reconnaît la haute antiquité de notre *Chanson de Roland;* dans nos poëmes postérieurs, Charles est un véritable tyran qui n'eût consulté les Français que pour la forme, et qui aurait plutôt égorgé le coupable de ses propres mains.

Donc, Ganelon est sur le point d'être rendu à la liberté. Il est certain qu'il eût fait assez rapidement oublier son grand crime, au milieu de ces chevaliers aussi poltrons à la cour que vaillants à la guerre. Il eût fini par remplacer Roland dans les bonnes grâces de ces barons qui tout à l'heure étaient frémissants contre lui. Mais, par bonheur pour la justice et par malheur pour l'accusé, il y avait près de Charles un chevalier, un seul, qui ne voulut pas laisser s'accom-

[1] *Chanson de Roland*, 3780-3785. — [2] 3796. — [3] 3797-3814.

plir le scandale d'une telle impunité : c'était Thierry, le frère du duc Geoffroy d'Anjou [1]. A première vue, c'était un homme fort ordinaire, maigre, grêle, sans grande apparence; mais il avait un grand cœur : « Ganelon « est un traître, » s'écrie-t-il à haute voix devant tous les barons. Puis, il fait appel au jugement de Dieu et défie les parents de l'accusé à un combat singulier [2]. Pinabel relève ce défi [3], Pinabel qui est un traître, lui aussi, mais qui possède les deux grandes qualités chères aux peuples primitifs : car il sait à la fois bien se battre et bien parler [4]. Le duel s'apprête : Pinabel et Thierry se revêtent de leurs armes, Dieu va se prononcer [5].

Le combat n'est pas de longue durée, et le champion de Ganelon tombe mort sous le premier coup de Thierry [6]. C'est alors que les barons n'ont plus peur des traîtres et relèvent la tête; c'est alors, mais alors seulement, qu'ils manifestent leur colère, leur indignation contre Ganelon; les chevaliers d'Auvergne eux-mêmes réclament la mort, non-seulement du félon, mais de toute sa famille dont le sort est juridiquement lié avec le sien. Il n'y a plus là-dessus qu'un cri dans toute l'armée. On commence par pendre haut et court les trente parents de Ganelon [7] : rigueur horrible, et dont on ne trouve pas d'exemples même dans les plus anciennes rédactions de nos lois barbares. Puis, on s'empare de Ganelon, et on lui fait subir le supplice épouvantable réservé aux traîtres, et plus tard aux régicides, aux Ravaillac et aux Damiens : on l'écartèle. Quatre chevaux sauvages emportent les membres déchirés et pantelants de celui qui a livré Roland; on voit partout sur l'herbe les traces de ce sang maudit. D'ailleurs, le re-

[1] *Chanson de Roland*, 3806 et 3815 et suiv. — [2] 3824-3837. — [3] 3838-3844. — [4] 3784. — [5] 3850-3872. — [6] 3873-3946. — [7] 3947-3958.

pentir n'a pas pénétré un instant dans cette âme, que l'orgueil a perdue, et que l'orgueil remplit jusqu'à la fin. « *Guenes est mort cume fel recréant.* » Il meurt en désespéré, et ce dernier trait complète sa ressemblance avec Judas [1].

III.

Fin de la *Chanson de Roland.*

On pourrait croire que la Chanson se termine ici, et ce serait en effet sa conclusion la plus rationnelle. Mais nos vieux poëtes sont tout à fait étrangers aux règles de la rhétorique ancienne ; ils sont avant tout simples et naturels. Un classique n'eût pas manqué de s'arrêter à la mort de Ganelon ; l'auteur de *Roland* pousse plus loin son récit : « Quand l'Empereur a fait sa justice, dit-il, — Quand sa grande ire s'est un peu calmée — Et quand il a fait baptiser la reine Bramidoine, — Le jour s'est passé, la nuit est venue ; — Le Roi se couche dans sa chambre voûtée. — Saint Gabriel lui est venu dire de la part de Dieu : — « Charles, rassem- « ble toutes tes armées, — Va par force jusqu'en la terre « de Bire, — Tu secourras le roi Vivien dans Imphe, « — Dans la cité qu'assiégent les païens. — Les chré- « tiens te réclament et t'appellent à grands cris. » — L'Empereur voudrait bien n'y pas aller : — « Dieu ! « dit le Roi, que ma vie est peineuse ! » — Il pleure de ses deux yeux et tire sa barbe blanche..... [2] » Ainsi se termine notre poëme. Et je dis que cette fin est bien plus émouvante que les conclusions classiques de tant de poëmes classiques. Elle a d'abord l'avantage de préparer directement une autre chanson, une autre épopée. Puis, elle nous fait bien naïvement,

[1] *Chanson de Roland*, 3960-3974. — [2] 3988-4001.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXII.

bien naturellement comprendre que la vie est une lutte perpétuelle, et que les empereurs eux-mêmes n'ont pas droit à l'inaction... Voilà Charlemagne de retour dans son empire après une expédition de sept ans, après une guerre horrible qui lui a coûté toute l'élite de son peuple, où des flots de sang humain ont été répandus, où Roland est mort, où Turpin est mort, où les douze pairs sont morts.. Il respire dans sa chère ville d'Aix : « Ah! je vais donc enfin me repo- « ser un peu. » Et tout aussitôt une voix d'en haut lui crie : « En avant, en avant! » Non, je ne pense pas que le fameux : « Marche! marche! » de Bossuet soit d'un effet comparable à ces derniers vers de notre *Chanson de Roland* qui nous laissent sur le spectacle du vieux Charles, de ce grand empereur tout en larmes et s'arrachant ses cheveux blancs... parce que Dieu ne lui laisse pas un seul jour, une seule heure de repos!

CHAPITRE XXIII.

LES SUITES DE RONCEVAUX ET LA FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

(Gaydon [1]. — Anseïs de Carthage.)

Analyse de *Gaydon*.

Il semble qu'après les derniers vers du chef-d'œuvre que nous venons d'analyser, nos poëtes auraient dû

[1] **NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON DE GAYDON.** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Gaydon* est un poëme du treizième siècle. Il y est question (vers 6456) de Cordeliers

se taire. Il y a plus que de la témérité à vouloir continuer l'*Iliade* ou la *Chanson de Roland*. L'auteur de

et de Jacobins. Donc, il est postérieur à 1216, date de l'approbation du plus récent de ces deux ordres. 2° AUTEUR. *Gaydon* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Ce poëme renferme 10,887 vers qui sont des décasyllabes rimés. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il nous reste de *Gaydon* trois manuscrits qui sont conservés à la Bibliothèque impériale : *a*. Fr. 860 (anc. 7227⁵), du treizième siècle (vers 1250). *Gaydon* y est transcrit à la suite de la *Chanson de Roncevaux*. *b*. Fr. 15102, treizième siècle. Ce manuscrit contient un début qui ne se trouve pas dans le manuscrit 860. Dans ces premiers vers, on raconte comment Gaydon lutta contre Pinabel et le vainquit. *c*. Fr. 1475 (anc. 7551), quinzième siècle. 5° VERSION IMPRIMÉE. Le roman de *Gaydon* a été publié en 1862 dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*, par MM. F. Guessard et S. Luce. 6° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *Gaydon* n'a laissé aucune trace vivante dans la littérature des peuples étrangers. Cependant Albéric de Trois-Fontaines, à l'année 1234, avait dit : « In Apulia mortuus est hoc anno quidam senex dierum *qui dicebat se fuisse armigerum Rolandi Theodoricum* QUI DUX GAIDONIUS DICTUS EST, et Imperator ab eo multa didicit. » Malgré cette opiniâtreté de la légende, notre Chanson n'a eu aucune influence vraiment considérable. 7° TRAVAUX DONT CE ROMAN A ÉTÉ L'OBJET. *a*. *b*. En 1836, M. Fr. Michel publia en tête de son édition de la *Chanson de Roland* (pp. XXIV-XXIX) les première et dernière tirades de notre Chanson. Une notice claire et vive de M. Paulin Paris sur *Gaydon* (*Histoire littéraire*, XXII, 429) était, avant 1860, le seul travail important dont ce poëme eût été l'objet. *c*. Mais, en 1860, M. Siméon Luce prit *Gaydon* pour sujet de sa thèse latine de Doctorat ès lettres : la science de M. Victor Le Clerc et ses sympathies bien connues pour les épopées du moyen âge donnèrent au soutien de cette thèse une importance et un éclat que méritait d'ailleurs la dissertation du jeune savant : « *De Gaidone carmine gallico vetustiore disquisitio critica*, » tel est le titre de ce travail original, le premier de ce genre qui ait été en cette langue présenté aux suffrages de la Sorbonne. La thèse de M. Luce est divisée en trois parties : I. *De arte dicendi in Gaidone*. II. *De personis personarumque moribus in Gaidone*. III. *De Gaidone grammatice perpenso*. Nous avons surtout remarqué le chapitre V de la seconde partie : « Quibus in *Gaidone* affectibus « filii erga parentes animentur. » *d*. En 1862, parut l'édition de *Gaydon* dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. *e*. Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. G. Paris a consacré quelques lignes à ce poëme, dont il dit qu'il est « tout particulièrement angevin »; qu'il « n'est cité dans aucun autre et n'a « donné naissance à aucune imitation » (l. l. 323). 8° VALEUR LITTÉRAIRE. Nous ne pouvons que nous associer aux appréciations de MM. S. Luce et Guessard, dans leur Préface de *Gaydon* : « Si l'invention n'est pas forte [en ce poëme], c'est un défaut qui, à nos yeux, est bien racheté par l'exécution. Elle nous semble vraiment belle, à commencer par la scène qui forme l'exposition et qui est d'un grand effet théâtral. Depuis ce tableau jusqu'à la mort de Thibaut, notre poëte, selon nous, a fait preuve de beaucoup d'art et s'est montré tout au moins un habile dramaturge. C'est un mérite qu'on ne saurait lui dénier sans injustice. Dans la dernière partie du poëme, au contraire, à compter

la plus belle des épopées françaises nous a d'ailleurs laissés sur un grand spectacle : elle nous a fait assister aux terribles représailles de Roncevaux, au châtiment des Sarrasins, au supplice de Ganelon. Charles est rentré, terrible et triste, dans sa ville d'Aix, et à peine y est-il de retour qu'un ange descend du ciel, tout éblouissant de lumière, pour lui donner l'ordre de repartir aussitôt pour la Syrie, où les chrétiens l'appellent par leurs cris de détresse. Pour continuer dignement un tel poëme, il fallait plus que de la bonne volonté. Après la *Chanson de Roland*, on ne lit volontiers que la *Chanson de Jérusalem*.

Le héros de ce poëme, c'est Thierry d'Anjou, sous le nom du *Chevalier au gay* ou de *Gaydon*.

Néanmoins il s'est trouvé un poëte qui a voulu profiter du succès de *Roland;* disons mieux, qui a voulu l'exploiter en donnant une suite à la vieille Chanson. Il est vrai qu'il a dû faire quelque violence au texte qu'il se proposait de continuer. Au lieu de nous montrer Charles de retour en France et s'apprêtant à partir en Syrie, le trouvère suppose que le grand empereur est demeuré en Espagne, péniblement occupé à achever cette rude conquête; et la scène du nouveau poëme s'ouvre au moment où l'ost de France est sous les murs de la ville de Nobles. Pour mieux relier son action à celle de *Roland*, le poëte nous avertit que son Gaydon n'est autre que le Thierry de l'ancienne Chanson, vainqueur de Pinabel et vengeur de Roland. Un

de l'instant où il introduit si inopinément en scène la jeune reine de Gascogne, sauf le rôle assez divertissant qu'il fait jouer au vavasseur Gautier, il oublie son art, il faiblit, ébauche à peine ses tableaux d'une main impatiente et peu exercée à retracer les mouvements de la passion qu'il dit être obligé de mettre en jeu. Tel nous apparaît notre poëte, dont l'ouvrage ne semble avoir obtenu de son temps ni un succès notable, ni même peut-être celui qu'il aurait mérité. En bonne justice, la chanson de *Gaydon* était digne d'une meilleure fortune » (pp. X, XI).

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON. *Gaydon* ne repose sur aucun fondement historique et n'a même pas de racines dans la tradition. Tout y est, non pas légendaire, mais fabuleux.

geai ou *gay* est venu se poser sur le heaume du courageux chevalier, dans le moment même de cette illustre victoire, et voilà pourquoi Thierry s'appelle Gaydon, ou le *Chevalier au geai*. Avouons que cet « avis au lecteur » était fort nécessaire pour l'intelligence de notre nouveau roman [1].

Mais, une fois admises toutes les invraisemblances et toute l'infériorité que nous venons de signaler, il faut avouer que le début de *Gaydon* ne manque pas de grandeur. Ganelon n'est pas mort tout entier : il a laissé des traîtres de sa lignée maudite, et surtout un frère digne de lui, Thibaut d'Aspremont, seigneur de Montaspre et d'Hautefeuille [2]. L'auteur de *Gaydon* ne nous explique pas comment ce Thibaut a pu échapper au supplice de la famille de Ganelon, ni surtout comment il a pu rentrer dans les bonnes grâces de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, il occupe une belle place auprès de l'Empereur : une belle place, disons-nous, mais non pas la première. La première appartient au vainqueur de son frère, à l'ennemi intime de toute sa race, à Gaydon. C'est Gaydon qui a remplacé Roland dans le cœur de Charles, c'est lui qui est le premier en France après le roi. De là, la rage secrète, les fureurs de Thibaut d'Aspremont. Une étincelle va suffire à allumer cette haine.

Complot de Thibaut d'Aspremont, frère de Ganelon, contre l'empereur Charlemagne et contre Gaydon.

Un jour, Thibaut, avec les siens, contemplait du haut d'une colline toute l'armée de Charlemagne [3] : les *trefs* des Français occupaient une superficie de trois lieues. Mais, parmi toutes ces tentes, une seule attirait les yeux de Thibaut; c'était celle qui était le plus près de la tente impériale, celle de Gay-

[1] Il faut remarquer que, dans la *Chanson de Roland*, Thierry est le frère, et que, dans notre Chanson, il est le fils de Geoffroy d'Anjou.

[2] *Gaydon* vers 14-26. — [3] 27-39.

don. Les yeux du traître restaient obstinément fixés sur ce petit point de l'espace. Toute la honte de Ganelon, tout le déshonneur de sa famille, lui passèrent soudain devant les yeux, et il poussa un cri de vengeance : « Il faut « perdre Gaydon avec l'Empereur, il les faut tuer tous. » Thibaut se souvient alors d'avoir jadis travaillé pour être clerc ; il connaît les vertus des plantes et le secret de leurs poisons. Sur-le-champ il compose un venin subtil que n'eût pas désavoué Locuste, et en pénètre trente pommes, qu'il envoie à l'Empereur comme un présent du duc Gaydon. Il se réjouit de penser que, du même coup, il va se venger de tous les ennemis de sa race.... L'effet du poison sera foudroyant : l'Empereur va certainement mourir ; tout aussitôt les traîtres brûleront le vieux Naimes et Ogier le Danois ; quant à Gaydon, il sera écartelé, et les Français auront pour empereur un frère de Ganelon [1].... Rien de mieux ourdi que toute cette conspiration ; mais on compte sans Dieu, qui a pour le fils de Pépin une affection toute particulière [2].

Le complot échoue. Duel entre Gaydon et Thibaut d'Aspremont ; mort du frère de Ganelon.

Charles reçoit les pommes, présent fatal. Il en offre une, par condescendance amicale, au fils de Gaifier, de ce duc qui était mort si bravement à Roncevaux. Le jeune homme la prend, y porte la dent et tombe roide mort sous les yeux épouvantés de l'Empereur. Cri d'alarme jeté par les barons. Charles lève les mains au ciel, et jure Dieu qu'il ne mangera ni chair ni poisson, qu'il ne boira pas de vin ni de clairet avant de tenir en son poing le cœur du coupable [3].... Peu de temps après, Gaydon paraît devant l'Empereur avec cette belle assurance de ceux qui ne se peuvent croire soupçonnés. Charles l'aperçoit et veut se précipiter

[1] *Gaydon*, 69-108. — [2] 222-223. — [3] 260-270.

sur lui. Il l'accable d'injures, ne pouvant le tuer sur place, comme il en aurait brutalement le désir [1]; mais Gaydon se justifie noblement: « Un homme qui a été tout couvert du sang de Roland, quand le neveu de Charles se rompit les veines en sonnant du cor; un homme, qui a été l'ami de Roland et le vainqueur de Pinabel, ne saurait être coupable d'un crime aussi bas. Il se sert de la lance contre ses ennemis, et non pas du poison contre son seigneur [2] » Thibaut d'Aspremont, cependant, maintient son accusation et ne craint pas de jeter un défi solennel au duc Gaydon [3]. Mais ce défi comble de joie le fils de Geoffroy l'Angevin; il exulte, il triomphe, il s'apprête pour le combat. Le duel est longuement décrit [4]; il semble que le poëte en ait voulu faire le pendant du combat entre Thierry et Pinabel dans la *Chanson de Roland*. D'ailleurs, il finit de même : Gaydon frappe Thibaut d'un terrible coup de son épée Hauteclaire, qui jadis a appartenu à Olivier. Thibaut tombe sur le pré, avoue son crime, met en lumière l'innocence de Gaydon, et meurt en véritable possédé, déclarant qu'il a sa place toute préparée dans l'enfer, à côté de Ganelon [5]!

Ainsi finit la première partie de notre Chanson.

II.

Charlemagne se laisse corrompre par les traîtres qui, plus que jamais, complotent la mort du jeune vainqueur de Thibaut.

Il est peu de romans, avons-nous dit, où la grande figure de Charlemagne ait été plus outragée que dans *Gaydon*. Il y apparaît sous les traits de je ne sais quel Harpagon avide, revêche et sans conscience. C'est ainsi qu'après la défaite de Thibaut d'Aspremont, on le voit se laisser corrompre par l'or des traîtres et faire

[1] *Gaydon*, 400 et suiv. — [2] 452-491. — [3] 574 et suiv. — [4] 1040-1807. — [5] 1782-1790.

grâce aux neveux d'Hardré. Deux mulets chargés d'or viennent à bout de toutes les résistances de cet Empereur dégénéré : même, il ajoute, en descendant aussi bas que possible : «Cinq cents mercis[1] ! » Il ne faut pas s'étonner si une telle humiliation, si une telle avarice révoltent l'âme droite et fière de Gaydon[2]. De l'indignation du jeune vainqueur va sortir toute la seconde partie de notre poëme.... Gaydon va envoyer un défi solennel à Charlemagne. Une guerre terrible va s'engager entre l'Empereur et cet autre Roland, guerre dont le récit se traînera en insupportables longueurs, où les aventures pulluleront, et qui ne se terminera, pour notre malheur, que dans les derniers vers de la Chanson.

Il faut l'avouer : au milieu de ces aventures plus que vulgaires, la taille de Gaydon diminue, diminue singulièrement. Le successeur de Roland, aussitôt après sa victoire sur Thibaut, est immédiatement rapetissé ; ce n'est plus qu'un héros banal et sans physionomie. Un de ses neveux, Ferrant, conquiert sur-le-champ le premier rôle, ou plutôt ce premier rôle, si nous en croyons nos sympathies particulières, échoit à un vavasseur, à un paysan du nom de Gautier, qui est la seule figure vraiment originale de cette Chanson de second ou de troisième ordre.

Exploits de Gautier le Vavasseur, qui devient le meilleur allié de Gaydon.

Gautier est une sorte de petit propriétaire campagnard, qui d'ailleurs est d'origine noble ; ignorant, mais plein de cœur ; dont les muscles sont effroyablement puissants, mais qui met cette puissance au seul service de son seigneur et de la bonne cause. Lorsque Gaydon, qui n'est pas encore en rupture ouverte avec l'Empereur, charge son neveu Ferrant de conduire à

[1] *Gaydon*, 1948 et suiv. — [2] 1977-1979

Angers un important convoi [1]; lorsque le jeune messager est surpris dans une embuscade dressée par Alori et les traîtres [2], c'est le Vavasseur qui intervient avec sa terrible massue, c'est lui qui arrive avec ses sept fils sur le champ de bataille, c'est lui qui délivre Ferrant [3]. Il est vrai que, dans cette mêlée sanglante, le brave Gautier voit sous ses yeux tomber et mourir quatre de ses fils. Il en pense devenir fou de rage et de douleur; mais il s'élance de nouveau contre les traîtres, et sa massue fait le vide autour de lui. Tout ce récit est beau; et j'imagine qu'il devait produire un grand effet sur les auditeurs de la Chanson, surtout quand elle était chantée sur une place publique, au milieu de paysans... et de vavasseurs. Écoutez plutôt; la scène s'ouvre au moment où la maison de Gautier vient d'être envahie par les ennemis de Gaydon :

... Il y avait dans la cour assez de vaches et de bœufs, — Qu'un vavasseur y avait nourris. — Ce vavasseur avait sept fils qu'il aimait tendrement : — Jadis le duc Geoffroi l'avait chassé du pays, — A cause d'un bourgeois qu'il avait tué à Angers. — Ils avaient vécu sept ans entiers dans les bois. — Fut gentilhomme; avait amené là sa femme, — Construit ce manse et défriché ce bois. — Il ne possédait de terre que ce qu'il en avait défriché, — Et avait pu mettre ses enfants à l'aise. — Quand il vit les gens qui entraient dans sa maison, — Il en fut moult dolent et en grande colère. — Il appelle ses fils : « Seigneurs, dit-il, c'est ici qu'on « va voir — Qui défendra le mieux notre bétail. — Malheur à « qui en laissera emporter ! — Ces gens, tous tant qu'ils sont, « ne sont que de méchants larrons. » — A ces mots, le vavasseur s'arma — D'un gambeson tout vieux et enfumé; — Il

[1] *Gaydon*, 961 et suiv. — [2] 2030 et suiv. — [3] 2359-3000.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIII.

met sur sa tête un vieux chapeau, — Mais si dur qu'il ne craint aucun coup. — Puis, prend sa massue, monte sur une jument. — Chacun des fils a pris une hache — Grande et pesante, au bon tranchant. — Le vavasseur interpelle alors les gloutons : — « Fils de putain, laissez mes bêtes, car je « suis homme à les défendre. » — Prend sa massue, la soulève à deux mains, — Frappe le premier qu'il rencontre — De sa lourde massue — Sur le heaume que bien il avise, — Et brise le heaume, et casse la tête qui est dessous, — Jusqu'à la poitrine lui fracasse tous les os, — Et, du même coup, donne un tel choc au destrier — Qu'il ne fait qu'un monceau du cheval et du cavalier : — « Allons, s'écrie-t-il, allons, beaux « fils, frappez ferme, — Par la corbleu [1], pas un n'échappera ! »

Le vavasseur tenait sa massue ; — A deux mains il la lève : — Ceux qu'il atteint, morts les fait rouler à terre, — Hausse la voix, ne cesse de crier : — « Par la corbleu, votre fin est « venue, — Frappez, frappez, beaux fils, par Dieu qui fit la « nue ! » — Pas de retard : ses fils arrivent ; — Chacun tient sa hache effilée — Et chevauche sur une jument à tous crins — Qu'ils ont dételée de la charrue; — Vers un chemin ils acculent les traîtres : — En ce point, ils en ont tué douze. — Le vavasseur s'évertue à frapper.

Le vavasseur fut dolent et en grand courroux. — Peu s'en faut que de douleur ne devienne fou — Quand il voit ses enfants à terre : — Sur sept, il n'en reste que trois vivants. — Le père les voit, en est tout accablé, — Prend sa massue : « Allons, allons, s'écrie-t-il, — Mes enfants, par « Dieu, suivez-moi, — Vengez, vengez vos frères [2] !... »

Les traîtres (est-il besoin de le dire) sont enfin mis en déroute. Prévenu par le Vavasseur, l'ami de Roland est accouru sur le champ de bataille et a dé-

[1] Le texte porte *Par le cuer beu ;* notre traduction n'est qu'un équivalent. — [2] *Gaydon*, 2359-2468.

livré son neveu Ferrant qui était en fort mauvais point. Gaydon retourne ensuite dans sa bonne ville d'Angers, tandis que Ferrant se met en route vers Orléans. C'est là que Charles tient sa cour; c'est là que Ferrant va lui jeter un défi solennel au nom de son oncle et lui déclarer la guerre. Jusque-là Charles s'était en effet contenté d'encourager les traîtres et n'avait pas encore lutté contre Gaydon, armes en main. Laissons donc le neveu de notre Angevin courir ses petites aventures à la façon des chevaliers de la Table ronde; laissons-le, tant à son aller qu'à son retour, recevoir l'hospitalité des jeunes filles, conquérir des sommiers chargés d'or, braver les plus grands dangers chez un parent de Ganelon, nommé Hertaut, tyran brutal qui, dans sa lutte avec Ferrant, a contre lui sa propre femme et son fils; laissons le messager de Gaydon sortir vainqueur d'une lutte contre quinze cents hommes [1]; et ne nous attachons à lui que lorsqu'il arrive tout poudreux à Orléans, lorsqu'il entre plein de jeunesse et de fierté dans le palais de l'Empereur, lorsqu'enfin il jette un rameau de pin à la tête de Charles tremblant de peur et honteux, en lui criant : « Je vous défie [2] ! » Après un tel éclat, la guerre est inévitable : elle éclate.

La guerre éclate enfin entre Gaydon et Charlemagne.

L'auteur de *Gaydon*, imitant la vieille Chanson de *Gui de Bourgogne*, a l'heureuse idée de placer dans un camp tous les vieux chevaliers de l'Empereur, et tous leurs fils dans l'autre. Estous de Langres, Bertrand, Vivien, Bérard de Montdidier, se séparent de leurs pères et combattent pour Gaydon. Mais notre poëte n'a

[1] *Gaydon*, 3097-4756.

[2] Lors s'abaissa, prinst un rainscel d'un pin, — Au roi le giete, puis dit en son latin : — « Je voz deffi; mais ansoiz l'enseri, — Vos ferai-je dolant par saint Sevrin » (3608-3611). Par bonheur, ce rameau de pin tombe sur une coupe de vin empoisonné que l'Empereur allait boire, et qu'il avait reçue de la main des traîtres.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIII.

pas su tirer de beaux effets de cette circonstance heureusement ménagée, et rien n'est plus monotone et froid que tout le récit de cette guerre sous les murs d'Angers. Sorties des assiégés, embuscades, contre-embuscades, batailles rangées, exploits d'Ogier et de Ferrant, grands coups de lance de Gaydon et grands coups de massue de Gautier; échanges de prisonniers, d'Ogier contre Ferrant et puis contre Gautier; nouvelles ruses d'Alori, de Hardré et de la race des traîtres, prolongement de la lutte.... nous épargnons à nos lecteurs le récit de toutes ces péripéties vulgaires [1], auxquelles un amour plus vulgaire encore sert de conclusion et de couronnement.

Siége d'Angers par l'Empereur.

Amours de Gaydon et de Claresme, reine de Gascogne.

Un jour, le vavasseur Gautier fait la rencontre de la belle Claresme, qui a été tout nouvellement proclamée reine de Gascogne [2]. Claresme, avec cette rapidité d'ardeur qui est commune à toutes les héroïnes de nos romans, se passionne très-sensuellement pour le duc Gaydon [3] et veut se servir du vavasseur comme d'un entremetteur. Celui-ci a de nobles indignations, et déclare que ce n'est point là son métier [4]. Et quand enfin Gaydon, provoqué par Claresme, a accordé un rendez-vous hors du camp à cette reine trop enflammée; quand, malgré mille dangers, ils se couvrent de baisers coupables [5], Claresme, qui ne se contente pas de débaucher Gaydon, veut aussi débaucher le brave vavasseur, et l'envoie à une de ses damoiselles dont l'humeur amoureuse est des plus faciles. Mais Gautier se souvient de sa femme, et repousse les avances de la damoiselle: « Si vous avez trop chaud, allez prendre un « bain, là-bas, à la fontaine, » lui dit-il avec une chaste brutalité; et il s'en va [6]. D'ailleurs il n'en aime pas

[1] *Gaydon*, 4770-8117. — [2] 8118 et suiv. — [3] 8260 et suiv. — [4] 8267-8329. — [5] 8881-8939. — [6] 8776-8840 et 8940-8990.

moins le duc Gaydon, auquel il a voué une affection presque paternelle. Il faut voir avec quelle impétuosité il se jette sur Alori et sur les traîtres qui surprennent un jour Gaydon dans sa tente, interrompent ses amours, et sont sur le point de le tuer [1]. Il faut le voir encore quand il sauve la reine de Gascogne, quand il l'arrache à la grossièreté des garçons de l'armée, quand il la ramène à Gaydon saine et sauve, intacte, vierge [2]. En vérité, c'est lui, c'est ce pauvre vavasseur qui est le héros chrétien, le vrai héros de tout ce poëme!

Charles est fait prisonnier par les Angevins. Réconciliation de Gaydon et de l'Empereur.

Comment va cependant se terminer cette interminable guerre? Quand Charlemagne entrera-t-il vainqueur dans Angers? Ou bien, quand Gaydon le forcera-t-il à lever le siége? C'est ce que le lecteur attend avec quelque impatience. L'Empereur veut en finir : il se travestit en pèlerin pour pénétrer dans la ville et juger par lui-même de la force ou de la faiblesse des assiégés [3]. Vieux subterfuge, que les trouvères n'ont pas craint de prêter plusieurs fois au fils de Pépin, et qui toujours échoue grossièrement. Ici, comme dans plusieurs autres chansons, Charlemagne est honteusement démasqué et rapidement reconnu [4]. Le voilà aux mains de son ennemi, de Gaydon. Celui-ci, en vassal fidèle, tombe vainqueur aux pieds de ce vaincu, et lui demande pour toute grâce d'être soumis au jugement des barons [5]. Charles lui accorde tout, dans un accès de reconnaissance plus ou moins volontaire [6], et n'a pas lieu de s'en repentir : car, peu de temps après, le duc d'Angers sauve le pauvre Roi dont les parents de Ganelon s'étaient enfin rendus les maîtres, et qu'ils emmenaient en un pays lointain [7]. On

[1] *Gaydon*, 8991 et suiv. — [2] 9593-9677. — [3] 9749-9948. — [4] 9949-10034. — [5] 10035-10240. — [6] 10241-10307. — [7] 10531-10807.

comprend cette fois les élans fort sincères de la reconnaissance de Charles; une belle réconciliation se fait au milieu de l'attendrissement universel. Gaydon est nommé grand sénéchal de France, et épouse la belle Claresme[1]....

Moins d'un an après, Claresme mourait, et Gaydon, en larmes, se faisait ermite. Il mourut en odeur de sainteté[2].

III.

Analyse d'*Anséis de Carthage*.

Charles était enfin maître de l'Espagne[3]; il possédait Escourges, Cordes, Luiserne; il avait vigoureusement

[1] *Gaydon*, 10808-10866. — [2] 10867-10878.

[3] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LA CHANSON D'ANSÉIS DE CARTHAGE. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Anséis de Carthage* a été composé vers le milieu du treizième siècle. 2° AUTEUR. L'*Histoire littéraire* (XIX, p. 648-654) attribue ce roman de la décadence à un poëte du nom de Pierre ou Piérot du Riès. Or le seul manuscrit d'*Anséis* où il soit à notre connaissance fait mention de ce personnage, c'est le manuscrit français 12548 de la Bibliothèque impériale :

No canchons fine de Dieu de Paradis.
Soit benéois qui les vers a oïs
Et cil si soit qui ausi les a dis.
Par Pierot fu icis roumans escris
Du Riès qui est et sera bon chaitis.
Je n'en sai plus, foi que dois saint Denis
Ne plus avant n'en truis en mes escris;
Mais a'ons boire, qu'il est bien miedis (f° 78 v°).

Les deux autres manuscrits de la Bibliothèque impériale ne renferment rien de semblable, et voici leurs derniers vers :

Soit benéois qui les vers a escris
Et vous aussi qui les avés oïs (Ms. fr. 793, f° 72 v°).

Nostre cançon fine de Deu de Paradis.
Cil qui dit li romans et li vers scris,
Et vos ausi qui li avés oïs,
Que Deu vos mete en la gloria de Paradis (Ms. fr. 1598, f° 107 v°).

D'après les citations précédentes, il est facile de conclure que *Piérot du Riès n'est véritablement qu'un scribe.* C'est le copiste d'un roman qu'il n'eût pas su composer. Il s'est donné la fantaisie de communiquer son nom à ses contemporains dans quelques vers de sa façon qui sont vraiment détestables, et où l'on a eu tort de voir la signature de l'auteur. Somme toute, *Anséis de Carthage* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Dans le manuscrit 793, notre roman se compose de 11508 vers; dans le manuscrit 1598, de 10528 vers; dans le manuscrit 12548, de 10829 vers. Ce sont des décasyl-

vengé la mort de son neveu Roland. Marsile, sans doute, vivait encore, mais il n'était plus à craindre et

labes assonancés par la dernière syllabe, ou rimés. Cependant il faut noter que, dans les couplets féminins, on trouve encore un nombre assez considérable d'assonances par la dernière voyelle : c'est ainsi que puiss*an*che rime avec v*en*te, r*en*dent avec *en*tre, s*a*ge avec t*a*rge, etc.,etc. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. *Anséis de Carthage* nous a été conservé dans six manuscrits, dont quatre se trouvent à Paris : *a.* Manuscrit de la B. I., fr. 793, treizième siècle, admirable exécution, langue très-pure. (Une copie moderne en existe à l'Arsenal, B. I. F., 164.) — *b.* Manuscrit de la B. I., 12548, treizième siècle, aussi bon que le précédent. — *c.* Manuscrit de la B. I., 1598, quatorzième siècle, texte fortement italianisé. — *d.* Manuscrit de Durham. (Bibl. de l'évêque Cosin, ms. V, II, 17.) — *e.* Manuscrit de Lyon (n° 614). — *f.* Un fragment de 1650 vers se trouve en outre dans le ms. de la B. I. 368 (anc. 6985). — M. Gaston Paris (induit en erreur par l'*Histoire littéraire*) prétend qu'il y a eu deux rédactions différentes d'*Anséis de Carthage*, et ajoute : « On ne s'est jusqu'à présent occupé que d'une seule » (l. l. 194). Nous avons examiné avec le plus grand soin les trois manuscrits complets de Paris et les avons trouvés parfaitement d'accord, couplet par couplet, et souvent vers par vers. Il n'y a entre eux que des variantes peu importantes dont les trois textes suivants, empruntés au même couplet de notre Chanson, pourront donner une idée suffisante :

Nostre empereres qui fu viex et flouris
Au partir donne et du vair et du gris,
L'or et l'argent et les chevaus de pris.
Car par coustume donna Karles tous dis.
Departi sont li baron signoris.
Et l'Empereres est de Loon partis,
Et vint à Ais, s'i est amaladis.
Mors fu au terme que Diex li avoit pris ;
Peu vesqui puis dus Namles et Tierris...
B. I., fr., 12548, f° 78, r°, v°.

Nostre empereres qui est viels et floris
Au partir done et son vair et son gris,
L'or et l'argent et le vair et le gris (*sic*) ;
Quar par coustume dona Karles toudis,
Car par doner, ce dist, vient-on en pris.
Departi sunt li baron signoris
Et l'Emperere est de Loon partis
Et vint à Ais, s'i est amaladis.
Mors fu au tierme que Dex li ot promis,
A grant duel fu en la chaière assis.
Poi vesqui puis dus Namles et Tierris...
B. I., 793, f° 72 v°.

L'emperer qui fu viels et floris
A departir oit donés vars et gris,
Or et argent, et pallis et roncins ;
Car per costume done Karllom tout dis.
Departis sont li barons segnoris.
L'emperer de Leon estoit partis.
Per tuit part vait Karllom par le païs.
A molt longo tempo i oit Karllom mis
Et molt grant pene i oit soffris.
Et vait ad Hais, si ert almaléis.
Mort fu al termene qui Deu i oit tramis.
A molt gran doil fu al monument assis.
Asés li fu abés et arcevis,
Moines et calones per trestuit le païs.
Avoc lor portent cros et crocifis.
Pois vesqui dux Naymes et Terris. B. I., 1598, f° 107 v°.

5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Anséis de Carthage* est inédit. 6° VERSION EN PROSE. Il

avait été refoulé dans sa ville de Conimbre. La paix, enfin, était un fait accompli, et l'empereur de France

nous reste de ce roman du treizième siècle une version en prose très-développée (quinzième siècle), qui nous est conservée dans un curieux manuscrit de l'Arsenal (B. I. F. 214^b). « L'auteur de ce present livre s'est esmeu paoureusement d'en rescripre aulcuns haultains fais et *translater de rime en prose* A L'APPETIT ET COURS DU TEMPS » (f° 1 v°). 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. L'affabulation d'*Anséis de Carthage* n'a guère, en dehors de la France, joui d'une certaine popularité qu'en Italie. Le neuvième livre des *Reali*, qui a été découvert par M. Ranke en 1835 à la bibliothèque Albani de Rome, est intitulé : *Secunda Spagna.* C'est notre *Anséis* arrangé à l'italienne. Marsile ne meurt pas à la fin du roman ; il trouve moyen de s'enfuir en Égypte, etc., etc. (V. G. Paris, l. l. 190). Faut-il voir une nouvelle modification du poëme faussement attribué à Pierre du Riès dans la *Nuova Spagna d'amor e morte de' Paladini* (par L. Gabriel, Venise, sans date)?? 8° TRAVAUX DONT LE ROMAN D'ANSÉIS A ÉTÉ L'OBJET. Il est un de ceux qui sont le plus restés dans l'ombre aux deux derniers siècles. Le premier travail important que nous ayons à signaler est la Notice de M. Amaury Duval, au tome XIX de l'*Histoire littéraire*, p. 648-654. Le continuateur de l'œuvre bénédictine attribue *Anséis* à Piérot du Riés ; M. Daunou l'avait attribué à Graindor de Douai (*Histoire littéraire*, XVI, p. 232 etc.), et Lacurne de Sainte-Palaye à Jean de Bapaume (*Recueil de Notices des manuscrits*, II, not. 263). L'abbé De La Rue, de son côté, avait jugé bon de regarder Piérot du Riés comme un poëte anglo-normand. (*Bardes et trouvères*, III, p. 170). Pourquoi ? c'est ce qu'on ne saura jamais.— Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. Gaston Paris a entretenu ses lecteurs, à plusieurs reprises, du singulier roman qui nous occupe, et nous avons relevé plus haut son erreur relative à la double rédaction d'*Anséis*. 9° VALEUR LITTÉRAIRE. Cette Chanson ne manque pas de valeur, et nous pensons qu'elle a été trop dédaignée par les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Le sujet en est dramatique, le style pur, la langue bonne. Le grand défaut du roman, c'est son interminable longueur ; c'est surtout le développement exagéré qu'a reçu le milieu de l'action. Sur soixante-dix feuillets, quarante sont consacrés à des récits de bataille !!

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA CHANSON D'*ANSÉIS DE CARTHAGE*. On peut établir les propositions suivantes : 1° *Le roman d'*Anséis *ne repose sur aucun fondement historique.* 2° *Il ne se rapporte même pas à une tradition légendaire de quelque valeur.* 3° *C'est une œuvre d'imagination, un roman dans toute la force de ce mot.* 4° *Ce qui a pu donner lieu à cette fable d'un jeune roi laissé par Charlemagne en Espagne, c'est le fait très-historique de la royauté de Louis le Débonnaire en Aquitaine et dans les Marches d'Espagne ; c'est la série des expéditions de ce jeune prince au-delà des Pyrénées et de ses luttes contre les Vascons et les Musulmans.* (V. le tableau publié plus haut, p. 362 et suiv.)

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. En dehors de notre poëme, la légende d'*Anséis* n'a donné lieu qu'à deux récits importants : celui de la *Secunda Spagna* dont nous avons déjà relevé le dénoûment qui ne res-

se sentait un grand désir de retourner en France : « D'aler en France li cuers li atenrie. » Ce qui se conçoit aisément quand on songe aux fatigues du roi, qui, suivant l'énergique expression de notre poëte, « de fer porter avoit la char pourrie [1]. »

semble pas à celui de notre Chanson, et celui de notre roman en prose (*Charlemagne et Anséïs*, bibl. de l'Arsenal, B. L. F, 214[b]). Nous avons copié avec soin et nous publierons prochainement les rubriques très-développées de cette compilation médiocre qui, d'ailleurs, suit de très-près le roman en vers. Nous n'en citerons ici qu'un extrait : c'est celui qui se rapporte à la mort de Marsile : « Marsile hucha Charlemaine et lui enquist de moult de choses... « Sire, dist-il, quelz gens sont ceux qui ont esté à cel convive qui estoient si bien vestus et estoient à aultre table que là où vous estiez assiz? Et ceulz aussi qui tant estoient bien nourris et gras, à ces crochés qui portoient robes troussées, testes reses et grans couronnes ? Et qui sont aultres descharnez, maigres et deschirez ainsi ? Et qui sont ceulx, dist il, à terre, qui vivent de povre relief que l'en a cy osté des tables et dunt l'en tient si peu de compte?... — Marsile, ce dist Charlemaine, ceulz que tu vois sis à ma destre et qui richement sont parez, ce sont princes et chevalliers qui me font ayde aux batailles et avec moy gardent le peuple contre les guerres. Ceulz que tu vois portans les crochés et qui ont leurs chiefs couronnez, aultres troussez sus les chaintures, nourris de grasses nourretures, sont arcevesques et evesques, abbez et notables prelaz qui ont sus les clers du pays le regart et la prelature. Les aultres maigres, noirs et gris, qui sont mis à une aultre table, sont povres freres Mendians comme sont freres Jacobins, Augustins, Celestins et Carmes, freres Mineurs de l'Observance, et tels gens qui sont commis pour faire à Dieu pour nous prier. Les povres membres Jhesu-Crist sont ceulz qui vivent de relief et qui disnent dessus la terre, qui prendent pacientement nostre benigne charité. » Quant Marsile eust bien entendu ce que lui eut dit Charlemaigne, comme esbahis des povres membres que l'on asséoit au plus bas, dist tout hault : « La vostre chretienrie est inhumaine... Quant à moy, je dis... que pour l'honneur et reverence de Celluy où avez la foi, doivent les membres estre mis au plus hault de toutes les tables... Vous en faites tout le contraire. » Et onques en Dieu ne vault croire ne recepvoir le saint Baptême. Pour lequel refus Charlemaigne le fist preschier à deux evesques, et fut tel icellui Marsile que par malvaise impacience se commença à rebeller et vault disputer aux evesques par la plus grant erreur qu'il péut. Neanmoins, quant iceulz deux evesques l'eurent preschiet sur ses erreurs, à Charlon le livrerent et pour heretique le tindrent : si qu'adonques, nostre empereur voiant sa publique heresie, il le comdempna à morir » (f° 137 r° et suiv.). — Nous avons publié dans notre premier volume (p. 296) un extrait du roman en vers sur ce même épisode : nous y renvoyons nos lecteurs. Il convient seulement d'ajouter que cette « histoire des pauvres » se retrouve presque textuellement dans la *Chronique* de Turpin et dans le traité *de Eleemosyna* de saint Pierre-Damien. Seulement le faux Turpin fait honneur de ce trait à Agolant, et saint Pierre-Damien à Witikind.

[1] *Anséïs de Carthage*, manuscrit de la Bibl. impériale, fr. 793, f° 1 r°.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXIII.

Avant de quitter une dernière fois la terre d'Espagne, Charles veut y laisser un roi; il choisit Anséis et lui donne Isoré pour principal conseiller.

Mais, avant de quitter ainsi l'Espagne pacifiée, Charles voulut organiser le pays conquis. Avant tout, il convenait de lui donner un roi, et un bon roi :

> Roi convient faire en ceste region
> Tel ki soit preus et de mout grant renon,
> Preudoume as armes et entende raison.
> Or viengne avant ki veut prendre le don [1] !

A cet appel de l'Empereur répond un beau jeune baron, nommé Anséis, fils de Rispeu de Bretagne, cousin de Salomon, personnage qui n'avait pas encore de barbe au menton, nous dit le poëte ; et, en effet, nous ne l'avons jamais vu figurer jusqu'ici dans aucune Chanson de geste. Malgré cette grande jeunesse, Charles ne le trouve pas indigne de la couronne, et, avec cette rapidité singulière de résolution qui caractérise tous les héros de nos romans, le présente immédiatement à ses barons, en qualité de roi d'Espagne [2]. Seulement, il convient de laisser quelques vieux conseillers à ce prince presque enfant : c'est ce que fait l'Empereur, qui place en quelque manière le nouveau roi sous la tutelle du prudent Isoré. Cet Isoré, sachez-le bien, va devenir un des personnages les plus importants de tout le poëme. Désormais, le roi de Saint-Denis peut partir en toute sécurité : c'est ce qu'il fait en donnant à Anséis quelques derniers conseils pleins d'une généreuse sagesse [3].

La fille d'Isoré, Lutisse, se prend d'amour pour Anséis.

On connaît l'humeur amoureuse de toutes nos héroïnes. Le sage Isoré a une fille, du nom de Lutisse, qui ressemble à toutes les jeunes filles trop ardentes, trop sensuellement fougueuses de nos vieux poëmes. A peine a-t-elle entendu parler d'An-

[1] *Anséis de Carthage*, f° 1 r° et v°. — [2] F° 1 v°, 2 r°. — [3] F° 2.

séis qu'elle s'éprend pour lui de la plus brûlante et de la plus malheureuse de toutes les passions : « *Donnés le moi, si sera mes maris* [1]. » Mais Isoré cherche à calmer ce transport, et représente à Lutisse qu'Anséis est maintenant de trop haute condition pour ne pas prétendre à un mariage plus éclatant. Ces sages discours, hélas! n'éteignent pas le feu brutal qui consume la fille d'Isoré.

La scène se transporte au palais d'Anséis : les barons que Charlemagne a institués conseillers du jeune roi observent à leur seigneur qu'il est temps pour lui de prendre femme. Nul ne met plus d'empressement qu'Isoré à donner ce conseil à Anséis; car il a hâte de le voir marié et de mettre ainsi un obstacle à la passion de Lutisse : « Le roi Marsile, dit-il, a une fille d'une beauté « incomparable : elle est plus belle que sirène et fée [2]. « J'irai, si mon seigneur le désire, la demander pour lui « à son père. » Anséis y consent : même il se prend rapidement d'amour pour la fille du roi païen [3]. Isoré part avec le comte Raymond, mais il est plein d'angoisses en s'éloignant. Il craint pour l'honneur de sa fille, qu'il laisse à la merci d'Anséis, mais surtout qu'il laisse en proie à sa passion et maîtresse d'elle-même : « Je vous prie et vous supplie, dit-il à Anséis, de ne jamais avoir l'idée de déshonorer mon enfant, car jamais « plus ne vous pourrais aimer. Mais je vous quitterais « sur-le-champ, je passerais la mer et je renierais Dieu « pour adorer Mahomet [4]. » C'est là, d'ailleurs, la pensée fixe d'Isoré. Il recommande Lutisse à tous les barons : « *Por l'amour Dieu, pensés à mon enfant* [5]; » il la confie une dernière fois au jeune roi. Il part enfin, et le voilà qui se dirige vers Morinde.

[1] *Anséis de Carthage*, f° 2 v°.— [2] F° 3 r°.— [3] F° 3 v°.— [4] F° 3 v°.— [5] F° 4 v°.

Anséis, séduit par Lutisse, la déshonore sans la connaître. Colère d'Isoré qui renie la foi chrétienne et devient le plus redoutable ennemi du jeune roi d'Espagne.

Isoré avait raison de s'effrayer; mais c'est sa fille, et non pas Anséis, qui était à redouter. Anséis, lui, est d'une chasteté toute virginale [1]. La fille d'Isoré emploie vainement contre lui toutes les séductions qui sont à l'usage de nos héroïnes : séductions qui n'ont assurément rien de délicat. Bref, elle en vient au grand moyen ; elle en vient à ce procédé bestial que plus de vingt jeunes filles emploient sans rougir en plus de vingt chansons de geste. Elle se glisse pendant la nuit dans la chambre du jeune roi, éteint les *cierges* qui brûlent près de lui, s'intròduit dans le lit. Elle se livre à Anséis sans se faire reconnaître, et le force à la déshonorer. Après quoi elle s'en va satisfaite; mais, au dernier moment, Anséis apprend qui elle est : « Ah! « donzelle, dit-il, vous m'avez perdu. — C'est vrai, « répond-elle, mais je vous aimais tant que, si je n'avais « joui de votre corps, je me serais pendue en bois [2]. » Et elle se décide à tout révéler à son père : « Je lui dirai « que le roi m'a déshonorée.... et ce ne sera que la vé- « rité [3]. » On voit que la fille d'Isoré pratiquait le système de la restriction mentale. D'ailleurs, elle ne désespère pas de l'avenir et compte bien épouser son Anséis.

Cependant Isoré est arrivé à Morinde et a rempli son message auprès du roi Marsile [4] : Marsile accorde volontiers sa fille Gaudisse au nouveau roi d'Espagne. Quant à Gaudisse, son cœur bat vivement à la seule pensée de ce mariage. Elle pense tout aussitôt au baptême qu'elle veut recevoir sans retard; elle renie

[1] *Anséis de Carthage*, f° 4 v°, 5 r°.

[2] « Isnelement est de son lit saillie, — Nue en chemise; moult fu ose et hardie... — Ens est entrée, moult fist grant déablie — Et vint au lit, mais li rois ne dort mie; — Tant belement s'est jouste lui glachie : — Ce fait Amours qui les amans maistrie » (f° 5 r° et v°).

[3] *Anséis de Carthage*, f° 6 r°.

[4] *Anséis de Carthage*, f° 6 r° v°, 7 r°.

tout aussitôt ses dieux et son pays [1] : toutes ces princesses sarrasines se ressemblent. On a dit à celle-ci qu'Anséis était bel homme : « En la cort n'est nul si bel baceler; » cela lui suffit. Elle précipite le départ des messagers chrétiens, et voudrait déjà voir son seigneur et époux.... Mais son père Marsile l'avait déjà promise à un roi sarrasin, à Agolant le Sauvage [2]. Cet Agolant, furieux des nouvelles fiançailles de Gaudisse, vient, à la tête d'une immense armée, mettre le siége devant Morinde [3]. Isoré et Raymond, son compagnon d'ambassade, étaient déjà sur mer quand ils apprennent ce grave événement : ils pénètrent dans la ville assiégée et la défendent vigoureusement contre les Sarrasins. Le comte Raymond défie Agolant en combat singulier et le tue [4]. Gaudisse pousse alors un grand cri de joie. Quant à Marsile, il fait construire un merveilleux vaisseau en ébène, en cuivre et en argent [5]. C'est sur ce vaisseau, roi brillant de la mer, que la jeune princesse va, entre Isoré et Raymond, prendre possession de son nouveau royaume. Mais ses malheurs ne font que commencer [6].

Isoré est à peine débarqué près d'Anséis qu'il apprend le déshonneur de sa fille [7]. C'est ici que se place la principale péripétie de tout ce drame. Isoré, pâle, demi-mort de colère et d'indignation, entre brutalement dans le palais du jeune roi et lui lance à la tête cet insolent défi : « Écoutez-moi bien, sire Anséis : — Vous « avez agi en vilain avec moi ;—Jamais plus il n'y aura « d'accord entre nous. — Je vous défie en ce moment. « — Je vous rends la terre que je tenais de vous ; — Je « renierai Dieu, je le renie...... » Et il sort furieux [8]. Certes, il y avait là, pour un vrai poëte, un beau sujet

[1] *Anséis de Carthage*, f° 7 r°. — [2] F° 8 v°. — [3] F° 9 r°. — [4] F° 9 v°-10 v°. — [5] F 11 r°. — [6] F° 11 v°. — [7] F° 12 r°. — [8] F° 12 v°.

à traiter. Un baron chrétien, un vieillard dont la fille a été déshonorée, se déclarant publiquement renégat à cause de ce déshonneur même, tournant tout d'un coup ses armes contre son roi, contre les chrétiens, avec une rage formidable, avec des rugissements de haine et de colère; cela s'est vu sans doute plusieurs fois dans l'histoire, et il y a là tous les éléments d'un beau poëme. L'auteur d'*Anséis* n'est, par malheur, qu'un versificateur de second ordre, et ne saura pas profiter de tant de richesses.

Guerre entre Anséis et Marsile. Le jeune roi chrétien est réduit à la dernière extrémité et réclame le secours de Charlemagne.

Isoré va donc offrir son épée et sa lance au roi Marsile, auquel il reconduit la pauvre Gaudisse [1]. La guerre, tout aussitôt, commence entre les chrétiens, commandés par Anséis, et les païens, commandés par Isoré : elle dure de longues années. Pour donner à sa vengeance un raffinement cruel, le rénégat, le *vieillard renoié*, a demandé en mariage la fille de Marsile, et c'est à grand'peine que celle-ci obtient un délai qui lui permet enfin de se faire enlever par Anséis et de l'épouser [2]. La guerre continue, horrible. De grandes batailles se livrent, dont le récit serait trop long [3]. Après de nombreuses vicissitudes, nous retrouvons le roi chrétien d'Espagne dans la situation la plus dure : il est réduit à la dernière extrémité, il va mourir de faim avec sa femme et ses deux petits enfants [4]. Comment, comment sortir de ce mauvais pas? Ses yeux alors se tournent du côté de la France et de l'empereur Charles : c'est de là qu'il peut seulement attendre un secours sans lequel il va succomber. Il est vrai qu'il a promis jadis au roi de France de ne pas faire la guerre aux Sarrasins et de gouverner l'Espagne dans la paix : mais, après tout, est-ce lui qui a commencé

[1] *Anséis de Carthage*, f° 13 r°, 14 r°. — [2] F° 14 v°, 15 r° — [3] F° 15 v°, 47 v°. — [4] F° 52 v°.

la guerre, est-ce lui qui est coupable? Vite, il envoie des messagers au fils de Pépin [1], qui, depuis sept ans déjà, est gravement malade. Malade de vieillesse, car notre Charlemagne a plus de deux cents ans. Mais à peine a-t-il appris la détresse d'Anséis, que le vieil Empereur se sent redevenir jeune : il se lève, convoque son ost, part pour l'Espagne. Dieu est toujours avec lui, et c'est ce que l'on voit bien au passage de la Gironde, à Blaives. Le fleuve est très-haut et les eaux en sont menaçantes; l'armée française reste, là, sur le bord, tremblante, inquiète. Alors Charles fait une prière et tend les bras vers le ciel : et tout aussitôt les eaux de la Gironde s'écartent, et, comme un autre Jourdain, laissent passer à pied sec l'armée de Dieu [2]. Peu de jours après, l'Empereur franchissait les Pyrénées et arrivait à Pampelune[3].

Charles, âgé de plus de deux cents ans, accourt à l'aide d'Anséis; ses victoires, sa nouvelle conquête de l'Espagne, son retour en France.

La campagne contre les Sarrasins commence aussitôt, et n'est pas, cette fois, de longue durée. Les païens sont vaincus, Marsile et Isoré faits prisonniers, Anséis délivré. Conimbre et Luiserne tombent au pouvoir de Charlemagne, les chrétiens triomphent, et le jeune roi d'Espagne tombe aux bras de son libérateur [4]. Charles n'a eu qu'à se montrer pour vaincre : il retourne en France, et ce fut là, dit le poëte, la dernière de ses expéditions et le dernier de ses triomphes. C'était bien finir.

Isoré est pendu et Marsile décapité. Anséis règne paisiblement sur l'Espagne chrétienne.

Des exécutions sanglantes marquent la fin de notre chanson : Isoré, le renégat, est pendu, et son corps honteusement jeté dans un four chaud : « *Si doit-on faire de felon traïtor* [5]. » Sa fille, qui était la cause réelle de toute cette guerre, devient à son tour la prisonnière des Français. Mais elle s'agenouille en pleurs

[1] *Anséis de Carthage*, f° 56 r°. — [2] F° 59 v°, 60 r°. — [3] F° 60 v°. — [4] F° 60 r°, 71 r°. — [5] F° 68 v°.

aux pieds de Charlemagne, et le fils qu'elle a eu d'Anséis intercède pour elle. On lui fait grâce, à la condition qu'elle sera *nonnain* [1]. Quant à Marsile, on l'emmène en France, et, comme il refuse de se faire baptiser, on lui sépare *la téte du bu*. Sa femme est plus accommodante : elle se fait chrétienne et épouse le comte Raymond, cet ancien compagnon d'Isoré qui, durant toute la guerre, est demeuré noblement fidèle à la cause chrétienne. Enfin, le fils aîné d'Anséis, le jeune Gui, est adoubé chevalier. Le règne d'Anséis se poursuit glorieusement dans l'Espagne pacifiée et chrétienne [2].....

Il est à remarquer ici que les derniers vers de notre Chanson sont le suprême dénoûment que les trouvères aient donné à la catastrophe de Roncevaux. La mort de Marsile est le dernier châtiment de la déroute de Roland. Si Charles ordonne l'exécution du roi païen, c'est, nous dit le poëte, « qu'il se prit tout à coup à se souvenir de Roland, et d'Olivier le gentil et le *ber*, et des douze pairs qu'il aima tant [3]. » Le vieil empereur, ayant ainsi vengé la grande défaite de la France, n'avait plus qu'à fermer les yeux. Il mourut en effet, chargé de jours et de gloire, et son vieux conseiller, le duc Naimes, le suivit de près dans le tombeau [4]. Ainsi se termine la chanson d'*Anséis*.

Mais nous anticipons sur les événements, et il nous reste encore à écrire les derniers chapitres de la légende de Charlemagne.

[1] *Anséis de Carthage*, f° 70 r°. — [2] F° 72 v°. — [3] F° 72 r°. Quant Karles l'ot, le sens quide derver. — Lors li a pris de Rollant à membrer, — Et d'Olivier le gentil et le ber, — Des ·XII· pers que il pot tant amer... — [4] F° 72 v°.

CHAPITRE XXIV.

TROISIÈME ET DERNIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

Il semble qu'après la grande expédition d'Espagne, après Roncevaux, la légende de Charlemagne touche à son terme. Que pourrait-on ajouter au récit de cette grande défaite et de ces éclatantes représailles? On s'étonne presque de voir Charlemagne survivre à une déroute si glorieuse : il aurait dû mourir enveloppé dans la gloire de son triomphe à Saragosse.

Rappel des six Chansons consacrées à la guerre d'Espagne l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, *Gui de Bourgogne*, *Roland*, *Gaydon*, et *Anséis de Carthage*.

Cependant, après les six grandes chansons consacrées aux péripéties de la guerre d'Espagne; après l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune, Gui de Bourgogne, Roland, Gaydon* et *Anséis de Carthage*, nos poëtes ont encore trouvé le secret d'intéresser leurs auditeurs. Le sujet n'était pas encore épuisé.

Jusqu'à ce jour, en effet, nous n'avons pas vu paraître sur la scène de notre drame épique cette race sauvage, féroce, indomptable, ces Saxons que tous nos historiens sont d'accord à nous signaler comme les ennemis les plus redoutables de Charlemagne roi et de Charlemagne empereur. Était-il possible que les quarante années de guerres contre les Saxons, que ces formidables expéditions, ces tueries, ces torrents de sang, ces guerres plus qu'humaines, ne laissassent aucune trace dans notre épopée? Non, non, et voici la *Chanson des Saisnes* dont le sujet est placé par nos poëtes après la grande guerre d'Espagne. Le

Annonce des Chansons dont il reste à faire l'analyse : les *Saisnes*, *Huon de Bordeaux*, *Macaire* et le *Couronnement Looys*.

héros en est tout indiqué : c'est Witikind, dont on a francisé le nom, c'est Guiteclin de Sassoigne.

Mais autrefois, quand Charles était dans toute la vigueur de sa maturité, de nombreuses rébellions avaient compromis la puissante unité de l'Empire : il les avait vivement étouffées. Est-ce que les grands vassaux de Charles, qui se sont montrés si orgueilleux et si téméraires à l'époque de sa jeune prospérité, ne vont pas de nouveau relever la tête sur le déclin de ce règne glorieux? Ils n'ont pas eu peur de Charles libérateur de Rome, vainqueur des païens, maître de la chrétienté : auraient-ils peur de ce vieil empereur deux fois centenaire? Non, non, et voici l'ancienne chanson des *Barons Hurepois* [1] ; voici *Huon de Bordeaux*, qui vont nous faire assister aux dernières révoltes contre Charles, aux derniers déchirements du grand empire pendant la vie du grand empereur.

Cependant nous n'avons pas pénétré depuis longtemps dans la vie intime du fils de Pépin. Le roman de *Macaire* nous ouvre les portes du palais impérial et nous donne le spectacle d'un drame conjugal trés-émouvant. La légende de Charles s'ouvrait par la douce figure de Berte innocente et persécutée ; elle se ferme sur la douce figure de Blanchefleur persécutée et innocente. Toute notre légende est placée entre deux sourires : celui de la mère de Charlemagne, et celui de sa femme.

Il ne nous restera plus qu'à nous faire, avec l'auteur du *Couronnement-Looys*, les témoins des dernières années et de la mort du grand roi. Nous avons vu ce soleil se lever : nous le verrons s'éteindre.

[1] Elle forme la première partie de la *Chanson des Saisnes*.

CHAPITRE XXV.

APRÈS LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — GUERRE CONTRE LES SAXONS.

(La Chanson des Saisnes [1].)

Analyse de la *Chanson des Saisnes*.

Un des chapitres de cette seconde Partie sera intitulé ainsi qu'il suit : « *Le Charlemagne de la légende est*

[1] **NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA CHANSON DES SAISNES.** I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. La *Chanson des Saisnes*, comme l'a prouvé M. P. Paris (*Histoire littéraire*, XX, 605 et suiv.), remonte aux dernières années du douzième siècle. Avant ce poëme, il en a sans doute existé un autre, dont la *Karlamagnus-Saga* nous a conservé la substance (5ᵉ branche). 2° AUTEUR. L'auteur de la *Chanson des Saisnes* est Jean Bodel ou Bodiaux : il était d'Arras, et fut même soit le ménestrel, soit le héraut d'armes de cette Commune. Outre la *Chanson des Saisnes*, on lui doit cinq *Pastourelles*, un *Jeu de Saint-Nicolas* et une pièce assez touchante qui a pour titre : le *Congé*. Le malheureux trouvère, atteint de la lèpre, fait ses adieux au monde avant d'entrer dans une maladrerie (celle de Meulan peut-être). M. P. Paris a fixé la date de cette retraite de Jean Bodel entre les années 1202-1205 (*Histoire littéraire*, XX, 605 et suiv.). Jean Bodel eut une grande réputation pendant tout le treizième siècle, et nous avons déjà cité les vers que lui consacre Girard d'Amiens au commencement du siècle suivant, parlant du poëme : « Que Jehan Bodiax fist à la langue polie, — De bel savoir parler et science aguisie. — Par quoi de Guytequin et de Saignes traitie — A l'estoiré si bel et si bien desclarcie — Que de bien entendant doit estre actorisie. » (*Charlemagne*, B. I. fr. 778, f° 165 v°.) 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La *Chanson des Saisnes*, dans le manuscrit de sir Thomas Phillipps qui ne présente pas de lacunes, renferme environ 7650 vers. Ce sont des alexandrins assonancés par la dernière syllabe ou rimés. Nous avons signalé quelques traces probables d'une plus ancienne rédaction, notamment dans le couplet XLVIII qui est assonancé par la dernière voyelle : « Qant l'amande fut faite et pais ferme sans f*ai*lle, — Grant joie en a li rois et li conte sans f*ai*lle; — Tuit afient et ferment à aidier le roi K*a*rle; — Congié prend l'Apostoiles, maintenant s'an rep*aire*. — Erriere s'en reva, que il plus n'i at*arde*. » (Éd. Fr. Michel, I, p. 79.) Le manuscrit de sir Thomas Phillips est le seul, à notre connaissance, qui présente ce couplet avec ces assonances véritablement primitives. — 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il ne nous reste aujourd'hui que quatre manuscrits de la *Chanson des*

inférieur au Charlemagne de l'histoire. » Jamais cette proposition ne nous a paru plus vraie qu'au moment

Saisnes : *a*. Manuscrit de sir Thomas Phillipps (jadis connu sous le nom de *Manuscrit Lacabane*. Ce manuscrit précieux a passé tour à tour par les mains de M. Lacabane, du libraire Crozet, de MM. Payne et Foss de Pall-Mall, à Londres, et enfin de sir Thomas Phillipps). C'est un petit in-4° du treizième siècle. — *b*. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. F. 175. Texte excellent, langue très-pure ; 4162 vers (treizième siècle). — *c*. Manuscrit de la B. I. fr. 368, treizième siècle, 5420 vers. Il en existe une copie moderne. (B. I. Mouchet, 6). — *d*. Manuscrit de Turin (bibliothèque de l'Université), 8000 vers, treizième siècle. C'est, avec le manuscrit *a*, le seul texte qui contienne le récit de la mort et de la vengeance de Baudouin. 5° Édition imprimée. En 1839, dans la Collection des *Romans des douze pairs de France*, M. F. Michel fit paraître en deux volumes la « *Chanson des Saxons* ». 6° Diffusion a l'étranger. La légende de la *Chanson des Saisnes* a conquis une certaine popularité hors de la France : *a*. *En Espagne*. « L'auteur de la *Gran Conquista de Ultramar* fait à la guerre de Saxe, terminée par le mariage de Baudouin avec Sebile, une allusion rapide. » (G. Paris, l. l. 290.) Dans les romances sur le *Marquis de Mantoue*, il est question de Baudouin qui est représenté comme le neveu, non pas de Charles, mais du grand Marquis (De Puymaigre, *les Vieux Auteurs castillans*, II, 311.) « Les poëtes espagnols, dit M. de Puymaigre, ont confondu Baudouin, tué par Charlot et vengé par son père Ogier de Danemark, avec Baudouin, frère de Roland et amant de Sebile, femme de Guiteclin » (l. l., 314). — *b*. *Dans les Pays-Bas*. M. Bormans a publié dans le *Bulletin de la commission d'histoire de Belgique* (1re série, t. 14, p. 253) un fragment néerlandais du treizième siècle, « *Guitequin* ». *c*. *Dans les pays scandinaves*. La cinquième branche de la *Karlamagnus-Saga* est intitulée : « *le Roi Guitalin*, » et reproduit une Chanson antérieure à celle de Jehan Bodel (G. Paris, p. 150). Cette branche de la *Saga* du treizième siècle a été résumée, d'après l'islandais, dans le *Keiser-Karl-Magnus-Kronike*, œuvre danoise très-populaire du quinzième siècle. Dans cette même Chronique danoise on trouve une branche qui a pour titre : *Baudouin et Sebile*, et qui ne se trouve pas dans la *Karlamagnus-Saga*, telle du moins que nous la possédons aujourd'hui. 6° Travaux dont la Chanson des Saisnes a été l'objet : *a*. En 1736, Galland, dans son *Mémoire sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois*, citait le *Charlemagne* de Girard d'Amiens et le passage relatif à Jean Bodel et à notre Chanson. *b*. Dans ses livraisons de juillet et août 1777, la *Bibliothèque des romans* analyse la *Chanson des Saisnes*. *c*. Au tome III de son *Histoire de Charlemagne* (1782), Gaillard parle assez longuement du roman de Jehan Bodel : « Cet esprit d'intolérance et de prosélytisme, quelquefois déplacé, se retrouve partout dans ces romans de Charlemagne. Dans un combat des Français contre les Bulgares, Baudouin, frère de Roland et neveu de Charlemagne, court à Firamor (*sic*), roi des Bulgares, en lui criant : « Fais-toi chrétienner, ou je t'arrache « la vie.—Laisse là tes contes, répond le roi bulgare, et défends-toi. » C'était exposer la foi à de pareilles profanations que de parler ainsi de conversion au milieu de l'horreur des combats, etc., etc. » (pp. 382 et suiv.). — *d*. *e*. Il nous faut descendre jusqu'en 1832 pour entendre de nouveau parler scientifiquement de la *Chanson des Saisnes*. M. P. Paris y fit allusion dans sa Préface de *Berte aus*

où nous avons été à même de comparer la *Chanson des Saisnes* avec le récit qu'Éginhard a consacré aux

grans piés; M. Fauriel en entretint les auditeurs de son cours sur l'*Origine de l'épopée au moyen âge ;* mais en quels termes vagues! « *Je crois avoir vu* le titre d'un roman où il s'agit, *à ce qu'il paraît,* d'une expédition de ce monarque contre les Saxons. Je soupçonne toutefois qu'il est d'une date assez récente, bien postérieure à la fin du treizième siècle. » (*Revue des Deux-Mondes,* 1er sept. 1832, p. 532.) — *f.* Le 14 novembre 1835 parut, dans le *Journal des Débats,* un article de A.-W. Schlegel, affirmant que les luttes de Charles contre les Saxons n'avaient donné naissance à aucune chanson de geste : « Dans les romans, la longue lutte de Charles avec les indomptables Saxons est complétement ignorée. » — *g.* En 1839 parut l'édition de M. F. Michel. — *h.* En 1840, M. P. Paris parla de la *Chanson des Saisnes* dans ses *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi* (III, 107-111). — *i.* L'année 1842 fut profitable à notre vieux poëme. M. P. Paris lui consacra une bonne notice dans le tome XX de l'*Histoire littéraire* (pp. 606-616). — *j. k.* En Allemagne, Græsse consacrait à l'œuvre de Jean Bodel une bibliographie médiocrement étendue (*Die grossen Sagenkreise der Mittelalters,* p. 291), et MM. Ideler et Nolte en faisaient autant dans leur *Geschichte der altfranzösischen Literatur* (II, pp. 85-89), où ils citaient *in extenso* l'épisode des dames françaises à Saint-Herbert du Rhin. — *l.* Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. G. Paris est revenu à plus d'une reprise sur la légende de Guiteclin. Il a mis en lumière le fait aujourd'hui incontestable de la rédaction, à une époque plus ancienne, d'un *Guiteclin* fort différent de celui que Jean Bodel nous a laissé (*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 150, 285-293, etc.). 7° VALEUR LITTÉRAIRE. La *Chanson des Saisnes* est un poëme de la décadence dont l'esprit n'a plus rien de primitif. L'auteur est surtout animé de préoccupations littéraires; il travaille et lime son style; il est élégant, facile, délicat. Il écrit *Amour* par un grand A. Il est galant, trop galant; même, il est sensuel. Le premier rang est donné non pas à l'amour, mais aux amourettes; les coups d'épée ne sont plus estimés à leur juste prix; on leur préfère les entretiens lubriques, les coquetteries agaçantes, les sensualités à demi raffinées, à demi grossières. C'est un roman d'aventures en vers héroïques, qui reproduit parfois d'antiques légendes. Adenès vivait un demi-siècle au moins plus tard que Jean Bodel, et néanmoins il est certain que *Berte* est très-supérieure à *Guiteclin*, et beaucoup plus fidèle à l'esprit primitif de notre épopée nationale.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA *CHANSON DES SAISNES*. On peut établir les propositions suivantes : 1° *La* Chanson des Saisnes *est essentiellement historique dans son fond et fabuleuse dans ses détails.* 2° *Les personnages de Baudouin et de Sebille n'ont rien de réel.* 3° *Les expéditions nombreuses de Charles contre les Sarrasins depuis 772 jusqu'en 804, les révoltes sans fin de ce peuple indomptable contre le roi des Franks, l'admirable résistance de Witikind, devaient donner lieu à des légendes épiques : la* Chanson des Saisnes *est un des poëmes où se sont condensées ces légendes.* 4° *Jehan Bodel place l'action de son poème après la défaite de Roncevaux ; Eginhard dit seulement que les Saxons profitèrent de la déroute des Pyrénées pour se soulever*

guerres de Charlemagne contre les Saxons. Véritablement, c'est du côté de l'histoire que se trouve le

une fois de plus : « Interea Saxones, velut occasionem nacti, susceptis armis ad Hrenum usque profecti » (*Annales*, ann. 788). 5° *Il est certain que la conversion de Witikind en* 785 *ne mit pas fin à la grande guerre des Saxons contre Charlemagne, et qu'elle continua jusqu'en* 803 ; *fidèle encore ici à la tradition historique, l'auteur de la* Chanson des Saisnes *fait continuer la guerre contre le grand empereur après la défaite de son héros.* 6° *Un des fils de Guiteclin se convertit dans notre poëme et y reçoit le nom de « Guiteclin le convers » : c'est un souvenir évident de la conversion très-historique du véritable Witikind.* (V. dans l'*Art de vérifier les dates* le précis très-exact de toutes les luttes des Franks contre les Saxons.)

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. L'affabulation de Jean Bodel manque d'unité, et son poëme, à la vérité, en renferme trois : 1° *les Barons Hérupois*, 2° *les Saisnes*, 3° *Baudouin et Sebille*, ou *la Mort de Baudouin*. Cette triple légende a donné lieu à environ huit récits dont nous allons faire l'énumération : 1° Un ancien poëme français, un autre *Guiteclin* (de la seconde partie du douzième siècle sans doute), celui qui fort heureusement nous a été conservé en substance par la *Karlamagnus-Saga* sous deux formes à peu près semblables (I, 45-47 et V). 2° Quelques vers de Ramon Feraud dans sa *Vida de sant Honorat* (fin du treizième siècle). 3° Un fragment néerlandais du treizième siècle, *Guitequin*, publié par M. Bormans dans son *Bulletin de la commission d'histoire de Belgique*, I, t. 14, p. 253. 4° La *Chronique* de Philippe Mousket (treizième siècle). 5° *Baudouin et Sebille*, branche qui devait exister dans l'ancienne rédaction de la *Karlamagnus-Saga* (treizième siècle), et qui ne nous est conservée que dans le *Keiser Karl Magnus Cronike*, œuvre danoise du quinzième siècle. 6° Des *Romances* espagnoles. 7° Les *Conquestes de Charlemagne*, de David Aubert (1458). 8° Le manuscrit 5003 de la Bibliothèque impériale (dont l'original ne peut remonter plus haut que la fin du quatorzième siècle). — Et nous ne parlons que pour mémoire de quelques allusions de la *Chanson de Roland* et de la *Gran Conquista de ultramar*.

Parmi ces récits, dont plusieurs n'avaient pas été présentés sous leur vrai jour avant l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. Gaston Paris (notamment les numéros 1, 2, 5 et 8), nous devons signaler avec plus de détails les suivants :

1° L'ANCIEN POËME FRANÇAIS qui nous a été conservé par la *Karlamagnus-Saga* est ainsi résumé dans la première branche de la compilation islandaise : « Pendant que Charlemagne revient d'Italie en France, Roland et Olivier vont avec vingt mille hommes assiéger la ville de Nobles, où le roi Fouré était préparé à soutenir un siége de vingt ans. Charles est à peine rentré à Aix qu'il reçoit de Saxe la nouvelle que le roi Vitakind a pris et brûlé Mutersberg et mutilé l'évêque. Il s'avance avec son armée vers la Saxe ; mais il est arrêté au passage du Rhin ; il n'y a ni pont, ni bateau, ni gué. Il rassemble des matériaux pour un pont, mais le travail va très-lentement : Charles regrette que Roland ne soit pas là ; les ponts seraient vite faits et Vitakind tué. Il envoie des messages à Roland et Olivier ; ceux-ci se mettent à l'œuvre, et, en six mois

merveilleux ; la légende est petite, étroite, mesquine. Essayez de lire les petites aventures de Beau-

le pont est construit. Roland et Olivier s'emparent de Vesklara et prennent le gouverneur de la ville. Puis on s'empare de la ville de Tremogne, dont les murs tombent comme par miracle; le roi Vitakind est tué. Beuve sans Barbe est chargé de surveiller le pays. » (*Karlamagnus-Saga*, I, 45-47; Gaston Paris, l. l.) — La cinquième branche du recueil scandinave est tout entière consacrée à Guitalin (V. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXV, p. 18 et suiv.); ce n'est d'ailleurs qu'un développement de ces quelques lignes de la première branche dont nous venons de citer la traduction... Charles est devant Nobles: il apprend que Guitalin vient de brûler Cologne; il se résout à lever le siége qu'il avait commencé. Roland se refuse à abandonner de la sorte une conquête presque assurée; l'Empereur furieux lui donne un coup sur le visage, puis se hâte de marcher vers Cologne. Une grande bataille s'engage tout aussitôt entre le roi de France et les Saisnes; Charles est assiégé dans Cologne et va périr. « Où est Roland? Il nous faut Roland. » Un messager court l'avertir de la détresse de son oncle. Le fiancé d'Aude emporte la ville de Nobles et arrive à Cologne, où le pape Milon se trouve près de l'Empereur menacé. Il s'apprête tout aussitôt à assiéger Germaise (Worms); un premier avantage est remporté par Guitalin à qui sa femme Sibile donne en vain des leçons de prudence. Sibile avait raison; les Français reprennent bientôt le dessus, Germaise est prise. Mais Amidan, le frère de Guitalin, arrive à son secours avec d'innombrables milliers de païens: le seul retentissement de son cor Olifant jette la terreur dans le camp français. Cependant Roland amène à l'empereur de formidables renforts et l'on se met à construire un grand pont sur le Rhin. Un ermite apprend à Turpin qu'il a vu une petite troupe de cerfs et de biches passer le fleuve « à un endroit où l'eau ne dépassait point leurs jambes. » Roland, qui manque toujours de modération, ne veut pas subir les lenteurs de cette construction; il se jette sur les païens... et se fait battre. Charles, mieux inspiré, songe toujours à son pont, dont les travaux sont d'abord confiés aux Romains, puis aux Allemands. Mais les Saisnes font si bien qu'il faut renoncer à cette entreprise. C'est alors que deux jeunes Espagnols s'offrent à l'Empereur. Ils font une statue qui ressemble au roi de France; un homme, caché dans la statue, injurie les chevaliers de Guitalin, qui se méprennent grossièrement et criblent de flèches ce Charlemagne de marbre. Nouvelle bataille où brille, pour la première fois, le courage de Baudouin, frère de Roland. Sibile commence à s'enflammer d'amour pour ce Baudouin qui a renversé et vaincu le fils de l'amiral de Babylone, Alcain, et qui lui rend d'ailleurs amour pour amour. Bref, les Français se réconfortent, et le fameux pont est enfin achevé. Guitalin se demande avec quelles ressources nouvelles il pourra lutter contre Charles : « Donnez votre femme Sibile comme « maîtresse au roi de Sarable, à Quinquennas, et vous êtes assuré de vaincre les « chrétiens. » Cette proposition ignoble est faite au roi des Saisnes par quinze rois, ses vassaux; Sibile ne se montre pas trop indignée, ni Guitalin, hélas! Par bonheur pour un honneur aussi mal gardé, Roland se mesure avec Quinquennas et le fait prisonnier : Sibile se console en pensant à Baudouin et en lui tenant des propos amoureux. Il est temps cependant d'en venir à une action décisive. Elle s'engage. Estorgant, le terrible Estorgant, vient au secours

douin neveu de Charles et de la reine Sebile, après avoir lu la Chronique du moine de Saint-Gall. Après

de Guitalin, son neveu ; il monte un cheval qui a été nourri avec du lait de serpent et qui ne mange que de la viande fraîche. Mais un si merveilleux coursier ne le préserve pas du coup mortel que lui donne le frère de Roland. Charles, de son côté, fait rouler Guitalin dans la poussière. Amidan entre alors dans la mêlée avec son Olifant : Roland, jaloux de conquérir ce cor admirable, se jette sur Amidan et le tue ; Guitalin, terrassé par Baudouin, se rend à ce neveu du roi de France. Tous les païens reçoivent le baptême ; Guitalin est jeté dans les prisons de Paris ; Sibile emmène ses fils et s'enfuit loin de la Saxe... Tel est le résumé de cet ancien poëme, dont Roland est le héros, et non pas Baudouin, qui se termine par la fuite de Sibile et non par son mariage avec le neveu de Charles. Dans la compilation islandaise, quatre vers français ont été conservés. C'est peu, sans doute, mais c'est assez pour nous apprendre que cette *Chanson de Guitalin* était en vers alexandrins. Et, à vrai dire, d'après le résumé qui précède, nous ne la croyons pas de beaucoup antérieure à la *Chanson des Saisnes* de Jehan Bodel. Elle porte déjà les marques de la décadence ; les amours de Sebile y ont en particulier le cachet d'une civilisation déjà trop avancée.

2° Dans la VIE DE SAINT HONORAT, Sebile est la fille d'Agolant : « Rey Agolant avia una filha mot bella,... Sibilia avia nom, reyna de Sancsuenha. » Elle est toute belle et toute charmante, mais *endemoniada*, possédée. Agolant se jette aux genoux de saint Honorat et le supplie de guérir sa fille. « Si tu veux laisser Mahomet et croire en Jésus, dit le Saint à Sebile, tu seras délivrée de ton mal. » Elle y consent, et le diable s'enfuit. : « Que veux-tu pour ta récompense ? » s'écrie Agolant tout ravi. « Eh bien, dit Honorat, tu as en ce moment dans tes prisons « Charlemagne et ses douze compagnons ; délivre-les. » Le roi païen s'empresse d'ouvrir à l'Empereur les portes de son cachot : « Les ·XII· companhos son gausens e baudos. » Parmi eux se trouve « Baudoins lo pros. » Sebile l'aperçoit, le trouve beau... et : « D'aquest s'enamoret Sebilia la plasent, Mant QUE RETRAY LA GESTA *que pueys forn son espos*, etc. »

3° M. Bormans a publié dans le *Bulletin de la commission d'histoire de Belgique* (première série, t. XIV, p. 250) un fragment d'un GWIDEKIJN FLAMAND qui se rapporte à la plus ancienne version des *Saisnes*, à celle que l'on a désignée sous le nom de *Guitalin*. C'est ce que n'a pas vu M. Bormans ; mais son analyse suffit pour la faire comprendre. Ce savant belge constate en effet que Roland et Olivier jouent le premier rôle dans le poëme flamand. Il y a d'ailleurs des variantes singulières. Gwidekijn a pour capitale *Sassine* : c'est « la Sassoigne » de nos textes français ; il possède une autre ville importante du nom de Bacham (?). Le fragment publié par M. Bormans commence ainsi qu'il suit : « ... Les païens étaient sur leurs gardes, — Ils croyaient avoir tout gagné, — Mais quand ils entendirent sonner les clairons, — Grand fut leur étonnement ; — De leur voix éclatante s'écrièrent : — « Saxons, Saxons, » et « Sassine. » — « Frappez à « mort les chrétiens, — Écrasez-les, anéantissez-les. » — Mais ceux-ci les entendant : « Montjoie ! » — S'écrièrent-ils, ce qui les fit reconnaître. — Ils dirent leurs chants de combat — Et des deux côtés se lancèrent en avant. — Roland répandait la mort autour de lui, etc., etc. »

4° PHILIPPE MOUSKET, dans sa *Chronique* (vers 9852-9997) résume fort pla-

cette saveur de l'histoire, vous ne pourrez point supporter la fadeur du roman.... Pendant plus de trente ans, de 772 à 804, on vit le fils de Pépin traverser et

tement la Chanson de Jean Bodel; mais ne va plus loin que les noces de Baudouin et de Sebile. Il raconte l'épisode « de Saint-Herbert du Rhin » à la fin de la grande guerre, et non à son début. Il en place le théâtre à Tremoigne et suppose que les dames françaises profitent, pour se livrer aux *garçons* du camp, du moment où Charles s'est lancé à la poursuite des Saisnes pour achever leur défaite. « Mais les dames qui demorèrent — Les garçons mesmes enamèrent — Et avec aus si se coucièrent — Dont leur mari se courecièrent. » (Vers 9976-9979.)

5° Le Baudouin et Sebille qui se trouve dans le *Keiser-Karl-Magnus-Kronike* correspond sans doute à la dernière partie de notre *Chanson des Saisnes*. Il est probablement consacré à l'histoire poétique du règne et de la mort de Baudouin.

6° Plusieurs Romances espagnoles sont consacrées à Baudouin et à Sebile. Nous allons citer la principale, dont le texte a été traduit par M. de Puymaigre : « Nuño Vero, Nuño Vero, bon chevalier éprouvé, j'ai à te demander des nouvelles de Baudouin le Franc. — Ces nouvelles, Madame, aisément je vous les puis donner. Vers le milieu de la nuit, nous avons fait une sortie ; nous avons rencontré beaucoup d'ennemis ; nous étions peu nombreux et nous avons été mis en fuite. Baudouin a été frappé d'un grand coup de lance; la lance entrait dans le corps, la hampe tremblait au dehors; il mourra cette nuit ou demain de bonne heure. S'il te plaisait, Sebilla, d'être ma maitresse? — Nuño Vero, Nuño Vero, faux et déloyal chevalier, je te demande la vérité, tu réponds par un mensonge ; car la nuit dernière, le Franc a dormi avec moi ; il m'a donné une bague, et moi je lui ai donné une bannière brodée. » (*Rom. gener.*, I, 213. *Les Vieux Auteurs castillans*, II, 314.)

7° Dans ses Conquestes de Charlemagne, David Aubert s'est contenté de traduire ou plutôt de délayer en prose le poëme de Jean Bodel. (*Comment les Sesnes menerent guerre au noble empereur Charlemaine et barons de France quant ils sceurent la mort du duc Roland et Olivier, etc., etc....... — Comment Charlemaine fist fonder une abbaie de dames où la roine Sebille se rendit*, t. II, du f° 364 au f° 559.)

8° Les Chroniques de France du ms. 5003 de la B. I. donnent une variante très-curieuse de la légende des Barons Hérupois. Charles est à Aix ; on lui donne le très-mauvais conseil d'exiger le tribut des Français ; Naimes le détourne en vain de cette entreprise dangereuse. Le duc de Bavière alors prévient les barons de France qui se rendent en armes à la cour de l'Empereur. Charles entend le bruit de leur arrivée et se met aux fenêtres de son palais : « Qu'est-ce « que ces gens armés? dit-il.— Sire, ce sont les Français. Si vous voulez batailler « contre païens, ils sont vôtres ; si vous leur demandez le tribut, ils défendront « leurs franchises l'épée à la main. — Réconciliez-moi avec eux, » dit en tremblant le pauvre Empereur. Et vite l'on fait des chartes où l'on lit que jamais « l'Empereur ne devoit réclamer droit sur le royaulme de France.» (V. le texte de tout ce passage, dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, 329.)

retraverser l'Allemagne à la tête de ses armées bardées de fer. « Que de fer, que de fer! » Trois guerres presque surhumaines; celles de 772, de 776-778, de 782, n'enlèvent pas tout courage aux Saxons vaincus; cette race de géants ne reçoit le baptême que pour se révolter de nouveau, ne se révolte que pour recevoir un faux baptême. Et à peine l'ombre de Charles a-t-elle disparu de leur soleil que ces Barbares se soulèvent une fois de plus et provoquent un nouveau retour du grand roi des Franks. Batailles horribles à Sigeburg, à Ehresburg, à Backholz, à Verden, à Dethmold; massacres des missionnaires, rage des vaincus combinée de je ne sais quelle hypocrisie sauvage; torrents de sang versés, incendies, carnages, inénarrables tueries, cruauté féroce des deux partis fous de haine: voilà ce que l'on trouve à chaque page de ces annales sanglantes. Qui ne se rappelle ces mots horribles du moine de Saint-Gall, racontant sans indignation ce trait de Charles? « Il ordonna, dit le Chroniqueur, de toiser les jeunes garçons et les enfants mêmes avec les épées ET DE DÉCAPITER TOUS CEUX QUI EXCÉDERAIENT EN HAUTEUR CETTE MESURE. » Et pourquoi cette impardonnable cruauté chez un si grand homme? C'est qu'il s'agissait pour lui de savoir si l'Occident se civiliserait ou demeurerait barbare; s'il deviendrait chrétien ou s'il continuerait d'adorer ses épouvantables idoles. La Saxe invaincue, la Saxe non soumise, c'était la barbarie un jour ou l'autre victorieuse; c'étaient les invasions indéfiniment prolongées; c'était l'Allemagne enfin qui, au lieu de devenir l'Empire romain, continuait d'être une forêt pleine de brigands et de sauvages. Voilà ce qui explique les implacables colères de Charlemagne; ce qui les explique SANS LES JUSTIFIER. Et nous disons que, malgré tout, cette

guerre offre un grand spectacle, et que cette sorte de duel gigantesque entre Charlemagne et Witikind était un sujet essentiellement épique, véritablement digne d'inspirer un grand poëte. Voyons si Jean Bodel, auteur de la *Chanson des Saisnes,* a été à la hauteur de sa tâche.

Le poëte a jugé bon de remonter très-haut dans le temps, et d'exposer les causes lointaines de la lutte entre Charles et les Saxons. Ces causes ne sont rien moins qu'historiques, et nous éprouvons quelque honte à les rapporter d'après Jean Bodel. « La France eut pour premier roi Clovis, » dit l'auteur de notre Chanson; et jusqu'ici tout va bien. « Clovis eut pour fils Floovant, » ajoute le trouvère; dès lors il ne sortira plus de la légende. Ce Floovant, auquel un autre de nos poëtes a consacré toute une Chanson, eut pour fille la belle Aaliz, qui épousa le Saxon Brunamont : de là les prétendus droits des Saxons sur la France, de là tant de guerres et de calamités [1]. Un jour vint où les fils de Brunamont se jetèrent sur les Franks, et c'était précisément au moment où le trône de France, ce premier trône du monde, était vacant. Geoffroy de Paris, Garin le Pouhier, sont tour à tour élus rois. Garin n'avait pas de fils légitime, mais de la fille d'un vacher il avait un bâtard, nommé Anséis. Les poëtes ont toujours aimé à prêter aux bâtards de merveilleuses qualités et des vertus éclatantes : il se trouve qu'étant bâtard, Anséis est un grand homme, et qu'il sauve la France en luttant victorieusement contre le Saxon Brehier. Les Saxons épouvantés s'enfuient devant ce jeune chevalier, qui avait un cœur de prince, et dont les Français font leur roi. C'est Anséis qui fut

[1] *Chanson des Saisnes,* couplet III. — [2] *Ibid.,* couplet IV.

père de Pépin et grand-père de Charlemagne [2]. Triste histoire, comme on le voit, que celle de la France sous la plume de Jean Bodel ! Ainsi, non content de faire de Hugues Capet le petit-fils d'un boucher, il a fallu que certains poëtes fissent du grand Charles le petit-fils d'un bouvier. C'est dans une vacherie qu'aurait commencé la seconde race de nos rois, et dans une boucherie la troisième. Si la chose était vraie, nous saurions en être fiers ; mais inventer de telles fables !...

Mariage de Guiteclin et de Sebile ; commencements de la guerre entre les Saisnes et les Franks.

C'est ici qu'à proprement parler le roman commence, et nous sommes transportés par le poëte près de Guiteclin de Sassoigne. Sous ce nom, profondément francisé, nos lecteurs ont reconnu Witikind, *l'enfant blanc* des Saxons, qui pendant plus de vingt ans sut tenir tête à Charlemagne. Guiteclin vient de perdre sa première femme, qui lui laisse deux petits enfants ; il en épouse rapidement une autre, et c'est cette Sebile dont il ne sera que trop question dans le reste du poëme. Le trouvère se complaît trop longuement, d'ailleurs, dans la description très-voluptueuse de la beauté de Sebile. Les noces sont magnifiques, et les jongleurs, n'en doutez pas, sont généreusement traités. Mais à peine quelques jours se sont-ils écoulés dans ces joies, que Guiteclin s'arrache aux bras de sa jeune femme et s'apprête à porter la guerre de l'autre côté du Rhin. D'où vient cette précipitation singulière ? C'est que le Saxon vient d'apprendre par un messager la défaite de Roncevaux et la mort des douze pairs : c'est le moment d'accabler Charlemagne et de porter le dernier coup à la France [1]. Guiteclin part, il passe le Rhin, il arrive sous les murs de Cologne, qui n'est défendue que par deux cents chevaliers sous les or-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet V.

dres de Milon. Celui-ci se conduit en vrai baron, réveille la mollesse des bourgeois, les arme, les lance sur l'ennemi. Efforts inutiles, les *engigneurs* païens creusent des mines sous les murs de Cologne et les font sauter. Les Saxons entrent dans la ville et l'inondent de sang. Milon, sa femme et ses enfants sont implacablement massacrés; la belle Hélissent est seule sauvée par Guiteclin, et seule échappe à cet effroyable carnage. Le vainqueur la donne à Sebile, et poursuit le cours de ses sanglantes victoires [1].

Prise de Cologne par les païens; massacre de ses habitants.

Charles était à Laon, tout triste encore de la mort de son neveu Roland; le Pape chantait la messe devant lui, particularité qui revient souvent dans nos chansons; car on sait que nos trouvères transforment volontiers le Souverain-Pontife en une sorte d'aumônier complaisant et exact qui suit partout l'Empereur et s'estime fort honoré de lui dire l'office. Tout à coup un messager entre dans le palais impérial : il est tout couvert de poussière; il a les talons ensanglantés à force d'avoir éperonné son cheval : « Guiteclin a pris Co-« logne; il a tué Milon, il a détruit l'Allemagne; » voilà ce que crie ce messager à Charlemagne éperdu. Le vieil Empereur pleure longtemps; puis, contenant ses sanglots et mettant toute son énergie dans sa voix, proclame la guerre sainte et s'apprête à partir tout aussitôt contre les Saxons envahisseurs [2].

C'est ici que le poëte entre et nous fait entrer avec lui dans le récit d'un des épisodes les plus longs et les plus disproportionnés de tout son roman. Cet épisode, hélas! n'est pas à l'honneur de Charlemagne, et, pour tout dire, Jean Bodel est un de ceux qui sont le plus coupables d'avoir amoindri jusqu'à la carica-

[1] *Chanson des Saisnes,* couplets VI-XII. — [2] Couplets XIII-XIV.

ture la figure jadis si respectée du grand empereur. « Courons sur les Saxons, » s'écrie-t-il. Mais les barons de sa cour ne partagent pas ce bel enthousiasme : ils rechignent devant la guerre comme l'âne devant le fardeau : le mot est de notre trouvère : « *Tot ainsi com li asnes qui regarde le fais* [1]. » Parmi ceux qui résistent ainsi à la volonté du fils de Pépin, il n'en est pas de plus hardis que le duc Beuves-sans-barbe et Gillemer l'Escot, sire d'Irlande : « Charles nous « épuise à force de guerres, disent ces partisans ef- « frontés du repos. Nous ne voulons pas le suivre contre « les Saxons. » Tel est le sentiment de plus de cinq cents chevaliers, et Gillemer déclare qu'il va retourner en Écosse : « Ainz irai an ma terre où en claime Deu « *got.* » Ils vont partir, mais non sans avoir trahi le secret de leur résistance. Leur véritable grief contre Charles est très-indigne de barons, de chevaliers chrétiens : ils se plaignent que les Hérupois ne sont pas soumis au tribut, au chevage, comme les autres habitants de l'Europe. Les Hérupois, ce sont les Normands, les Angevins, les Manceaux, les Bretons et les Tourangeaux. Les autres barons s'indignent contre ces privilégiés [2] ! Naimes s'efforce en vain d'apaiser ces colères en rappelant le courage des Hérupois et les grands services qu'ils ont jadis rendus à l'Empereur : « Qu'ils « payent le chevage, » c'est le cri général. Tout ce que peut obtenir le duc de Bavière, c'est qu'on enverra des messagers au vieux Huon du Mans, pour le sommer d'avoir à payer, lui et chacun des siens, quatre deniers de capitation ; pour l'inviter surtout à venir au secours de Charles avec Salomon de Bretagne, Geoffroy d'Anjou et Richard de Normandie : car Guiteclin se fait de

Épisode des Barons Hérupois qui refusent de payer le chevage à Charlemagne.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet XV. — [2] Couplets XVI-XVIII.

plus en plus menaçant, et, comme nous pourrions le dire aujourd'hui, la patrie est en danger [1].

Les messagers de Charles sont fort mal reçus par les Hérupois qui veulent rester indépendants, et qu'indigne profondément la seule pensée de payer le chevage. Salomon de Bretagne, que les auteurs d'*Aspremont* et de l'*Entrée en Espagne* ont représenté si doux, est transformé par Jean Bodel en un véritable Néron : il parle de faire enduire de miel les malheureux ambassadeurs du roi de France et de les jeter à ses ours. Le procédé est fort peu diplomatique, nous l'avouons, et peu diplomatiques sont aussi les dernières paroles que ce terrible Salomon jette aux députés de l'Empereur :

« Allez-vous-en, barons, dit-il, et n'ayez de nous regard. — Ne saluez pas Charles de notre part. — Dites-lui de se bien garder de nous, — Car il a plus d'ennemis que lièvre en essart. — Les Hérupois ne sont pas des musards; — Ils sont simples comme agneaux, fiers comme léopards. — Quatre ou cinq mois ne se passeront point — Sans que nous lui montrions tant de dards et d'épées — Qu'il n'osera pas seulement nous regarder de ses yeux. — Quand nous sommes contre lui, j'ignore — Comment il pourra rester en France et garder la couronne [2]. »

Déjà, comme on le voit, l'épisode traîne en longueur, et il est bien loin d'être achevé. Bref, les Hérupois se mettent en marche, non pas contre les Saxons, mais contre Charles. Ils arrivent à Aix, la menace à la bouche, la lance au poing [3]. Il paraît qu'aux yeux du trouvère, l'Empereur n'avait pas encore été suffisamment humilié : on se plaît à le rabaisser encore plus.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets XIX-XXI. — [2] Couplets XXI-XXIX. — [3] Couplets XXIX-XXXVI.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

Le duc Naimes ouvre le plus honteux de tous les avis: « Il faut à tout prix désarmer les Hérupois, qui sont « le soutien de l'empire. Allons tous, nu-pieds, à leur « rencontre. » L'Empereur aussitôt se déchausse, le Pape aussi; les évêques, les barons, rivalisent de bassesse; une immense procession se met en marche, une procession de suppliants. « *Simplement se maintiennent, n'i ot ne giu, ne ris.* » A la vue de l'Empereur et du Pape ainsi humiliés, les Hérupois se déclarent enfin vaincus, et tombent aux genoux de ceux qu'ils venaient outrager et frapper. C'est ainsi que Charles, dit le poëte, « par ceste humilité vangi ses anemis [1]. » En bon français ce n'est pas là de l'humilité : c'est de la bassesse.

Il est vrai que lès deux partis s'entendent pour punir ceux qui les ont brouillés. Gillemer l'Escot et Beuves-sans-barbe n'obtiennent leur pardon qu'en marchant nu-pieds l'espace de cinq lieues [2]. Rude pénitence, et qu'auraient bien méritée tous les Hérupois.

II.

Charlemagne entre en campagne contre Guiteclin. Les deux armées rivales sont séparées par le Rhin. Premiers engagements.

Charles est à Cologne [3], mais ne s'y arrête pas. Il n'entre même pas dans son palais de marbre bis, à Aix, et reste sous sa tente de soie, au sommet de laquelle éclate l'aigle d'or. Le lendemain, il décampe avec une rapidité ardente, et le voilà à Saint-Herbert du Rhin. La grande guerre va commencer.... C'est là que le duc Thierry amène à Charles son fils Bérard, qui sera un des héros de notre Chanson : « Sire, dit « le vieux baron, la vieillesse m'entreprend et je me sens

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets XL-XLIV. — [2] Couplets XLV-XLVII. — [3] Couplet L.

« lourd comme pierre. Il y a cent ans que je suis « chevalier. Il me faut donc rester en France, mais « voici mon fils qui me remplacera. » Le jeune damoiseau s'agenouille aussitôt devant l'Empereur et lui rend l'hommage : « Gentil roi, dit alors la pauvre mère, « je vous confie ce qu'au monde j'aime le plus. Ne lui « laissez pas faire d'imprudences. *Sovent iert de sa mère « en plorant atendus* [1]. » Charles, du haut de son trône d'ivoire, met fin à cet attendrissement, et jette son cri de guerre. Il est temps de partir contre les Saisnes. « Barons, séparez-vous de vos dames, qui resteront à « Saint-Herbert. » Adieux touchants, adieux mouillés de larmes [2]. Les cors sonnent, les destriers hennissent, les gonfanons de soie flottent au vent, l'oriflamme royale s'ébranle et s'avance en tête de l'armée. Près de l'Empereur chevauche fièrement le frère de Roland, Baudouin. Les Saisnes peuvent trembler, et Guiteclin peut songer à se rendre.

Le roi des Saisnes cependant ne manifeste aucune crainte. Il devient rouge de colère en entendant prononcer le seul nom de Charlemagne, et brise en mille pièces l'échiquier placé devant lui. Trente rois viennent se ranger sous ses ordres : *Cruex fu Guiteclins et fiers comme léopars*. Autour de ces trente rois cent mille païens frémissent. Les deux armées rivales sont de force à lutter l'une contre l'autre, et la grande bataille se prépare sous les murs de Tremoigne, ville

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets L-LII.

[2] C'est ici que deux manuscrits (celui de l'Arsenal, B. L. F. 175, et celui de la B. I., 368) placent le commencement d'un épisode singulier dont nous verrons bientôt le dénoûment. Ce commencement est omis dans le manuscrit de sir Thomas Philipps. Les dames de France restent à Saint-Herbert avec les garçons et les sergents de l'armée. Elles oublient leurs maris avec ces misérables : « Es qeuz et es garçons menèrent leurs delis. » Une seule reste fidèle à ses devoirs, c'est Rissent de Frise (couplet LIII).

essentiellement épique, et qui tient une large place dans la légende des Quatre Fils Aimon.

Entre les deux armées coule le Rhin [1], barrière naturelle des plus puissantes. Les chrétiens et les Saisnes se voient aisément d'une rive à l'autre et surveillent réciproquement tous leurs mouvements. La scène est bien posée : le drame peut commencer.

Amours de Sebile et de Baudouin, frère de Roland. Rôle odieux joué dans tout le poëme par la femme de Guiteclin.

Rien de plus joyeux que ce commencement. Les deux partis, ne pouvant s'atteindre et ne songeant pas à traverser le Rhin, se livrent au déduit de la chasse. « Vez le tans bel et cler et la douce saison ; » cette douceur de température entretient je ne sais quelle mollesse dans les âmes. Les femmes s'en mêlent : Sebile s'empare du premier rôle. Parmi toutes les femmes de nos Chansons de geste, je n'en connais peut-être pas d'aussi odieuse que la reine des Saxons. Il n'en est certes pas de plus sensuelle, et je ne sais quelle volupté mauvaise frémit dans la moindre de ses actions et de ses paroles. Elle ne désire que baisers et étreintes charnelles. Si encore on n'avait à lui reprocher que ces défaillances pratiques; mais elle a l'audace d'ériger en théorie les ardeurs de sa convoitise, et s'écrie impudemment : « Beauté de dame est inutile si on ne la « dépense pendant sa jeunesse. Que celles qui ont des « amants se déduisent avec eux. » Quant à elle, elle soupire vers Baudouin. Pour mieux voir les Français, et surtout pour mieux s'en faire voir, elle vient planter effrontément sa tente sur le bord de l'eau. Guiteclin, en vrai Georges Dandin, consent à tout, et sa femme parvient même à le convaincre que toutes ses avances et ses coquetteries aux chrétiens sont une œuvre de politique et de stratégie très-profondes : « Regarz de bele

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LV-LIX.

« dame fait bien folie enprandre. — Quant François « nos verront cointoier et estandre, — Sovent vanront « à nos donoier et descendre [1]. » Cette Sebile ne respire que l'adultère et la paillardise.

Donc, elle se pavane sur le bord du Rhin, désirant attirer les regards de Baudouin. En vraie courtisane, elle se pare de vêtements aux teintes les plus violentes : une robe couleur de sang, fourrée d'hermine et *estancelée* d'or, et sur le front un cercle d'or chargé de pierres précieuses « qui valent une mine d'argent [2]. » Toilette de fille de joie! Elle attire les regards de Baudouin, et lui fait savoir qu'elle désire le voir de plus près et le tenir entre ses bras. Le frère de Roland ne sait pas résister à de telles attaques. L'eau cependant est profonde, et Baudouin court un grand danger en se jetant dans un courant si rapide : qu'importe? La coquette en robe rouge est là qui l'appelle de son regard sensuel : il ne craint pas la mort, se précipite et aborde tout dégouttant de l'eau du Rhin : « Toz li cors li degote de l'aigue et do ravoi. » Le voilà dans les bras de son amie [3]. Ce n'est pas là que nous voudrions voir le frère de celui qui mourut à Roncevaux.

Pendant qu'ils se couvrent de mauvais baisers [4] et préludent à l'adultère, les Saisnes entourent la tente où se cachent ces amours coupables. Baudouin va être surpris; il entend déjà le bruit des païens qui se réjouissent de le prendre vivant. Mais alors il se souvient de son frère, et se fait terrible. Il s'arme, il

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LIX-LXIV. — [2] Couplet LXIX. — [3] Couplets LXIX-LXXI.

[4] Sebile le regarde de bon cuer et de foi... — La roïne l'ambrace q'an moillent si conroi — Et Baudoins l'acole et traist dejoste soi; — Andui se sont assis desor ·I· paile bloi. — Assez i ot parlé d'amor et de donoi, — Baisié et acolé doucement an recoi.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

abat ses adversaires, il se dirige vers le Rhin, se retourne à plusieurs reprises pour rouler les Saisnes dans la poussière, tranche leurs têtes, et, rouge de sang, couvert de sueur, précipite dans le fleuve profond son cheval blanc d'écume. Les païens le voient, pleins de rage, échapper à leur vengeance; ils le criblent de flèches. Terrible encore et joyeux sous cette pluie mortelle, Baudouin éperonne son bon cheval qui nage vigoureusement, et se rit de ses ennemis que la distance rend de plus en plus impuissants. Encore un coup d'éperon, et le voilà sauvé. Son cheval a pied, il aborde, et, tout ruisselant, apparaît aux regards de Charles [1]....

« D'où venez-vous? » lui demande l'Empereur, et Baudouin est forcé de raconter son escapade. Le roi de Saint-Denis fronce alors les sourcils et, d'un ton sévère, interdit au frère de Roland et à ses autres barons de franchir désormais le Rhin. « C'est folie de com- « promettre ainsi toute une armée. *Ce n'est pas vasse-* « *lages d'enprendre hardement* [2]. » Il semble d'ailleurs que Charles ait eu pour unique besogne de comprimer partout dans son armée les envahissements de la débauche; il apprend alors que les dames de ses barons, restées à Saint-Herbert, se sont livrées aux valets et aux garçons de l'armée, et qu'elles font ripaille avec eux. Une seule Lucrèce s'est rencontrée parmi ces milliers de prostituées : c'est la reine de Frise, femme de Lohout et sœur de Bérard de Montdidier. Les autres se sont jetées dans le vice avec un empressement lascif et sanguin; même elles se sont fortifiées dans Saint-Herbert et défient derrière ces murailles leurs maris qu'elles ont déshonorés. Il faut que Charles lui-même

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXI-LXXIV. — [2] Couplets LXXIV-LXXVI.

aille mettre le siége devant ce château, ou plutôt devant ce lupanar. Il faut même que Dieu fasse un miracle pour châtier ces adultères. La tour de Saint-Herbert s'entr'ouvre et ses murs s'écroulent. Rissent de Frise tombe joyeuse et pure aux bras de son mari; les autres dames, confuses, n'osent lever les yeux devant leurs barons auxquels elles ont si rapidement préféré les derniers des hommes. Mais l'Empereur fait un si beau sermon à ses chevaliers qu'ils reprennent débonnairement leurs femmes sans même leur adresser un seul reproche [1]. Voilà toute l'armée française transformée en une troupe de Sganarelles dont les infortunes, hélas! n'ont rien d'imaginaire. Le poëte, il est vrai, ajoute avec componction que cette aventure corrigea les dames et que depuis ce temps chacune d'elles « fu simple et debonaire [2]. » Je n'ai nulle confiance en une vertu si changeante... et nulle admiration pour un poëme si lubrique.

Tous ces épisodes sensuels ne servent d'ailleurs qu'à suspendre l'action et à énerver le lecteur. Ce Rhin, ce fleuve militaire qui sépare deux armées furieuses, se change ici en je ne sais quel ruisseau d'opéra comique, séparant uniquement des bergères et des bergers perpétuellement amoureux. Ces pastorales sont fatigantes, et je leur préfère jusqu'à nos récits monotones de grandes batailles en dix mille vers. Enfin nous sortons un peu de ces bergeries pour assister à l'*adoubement* du jeune Bérard que Charles fait chevalier suivant le rite antique [3]. Mais le nouveau chevalier, pour son coup d'essai, enfreint les ordres de l'Empereur et se jette dans l'eau du Rhin. Les Fran-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXVII-LXXX.
[2] Les valets coupables furent jetés dans le Rhin, une grosse pierre au cou.
[3] *Chanson des Saisnes*, couplet LXXX.

çais ne peuvent abandonner ainsi le plus jeune, et, après Baudouin, le plus courageux de leurs chevaliers. Ils le suivent, et voilà les destriers qui déjà se débattent dans le formidable courant : « Qui là n'ot « bon cheval tost i fist le plunjon. » Les païens les attendent sur l'autre rive, et Sebile considère avec des yeux ravis, non pas les Saisnes, mais les Français. Bientôt une formidable mêlée s'engage et Guiteclin est forcé de reculer. Les Français, qui ont encore trouvé le temps de courtiser les dames païennes, repassent le fleuve au lieu de prendre position sur la rive qu'ils ont conquise. D'ailleurs, ils sont fatigués et murmurent contre Charlemagne : « Nous avons, di- « sent-ils, passé quatorze ans en Espagne, et voici déjà « deux ans que nous sommes ici. *Molt grant i est la « paine et petiz li esplois*. Beaucoup d'entre nous sont « malades. Nos chevaux sont maigres. Nos tentes tom- « bent en lambeaux. C'est le moment de faire un appel « aux Hérupois et de les convoquer à notre aide. » Les barons crient très-fort, et Charlemagne a peur. Il envoie des messagers à Salomon de Bretagne, à Huon du Maine, à Richard de Normandie, à Dreux, à Auquetin. Ces fiers vassaux daignent enfin consentir à se déranger. Ils assemblent cent mille hommes et se portent au-devant de Charlemagne qu'ils veulent bien aider contre les païens [1]. Ces Hérupois sont bien généreux !

Détresse de l'armée de Charles qui appelle les Hérupois à son aide. Bataille nocturne entre les Saxons et les chrétiens. Exploits de Baudouin.

Toutefois ils mettent un peu de lenteur dans leurs mouvements stratégiques. Pendant que les Français attendent ce secours nécessaire, ils sont prévenus par la reine Sebile d'une attaque nocturne que les Saxons doivent diriger sur le camp de Charlemagne. Il ne

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets LXXXI-XC.

manquait plus à Sebile que de trahir et de faire tuer ses propres sujets. Les païens en effet passent le Rhin à minuit et sont remplis de joie à la pensée de surprendre les Français et de finir la guerre par un massacre général. Mais les Français, grâce à la reine saxonne, sont sur leurs gardes ; ils sont tout armés et attendent de pied ferme l'*envahie* des païens. Bérard est en embuscade au gué de Morestier, et Baudouin en face de la tente de Sebile : il eût même été plus habile de donner à celui-ci une autre place. Qu'importe? Bérard et Baudouin repoussent les Saisnes et les repoussent énergiquement [1]. Une rivalité s'engage alors entre ces deux héros. Le fils de Thierry n'a pas conquis moins de dix destriers dans la bataille; le frère de Roland est jaloux et veut en conquérir autant. Malgré les défenses de l'Empereur, il franchit une seconde fois le Rhin, tue Baudamas, neveu de Guiteclin, et repasse fièrement un fleuve trop de fois traversé pour intéresser désormais le lecteur. Charles s'irrite contre cet imprudent qui prend plaisir à se perdre; mais Baudouin lui répond, le poing sur la hanche : « Ce qi est « griés as autres, m'est solaz et depors [2]. » Matamore!

Arrivée des Hérupois; nouvelle bataille, grande victoire des Français.

Par bonheur, les Hérupois arrivent. Où les placera-t-on? Charles, d'un geste superbe, montre la rive opposée du Rhin, et, le doigt fixé sur le camp des Saxons : « Voilà, dit-il, la place que j'ai réservée aux Hérupois. » La sublimité un peu ironique de ce langage est tout d'abord assez désagréable aux nouveaux arrivants : ils ne se hâtent point d'être des héros. Mais enfin ils s'y décident, se confessent de tous leurs péchés, reçoivent pour pénitence « de frapper les païens, » et entrent pleins de confiance dans l'eau

[1] *Chanson de Roland*, couplets XCI-CII. — [2] Couplets CII-CV.

redoutable que la main de l'archevêque de Sens vient de bénir. Les voilà qui passent le fleuve, les voilà sur l'autre rive, mouillés et joyeux. Mais ils vont rapidement avoir l'occasion de réchauffer leurs membres glacés; une grande bataille s'engage entre « les Français de la France » et l'armée de Guiteclin. Hugues tue le roi Daire d'Orcane; Geoffroy l'Angevin traverse d'un coup de son *espié* le cœur du roi Caloré. Bataille, bataille. Les païens résistent, mais ils sont battus. « Herupois lor detranchent antrailles et boiax... As piex de lor chevax les aloient foulant. » Guiteclin voit arriver vers lui les fuyards; il s'arme à son tour et essaye de changer la fortune du combat. Mais le jour s'éteint, la nuit arrive, les Saisnes s'enfuient, les Français sont décidément vainqueurs. Comme on le voit, les Hérupois débutent bien, et l'on se demande pourquoi ils s'empressent de repasser le Rhin au lieu de s'établir fortement sur un champ de bataille dont ils restent les maîtres [1].

La situation des deux partis demeure donc la même, et, franchement, il eût été bien temps de la changer un peu. Jean Bodel abuse et se moque de la patience de ses lecteurs. Que Bérard de Montdidier se donne encore une fois la joie périlleuse de traverser le Rhin pour aller embrasser son Hélissende, sa fiancée, qui est la captive et la confidente de Sebile; qu'il rende la femme de Guiteclin témoin de ces caresses presque nuptiales et qu'il permette à cette païenne de faire une plaisanterie sacrilége au sujet de ces baisers lascifs : « *Bien savés doner pais par devant évangile* [2]; » que l'éternel Baudouin reparaisse ensuite dans le même rôle; qu'il brave une fois de plus la colère de

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CVII-CXIX. — [2] Couplets CXX-CXXIV.

Charlemagne pour savourer la mauvaise douceur des baisers de Sebile; qu'il tue le Saisne Caanin et se revête des armes de cet ennemi mort; qu'à l'aide de ce travestissement, il puisse, malgré la jalousie de Guiteclin, pénétrer dans la tente de la reine et s'y livrer aux lubricités de son pitoyable amour; qu'ensuite il soit reconnu des païens et vigoureusement poursuivi par leur roi, dont la colère est légitime et dont le cœur est vraiment grand; qu'il échappe à grand'peine à ces dangers qu'il ne devait pas braver : — véritablement, ces mêmes épisodes toujours renouvelés, et renouvelés sous la même forme, ne sont pas dignes d'attirer longtemps notre attention [1]. Exaspéré par tant d'imprudences ridicules et de fanfaronnades dangereuses, Charles, qui un moment a cru Baudouin mort, et a versé toutes les larmes de ses yeux sur ce fou qu'il aime avec la passion d'un père, Charles s'écrie : « Puisque vous aimez tant à passer le Rhin, eh bien! « je vous ordonne de le passer une fois de plus; je veux « que vous donniez, sous les yeux des Sarrasins, un « baiser à votre amie Sebile, et que vous obteniez de « sa main l'anneau d'or qu'elle porte au doigt. Allez. » L'Empereur a voulu d'ailleurs donner à son neveu l'exemple de cette hardiesse; il a passé le fleuve, il a tué cinq païens, il a enfreint ses propres ordres. Il est donc nécessaire que le frère de Roland obéisse. Mais, cette fois, le passage du fleuve n'a point pour lui la saveur du fruit défendu; il n'obéit qu'à contre-cœur [2]. Un espion d'ailleurs a entendu toute la conversation de Charles avec son neveu, et s'empresse d'aller tout rapporter à Guiteclin [3]. Une jalousie terrible s'allume dans le cœur du païen; il faut que Baudouin périsse.

Imprudences et fanfaronnades de Baudouin qui, pour satisfaire son amour avec Sebile, ne cesse de traverser le Rhin et de compromettre le sort de toute l'armée chrétienne.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXXV-CXXX. — [2] Couplets CXXX-CXXXIV. — [3] Couplets CXXXIV-CXXXVI.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

« C'est de ma main qu'il mourra, » s'écrie alors le *seigneur de Persie* qui s'appelle Justamont. Et, après avoir obtenu le consentement du roi des Saisnes, il va naïvement trouver la reine, et, en raffiné, en chevalier galant, lui demande « un baiser ». Il tombe bien. Sebile ne songe qu'à Baudouin et aux dangers qu'il va courir : « Surtout, dit-elle à Justamont, ne le blessez « pas; ménagez-le, et contentez-vous de le livrer à Gui« teclin. » Quant au baiser, elle le refuse, ou plutôt le diffère. Elle n'est pas adultère avec le premier venu [1].

Tout aussitôt commence le grand duel entre Baudouin et le Persan. Est-il besoin d'ajouter que le frère de Roland tue son adversaire? Personne n'en a pu douter un seul instant. Mais on pouvait s'attendre à ce que l'auteur de la *Chanson des Saisnes* variât avec plus d'habileté les péripéties de son poëme : Baudouin se sert ici d'un vieux stratagème dont Bérard s'était déjà servi avant lui; il endosse les armes de Justamont et se fait passer pour le Persan. Par bonheur, il sait un peu de *tiois*, et à tous ceux qui lui demandent des nouvelles de Baudouin, il répond : « Je l'ai tué [2]. » C'est ainsi qu'il arrive jusqu'à la tente de Sebile. La belle païenne était à l'entrée de son *tref;* ses beaux cheveux flottaient sur ses épaules; elle souriait, elle était rayonnante de beauté. Baudouin se fait reconnaître, et les voilà qui s'embrassent cent fois. Charlemagne n'avait exigé qu'un baiser; Baudouin est libéral, il ne les compte pas [3]. Mais tout à coup il se rappelle que l'Empereur lui réclamera tout à l'heure l'anneau d'or de la Reine. Il le demande. Sebile, en coquette qui sait son métier, le refuse avec une petite indignation boudeuse qui met Baudouin

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXXXVII-CXXXIX. — [2] Couplets CXL-CXLIII. — [3] Couplet CXLIV.

en colère [1]. C'est ce qu'elle voulait. Quand le héros a bien tempêté, la voix charmante de son amie lui dit doucement : « Je voulais rire. Ce sont là les jeux d'Amour. » Remarquez le mot *Amour* : il s'agit ici du « petit dieu malin » dont la *Chanson de Roland* et nos plus anciens poëmes ne parlent jamais. Sur ce, Sebile donne au frère de Roland son anneau... et quatorze baisers [2]. Pourquoi quatorze?

« Prenez garde, voici Guiteclin, » s'écrie alors la belle Hélissende, qui accepte dans toutes ces aventures la tâche médiocrement honorable de faire le guet. Guiteclin apparaît en effet, terrible; et Baudouin de s'enfuir au plus vite, en jetant quelques regards furtifs, quelques derniers regards vers la tente de Sebile. « Je me battrais volontiers avec vous, dit le frère de « Roland; mais vous n'êtes point seul, et je ne saurais ré- « sister à ces milliers de païens. » Et il bat en retraite avec une fierté railleuse. La retraite n'est pas sans périls, et il est fort heureux pour Baudouin que le fleuve ne soit pas loin du camp saxon. Il risque là de périr fort vulgairement, et l'anneau de Sebile n'est pas un talisman [3].

Cependant Charles est fort inquiet : un cheval sans cavalier vient d'être arrêté au milieu des tentes françaises. On n'a pas eu de peine à le reconnaître : c'est Vairon, c'est le destrier de Baudouin. Plus de doute : le neveu de Charles est mort. Jamais l'Empereur n'a encore été si colère ni si triste. Il s'élance sur Vairon, il l'éperonne violemment, et le bon cheval conduit bientôt l'Empereur aux pieds de Baudouin qui vient d'atteindre le rivage et qui s'empresse de dire à son oncle : « Je vous apporte l'anneau de Sebile [4] ! »

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CXLIV-CXLVI. — [2] Couplet CXLVII. — [3] Couplets CXLVIII-CLV. — [4] Baudouin est encore revêtu des armes de Jus-

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

Ici se termine la seconde partie de notre chanson [1].

III.

Construction par les Tiois d'un pont sur le Rhin.

« Il y a deux ans que je suis sur cette rive, sans « pouvoir y livrer une bataille décisive. J'ai vraiment « affaire à un peuple *plus dur que métal.* » C'est ainsi que parle le grand Empereur, et il se résout à en finir. « Toute l'armée française va passer le Rhin, et cette « fois elle gardera ses positions sur l'autre bord. » C'est fort bien, mais les eaux sont hautes, mais le fleuve est dangereux. Si encore on pouvait trouver quelque gué favorable à la construction d'un pont! Ce que les hommes ne peuvent faire, Dieu le fera. Il renouvelle pour Charles le célèbre miracle du cerf qui traverse le courant sans perdre pied, et qui montre aux chrétiens le gué dont ils ont besoin. « Vite, qu'on fasse un « pont. » Mais qui sera chargé de cette besogne roturière? Ce seront les pauvres Tiois, et ce n'est pas la première fois qu'on leur taille pareille besogne. On ne se lasse pas d'en faire des pontonniers ou des bûcherons. Cette fois encore, ils se révoltent, et leur roi Ripeu plaide courageusement leur cause devant Charlemagne. L'Empereur lui répond avec une insolence qui dépasse en invraisemblance toutes les conceptions de nos épiques : « Hâtez-vous de faire le pont, dit ce « Charles, qui se montre ici par trop roi de France, et « par trop peu empereur d'Allemagne. Si vous ne vous « mettez à l'œuvre, je vous fais tous tomber en ser- « vage. Travaillez, travaillez. Pendant ce temps, mes « bons Hérupois se donneront les plaisirs de la chasse,

tamont et n'est pas tout d'abord reconnu par son oncle avec lequel il est forcé d'engager un combat qui est funeste à Charlemagne.

[1] *Chanson des Saisnes,* couplets CLV-CLVII.

« et, quand le pont sera fini, c'est à eux que reviendra « l'honneur de combattre les Saisnes. Aux Allemands « la première place dans les travaux roturiers, la der- « nière dans la bataille! » Les Tiois ne peuvent supporter un tel langage, et ils ont raison de relever la tête. Cependant le poëte français donne tort à leur indignation, et ils sont forcés de construire le pont [1]. En vérité, j'admets qu'on soit Français, mais non pas à ce point.

Bref, le pont est construit, malgré tout l'effort de Guiteclin et des Saisnes. Ils criblent de flèches les ouvriers chrétiens; mais aux archers païens Charles oppose ses archers, et le roi Murgafier, avec ses vingt mille Saxons, ne peut résister facilement à l'assaut de « la gent de France de qoi li prez abonde. » Un Saxon se jette dans l'eau du Rhin et va porter l'alarme dans le cœur de Guiteclin. « Vous imaginez-vous, dit-il « au roi, que les Français sont venus pour moissonner « vos blés? Il faut à tout prix les empêcher de passer. » Tout aussitôt, on construit barbacanes et fossés sur la rive du fleuve, pour en défendre l'abord. Cinquante mille païens, commandés par un de leurs rois, sont chargés de s'opposer aux travaux du pont français. Les ouvriers chrétiens meurent par centaines, par milliers; ils meurent honteusement, frappés à coups de pierres par les machines des païens, et il faut que Charles les console de ces blessures banales, en s'écriant : « Cil « qi à cel pont muerent, corone auront de flor; — Ce « est por assaucier le non dou Creator [2]. » Mais le moment du grand passage, de la bataille décisive, est enfin arrivé. Tout prend je ne sais quel air solennel. Le temps des épisodes est passé : voici, voici l'action principale.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CLVIII-CLXV. — [2] Couplets CLXVI-CLXXI.

D'un côté, sont deux cent mille Saxons, avec les rois Guiteclin et Murgalier. De l'autre, les trente *échelles* des Français. Charles appelle un archevêque et se confesse; tous les chrétiens en font autant. Toute cette armée se jette à genoux, fait le signe de la croix et se précipite sur les païens.

Une bataille décisive est enfin livrée à Guiteclin. Mort du roi des Saisnes, triomphe de Charles et de Baudouin.

La bataille est terrible. Garin d'Anséune, un de ces héros qui ont donné leurs noms à des Chansons de geste aujourd'hui perdues, Garin meurt. Le roi de la bataille, vous le savez, c'est Baudouin : « Tot tranche devant soi, com fauchierres les prez. » Il frappe le païen Murgalant et le tue. Malgré ces tueries gigantesques, malgré ces exploits, les Hérupois, qui se sont trop avancés, se trouvent dans une situation des plus critiques. Par bonheur, Gaifier de Bordeaux amène sur le champ de bataille trente mille Poitevins et Gascons qui vont changer la fortune : « Qui là fu et ce vi, il pot bien afier — C'onques ne vit bataille à celi ressambler. » D'un autre côté, au secours de Guiteclin s'avance une gent étrange, un peuple merveilleux; ces païens sont velus comme des ours, ils ont la tête plate, des yeux noirs, une bouche énorme, des dents aiguës, tout l'aspect des Huns dont ils ont la férocité. La bataille recommence. « En comparaison de cette journée, dit notre poëte, Roncevaux n'est rien; ni la bataille du Val-Beton, où fut Charles Martel; ni celle où périt Raoul de Cambrai; ni le combat d'Aspremont où fut conquise Durandal; ni celui où Gormond se mesura contre le roi Louis. » Ce jour-là, l'enfer se peupla abondamment : « Moult cru en icel jor li peuples infernax [1]. »

Le sang coule à torrents. Où sont les vainqueurs?

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CLXXIV-CXCIII.

On n'en sait rien. Dans cet immense entrelacement de bras, de lances, de hauberts et de heaumes, sur ce sol couvert de têtes coupées et imprégné de sang, les vaincus eux-mêmes n'ont pas le loisir de s'apercevoir de leur défaite, ni les vainqueurs de leur triomphe. Gondebeuf succombe à la tête de ses Bourguignons [1], et Charlemagne s'aperçoit avec terreur que les Saisnes se renouvellent sans cesse sur le champ de bataille [2]. Comment triompher d'ennemis qui ne veulent pas mourir?

Il faut en finir. Guiteclin et Charlemagne s'approchent enfin l'un de l'autre et vont terminer la bataille par un duel véritablement épique. Guiteclin est frappé d'un coup mortel; il tombe, il meurt [3]. Les Saisnes alors se mettent en fuite, et les Français les poursuivent durant l'espace de quinze lieues. La grande bataille est finie.

Tant de coups d'épée ont détourné notre attention de la reine Sebile. Cette misérable, qui ne s'est étudiée toute sa vie qu'à tromper Guiteclin, a l'effronterie de le regretter [4]. Elle s'écrie [5] : « Gentix rois débonnaires,

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet CXCIV. — [2] Couplet CXCV. — [3] Couplets CXCVI-CXCVII. — [4] Couplets CXCVIII-CC.

[5] SEBILE APRÈS LA MORT DE GUITECLIN. Sebile est à genoux devant l'Empereur; — Lui embrasse la jambe, par grand respect, — Et lui dit : « Droit empereur, au nom du Créateur, — Si vous avez mis à mort mon seigneur Guiteclin, — Ne me faites point de vilenie, à moi qui suis aujourd'hui sans pasteur. — Ne permettez pas que je sois maintenant déshonorée. — Voilà que je suis seule, sans ami, sans guide, — Si quelqu'un ne prend noblement pitié de mes pleurs. » — L'Empereur la regarde; il en a de la tendreur dans l'âme, — La prend entre ses bras et par amour la baise. — Puis, appela Baudouin, le fils de sa sœur. — Tout son cœur est entrepris de joie et d'allégresse; — Puisqu'il a Sebile, il ne plaindra pas son labeur, — Et ne la céderait à personne ni pour forteresse ni pour château : — « Dame, dit l'Empereur, voyez ce chevalier, — Il est riche, et c'est le fils de ma sœur. — Si vous le voulez pour mari et seigneur, — Je vous ferai baptiser selon la loi du Créateur. — Il sera roi, et vous serez dame de haut rang. — Mais, si vous aimez mieux rester dans la loi païenne, — Plutôt que d'épouser le comte, tout ce que je puis faire, — C'est de vous donner

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

tant estiez prodom. » Elle avoue ses crimes : « Onques jor de ma vie ne vos fis se mal non. » Mais, d'ailleurs, son émotion n'est que de l'épouvante ; elle redoute le vainqueur : « Peut-être que ce roi me mettra en prison. » Le lecteur, j'en suis certain, ne partagera point les craintes de Sebile, et lui criera comme Hélissent : « Ras-« surez-vous, Baudouin va vous épouser. » Et, en effet, *on* n'attend pas que le corps de Guiteclin soit refroidi pour se bercer de l'espoir joyeux de ces noces ; Sebile va presque au-devant des propositions qu'on lui pourrait faire : « Baptisez moi, » s'écrie-t-elle. Et sur-

Mariage de Sebile avec Baudouin. Charles donne à ce frère de Roland tout le royaume de Guiteclin. Départ de l'Empereur.

un sauf-conduit selon votre bon plaisir, — Pour aller où vous voudrez aller. — Je ne veux plus vivre un jour de plus, s'écrie Sebile, — Si je pense à chercher des conseillers sur cette affaire, — Excepté vous et les Français. — Si je refusais, je ferais grande folie. — Dieu ne pourrait me donner un mariage meilleur, — Pourvu qu'il soit au gré du comte Baudouin. »

« Sire droit empereur, dit Sebile au fier visage, — Au nom de ce Seigneur qui nous peut tout donner, — A la loi duquel il faut que je me range, — Et pour lequel il me faut quitter la loi de Mahomet de la Mecque, — J'ai à vous faire une demande (au nom de Dieu qu'elle ne vous blesse pas!). — Je la veux faire aussi au comte Baudouin, — Mais vous ne saurez point laquelle, avant de me l'avoir accordée. — Je vous assure qu'elle est tout à fait selon mon gré, — Et je pense que votre honneur aussi y est engagé. » — « Volontiers, dit le Roi, je ne la refuserai point. » — « Sire, cinq cents mercis, dit Sebile. — Ordonnez donc à tous vos hommes de chercher partout, — Jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le corps de Guiteclin le guerrier. — Il fut mon seigneur, je ne veux pas le nier. — Si les bêtes le mangeaient, j'y perdrais mon honneur, — Et tous les hommes de la terre me devraient moins estimer. — Il n'est pas besoin que les femmes soient plus blâmées, — Et ce que fait l'une d'elles retombe sur toutes les autres. — Sire, par Dieu le droiturier, soyez le gardien de mon honneur : — Vous êtes le seul conseil auquel je puisse me fier. » — Le roi l'entendit et s'émerveilla. — Il regarda le duc Naimes, Baudouin et Lohier : — « Par saint Denis dont je suis le chevalier, dit Charles, — Une telle parole n'est jamais sortie des lèvres d'une vilaine femme, — Mais seulement d'un cœur vrai, loyal et entier. — Vous n'en aurez pas le dédit, votre volonté sera faite sans retard, — Pour le roi Guiteclin qui fut si noble et fier. » — ... Deux destriers d'Aragon apportent [bientôt] le corps du Saxon. — Quand Sebile le voit, devient noire comme charbon, — L'eau des yeux lui tombe le long du menton : — « O Guiteclin, dit-elle, tu étais si gentilhomme, — Si large et libéral et noble. — Ah ! si Mahomet a quelque puissance sur terre ou dans le ciel, — Et si je puis prier celui qui fit Lazare, — Je le prie et supplie de te faire pardon ! ... » (*Chanson des Saisnes*, couplets CCV, CCVI, CCVII.)

tout : « Mariez-moi. » On la baptise, on la marie : nos héroïnes ne reçoivent guère l'un de ces sacrements sans l'autre [1]. Toutefois il convient d'ajouter que, par un noble mouvement et dont il faut lui tenir compte, Sebile, à genoux aux pieds de Charlemagne, lui demande une sépulture honorable pour Guiteclin [2]. Mais désormais il ne faut songer qu'au plaisir. Le même jour, Sebile se fait « oster de la loi paiénor » et épouse Baudouin. D'ailleurs elle conserve son titre de reine : car le frère de Roland reçoit de Charles l'héritage de Guiteclin. Le jeune roi reste à Trémoigne, chargé de la lourde tâche de gouverner un peuple mal converti et mal vaincu [3]. Déjà certains symptômes inquiétants se manifestent autour de lui. Les fils de Guiteclin ont survécu à leur père, ils ne renoncent pas à leurs droits, un vaste soulèvement se prépare. Mais Baudouin aux bras de Sebile, Baudouin qui savoure les primeurs de sa royauté, peut-il s'imaginer que l'avenir lui sera moins doré que le présent ? Charlemagne peut se retirer et le laisser seul en ce pays terrible : Baudouin ne craint rien. Il est jeune et possède le sourire de Sebile.

IV.

Règne de Baudouin; révolte des Saisnes soulevés par les fils de Guiteclin. Le jeune roi appelle Charlemagne à son secours.

Les événements racontés dans la première partie de cette trop longue Chanson avaient jadis été l'objet de tout un poëme dont la science contemporaine a restitué le titre : « *les Barons Hérupois*. » La dernière partie, celle que nous allons analyser, ne formait-elle pas aussi le sujet de toute une ancienne Chanson, dont le titre pouvait être : *le roi Beaudouin ?* Nous ne som-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCI-CCVI. — [2] Couplets CCVII-CCVIII. — [3] Couplets CCIX-CCX.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

mes pas éloigné de le penser. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrivé à cet endroit de son poëme, Jean Bodel lui-même a l'air de commencer un nouveau roman dont il avait sans doute l'original sous les yeux : « Seignor, or antandez, que Dex vos benéie ; — Ceste chançons des Saisnes n'est pas ancor faillie. — Ains commancent li ver... [1] » Baudouin s'endort dans la joie... et dans l'inaction. C'est le vieux Charles qui le réveille : « Or n'antandez pas trop à baisier vostre amie [2]. » Mais le jeune roi est trop heureux pour être sage : l'amour de Sebile lui fait tout oublier. Il sort enfin de sa léthargie amoureuse, mais il en sort à la nouvelle que cent mille Saxons sont en armes à une lieue de Trémoigne, à une heure de son palais. Il ouvre une des fenêtres du château, et aperçoit en effet l'immense armée qui est tout proche. Il s'indigne, il redevient fier... [3] Mais, hélas ! trop tard.

Autour de Baudouin, pour défendre le jeune roi, il n'y a plus que quinze mille *bacheliers*. Et les païens sont si nombreux, nous dit le poëte, que, s'ils dormaient tous, Baudouin devrait mettre plus d'un mois à les tuer [4]. On se hâte d'envoyer un message à l'Empereur ; mais Charles est bien loin et les Saisnes sont bien près. Avant le retour du messager, il faut engager la bataille.

Le neveu de l'Empereur est surpris par les païens. Dernière bataille contre les Saxons ; mort de Baudouin ; regrets de Sebile.

Baudouin sait d'avance qu'il y sera vaincu, qu'il y mourra. Il s'avance fièrement au-devant de ce martyre, et c'est alors que, pour la première fois, nous nous intéressons vivement à son sort. Jusqu'à la mort de Guiteclin, il s'est montré fou, téméraire et lubrique ; le malheur ici le consacre et le grandit. On est touché de voir tant de jeunesse, tant de beauté si rapidement

[1] *Chanson des Saisnes*, couplet CCXIV. — [2] *Ibid.* — [3] Couplets CCXVI-CCXXI. — [4] Couplets CCXXII-CCXXIII.

moissonnées. Ce jeune représentant de la France, qui va mourir loin de la France et loin de Charles, nous émeut presque aussi profondément que son frère mourant à Roncevaux. D'ailleurs sa résistance est des plus belles, et Roland n'eût pas donné de plus superbes coups d'épée [1].

Le 14 septembre, un messager arrivait au palais de Charles et lui annonçait la funeste nouvelle [2] : « Baudouin a cent mille païens devant lui. — Secourons-le, » dit Naimes [3]. Ils partent, avec quelle ardeur! ils cheminent, avec quelle rapidité! Ils arrivent enfin; le vieil Empereur et le jeune Roi tombent dans les bras l'un de l'autre. « Dex prist por nos martire et por lui le prenon [4]. » Avec son grand geste pontifical, Charlemagne bénit alors la Grande Armée; mais il est triste, il a je ne sais quels pressentiments lugubres. Ces pressentiments ne le trompaient pas. Bérard meurt frappé par Fieramor, et sa dernière pensée est pour Hélissent *au cler vis* : « N'aimez pas pire que moi, » dit-il, et il rend l'âme [5]. Les barons le pleurent comme des femmes; Baudouin fait mieux : il le venge. Fieramor, fils de Guiteclin, périt sous un des plus terribles et des derniers coups de l'épée de Baudouin. Mais le frère de Roland, ivre de rage, s'est avancé trop loin. Il se trouve tout à coup seul au milieu de toute l'armée païenne. Coups à droite, coups à gauche; résistance héroïque. Ce n'est plus Baudouin; c'est Roland.

Il meurt [6].

Il ne faut pas essayer de peindre la douleur de Charlemagne, qui veut se percer de son épée [7], ni sur-

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCXXIV-CCXXXVI. — [2] Couplets CCXXXVI, CCXXXVII. — [3] Couplets CCXXXVII, CCXXXVIII. — [4] Couplets CCXXXIX-CCXLIV. — [5] Couplets CCXLXI-CCXLIX. — [6] Couplets CCL-CCLIX. — [7] Couplet CCLX.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXV.

tout celle de Sebile [1]. Pour la première fois, l'héroïne de notre roman se relève à nos yeux. Son amour vrai engendre une vraie douleur : « Parle-moi, dit-elle à « ce corps inanimé. C'est pour me faire peur, n'est-ce « pas ? que tu ne parles point. Oh ! parle. C'est moi, moi « qui suis ton amie. Mon Dieu, faites qu'il me parle en- « core. Trois mots seulement, trois mots ! » Elle étreint ce cher mort qu'elle lave de ses larmes : « Ah ! que ne « suis-je comme la belle Aude, sécrie-t-elle, qui mourut « de douleur pour Roland et Olivier [2] ! » Sebile, dans

[1] Regrets de Sebile a la mort de Baudouin. La reine Sebile qui eut tant de beauté — Vient à la rencontre de Charles jusqu'au maitre-degré : — « Baudouin est-il vivant ? » lui demande-t-elle. — « Non, répond le Roi, il est abattu mort. — Les païens nous l'ont tué ; j'en ai contre eux plus de colère encore. — Voici son corps qui git sur cet écu bouclé. » — Sebile l'entend, pense en perdre le sens ; — Sa vue devient trouble, ses dents se serrent, — Ne peut rester sur pieds, et tombe à terre, pâmée. — Quand elle revient à elle, elle dit ainsi sa pensée : — « Roi Baudouin, mon seigneur, pour l'amour de Dieu, parlez. — C'est moi, moi qui suis votre amie ; n'agissez pas de la sorte avec moi. — Si je vous a fait quelque tort, je vous l'amenderai — Selon votre bon plaisir, mais répondez, répondez moi. — C'est pour vous que je fus baptisée. — Mon cœur s'appuie sur vous, en vous est tout mon amour. — Si vous alliez me manquer, ce serait bien mal ; — Si vous regrettiez notre union, ce serait trop tôt. — Baudouin, est-ce bien vrai ? M'êtes-vous ainsi enlevé ? — Parlez-moi, mon ami, si vous pouvez le faire.... — Je vois vos armes rougies, ensanglantées, — Mais je ne puis croire que vous soyez tué. — Eh ! y a-t-il un homme qui eût été assez hardi, assez osé, — Assez téméraire, pour frapper Baudouin à mort ? — Non, non, je crois que vous me voulez éprouver par une feinte. — Vous avez voulu voir comment je me conduirais en vous voyant mort. — Parlez, parlez-moi, au nom du fils de la Vierge, — Au nom de cette virginité perpétuelle, — Au nom de la croix sainte où Jésus fut peiné. — Ami, ne tardez pas, ami, c'est assez. — Je vais mourir, si vous continuez de la sorte. — Ah ! gentil roi de France, je vois bien que vous êtes méchant envers moi, — Vous avez le cœur trop vilain, quand vous n'avez pas pitié — De cette pauvre dame qui souffre si durement. — Pour l'amour de Dieu, beau sire, commandez à Baudouin — De me dire deux mots ; j'aurai bien moins de peine. — Je fus si joyeuse aujourd'hui quand je vous vis de retour. — Je vous l'envoyai avec trois mille hommes armés ; — Je vous tiens quitte de tous les autres, mais rendez-moi celui-là sain et sauf, — Ou jamais plus je ne vous aimerai de ma vie. » — Mais quand Sebile voit que ses paroles ne servent à rien, — Et que Baudouin est mort, véritablement mort, — Elle va passer son bras autour du corps, et l'étreint, — Et le baise plus de cent fois... (*Chanson des Saisnes*, couplet CCLXV.)

[2] *Chanson des Saisnes*, couplets CCLXV-CCLXXVIII : « S'or poïsse morir, com dame Aude au vis fier, — Lors éusse à mon chois trestot mon desirrier. »

l'excès de sa douleur, oublie sans doute qu'elle n'a pas mérité la mort sublime de la fiancée de Roland. Pour mourir comme Aude, il faut avoir vécu comme elle.

Quels événements pourraient nous intéresser après ceux que nous venons de raconter? Désormais l'action se traîne. Baudouin est mort, et il était toute la vie de notre poëme.

La Saxe une dernière fois soumise par Charlemagne.

Est-il nécessaire de constater cette éternelle victoire des chrétiens qui termine uniformément toutes nos chansons de geste? Un des fils de Guiteclin, Dyalas, se convertit à la foi chrétienne et demande à combattre les Saisnes qu'il a soulevés. Il triomphe de ses compatriotes avec la rage qui est habituelle aux nouveaux convertis de nos romans; et Charles, avec une complaisance qui n'a rien de politique, lui donne alors le royaume de Baudouin. Dyalas change de nom : il s'appellera désormais « Guiteclin le Converti [1]. » Quant à Sebile, elle ne pense guère à un troisième mariage et va s'enfermer dans un moutier [2]. L'Empereur ordonne de fondre toutes les épées et tous les éperons de ses ennemis morts au champ de bataille : on en fait un immense *perron* où l'on grave en beaux caractères, en lettres d'or, la nouvelle victoire de Charlemagne [3].

Et, toutes les fois que les Saisnes avaient envie de se révolter, ils regardaient ce trophée, et rentraient dans le devoir.

[1] *Chanson des Saisnes*, couplets CCLXXIX-CCXCVI. — [2] Couplet CCXCVI. — [3] Couplets CCXCVI, CCXCVII.

CHAPITRE XXVI.

CHARLEMAGNE DANS LA VIE PRIVÉE. — AVENTURES DE LA REINE BLANCHEFLEUR.

(Macaire [1].)

Analyse de *Macaire*.

Olivier et Roland sont morts ; Roncevaux n'est plus qu'un souvenir dont la vivacité s'émousse tous les

[1] NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA CHANSON DE MACAIRE. — I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. *Macaire* est une branche du *Charlemagne* de Venise, compilation due à un Italien du treizieme siècle, mais dont l'original peut, suivant M. Guessard, remonter à la fin du siècle précédent. Le *Charlemagne* peut se diviser en cinq branches : *a. Beuves d'Hanstonne*, dans lequel on a bizarrement intercalé *Berte aus grans pieds*. *b.* Les *Enfances Charlemagne*. *c.* Les *Enfances Roland*. *d.* Les *Enfances et la Chevalerie Ogier le Danois*. *e.* La *Reine Blanchefleur* ou *Macaire* (V. l'analyse des cinq branches dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVIII, 402, et dans le *Romvart* d'Adalbert Keller, p. 67 et suiv.). Nous avons parlé plus haut des quatre premières branches ; nous allons désormais nous occuper exclusivement de la cinquième. 2° AUTEUR. *Macaire* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. Macaire est un poëme de 3615 vers. Ce sont des décasyllabes généralement assonancés par la dernière syllabe ou rimés · cinq couplets seulement sont féminins (quatre en *ie*, un en *ele*) ; la plupart sont en *ez*, *é*, *és*. 4° MANUSCRIT QUI EST PARVENU JUSQU'A NOUS. *Macaire* ne nous a été conservé que dans le manuscrit de Venise (bibliothèque de Saint-Marc, fr. XIII, ZZ, 3). Ce manuscrit est du commencement du quatorzième siècle. 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Macaire* a été publié deux fois : *a.* par M. Adolf Mussafia : « *Altfranzösische Gedichte aus venezianischen Handscriften* herausgegeben von Adolf Mussafia. I. *La Prise de Pampelune*. II. *Macaire ;* Wien, 1864, in-8. » *b.* par M. Guessard qui, dès 1856, avait transcrit ce poëme à la bibliothèque de Venise, et qui vient de le faire paraître sous ce titre : « *Macaire, Chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Venise, avec un essai de restitution en regard*, Paris, 1866, in-8 (tome IX de la *Collection des anciens poëtes de la France*). » L'édition de M. Guessard est un chef-d'œuvre. Elle est précédée d'une longue *Préface* (134 pages) où le savant professeur fait, avec une très spirituelle profondeur, l'histoire complète de la légende de Macaire ou du chien de Montargis. Dans la seconde partie de ce beau travail, l'éditeur établit, très-solidement suivant nous, que le *Charlemagne* de Venise est l'œuvre d'un Italien déformant, ou plutôt habillant à l'italienne, un

jours ; le châtiment de Ganelon est oublié. La race de Mayence, la race des traîtres, commence à relever la

texte français qu'il avait sous les yeux, pour le mieux faire comprendre de ses auditeurs ou lecteurs : « Ce n'est pas là un original en langue lombarde; c'est une copie servile. » Mais ce qui fait surtout l'intérêt de cette édition française de *notre* Macaire, c'est l'essai de restitution qu'a tenté M. Guessard. En face de chacun de ces vers italianisés, défigurés, méconnaissables, que présente le manuscrit de Venise, le savant philologue a placé un vers très-français, un vers dans le plus pur dialecte de l'Ile-de-France, un vers que le trouvère le plus délicat, le plus puriste du treizième siècle n'hésiterait point à avouer. C'est ainsi qu'a dû être écrit le vrai *Macaire* français, et M. Guessard n'a pas à craindre qu'on retrouve un jour le manuscrit original. Ce manuscrit présenterait, sans doute, des variantes avec son *Essai de restitution*, mais lui donnerait raison sur la plupart des points controversables. Il convient de donner ici à nos lecteurs une idée de cet admirable travail : nous choisirons le premier couplet comme exemple :

Texte de Venise (1-14).	*Essai de restitution* (1-14).
Si conteron d'une mervile gran	Ci conterons d'une merveille grant
Qe vene in Françа dapois por longo tan,	Qu'avint en France moult grant piece a de tens
Pois qe fo mort Oliver e Rolan,	Puis que mort furent Oliviers et Rolans :
Li qual fi faire un de qui de Magan,	C'est de Maience d'un culvert soduiant,
Dont manti çivaler mori di cristian ;	Dont en morurent maint chevalier vaillant.
E por Marchario fo tuto quelo engan.	Li fel Macaires ceste oevre ala brassant.
Unde, segniur, de ço siés certan	Oiés, seignor, sachiés certainement
Qe dapois, e darer e davan,	Que de pieça, et deriere et devant,
En crestentés non fo hom si sovran	Homs si sovrains ne fu el mont vivant
Como fu l'inperer K. el man,	Com Kallemaines, li riches rois puissans,
Ne qe tanto durase pena e torman	Ne qui autant soffrist peine et torment
Por asalter la loi di cristian.	Por essaucer la loi de crestiens.
Contra pain el fo tot li sovran,	Contre paiens fu toudis conquerans
E plus doté el fo da tota çan...	Et plus dotés fu-il de tote gent...

6° Version en prose. Le *Macaire* proprement dit n'a pas été mis en prose, ou du moins nous ne l'avons encore rencontré nulle part sous ce nouvel aspect. Mais la *Reine Sibile* (seconde forme de la même légende et dont nous aurons lieu de reparler longuement), après avoir été le sujet d'un poëme en alexandrins dont M. de Reiffemberg a découvert un fragment, la *Reine Sibile* a été traduite en prose au quinzième siècle. Il nous reste de cette version un seul texte véritablement précieux, que nous avons eu le bonheur de découvrir à la bibliothèque de l'Arsenal dans un manuscrit qui portait, au catalogue, un titre faux ; « *Garin de Montglane*. » (B. L. F. 226.) Nous en publions plus loin toutes les rubriques et quelques extraits. Le roman en prose a sans doute été fait sur le roman en vers de douze syllabes ; mais, s'il en est voisin par le fond, il en diffère assez notablement par les détails. C'est ce dont on pourra se convaincre en comparant les deux extraits suivants du même passage que nous plaçons en regard l'un de l'autre :

Sa mere aloit voоir et.	[Louys] aloit et venoit souvent veoir
Et li borjois son oste qui ot bon esciant.	sa mère, chiez le borgois Jocerant, lequel
Li borgois ot ·II· filles moult beles et plesant :	avoit deux moult belles filles, assez agiées

tête : « Comment nous vengerons-nous de Charlemagne? » Un de ces Judas, Macaire, trouve une réponse à cette question.

L'aisnée vint à lui, si le vet acolant :
« Sire frans damoiseax, entendez mon semblant;
Alevé vous avons et norri, bel enfant.
Quant venistes ceans, vos n'aviés noiant.
Varochers vostre peres qui a le poil ferrant
Amena vostre dame, sachois, moult povrement.
Nos vos avons servi moult [amiablement].
S'or voliés estre sages, mar irois en avant,
Més prenés moi à feme, je le voil et demant.
« Looys, biaus dous frere, entendés ma proiere;
Aiés merci de moi, ne sui pas losengiere...
Paris n'ama Eleine que il avoit tant chiere. »
« Bele, dit Looys, je ne vois mie arriere.
Bele estes de façon et de cors et de chiere.
Et je sui povres enfes, si n'ai bois ne riviere;
N'ai terre ne avoir qui vaille une estriviere;
Et ma dame est malade ausi com fust en biere.
Et Varochers mes peres qui a la brace fiere
Ma dame sert moult bien et de bone maniere.
Vos peres m'a norri et mostré bele chiere
Et si n'ot onc du mien vaillant une lasniere.
Mes se Diex m'amendoit qui fist ciel et lumiere,
Je li randrai à double, trop me fet bele chiere.
Ralés vos an, pucele, ne soiés pas laniere.
Gardés vo pucelage, trop me semblés legere,
Que ne vos ameroie por tot l'or de Baviere. »
(*La Reine Sibile*, poëme du quatorzième siècle, fragment publié par MM. de Reiffenberg et Guessard, l. l.)

pour sentir les esguillons qui les amans resveillent souvent. S'y fut l'aisnée tant surprise de l'amour de lui qu'elle se aventura ung jour de lui descouvrir son mal, en soy habandonnant à son plaisir faire et acorder son bon, se de ce l'éust voulue requerir. Il s'escuse notablement et dist : « Vostre mercy, doulce pucelle, fait-il, de l'amour que vers moy advez. Je ne l'ay mie desservi encores, mai j'ay bon vouloir. Et assez ay congnoissance des grans courtoisies que vostre pere et vostre mere ont faittes à mon signeur de pere et à ma dame de mere, qui tant ont esté ceans amoureusement et charitablement recéux et servis, que à tous jours mais seront tenus de le congnoistre. Et je mesmes le deserviray, se Dieu plaist, en aucun temps; car pour le present n'ay-je terre ne revenue dont je le péusse satisfaire, ne de quoi je vous péusse nourrir, soustenir, faire aucun bien, ou vous oster de quelque honteux danger, se par esmouvement de jonesse ou autrement m'estoie amoureusement desduit avecq vous. Et d'autre part me porroit torner à vitupere et seroie repris de tous hommes du monde, se telle mesprison avoye faitte vers vostre pere qui sur fons me leva et qui tant m'a aidié à nourrir que je doy desormais venir à connoissance de bien et de mal. » (*La Reine Sibile*, ms. de l'Arsenal, B. L. F., 226.)

7° Diffusion a l'étranger. La légende de *Macaire* ou plutôt celle de la *Reine Sibile* a conquis presque autant de popularité chez les nations étrangères que parmi nous : *a*. En Allemagne. *La Malheureuse Reine de France*, poëme allemand du quatorzième siècle, n'est qu'une imitation de la première partie de notre ancienne Chanson. (V. l'analyse de Massmann, *Kaiserscronik*.) La légende d'Hildegarde, presque toute pareille à la nôtre et que les *Annales Campidonenses* fixent à l'époque de Charlemagne, est antérieure à notre *Macaire*, mais lui a dû sans doute un nouveau surcroît de popularité. — *b*. En Espagne. Dès la fin du quatorzième siècle, notre *Reine Sibile* était traduite en espagnol : c'est ce qu'atteste un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial (Gayangos, *Libros de caballerias*. L'*Historia de la Reyna Sibilla* fut imprimée, pour la première fois, à Séville en 1532 ; pour la seconde fois, à Burgos en 1551). En 1757, *los Carboneros de Francia y reina Sevilla, comedia famosa*, dont les principaux personnages sont : « Ricardo, emperador del Oriente; Blancaflor; Luis, infante, etc., » fut éditée à Barcelone; en 1846, D. Ramon de Villadares y Saavedra publiait à Madrid la *Reina Sebilla*, *drama comico* ori-

Le traître Macaire veut séduire et perdre la reine Blanchefleur, femme de Charlemagne.

Près du vieil Empereur, dont la barbe était depuis longtemps toute blanche, près de ce vigoureux cen-

GINAL (!) in tres actos y en verso. — *c*. Dans les Pays-Bas. De 1500 à 1544 une *Reine Sibille*, en néerlandais, sortit des presses de Wilhelm Worsterman. C'est à peu près le même texte que celui du livre espagnol ; le néerlandais est un peu plus concis. — *d*. En Angleterre. *Sir Triamour* n'est qu'une imitation de notre *Macaire :* le traître reçoit, dans l'œuvre anglaise, le nom de Marrock (V. Georges Ellis, *Specimens of early english metrical romances*, London, 1848, pp. 491-501). Faut-il ajouter que *the Dog of Montargis*, imitation du drame de Pixerécourt, eut un beau succès au théâtre de Covent-Garden, le 30 septembre 1814 ? — *e*. En Italie. La preuve la plus frappante du succès de notre légende en Italie, c'est notre poëme lui-même, c'est ce *Macaire* qui a été si énergiquement italianisé. Les *Reali*, d'ailleurs, ne se sont occupés que des antécédents de notre traître (lib. VII, p. 131-138) en nous le montrant à la tête d'une conspiration contre le grand Empereur. 8° PRINCIPAUX TRAVAUX DONT NOTRE POËME A ÉTÉ L'OBJET. Nous ne voulons citer ici que ceux qui se sont DIRECTEMENT occupés soit de *Macaire*, soit de la *Reine Sibile*. *a*. Wolf, en 1833, dans son *Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen* (Vienne, in-8), et en 1857, dans son *Ueber die beiden... niederlandischen Volksbücher von der Königinn Sibille und von Huon de Bordeaux* (Vienne, in-4°, extrait des Mémoires de l'Académie impériale), est celui qui a le mieux étudié tout ce qui concerne les versions espagnoles et néerlandaise de la *Reine Sibile*. Wolf a toujours ignoré l'existence de la *Reine Sibile* en prose française ; mais c'est à lui que revient l'honneur d'avoir trouvé l'attribution exacte de cent vingt-six vers publiés par M. de Reiffemberg, seul fragment qui nous reste de la *Reine Sibile* en vers (*Philippe Mousket*, I, 610). — *b*. En 1850, M. F. H. von der Hagen publiait dans son *Gesammtabenteuer*, la *Malheureuse Reine de France*, ce poëme allemand du quatorzième siècle qui repose sur une légende analogue à celle de *Macaire*. C'est ce même poëme qui a occupé M. Massmann (*Kaiserscronik*, tome III, 907 ; Quedlimburg, 1849), et dont Wolfgang Menzel a donné une analyse en 1858 dans ses *Deutsch Dichtung* (Stuttgard, I, 299,300). — *c*. En 1856, M. Guessard copiait, à Venise, le manuscrit de *Macaire* et en établissait le texte pour l'impression ; en 1857 il publiait, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (livraison de mars-juin), une première Notice sur ce poëme qui, pendant plusieurs années, devait être de sa part l'objet d'études constantes. — *d*. Mais, en 1864, M. Mussafia devançait la publication de M. Guessard, et publiait, dans le même volume, *Macaire* et la *Prise de Pampelune*. Dans sa *Préface*, le jeune professeur de Vienne s'applique surtout à étudier la grammaire de notre poëme qu'il n'est pas éloigné de croire écrit en une langue originale, *franke* ou lombarde. M. Mussafia, d'ailleurs, se montre disposé à croire à l'antériorité de la *Reine Sibile :* opinion qui ne nous paraît vraiment plus soutenable. — *e*. Dans la livraison de juillet-août 1864 de notre *Bibliothèque de l'École des chartes*, M. Guessard publia la première partie de cette Préface qu'il devait plus tard faire paraître en tête de son édition de *Macaire*. Jamais on n'a mieux réussi, selon nous, à réconcilier l'érudition et l'esprit, brouillés depuis longtemps. Jamais on n'a creusé un sujet avec une subtilité plus persévérante. — *f*. Enfin, dans les premiers jours de 1867, parais-

tenaire, florissait alors, charmante, pure, aimable, l'impératrice Blanchefleur, fille du roi de Constanti-

sait l'édition de *Macaire* dont nous avons déjà parlé plus haut. La *Préface* y était revue et considérablement augmentée ; dans une seconde partie de cette longue et charmante dissertation, le savant professeur abordait au sujet de son poëme favori la discussion philologique, et il établissait avec une irréfutable clarté la préexistence d'un texte français qu'un Italien avait indignement défiguré. — *g*. Cependant, entre les deux éditions de la *Préface* de M. Guessard, M. Gaston Paris avait écrit son *Histoire poétique de Charlemagne*. Un des chapitres où l'auteur a fait le meilleur usage de cette pénétration de sens critique qui le distingue, c'est certainement celui qu'il a consacré aux femmes de Charlemagne dans notre épopée nationale, et en particulier à la reine Sibile. Nous n'avons que deux observations à adresser à M. G. Paris. Il n'a pas connu le roman de la *Reine Sibile* en prose française, et nous le trouvons un peu sévère à l'égard du poëme publié par MM. Guessard et Mussafia. « Le récit, dit-il, en est d'une sécheresse incroyable qui indique l'extrême décadence de l'art, et est complétement dénué de l'intérêt que jettent dans la *Reine Sibile* les divers épisodes qui s'y mêlent. » (P. 395.) C'est le contraire qui nous paraît la vérité. M. G. Paris, enfin, ne nous semble pas avoir suffisamment rendu justice à M. Guessard quand il dit que l'essai de restitution de *Macaire* est un « travail plus ingénieux que profitable. »

9° DE LA LANGUE DONT S'EST SERVI L'AUTEUR DE MACAIRE. Les érudits ne sont pas d'accord sur la nature de cet étrange langage. Deux écoles, ou plutôt deux systèmes se sont établis sur ce point délicat. Suivant le premier, *Macaire* serait écrit dans un dialecte plutôt « italien qu'italianisé ». Cet idiome, particulier à l'Italie du Nord et qu'on pourrait appeler « la langue *franke* », aurait été soumis aux lois d'une grammaire spéciale que M. Ad. Mussafia a essayé de préciser dans la *Préface* de son *Macario*. Suivant le second système, dont M. Guessard est le représentant autorisé, la langue de *Macaire* n'est autre chose que du français horriblement défiguré par un copiste italien, et défiguré par lui dans l'intention bien arrêtée de le rendre plus compréhensible aux lecteurs ou aux auditeurs italiens. On voit combien les deux écoles sont loin l'une de l'autre. En deux mots, *Macaire* est-il une œuvre originale écrite dans un dialecte original? Ou n'est-ce qu'une copie grossière d'un original français? — Nous nous rangeons tout à fait à cette seconde opinion. — Et nous avons quatre arguments à opposer au système de M. Mussafia, qui a été généralement adopté par M. Gaston Paris : 1° Si la langue de *Macaire* était originale, comment expliquer qu'à côté, TOUT A COTÉ d'éléments sonores, brillants, méridionaux, il y ait dans le même vers des syllabes éteintes, muettes, septentrionales ; qu'à côté, TOUT A COTÉ de finales en *a*, il y ait des finales en *é*, etc., etc.? Voici par exemple quatre vers qui se suivent dans notre poëme (et nous en pourrions citer mille autres tout pareils) :

Davanti li rois fo la raïnA menÉ
E fo vestuA d'unE porporA roÉ ;
Sa façA qe sol eser BEL e colorÉ
Or est venuA palidA e descolorÉ. (Vers 491-494.)

Il aurait donc pu exister une langue où le dialecte de France et la langue de

nople, femme du roi de Paris. On n'a jamais vu beauté si parfaite, ni grâce si modeste. Le bonheur jusque-là

l'Italie se seraient non pas fondus, mais juxtaposés d'une façon si brutale! Quoi! dans le même vers, un peuple tout entier aurait employé, aurait admis *mené* près de *reina*, *porpora* près de *roé*, *vestua* près de *une*, *faça* près de *coloré*, *venua* près de *descoloré!* Mais non ; ce n'est pas ainsi que des Italiens pourraient écorcher notre langue *en la parlant*. Ils l'écorcheraient avec une tout autre uniformité. Notre copiste a été forcé par la rime de conserver les finales françaises en *é*, et voilà pourquoi il ne les pas italianisées comme tant d'autres : c'est la seule explication possible de cette arlequinade de son langage.—2° Si la langue de *Macaire* eût été originale, eût été parlée dans tout le pays de l'auteur, on n'y noterait pas tant de milliers de mots qui tantôt reçoivent la forme italienne, et tantôt la forme française. Voici un vers où je trouve le mot *palès;* quelques vers plus bas, je trouve *palasii* : est-ce que la prétendue langue *lombarde* ou *franke* pourrait admettre côte à côte ces deux formes si différentes? J'ai voulu recueillir une liste assez longue de ces mots qui sont, dans notre poëme, tantôt écrits à l'italienne, et tantôt à la française. Et cet argument, en vérité, nous paraît définitif : car il est impossible qu'un vrai dialecte, une vraie langue, ait possédé une double catégorie des mêmes mots avec deux physionomies aussi distinctes. Tout s'explique, au contraire, si l'on se dit que le copiste italien, homme assez inintelligent, songeait parfois à italianiser les mots français du manuscrit qu'il avait sous les yeux, et d'autres fois leur laissait leur forme originale. C'est ainsi que nous avons relevé *avanti* (vers 3614) et *avant* (vers 2829); *avolter* (1764) et *avolterio* (1778); *bataila* (2282) et *bataile* (2701); *çaloncea* (3506, 3275) et *caloncé* (1793); *fogo* (3328) et *fois* (2858) ; *fio* (3345) et *filz* (1978); *legno* (3580) et *legne* (1681); *milia* (2313) et *mile* (2321) ; *palasii* (3612) et *palès* (3537) ; *apresso* (2774) et *près* (2584); *verso* (3592) et *dever* (2981); *vie* (3583) et *via* (3407) ; *uncha* (1911) et *unches* (2717). Nous en pourrions citer mille autres. — 3° Si l'on admet que *Macaire* a été écrit dans une langue originale, il faut nécessairement admettre que la plus grande partie des vers du poëme SONT ORIGINALEMENT FAUX. Si l'on admet au contraire le système de M. Guessard, rien n'est plus aisé que de deviner et de reconstruire le véritable vers français sous le vers italianisé. C'est cette restitution que l'éditeur de *Macaire* a tentée, et qu'il a suivant nous merveilleusement réussie. Ajoutons, cependant, qu'on pourrait faire une restitution beaucoup plus voisine encore du texte défiguré par le copiste italien. — 4° Est-il présumable qu'une langue ait existé, où aient été admises des formes aussi barbares que celles-ci : *çaloncea*, *vestua*, *venua*. Ce n'est là ni de l'italien, ni du français. Ou plutôt c'est du français auquel on a imposé une finale italienne, et cela sans intelligence, grossièrement, contrairement à toutes les traditions des deux langues qu'on ne se proposait pas de fondre, mais d'accoupler. « Mes compatriotes se scandaliseraient peut-être des formes *venue*, *vestue;* eh bien! je vais écrire et chanter *vestua*, *venua*.» Raisonnement de copiste. — Tels sont nos arguments ; les trois premiers, tout au moins, ne nous paraissent pas aisément réfutables ; M. Guessard en a développé d'autres dans la *Préface* de son *Macaire*, à laquelle nous renvoyons volontiers nos lecteurs (p. 67 et suiv.).— 10° VALEUR LITTÉRAIRE. Par sa légende, ses péripéties, son action, *Macaire* appartient à notre décadence épique : c'est un vrai roman

a mis tant de vertus dans une lumière digne d'elles. Charles n'a plus d'ennemis, et le grand Empire con-

d'aventures dans toute la force de ce terme. Mais, par certains autres côtés, notre poëme est supérieur à beaucoup de nos autres épopées. Le caractère de Varocher est dessiné avec une originalité charmante, et nous ne pourrions le comparer qu'à celui de Gautier le Vavasseur dans *Gaidon*, auquel il nous paraît supérieur. Gautier, d'ailleurs, est une sorte de petit gentilhomme campagnard, de fils de hobereau tombé dans la misère. Varocher, au contraire, est profondément plébéien : tout est peuple en lui, son nom, sa physionomie, ses habitudes, sa figure et son bâton. En somme, on peut conclure avec M. Guessard que « l'examen des principaux éléments de sa composition n'est nullement défavorable à notre vieux trouvère », et « qu'il y avait en lui l'étoffe d'un dramaturge »....

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. On peut établir les propositions suivantes : 1° *La légende de* Macaire, *comme celle de la* Reine Sibile, *n'a aucun fondement historique.* 2° *Mais elle a sa base dans la tradition.* 3° *Suivant nous, l'affabulation de* Macaire *résulte de la fusion de deux légendes qui se trouvent chez tous les peuples à toutes les époques : la légende de l'épouse innocente et persécutée, et celle du chien fidèle qui découvre et poursuit le meurtrier de son maître.* 4° *La légende de la reine Blanchefleur ou Sibile est, sinon semblable, du moins analogue à celle de Berte-aus-grans-piés, de Geneviève de Brabant,* etc., etc. M. Svend Grundtvig a fait des recherches très-étendues sur les différentes versions de cette légende dans les pays scandinaves et germaniques. Il a établi « qu'elle était primitivement commune à plusieurs tribus gothiques, celles des Longobards et des Francs »... C'est, en Allemagne, l'histoire touchante de Dietrich et de Gunild, qui se répandit en Angleterre, aux îles Féroé, en Islande et au Danemark. Les noms des héros subissent, il est vrai, de nombreuses modifications ; mais, sous ces variantes, le fond de la légende persiste. Et c'est d'elle que sortent les fables de Geneviève, de Blanchefleur et de Sibille. (V. Wolf, citant M. Svend Grundtvig ; *Préface* de M. Guessard, LXXXI.) 5° *La légende du « chien révélateur et vengeur » se rencontre chez les Grecs de l'antiquité, chez les Romains, chez les Grecs du Bas-Empire, dans l'Allemagne du moyen âge*, etc., etc. *a*. Chez les Grecs : Dans Plutarque on lit le trait d'un chien qui, en présence de Pyrrhus, attaque les meurtriers de son maître. On les soupçonne, on les arrête, ils avouent leur crime, on les punit (Πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα τὰ χερσαῖα ἢ τὰ ἔνυδρα, *Plutarchi scripta moralia*, éd. Didot, II, 1186). Et Plutarque rapporte une autre tradition, beaucoup plus incertaine, sur le chien d'Hésiode : « Idem fecisse aiunt Hesiodi illius sapientis canem qui Ganyctoris Naupactii filios prodiderit a quibus Hesiodus interfectus fuerat. » (*Ibid.*) Pour nous en tenir au chien contemporain de Pyrrhus, il reste trois jours sans manger près du corps de son maître : « Tertium jam diem expers cibi assidet. » Le chien d'Aubry en fait tout autant dans notre roman : « Trois jors i fu li levriers sans mangier » (vers 839). *b*. Chez les Romains : Dans son *Hexaméron*, saint Ambroise cite un trait tout pareil dont il place la scène à Antioche. Un homme y fut assassiné par un soldat. Il avait avec lui son chien, qui resta obstinément près du corps de son maître. On l'entoure, on l'admire. Passe le meurtrier, perdu dans la foule : le chien furieux se jette sur lui, *atque apprehensum tenet ;* le coupable est forcé d'avouer son crime.

naît enfin la paix. Mais, hélas! Macaire va troubler cette joie.

« *Tenuit nec dimisit* », c'est ainsi que le chien d'Aubry se jette à la gorge de Macaire et le tient immobile sous cette étreinte jusqu'au parfait aveu de son crime : « Encor le tient li chiens estroitement — Si que croler ne s'en puet tant ne quant » (vers 1231, 1232). — L'histoire du chien d'Antioche (empruntée à l'*Hexaméron* de saint Ambroise, VI, éd. des Bénédictins, 1686, I, 122) jouit au moyen âge d'une certaine popularité. Elle fut reproduite textuellement par l'auteur du *De bestiis et aliis rebus* attribué à Hugues de Saint-Victor (lib. III, chap. XI, édition de Rouen, 1648, II, 436) et par Vincent de Beauvais (*Speculum naturale*, lib. XIX, chap. XIII). Girault le Cambrien, auteur d'un *Itinerarium Cambriæ*, et qui vint plusieurs fois en France et à Paris, ne craignit pas de falsifier indignement le texte de saint Ambroise en lui faisant subir une addition singulière, où il est question pour la première fois d'un jugement de Dieu, d'un *campus*, d'un duel entre le chien et le meurtrier : « Judicatum est duello rei certitudinem experiri, etc. » (*Préface* de *Macaire*, LXXXIX.) M. Guessard, à qui revient l'honneur d'avoir découvert ce texte précieux, explique les additions du Cambrien par ce fait « qu'il aurait entendu chanter à Paris ou dans le reste de la France notre ancienne chanson de *Macaire*. » Quoi qu'il en soit, rien n'était plus naturel, étant donné le récit de saint Ambroise, que de l'accommoder au goût du temps en imaginant un duel judiciaire. — *c*. En Allemagne: L'historien Thietmar, qui fut évêque de Mersebourg en 1009 et qui a écrit une *Chronique* des années 918-1018, raconte un fait presque tout semblable à la fin de son premier livre. La scène se passe au temps d'Henri l'Oiseleur (919-936) : « In palacio regis accidit res una mirabilis. In conspectu totius populi presentis, quidam canis, dum eminus hostem suum consedentem agnosceret, propius accedens, manum ejusdem rapido morsu ex improviso abstraxit et quasi optime fecisset, cauda reverberante, mox rediit. Mirantibus hoc cunctis et admodum stupentibus, ab hiis miser is, quid fecerit, interrogatur. Quibus ilico respondit, divina ulcione id sibi merito evenisse, et prosequitur : « Inveni, inquiens, virum hujus canis dominum fesso corpore dormientem, et infelix, occidi eum, etc. » (Pertz, *Scriptores*, III, 742.) — *d*. Chez les Grecs du bas Empire. Tzetzès, poëte grec qui vivait au douzième siècle (1120-1183), est l'auteur des *Chiliades*, qui ne sont qu'un recueil d'anecdotes sur les hommes et les animaux célèbres. Il y raconte (IV) une histoire toute semblable à la nôtre et qui, dit-il, s'était passée de son temps, etc., etc. — Nous n'avons pas besoin de multiplier ces exemples pour prouver l'universalité de notre légende. En résumé, le trait du chien révélateur et vengeur circulait partout à la fin du douzième siècle, au commencement du treizième; un poëte (l'auteur de *Macaire* sans doute) a imaginé l'anecdote du duel, qui a fait une si belle fortune dans le monde....

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. La légende de *Macaire* ou de la *Reine Sebile* a été modifiée : 1° Dans son intégrité. 2° Dans quelques-uns de ses épisodes. Nous allons étudier tour à tour chacune de ces deux classes de variantes. 1° MODIFICATIONS DONT LA LÉGENDE DE MACAIRE A ÉTÉ L'OBJET DANS SON INTÉGRITÉ. Il nous reste deux versions de notre légende : celle du poëme en vers décasyllabiques, qu'ont publié MM. Mussafia et

Macaire a trouvé le secret de frapper Charles avec un raffinement de cruauté qu'un parent de Ganelon

Guessard (à cette version doit rester attaché le titre de *Macaire*); et, en second lieu, le texte connu sous le nom de « *la Reine Sibile.* » Entre ces deux textes, il existe des différences assez considérables : « *a.* Dans la *Reine Sibile*, c'est le nain qui s'éprend tout d'abord de la beauté de la reine, dont le nom est Sibile et non pas Blanchefleur. *b.* Macaire n'intervient que lorsque la reine est condamnée, et n'en devient amoureux qu'à ce moment du drame. *c.* La reine proscrite reste fort longtemps en Hongrie; lorsqu'elle se remet en route, son fils Louis est déjà grand. *d.* Sibile et son fils rencontrent sur leur chemin un ermite, frère de l'empereur de Grèce, qui se propose de les conduire à Constantinople. *e.* Attaqués par des voleurs, ils seront désormais protégés par l'un d'eux, nommé Grimoard, et surnommé le « bon larron ». *f.* L'empereur de Constantinople s'appelle Richer. *g.* Lorsque les Grecs envahissent la France, ils trouvent devant eux Aimeri de Narbonne qui leur résiste valeureusement, mais qui, mieux instruit, finit par donner sa fille Blanchefleur en mariage au jeune Louis, fils de Sibile. *h.* Le Pape intervient pour réconcilier les deux partis. *i.* Les Grecs vont, à genoux, supplier Charlemagne de reprendre sa femme, dont l'innocence est reconnue depuis longtemps. *j.* Le roman se termine par le récit des noces de Blanchefleur et de Louis. » (V. plus bas le résumé de la *Reine Sibile*, d'après le manuscrit de l'Arsenal, B. L. F., 226.) — De ces deux versions quelle est la plus ancienne? A nos yeux, c'est notre *Macaire*. Il faut remarquer qu'il est en vers décasyllabiques, tandis que nous ne connaissons de la *Reine Sibile* qu'un fragment en vers alexandrins du quatorzième siècle. C'est déjà une présomption en faveur de l'ancienneté de *Macaire*. Si l'on compare les deux affabulations dans leur détail, on arrivera à la même conclusion. Les épisodes de l'ermite, des voleurs, du bon larron, ne sont-ils pas des additions évidentes au texte primitif, et ne sont-ils pas visiblement empruntés aux romans de la Table ronde ou aux romans d'aventures? La haine de Macaire et des Mayençais, le souvenir et le ressentiment de la mort de Ganelon, qui sont tout à fait passés sous silence dans la *Reine Sibile* et qui animent les premières scènes de *Macaire*, ne sont-ils pas au contraire des éléments sincèrement primitifs? L'amour direct du nain pour la reine n'est-il pas encore d'invention récente, ainsi que l'idée cyclique de rattacher cette chanson à la geste de Guillaume d'Orange par le mariage de Louis et de Blanchefleur? *Macaire* est un petit poëme court, serré, substantiel : la *Reine Sibile* est un *refazimento* où l'action primitive a été très-longuement développée. Tel est au moins notre avis, que nous venons de motiver. — Quoi qu'il en soit, la *Reine Sibile* a conquis une popularité beaucoup plus étendue et beaucoup plus durable que *Macaire* : de ce dernier poëme on ne trouve pas de traces directes. C'est la *Reine Sibile* au contraire qui fut résumée au treizième siècle par Albéric de Trois-Fontaines, lequel ne paraît pas connaître notre *Macaire* (B. I., ms. lat., 4896-A, f° 33 v° et 34 r°). C'est la *Reine Sibile* qui donna naissance, durant le siècle suivant, à un poëme en vers dodécasyllabiques, dont M. de Reiffemberg a découvert un fragment précieux (cent vingt-six vers publiés d'abord dans la *Chronique de Philippe Mousket*, I, 610, et publiés de nouveau par M. Guessard, *Macaire*, p. 307 et suiv.). C'est la *Reine Sibile* dont le récit fut adopté par l'auteur de *Tristan de Nanteuil* (qua-

pouvait seul concevoir. Il le frappera dans la personne de la reine. Il déshonorera Blanchefleur, il salira ce

torzième siècle), et des *Chroniques de France* du ms. 5003 de la B. I. (achevées vers 1380). C'est la *Reine Sibille* qui a été mise en prose française au quinzième siècle; et il nous reste de cette version un manuscrit très-précieux dont nous avons déjà plus d'une fois utilisé le témoignage. (Arsenal, B. L. F., 226.) C'est la *Reine Sibille* qui, dès la fin du quatorzième siècle, avait passé dans la littérature espagnole (manuscrit cité par M. de Gayangos, bibliothèque de l'Escurial); dont une traduction fut imprimée, dès 1532, sous ce titre : « *Hystoria de la Reyna Sibilla* » (Séville, in-4°, gothique), et réimprimée en 1551 (Burgos), etc. C'est la *Reine Sibille* qui est le sujet d'un livre populaire néerlandais imprimé à Anvers, chez Wilhelm Worsterman, dans la première moitié du seizième siècle (de 1500 à 1544), et dont le texte est à peu près le même que celui de la version espagnole. C'est la *Reine Sibille*, dont les épisodes sont restés populaires jusqu'à nos jours dans cette Espagne qui avait été une des premières nations à en consacrer la popularité : en 1757 paraissait, à Barcelone, une *Comedia famosa* attribuée à Fr. de Rojas et intitulée : « *Los Carboneros de Francia y reina Sevilla*, » et, en 1846, on publiait à Madrid un *Drama comico original en tres actos y en verso* sous ce titre : *La Reina Sibilla :* l'auteur était D. Ramon de Valladarès y Saavedra. — 2° MODIFICATIONS DONT LA LÉGENDE DE MACAIRE A ÉTÉ L'OBJET DANS SES PRINCIPAUX ÉPISODES. A. *Légende du Traître* : *a.* La fable de *Macaire* ne figure pas dans la compilation des *Reali*, mais elle y est préparée. C'est Macaire que Charlemagne a l'imprudence de laisser comme gouverneur en France pendant la grande expédition d'Espagne. Le traître répand le bruit de la mort du grand Empereur et veut se faire couronner à la place de l'oncle de Roland. Même il se prépare à épouser l'Impératrice, et c'est demain qu'aura lieu la solennité.... Mais Charles, averti par le Diable (on ne sait trop pourquoi le Diable intervient dans cette affaire), se fait transporter par lui jusqu'à son palais de Paris. Le voyage ne dure qu'un instant. La cérémonie des noces et du couronnement de Macaire est formidablement interrompue ; Charles se fait reconnaître de la Reine ; les traîtres sont châtiés, et le fils de Salomon, le fidèle Guron, est nommé gouverneur de France au lieu de Macaire (*Reali*, VII, ch. CXXXI-CXXXVIII, et *Spagna istoriata*, quatorzième siècle). *b.* Un traître figure d'ailleurs dans toutes les formes de notre légende : c'est Macaire dans tous les poëmes français ; c'est le Maréchal de France dans *la Malheureuse Reine*, poëme allemand du quatorzième siècle ; c'est Taland dans la fable d'Hildegarde ; c'est Golo dans celle de Geneviève de Brabant, et dans *Berte*, c'est toute une famille de traîtres : Aliste, Margiste, Tibers, etc. — B. *Légende de la Reine innocente et persécutée. a.* Elle se retrouve dans tous les récits auxquels a *directement* donné lieu notre Chanson primitive. *b.* Elle se retrouve encore avec de légères variantes dans *la Malheureuse Reine de France*, où l'on voit l'épouse royale repousser les avances criminelles du Maréchal de son mari, qui se sert également d'un nain pour la calomnier, et qui parvient à la faire exiler (Guessard, Préface de *Macaire*, p. LXVI). *c.* Elle se retrouve enfin dans l'histoire de l'impératrice Hildegarde, qui est obsédée par son beau-frère Taland, et n'échappe à ces obsessions incestueuses qu'en enfermant le séducteur dans une tour. Charles était absent ; il revient. Taland alors accuse la reine, que l'on abandonne dans un grand bois, et à

lis. D'ailleurs ces représailles lui seront deux fois agréables; car la femme de Charlemagne est d'une

laquelle on devait même crever les yeux. Le frère de Charles, d'ailleurs, ne tarde pas à être puni de son crime : il est soudain couvert de lèpre. « Une seule personne « au monde est en état de vous guérir, lui dit-on; c'est une femme qui habite Rome.» Taland se précipite à Rome. Cette femme, c'est Hildegarde elle-même qui le guérit, et qui obtient en récompense la permission de se faire religieuse. (*Annales Campidonenses?*) *d.* La même légende est mentionnée par un grand nombre d'auteurs qui, comme Vincent de Beauvais, ne la mettent sur le compte ni de Charlemagne, ni de sa femme. (V. Bäckström, *Svenska Folkböcker*, I, 264 et suiv.; — F. Michel et Monmerqué, *Théâtre français au moyen âge*, et surtout *Histoire poétique de Charlemagne*, 395, 396.) — *e.* M. Gaston Paris, auquel nous empruntons les détails qui précèdent, ajoute avec raison : « Cette histoire est « d'origine orientale : elle se retrouve presque textuellement dans le conte de « Repsima, qui fait partie des *Mille et un Jours* » (l. l., 396). — *f.* Il faut enfin ne pas oublier la ressemblance frappante qui existe entre ces trois héroïnes de nos légendes : Berte, Geneviève, Sibille ou Blanchefleur; les deux dernières sont accusées du même crime; toutes les trois sont abandonnées dans un bois; Simon le voyer, qui recueille Berte, ressemble étrangement au bûcheron Varocher qui se fait le guide de Blanchefleur. Encore une fois, il n'y a dans tous ces récits qu'une seule et même histoire qui a réjoui l'Orient et l'Occident, et dont les seuls détails offrent quelques variantes. — C. *Légende du chien d'Aubry*. Dans son admirable Préface de *Macaire*, M. Guessard a écrit une histoire complète de cette légende, que l'on retrouve aussi dans tous les pays du monde; nous n'avons que peu de traits à ajouter à une narration si détaillée, et nous nous bornerons presque uniquement à la résumer. *a.* Après notre *Macaire* italianisé, le premier texte que nous rencontrions sur notre route est celui d'Albéric de Trois-Fontaines (1240). Pour la première fois, Aubry y est qualifié : « de Montdidier ». (Albéric, à l'année 770, p. 105 de l'éd. de Leibnitz, Hanovre, 1698.) — *b.* Quelques vers de *Tristan de Nanteuil* (quatorzième siècle) font très-clairement allusion au combat du chien et de Macaire. (B. I. fr. 1478, f° 139 v°.) — *c.* Gace de la Buigne, dans ses *Deduits de la Chasse* (seconde moitié du quatorzième siècle), ajoute déjà quelques traits nouveaux à la vieille histoire. Suivant lui, Macaire est pendu, et non pas brûlé; Aubry « de Montdidier » est assassiné dans la forêt de Bondi; le duel a lieu « dans l'isle de Nostre-Dame ès prez. » De plus (chose très-importante), Charlemagne n'est déjà plus nommé dans la légende, et Gace de la Buigne dit tout simplement : « Le roi de France. » — *d.* D'après les *Chroniques de France* (du manuscrit 5003 de la B. I.), d'après ce document dont l'original fut sans doute achevé peu de temps après l'année 1380, le chien d'Aubry « n'a pour toute armure qu'un tonnel percé par les deux bouts. » A mesure que nous avançons, la légende se complète, se charge de nouveaux détails qui se gravent dans la mémoire du peuple. — *e.* Gaston Phébus, comte de Foix, dans son *Livre de la Chasse* (fin du quatorzième siècle), constate, comme Gace de la Buigne, que la légende du chien d'Aubry est « painte en France en moult de lieux. » Détail bon à retenir. D'ailleurs, Gaston Phébus ne parle pas de Charlemagne, et « le roi de France » est décidément mis en la place du fils de Pépin. — *f.* L'auteur du *Menagier de Paris* (qui écrivait sans doute entre les

beauté éblouissante, et le traître, à la saveur de sa vengeance accomplie, mêlera celle de sa lubricité satisfaite. Il va trouver la Reine.

années 1392-1394) place le théâtre de la lutte entre Macaire et le chien « en l'isle Nostre-Dame-de-Paris, » et ne craint pas d'ajouter : « Encore y sont les traces des lices qui furent faites pour le chien et pour le champ. » — *g*. Le *Livre des duels* (quinzième siècle) a pour auteur Olivier de la Marche, qui se targue de ne puiser qu'aux « anciennes croniecques », et qui cependant ajoute à notre histoire un détail tout à fait fabuleux et tout à fait nouveau : « Es prez fut Machaire enfouy jusques au fau du corps en telle maniere qu'il ne se pouvoit tourner ne virer tout à sa guise. » — *h*. Sous le règne de Charles VIII, notre histoire fut peinte sur le manteau d'une des cheminées de la grande salle au château de Montargis. De là le nom de « chien de Montargis » que prendra bientôt le lévrier d'Aubry. — *i*. Jules-César Scaliger admet la légende de Macaire comme un fait historique et demande une statue en bronze pour le héros de l'aventure : le héros, bien entendu, c'est le chien. (*Exotericarum exercitationum lib. XV*, de Subtilitate *ad Hier. Cardanum*, Exerc. 202, Paris, 1557, p. 272.) — *j*. Près de vingt ans après cette édition du livre de Scaliger, Androuet du Cerceau faisait paraître « *Les plus excellents bastiments de France;* » l'une des quatre planches représente la grande salle du château de Montargis, et, au trait, est ébauchée, au-dessus d'une cheminée, l'histoire du fameux chien (1576). — *k*. En 1580, parut une estampe d'après la fresque de Montargis; elle était intitulée : « *Combat d'un chien contre un gentilhomme qui avoit tué son maistre faict à Montargis.* » Remarquez ces derniers mots : « faict à Montargis. » Est-ce le combat qui a été fait à Montargis? ou le tableau original? ou l'estampe? Ce seul jeu de mots devait consacrer la popularité du *Chien de Montargis*. — *l*. La dernière année du seizième siècle, Juste Lipse adressait une longue lettre aux Belges sur les vertus et la fidélité des chiens. (*Epistolarum centuria prima ad Belgas*, epistola 44, t. II de l'édition d'Anvers en 1637, p. 390.) Il y cite tout au long, d'après J. Scaliger, les aventures de notre chien, et ne les met pas un seul instant en doute. A cette date, d'ailleurs, Charlemagne est depuis longtemps oublié, et l'histoire est sans date. — *m*. C'est dans le *Discours notable des duels* de messire Jean de la Taille (Paris, 1607) que, pour la première fois, la légende est placée SOUS LE RÈGNE DE CHARLES V : « Un combat entre autres fut donné par le roy Charles cinquiesme surnommé le Sage, non point entre deux hommes, mais *entre un levrier d'attache et un archer de ses gardes.* » — *n*. C'est ce que répète en propres termes le sieur d'Audiguier dans son *Vrai et ancien Usage des Duels* (Paris, 1617). — *o*. Une énorme compilation de Laurent Beyerlinck, qui parut en 1631 à Cologne, sous ce titre prétentieux : *Magnum Theatrum mundi*, renferme au mot *Canis* l'histoire du chien d'Aubry; elle ne lui fixe pas de date et se borne à copier Juste Lipse. — *p*. « Le duel avint du tams du roy Charles V; » c'est ce que dit Me Claude Expilly, conseiller du Roy en son conseil d'Estat. (*Playdoyers de maistre Claude Expilly*, Paris, 1636.) — *q*. C'est en 1618 que notre histoire reçoit enfin sa forme définitive dans le *Vray Theatre d'Honneur et de Chevalerie*, par Vulson de la Colombière (II, 300). — Désormais le récit était complet; quatre siècles y avaient tour à tour travaillé, et l'avaient achevé. Au roman primitif, Vulson de la Colombière empruntait, sans le savoir, le fond de toute

Blanchefleur était en son verger, et se faisait *vieller* de belles Chansons par un jongleur. Sa joie s'épanouissait; elle ne soupçonnait ni le mal, ni le malheur. Mais voici que Macaire se glisse auprès d'elle en serpent qui va tout envenimer, tout corrompre. Avec un sourire de Lovelace, et de l'air que prend don Juan en chantant sa sérénade, Macaire s'avance et souffle à l'oreille de la reine une déclaration brûlante. Blan-

la légende, où, depuis Gace de la Buigne, il n'était guère plus question ni de Charlemagne, ni de l'innocente reine de France, ni de ses malheurs. A Gace de la Buigne, il empruntait la mention exacte du théâtre de la lutte « dans l'isle Nostre-Dame » à Paris; et, comme lui, plaçait dans la forêt de Bondy le théâtre du crime. Aux *Chroniques de France* (du ms. 5003) il empruntait la particularité du tonneau percé par les deux bouts qui servit d'armure défensive au bon chien. A Jean de la Taille, enfin, il empruntait la date précise de l'événement légendaire « sous Charles V, dit le Sage. » C'est ainsi que le très-médiocre Vulson de la Colombière résume le travail de quatre cents ans; et voilà, en définitive, comment se termine cette « *Histoire d'une légende*. » M. Guessard a voulu la pousser jusqu'à nos jours. Avec un esprit pénétrant et incisif, il a montré deux de nos plus illustres savants, D. Montfaucon (*Monuments de la monarchie française*, t. III, 1731) et l'abbé Lebeuf (*Lettre écrite d'Auxerre à M. Maillard pour soutenir la vérité du fond de l'histoire du chien de Montargis*, dans le *Mercure de France* de novembre 1734), il a montré ces deux gloires de l'érudition française tombant au sujet de notre fable dans la plus grossière de toutes les erreurs; il nous a fait voir en revanche, dans le célèbre Bullet, le seul adversaire sérieux de cette fable au dix-huitième siècle (*Dissertation sur le chien de Montargis*, faisant partie des *Dissertations sur la mythologie française*, pp. 64-92, 1771); il a constaté que, malgré Bullet, l'histoire du chien n'avait rien perdu de sa popularité, et, qu'en 1807, on pouvait lire dans les *Mémoires de l'Académie celtique* cette singulière question à résoudre : « Y a-t-il, à Montargis, quelques vestiges du culte du chien, et le nom de cette ville ne vient-il pas du français *mont*, du *celtique ar* (du) et *ki* (chien)? »... C'est ainsi que le spirituel éditeur de *Macaire* arrive au fameux mélodrame de Guilbert de Pixerécourt, le *Chien de Montargis* (juin 1814) qui a joui de tant de vogue, et dont la reprise en 1867 aurait encore, nous en sommes certain, un succès tout exceptionnel. Le chien d'Aubry s'est, d'ailleurs, faufilé jusque dans nos Dictionnaires élémentaires d'histoire et de géographie; M. Guessard l'a découvert dans celui de Bouillet, et nous avons eu la joie de le trouver dans le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, par M. Le Bas. On annonçait hier, à Paris, une *Histoire nouvelle des chiens célèbres*; nous sommes sûr par avance d'y trouver le chien de Montargis. Ces jours derniers enfin un petit journal racontait à ses trop nombreux lecteurs les aventures d'un sous-préfet de Montargis, fonctionnaire trop zélé qui avait voulu élever une statue... au fameux chien de son arrondissement. Après ce dernier trait il faut tirer l'échelle.

chefleur ne se laisse pas séduire et lui répond avec une très-admirable fierté : « Je me ferais plutôt couper en « morceaux, je me laisserais plutôt brûler que d'avoir « une mauvaise pensée contre le Roi. Et ne me parlez « plus de la sorte, mauvais ribaud, ou je vous fais pen- « dre. » Macaire s'en va, penaud et vaincu [1]. Marguerite n'a pas ainsi triomphé de Méphistophélès : c'est que Marguerite est moins chrétienne que Blanchefleur.

Toutefois le traître n'est pas de ceux qui désespèrent aisément : il a l'entêtement du vice. Il n'ose plus s'approcher lui-même de cette majesté terrible qu'offre à ses yeux la chasteté indignée de la Reine. Mais il peut se servir de messagers, et il en choisit un digne de lui. C'est le Nain de Charlemagne, c'est ce plat bouffon qui va devenir l'allié de la maison de Mayence. Car les rois chrétiens commençaient à avoir des nains et se faisaient gloire de ces infirmes. Et ces nains, par trop semblables à Triboulet, étaient aussi méchants que difformes.

Blanchefleur ne se défiait pas assez de ce mauvais plaisant dont elle avait pitié, et qu'elle laissait souvent s'asseoir à ses pieds, dans les plis de son manteau. C'est là qu'il osa plaider un jour la cause de Macaire : « Que vous êtes belle ! lui dit-il en vrai re- « nard. Pourquoi faut-il qu'une beauté pareille ap- « partienne à un vieillard tel que Charlemagne ? Ma- « caire au contraire est si beau, si jeune, si fier ! Ah ! « quel amant ce serait ! S'il vous donnait un baiser, un « seul, vous ne voudriez plus entendre parler que de « lui. » Pour toute réponse, la Reine prend le nain et le jette du haut en bas du *solier*. Le misérable se casse

[1] *Macaire*, vers 18-24 et 44-100.

II PART. LIVRE I. CHAP. XXVI.

la tête,... mais pas assez. C'est un grand éclat de rire dans toute la cour quand on voit reparaître ce petit être hideux avec la tête enveloppée de linges qui le rendent plus hideux encore [1]. Macaire seul ne rit pas, et siffle ce mot à l'oreille de la victime : « Vengeance! vengeance! »

Charlemagne avait pour habitude de se lever toutes les nuits pour entendre matines. La jeune Reine restait seule dans le lit nuptial, et le vieil Empereur ne lui faisait point partager les rigueurs de cette piété nocturne. Elle dormait, pure et calme. Or, un jour, l'Empereur, en rentrant, aperçut près de la reine qui sommeillait une tête grosse, carrée, horrible. C'était celle du nain. Pour perdre la reine, il s'était glissé inaperçu dans la chambre, dans le lit de Blanchefleur. Il ne faisait d'ailleurs qu'exécuter les idées de Macaire. La trame, comme on le voit, était habilement ourdie, et la pauvre reine était perdue. Cependant elle dormait toujours.

Blanchefleur est accusée d'adultère avec le Nain de l'Empereur. On la condamne d'abord à être brûlée vive; puis on se contente de l'exiler.

L'Empereur, dont l'indignation s'allume, va tout aussitôt chercher ses barons, et, d'un doigt éloquent, leur montre le nain couché près de la reine [2] : « Ah! « dit le nain qu'on interroge, ce n'est pas la première « fois. La reine en est bien avec moi à son cinquantième « adultère. — Sire, dit Macaire, il faut brûler la cou« pable. — Je vais en appeler à mon Conseil, » dit Charles. Quant à la pauvre Blanchefleur, vous pouvez penser si son réveil fut rude. A côté d'elle, ce misérable qu'elle abhorre et dont elle redoute le contact; devant elle, la figure consternée et indignée de Charlemagne; autour d'elle, ces barons qui la regardent avec un mépris dont sa pudeur est alarmée,

[1] *Macaire*, 101-224. — [2] 225-334.

et, parmi eux, la face pâle et méchante de ce traître qui ne cesse de crier : « Brûlons-la ! brûlons-la ! » Que pouvait-elle dire ? Il est des moments où le silence est la seule réponse digne de l'innocence accablée. Blanchefleur est dans un de ces moments : elle baisse la tête et se tait [1].

Son procès va tout aussitôt commencer, « le procès de la Reine. » Le vieux poëte a su nous intéresser vivement aux séances de ce tribunal; il a vivement résumé les débats. Macaire joue ici le rôle de Fouquier-Tinville; il accuse, outrage, calomnie : « La « mort! la mort! » s'écrie-t-il à tout instant. Quant à Naimes, il plaide en faveur de l'innocence, mais fait surtout valoir les raisons politiques : « Prenez garde, « dit-il à l'Empereur. Vous allez vous attirer une guerre « formidable avec le roi de Constantinople, père de « votre femme. » L'accusée comparaît enfin. Elle n'a pas voulu quitter la pourpre, elle a voulu rester reine; mais son visage, qui était jadis coloré comme la rose en été, est aujourd'hui pâle et blême. Son discours est très-noble : elle fait un appel suprême à Dieu, au grand vengeur. Mais Dieu a ses desseins et ne veut pas encore mettre au jour cette innocence. La reine est condamnée [2].

Couverte de vêtements noirs, voilée de noir, elle est conduite à la mort au milieu de cette foule immense de Paris, qui a vu plus tard une autre reine, innocente aussi, marcher aussi noblement au supplice. Blanchefleur, arrivée devant le bûcher, s'agenouille et lève les yeux au ciel : « Je meurs innocente, » crie-t-elle. Et déjà l'on entend l'affreux pétillement de la flamme. Tout à coup, le silence mortel qui se faisait

[1] *Macaire*, 335-364. — [2] 365-623.

autour de la victime est interrompu brusquement. Un homme vient d'être jeté vivant dans la flamme du bûcher. « Quel est-il ? » se demandent les curieux. C'est le nain, c'est le mauvais nain, que Macaire lui-même vient de précipiter au milieu du brasier : le traître s'est ainsi débarrassé d'un complice dangereux. Mais la reine est toujours là, attendant son heure [1].

« Je voudrais me confesser, » dit-elle. L'abbé de Saint-Denis se présente, et entend la plus angélique des confessions. Blanchefleur lui raconte toute l'histoire de Macaire et du nain : « Je vous ai dit toute la « vérité ; pardonnez-moi toutes mes fautes. Quant au « crime dont on m'accuse, je ne saurais vous en de- « mander le pardon. » L'abbé était un homme sage, et reconnut dans ce langage l'accent de la vérité : « Votre « femme est innocente, » dit-il à Charlemagne après avoir fait écarter les Mayençais. « Sire, ajoute le duc « Naimes, vous ne pouvez la faire mourir ainsi. Con- « tentez-vous de l'exiler hors de votre royaume. » Le vieil Empereur est ému ; il jette des regards de pitié sur le bûcher où va disparaître ce qu'il a le plus aimé. On l'avertit en outre que sa femme est enceinte, et le père chez lui se trouble par avance : « Je vous « aimais grandement, dit-il à Blanchefleur, et ne vous « aimerai jamais plus. Mais je vous fais grâce de la vie. « On va vous mener hors de ma terre. Allez. » Blanchefleur, tout en larmes, sort alors du bûcher dont les flammes allaient l'envelopper. On n'a jamais été si voisin d'une mort plus horrible. Si dur que soit l'exil, il paraît délicieux à la pauvre condamnée. Elle renaît [2].

Départ de Blanchefleur à qui l'on donne pour guide et défenseur le damoiseau Aubri.

On la confie à un bon damoiseau qui se nomme Aubri et qui est parent de Morant de Rivier. Ils se

[1] *Macaire*, 524-561. — [2] 562-694.

mettent en route. Le guide de la Reine a bien fait d'ailleurs de se revêtir de ses armes : car il va rencontrer en chemin une terrible aventure [1]. S'il se retournait, il apercevrait derrière lui un homme armé qui chevauche, les yeux fixés sur Blanchefleur. C'est Macaire.

Macaire poursuit la Reine et tue Aubri.

Les voilà sous un grand bois. La Reine a soif, et Aubri la descend près d'une fontaine. Tout à coup elle pousse un cri ; le traître vient de se montrer à ses yeux. Mais Aubri n'est pas loin ; il accourt, il se jette devant celle dont la défense lui a été confiée : « Arrière, arrière ! » crie-t-il à Macaire. Un combat formidable s'engage. La reine voit Aubri désarmé par son ennemi qui se jette sur lui et le tue. Pauvre Blanchefleur ! Elle n'a d'autre salut que la fuite, et se cache dans le grand bois où Macaire ne pourra la trouver. Cependant sur l'herbe verte est couché le corps sanglant d'Aubri [2], et l'innocence est une seconde fois confondue. Dieu veille.

Ce n'est pas à un homme, c'est à un animal que va être confiée la mission de réhabiliter l'innocence, et nous avons à raconter ici un chapitre de l'*Histoire des chiens célèbres*...

Le lévrier d'Aubri l'avait suivi dans son voyage et avait assisté à tout le drame de son combat avec Macaire. Morne, il reste trois jours couché sur le cadavre. « Il n'y a pas beaucoup d'hommes (dit le vieux poëte) qui pleurent ainsi leur seigneur. » Mais la faim triomphe un instant de cette fidélité merveilleuse ; le lévrier quitte le corps du damoiseau. Il court à Paris, entre au palais de Charlemagne, et prend hardiment sur la table impériale tout le pain dont il a be-

[1] *Macaire*, 695-743. — [2] 744-835.

II PART. LIVRE I. CHAP. XXVI.

soin. Macaire est là; le chien l'aperçoit; farouche, il se jette sur lui et lui enlève un morceau de chair. Puis, repu, le brave animal va reprendre sa faction auprès de son maître [1]. On s'étonne, on suit le lévrier, on découvre le corps inanimé d'Aubri. Tous les yeux se tournent alors sur Macaire : « Je suis prêt, dit le traî« tre, à combattre tous ceux qui m'accuseraient d'un tel « crime. » Mais enfin Naimes éclate, Naimes tonne : « Sire, dit-il, faites-le mettre en jugement. Si vous avez « peur de ces traîtres, vous n'êtes plus digne de porter « couronne! »

« Qu'on le juge, » dit alors Charlemagne, qui commence enfin (et un peu tard) à ouvrir les yeux sur le complot dont la Reine a été victime. Mais quelle justice emploiera-t-on contre le traître? Ce sera la justice à la germaine, le jugement de Dieu, le duel, le *campus*. Et contre qui luttera le Mayençais? Quel sera dans cette occasion solennelle le défenseur de l'innocence et du bon droit? Naimes ouvre sur cette question un avis original : « C'est au chien d'Aubri qu'il appar« tient de défendre l'honneur de son maître. Macaire « aura pour adversaire le fidèle lévrier. » Il nous sera peut-être permis de regretter ce premier rôle confié dans notre drame à un animal qui semble seul avoir conservé intégralement le sentiment de la justice. Pour plaire au peuple, pour être applaudies de la multitude, ces réhabilitations de la bête au détriment de l'homme n'en sont pas moins dangereuses quand elles ne sont pas tout à fait niaises. Cela soit dit sans rabaisser le mérite de celui qui s'appellera un jour « le chien de Montargis ».

Duel entre Macaire et le chien d'Aubri. Victoire du lévrier, mort du traître.

Le combat commence. Le peuple de Paris, aussi

[1] *Macaire*, 836-947.

curieux à cette époque que de nos jours, se presse avidement aux barrières de la lice. On n'entend répéter dans toute la ville que ces mots : « Venez-vous voir « le grand combat du lévrier contre Macaire? » C'est l'événement du jour. Le signal a été donné. Le traître est armé d'un bâton ; le chien n'a que ses crocs, mais il s'en sert bien. Haletant, couvert d'écume, montrant ses dents serrées, il se rue sur l'assassin de son maître, évite le bâton, roule à terre, se relève, mord, puis mord encore, mord sans cesse. Le combat dura plus d'un jour.

Le lévrier est infatigable dans sa colère. C'est en vain que sa tête nous apparaît froissée, découpée, sanglante, sous le bâton du traître qui le frappe plus de cent fois. Sa formidable gueule s'ouvre toujours pour entrer dans la chair vive de Macaire. Mais il faut en finir. Le chien prend son élan et saute une dernière fois à la gorge de son ennemi. Il l'atteint; puis ses deux mâchoires se referment pour ne plus s'ouvrir avant que justice ait été faite. Macaire est là par terre, pantelant, sous l'étreinte de l'implacable lévrier. Il cherche en vain à se délivrer de ce carcan vivant qui l'étrangle; sa rage est impuissante; il se débat, il agonise, et d'une voix mourante s'écrie : « Un confesseur! un « confesseur! » Le chien ne le lâche pas. Pendant toute la confession du misérable, il reste là sur sa proie et cloue Macaire au sol [1].

Il n'est plus temps de dissimuler : Macaire dit tout; il avoue tous ses crimes. Et l'abbé de Saint-Denis, qui a jadis entendu la confession de la Reine, connaît maintenant tous les éléments de la question. Il tient en sa main tous les fils de cette trame ignoble : « Je

[1] *Macaire*, 948-1136.

II PART. LIVRE I. CHAP. XXVI.

« ne vous absoudrai, dit-il à l'accusateur de la Reine, « à l'ennemi d'Aubri; je ne vous absoudrai qu'à une « seule condition; c'est que vous proclamiez ici « vos méfaits à haute voix. » Le chien d'ailleurs est toujours là qui tient la gorge de Macaire entre ses deux rangées de dents aiguës. Le traître élève la voix, et fait enfin les aveux les plus complets.

Le lendemain, il fut brûlé [1].

II.

Blanchefleur, égarée et sans abri, est protégée par un paysan du nom de Varocher, qui s'offre à la mener jusqu'à Constantinople.

Cependant que devient la pauvre reine? Comme autrefois la mère de Charlemagne, comme Berte, aussi belle, aussi innocente, aussi malheureuse, notre Blanchefleur erre au hasard dans le grand bois où son ennemi la poursuit. Tout à coup, elle entend du bruit. Elle tremble. Si c'était... Mais non, c'est un paysan qui porte sur son dos un gros fagot de bois qu'il vient de couper. « Ah! dame, s'écrie-t-il, que faites-vous ici, seulette? Vous avez l'air de notre reine. » « —Je suis la reine, en effet, » répond la femme de Charlemagne. Et elle ajoute, non sans quelque naïveté : « Je désirerais aller à Constantinople, chez mon père. » Or elle est à quelques lieues de Paris, et Constantinople... n'est point là, tout près. Qu'importe? le bûcheron n'hésite pas : « Je vais vous y conduire, » dit-il. Comme s'il s'agissait d'aller à Étampes ou à Chartres! « Laissez-moi seulement dire adieu à ma femme et à « mes enfants. » Il entre dans sa cabane, y prend son gros bâton dont il ne se séparera plus, dit à sa femme : « Ne m'attends pas avant un mois; » puis, sans ajouter un mot, part, va retrouver la Reine et se dirige

[1] *Macaire*, 1137-1259.

avec elle du côté de Constantinople [1]. La route sera longue.

Varocher (c'est le nom du paysan) est certainement la figure la plus originale, j'allais dire, en français trop moderne, la plus sympathique de tout notre roman. L'école romantique de nos jours s'est plu à mettre sur la scène des êtres laids, difformes, hideux, mais surtout vicieux et méchants, auxquels elle a donné une seule vertu, ou plutôt un seul instinct généreux. Et ce seul instinct rachète, aux yeux de nos dramaturges, et toute la laideur du corps, et toute celle de l'âme. Tel est Triboulet, telle est Lucrèce Borgia. Il n'en est pas de même de l'auteur de notre *Macaire*. Il fait de Varocher un être dont l'aspect physique est prodigieusement laid et presque répugnant, mais qui rachète ses difformités extérieures par la beauté de son âme et par la splendeur d'un dévouement incomparable. Oui, il est affreux à voir : sa tête est démesurée, ses cheveux crépus le font ressembler à une bête des bois, tout son corps est carré et semble taillé à la hache [2]. Est-ce une brute, est-ce un homme? Au premier regard on n'en sait rien. Mais quelle grandeur, quelles dimensions dans le cœur qui bat sous cette poitrine velue et bestiale! Il voit une femme innocente, délaissée, malheureuse, et, sans prendre le temps d'embrasser sa femme et ses enfants, il va faire cinq cents lieues à pied, en plein pays perdu, à travers mille dangers. Je dis que ce pauvre bûcheron inconnu, qui a un si bel amour pour la justice et pour la charité, est un personnage sublime malgré la bassesse de sa naissance, et qu'il est très-beau malgré la laideur de ses traits !

[1] *Macaire*, 1260-1319. — [2] 1320-1323.

II PART. LIVRE I. CHAP. XXVI.

Dévouement admirable de Varocher, qui se fait le gardien de la Reine. Leur séjour en Hongrie.

Je ne raconterai pas ce pénible voyage, je ne montrerai point le gros Varocher, avec son gourdin à la main, marchant sans cesse devant la Reine et lui frayant un bon chemin. On les voit traverser ainsi la France, la Provence, la Lombardie : ils entrent un jour à Venise, et tout le monde de les regarder avec des yeux ébahis. On n'a jamais admiré tant de beauté à côté de tant de laideur. A la vue de Varocher, c'est à qui éclatera de rire. Il ne s'en émeut guère, et poursuit tranquillement sa route... avec son bâton [1].

A Venise ils s'embarquent et finissent par arriver en Hongrie. La pauvre reine alors s'aperçoit que son terme est venu. Par bonheur, elle a été recueillie chez un brave homme du nom de Primerain, dans une pauvre maison où du moins elle sera à l'abri des intempéries de l'air et des regards de la foule. Varocher, d'ailleurs, « monte la garde » devant la chambre de la reine. Comme il a une voix terrible et un visage effrayant, la famille de Primerain s'empresse de donner à Blanchefleur tout ce dont elle a besoin. « C'est « ma femme, » dit le paysan, qui parvient à se faire croire, malgré l'invraisemblance d'une telle union.

Naissance de Louis, fils de Charlemagne et de Blanchefleur. Celle-ci se fait enfin reconnaître et arrive à Constantinople.

Bientôt la noble dame met au monde un beau fils qui porte une croix blanche sur sa petite épaule : signe d'origine royale. Comme toutes les femmes de son temps, elle ne reste que huit jours au lit, et l'on pense à baptiser le nouveau-né. On se rend à l'église, et le bon Varocher trotte devant le cortége, tout prêt à défendre le petit prince comme il a protégé la reine [2].

Or, dans l'église, au moment où l'on allait faire ce modeste baptême, se trouvaient le roi de Hongrie et ses barons. On entoure Varocher, que l'on prend pour

[1] *Macaire*, 1324-1336. — [2] 1337-1414.

un « homme sauvaige », on questionne Primerain, et le roi demande à être le parrain du bel enfant. La petite croix blanche étonne et ravit ses yeux. Il ne peut s'imaginer qu'un enfant si merveilleux soit le fils d'un rustre, et demande un entretien avec la jeune mère. Blanchefleur, émue de cet honneur inespéré, ne sait rien cacher à son royal visiteur. Elle lui raconte toute la longue histoire de ses malheurs, et la trahison de Macaire, et la mort d'Aubri, et le dévouement de Varocher. Le roi s'attendrit sur une telle infortune : il est évident que la reine exilée ne peut désormais habiter que le palais des princes de Hongrie. Varocher la suit dans ce séjour digne d'elle : fidèle dans la prospérité autant que dans le malheur[1]. Et vite on envoie un messager à l'empereur de Constantinople pour l'instruire de la disgrâce et de l'exil de sa fille. Le premier mouvement de ce père en larmes et de ce roi outragé est un mouvement d'indignation contre Charlemagne : « La guerre ! la guerre ! » Quant à la mère de Blanchefleur, elle attend avec anxiété le moment délicieux où elle pourra serrer sa fille entre ses bras. Peu de temps après, elle peut contenter son envie : « *Qui donc la mère vit la* « *fille baisier*[2] ? » Laissons la fille dans les bras de la mère, laissons-la savourer cette joie, et retournons près de Charlemagne...

III.

Guerre entre l'empereur de Constantinople et le roi de France.

Deux fois Bérard de Montdidier a été chargé par le roi de France d'un message auprès de l'empereur de Constantinople. Mais ces deux messages ne se res-

[1] *Macaire*, 1415-1588. — [2] 1589-1732.

II PART. LIVRE I. CHAP. XXVI.

semblent guère ; l'un est antérieur au jugement et à la condamnation de Macaire, et dénonce la Reine [1] ; l'autre proclame au contraire l'innocence de Blanchefleur [2]. Dans le premier Charles est insolent ; dans le second il s'humilie. Mais rien n'égale la fierté du roi grec. Il avait refusé de croire à la culpabilité de sa fille ; il refuse d'accepter les excuses de Charles. Un tel déshonneur doit se laver dans le meilleur sang de la France. La guerre ! la guerre [3] !

On essaye encore des moyens doux, et quatre ambassadeurs vont porter en France les conditions de la paix au nom de l'empereur de Constantinople [4]. Mais, comme on ignore à Paris le sort de la Reine, les négociations sont de plus en plus inutiles, et il faut en arriver aux arguments militaires. Quelques mois après, une immense armée de Grecs envahissait la France, et le vieux Charles se mettait à pleurer comme un enfant devant cette multitude de lances et de hauberts : « Pleurez, pleurez, lui disait l'inexorable « Naimes. Vous avez bien mérité ce qui vous arrive « aujourd'hui. Cela vous servira peut-être de leçon et « vous apprendra à ne plus tant aimer les traîtres de « Mayence. » Naimes est dur, mais il se hâte d'ajouter : « Il ne reste plus qu'à nous battre le mieux « que nous pourrons. En avant [5] ! »

Grande bataille sous les murs de Paris. Exploits de Varocher; son combat avec Ogier.

La grande bataille s'engage sous les murs de Paris. Si les Français la perdent, c'en est fait de la France.

Dans les rangs de l'armée de Charles brillent surtout Naimes et Ogier. Mais dans les rangs de l'armée grecque, quel est ce chevalier dont le courage ne semble pas comparable à celui de tous les autres ? Il est gros, membru, carré, et revêtu d'armes toutes

[1] *Macaire*, 1733-1859. — [2] 1860-1989 et 1275-1981. — [3] 1900-2018. — [4] 2019-2214. — [5] 2215-2331.

neuves. C'est Varocher qu'on a fait chevalier [1], et dont le cœur était depuis longtemps chevaleresque. Il s'élance aux premiers rangs, demande à combattre le meilleur chevalier français, réclame les plus périlleuses aventures. Comme il lui reste certain côté grotesque dont le poëte a su ne pas le défaire entièrement, il se livré à certaines excentricités militaires qu'un chevalier correct ne se fût pas permises. Il trouve fort plaisant de pénétrer dans les écuries de Charlemagne et d'y voler les meilleurs chevaux du roi [2]. Blanchefleur ne rit guère de ces expéditions, ni de tous les mouvements de la bataille. Les cris de tant de blessés lui entrent douloureusement dans l'oreille : ce sont ses sujets, après tout, qui meurent ainsi par milliers. Et pour qui trempent-ils ainsi de leur sang le sol de son propre royaume? C'est pour elle. Et si Charlemagne savait qu'elle vit, qu'elle est là près de lui, ce féroce combat cesserait à l'instant : « Mon père, mon père, dit-elle à l'empereur de Cons« tantinople, faites savoir à mon mari que je suis près « de vous. Il vous demandera pardon, et cette affreuse « guerre finira. — Non, non, dit le roi grec, il faut « avant tout que je me venge. » Et la mêlée recommence [3].

Varocher, d'ailleurs, n'a pas et ne peut avoir de ces scrupules. Il taille bras, têtes et jambes; il n'épargne pas le duc Naimes qu'il renverse à moitié; il frappe Bérard et le fait prisonnier; il ne craint pas de se mesurer avec le Danois Ogier. Et voilà qu'en effet on décide que, pour en finir avec cette guerre sanglante, les deux armées se feront représenter chacune par un champion. Un grand duel terminera la

[1] *Macaire*, 2513-2558. — [2] 2559-2648. — [3] Au récit de cette grande bataille sont consacrés les vers 2303-2842.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVI.

bataille. Le champion de la France est tout indiqué : c'est Ogier. Mais quel sera le représentant de l'empire d'Orient, de cet empire immense qui a pour lui le bon droit ? Ce sera le pauvre paysan des environs de Paris, ce sera cet homme sauvage, cette face hideuse, ce corps velu et mal bâti, cet homme au gros bâton, ce monstre; ce sera Varocher. Et véritablement ce ne peut être que lui : telle est la puissance de la vertu. Et notre poëte ne craint pas de comparer ce vilain, cet homme de rien, à Olivier et à Roland lui-même [1].

Le voici face à face avec Ogier. Rude combat ! Mais, par bonheur, Varocher a gardé certaines habitudes roturières : il est resté bavard et très-communicatif. Tout en portant au Danois de bons coups d'épée, tout en en recevant d'aussi bons, il trouve le temps de raconter à son adversaire toute l'histoire de la reine Blanchefleur. Sur un si beau sujet il ne tarit pas. Mais, à ce récit, Ogier se sent pénétré de joie : quel bonheur d'annoncer à Charles l'existence de sa femme ! Elle est là, Blanchefleur est là tout près de lui ! Le Danois en est si ravi que, pour la première fois de sa vie, il renonce à la bataille. Même il feint d'être vaincu, et va tout rapporter au roi de France : « Sire, dit-il, « il ne vous reste plus qu'à demander la paix [2]. » Les ambassadeurs de l'Empereur s'éloignent en parlementaires et demandent à parler au roi grec. La reine Blanchefleur apparaît au milieu de cet entretien : « Dame, lui dit le duc Naimes, c'est de vous que dé« pend la paix des deux empires. Pardonnez au roi et « revenez en France [3]. »

Réconciliation entre Blanchefleur et Charles ; entre les Grecs et les Français.

Mais pour qu'une telle réconciliation soit possible,

[1] *Macaire*, 2717-2719. — [2] 2843-3220. — [3] 3221-3353.

pour qu'elle ne soit aucunement envenimée, il faut entre Charles et Blanchefleur un intermédiaire pacifique et doux, un avocat innocent, un pacificateur tout-puissant. Le poëte ici a eu une idée sublime : « Tenez, dit la Reine aux ambassadeurs de Charles, « portez à Charles son enfant[1]. » Ce sont les petits bras de Louis qui vont rapprocher et unir pour toujours la femme outragée et l'époux injuste. « Seulement, « dit Blanchefleur, qui n'a jamais été si joyeuse et qui « tombe aux bras de Charles, ne recommencez plus[2]. »

Et ne croyez pas que le drame se ferme sur ce tableau touchant[3]. Les auditeursde *Macaire* ont ledroit d'être inquiets sur le sort de Varocher, héros populaire de toute cette épopée. Varocher, après tant d'aventures, songe enfin à retourner chez lui : « Il connaît

[1] *Macaire*, 3354-3393. — [2] 2394-3548.

[3] VERSION EN PROSE FRANÇAISE DE LA REINE SIBILLE; ANALYSE ET EXTRAITS. (*Ms. de l'Arsenal, B. L. F.*, 226.) — *Comment Charlemaine envoya demander et querir femme en Grèce pour ce que l'autre estoit trespassée.* — Les histoires et livres anciens racomptent assez, et ainsy le treuve-l'en en pluseurs lieux, que Charlemaine fut marié; ne dient mie chascun des livres à quelz femmes, quantes fois, combien d'enfans il eust, de qui, ne leur nons. Mais il eust ung entre les autres enfans qui fut nommé Loys, lequel tint et representa son lieu après son decès, regna en France comme vray successeur et heritier du pere, et fut nommé empereur. Et d'icellui parlera cest present livre... Charlemaine fut avecq la Royne Sebille ung certain temps, ne dit point l'istoire combien. Il faisoit chièrejoieuse, si faisoit elle, et chascun à la courtpareillement. Sy advint ung jour que, l'Empereur seant à son mengier, arriva à sa court un nayn petit, bossu et contrefait, dont l'istoire veult bien racompter la façon, pour ce que tous ceulx qui leans le veirent venir s'en mervillèrent. Il estoit petit comme d'un pié et demy de haulteur, sa chière noire, sa face espoventable, courte eschine courbe et bossue, la chevelure noire et aspre comme crine de cheval, rebours et herupe comme sangler qui est eschauffé et malméu, le nez de son visage plat comme d'un singe, les yeulx noirs et petis comme d'un rat, ses oreilles courtes comme s'il n'y eust nulle apparance, le menton menuet et velu comme poil d'ours, les jambes si courtes qu'il sambloit qu'il fust par despit getté sur l'arçon de la selle d'un cheval qu'il chevauchoit... — *Comment Charlemaine de France trouva Segonçon le nain coucié nu à nu emprès sa femme Sebille.* — *Comment la Royne Sebille fut bannie de France par le conseil des nobles et loyaulx princes de l'empire pour ce qu'elle estoit ensainte d'enfant...* — *Comment Sebille la Royne fut mise hors de Paris acompaigniée d'un seul chevalier pour la conduire*

bien le chemin, ne l'a pas oublié. — Quand il est près de sa maison, — Rencontre au milieu de la route

par commandement Charlemaine... — Comment Aulbery de Mondidier fut occis trahitreusement en la forest de Bondis ou convoy de Sebille, la Royne de France. — Comment Sebille la Royne s'enparti de la forest et vint à port de salvacion par un charbonnier qu'elle trouva par aventure.— Comment la mort de Aulbery fut sceue par son levrier qui n'avoit que mengier.— Comment l'Empereur et ses barons trouverent Aulbery soubz la fontaine où Maquaires l'avoit occis.— Comment Maquaires fut condampnez par la sentence des pers et barons françois à combattre le blanc levrier en l'isle de Nostre-Dame à Paris devant le peuple, et fut Maquaire vaincu. — Comment Maquaires le trahitre fut conquis par le levrier Aulbery de Mondidier et pour ce jugié à mourir, por ce qu'il lui convint confesser le cas qui lui estoit imposé. — Comment Sebille la noble Royne acoucha d'un filz qui fut nommé Louys, lequel tint l'empire après Charlemaine, son pere. — Comment Varroquier et Sebille prirent congié de leur hoste et de leur hostesse, et emmenerent l'enfant Louys ou païs de Grece. — Comment Sebille la Royne et son filz furent assailly des larons en ung bois. — Comment la noble Dame, Varroquier et Louys furent menez en ung hermitage par le laron, et là eurent congnoissance du frère de Richier l'empereur, qui les mena au Père Saint. — Comment l'ermite Lucaires envoya querir vivres et laissa son hermitage pour l'amour de la Dame et du damoisel Louys. — Comment l'empereur Richier receut sa fille Sebille et Louys le filz Charlemaine, et comment, par l'oppinion du Saint Pere et de ses princes, il fist son armée pour aler en France. — Comment Aymery de Nerbonne et ses enfans eurent nouvelles du filz Charlemaine et de Sebille la dame. En icellui temps estoit Aymery, le sire de Nerbonne, gardien et deffenseur du païs de Languedoc, et moult tenoient les payens de terres, de citez, de villes fortes et autres places comme Bedziers, Orange, Nysmes que Guillaume au Court Nez, son filz, conquist depuis. Et tenoit tout icellui pays en sa main ung Roy et admiral payen, fort Sarasin, grant comme ung jayant, et issu du linage aux jayans mesmes, nommé Desramé, lequel avoit soubz soy tout le pays jusques à la mer et en Provence. Aymery estant à Nerbonne, qui rien ne savoit de l'entreprise ou venue de ceulx de Grece et de Rommenie, se parti un jour de Nerbonne, à compagnie de Hernaiz, de Bernard, de Beusves de Commercis, d'Aymer de Venise, de Guibert d'Andrenas, de Guillaume d'Orenge, tous ses enfans acompagniés de bien deux cens escus, et non plus, sans les gens de trait et autre deffense, car de rien ne se doubtoient adont. Sy les avoit Charlemaine mandez hastivement, ne dit point l'istoire pour quoy, mais racompte bien que, quant il convint passer le Rosne, lors oïrent eulx nouvelles de l'armée du Saint Père, de l'Empereur de Constantinople et de Lucaire de Grèce. Ilz enquirent lors quelz gens s'estoient, qu'ilz queroient, et quel chemin ilz vouloient tenir. Sy avint que l'Empereur en ouy la nouvelle. Et lors vint Louys, Varroquier et Grimouart, qui rien ne doubtoit, montez et armez souffisament et acompaigniés de plus de deux mil combatans, qui l'enfant suivirent pour toutes doubtes. Et, se plus n'en y eust eu que ceulx que j'ay cy nommez, jamais ne s'en feussent partis sans avoir bataille aux Nerbonnois, car soubz le ciel n'avoit plus vaillant homme ne plus doubtez gens pour gens d'armes qu'ilz estoient adoncq. Mais, pourtant que tout fremioit de gens d'armes par le païs,

ses deux fils — Qui viennent du bois tout chargés de bois, — Comme leur père les y avait accoutumés. —

envoya Aymery savoir quelz gens s'estoient, à qui ilz estoient et qu'ilz queroient, et cependant tindrent manière d'ordonnance serrez et joings ad ce qu'ilz ne feussent tenus et reputez meschans gens.

Au message faire vouloit aler Guillaume au Court Nez, son filz, quant Aymery dit que autre ne feroit le message que lui. Il se mist à chemin adoncq et piqua cheval des esperons jusques assez près de la bataille des Gregois, et, quant Louys de France le vist arrester, il s'aproucha lors et le salua, demandant qui il estoit. « Je suis François, sire, fait-il. Et vous qui avez demandé qui je suy, qui estes-vous, à qui ne où voulez aler à tout si grant gent, comme je puis en vostre ost veoir? — Par foy, sire chevalier, ce respond Louys, gracieusement me questionnez et courtoisement vous doy respondre. Je sui de France comme estes, filz de Charlemaine le grant, et enfant de Sebille la Royne, fille de l'empereur Richier, de Grece, qui fut jadis bannie à tort par l'ennortement d'un nain que Charlemaine creust et voulut croire d'une manterie qu'on lui donna à entendre, dont il n'estoit rien. Pour quoy ce grand ost est assamblez, et moy mesmes suy cy venu en personne pour l'onneur de ma dame sauver, l'Empereur mon pere repatrier avecq ma dame par amour, ou autrement proceder par guerre, qui trop pourra estre coustable à quelque partie que ce soit. » Et quant Aymery, qui moult estoit sage, entendi le damoisel ainsy parler, il respondi lors : « De ce que vous dittes vous croy-je assez, damoiseaulx, fait-il, mais bien vouldroie avoir Sebille la dame veue, puis qu'ainsy est qu'elle est en ceste compagnie. Sy n'en pouroit, par aventure, jà pis valoir vostre fait. — Et qui estes-vous, sire chevalier, ce respond lors Louys, qui à ma dame desirez parler? Tel povez estre par aventure qu'elle vous verra voulentiers et moult joieuse en sera, et de telle condicion ou linage aussi pourez estre qu'elle ne daigneroit, ainçois vous retendroit ou feroit chacier jusques au bout du monde, avant que elle n'eust le vostre corps pour jugier ou soy vengier du tort qui fait lui a esté par les trahiteurs de France. — Vous lui direz, monsigneur, fait-il, que c'est Aymery de Nerbonne, lequel, comme homme liege de l'Empereur et serviteur d'elle et de vous, est si arrivez, ainsi comme à l'aventure. Et s'elle veult aucune chose mander à l'Empereur, je le feray humblement, comme je m'y sens tenu, c'est à dire que je n'ay paour de chose nulle, dont me peust en court de peine nul du monde chargier, qui touchast trahison ou aprochast mauvaitie; et, se autrement le veult homme nul du monde maintenir, veez moy cy prest pour respondre en ma personne contre qui que ce soit, qui de mon honneur me vouldroit chargier. Sy ne di je mie qu'en France et ailleurs n'ait de trahitres et mauvais hommes. »

Louys de France se party adoncq si contempt du conte Aymery que merveilles, et ne cessa; sy vint à Lyon où il trouva Sebille la dame, à laquelle il fist le message d'Aymery et lui compta comment il l'avoit, par aventure qui maine les choses, ainsy trouvé acompagnié de III ou IV cens chevaulx armés et lances es poings comme preux et vaillans : « Et dist, fait-il, madame, que il s'en va à Paris vers l'empereur Charlemaine; se auquel vous plaist nulle chose mander, il s'emploiera de bon cuer à vostre message faire, et, comme il me samble, n'en fauldra jà au langage qu'il maintient. » — « Par foy, beau fieulx, ce respondi la dame, [tiens] Aymery le conte de Nerbonne à bon chevalier preux, hardi et loyal et de noble

Quand il les voit, lui en a pris pitié. — Il s'approche d'eux et leur jette leurs fardeaux à terre. — Quand

sang venu. Sy le veil veoir et à lui parler, puis que si près de nous il s'est embatus. » — Elle demanda ung palefroy lors, et on lui amena; puis se parti la Dame acompagniée de Louys son filz et d'assez d'autres chevaliers, escuiers et hommes de grant fachon; mais mie ne la laissa Varroquier, ainçois lui tenoit tousjours compagnie, comme acoustumé l'avoit. Et quand la dame aproucha Aymery, elle le regarda si ententivement que legierement eust de lui congnoissance au moyen de la nouvelle que son filz lui en avoit ditte, par quoy la pensée qu'elle y avoit eue la fist plus tost congnoistre, et pareillement fut-il de Aymery à elle. Il se mist à genoulz lors et, tant humblement comme il peust plus, la recognut à dame et royne bonne et loyalle sans aucunne mauvaitie, car ainsy le portoit sa renommée, et mesmement l'avoit confessé Maquaire, quant le lévrier le conquist et mist en subgection.

Sebille la Royne embrassa Aymery lors et le releva de terre où il estoit agenoullié; puis, en le baisant à la coustume de noblesse, lui dist : « Vous allez à Paris comme l'en m'a dit, Aymery beau sire, fait elle; sy vous demande se Charlemaine y est ou non. — Certes, madame, bien est vray que pour aler à Paris m'estoie-je mis à chemin, cuidant là trouver l'Empereur. Mais puis que trouvée vous ay je, ne me quier jà de vous departir ne de mon signeur qui cy est, duquel vous estiés plaine et ensainte lorsque vous feustes hors mise de la court. Sy est bien droit que de mon païs lui face hommage, de ma terre et de quanque je le pouray servir, comme vray héritier de l'Empire et de la couronne royal après son pere. » Et adont se mist à genoulz le conte et fist hommage au fiz Charlemaine en l'advouant à seigneur, presens le Saint-Pere, Richier de Grece, Lucaire son frere, et tant d'autres que merveilles; puis commanda ainsy le faire à ses enfans, qui mie ne lui voulurent desobeir, ains s'acointerent de l'enfant Louys, et depuis en furent si privez que leur seur lui donnerent en mariage...

Comment Varroquier le bon villain ala veoir sa femme ou païs de France par le congié de Louys et de la dame Sebille. — Comment Varroquier emmena Faulcon, le cheval Charlemaine, et comment il fut poursui à puissance. — Comment Charlemaine, l'empereur, fist mouvoir ses hommes pour aler après Varroquier dont la guerre conmença. — Comment Charlemaine fut chassié et enclos dedans ung chastel fort à merveilles nommé pour adont Haultefeuille, et de present Moynier. — Comment Varroquier que Ogier avoit pris fut comdampnez à pendre par Charlemaine, et comment il fut rescous par Grimouart le bon laron. — Comment l'Empereur, Sebille, Richier et Louys furent d'acort et pacifiez les ungs avecq les autres. — Comment les Gregois et ceulx de France eurent bataille merveilleuse les ungs aux autres, voire chauldement sans parlementer ne donner aucunnes deffiances... Moult fut la sollempnité haulte, et grande la chiere que firent l'Empereur, Sebille, et les barons de France et de l'Empire. Louys le Debonnaire fut araisonné de l'Empereur, qui moult l'aimoit. Et sy fut Varroquier, lequel racompta tout mot à mot la manière et le gouvernement de la Royne, et sy recita comment le bourgois d'Armoises en Hongrie les avoit dix ans et mieulx soutenus à ses despens. Sy jura Charlemaine que ceste bonté vouldroit desservir au bourgois et à sa femme et à Varroquier mesmes. Il envoya ses messages lors, et manda la femme et les enfans Varroquier, et le

les enfants se voient ainsi malmenés, — Chacun d'eux s'est saisi d'un gros bâton, — Et, s'élançant pleins de colère vers leur père, — Ils allaient le frapper, quand lui, se reculant, — Leur dit : « C'est bien, vous serez braves. — Beaux fils, ne me reconnaissez-vous pas? — Je suis votre père, qui reviens près de vous, — Avec beaucoup d'argent que j'ai amassé. — Vous en serez riches tout le reste de vos jours. — Vous aurez de bons destriers — Et je vous ferai armer chevaliers. » — Les enfants reconnaissent leur père, — Et je vous laisse à penser s'ils en ont grande joie. — Quand Varocher entra dans sa maison, — Il n'y trouve ni soie, ni riches habits, — Ni pain, ni vin, ni viande, ni poisson. — Sa femme n'avait même pas une pelisse; — Elle était mal vêtue, et mal vêtus étaient ses garçons. — Varocher sans plus de retard — Les vêtit de soie et de coton des pieds à la tête. — Tout ce qui est à l'usage des nobles, — Il le fit apporter dans sa maison. — Il se fit construire un palais, un donjon, — Et reçut la charge de champion du roi. — C'est ici que finit la chanson : — Que Dieu vous garde [1] ! »

bourgois d'Armoises et sa femme; et, quant ilz furent arrivez, lors fist l'Empereur une feste belle et noble, et les enrichy de ses biens et tant ayma que chacun fut content de lui, de Sebille et de l'enfant Louys, et demourerent en France, car oncques ne les voulut l'Empereur laisser partir. Chascun des autres prist congié, quant bon lui sembla, et retournerent en leur païs joieux et comptent de la paix de l'Empereur, de la Dame et de Louys le damoisel, qui, puis, fut chacié hors de Paris après la mort Charlemaine, et recueilliez par Guillaume d'Orenge, le filz Aymery, qui, puis, donna sa suer en mariage à Louys, ainsy comme le livre sur ce fait, que ne puet mie l'istorien tout mettre avecq cestui qui fine à tant. Et, pour commencer le surplus, fauldroit venir au Père Saint, qui trouva les payens en son pays, et manda Guillaume en France pour lui aidier. *Explicit.*

[1] *Macaire*, 3583-3615.

CHAPITRE XXVII.

UNE DERNIÈRE RÉVOLTE CONTRE CHARLEMAGNE.

(Huon de Bordeaux [1]).

Analyse de *Huon de Bordeaux*.

Qui ne la connaît, cette fraîche et originale fantaisie de Shakespeare, ce *Songe d'une nuit d'été* dont la

[1] NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE ROMAN DE HUON DE BORDEAUX. I. BIBLIOGRAPHIE. 1° DATE DE LA COMPOSITION. D'après les derniers travaux scientifiques, *Huon de Bordeaux* aurait été composé entre les années 1180 et 1200. 2° AUTEUR. *Huon de Bordeaux* est anonyme. 3° NOMBRE DE VERS ET NATURE DE LA VERSIFICATION. La meilleure version de *Huon de Bordeaux* (telle qu'elle a été publiée par MM. Guessard et Grandmaison) renferme 10495 vers. Ce sont des décasyllabes qui généralement sont assonancés par la dernière syllabe, ou rimés. Il faut néanmoins remarquer qu'il y a quelques traces d'assonances primitives qui sont surtout visibles dans les couplets féminins. Dans les tirades en *ie*, on trouve souvent des rimes en *ivre*, *itre*, *imes*, *ites*, *ile*, etc., etc. Les répétitions de couplets *similaires* sont assez fréquentes dans *Huon de Bordeaux*, et nous signalerons particulièrement celles des couplets VI et VII et VIII-IX (pages 32 et 33, 38 et 39 de l'édition Guessard). Parmi ces répétitions, il en est une qui nous a frappé plus que les autres: c'est celle des couplets XIX et XX (pp. 78 et 79). La première de ces deux tirades nous semble appartenir à une version antérieure; non-seulement les assonances y sont plus primitives, mais le fond en est plus antique et on y fait allusion à des mœurs plus barbares. 4° MANUSCRITS QUI SONT PARVENUS JUSQU'A NOUS. Il nous reste de *Huon de Bordeaux* quatre manuscrits : *a*. Manuscrit de Tours (bibliothèque de la Ville), de 1240 à 1260 environ; petit in-8°, manuscrit de jongleur. *b*. Manuscrit de la Bibliothèque impériale (Sorbonne 450), quinzième siècle. Le premier couplet et une partie du second sont en alexandrins. Le reste du poëme présente d'ailleurs, avec le manuscrit de Tours, une identité presque parfaite. Au folio 248 commence une *Suite* à notre roman primitif dans laquelle on raconte comment Huon fut couronné, par Obéron, roi du royaume de Féerie (f° 248-253). *c*. Manuscrit de Turin (*bibliothèque de l'Université*. H, II, 11), quatorzième siècle. Ce manuscrit contient une version beaucoup plus développée que les précédentes. On y trouve d'abord une sorte de roman-prologue qui porte le titre de *Roman d'Auberon*. On y raconte les guerres de Judas Macchabée avec l'amiral Bandifort : Judas finit par épouser la fille du roi des Sarrasins et a de ce mariage une fille nommée Brunehaut, qui est dotée par les fées et devient un jour la femme de Césaire (?) et la mère de Jules César (!). Ce héros va à la cour du roi Artus et s'y prend d'amour pour la fée Morgue. Il en a deux fils,

scène se passe sous de beaux bois, pendant la nuit, à la clarté blanche de la lune, dans les fleurs et dans

saint Georges et Auberon. Mais ce dernier est condamné par les fées à n'avoir toute sa vie que *trois pieds de haut*. Cette petite taille ne l'empêche pas de vaincre en champ clos tous les chevaliers d'Artus ni de lutter avec le géant Orgueilleux. Sa mère l'excite à prendre pour allié le jeune Huelin de Bordeaux, et voilà un trait d'union qui permet enfin au poëte de lier son prologue avec notre ancienne chanson de *Huon*. Il était temps (f° 283-290 r° du ms. de Turin). — A la fin de notre Roman se trouvent placées les *Suites* que nous avons déjà résumées dans notre premier volume, *d'après les versions en prose* (pp. 528-532). La première de ces Suites (f° 352-379 du ms. de Turin) nous montre Esclarmonde et Huon assiégés dans Bordeaux; Huon, fort à propos, est secouru par Obéron, va à Cologne, tue Raoul le neveu de l'Empereur, est arrêté dans le château de l'Aimant et emporté par un griffon, échappe joyeusement à cent périls, rencontre l'âme de Caïn dans un tonneau au milieu des déserts, et enfin se rend au château de Monmur. Obéron précisément vient de mourir, et Huon devient en sa place « roi de Féerie. »—La seconde Suite (f° 379-394) raconte les aventures de Clarisse, fille de Huon, ses amours avec Florent, fils du roi d'Aragon; comment le père de Florent voulut faire noyer les deux amoureux, qui furent heureusement protégés par un chevalier du nom de Pierre, et qui enfin parvinrent à se marier, grâce à l'intervention merveilleuse de Huon, le roi-fée. — La troisième Suite (f° 394-401) est consacrée à une troisième génération de héros : Yde, fille de Florent, se travestit en homme pour sauver sa vertu odieusement menacée, accomplit cent exploits, est aimée de la fille de l'empereur de Rome, et se marie avec elle grâce à un miracle véritablement nécessaire : Dieu, dit le poëte, changea le sexe d'Yde et en fit un homme. — La quatrième Suite (f° 401-460) pourrait recevoir le titre de *Godin* (comme la première celui d'*Esclarmonde*, la seconde celui de *Clarisse et Florent*, et la troisième celui de *Yde et Olive*). On y raconte longuement, trop longuement, la vie d'un fils de Huon, du nom de Godin. Ce héros est surtout célèbre par ses malheurs. Il est enlevé par l'aumachour de Roches; puis, trahi par une partie de ses vassaux, qui ont tour à tour à leur tête Seguin, Herchenbaut, Rohart, Regnier et surtout Gibuin, il lutte courageusement et est soutenu par le roi Bondifer. Cet appui ne lui suffit pas; il faut que son père Huon se dérange une seconde fois, quitte son château de Monmur et vienne triompher en personne de tous les traîtres qui menacent le trône de son fils. Ainsi se termine notre Roman dans le manuscrit de Turin. Le poëte, en terminant, affirme qu'il a épuisé toute sa matière, et que : « Il n'est nus hons qui plus en puist chanter. » Cependant il n'a fait que prononcer en passant le nom de ce fils d'Yde et d'Olive, de ce Croissant qui remplace dans nos incunables le roi Godin. — *d.* Le quatrième manuscrit de *Huon de Bordeaux* est conservé à la Bibliothèque impériale (Fr. 1451), quinzième siècle. C'est la plus longue version de notre poëme : elle est en vers alexandrins et contient environ 15000 vers. L'auteur de ce *refazimento* s'est arrêté cependant au même point que nos plus anciens manuscrits. Il connaît les Suites de notre roman, mais n'entreprend pas de les raconter. Il fait même allusion au *Roman* de *Croissant*, qui en effet a existé indépendamment du nôtre, mais il se contente d'y renvoyer ses lecteurs :

la rosée? Certes, l'intrigue du drame est assez péniblement enchevêtrée; le lecteur ou le spectateur a

« Ainsi com vous dira — Le livre de *Croissant* qui le vous chantera. » 5° ÉDITION IMPRIMÉE. *Huon de Bordeaux* a été publié pour la première fois par MM. Guessard et Grandmaison, dans le *Recueil des anciens poëtes de la France* (t. V, 1860). 6° VERSION EN PROSE. Il n'existe pas à notre connaissance de version MANUSCRITE en prose de *Huon de Bordeaux;* cependant, dans le *Prologue* des éditions incunables, on lit « que cette traduction en prose a été faite d'après le roman en vers » (probablement d'après un manuscrit analogue à celui de Turin), et qu'elle était achevée DÈS L'ANNÉE 1454. Elle avait été entreprise (ajoute le Prologue) à l'instigation ou plutôt sur la commande de deux puissants seigneurs, Charles de Rochefort et Hugues de Longueval, et d'un troisième personnage du nom de Pierre Ruotte. La plus ancienne édition de *Huon de Bordeaux* semble être celle de Michel Le Noir, en 1516. Elle porte le titre suivant : « *Les prouesses et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaux, per de France, duc de Guyenne, nouvellement rédigé en bon françoys.* » (In-folio goth.) Signalons encore les éditions de la veuve Trepperel (Paris, in-4° goth. s. d.), d'Olivier Arnoullet (Lyon, in-4° goth. s. d.), de Jean Bonfons (Paris, in-4° goth. s. d.), de Romain de Beauvais (Rouen, in-8°, lettres rondes, s. d.), de Rigaud (Lyon, 1586), etc., etc.). Dans notre premier volume, nous avons analysé les *Suites* d'*Huon* d'après ces incunables; nous aurions dû ajouter que ces Suites se trouvaient déjà dans le roman en vers du quatorzième siècle. « Au dix-septième siècle, ajoutent les éditeurs du vieux poëme, *Huon* fut réimprimé à Lyon (1606, 1626); à Troyes, par Nic. Oudot (1634, 1636, 1666, 1675 et 1676). Du dix-huitième siècle, nous avons vu une édition de Jacques Oudot (Troyes, 1706), une autre de 1726, une troisième de 1728 (Garnier); du dix-neuvième, une édition de Bruyères (veuve Vivot, 1812); de Montbéliard, 1821 (Deckerr). » Nous avons déjà parlé de l'édition d'Alfred Delvau, dans la nouvelle *Bibliothèque bleue* de Lécrivain et Toubon (1859). 7° DIFFUSION A L'ÉTRANGER. *a.* En Angleterre. Vers 1540 (d'après Lowndes et Pickering), lord Berners, le célèbre traducteur de Froissart, publia une traduction des *Pronesses et faictz merveilleux de Huon de Bordeaux.* Son livre eut un succès prodigieux; Shakespeare le connut, le lut, et y trouva le sujet d'une de ses plus fraîches et de ses plus charmantes comédies : *le Songe d'une Nuit d'été.* En 1594, un auteur inconnu publiait à Londres « *a pleasant comedie presented by Oberon king of Faeries.* » La troupe d'Harlowe jouait en 1593 (?) un drame à Londres sous ce titre : *Huon de Bordeaux.* Ben Johnson, peu de temps après, publiait *Oberon, the Fairy prince, a masque of prince Henry's.* Cent autres faits démontrent, d'ailleurs, l'immense popularité que conquit en Angleterre la légende d'Huon de Bordeaux. Il convient d'ajouter que le nain Obéron fut la cause principale d'un succès que beaucoup de nos Chansons de geste méritaient davantage et qu'elles n'ont pas obtenu. Les Nains sont, en particulier, une conception gaélique et celtique; leur vogue avait toujours persisté sur le sol de la Grande-Bretagne comme sur celui de notre Bretagne continentale. *b.* En Allemagne. Wieland est l'auteur d'un poëme sur Huon de Bordeaux, qui parut en 1780 dans le *Mercure :* il avait puisé son sujet dans notre *Bibliothèque des Romans.* En 1826, le 12 avril, l'*Obéron* de Weber fut pour la première fois représenté au théâtre de Covent-Garden, à Londres. L'illustre maître allemand

quelque peine à se retrouver dans les amours de Démétrius et d'Héléna, de Lysandre et d'Hermia. Mais,

eut la joie d'assister, avant de mourir, au grand succès de son dernier ouvrage. *Trente et un ans après*, l'*Obéron* de Weber était représenté à Paris pour la première fois; la soirée du 27 février 1857, au Théâtre-Lyrique, peut passer pour une soirée célèbre. *c.* Dans les Pays-Bas. Il existe deux fragments d'un poëme néerlandais consacré à Huon de Bordeaux (Jonckbloet, *Geschiedenis*, II, 380; G. Paris, l. l., p. 141). Mis en prose au seizième siècle, *Huon de Bordeaux* fut interdit, non sans quelque raison, par l'autorité ecclésiastique (Mone, *Uebersicht die niederlændischen Volksliteratur ælterer Zeit*, pp. 16-17; *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 145). 8° PRINCIPAUX TRAVAUX DONT HUON DE BORDEAUX A ÉTÉ L'OBJET. *a. Huon de Bordeaux* ne fut pas oublié par le peuple aux seizième et dix-septième siècles. En 1553, les confrères de la Passion « requeroient qu'il leur feust permis jouer le jeu jà par eulx commancé qui est de Huon de Bordeaulx. » En 1662, la troupe de Molière jouait un *Huon de Bordeaux* (Registre de la Grange, cité par Ed. Fournier, *le Roman de Molière*, p. 81, et par G. Paris, l. l., 117). En 1778, la *Bibliothèque des romans* en donnait un long résumé (avril, t. II, pp. 7-163); M. de Tressan tenait la plume : c'est tout dire. *b.* En 1824, l'*Histoire littéraire* accordait parmi nos poëmes nationaux une mention honorable à *Huon de Bordeaux* (*Discours sur l'état des lettres au treizième siècle*, p. 178). *c.* En 1831, dans la *Revue de Paris*, M. Émile Morice consacrait quelques lignes élogieuses à notre vieux roman (t. XXIV, p. 90). *d.* Dans son *Cours de littérature dramatique* (1843 et suiv.), M. Saint-Marc Girardin comparait la version en prose de notre *Huon de Bordeaux* avec l'œuvre de Wieland, et donnait la préférence à l'œuvre française (t. III, p. 235). *e.* En 1847, M. de Wind publiait les quatre fragments néerlandais qui nous restent de *Huon de Bordeaux* (*Nieuwe Reeks van Werken van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde*, 4e partie, Leyde, 1847, in-8, pp. 261-304). *f.* Dix ans après, dans les Mémoires de l'Académie impériale de Vienne, paraissait le travail de M. F. Wolf sur les versions néerlandaises de la *Reine Sibile* et de *Huon de Bordeaux* (*Ueber die beiden wiederaufgefundenen Niederlændischen Volksbücher von der Königinn Sibille und von Huon de Bordeaux*). *g.* En 1860, la première édition de *Huon de Bordeaux* était publiée dans le *Recueil des anciens poëtes de la France*. La *Préface* des éditeurs soulevait toutes les questions relatives aux origines et aux développements de notre roman : (1° Analyse du roman, pp. I-V. 2° Sa nature, pp. V-VIII. 3° Sa date, p. VIII. 4° De l'antériorité de la version française par rapport à la version néerlandaise, p. IX-XIII. 5° Patrie du poëte, p. XIII-XVI. 6° Valeur littéraire, p. XVI-XIX. 7° Origines de la légende, p. XX-XXV. 8° Histoire de la chanson et de son succès en France, p. XXV-XXXIII. 9° Sa diffusion à l'étranger, p. XXXIII.XXXIX, 10° Manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, p. XXXIX-LIV). *h.* L'année suivante, on lisait dans la *Revue germanique* un article sur cette Chanson dont le texte avait été si parfaitement établi (juillet 1861). *i.* M. F. Wolf, fidèle à cette légende, publiait en 1862 dans la Bibliothèque du *Literarische Verein* de Stuttgard l'imitation, en prose néerlandaise, de notre *Huon de Bordeaux* français. *j.* Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, M. Gaston Paris a consacré vingt lignes à notre vieux roman, qu'il considère « comme un des efforts les plus heureux qui aient été faits pour

en revanche, quel charme, quel sentiment vif de la nature, quel paysage! Le personnage principal, d'ailleurs, n'est pas un de ces amoureux de théâtre qui ont

renouveler l'épopée française à la fin du douzième siècle » (p. 323). *k*. Enfin, dans la dernière édition de son *Manuel du Libraire* (1865), M. Brunet a donné une liste complète des éditions incunables de cette œuvre trop populaire. 9° VALEUR LITTÉRAIRE. *Huon de Bordeaux* est un roman d'aventures où n'ont pas seulement pénétré les péripéties et l'esprit anecdotique de la Table ronde, mais aussi les fictions celtiques dans ce qu'elles ont de plus merveilleux. Il n'est peut-être pas une seule œuvre de Chrétien de Troyes, de ses devanciers ou de ses élèves, où il y ait autant de féeries, et de féeries si peu déguisées, que dans *Huon de Bordeaux*. Que penser de ce château de Dunostre « à l'entrée duquel sont deux hommes de cuivre, armés chacun d'un fléau de fer, qui ne cessent de battre hiver comme été, de telle sorte qu'une alouette légère ne saurait pénétrer dans le palais sans tomber sous leurs coups? » Et le haubert qui rend invulnérable? Et la belle Princesse qui est prisonnière? Non, il n'est rien de plus fort dans *Perceval le Gallois*. Si *Huon de Bordeaux* était en vers de huit syllabes, on n'oserait point le placer au nombre des romans de France, malgré le nom de Charlemagne, malgré la révolte de Huon contre le grand Empereur. A tout prendre, il faut considérer ce roman comme le plus parfait modèle des poëmes qui ont servi de transition entre la vieille école des chanteurs de geste et l'école nouvelle des romanciers de la Table ronde. Œuvre de juste milieu, de fusion, qui a joui sans doute d'un certain succès, mais qui n'a eu aucun résultat durable. Et c'est le caractère de toutes les œuvres de cette nature.

II. ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE LA LÉGENDE. On peut établir les propositions suivantes : 1° Huon de Bordeaux *est une œuvre d'imagination qui n'a aucune base sérieusement historique.* 2° *Huon, le héros de notre poëme, ne peut, en aucune façon, être rapproché du duc Hunald; mais les vagues souvenirs de la résistance de l'Aquitaine au huitième siècle n'ont peut-être pas été étrangers à la composition de notre poëme.* 3° *Dans la légende de* Huon de Bordeaux, *l'élément original, c'est le nain Obéron; c'est sa merveilleuse puissance. Or les nains et les « génies bienfaisants » se retrouvent chez la plupart des peuples orientaux, germaniques et celtiques.* Dans les *Niebelungen*, il y a un Alberich ou Elberich, et c'est le roi des nains qui sont préposés à la garde du trésor de Sigefrid. Il joue également un rôle dans plusieurs branches de l'*Heldenbuch*, et notamment dans le poëme d'*Otnit*. Cet Alberich, c'est notre Obéron. Ainsi parlent les partisans des origines germaines de notre légende. — M. de la Villemarqué, au contraire, croit à l'origine celtique de notre petit Obéron, et consacre à l'éclaircissement de cette question une longue note qu'il a adressée aux éditeurs français de *Huon de Bordeaux* (*Préface*, XXII). « Il est un personnage de la féerie celtique, nommé Gwyn (dont le nom signifie *jour, aube*), qui, suivant les traditions galloises, est sorti d'un nuage et a été élevé par la fée Morgan; il n'a comme notre Obéron que trois pieds de haut et un cor à chanter. Gwyn est le roi des fées : il peut prendre toutes les formes, connaît tous les secrets de la nature et prédit l'avenir. » (*Huon de Bordeaux*, l. l. XXII-XXV). Nous nous

le malheur de se ressembler tous : non, c'est un être merveilleux, c'est le roi des fées, c'est le petit Obéron. Il occupe véritablement le centre de toute l'action, et c'est lui qui d'une main légère brise et refait les trames de ces amours assez vulgaires. Il attire et retient sur lui tous les yeux. « Je sais, dit-il [1], je sais un banc « où s'épanouit le thym sauvage, — où la violette « tremble auprès de la grande primevère. — Il est « couvert par un dais de chèvrefeuilles vivaces, — de « suaves roses musquées et d'églantiers. — C'est là « que s'endort Titania à certains moments de la nuit, — « bercée dans ces fleurs par le chant joyeux de la « danse; — C'est là que la couleuvre étend sa peau « émaillée, — vêtement assez large pour habiller une « fée [2]. » Et, au moyen d'herbes dont les vertus secrètes ne sont plus connues aujourd'hui, ce poétique Obéron rend amoureux tous les cœurs; Titania, la reine Titania elle-même, est forcée d'aimer le grossier Bottom, avec quelle passion! Obéron enfin est le dernier avec Puck qui occupe la scène, et il ne se dérobe aux yeux ravis des spectateurs que pour aller au point du jour se retrouver avec ses fidèles sujets dans l'ombre de quelque forêt où nous serions presque tentés de le suivre....

rangeons complétement à l'avis de M. de la Villemarqué, et concluons en faveur de l'origine celtique.

III. VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. Sorti tout entier de l'imagination d'un poëte qui ne devait rien à ses prédécesseurs ni à l'histoire, *Huon de Bordeaux* n'a pas subi de modifications importantes. Mais il a été longuement continué. Nous avons parlé de ses *Suites* avec trop de détails pour que nous ayons besoin d'y revenir ici (v. t. I, p. 528-532, et plus haut p. 553). Trois de ces *Suites* se trouvent à la fois dans le roman en vers du quatorzième siècle, et dans les imitations en prose; c'est *Esclarmonde*, c'est *Florent et Clairette*, c'est *Yde et Olive*; *Croissant* ne nous a pas été conservé en vers, et *Godin* n'a pas été mis en prose. Il est inutile d'ajouter que la *Bibliothèque des romans* a défiguré notre poëme en prétendant le rajeunir.

[1] Scène IV. — [2] Trad. de François-Victor Hugo, II, 114.

Eh bien ! cet Obéron si aimable et si doux, ce petit être joyeux qui aime les danses et les chants, ce mystérieux bienfaiteur qui fait tant d'heureux, est-il né dans l'imagination de Shakespeare? Nullement. Obéron est un emprunt que le grand Anglais faisait aux romans de notre France. Il a beau se moquer des Français dans son drame à grand spectacle, il a beau faire dire à son ridicule Bottom : « Je puis vous jouer « ce rôle avec une barbe couleur de crâne français « parfaitement jaune » (ce qui est peu flatteur pour les crânes de nos ancêtres); il a beau ajouter : « Il y a de vos crânes français qui n'ont pas un poil; » plaisanterie qui devait et doit encore induire les spectateurs anglais en un rire homérique : Shakespeare nous a pris notre Obéron. Et il l'a pris dans le roman de *Huon de Bordeaux* que nous allons analyser.

J'avouerai volontiers que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* a embelli cette fiction, qui d'ailleurs remonte à une haute antiquité et dont les Celtes peuvent disputer la création aux Germains. J'avouerai volontiers que Shakespeare embellit tout ce qu'il touche. Néanmoins il a pris à nos vieux romanciers non-seulement le nom, mais la physionomie de *notre* Obéron, et c'est ainsi qu'il faut aller chercher la source des beaux vers de Shakespeare et des belles mélodies de Weber dans une Chanson de geste de la fin du douzième siècle. Shakespeare connaissait notre *Huon de Bordeaux* par la traduction anglaise de lord Berners. Wieland, deux siècles plus tard, trouva dans notre *Bibliothèque des romans* une analyse insipide de notre chanson de geste et y puisa directement le sujet de son *Obéron*. Et c'est cette même fiction qui tenta plus tard le génie de Weber [1]. Le *petit roi sauvaige* ne périra

[1] La première représentation d'*Obéron* eut lieu à Londres, en 1824.

plus dans la mémoire des hommes : deux fois le génie lui a donné l'immortalité.

Mais le génie n'est venu qu'après notre poésie populaire. Exposons rapidement le sujet de notre roman national, racontons *Huon de Bordeaux*...

I.

La Cour plénière et le traître Amaury.

Charlemagne est vieux, il a « le poil cangié. » Il est chevalier depuis soixante ans, le corps « lui tremble sous l'hermine, » il ne peut plus monter à cheval [1]. Dégoûté de la royauté et de la vie, il supplie ses « barons chevaliers » d'élire un roi de France à sa place [2]. Protestation du bon duc Naimes : « Met« tez-vous à l'aise, dit-il à l'Empereur. Quand bien « même vous resteriez couché durant quarante an« nées, ne craignez rien : nous garderons vos pays et « vos marches [3]. — Non, répond le vieux roi ; je ne « mettrai plus cette couronne d'or sur ma tête. » On demande alors à l'Empereur de désigner lui-même son successeur. Il nomme son fils Charlot ; mais il avoue que c'est : *un malvais iretier*. — « Et ce n'est pas éton« nant s'il ne vaut un denier, dit ce père trop faible. « Quand je l'engendrai, j'avais cent ans [4]. » Qu'importe? Il sait son fils mauvais, il l'accuse publiquement, et néanmoins le juge digne de la couronne. Puis, comme les années n'ont pas ôté à Charles l'amour des longs discours, il profite de cette occasion pour raconter à ses barons la longue histoire d'Ogier le Danois [5]. Sur ce, entre Charlot lui-même, l'épervier au poing : il est jeune, il est tout éclatant de beauté. « Voici l'hoir de France, » dit l'Empereur, en mon-

[1] *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard, vers 29-57. — [2] Vers 58-60. — [3] Vers 61-71. — [4] Vers 72-96. — [5] Vers 97-183.

trant aux barons cet étourdi de vingt-cinq ans : « Sire, « dit alors le duc Naimes qui représente la sagesse à « la cour du vieil Empereur, si Charlot veut être roi, « tout au moins faites-lui de la morale, *araisniez le*[1]. » Charles élève alors la voix au milieu de tous ses chevaliers, et fait à son fils ces belles recommandations qu'on trouve en tant d'autres Chansons de geste, et qui nous font si complétement connaître le caractère exact de la Royauté d'après les idées féodales : « Fils, viens « en avant, viens sans retard ; — Prends et retiens ta « terre et ton héritage.— S'il plaît à Dieu, tu tiendras « ton franc fief, — Comme le Seigneur Dieu, le justi- « cier souverain, — Tient paradis, ce royaume de la « justice. — Il n'est pas d'homme sous la chape du « ciel, — S'il t'enlève seulement pour un denier de ta « terre, — Que tu ne puisses détruire et ruiner.— Il « n'est point de pays, de marche, de royaume, — Si « Dieu y est servi et exalté, — Où te ne sois craint et « redouté. — Mon fils, ne te soucie pas des traîtres « et des lâches, — Mais fais tes compagnons des plus « braves, — Car c'est des bons que tout bien peut « venir. — Aux clercs porte amour et honneur, — « Sache payer la sainte Église de retour. — Enfin, « donne du tien aux pauvres de bon cœur[2]. » Charlot fait toutes les promesses qu'on lui demande et se voit déjà le diadème au chef.

Cette exposition est fort belle, on ne saurait en disconvenir, et le spectacle de ce vieillard ôtant sa couronne de la tête pour la placer sur le front de son fils qu'il aime malgré mille défauts, ce spectacle est noble et touchant. Cependant nous n'avons pas encore vu le traître faire son apparition dans le ro-

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 184-199. — [2] Vers 200-215.

man, mais le voici : il a un vrai nom de traître, il s'appelle Amaury : « C'est grand péché, dit-il à Char« lemagne, de donner à votre fils votre royaume « quand vous n'y êtes ni aimé ni respecté. Je sais telle « terre, non loin d'ici, où celui qui se réclamerait de « votre nom serait coupé en pièces [1]. » Charles jette un cri d'étonnement. « Cette terre, reprend Amaury, « c'est Bordeaux. Le vieux duc Seguin est mort de« puis sept ans. Il a laissé deux fils, Huon et Gérard. « Ce sont des lâches, des rebelles qui se refu« sent à vous servir. Si voulez me confier quelques « chevaliers, j'irai les saisir dans Bordeaux, et vous « les ferez pendre à Paris [2].» Amaury n'ajoute pas que, s'il donne au roi ce conseil sanguinaire, c'est uniquement parce qu'il est animé contre les fils du duc Seguin d'une haine toute personnelle. Seguin lui a jadis enlevé un château de grand prix : voilà pourquoi Amaury veut la mort des deux innocents. Mais c'est en vain qu'il s'agite, c'est en vain qu'il essaye de soulever l'indignation contre les prétendus rebelles. Le vieux Naimes défend la mémoire de Seguin, son vieux compagnon d'armes, il excuse les Bordelais ; il est écouté. Bref, il est décidé qu'on enverra seulement un message à Bordeaux pour sommer les fils de Seguin de se présenter à la cour [3]. Les messagers, tout aussitôt, se mettent en route avec cette belle rapidité qu'ont tous les ambassadeurs de nos Chansons de geste [4]. Ils arrivent; ils remplissent leur mission [5]. Mais, au lieu de trouver des révoltés, ils sont accueillis par des barons fidèles et soumis : « Nous irons fort volontiers en « France, nous servirons le roi, nous lui baiserons le « pied [6]. » Et en effet Huon et Gérard se jettent dans

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 216-228. — [2] Vers 229-242. — [3] Vers 243-313. — [4] Vers 314-321. — [5] Vers 322-392. — [6] Vers 393-400.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

les bras de leur mère et lui font leurs adieux. La duchesse leur donne ses derniers conseils [1], et ils font joyeusement leurs préparatifs de départ. « Hugues s'en va, a demandé son congé, — Lui et Gérard et leur riche barnage. — Leur franche mère vint à leur rencontre — Et moult doucement les prit à embrasser. — Au départ, commença de pleurer : — Dieu ! elle ne sait point les grands malheurs — Qui doivent arriver aux jeunes bacheliers. — Plus ne revit Huon en toute sa vie [2]. » Les voilà sur le beau chemin de Paris....

II.

L'Embuscade. Amaury veut surprendre les deux fils du duc Seguin de Bordeaux, Huon et Gérard. Le fils de l'Empereur, Charlot, est le complice d'Amaury ; est tué par Huon.

Aux environs de Paris « l'amirable cité ; » au midi, il est un « vert bos foillié, » ou plutôt une petite forêt que traverse le chemin ferré allant de la grande ville à Orléans. C'est par ce bois, c'est par ce chemin que doivent passer les deux orphelins, Huon et Gérard. Mais le bois est aujourd'hui plein de singuliers bruits et de clartés étranges : à travers le *bruellet*, on voit briller des heaumes, des lances, des écus ; on entend des voix ; on aperçoit des écuyers qui font le guet. Tout cela ressemble à une embuscade, et, en effet, c'en est une. A la tête de ces hommes d'armes qui se cachent et attendent sans doute le passage de quelque voyageur, se trouve le traître Amaury. Furieux de cette paix entre le vieil Empereur et les fils du duc Seguin, il ne veut pas que Gérard et Huon puissent arriver jusqu'aux pieds de Charles ; et c'est là qu'il les attend pour les attaquer et les perdre. A côté de lui se tient un jeune homme à la riche armure, impatient, plein d'ardeur ; c'est le principal complice d'Amaury,

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 401-418. — [2] Vers 515-582.

c'est le fils de Charlemagne, c'est ce Charlot qui n'est guère connu dans nos Chansons de geste que par ses étourderies et ses trahisons [1]. Mais voici que sur le chemin on entend le bruit d'une troupe qui s'avance; voici Huon de Bordeaux, et Gérard son frère. Ils ont fait en route la rencontre du bon abbé de Cluny et de quatre-vingts moines qui se rendent aussi à la cour de Charlemagne [2]. Huon est tout joyeux, mais Gérard est triste; il a des pressentiments lugubres, et a fait un songe qui l'effraye... Ils entrent dans le bois [3].

Tout à coup Charlot se précipite au-devant des Bordelais : « Beau neveu, dit l'abbé de Cluny à Huon, « si vous avez fait tort à quelqu'un, c'est le moment « de vous amender. — Je n'ai jamais fait tort d'un « parisis à qui que ce soit, » répond le fils aîné de Seguin, et il envoie son frère Gérard à la rencontre de Charlot [4]. Le fils de Charles, en vrai félon, se jette tout armé sur cet enfant sans armes; il le renverse à terre demi-mort. D'ailleurs, personne ne le reconnaît pour l'*hoir de France*, et il sait abuser de cette circonstance. Mais l'heure du châtiment a sonné. Huon a senti tout son sang frémir dans ses veines à la vue du pauvre Gérard si injustement frappé. Il s'élance sur Charlot, et, d'un de ces terribles coups dont nous avons perdu le secret, le fend en deux [5]. Amaury, le traître Amaury, qui a exposé à dessein la vie de son complice, est plus joyeux de cette mort que les Bordelais eux-mêmes : « La France est à moi, dit-il. Char- « lot est mort; et avant la fin de l'année j'aurai tué « son père [6]. » Et alors, on voit deux troupes d'hommes armés sortir de ce bois où vient de mourir le fils du grand Empereur. Amaury, d'une part, se dirige vers

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 456-514. — [2] Vers 607-652. — [3] Vers 653-656. — [4] Vers 678-705. — [5] Vers 706-890, — [6] Vers 891-896.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

Paris, avec le corps inanimé de Charlot suspendu à l'arçon de sa selle. Dans l'autre troupe on aperçoit Huon, non loin de son frère Gérard, qui a grand'peine à se tenir sur son *cheval Arrabi*, et dont les plaies ont été bandées avec soin. Les quatre-vingts moines de Cluny, avec le bon abbé, suivent les deux orphelins. Et où vont-ils ainsi ? Les uns et les autres se rendent au palais de Charles, et vont y demander justice [1]. Charlemagne ne s'attend guère au grand coup qui va le frapper.

III.

Le Jugement de Dieu. Duel entre Amaury et Huon; victoire du Bordelais. Charlemagne, avant de pardonner au vainqueur, lui impose les plus rudes conditions.

Sur les degrés de marbre du palais s'avancent Huon, Gérard et les Bordelais, rouges de colère : « Que Dieu « confonde Charles, roi de Saint-Denis, comme un « traître qui nous a mandés pour son service, et qui a « voulu nous faire assassiner en route. — Fournis tes « preuves, dit le vieil Empereur à Huon. — Mes preuves, « les voici, » reprend le fils de Seguin. Et, d'un geste irrité et rapide, il défait les appareils qui recouvrent les blessures de son frère [2]. Gérard se pâme de douleur, et Charles se rend à cet argument que nos tribunaux ne trouveraient peut-être pas suffisant. La scène est belle, d'ailleurs, et bien menée, : elle arrive à point pour donner un peu de relief au grand Empereur qui s'était trop effacé. « Sainte « Marie! s'écrie le roi, que vais-je devenir ? — On va « dire dans les pays étrangers — Qu'en ma vieillesse, « lorsque je suis près de mourir, — J'ai ourdi, hélas! « telle trahison — Et que j'ai fait mourir cet enfant. « — Mais par Celui qui est Dieu tout-puissant, — Je « n'en sus mot, et j'en ai le cœur tout marri. » Quant

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 897-997. — [2] Vers 1002-1087.

au coupable, Charles jure qu'il périra [1]. Il ignore toujours que le coupable, c'est son fils [2].

Mais des cris se font entendre, des pleurs, des sanglots. Bourgeois, dames, écuyers et sergents s'arrachent les cheveux et se tordent les mains. Un mot retentit qui couvre tous les autres : « Charlot, Charlot. » L'Empereur l'entend; il frémit : « J'ai entendu nom- « mer mon fils, » dit-il à Naimes [3]. « Je vous dis qu'on « a nommé mon enfant, » répète le vieillard. « C'est lui, « c'est lui qui aura été tué par Huon. » Au même instant, on lui présente sur un écu le corps inanimé de son fils, et le malheureux père se pâme cinq ou six fois. « Sire, dit Naimes, conduisez-vous en gentilhomme, et « demandez plutôt à Amaury le nom du meurtrier. — « Le meurtrier? répond Amaury en fixant son doigt sur « Huon, le voilà [4] ! » Colère de Charles; réponse de l'accusé, fière et noble; calomnies nouvelles et mensonges d'Amaury [5]. Le tout devait se terminer et se termine en effet par un défi, par un jugement de Dieu, par un duel. Amaury s'arme, son adversaire aussi; ils fournissent leurs otages, qu'on charge de lourdes chaînes durant le combat. La Messe du jugement commence; Huon met Dieu de son côté en faisant aux pauvres de belles largesses, et, par un premier miracle, Dieu révèle en effet l'innocence du fils de Seguin [6]. L'Empereur cependant s'est mis en place, et le duc Naimes donne le signal du combat. Le duel est long, trop long peut-être [7] ; nos vieux poëtes se complaisent en ces descriptions savantes de beaux coups d'épée. De telles pages sont tout un cours d'escrime; n'étant point maître d'armes, nous les lirons rapidement. Du reste, le dé-

[1] *Huon de Bordeaux,* 1039-1057. — [2] Vers 1058-1218. — [3] Vers 1219-1233. — [4] Vers 1234-1271. — [5] Vers 1272-1395. — [6] Vers 1396-1506. — [7] Vers 1507-2128.

noûment n'est douteux pour personne, et c'est de nos romans que l'on peut dire avec justesse : « La vertu « y est toujours récompensée. » D'un dernier coup, plus terrible que tous les autres, le jeune Bordelais fait voler la tête d'Amaury sur le champ du combat [1]. Le voilà tout joyeux de son triomphe; mais, hélas! il s'est trop hâté; les lois du duel exigent que le vaincu fasse avant sa mort l'aveu de son crime. Or, les lèvres froides d'Amaury ne peuvent plus faire cet aveu, et la victoire de Huon est inutile. Charlemagne le déclare au jeune vainqueur : « Votre duché de Bordeaux est à « moi. — J'en appelle à mes pairs, » s'écrie Huon [2]. Les onze pairs se jettent alors aux pieds de l'Empereur irrité et lui demandent la grâce du vainqueur. Mais Charles n'a que la mort de son fils en mémoire; il ne peut supporter la vue de l'innocent meurtrier, et résiste à toutes les prières : « Laissez-moi, laissez-moi, « dit-il. Quand tous les hommes me supplieraient pour « Huon, je ne les écouterais point. » Et il s'obstine dans sa fureur [3]. C'est alors que se passe dans notre roman une de ces scènes qui attestent déjà une œuvre de la décadence. Jusque-là, le grand Empereur a joué passablement son rôle. Le Charlemagne de notre *Huon de Bordeaux* ne s'est pas montré trop distinct du Charlemagne de notre *Chanson de Roland*. Mais ici va commencer la débâcle. Le duc Naimes, plein de cette insolence féodale qu'il sait parfois concilier avec sa sagesse, déclare au roi de Saint-Denis que, puisqu'il ne veut pas accorder son pardon au vainqueur d'Amaury, les pairs ne veulent plus demeurer davantage à sa cour [4]. Et, en effet, les onze pairs s'éloignent du pauvre Empereur, qui, les voyant partir, se met

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 2129. — [2] Vers 2130-2187. — [3] Vers 2188-2267. — [4] Vers 2268-2280.

à fondre en larmes comme un petit enfant. Il les rappelle, il leur promet d'en passer par toutes leurs volontés; la royauté s'humilie, elle s'abaisse aux pieds de ces vassaux rebelles [1]. Ils consentent à rester près de cette vieillesse suppliante. Huon, du moins, comprend mieux son devoir : il s'agenouille devant le roi, et va même trop loin dans ses protestations de dévouement: « Il n'est pas de travail, pas de peine que je n'endu« rerais pour faire votre volonté, même en enfer, si j'y « pouvais aller. » Puis il lève les yeux vers Charlemagne, qui lui va dicter ses conditions de paix [2].

Ces conditions, quelles sont-elles? Si nous voulions répondre à cette question d'après le commencement de notre Chanson de geste, d'après cette première partie que nous venons d'analyser, nous supposerions volontiers que les épreuves imposées à Huon par la volonté de Charlemagne vont avoir un caractère héroïque. Sans doute, dirions-nous, il s'agit de quelque cité païenne à emporter d'assaut, de quelque royaume à conquérir. Eh bien! nous nous tromperions étrangement. L'auteur de *Huon de Bordeaux* a jusqu'ici suivi résolûment le grand chemin de l'épopée; mais tout à coup il va gauchir, et prendre le sentier des romans d'aventure. Voyant devant lui deux écoles poétiques, celle des Chansons de geste, celle des poëmes bretons, il a voulu n'appartenir ni à l'un ni à l'autre de ces partis extrêmes; il a voulu être du juste milieu. Et c'est précisément ici, c'est à cet endroit de son poëme, qu'il va changer de route.

Au lieu de ces conditions épiques que les deux mille premiers vers d'*Huon de Bordeaux* nous permettaient d'espérer, Charlemagne impose au vainqueur

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 2281-2298. — [2] Vers 1299-2315.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

d'Amaury des épreuves dignes des *Contes de fées!*

Il faudra que le jeune Bordelais, pour obtenir le pardon de l'Empereur, aille à Babylone porter un message à l'amiral Gaudisse; il faudra qu'il coupe la tête au premier païen qu'il rencontrera dans le palais (procédé qui, je l'avoue, est peu parlementaire), et qu'il donne trois baisers à la belle Esclarmonde, fille de Gaudisse; il faudra enfin qu'il fasse à l'Amiral une sommation insolente, et que le roi sarrasin envoie à Charles sa barbe blanche et quatre de ses grosses dents!!! Huon sera chargé de rapporter ces gages de la soumission de Gaudisse. Et s'il ne remplit pas heureusement cette mission plus que délicate, notre héros sera pendu [1].

Vous voyez bien que nous sommes en plein roman d'aventures, et que tout cela a un parfum de Table ronde. Disons les choses nettement : nous déplorons ce changement de ton; nous trouvons que ces conditions imposées à Huon sont grossièrement burlesques, et que nous tombons du drame aux tréteaux de la foire. Néanmoins nous aurons le courage de suivre notre héros dans les nouvelles aventures qui s'ouvrent à son activité...

IV.

Pèlerinages de Huon à Rome et à Jérusalem.

Huon s'apprête à partir. Il ne prend même pas le temps d'aller à Bordeaux embrasser sa mère, qu'il ne doit plus revoir. Il laisse le gouvernement de son fief à son frère Gérard, qui bientôt va le trahir [2]. Il quitte tout, patrie, famille, fortune : il semble ne plus voir ici-bas que la figure irritée de l'Empereur, et veut tout

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 2315-2386. — [2] Vers 2387-2466.

faire pour apaiser le vieux Charlemagne. Toutefois il ne veut pas se lancer dans ses aventures avant d'avoir demandé la bénédiction de l'*Apostoile;* il court à Rome avec les onze compagnons qu'il a voulu choisir lui-même. Le Pape le reçoit à bras ouverts [1]; mais celui dont les ambassadeurs au moyen âge portaient le nom de *paciaires* ne veut donner l'absolution au fils du duc Seguin que s'il consent à faire intérieurement sa paix avec Charlemagne, et à dépouiller toute haine et tout sentiment de vengeance [2]. Huon pardonne, et la bénédiction pontificale descend sur sa tête [3]. Puis il se remet en route, et c'est alors que pour la première fois il se sent loin de son pays. C'est alors qu'il « regrette la douce France et sa mère la belle [4] » : « Lors s'en va Huon qui moult se lamenta; — Du fond du cœur moult souvent soupira, — De ses beaux yeux moult tendrement pleura ; — Si bien que de sa face les larmes ruisselaient. — Souventes fois sa mère regretta, — Et son frère Gérard qu'il aima tant, — Et ses amis dont il eut souvenance. — Souventes fois réclama Jésus-Christ — Et la Pucelle où Jésus devint homme. — Et quand ses compagnons l'ont vu pleurer, — Sachez qu'en vérité ce leur fut une grande peine; — Chacun pour lui mena grand deuil [5]. » Mais Dieu prend soin d'essuyer les larmes du fils de Seguin. Il lui envoie un ami : c'est Garin de Saint-Omer, qui exerce à Brindes la profession de marinier, et qui est à la fois le parent du pape et celui de notre Bordelais [6]. Garin n'a pas un de ces dévouements tièdes qui reculent devant un grand sacrifice. Pour s'attacher à la fortune de son *neveu*, il quitte comme lui femme, enfants, tout [7]. Et les voilà

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 2467-2544. — [2] Vers 2545-2551. — [3] Vers 2552-2607. — [4] Vers 2608. — [5] Vers 2638-2649. — [6] Vers 2658-2771. — [7] Vers 2772-2188.

tous deux qui tout d'abord vont faire un pèlerinage à Jérusalem et poser leurs lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre. Il veulent par là attirer sur leur entreprise les bénédictions de celui qui fut « navré de la lance [1]. »

Et maintenant tous les préliminaires du grand voyage sont achevés; Huon s'apprête à remplir les rudes conditions que lui a imposées la colère de Charlemagne, et se dirige vers la mer Rouge, vers la cour du roi Gaudisse [2]. Nous allons entrer en plein merveilleux : Obéron, le petit Obéron, va paraître.

V.

Le petit Roi sauvage, Obéron.

..... Il a trois pieds de haut, il est plus beau que le soleil, il est vêtu d'un manteau de soie où l'or se joue aux rayons de la lumière. Il est le fils de la belle fée Morgue, et, qui le croirait? de Jules César. Sans doute il est petit, et c'est un désagrément dont il est redevable à une mauvaise fée qui l'a mal doué au moment de sa naissance. Mais cette fée, qu'on retrouve dans les contes de presque tous les peuples, s'est bientôt repentie de sa méchante action, et, ne pouvant lui donner une taille plus avantageuse, lui a accordé le don d'une beauté sans égale. Jamais rien n'a paru ici-bas d'aussi beau qu'Obéron. D'ailleurs toutes les fées n'ont pas été aussi rudes au fils de Jules César: il en est plusieurs qui lui ont fait des dons magnifiques. Ce nain est très-puissant : il lit dans le cœur de tous les hommes (et ce n'est pas le don qu'il faut peut-être lui envier le plus); il se transporte en une seconde d'une extrémité de la terre à l'autre; peu s'en faut que notre poëte ne lui accorde le don d'ubiquité. Les enchanteurs de l'Orient ne sont ni aussi puissants, ni aussi

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 2789-2869. — [2] Vers 2870-2889.

aimables, et *les Mille et une Nuits* n'ont pas de personnage plus mystérieux ni plus ravissant. Architecte incomparable, il maçonne en une minute les plus grands, les plus magnifiques palais. Ses amis, ses protégés ont-ils faim, ont-ils soif : vite, dans la plus belle chambre de ces palais merveilleux se dresse une table chargée de mets, et il ne faut pas songer à décrire les banquets que l'enchanteur daigne offrir à ses obéissants sujets. Pour lui, il vit de sa chasse, et ses goûts sont d'ailleurs très-éthérés. Il connaît les secrets du Paradis et entend sans cesse le chant des anges dans le ciel. La vieillesse enfin ne le touchera point, et il ne connaîtra pas la mort. Ces derniers mots rattachent Obéron à notre cycle chrétien, mais il faut avouer que le lien est faible. Toute cette légende respire l'Orient : elle est toute païenne [1].

Le gracieux petit roi a pour palais un bois, et on l'y voit marcher dans la rosée. Un homme franchit-il la limite de ce domaine, a-t-il l'imprudence d'adresser la parole au nain du bocage, il est perdu. Pendant toute sa vie, du moins, il restera sous la puissance d'Obéron : s'il veut résister à cette puissance, la magie épuisera ses artifices contre le téméraire. Les enchantements succéderont aux enchantements. Obéron peut à sa volonté lâcher et retenir la tempête, courber les arbres, mettre devant son ennemi l'obstacle terrible d'un fleuve chargé de vaisseaux; et ce ne sont là que des illusions et des fantômes. A son cou est suspendu un arc dont la corde est de soie : car Obéron est grand chasseur. Mais la merveille des merveilles, c'est le cor du petit roi sauvage. Ce cor est en ivoire et en or; et la matière n'est pas ce qu'il offre de plus pré-

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3487-3562.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

cieux : il est *fée*. Oui, ce sont des fées qui l'ont fabriqué jadis « en une ille de mer ». Puis elles l'ont doué de puissances et d'énergies singulières : « Je veux, a dit la première, que tout malade recouvre la santé, rien qu'à l'entendre. — Et moi je veux, dit la seconde, qu'à tous ceux qui le posséderont il donne à manger s'ils ont faim, à boire s'ils ont soif. — Aux sons de ce cor, tous les tristes, tous les affligés se mettront à chanter et entreront en joie. — Et enfin, quel que soit le possesseur de ce talisman, et dans quelque pays qu'il se trouve, Obéron en entendra le son dans sa cité de Monmur. » Tel est ce fameux cor du nain Obéron, dont tout le moyen âge a parlé, dont il a été ravi [1].

Le petit nain va maintenant entrer en relations avec Huon de Bordeaux [2], et réellement il était temps que ces

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3154-3188 et vers 3216-3250.

[2] Première rencontre de Huon de Bordeaux et du nain Obéron. — Le petit homme vint par le bois ramé, — Et fut tel que je m'en vais vous le décrire : — Fut aussi beau que le soleil en été ; — Portait un manteau gironné — A trente bandes d'or fin et pur. — Ses côtés étaient lacés avec des fils de soie. — Dans sa main était un arc avec lequel il savait bien chasser ; — La corde en était de soie brute — Et la flèche en était d'un grand prix. — Dieu n'a pas fait de bête si puissante, — Si Obéron la tire, et si c'est son bon plaisir, — Qui ne tombe en son pouvoir. — A son écu pend un cor de bel ivoire, — Orné de bandes d'or. — Les Fées ont fait ce cor dans une île de la mer. — L'une d'elles lui fit un don : — « Celui qui entend retentir et sonner ce cor, — S'il est malade, revient soudain à la santé, — Et jamais plus ne sera si malade. » — Mais la seconde fée lui fit un plus beau don : — « Qui entend ce cor (rien n'est plus véritable), — S'il a faim, est tout rassasié ; — S'il a soif, est tout désaltéré. » — La troisième lui fit un don encore meilleur : — « Il n'est pas d'homme si misérable au monde, — Qui, entendant sonner et retentir ce cor, — Ne se mette à chanter au premier son. » — La quatrième fée le dota plus richement encore, — Et lui fit le don que je m'en vais vous dire : — « Quels que soient le royaume, le pays et la marche, — Jusqu'à l'Arbre sec et par-delà la mer, — Où l'on fasse retentir et sonner ce cor, — Obéron l'entend toujours dans son palais de Monmur. » — Le petit homme se mit alors à corner, — Et voici les quatorze Français [Huon de Bordeaux et ses compagnons] qui se mettent à chanter. — « Grand Dieu ! dit Huon, qui nous vient visiter ? — Je ne me sens plus ni faim ni pauvreté. » — « C'est le Nain, dit Jérôme, c'est le Nain du bois. — Au nom de Dieu, ne lui parlez pas, je vous prie, — Si vous ne voulez pas rester

deux héros se rencontrassent. Car notre roman a déjà plus de trois mille vers.

toute votre vie avec lui. » — « Non, non, avec l'aide de Dieu, » répond Huon. — Alors voilà le petit homme sauvage — Qui commence à s'écrier à haute voix : — « Mes quatorze hommes, qui allez par mon bois, — Je vous salue au nom du Roi du monde. — Par ce Dieu de majesté, je vous conjure, — Par l'huile et le chrême, par l'eau et le sel du baptême, — Par tout ce que le Créateur a fait et formé, — Je vous supplie de me rendre mon salut. » — Tout aussitôt les quatorze s'enfuient. — Et le petit homme de se mettre en grand courroux ! — D'un de ses doigts donne un coup sur son cor : — Une tempête commence, un orage. — A voir ainsi pleuvoir et venter, — A voir les arbres se briser et se fendre, — S'enfuir les bêtes qui ne savent où aller, — Et les oiseaux voler parmi les bois, — Il n'est pas d'homme créé par Dieu qui ne se fût épouvanté. — Ils n'ont pas seulement marché une demi-lieue, — Qu'ils ont devant eux admiré une grande merveille. — Ils rencontrent une rivière si grande — Qu'on y eût pu mener de gros vaisseaux. — « Ma foi ! dit Huon, nous sommes attrapés. — Sainte Marie! je fus bien triple fou — D'entrer ainsi dans cette grande forêt ramée;— Je vois bien que je ne puis échapper. » — « Il n'y a pas de quoi vous étonner, répond Jérôme,— C'est le méchant Nain du bois, c'est lui qui a tout fait... » — « Sire, dit Huon [à Obéron], dites-moi vérité : — Je m'étonne que vous me poursuiviez ainsi. » — « Tu le sauras, par Dieu, répond le Nain. — C'est que je t'aime à cause de ta grande loyauté, — Je t'aime plus qu'aucun homme né de mère. — Mais sais-tu bien quel est celui qui te parle?—Tu vas bientôt le connaître. — Mon père fut Jules César; — Morgue la fée, qui fut si belle, — Fut ma mère, que Dieu me sauve ! — Ils me conçurent et m'engendrèrent, — Et de toute leur vie n'eurent pas d'autre héritier. — A ma naissance, eurent grande joie, — Mandèrent tous les barons de leur royaume, — Et les fées accoururent pour voir ma mère. — L'une d'elles, qui n'était point contente, — Me fit le don que vous voyez; — Elle voulut que je fusse noué et restasse toujours petit nain, — Et je le suis, dont j'enrage. — Dès que j'eus trois ans, je ne grandis plus.— Quand elle vit qu'elle m'avait ainsi tourné, — Elle me voulut mieux traiter, — Et me donna le don que je m'en vais vous dire : — C'est que je serais l'homme le plus beau du monde, — Qui ait jamais été après le Seigneur-Dieu. — Et je suis tel que vous me voyez, — Aussi beau que le soleil en été. — La seconde fée me fit un meilleur don. — Je sais le cœur et les pensées des hommes, — Et je puis dire comment ils ont agi, — Après chacun de leurs péchés et de leurs crimes. — Plus beau fut encore le don de la troisième fée. — Pour m'être plus agréable et me mieux traiter, — Voici le don qu'elle me fit : — Il n'est pas de pays, pas de marche, pas de royaume, — Jusqu'à l'Arbre sec, aussi loin qu'on peut aller, — Si je m'y veux souhaiter au nom de Dieu, — Où je ne sois transporté selon mon bon plaisir, — Tout aussitôt que j'en exprime le vœu, — Avec autant de gens que j'en veux demander. — Et quand je veux maçonner un palais, — A grands piliers, à plusieurs chambres voûtées, — Je l'ai en un instant, c'est la vérité pure, — Et j'y ai aussi à manger ce que je désire, — Et à boire tout ce que je veux demander... — La quatrième fée fut bien bonne, — Et voici le don qu'elle me fit : — Il n'y a pas de bête, de sanglier, ni d'oiseau, — Quelque méchant, quelque cruel qu'il soit, — Si je

Dans le *Songe d'une nuit d'été*, Shakespeare a conservé à son Obéron le même caractère qu'il avait déjà dans notre Chanson du douzième siècle, et le « petit roi salvaige » est bienfaisant dans l'œuvre du dramaturge anglais comme dans celle de notre épique. A peine l'enchanteur a-t-il vu le Bordelais qu'il se prend d'affection pour lui et veut devenir son protecteur. C'est en vain que « l'enfes Hues » veut échapper à cette protection dont il a peur; Obéron, par mille enchantements terribles, le retient de force dans le bois merveilleux. Il suscite un orage épouvantable contre son protégé involontaire; Huon s'enfuit, Huon refuse de parler au magicien, car il sait qu'une parole, une seule parole, le perdrait pour toujours et le placerait malgré lui sous le joug d'Obéron. Mais le roi de trois pieds touche son cor, et voici que quatre cents chevaliers-fées jaillissent du sol et se disposent à poursuivre énergiquement le fils de Seguin et ses compagnons, dont la résistance sera inutile [1]. C'est par excès d'amour qu'Obéron veut leur faire tant de mal. Enfin, Huon est vaincu par tant de bonté et par tant de puissance : il se décide à parler au magicien et se jette de lui-même sous sa suzerai-

lui fais un signe de la main, — Qui ne vienne à moi volontiers et de bon gré. — Elle me fit encore un autre don : — Je sais tous les secrets du Paradis, — Et j'entends les Anges chanter au Ciel là-haut, — Je ne vieillirai jamais de ma vie, — Et, à la fin, quand je voudrai mourir, — Ma place est préparée près de Dieu. » — « C'est admirable, sire, s'écrie Huon. —Qui possède tel don y doit tenir. » — « Huelin, mon frère, dit Obéron le baron, — Quand tu m'adressas la parole, tu fis prudemment — Et cette action témoigne de ta sagesse. — Par le Dieu qui fut peiné sur la croix, — Jamais meilleur jour n'a lui pour toi. — Mais tu n'as pas mangé, et il y a trois grands jours — Que tu n'as dîné tout ton content. — Eh bien! tu vas avoir en grande abondance — Tout ce que tu désireras manger. » — « Hélas! dit Huon, où trouverons-nous du pain? » — « Tu en auras assez, dit Obéron. — Mais dis-le-moi en toute franchise, — Te plait-il de manger sous un bois ou dans un pré? » — « Que Dieu me sauve, dit Huon; — Je n'en ai cure; mais que je dîne!... » (*Huon de Bordeaux*, vers 3217-3571).

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3251-3390.

neté. Obéron le va récompenser dignement de cet hommage un peu forcé : il se fait dès lors son conseiller, son ami, son soutien. Les pauvres Bordelais meurent de faim : tout aussitôt, un « grant palais plenier » se dresse devant eux, et, chose plus désirable, dans ce palais s'épanouit une table abondamment servie [1]. Comme vous le voyez, on croit lire *Aladin ou la Lampe merveilleuse*. Mais écoutez la suite. Huon n'est pas retenu par tant de merveilles; il ne veut pas s'endormir dans ces délices de Capoue : « Je voudrais « bien m'en aller, » dit-il fort naïvement au petit roi fée [2]. — « Attends du moins que je t'aie fait mes pré« sents, dit Obéron. Tu en auras peut-être besoin pen« dant que tu accompliras près du roi Gaudisse la ter« rible mission dont Charlemagne t'a chargé. Mais « tout d'abord, dis-moi, es-tu en état de grâce? — Je « viens de me confesser au Pape. — C'est fort bien, « reprend l'enchanteur qui se change en casuiste. « Voici un hanap qui ne se vide jamais, ou qui plutôt « se remplit toujours entre les mains et sous les lèvres « d'un homme en état de grâce. » Huon, qui se croit la conscience très-pure, fait l'expérience du hanap, et fort heureusement elle réussit. « Vous plairait-il main« tenant de me laisser partir? » — « Non, répond « le Nain, je t'aime tant que je veux encore te donner « mon cor d'ivoire. Toutes les fois que tu seras en pé« ril, sonne de ce cor, et je viendrai à ton secours avec « une armée de cent mille hommes. Mais n'en sonne « pas inutilement. Et maintenant, adieu, tu peux t'en « aller. » Obéron embrasse le jeune Bordelais, il pleure à chaudes larmes en le voyant partir. Huon, plus joyeux, court à ses aventures [3].

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3391-3628. — [2] Vers 3640-3641. — [3] Vers 3642-3749.

VI.

Aventures de Huon avant d'arriver à Babylone.

Le voilà sur le chemin, libre et sans souci des grands dangers qui l'attendent. Il entend le petit cor d'ivoire d'Obéron qui bat dans son aumônière : c'est pour lui une grande tentation. Huon est jeune, presque enfant : donc, il est curieux. Est-il vrai que, s'il se sert de cet olifant merveilleux, Obéron lui apparaîtra soudain, entouré d'une armée-fée? S'il sonnait? « Bah! se « dit-il, Obéron est si bon! il me pardonnera. » Et il embouche le cor magique, avec cette âpre curiosité d'Ève mordant au fruit défendu. Tout aussitôt, là, devant lui, il aperçoit Obéron entouré de cent mille hommes d'armes : « Pardon, pardon, s'écrie-t-il, de « vous avoir ainsi invoqué sans besoin. »—« Je te par« donne, dit le petit Roi sauvage, mais je pleure à la « pensée des malheurs qui vont t'arriver par ta faute [1]. « Adieu : tu emportes mon cœur avec toi [2]. »

Huon aime Obéron, mais il en est bien plus aimé. C'est d'ailleurs une âme bien faible que celle de notre héros; il est ondoyant, léger, curieux, fragile, jeune enfin et beaucoup trop jeune. Il court au-devant de dangers qu'il est tout à fait inutile de braver. Par exemple, il apprend qu'un de ses oncles, un traître, un renégat du nom d'Eudes, habite à Tormond, et que Tormond n'est pas loin : tout aussitôt il y veut aller, il veut affronter la puissance de ce misérable qui tous les jours persécute, emprisonne et tue les chrétiens [3]. Il est, d'ailleurs, plein d'une confiance aveugle dans le hanap et dans le cor de son protecteur Obéron ; mais il perd le cor merveilleux, et avec

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3791-3926. — [2] Vers 3748. — [3] Vers 3874-3913.

lui sa meilleure défense[1]. Le voilà en présence du duc Eudes, son oncle, et il a l'imprudence de vanter devant lui les vertus de son hanap. Eudes se sent d'autant plus vivement blessé par les forfanteries de son neveu que, n'étant pas en état de grâce, il n'a pu tremper ses lèvres dans le vin de la coupe magique. Bref, il veut assassiner son neveu : procédé à l'usage de tous les traîtres de nos romans. Le malheureux Huon est saisi, est emprisonné, va mourir. Mais, ô bonheur! il retrouve son cor, et, nouveau Roland, le sonne avec une telle force qu'il se rompt les veines et que le sang jaillit, rouge, de sa bouche. Un grand bruit se fait : ce sont les cent mille hommes d'Obéron qui se précipitent dans Tormond, s'abattent sur les païens et les taillent en pièces. Obéron est à leur tête; il commande le massacre et sauve une fois de plus son cher protégé. Eudes a la tête tranchée, et c'est Huon lui-même qui délivre le monde de ce « félon prouvé[2]! »

Il semble, du reste, que le jeune vainqueur ait le ferme propos de désobéir toujours aux sages recommandations de son protecteur. C'est contrairement à l'avis d'Obéron qu'il a affronté la colère de son oncle le renégat; c'est encore malgré le « petit roi sauvage » qu'il veut aller se mesurer dans le château de Dunostre avec le terrible géant l'Orgueilleux[3]. Il oublie le but de son terrible voyage, il oublie Charlemagne, Gaudisse, Esclarmonde, et se transforme de plus en plus à nos yeux étonnés en un véritable chevalier de la Table ronde, aimant les aventures pour elles-mêmes et les cherchant avec volupté. Il n'hésite pas à faire cet aveu à son ami Obéron : « Car por çou vin de « France le rené, — Por aventures et enquerre et

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 3927-4165 et 4281-4285. — [2] Vers 4165-5314. — [3] Vers 4532-4611.

« trouver [1] ». — Fais donc ce qu'il te plaira, répond le « petit roi sauvage, mais ne compte plus sur l'aide « d'Obéron. » Hélas! Obéron aime Huon de Bordeaux comme une mère aime son enfant; soyez sûrs qu'il le secourra quand même... Voilà Huon parti [2].

C'est ici que nous sommes décidément en plein roman d'aventures; c'est ici que l'on croirait lire un fragment de *Parceval*, n'étaient nos couplets monorimes et nos vers décasyllabiques. Le château de Dunostre ressemble étrangement aux châteaux magiques tant de fois décrits par Chrétien de Troyes et ses prédécesseurs. A la porte se voient deux hommes de cuivre qui ont chacun un fléau de fer à la main et ne cessent de battre hiver comme été. Le géant a dix-sept pieds de haut. Il possède un haubert merveilleux plus blanc que les fleurs du pré : ce haubert appartint jadis à Obéron, et rend invulnérable celui qui le porte. C'est cette armure qui a séduit Huon : il la veut conquérir à tout prix, il la conquerra [3].

Pour achever de rendre la ressemblance de notre Chanson plus frappante encore avec les Romans de la Table ronde, il manquait « une damoiselle, une victime « du géant, » une de ces prisonnières qui se font les auxiliaires utiles et gracieux des chevaliers errants. Notre auteur n'a point voulu déroger à cet usage littéraire. Aux fenêtres du château de Dunostre apparaît un clair visage : c'est celui de la « pucelle Sebile. » Elle ouvre à Huon les portes terribles de ce palais de l'Orgueilleux [4], et bientôt il la reconnaît. C'est la propre nièce du duc Seguin de Bordeaux, et sa cousine : elle est deux fois intéressée à son salut [5]. Huon voit alors le géant, qui est formidablement endormi;

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 4592-4593. — [2] Vers 4612-4714. — [3] Vers 4715-4744. — [4] Vers 4745-4790. — [5] Vers 4808-4909.

le jeune Bordelais est trop peu félon pour le tuer durant son sommeil : il l'éveille et le défie [1]. Faut-il raconter le reste? Un duel terrible, un duel inévitable aura lieu entre le géant de dix-sept pieds et le pauvre petit Huon qui n'a plus rien à espérer de son ami Obéron. Notre héros, par bonheur, est véritablement Gascon, et se tire spirituellement d'affaire. Jamais on n'a mieux vu que dans cette circonstance se réaliser la parole du poëte : « D'affreux géants très-bêtes « vaincus par des nains pleins d'esprit. » L'Orgueilleux manque évidemment de clairvoyance ; il permet à son jeune adversaire de revêtir un moment le fameux haubert [2]. Or nul ne peut endosser cette armure s'il n'est prud'homme et sans péché mortel, « et nés et purs comme s'il fust noviax nés [3]. » Huon remplit toutes les conditions de ce difficile programme ; il revêt le haubert, et, malgré les prières du géant, ne veut plus s'en dessaisir. Puis, assuré du triomphe, il bondit et coupe la tête de l'Orgueilleux [4]. Il pousse alors un cri de victoire, appelle ses compagnons qui étaient restés sous les murs du château, et, sans prendre le temps de se reposer dans sa gloire, part pour le royaume de Gaudisse et confie sa cousine Sebile à ses Bordelais. Ces amis dévoués l'attendront toute une année, s'il le faut [5]. D'ailleurs il était temps qu'Huon pensât enfin à ses affaires, et n'eût plus tant de distractions en route.

Comme il est sur le bord de la mer, tout en pleurs et ne sachant comment la traverser, un lutin s'offre à ses yeux, sous la forme du plus bel homme qu'on puisse voir. « Comment t'appelles-tu ? dit Huon. — Ma-« labron est mon nom. — D'où viens-tu ? — C'est Obé-« ron qui m'envoie. — Que peux-tu faire pour moi ? —

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 4910-5052. — [2] Vers 5053-5087. — [3] Vers 5062. — [4] Vers 5088-5223. — [5] Vers 5224-5300.

II PART. LIVR. I CHAP. XXVII.

« Monte sur ma croupe, et je te transporterai en un « instant jusqu'aux portes de la cité de Gaudisse. » Malabron prend alors la forme d'une bête marine et reçoit l'ami d'Obéron sur sa croupe docile. Une minute après, Huon était en effet aux portes de la cité de Gaudisse, et le lutin avait disparu [1].

VII.

A Babylone. Huon remplit toutes les conditions que Charlemagne lui a imposées. Ses amours avec Esclarmonde; son départ pour la France.

Huon est bien armé. Il a sur ses épaules le haubert qui rend invulnérable; il a le hanap qui se remplit sans fin, avec le cor d'ivoire qu'Obéron lui a confié et dont le son est toujours entendu du petit roi sauvage; il possède enfin certain anneau merveilleux qu'il a conquis sur le géant, qui doit lui faciliter l'entrée du palais de Gaudisse et lui en faire matériellement ouvrir toutes les portes. Mais avec tant de richesses Huon est pauvre, et réussira malaisément. Son caractère frivole se révèle une fois de plus : chargé de talismans, il a une âme sans consistance qui rendra tous ces talismans inutiles. Il provoque la colère d'Obéron en l'appelant inutilement à son secours, et surtout en commettant, en vrai Gascon, un de ces mensonges que déteste le petit enchanteur [2]. Puis, fougueux, impatient, brutal, il entre dans le palais de Gaudisse, tranche d'un coup d'épée la tête d'un Sarrasin qui allait épouser la belle Esclarmonde, se jette sur la fille de l'amiral et lui donne brusquement les trois baisers exigés par le roi de Saint-Denis. A tant de brutalités, il ajoute les forfanteries et les insolences qui sont le propre des ambassadeurs de Charlemagne ; il somme Gaudisse d'avoir à lui remettre le tribut que

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 5301-5398. — [2] Vers 5399-5618.

réclame le fils de Pépin; il n'oublie pas les tresses de barbe blanche et les quatre dents *maselers* que Gaudisse doit s'arracher pour en faire à l'Empereur des Franks le plus ridicule et le plus inutile de tous les présents [1]. La colère des Sarrasins s'allume; ils sentent leur nombre, se jettent sur l'imprudent messager, lui arrachent son haubert, son cor et son hanap, et le précipitent en prison, vaincu, désespéré, sans ressources [2].

Sans ressources? non. Notre poëte saura bien trouver pour le délivrer une de ces princesses sarrasines qui sont si commodes pour amener le dénoûment de tant de Chansons de geste. Eh! ce sera la belle Esclarmonde. Avec une singulière absence de pudeur, elle court se jeter dans les bras du jeune Français. Mais Huon est plus fier et la repousse. « Je ne vous aimerai « point, dit-il, tant que vous serez païenne. — N'est-« ce que cela, dit Esclarmonde. Pour l'amour de « vous, je croirai en Dieu [3]. » Elle dit très-rapidement son *Credo,* comme vous le voyez, et se préoccupe beaucoup plus vivement de la délivrance de son ami. Elle fait passer Huon pour mort, attend avec anxiété l'heure où elle pourra s'enfuir librement avec lui, et, pour hâter cet heureux moment, va jusqu'à lui faire une de ces propositions qui sont communes chez les nouvelles converties de nos romans : « Si vous « voulez, nous couperons le cou à mon père. » Huon refuse [4]. Il se réjouit d'ailleurs d'être réuni, à la suite d'aventures quelque peu compliquées, avec ses treize compagnons, et il espère en l'avenir [5]. Bientôt il va trouver une excellente occasion de se réconcilier avec Gaudisse lui-même, qui le croit mort depuis long-

[1] *Huon de Bordeaux,* vers 5619-5738. — [2] Vers 5739-5834. — [3] Vers 5855-5901. — [4] Vers 6235-6259. — [5] Vers 5829-6234.

temps. Un horrible géant, un frère de l'Orgueilleux (il porte un nom redoutable, Agrapart), vient jusque dans Babylone insulter le père d'Esclarmonde et le défier. Qui oserait relever un tel défi! Ah! si Huon n'était pas mort? « Il vit, s'écrie Esclarmonde, et, si « vous le voulez bien, mon père, il sera votre champion « contre Agrapart. » Le Bordelais reparaît alors et dicte ses conditions à Gaudisse. Il exige qu'on lui rende le cor d'Obéron, le hanap merveilleux et le haubert magique. Puis, fier et sûr de sa victoire, il entre, salue, et attaque le géant, qui est rapidement vaincu [1]. Mais Gaudisse, une fois ce grand péril heureusement dissipé, témoigne au jeune vainqueur moins de reconnaissance. C'est en vain que le représentant de Charlemagne le somme de se convertir à la vraie foi; Gaudisse déclare qu'il n'est pas suffisamment convaincu; il va jusqu'à mettre en doute les vertus du cor d'Obéron. Mais Huon lui ménage une démonstration formidable; il fait un appel au roi-fée, et soudain les cent mille chevaliers d'Obéron tombent sur Babylone, et de leurs épées terribles tranchent la tête à tous les païens qui ne veulent pas se convertir. Deux mille Sarrasins tombent aux genoux de cette armée miraculeuse : « Nous croyons en Dieu, » s'écrient-ils. On les épargne, on les baptise [2]. « Et toi, Gaudisse, « ne te convertiras-tu point? — Mahomet est mon Dieu; « je mourrai avant de le renier, » répond l'Amiral avec une fierté toute chrétienne. Huon n'hésite plus, il tue Gaudisse; puis, d'une main fiévreuse, lui coupe la barbe et lui arrache les quatre dents mâchelières [3]. Voilà enfin toutes les exigences de Charlemagne heureusement satisfaites. Huon peut maintenant rentrer

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 6267-6586. — [2] Vers 6587-6659. — [3] Vers 6660-6687.

en France ; il est sûr d'y recevoir un bon accueil et d'y trouver le grand Empereur tout à fait apaisé.

Et voilà aussi où le roman aurait dû finir. Comme tableau final, j'aurais voulu que le poëte nous montrât Huon s'embarquant d'un front joyeux pour la France et emmenant avec lui la très-belle Esclarmonde, sa fiancée, pendant que dans le fond on aurait vu s'évanouir la présence d'Obéron et s'éloigner avec un bruit encore terrible les cent mille chevaliers-fées qui viennent d'emporter Babylone et de détruire en une heure tout un royaume païen... Avec un tel dénoûment, notre Chanson aurait du moins offert une apparence d'unité qui, suivant nous, lui fait défaut. Mais, hélas ! le lecteur a encore à lire trois mille huit cents vers ! ! Décidément il faut résumer notre résumé.

VIII.

A Bordeaux. Huon trouve son fief envahi par des traîtres; il en triomphe. Obéron lui promet le royaume de Féerie. Fin du roman.

Les plus ardents admirateurs de nos Chansons de geste conviennent volontiers que cette seconde partie de *Huon de Bordeaux* est très-inférieure à la première. Il y a dans le début de ce poëme une certaine grandeur épique que nous avons essayé de faire revivre ; il y a dans les aventures de notre héros en Orient une certaine fantaisie gracieuse qui plaît à l'imagination, et qui a bien inspiré Shakespeare, Weber et Wieland. Mais qui pourrait s'attacher aux dernières péripéties de notre légende ? Qu'avec une brutalité bestiale, notre héros, à peine embarqué, se précipite sur Esclarmonde et se livre sans vergogne à ce vice abject contre lequel l'avait mis en garde la chasteté d'Obéron et que cet admirable protecteur lui avait sévèrement

interdit [1]; qu'une épouvantable tempête vienne le châtier aussitôt de son crime et l'arracher de force à ces embrassements coupables [2]; qu'il soit séparé d'Esclarmonde par les Sarrasins et abandonné par eux dans une île déserte pieds et poings liés, yeux bandés, misérable enfin, et « *tout aussi nu comme au jor que fu nes* [3]; » que la triste Esclarmonde soit épousée par le roi païen Galafre qui, d'ailleurs, consent à la respecter pendant l'espace de deux années; qu'elle attende en pleurs la délivrance et le retour de son ami [4]; que Galafre refuse de la rendre à Yvorin, frère de Gaudisse, et qu'une guerre éclate à ce sujet entre les deux princes mécréants [5]; que notre héros, merveilleusement délivré par le lutin Malabron et recueilli d'abord par un pauvre ménestrel, se mette ensuite au service d'Yvorin, se rende célèbre par ses beaux coups de lance, et tue Sorbrin, neveu de Galafre [6]; que, peu de temps après, les treize compagnons de notre Bordelais offrent de leur côté leurs épées au roi Galafre contre son ennemi Yvorin [7]; qu'un combat singulier ait lieu entre Huon et Jérôme, le plus dévoué de ses compagnons, entre ces deux amis qui enfin se reconnaissent et tombent dans les bras l'un de de l'autre [8]; que les Français se rendent maîtres d'Aufalerne et que Huon retrouve enfin sa chère Esclarmonde [9]; qu'il passe tour à tour par ces aventures ridicules, enchevêtrées et inutiles: c'est ce que le lecteur n'a pas besoin de savoir en détail; ce sont autant de récits qui le jetteraient en un ennui profond et presque irrémédiable. Il vaut mieux arriver au dénoûment véritable d'un si long poëme.

Pendant que l'ami d'Obéron rend son nom illustre

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 6688-6785. — [2] Vers 6786-6858. — [3] Vers 6859-6871. — [4] Vers 6872-6934. — [5] Vers 6935-6984. — [6] Vers 6985-7824. — [7] Vers 7825-8043. — [8] Vers 8044-8124. — [9] Vers 8125 et suiv.

dans tout l'Orient; pendant qu'il sait donner à tant de hauts faits leur digne couronnement en conduisant Esclarmonde aux pieds de l'*Apostole;* pendant qu'il fait baptiser la païenne, qu'il se confesse de tous ses « peciés creminés » et que le pape célèbre son mariage avec la fille de Gaudisse [1], un traître commande à Bordeaux, s'est emparé de l'héritage légitime du jeune duc, a usurpé tous ses droits sur son duché. Et ce traître n'est autre que Gérard, le propre frère de notre héros. Gérard n'attendait plus Huon; il avait épousé la fille du traître Gibouart; il voulait garder à tout prix un si beau fief si injustement usurpé. C'est donc en vain que le fils aîné du duc Seguin a couru tant de dangers, traversé tant de mers, vaincu tant d'ennemis; c'est donc en vain qu'il montre à sa jeune femme les belles murailles de Bordeaux : il ne pourra même plus entrer dans sa ville, ni commander dans son fief; il sera un étranger sur sa propre terre [2]. Tout d'abord, son frère Gérard lui montre un visage charmant, « et chil le baise en autel loiauté — Que fist Judas qui traï Damedé [3]. » Et, en effet, une embuscade est dressée contre Huon, qui ne sait pas se défier de son frère : les compagnons du légitime seigneur sont mis à mort et leurs corps sont jetés à l'eau; Huon lui-même est brutalement emprisonné [4]. L'innocence, comme on le voit, est bien loin de triompher et le crime est victorieux. Lorsqu'on dramatisa au moyen âge la légende de *Huon de Bordeaux,* je suis certain qu'à ce moment du drame, le public devait montrer le poing aux malheureux acteurs chargés de représenter Gérard et Gibouart. On ne peut encore aujourd'hui jouer de tels rôles sans danger.

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 8648-8760. — [2] Vers 8761-8946 et aussi 8469-8647. — [3] Vers 8947-9110. — [4] Vers 9111-9400.

Mais qu'on se rassure : le roman ne peut ainsi finir, l'innocence triomphera.

Le fils de Seguin a deux défenseurs : l'un dans le monde merveilleux, c'est le petit roi Obéron ; l'autre dans le monde réel, c'est le vieux duc Naimes. Surtout, il a pour lui la justice. Charlemagne, qui de plus en plus perd la tête et devient « rassoté, » commence par entrer en une de ses colères d'enfant contre Huon qui, au dire du traître Gérard, n'a pas rempli sa mission auprès du roi Gaudisse [1] : « Sire, lui dit Naimes, allez « à Bordeaux, et jugez par vous-même. » L'Empereur s'y laisse conduire [2], mais c'est pour ordonner la mort du malheureux Huon, qui décidément est déclaré coupable et ne peut fournir les preuves de l'heureux succès de son voyage à Babylone. Gérard, en effet, s'est emparé des dépouilles du roi Gaudisse, et Naimes essaye fort inutilement de défendre un accusé qui n'a pour lui que le sincère accent de sa parole. Ce prétendu coupable sera pendu [3]. Esclarmonde, dont la conversion fut trop légère, n'hésite pas alors à blasphémer le Dieu qu'elle a confessé dans un accès de sensibilité amoureuse : « Si vous mourez, je renierai la chrétienté, » dit-elle [4]. Mais qui s'intéresse à Esclarmonde ? Comme toutes les princesses sarrasines de nos romans, comme presque toutes nos femmes épiques, elle n'a point d'âme vivante, elle n'a même point de passion vraie, elle ne sait pas ce que c'est que la lutte morale, et la dernière de nos héroïnes de roman vaut toutes ces poupées mécaniques et sensuelles.

Huon est plus digne de notre sympathie : « *Trestuit proioient por le caitif Huon — Et l'enfes plore* « *des biax iex de son front.* » Un héros qui pleure

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 9401-9520. — [2] Vers 9572-9614. — [3] Vers 9615-9975. — [4] Vers 9979-10001.

est un héros qui vit. Naimes, hélas! ne peut rien pour lui, et il a en vain recours à un dernier argument qui ne touche guère Charlemagne : « Sire, lui « dit-il, vous ne pouvez juger les pairs qu'à Saint-« Omer, Orléans ou Paris. » Le vieux duc espère par là gagner du temps. Mais l'Empereur a soif du supplice d'Huon [1]. Il est temps qu'Obéron paraisse [2]; il est le *Deus ex machina* qui va mettre fin à ce trop long roman, et ce ne sera pas le moindre de ses prodiges.

Aux portes de la ville, autour du palais, un bruit effrayant se fait entendre, comme le bruit d'une armée immense : cliquetis de fer, hennissements de chevaux, tempête de voix. C'est Obéron avec ses cent mille hommes qui accourt enfin à la délivrance de son malheureux protégé. Le petit roi de Monmur entre fier et presque insolent dans le palais du roi de Saint-Denis [3]. A sa voix, les fers de notre héros tombent à terre, et cet innocent se relève [4]. Obéron devant lui, sur une table plus haute de deux pieds que celle de Charlemagne, a placé son fameux hanap, son haubert et son cor d'ivoire [5]. Il paraît que les barons français n'avaient pas leurs consciences très-nettes; car aucun d'eux ne peut boire dans la coupe magique, qui ne se remplit que sous les lèvres d'un chrétien en état de grâce [6]. Charlemagne, par-dessus tout, est accusé par Obéron d'un péché monstrueux, que le nain dans sa bonté ne veut pas révéler aux barons [7]. Après avoir ainsi convaincu tous les Français de sa puissance et de leur misère, il en arrive à proclamer la parfaite innocence du frère de Gérard. Il raconte les voyages de Huon, et tout ce qu'a fait notre héros à la cour de Gaudisse,

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 10002-10100. — [2] Vers 10101-10133. — [3] Vers 10134-10189. — [4] Vers 10190-10193. — [5] Vers 10194-10200 et 10126-10130. — [6] Vers 10233-10235. — [7] Vers 10201-10227.

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVII.

pour obtenir enfin sa réconciliation avec l'Empereur Charles[1]. Puis le petit roi fée se tourne, terrible, vers les traîtres Gérard et Gibouart : « Faites l'aveu de votre « crime, » leur crie-t-il. Ils le font, tout tremblants, et tout aussitôt, malgré les supplications de Huon en faveur de son frère, ils sont pendus. L'innocence triomphe et le crime est puni[2].

Et au milieu de tous ces prodiges, des éclats de cette joie et des baisers de cette réconciliation, au moment même où Charles vient de rendre enfin tous ses fiefs au protégé d'Obéron, quand le vieux Naimes est plus joyeux que tous les autres de ce dénoûment inespéré, Obéron s'apprête à quitter ce palais où il a fait triompher la justice : « Huon, dans trois ans, vous viendrez à « ma cité de Monmur, et je vous donnerai mon royaume. « Vous porterez au front couronne d'or. Quant à moi, « je ne veux plus demeurer dans le siècle ; je vais aller « là-haut, là-haut, en Paradis. Notre-Seigneur m'ap- « pelle, et mon siége est préparé à sa droite. Adieu[3]. » Obéron disparaît, et le roman finit[4].

CHAPITRE XVIII.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE CHARLEMAGNE[5].

(Couronnement Looys (1re partie), etc.)

Analyse du *Couronnement Looys*.

Les aventures de Huon de Bordeaux nous ont conduit jusqu'aux dernières années de Charlemagne : il

[1] *Huon de Bordeaux*, vers 10242-10262. — [2] Vers 10263-10369. — [3] Vers 20370-10463. — [4] Vers 10464-10495.

[5] Fidèle au devoir que nous nous sommes imposé de baser uniquement

ne nous reste plus qu'à raconter la mort du plus épique de nos grands hommes... Les Sarrasins paraissent

notre récit sur nos Chansons de gestes, de ne jamais les fragmenter et de les résumer, chacune à leur place, dans la geste même à laquelle elles appartiennent, nous n'avons pas raconté dans le présent volume certains épisodes de l'histoire poétique de Charlemagne qui se trouvent épars dans les Chansons des autres cycles ou qui n'ont pas donné lieu à des Romans dont le texte soit parvenu jusqu'à nous. Mais nous croyons nécessaire de les résumer ici, rapidement et avec clarté; nous tenons à être complet.

I. ÉPISODES DE L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE QUI SE TROUVENT DANS LES CHANSONS DES AUTRES GESTES.—Dans GARIN DE MONTGLANE, le héros du poëme est mis, dès la fin de ses enfances, en relation avec le grand Empereur. Un ange apparaît au père de Garin et lui enjoint d'envoyer son fils à la cour de Charles. Le jeune homme part, armé de la terrible épée Florence. Il trouve le fils de Pépin en lutte avec les fils de la Serve, de la fausse Berte. L'impératrice, femme de Charles, se prend tout aussitôt d'un violent amour pour Garin, qui repousse noblement les avances de cette adultère et lui laisse, comme Joseph, son manteau entre les mains. L'Empereur, qui le croit coupable, entre dans une grande fureur et semble se radoucir un moment pour jouer gravement aux échecs avec celui que la Reine a indignement accusé. Mais l'enjeu est formidable: si Garin perd, il aura la tête coupée; s'il gagne, il sera roi de France. Notre héros, vainqueur, se contente de demander à Charles les fiefs de Montglane et de Montirant, qui sont encore aux mains des Albigeois. Puis, il se met en route et marche d'aventure en aventure. Le roman se termine par le mariage de Garin avec la belle Mabile. (*Garin de Montglane* est un roman de la décadence qui ne repose sur aucune tradition légendaire.)

Dans AIMERI DE NARBONNE, Charles revient d'Espagne après Roncevaux. Tout à coup il aperçoit une belle ville dont la situation et la richesse le tentent. C'est Narbonne; elle est au pouvoir des Sarrasins. « Qui veut prendre Nar« bonne? » s'écrie alors le grand Empereur. Et il ajoute : « Celui qui s'en rendra « le maître en sera le gouverneur. » Tous les barons refusent, l'un après l'autre, un honneur si périlleux. « Eh bien! c'est moi, c'est moi qui la prendrai, » dit Charles. C'est alors qu'Hernault de Beaulande réclame cette gloire pour son jeune fils Aimeri, qui est à peine chevalier. Aimeri prend la ville et en reçoit l'investiture des mains de l'Empereur ravi. Cette Chanson est une de nos meilleures et de nos plus anciennes.

Dans les ENFANCES GUILLAUME, on voit le roi de France demander à Aimeri ses quatre fils pour les adouber chevaliers : « Je veux que vous me les « ameniez-vous même, » dit Charles. Mais, pendant qu'Aimeri les conduit à l'Empereur, les Sarrasins sont traîtreusement avertis de son absence et en profitent pour assiéger Narbonne. Le duc de Narbonne est lui-même attaqué par sept mille autres païens non loin de Montpellier. C'est dans ce combat que se révèle pour la première fois le courage de Guillaume : il se jette sur les Sarrasins et délivre son père. Couvert de cette première gloire, il peut se présenter avec quelque fierté devant le grand Empereur. Il triomphe sous les yeux de Charles d'un champion de Bretagne qui avait déjà abattu quinze chevaliers. Voilà le Roi enchanté de notre jeune héros : il veut sur-le-champ l'*adouber*. Mais on ne

décidément vaincus; les Normands ne se montrent plus sur les côtes de l'empire; les Saxons sont chré-

trouve pas d'armes assez fortes pour le nouveau chevalier. Après de longues recherches, on finit par rencontrer une armure qui a été jadis conquise par Alexandre; la targe n'est rien moins que le présent d'une fée, etc., etc. Guillaume est revêtu de ces merveilleux *garniments*. Mais à peine est-il adoubé qu'un messager arrive. « Narbonne va tomber au pouvoir des Sarrasins. » Guillaume part, traverse la France, arrive à Narbonne, et fait lever le siége.

Les événements racontés dans le COURONNEMENT LOOYS touchent de si près à l'histoire de Charlemagne que nous les avons résumés dans notre texte.

Dès le début de DOON DE MAYENCE, le héros de la Chanson fait preuve d'une brutalité peu commune. Il se refuse net à saluer l'Empereur. Charles s'irrite; mais Doon ne se soucie guère d'une telle colère et ne s'en montre que plus insolent encore: « Voulez-vous le comté de Nevers? » dit le pauvre roi tout tremblant à ce fou furieux. « — Non. — Voulez-vous la cité de Laon? — Non. » Doon demande la cité de Vauclère, qui est au pouvoir des Sarrasins, avec la main de Flandrine, la fille de l'Aubigant. « Si tu me refuses, dit-il à Charlemagne, je « vais immédiatement te couper la tête. » Charles s'indigne enfin, et il eût dû s'indigner plus tôt. Un grand duel est décidé entre Doon et l'Empereur; il commence, il est terrible. Mais un ange intervient qui met fin au combat et ordonne à Charles d'aider Doon à conquérir Vauclère. Doon ne tarde pas à épouser Flandrine et engendre Gaufrey, qui fût père d'Ogier. Mais il ne reste pas longtemps en repos. Voilà qu'une grande guerre commence contre Danemon, roi des Danois. Les trois chefs des trois grandes gestes, Doon, Garin et Charles, y prennent part; tous trois sont faits prisonniers. Par bonheur ils ont un puissant allié; c'est un géant, une sorte de Varocher énorme, un vilain du nom de Robastre, qui ressemble étrangement à Rainoart au Tinel, et qui rend d'inappréciables services à Garin, à Doon et à l'Empereur avec sa formidable cognée qui vaut bien des épées. L'impératrice Galienne envoye cent mille hommes au secours de Charles, qui revient à Paris. Quant à Doon, il a successivement douze enfants de Flandrine et les envoie tous à la cour de l'Empereur.

La Chanson de GAUFREY est consacrée à l'histoire des douze fils de Doon de Mayence, et surtout aux aventures de l'aîné. Il faut seulement noter qu'un des frères de Gaufrey, du nom de Grifon, engendre Ganelon, celui qui trahira la France à Roncevaux.

Nous avons longuement résumé dans notre texte OGIER LE DANOIS et RENAUS DE MONTAUBAN,

Charlemagne, dans AYE D'AVIGNON, veut lui-même *abouder* chevalier Garnier de Nanteuil. Il le nomme son gonfalonier et son sénéchal; il lui donne Aye, fille d'Antoine, duc d'Avignon. Mais la belle Aye avait déjà été promise par son père à Béranger, fils de Ganelon. De là les guerres et les aventures qui remplissent le reste de la Chanson.

Dans GUI DE NANTEUIL, le héros arrive un jour à la cour de Charlemagne et y reçoit le meilleur accueil. L'Empereur va même jusqu'à lui confier le gonfanon royal. Jalousie de la famille de Ganelon; Hervieu de Lyon ose accuser Gui devant le roi. Combat singulier entre Gui et Hervieu, qui est vaincu. Mais les traîtres ne se découragent pas et font tomber le « valet de Nanteuil »

tiens ; l'Apostole jouit en paix des triomphes du grand Empereur ; les hauts barons n'osent plus lever la tête.

dans un guet-apens savamment préparé ; Gui se défend en brave ; Hardré, l'un des traîtres, reçoit la mort. Au milieu de tous ces complots odieux, Charlemagne joue le rôle le plus piteux. Il a peur des traîtres, il les caresse, il reçoit leurs présents avec un sourire. A Hervieu il veut donner Églantine, mais Églantine aime Gui de Nanteuil, et notre héros ne permettra pas qu'elle soit ainsi mariée malgré elle. Dans sa lutte contre Hervieu, il est puissamment secouru par Ganor, second époux d'Aye, sa mère. Les traîtres sont encore une fois battus, et Hervieu est mis à mort. Charlemagne vaincu, lui aussi, dans la personne de ceux qu'il avait la bassesse de protéger, Charlemagne retourne honteusement à Paris ; Guy épouse Églantine et tient la Gascogne de l'Empereur.

C'est sous Charlemagne que se passe l'action de PARISE LA DUCHESSE, mais le grand Empereur n'y est d'ailleurs nommé qu'une fois (au 5e vers).

Dans MAUGIS D'AIGREMONT, ce cousin des quatre fils Aimon, après avoir couru mille aventures en Sicile et en Espagne, après avoir appris la sorcellerie à Tolède, revient en France, où il défend d'abord un de ses oncles contre Charlemagne, où il défend ensuite l'Empereur contre les Sarrasins.

Charles, dans AMIS ET AMILES, reçoit les offres de service de ces deux amis incomparables. L'un d'eux, Amis, épouse Lubias, sœur d'Hardré ; l'autre, Amile, est aimé de Bélissent, fille de l'Empereur. Celle-ci, éhontée comme la plupart des jeunes filles de nos romans, fait au jeune chevalier les avances les plus odieuses, et va même, à minuit, se coucher impudemment auprès de lui. Mais le traître Hardré n'était pas loin ; il a tout vu ; il dénonce Amile, qui est très-innocent de ces agressions impures de Bélissent. Un duel est décidé entre le traître et l'accusé. Mais celui-ci n'a pas en vain un ami, un frère comme Amis. « Je me battrai pour toi, dit ce nouveau Pylade. » Il combat Hardré, il le tue, et l'Empereur, le prenant pour Amile, lui donne sa fille Bélissent avec laquelle Amis garde la chasteté la plus complète. Le reste du roman est étranger à l'histoire de Charlemagne.

Une partie de JOURDAIN DE BLAIVES est consacrée au récit de la lutte entre Charlemagne et le héros de la Chanson. Ces deux ennemis se réconcilient, et Jourdain épouse Oriabel, fille de l'Empereur.

II. ÉPISODES DE L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE QUI N'ONT PAS DONNÉ LIEU A DES CHANSONS DE GESTE DONT LE TEXTE SOIT PARVENU JUSQU'A NOUS. La PRISE DE NARBONNE a été l'objet de plusieurs récits, et nous avons résumé avec soin dans notre premier volume celui du *Philomena*. Charlemagne vient de conquérir Carcassonne ; c'est en 789. Narbonne est assiégée par l'Empereur et défendue par Matran. Les Sarrasins se jettent sur l'abbaye de la Grasse et sont repoussés par les moines. Borel de Combe-Obscure arrive au secours des païens ; grande bataille qui met Narbonne au pouvoir des Français. Aimeri de Beaulande est créé duc de la ville ainsi conquise, et Marsile essaye en vain de reprendre cette conquête aux chrétiens (V. les *Épopées françaises*, t. I. p. 486, 487). Nous persistons à croire que le *Philomena* a été en grande partie composé d'après d'anciennes Chansons de geste.

La PRISE DE CARCASSONNE n'est racontée que dans certains récits qui sont restés à l'état oral. On connait la fable d'après laquelle une des tours de la ville

II PART. LIVR. I. CHAP. XXVIII.

Charles, deux fois centenaire, du haut de ce trône où siége sa majesté encore terrible, n'aperçoit plus nulle part un seul mouvement de rébellion, n'entend plus un seul murmure contre l'Église ni contre lui. Il peut mourir.

Il s'était proposé une triple tâche : maintenir la papauté dans Rome ; mettre le pied sur le paganisme musulman et germain ; créer fortement l'unité de l'Empire malgré les prétentions et les révoltes des grands vassaux. Cette triple tâche est enfin accomplie : il peut mourir...

Dernière cour plénière tenue par Charlemagne.

Sentant sa fin prochaine, Charles voulut donner une solennité extraordinaire à la dernière de ses Cours plénières. Une de nos plus vieilles Chansons raconte que la chapelle d'Aix reçut alors sa consécration définitive [1]. Dans les chambres du palais impérial se tinrent quatorze comtes pour rendre la justice au peuple. Pas un n'eut à se plaindre, et aucun droit ne fut lésé [2]. « Hélas! ajoute le vieux poëte, il n'en est plus de même aujourd'hui, et le siècle de la justice est passé. »

La fête fut belle. Le Pape était près du vieil Empereur et lui chanta la messe, entouré de trente-six ar-

assiégée par le grand roi s'inclina respectueusement devant lui. On connait la légende plus curieuse encore de « dame Carcas » qui sut défendre sa ville contre l'effort du puissant Empereur et de tout l'Empire. C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à ces contes que de les discuter scientifiquement. (V. à la Bibliothèque impériale, fr. 8648, à la page 157 des *Antiquités de Rullmann*, le dessin d'une tête représentant « Dame Carcas », qui se trouvait à Béziers, au dehors de la porte de Carcassonne. V. aussi l'*Histoire ecclésiastique et civile de la ville de Carcassonne*, par le R. P. Bouges, 1711.)

La PRISE D'ARLES est l'objet d'un récit curieux dans la *Kaiserscronik* que cite M. Gaston Paris (l. l. p. 258) : Charles en fit le siége pendant sept ans, et n'en vint à bout qu'en détournant les eaux d'un grand canal qui apportait aux assiégés toutes leurs provisions, tous leurs vivres. (Vers 14, 901 et suiv.)

[1] *Couronnement Looys*, vers 28, 29 : « Quant la chapele fut benéoite à Es — Et li mostiers fu dediez et fez. — [2] *Ibid.*, vers 30-39. Nus ne se claime que très bien droit n'en ait. — Lors fist-on droit, mes or nel feit l'en mès, etc.

chevêques et évêques, de vingt-huit abbés et de quatre rois couronnés. Jamais l'offrande de Charles n'avait été si riche que ce jour-là [1]. Tout prenait je ne sais quel air solennel. Lorsque meurt un grand roi à la fin d'un long règne, il y a partout un certain effroi majestueux que rien ne peut rendre. C'est cet effroi que ressentaient les barons de Charlemagne.

Tous les yeux, d'ailleurs, se portaient sur l'autel où brillait la couronne d'or, la couronne de Charles [2]. Le grand Empereur, avant de mourir, la voulait placer lui-même sur la tête de son fils.

Le grand Empereur abdique en faveur de son fils. Ses derniers conseils à Louis.

Un grand silence se fit soudain ; au *letrin* venait de monter un archevêque : « Barons, dit-il d'une voix « grave, Charles le Grand est arrivé à la fin de ses jours ; « il a *usé son temps* et ne peut plus porter cette cou- « ronne ; mais il la veut donner à son fils [3]. » Dans l'église on entendit alors un bruit formidable. Toutes les mains se levèrent vers le ciel, toutes les voix éclatèrent en une acclamation joyeuse : « Loué soit « Dieu ! nous n'aurons pas de roi étranger [4]. » Remarquez que toute cette cérémonie est germanique autant que chrétienne. Le Roi ne regarde pas son fils comme ayant des droits absolus à la couronne ; il le présente aux suffrages de ses barons. Le principe de l'élection s'épanouit ici, plutôt que celui de l'hérédité.

« Viens ici, mon fils, » reprit en ce moment la voix du vieil Empereur [5]. Et alors, tout haut, en présence du pape, des évêques, des abbés, des comtes et des barons de son empire, le vieux roi donna à son royal enfant les conseils suivants, qui ressemblent singulièrement aux derniers préceptes de saint Louis, et dont rien n'égale peut-être la sévère et chrétienne beauté : « Voici ma

[1] *Couronnement Looys*, vers 40-47. — [2] Vers 48-50. — [3] Vers 51-56. — [4] Vers 57-60. — [5] Vers 61.

couronne ; mais je ne te la donne qu'à certaines conditions. Évite avant tout l'injustice, la luxure, le péché; ne te rends jamais coupable d'une seule déloyauté, et n'enlève pas leur terre aux orphelins. Es-tu prêt à te conduire de la sorte? alors, prends la couronne. Sinon, n'aie pas l'audace de la toucher et laisse-la [1]. » On n'est pas plus fier.

« Voici ma couronne, dit Charles. Il te faudra, si tu la désires, être toujours en guerre contre les païens, marcher à la tête de cent mille hommes, passer les eaux de la Gironde, t'élancer sur les Sarrasins, les confondre, les écraser, et joindre leur terre à la tienne. Es-tu prêt à te conduire de la sorte? Alors prends la couronne. Sinon, n'aie pas l'audace de la toucher, et laisse-la [2]. »

A trois reprises, la rude voix du grand Empereur retentit ainsi dans la chapelle d'Aix. Les barons pleuraient, les évêques pleuraient ; ils avaient peur de la colère de Charles. Quant à Louis, plus effrayé que tous les autres, il restait tout tremblant devant son père et n'osait pas étendre sa main vers la couronne. C'est alors que la rage du roi de France éclata, terrible : « Ce n'est pas là mon fils, s'écria-t-il. Quelque « *pautonier* aura couché avec ma femme et engendré « ce couard héritier. Allons ! ajouta-t-il, qu'on lui « coupe les cheveux et qu'on le jette dans une abbaye. « Il sonnera les cloches à mervgille, et nous en ferons « un bon marguillier [3]. » Un silence mortel se faisait autour de l'Empereur et de son fils.

Mais il y avait parmi les barons un traître qui rompit ce silence : « Sire, dit-il à Charles, ne soyez point « si dur avec votre fils, qui n'a encore que seize ans.

[1] *Couronnement Looys*, vers 62-69. — [2] Vers 70-77. — [3] Vers 78-96.

« Donnez-moi votre royaume à gouverner pendant trois « années. Au bout de ce temps, Louis sera sans doute « devenu un excellent chevalier; je lui rendrai alors « toutes ses terres et le mettrai en possession de l'Em- « pire [1]. » Vous pensez peut-être que le père de Louis va, malgré la majesté du lieu saint, se précipiter sur le traître et l'abattre à ses pieds. Non, Charlemagne dans notre légende est plus débonnaire que son fils ne l'a été dans l'histoire. Comme s'il était soudain tombé en enfance, il répond à Hernaut d'Orléans : « Très-vo- « lontiers, prenez mon royaume. » Tout à l'heure nous avions à faire à saint Louis; maintenant, c'est Charles le Gros, ou c'est Prusias.

Hernaut d'Orléans tente d'usurper la couronne de Louis. Il est tué par Guillaume au-court-nez qui se fait le défenseur en titre du fils de Charlemagne.

Par bonheur, il est quelqu'un qui n'a pas encore été consulté. Oui, le meilleur chevalier de l'Empire était absent, tandis que cette trahison s'ourdissait contre le successeur légitime de Charlemagne. Guillaume Fierebrace était au fond des bois et chassait, pendant que l'Orléanais se mettait hardiment la couronne sur la tête [2]. Mais Louis peut se rassurer : son vengeur approche. A son retour de la chasse, le fils d'Aimeri de Narbonne apprend tout ce qui vient de se passer [3]. L'indignation lui monte au visage. Couvert de poussière, l'épée au côté, la rage au cœur, il entre brutalement dans la basilique et, sans dire un mot, se jette sur Hernaut, lève sur lui son poing énorme, l'abat, et, d'un seul coup, l'étend roide mort à ses pieds et à ceux de Charles [4]. Puis, brusquement, avec le sans gêne d'un barbare, il empoigne la couronne placée sur l'autel et la place fortement sur le front de Louis : « *Tenez, beau Sire, el non de Deu el ciel, — Que te* « *doint force à être justicier!* » A la vue de son fils

[1] *Couronnement Looys*, vers 97-107. — [2] Vers 108-112. — [3] Vers 113-118. — [4] Vers 119-138.

couronné, le vieil Empereur daigne enfin sourire et se montrer joyeux. « Merci, sire Guillaume [1]. » Toute cette scène est d'une poésie sauvage et primitive. Si ce n'est pas là l'épopée, où la trouvera-t-on?

Charles s'adresse de nouveau à son fils, et achève de lui donner ses conseils suprêmes : « Tu vas être roi, lui dit-il. Respecte donc le bien des veuves et le droit des enfants. Sers la sainte Église. Enrichis les chevaliers. Rappelle-toi surtout que, quand Dieu fit les rois, ce fut pour le bonheur du peuple, et non pour l'injustice, le péché, la luxure et le vol. Il te faut écraser tous les torts sous tes pieds, t'humilier devant les pauvres, leur prêter aide et conseil; mais avec les orgueilleux te montrer fier comme léopard. S'il en est qui se révoltent contre toi, arme rapidement plus de trente mille chevaliers, cours assiéger les rebelles, ravage leur terre, et fais-les trancher en morceaux, ou noyer dans la mer, ou brûler dans le feu. Ne fais pas tes conseillers des vilains, et n'aie pleine confiance qu'en Guillaume, *le noble guerrier, fils d'Aimery de Narbonne, le fier* [2]. » A ces derniers mots de son père, le jeune Louis se tourna vers Guillaume et lui tomba aux pieds. Ce fut un moment touchant : « Je vous confie, dit l'enfant, toutes mes terres et tous mes fiefs [3]. » Guillaume alors étendit la main vers les reliques de la chapelle et jura de garder fidèlement un tel dépôt [4]. « Seulement, ajouta-t-il, en se tournant vers Charles, laissez-moi avant tout accomplir un vœu que j'ai fait depuis longtemps. Il y a quinze ans, j'ai promis d'aller prier à Rome sur le tombeau de saint Pierre. Je vais tenir ma promesse et reviendrai bientôt près de votre fils [5]. » Hélas! avant que le fils

[1] *Couronnement Looys*, vers 139-146. — [2] Vers 147-210. — [3] Vers 211-220. — [4] Vers 221-225. — [5] Vers 226-236.

d'Aimeri soit de retour, le vieil Empereur sera mort et son jeune héritier courra de grands dangers [1]. Que Guillaume se hâte!

Au moment de se séparer, le vieil Empereur à la barbe fleurie et Guillaume Fierebrace tombèrent dans les bras l'un de l'autre [2]. Ce fut le dernier baiser qu'ils se donnèrent.

Et c'est ainsi que se termina la dernière Cour plénière tenue par Charlemagne.

Derniers instants, mort et sépulture de Charlemagne.

Quelque temps après, le roi des Franks assemblait ses barons auprès de son lit de mort et leur disait : « Ma vie va finir; je vous demande une grâce. C'est de vous bien aimer les uns les autres. La haine perd les royaumes, l'amour les soutient. Aimez-vous [3]. »

Nos poëtes ne nous ont pas laissé plus de détails sur les derniers moments de cet homme prodigieux. Il nous sera peut-être permis de remédier à leur silence et de les suppléer d'après des passages analogues de leurs autres Chansons. On peut croire que la majesté de la mort de Roland ne manqua point à celle de Charlemagne. D'un dernier regard, il parcourut toute l'histoire de sa vie; il fit l'énumération sublime de tous les royaumes qu'il avait conquis; il se tourna vers sa bonne épée Joyeuse et se la fit mettre entre les mains. Sans doute, il voulut mourir debout, et se fit soutenir en cette position virile par ses barons en larmes. Le seul génie de l'auteur de notre *Roland* eût rendu dignement les dernières paroles du plus *roi* de tous les rois. Charles se souvint alors de sa mère, la très-douce Berte, et pleura à la pensée des épreuves maternelles. Il se remit

[1] *Couronnement Looys*, vers 237-269. — [2] Vers 236.

[3] Por Dieu vous proi, quant ma vie ert finée — Qu'entre vous n'ait descorde ne mellée. — Amés l'uns l'autre com bone gent senée, — Car par haïne est terre desertée. *Anséis de Carthage*, B. I. 793, f° 72 v°.

en mémoire les douleurs de son adolescence, son long exil en Espagne et son premier amour avec Galienne. Il se rappela, avec une joie triomphante, Rome conquise sur les païens, le Pape sauvé, l'Église délivrée. Il sourit à la pensée de l'enfance de Roland et se transporta par l'imagination dans les gorges d'Aspremont, où Durandal avait été conquise; ces souvenirs l'animèrent, et pour la dernière fois il fit le mouvement de se précipiter sur ces païens qu'il abhorrait et dont il avait délivré l'Occident chrétien. Puis il songea à ses grandes luttes contre tant de vassaux qui voulaient faire les rois et qui étaient redevenus ses très-obéissants sujets, à Girard de Viane, à Ogier, au duc Beuves d'Aigremont, à Renaud de Montauban, et au jeune Huon de Bordeaux dont la résistance avait attristé sa dernière vieillesse. La pensée de sa femme Blanchefleur lui vint ensuite à l'esprit, et ce fut un rayon charmant dans cette âme assombrie par le voisinage de la mort. Mais tout à coup on le vit pleurer abondamment, et se tourner du côté de l'Espagne : « Roncevaux! Roncevaux! » s'écria-t-il. Et, prononçant les noms de Jésus et de la Vierge, tendant les bras vers son neveu Roland qu'il voyait dans le ciel, il rendit l'esprit[1]. Les anges épiaient son der-

[1] VARIANTES ET MODIFICATIONS DE LA LÉGENDE. « *a.* M. G. Paris prétend que la fin de Charlemagne n'est racontée que dans une seule Chanson de geste, le *Couronnement Looys* : c'est une erreur. Elle est aussi l'objet d'un récit, d'ailleurs peu développé, dans les derniers vers d'*Anséis de Carthage*. *b. c.* En dehors de nos Chansons de geste, les deux principaux récits légendaires relatifs à la mort du grand Empereur sont dus à Walafrid Strabo et à un continuateur de Turpin. Ni l'une ni l'autre de ces deux légendes n'est favorable à Charles. Walafrid Strabo (V. les *Historiens de France*, t. V, 339) ne parle pas de lui-même, mais emprunte certain récit de l'abbé Hetto, qui l'avait emprunté à un de ses moines nommé Wettin. Ce moine, dans un songe, avait vu Charlemagne au fond de l'Enfer, où un monstre était implacablement occupé à lui ronger les parties viriles : « Pourquoi ce châtiment? demanda Wettin en rappelant toutes les vertus de Charlemagne. — C'est qu'il a souillé ses bonnes actions PAR UN LIBER-

nier soupir et portèrent son âme dans les fleurs du Paradis....

En ce moment les cloches se mirent d'elles-mêmes en branle dans toutes les églises de la chrétienté et sonnèrent le trépas du grand Empereur.

Peu de jours après, on enterrait Charles le Grand dans sa basilique d'Aix; mais la sépulture d'un tel homme ne devait pas être une sépulture ordinaire. On ne le coucha point dans un cercueil banal; on ne lui infligea pas cette position vulgaire. Non, on le revêtit des habits impériaux et on l'assit sur son trône. Dans son poing inanimé on plaça son épée, et le vieux poëte ajoute qu'il semble encore menacer les païens : *Encor manace la pute gent averse* [1].

Mais la « pute gent averse » trône depuis longtemps à Constantinople, et l'on voit bien que Charlemagne est mort.

CHAPITRE XXIX ET DERNIER.

LE CHARLEMAGNE DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE. — CONCLUSION.

On a souvent prétendu que la légende embellissait

TINAGE HONTEUX.» (Jean d'Ypres, dans sa *Chronique de Saint-Bertin*, a reproduit cette vision célèbre au moyen âge et a raconté longuement les présages qui annoncèrent la mort de Charlemagne, *Thesaurus anecdotorum*, III, 503, 504.) — La vision de Turpin est plus connue, et ne fait pas plus honneur à la sainteté du fils de Pépin. L'archevêque de Reims vit l'âme du grand Roi emportée par les Démons. Mais un Galicien sans tête mit dans la balance tant de pierres et de poutres d'églises élevées en son honneur par l'oncle de Roland que le bien pesa plus que le mal, et que l'âme de Charles entra dans la gloire. C'est ainsi qu'elle dut sa délivrance à saint Jacques.

[1] *Couronnement Looys*, B. I. anc. 7186³, f° 19, 20.

l'histoire, qu'elle grandissait les héros, qu'elle supprimait le réel au profit de l'idéal. Nous ne saurions partager une telle opinion. En ce qui concerne Charlemagne, elle est diamétralement opposée à la vérité. Sur la vie et la mort de ce grand homme, le témoignage de l'histoire est autrement éloquent, et, ne craignons pas de le dire, autrement poétique que le témoignage de la légende. Rien n'est beau que le vrai.

Presque toujours la légende est incomplète ; elle n'envisage les héros que par un des côtés de leur génie : et le côté qu'elle choisit, c'est toujours le plus brillant et le plus tapageur. Dans un roi, la légende ne voit, ne cherche et n'admire guère que le conquérant ; elle ne se passionne que pour le sabre et le sang versé. Elle aime les grands coups d'épée, les mêlées horribles, les chevaux ayant du sang jusqu'au poitrail, les montagnes de morts, les Roncevaux et les Aliscamps, les Austerlitz et les Waterloo. Quant au reste, elle n'en fait pas état. Elle se soucie bien, en vérité, de l'administration, du gouvernement, de la procédure et des Codes ! Elle fait la moue devant ces objets de l'étude et de l'admiration des érudits, et d'un bond se relance dans les batailles.

Voyez ce que la légende avait fait de Napoléon Ier. Elle en avait fait « le petit caporal », « l'homme à la redingote grise » ; elle l'avait gravé dans l'imagination populaire sous la forme d'un brillant capitaine, frissonnant d'impatience sur un beau cheval blanc et lançant en avant ses lanciers rouges et ses grenadiers épiques, tandis qu'à l'horizon luisait, blanche et joyeuse, l'aurore d'Austerlitz. Ou bien, elle le montrait seul, là-bas, tout là-bas, sur je ne sais quel écueil de l'Atlantique. Mais la légende s'était-elle ja-

mais préoccupée de ce Napoléon administrateur et diplomate, de ce Napoléon pacifique, de cet universel et formidable César que nous a révélé la *Correspondance?* Nous avait-elle fait voir le nouvel Empereur pensant à tout, se mêlant à tout, mettant à tout ses mains et son génie, réglant d'une part les destinées de la Papauté, et décrétant de l'autre la couleur de ses tapisseries et la forme de ses fauteuils? Nous l'a-vait-elle montré dirigeant les travaux de son Conseil d'État? Avait-elle jamais placé une plume dans ces mains faites pour l'épée? Non, non; elle ne connaissait que le soldat et l'exilé. Elle n'avait souci que de ces trois choses : Austerlitz, Waterloo, Sainte-Hélène. Et je dis que par là elle amoindrissait son héros au lieu de le grandir; je dis que la *Correspondance* peut révéler sans doute bien des erreurs et bien des fautes, mais qu'à coup sûr elle met dans son vrai jour le génie de Napoléon. L'histoire éclaire le héros tout entier; la légende n'en illuminait que le dixième.

Comparaison rapide entre la légende et l'histoire de Charlemagne. Le résultat de cette comparaison est tout à l'avantage de l'histoire.

Quant à Charlemagne, il faut aller plus loin. Non-seulement la légende lui a été fatale en ne montrant que quelques portions de sa grande âme, mais ses vertus légendaires elles-mêmes ont été singulièrement rapetissées par nos poëtes. Et notez que je parle ici de nos meilleures Chansons de geste, de nos plus anciennes épopées, de *Roland*, d'*Ogier*, du *Couronnement Looys*. Je ne fais pas, je ne veux pas faire allusion à ces poëmes de la décadence qui nous ont donné la caricature et non plus le portrait du grand Empereur.

Esquissons en traits rapides une comparaïson entre le Charlemagne de l'histoire et celui de la légende.

Certes, l'Empereur de nos Chansons de geste est un prince très-chrétien. Sa foi est vive, militante. Mais

quelle naïveté, et, disons tout, quelle imperfection dans cette foi qui n'a rien de viril! Ses prières sont d'un enfant. Il connaît trois ou quatre traits de l'Ancien Testament et du Nouveau : « Daniel sauvé de la fosse aux lions, les trois enfants délivrés de la fournaise ardente, Jonas sortant de la gueule du monstre, Lazare ressuscité par la voix triomphante de Jésus-Christ. » Et c'est à peu près tout. Entendez, au contraire, le véritable Charlemagne s'écriant dans une lettre à Élipand de Tolède : « Je m'unis de tout mon « cœur au Siége apostolique; j'embrasse toutes les « traditions anciennes qui nous ont été conservées « depuis la naissance de l'Église; je professe la doc- « trine des livres inspirés de Dieu et des Pères qui les « ont expliqués dans leurs écrits [1]. » Voyez-le s'occupant, avec une subtilité magnifique, de toutes les hérésies qui déchiraient de son temps le sein de l'Église; faisant des distinctions nécessaires entre les mots *adoptio*, *adoptivus*, et *assumptio*, *assumptus*, appliqués à l'incarnation du Fils de Dieu; réfutant lui-même les erreurs d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgel; citant les Écritures à toutes les pages de ses Capitulaires, et les citant avec une exactitude respectueuse; se livrant dans ses lettres à de longues professions de foi, et développant la doctrine du *Credo* à la fameuse assemblée de 802 : « Je vous exhorte avant tout, bien- « aimés frères, à croire en un seul Dieu, tout-puis- « sant, Père, Fils, Saint-Esprit, seul vrai Dieu, trinité « parfaite et vraie unité, auteur de tous nos biens,... « etc., etc. » Est-ce un roi, est-ce un Père de l'Église qui parle de la sorte? C'est l'un et l'autre, en vérité, et la légende diminue le roi en supprimant le docteur.

[1] Labbe, t. VII, pp. 1049-1053.

Certes, dans nos épopées nationales, l'empereur de France est tout dévoué à l'*Apostole* de Rome ; plusieurs de nos poëmes ne sont à vrai dire que le récit de quelque expédition de Charlemagne contre les ennemis de la Papauté temporelle. Tel est le sujet du premier chant d'*Ogier*, d'*Aspremont*, des *Enfances-Charlemagne* et des *Enfances-Roland*. Dans toutes ces Chansons de geste, le roi de Saint-Denis agit en faveur du pape avec une rapidité et une énergie qui peuvent servir de modèle aux souverains de tous les siècles. Mais il convient d'ajouter que le Pape délivré par Charlemagne est ensuite condamné par la plupart de nos poëtes à une situation véritablement humiliante près de son trop puissant libérateur. L'*Apostole* en effet ne semble tenir une place dans nos romans que pour augmenter la splendeur de la cour de Charles, pour relever l'éclat de la salle du trône comme une belle tapisserie. Il a tout l'air d'un chapelain de l'Empereur qui a pour principale mission sur la terre de dire tous les matins la messe au roi des Franks et de faire un petit sermon à l'armée impériale au matin des grandes batailles. Ce n'est pas ainsi que le véritable Charles a compris son dévouement au Saint-Siége. Lorsqu'en 774 il s'approcha, pour la première fois, de la Ville éternelle, Adrien voulut aller à la rencontre de son jeune sauveur ; mais le roi mit pied à terre, se jeta à genoux, monta les degrés de Saint-Pierre en les baisant un à un, puis embrassa le pape et le pria instamment de lui permettre d'entrer à Rome [1]. Il rendait visible, en tête de ses actes, l'expression de son dévouement filial à l'Église : « Notre-« Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais ; moi, Char-

[1] Anastase le Bibliothécaire, *Vita Adriani*.

« les, par la grâce et la miséricorde de Dieu, roi et « recteur du royaume des Franks, dévoué défenseur « et humble auxiliaire de la sainte Église de Dieu [1]. » Il disait de la chaire de Rome qu'elle devait être la maîtresse des choses ecclésiastiques : « Nous impo« sât-elle un joug à peine tolérable, ajoutait-il, il « nous faudrait le porter avec une pieuse dévotion [2]. » Qui ne se rappelle les vers si touchants qu'il fit composer pour honorer la mémoire de son ami, le pape Adrien, et qu'on ne peut lire sans être ému jusqu'aux larmes : « *Post patrem lacrymans, Carolus, hæc carmina scripsi; — Tu mihi dulcis amor, te modo plango pater. = Nomina jungo simul titulis clarissima nostra; — Adrianus Carolus; rex ego tuque pater.* » Non, jamais, dans nos épopées, si puissantes d'ailleurs et si chrétiennes, jamais nous n'avons trouvé l'expression de cette amitié, de ce respect, de ces regrets, de ce dévouement sans bornes au Suppléant de Jésus-Christ.

Dans nos romans, Charles, dès son enfance, dès la mort de son père Pépin, reçoit de nos trouvères le titre glorieux d'Empereur. C'est fort bien. Mais le véritable caractère de ce rétablissement de l'Empire a-t-il été jamais signalé par les auteurs de nos épopées nationales? Nous ne le pensons pas. Le vrai Charles n'est pas né empereur; IL S'EST FAIT empereur, ce qui est fort différent. Il a compris que, pour arrêter les invasions des tribus barbares qui étaient encore en marche; que, pour unifier énergiquement ces autres tribus qui avaient déjà fait halte, il fallait créer dans l'Occident latin un fort empire au sein duquel ses successeurs achèveraient son œuvre en complétant l'unité de tant de nations diverses. Jamais dessein plus grand

[1] *Capitulaires*, éd. de Baluze, I, p. 209. — [2] *Ibid.*, I, p. 357.

n'est entré dans le cerveau d'un homme, et j'ai le regret de constater que nos épiques n'en ont pas saisi la grandeur. La suscription d'un diplôme de Charlemagne : *Karolus, divina operante misericordia, imperator augustus, a Deo coronatus, Romanum pacifice gubernans imperium ;* cette formule de chancellerie m'en dit peut-être davantage que la plupart de nos romans. Et, à ce point de vue, je leur préfère encore cette simple légende des monnaies de Charles : RENOVATIO IMPERII ROMANI.

La plus redoutable besogne qui ait été imposée à ce grand homme, c'est, sans aucun doute, cette guerre contre les Saxons, qui l'occupa pendant près de quarante années. Oui, on vit durant plus d'un tiers de siècle, le roi des Franks traverser et retraverser les forêts de la Germanie, fougueux, terrible, la vengeance à la main. La vérité nous oblige à répéter ici que, dans ses représailles contre cette race indomptable, le fils de Pépin dépassa les limites du droit des gens et qu'il fit preuve, à l'égard des Saxons, d'une cruauté que Dieu a dû punir, que la postérité doit condamner. Mais voyons-nous dans nos chansons de geste, voyons-nous la guerre contre Witikind prendre ces proportions qu'elle a dans l'histoire? Hélas! la pauvre *Chanson des Saisnes* fait triste figure à côté du récit historique de ces guerres de géants. Les petits rendez-vous amoureux de Sebile et de Baudouin, les coquetteries et les grâces minaudières de la femme de Guiteclin nous semblent étrangement fades et presque ridicules, si on les compare à ces épouvantables mêlées qui ensanglantèrent les vieilles forêts germaniques, à ces luttes désespérées, à ces conflits de deux religions, à ces hypocrisies des vaincus, à ces barbaries des vainqueurs, et à ces formidables pros-

criptions qui terminèrent la guerre en dispersant les meilleures familles de la Saxe, en les éparpillant sous tous les vents du ciel....

Nos vieux poëtes n'ont rien su de la grandeur pacifique de notre Charlemagne, ils ne l'ont même pas soupçonnée. Ce génie qui, dans toutes les directions de son empire, a lancé ses *missi dominici* comme des flèches destinées à frapper la barbarie; ce génie qui a corrigé les lois barbares, qui en a adouci la rigueur, qui les a de nouveau christianisées et baptisées; ce génie qui a dicté les Capitulaires, n'est point parvenu à la connaissance de la plupart de nos trouvères. Ils n'ont gardé que le souvenir de son admirable justice, et il leur faut encore savoir quelque gré de cette fidélité de leur mémoire.

Charlemagne, protecteur de la science et de l'art, ne pouvait pas réussir auprès de nos vieux poëtes : tout ce qui sent le maître d'école n'arrive jamais à devenir épique. Mais, en définitive, quelle lacune dans notre légende! On n'y rencontre jamais ce vigoureux ennemi de l'ignorance, ce bel illuminateur de l'Occident, cet ami de Théodulfe et d'Alcuin, ce protecteur d'Éginhard, ce fondateur d'écoles, ce grammairien qui trouva le loisir d'écrire une syntaxe de sa langue native; ce compilateur érudit qui prit le temps de rassembler, en un excellent recueil, les chants populaires de ses ancêtres; ce liturgiste qui, après son père Pépin, introduisit, avec une énergie peu commune, les chants et les prières de Rome dans son empire doublement romain. Ce lecteur assidu de la *Cité de Dieu*, ce théologien, ce littérateur, ce musicien, ce savant, n'apparaît pas une seule fois dans toute la série de nos Chansons de geste. Quelques-unes, il est vrai, conviennent que l'Empereur savait lire. Mais cet aveu

est insuffisant, et Charles nous paraît toujours odieusement amoindri.

La mort du grand roi, telle qu'elle est racontée dans le *Couronnement Looys*, et les derniers conseils de Charles à son fils, tels que ce vieux poëme nous les présente, ne manquent certainement pas d'une véritable élévation. Rien de plus facile à comprendre : le récit de cette mort et l'expression de ces derniers conseils sont presque textuellement empruntés à l'histoire. Mais combien l'annaliste Thegan est encore supérieur à notre épique! Le trouvère suppose que Charles s'irrite contre son fils Louis et le juge indigne d'occuper le trône; il se mêle à la foule de ceux qui ont calomnié le fils du grand Empereur. Les historiens, au contraire, ne donnent pas à Louis un rôle aussi piteux : « Charles dit à son fils plusieurs autres choses devant la multitude, et à la fin lui demanda s'il voulait obéir à ses préceptes; Louis répondit qu'avec la grâce de Dieu, il les observerait de tout son cœur. Alors Charlemagne lui ordonna de prendre de ses propres mains la couronne qui était sur l'autel, et de se la mettre sur la tête en souvenir de tous les préceptes de son père [1]. Louis s'étant mis la couronne sur la tête, les peuples s'écrièrent : « Vive l'empereur Louis! » et célébrèrent ce jour avec une grande joie. Charlemagne rendit grâce à Dieu en disant avec David : « Bénissez-nous, Seigneur, qui avez fait asseoir aujourd'hui mon fils sur mon trône, sous mes yeux [2]. » Ensuite ils entendirent la messe et retournèrent au palais, le père appuyé sur le fils, comme ils étaient venus. Puis ils s'embrassèrent tendrement et répandirent beaucoup de larmes comme s'ils avaient pensé qu'ils ne se reverraient plus. » Et

[1] Thegan, *Vita Hludovici*. — [2] *Annales Moissacences*.

Thegan, après avoir rapporté la mort du grand Empereur, ajoute ces mots qui valent toute une Chanson de geste : *Carolus etiam inter Paganos plangebatur, tanquam pater orbis.*

Mais la légende n'a même pas respecté Charlemagne après sa mort, et il a fallu que le grand Empereur fût déshonoré jusque dans l'autre vie. Ce ne sont plus nos poëtes, ici, qui sont coupables; c'est le faux Turpin, ce sont les légendaires latins. Peut-on lire, sans haussement d'épaules et surtout sans indignation, ces fables niaises, ces imaginations ridicules? Qu'est-ce que ce récit de Walafrid Strabo qui, d'après l'abbé Hetto, place Charlemagne dans un enfer stupidement décrit où le grand Empereur est puni *de son libertinage honteux?* Qu'est-ce que ces inventions de Turpin qui a vu l'âme de Charles emportée par je ne sais quels diables plus laids que nature, et uniquement sauvée par l'apôtre Jacques, qui est obligé de jeter dans les éternelles balances les pierres et les poutres des églises construites en son honneur par l'empereur de France? Conceptions doublement stupides, qui donnaient à la piété une direction déplorablement matérielle, et qui injuriaient Charlemagne avec une ingratitude à laquelle on ne saurait rien comparer.

Nos poëtes, du moins, ne sont pas coupables de telles monstruosités, et, si nous leur reprochons d'avoir amoindri la grandeur de Charlemagne, nous devons avouer qu'ils ont singulièrement augmenté la popularité militaire de leur héros. Grâce à eux, Charles, pendant tout le moyen âge, n'a pas été un grand homme confiné dans l'histoire comme dans une prison muette et froide; nos poëtes ont été l'y chercher, l'ont pris par la main et l'ont présenté à tous les peuples du moyen âge, éblouissant de lumière et rayonnant de

gloire. La Renaissance était seule capable de mettre fin à une telle popularité et d'éteindre une telle splendeur.

Conclusion de tout ce volume dont le vrai titre serait : « *La Légende de Charlemagne.* »

Mais la Renaissance, qui a chassé Charlemagne de la légende, n'a pu le chasser de l'histoire. Il est resté, il demeure le plus haut représentant des idées d'unité, d'ordre, de conservation et d'autorité. Toutes les fois que ces idées sont en danger dans le monde moderne, on est forcé de penser à Charlemagne.

Au moment même où j'écris ces lignes, on détruit, ou plutôt on achève de détruire toute l'œuvre du fils de Pépin.

Un grand empire qui rappelait encore par quelques côtés l'empire romain renouvelé par Charlemagne vient de s'écrouler en quelques semaines, en quelques jours, sous nos yeux plus épouvantés que surpris.

La Papauté, que Charlemagne avait replacée sur le trône, défend en ce moment les derniers lambeaux du grand domaine dont il lui avait confirmé le présent.

Le principe d'autorité que Charlemagne avait consolidé dans le monde s'ébranle et va tomber. La royauté chrétienne n'est plus en possession de ce prestige dont le fils de Pépin semblait l'avoir entourée pour toujours. Ce qui manque surtout à notre siècle, c'est le respect dont ce grand homme nous avait surtout laissé l'exemple. Il plaçait le devoir au-dessus du droit, et nous plaçons le droit au-dessus du devoir. Toutes les idées de notre temps semblent en contradiction absolue avec celles du grand Empereur. Ce sont là, d'ailleurs, autant de faits que nous constatons et que nous ne voulons pas juger.

Mais si l'on songe un jour à rétablir dans la société

moderne les idées conservatrices; si l'on se propose un jour de revenir, non pas à la barbarie féodale dont nous aurions horreur, mais à cette liberté tempérée par le respect qui fait le fond de toutes les législations chrétiennes;

Il est un nom qu'il faudra prononcer tout d'abord, une figure historique vers laquelle il faudra se tourner :

C'est le nom et c'est la figure de Charlemagne.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES [1].

SECONDE PARTIE.

LÉGENDE ET HÉROS DES ÉPOPÉES FRANÇAISES.

LIVRE PREMIER.

GESTE DU ROI.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION A LA GESTE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE II.

LA MÈRE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE III.

L'ENFANCE DE CHARLEMAGNE.

[1] Une *Table* par ORDRE ALPHABÉTIQUE des matières, très-détaillée, sera placée à la fin du dernier volume.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE GUERRE DE CHARLEMAGNE. — ROME DÉLIVRÉE.

CHAPITRE V.

LE NEVEU DE CHARLEMAGNE. — ENFANCES ET PREMIERS EXPLOITS DE ROLAND.

CHAPITRE VI.

LES GRANDS VASSAUX DE CHARLEMAGNE.

— UNE PREMIÈRE RÉVOLTE. — COMMENT ROLAND DEVINT L'AMI D'OLIVIER.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE. — DISTANCE PARCOURUE JUSQU'ICI.

CHAPITRE VIII.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE D'APRÈS TOUTES LES CHANSONS DE GESTE. 106

CHAPITRE IX.

LES COMPAGNONS DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE X.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX. — RENAUD DE MONTAUBAN.

CHAPITRE XI.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES GRANDS VASSAUX. — OGIER LE DANOIS.

CHAPITRE XII.

LUTTES DE CHARLEMAGNE CONTRE SES VASSAUX. — JEAN DE LANSON.

CHAPITRE XIII.

CHARLEMAGNE EN ORIENT.

CHAPITRE XIV.

CHARLEMAGNE EN BRETAGNE.

CHAPITRE XV.

AVANT LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — NOUVELLE LUTTE DE CHARLEMAGNE CONTRE LES PAÏENS.

CHAPITRE XVI.

SECONDE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XVII.

L'ENTRÉE EN ESPAGNE.

CHAPITRE XVIII.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE XIX.

RONCEVAUX CONSIDÉRÉ COMME LE CENTRE HISTORIQUE DE TOUT LE CYCLE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XX.

RONCEVAUX. — PREMIÈRE PARTIE : LA TRAHISON DE GANELON.

CHAPITRE XXI.

RONCEVAUX. — SECONDE PARTIE : LA MORT DE ROLAND.

CHAPITRE XXII.

RONCEVAUX. — TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : LES REPRÉSAILLES.

CHAPITRE XXIII.

LES SUITES DE RONCEVAUX ET LA FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE XXIV.

TROISIÈME ET DERNIÈRE HALTE AU MILIEU DE LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXV.

APRÈS LA GRANDE EXPÉDITION D'ESPAGNE. — GUERRE CONTRE LES SAXONS.

CHAPITRE XXVI.

CHARLEMAGNE DANS LA VIE PRIVÉE. AVENTURES DE LA REINE BLANCHEFLEUR.

CHAPITRE XXVII.

UNE DERNIÈRE RÉVOLTE CONTRE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXVIII.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE XXIX ET DERNIER.

LE CHARLEMAGNE DE L'HISTOIRE EST SUPÉRIEUR A CELUI DE LA LÉGENDE.—CONCLUSION.

ERRATA.

C'est dans notre *Table générale par ordre alphabétique* que nous placerons un *Errata* très-complet aux mots : *Additions, Rectifications, Omissions,* etc. Nous nous contentons de signaler ici quelques fautes du second volume, telles que les suivantes : Page 31, supprimer les lignes 16-21 de la Note. — Page 32, ligne 23 de la Note, lire *quinzième siècle* au lieu de *douzième siècle.* — Page 115, 3[e] manchette, lire *sommeil* au lieu de *somme*, etc., etc.
